

BULLETIN

DE

CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE

ATHÈNES. — TYPOGRAPHIE PERRIS FRÈRES, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 51

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

BULLETIN

DE

CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE

ΔΕΛΤΙΟΝ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΑΛΛΗΛΟΓΡΑΦΙΑΣ

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

1900

PARIS

LIBRAIRIE FONTEMOING, SUCCESSEUR DE THORIN ET FILS

4 RUE LE GOFF 4

1900

65595
17/5705

DF
10
B9
v. 24

BRONZES DU MUSÉE NATIONAL

Mon *Catalogue des Bronzes de la Société Archéologique*, paru en Août 1894, comprend seulement les bronzes qui étaient conservés naguère au Polytechnion ; encore n'ai-je pu qu'y faire mention de certaines trouvailles alors récentes, comme les curieuses fibules de Vélestino. Quand la collection fut transportée au Musée National, mon premier devoir fut de publier (en Juin 1895) une table de concordance : elle permettait de retrouver sans peine les plus importantes des pièces que j'avais décrites (1). Ma tâche ne saurait se borner là. En attendant de réaliser un vœu peut-être chimérique, la refonte et l'illustration complète de ce catalogue, je pourrai du moins préparer cette réédition. M. Homolle a bien voulu accueillir l'idée de suppléments successifs qui feraient connaître, sinon toutes les acquisitions nouvelles du Musée, au moins les principales d'entre elles. Grâce aux efforts de M. Cavvadias, le Musée d'Athènes s'enrichit avec une rapidité sans égale dans aucune autre collection européenne, et il serait presque vain de prétendre jamais être au courant : loin de nous décourager, cette abondance de biens, dont nous sommes les premiers à nous réjouir, stimule nos efforts et avive notre zèle.

La série que je publie aujourd'hui est la première qui paraisse au *Bulletin* (2) ; je compte bien qu'elle ne sera pas la dernière. Dans ce supplément, où, d'une manière générale, je suis l'ordre de mes catalogues, je me suis permis un plan moins

(1) Un certain nombre des objets catalogués n'ont pas reçu de numéros d'ordre en entrant au Musée National. On les retrouvera sans peine dans les réserves du Musée.

(2) J'ai publié : dans les *Monuments Piot* de 1895 (II, 2, X, p. 145-156, pl. XVI-XVII) une statuette féminine ; dans ceux de 1897 (IV, 1) des miroirs à reliefs ; dans l' *Εφημερίς Αρχαιολογική* de 1895 (pl. 7, p. 169-180) une figure d'Égine ; dans ma thèse latine (*de ectypis quibusdam æneis* (1896)) une plaque d'Éleuthères, p. 23, 84, fig. 12.

sévère, et parfois des jugements plus développés. Dans les études suivantes je ne m'interdirai pas de revenir, comme je l'ai déjà fait, sur certains bronzes déjà connus(1). Je fais appel aux archéologues pour rectifier des erreurs trop probables, et compléter des indications imparfaites.

1 (7410). — Saisi à Andritsena. — Les deux jambes cassées au cou de pied. — Haut., 0^m·07; de la tête, 0^m·013. — Fig. 1.

Statuette archaïque, dans l'attitude connue du guerrier combattant : l'avant-bras droit levé tenait la lance ; le gauche, ramené devant le corps, était passé dans l'anse du bouclier. Les deux jambes sont légèrement fléchies au genou, la gauche en avant.



Fig. 1.

Les proportions sont lourdes et fortes, les hanches peu saillantes, la poitrine très large, les bras trapus. L'attache du pénis est triangulaire et comme plaquée en bas de l'abdomen(2). Sur la poitrine, peu de divisions marquées, la ligne blanche s'arrête au nombril. La tête, mal dégagée d'un cou massif, est large, presque carrée ; le nez, atrophié, est, comme fréquemment, très haut placé, et les traits sont fort peu saillants. La barbe est courte et, comme la chevelure, grossièrement incisée.

Vers 500 avant J.-C. On peut rapprocher un bronze de l'Acropole(3), mais ce dernier paraît d'un art singulièrement plus libre.

2 (7404). — Saisi à Piana. — Le bras droit est cassé depuis l'attache. — Haut., 0^m·11, de la tête, 0^m·015. Long. du pied, 0^m·016. Haut. du nombril, 0^m·071, de l'attache du pénis, 0^m·058. — Fig. 2 et 3.

Homme nu, marchant, les deux pieds posés sur la pointe, le

(1) Dans le *Bulletin* de 1896, p. 401-422 — *Un bronze chalcidien sur l'Acropole*; de 1897, p. 211-255 — *L'hoplitodrome de Tübingue*; de 1898, p. 204-232 — *Bases de statuettes portées par des animaux*, je suis revenu sur les nos 760, 750 et 502-3 de mon *catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole*.

(2) *Br. du Polytechnion*, p. 140-1, 806, fig. 3.

(3) *Br. de l'Acropole*, p. 271-2, 745, fig. 251.

droit en arrière. Le bras gauche est tendu franchement en avant depuis l'épaule, la main fermée tient l'ὄχλον du bouclier. Le bras droit, dont l'avant-bras paraît avoir été levé, devait brandir la lance.

On retrouve dans ce bronze certaines conventions archaïques. Comme le montrent les chiffres cités plus haut, les jambes sont d'une longueur excessive et le torse est réduit au minimum.



Fig. 2.



Fig. 3.

Il est d'ailleurs modelé sommairement, sans qu'aucun des muscles soit indiqué ; le nombril seul figuré par un cercle gravé à mi-poitrine. La tête, relativement soignée, est curieuse. Elle est de structure rectangulaire, presque carrée, sans front, le nez à mi-tête, le menton bestial et large ; les cheveux massés, grossièrement incisés, forment une calotte sous laquelle le visage paraît comme écrasé.

Ces charpentes carrées ne sont pas le signe exclusif de l'art péloponnésiaque : on les retrouve sur les vases chalcidiens, dans

un bronze de l'Acropole (1), chez certains Lapithes (2) des métopes du Parthénon, et la liste, on le sait, pourrait être indéfiniment allongée.

3 (7408). — Saisi chez Lambros, provenant, dit-on de Mégalopolis. *Asiatick*, 1889, p. 22, 8. — Haut., 0^m·089, de la tête, 0^m·016. Long. du pied, 0^m·015. L'attache du pénis est à mi-corps (0^m·044). — Fig. 4 et 5.

Éphèbe, dont le corps porte sur la jambe droite; la gauche est légèrement fléchie, le pied oblique et fixé, comme le droit,



Eig. 4.



Fig. 5.

par un tenon. Le bras gauche pend près du corps: la main fermée tenait peut-être quelque objet. L'avant-bras droit est tendu en avant: dans le creux de la paume, un coq.

L'attache du pénis est large et triangulaire, le corps peu détaillé, les mamelons marqués par deux cercles incisés. La tête, légèrement penchée en avant, mais ne regardant pas le coq, est coiffée d'un casque attique, à couvre-nuque très court, et rejeté sur le haut du crâne (3). Le menton est carré, le vi-

(1) *Br. de l'Acropole*, p. 274-5, 749, fig. 255-6.

(2) *Monuments de l'Ass. des Ét. Gr.*, II, 41-3, 1882-4, pl. I.

(3) *Étude céramographique*, I, pl. LXIV, p. 192-3; stamnos Durand (le géant, au bas de la planche).

sage allongé, les traits peu saillants, le nez descend assez bas.

Le motif est fréquent dans les terres-cuites⁽¹⁾, mais point⁽²⁾ dans les exemplaires archaïques. Le sens paraît n'en être ici ni érotique, ni funéraire⁽³⁾, mais simplement votif: c'est avec cette signification que le coq apparaît sur le monument des « Harpyes »⁽⁴⁾.

La facture du bronze, est déjà relativement libre. Je l'attribuerais aux premières années du 5^e siècle.

4 (7401). — Phères en Thessalie. *Δελτιον*, 1888, p. 98, 5. — Cassé aux chevilles, ainsi qu'à la palmette d'attache. — Haut. totale, 0^m.155, de la tête, 0^m.025. Larg. conservée de l'attache, 0^m.10. Écartement des bras, 0^m.075. — Fig. 6.

Manche de patère⁽⁵⁾. « Apollon » nu, les jambes jointes, les bras pliés au coude et symétriquement écartés, les avant-bras

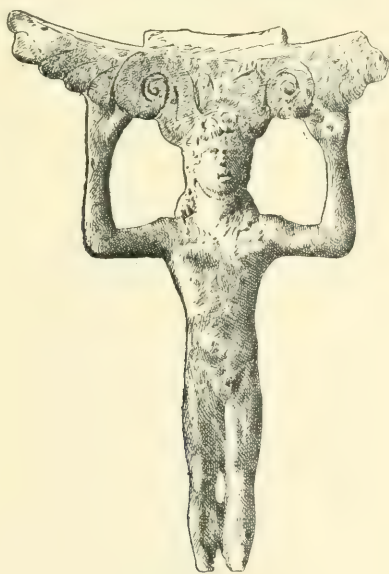


Fig. 6.

(1) *BCH*, 1880, pl. IV, p. 74-5 (Tanagra), etc.

(2) Furtwängler, *Collection Sabouroff*, II, préface, p. 13, note 16.

(3) *Anzeiger*, 1889, p. 147; *Athen. Mittheil.*, 1882, p. 167.

(4) *Arch. Zeit.*, 1855, pl. LXXIII, 3.

(5) *Br. du Polytechnion*, p. 20, 67.

verticaux ; les mains dressées soutiennent par derrière l'attache de la patère. Celle-ci, d'où se détachait au milieu la palmette disparue, a la forme d'un croissant, dont le bord extérieur serait dentelé. Des traits gravés y rappellent le motif traditionnel des volutes ioniques, d'où partent deux demi-palmettes éployées.

Le corps, d'un modelé superficiel, est allongé, avec des hanches peu saillantes ; le buste s'élargit progressivement jusqu'aux aisselles. La tête, de style médiocre, est fortement charpentée : les cheveux frisent en touffes sur le front et tombent sur les côtés jusqu'aux épaules.

Il ne peut s'agir, comme l'indique le *Δελτιον*, d'une poignée de miroir, qui a rarement la forme d'une figure d'homme (1). Si la palmette usuelle n'est pas conservée, l'angle que son attache fait par derrière avec le croissant de l'applique ne laisse aucun doute sur son existence.

Je ne comparerai pas la statuette aux nombreux bronzes semblables actuellement connus. La gravure du croissant et le style de la tête rappellent seuls, mais d'assez loin, une figurine de l'Acropole (2). La date de notre exemplaire peut descendre jusque vers le milieu du 5^e siècle.

5 (7411). — *Δελτιον*, 1890, p. 91, 20. — Haut., 0^m.0144, de la tête, 0^m.02. Long. des pieds, 0^m.0245. Épais., de 0^m.01 à 0^m.012, aux épaules. Fig. 7.

Statuette, en forme de planche, représentant un esclave, égyptien sans doute : la tête rasée, le corps vêtu d'une longue blouse à manches courtes qui s'arrête à la hauteur des mollets. Les avant-bras sont ramenés devant le corps et disposés de telle sorte que les trous des deux poings fermés l'un au dessus de l'autre forment un conduit vertical. Au cou est un collier dont les bouts chevauchent par derrière et se touchent par devant.

De face, sous les bras, représentation indistincte d'Isis tenant Horus enfant. Sur le milieu du dos court une bande d'hié-

(1) Exceptions citées, *Br. du Polytechnion*, p. 20, et *Br. de l'Acropole*, p. 249-250, 704, fig. 221.

(2) *Br. de l'Acropole*, p. 261-2, 726, fig. 239.

roglyphes sans signification. A l'épaule gauche, pièce de rapport rectangulaire.

La figurine, cela va sans dire, et l'égyptologue M. Mallet a eu l'obligeance de me le confirmer, n'a rien d'un bronze égyptien. Je l'ai fait reproduire comme un curieux spécimen de contrefaçon antique ou moderne.

6 (7409). — Trouvé à Astala dans le dème de Lycosoura. *Δελτιον*, 1889, p. 45, 7. — Haut., 0^m.106, de la tête, 0^m.022. Long. des pieds, 0^m.011 — le gauche légèrement cassé au bout. — Fig. 8.

Curieux ξόανον, avec un tenon grossier fixé sous les pieds. La gaine, très étroite à la base, s'élargit sensiblement à la taille où les bras, cachés par l'étoffe, ramènent par devant les bords de l'himation : ceux-ci devaient tomber droit depuis le cou, à en juger par la fente verticale qui partage en deux la statuette (1). En bas du cou est gravé un fleuron, comme dans de nombreux bustes trouvés sur l'Acropole (2).

La tête, bien dégagée, longue et triangulaire, est coiffée d'une sorte de calotte, sous laquelle paraît la frange égale des cheveux, ramassés en chignon sur la nuque. Le front est bas, les yeux en boule dans une orbite en losange, le nez très haut placé.

Un himation, échancré à la partie inférieure, se rencontre sur de nombreuses peintures ioniennes (3) et corinthiennes (4). C'est la disposition



Fig. 7.



Fig. 8.

(1) Il est possible que, dans sa partie supérieure, la fente verticale sépare les bords du chiton et, depuis la taille seulement, ceux de l'himation. Mais la difficulté reste la même et cet ajustement paraît singulier.

(2) *Br. de l'Acropole*, p. 332-3, 822, fig. 326.

(3) Vase chalcidien, Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, III, pl. CCXXXVII, p. 157-9 (Munich). Amphore attico-chalcidienne, *ibid.*, II, pl. CXVII-VIII, p. 122-3, etc.

(4) Voir la « chytra », *Jahrbuch*, 1892, pl. I. Cf. l'amphore Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, I, pl. XVI, p. 60-3 (Munich).

précisément contraire à celle de la figurine. La même tête, démesurément longue, apparaît sur des fragments de vases archaïques découverts à l'Acropole (1).

Même patine, d'un vert jaunâtre, épaisse et craquelée, sur un bronze du Péloponnèse (2).

7 (7399). — Saisi en Attique. *Delvior*, 1888, p. 198-9, 13. — Haut., 0^m·196, de la tête, 0^m·022; de la palmette, 0^m·032. Long. des pieds, 0^m·021. Larg. de l'attache, 0^m·122. Distance des clous, 0^m·09. — Fig. 9.

«Aphrodite», support de miroir. Le genou droit est légèrement fléchi, le pied quelque peu en dehors et en avant du



Fig. 9.

(1) Cf. Ismène nue sur un fragment de coupe, *JHS*, 1892-3, XIII, pl. XI, fig. 1, p. 285-7.

(2) *Br. du Polytechnion*, p. 161-2, 879, pl. III, 2.

gauche. Le bras gauche, pendant, relève l'étoffe à la hanche; le droit, plié au coude, est tendu; la main à plat portait, semble-t-il, une colombe disparue. Ce croissant d'applique, étroit aux deux extrémités, où il se termine par un éperon, s'attache au sommet de la tête par deux lignes convergentes; au milieu est gravée une palmette et, à droite et à gauche près de l'éperon, une demi-palmette avec volute; au centre de la spirale, un clou fixe encore à gauche un fragment d'aile, seul reste d'un Éros disparu(1).

L'hémi-diploïdion, suivant une convention fréquente, forme sous l'apoptygma deux cannelures médianes verticales, avec incisions obliques sur les jambes. Le plan supérieur se plaque sur la poitrine comme un rectangle métallique, d'où des plis en gradins descendent symétriquement vers les hanches. La tête, longue, presque triangulaire, est traitée avec la même sévérité archaïque; les cheveux, partagés au milieu du front, forment bourrelet sur la nuque. Le front est bas et symétriquement découvert, les sourcils sont arqués, les yeux ovales, le nez long, la bouche petite, avec des lèvres épaisses.

La statuette rappelle, quoiqu'elle paraisse d'un art plus sévère, un bronze de l'Acropole du début du 5^e siècle(2). Pour la coiffure(3) et pour les plis du vêtement(4), on peut comparer deux Athéna de même provenance.

8 (7400). — Saisi à Paris. *Δελτιον*, 1889, p. 218, 51. — Haut., 0^m.17, de la tête, 0^m.022. Larg. de l'attache, 0^m.08. — Fig. 10.

«Aphrodite» semblable. Le poids du corps porte sur la jambe gauche, la droite étant légèrement fléchie au genou; les pieds sont chaussés, le droit en avant et oblique. Le bras gauche est pendant, le coude très écarté du corps; la main relève

(1) Pour ce détail, cf. un miroir plus simple, au musée du Louvre, *Monuments Grecs*, II, pl. 11, 3, p. 16 et suiv. (Michon).

(2) *Br. de l'Acropole*, p. 302-3, 784, pl. VII, 1-2. On peut comparer aussi un support plus récent, *Mon. Grecs*, II, p. 18-9, fig. (Michon).

(3) *Br. de l'Acropole*, p. 301-2, 782, fig. 289.

(4) *Br. de l'Acropole*, p. 293-4, 772, fig. 280. Cf. les supports de miroirs que j'ai cités, *BCH*, 1898, p. 208, note 1.

au dessus de la hanche un pli du chiton. Le bras droit, tendu sans raideur, tient dans la main à plat une colombe mal con-



Fig. 10.

servée. Du milieu de la tête part, sans intermédiaire, l'attache trapézoïdale du croissant d'applique, d'où se détache par derrière une simple feuille, au lieu de la palmette habituelle. Sur le croissant, même dessin gravé, moins bien conservé, que dans l'exemplaire précédent.

La statuette est vêtue de l'hémidiploïdion, le bas du corps très régulièrement cannelé, le pan supérieur traité sans raideur. La tête, légèrement baissée, est tournée vers la droite, la coiffure forme calotte et bourrelet sur le front. L'ovale régulier du visage, ses traits simples, quoique d'exécution rapide, rappellent une statuette de Tégée (1). Quant à la figurine elle-même, elle n'est

pas sans rapports avec une de Carlsruhe (2).

Le bronze peut dater du second quart du 5^e siècle

9 (7444). — Trouvé en Arcadie, ἐν τῷ δήμῳ Κορυθίου εἰς τὰς ὑπωρείας τοῦ Ἀρτεμίου, παρὰ τὴν ἀπὸ Τριπόλεως εἰς Μύλους ἄγουσαν δημοσίαν ὁδὸν (*Δελτίον*, 1888, p. 121, 1). Les pieds manquaient lors de la découverte, ils ont été trouvés, rachetés et rajustés par la suite. — Haut., 0^m.155, de la tête, 0^m.022. Long. du pied, 0^m.02. — Fig. 11 et 12.

Artémis chasserresse, en marche rapide, le pied droit en avant et à la main l'arc. La déesse est vêtue d'un chiton court, flottant : le vent creuse l'étoffe de plis profonds et lui donne de face l'aspect de deux volants superposés. La tête, penchée sur l'épaule droite et légèrement relevée, suit le mouvement

(1) *Br. du Polytechnion*, p. 463-4, 885, pl. IV, 3.

(2) Schumacher, *Beschr. d. Samm. antik. Br.*, pl. XXIV, 233.

des bras : ceux-ci sont tendus, le droit, qui tirait l'arc, plié au coude et ramené en arrière. La flèche s'encastrait dans un trou ménagé entre le médus et l'index, qui viennent s'appu-



Fig. 11.



Fig. 12.

yer sur le pouce allongé de la main droite (1); la main gauche tenait le bois de l'arc dans les trois derniers doigts repliés, l'index tendu dirigeait la flèche (2).

Le carquois, court, et dont le couvercle est fermé, est soudé

(1) Daremberg-Saglio, I, p. 222, fig. 247 (Millin, I, pl. XXXVI); Hartwig, *Meisterschalen*, pl. X, 1 (coupe d'Euphronios, coll. Bourguignon); Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, II, pl. CV-CVI (amphore chalcidienne, Héraclès).

(2) Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, II, pl. CXIX-CXX, p. 126 (amphore de Berlin, Héraclès); *Élite céramogr.*, II, pl. XVII, p. 42-6 (amphore de Nola, coll. de Luynes); *Ibidem*, II, pl. LVII, p. 168-170 (vase d'Agrigente, Apollon).

sur le dos (1) : il était tenu par une courroie passée sur l'épaule droite. Les pieds ne touchent terre que par leur pointe : les crépides qui les chaussent ont un large œillet sur le côté et une courte languette que deux courroies attachent sur le devant du cou de pied.

La tête est petite, et, comme le buste, est d'une jeune fille : les traits sont menus et peu prononcés, le nez court et assez fort. Les cheveux, partagés par une raie et librement incisés, se relèvent à l'occiput en un long et étroit chignon (2).

L'intérêt de cette statuette est surtout dans le lieu de la découverte. Trouvée en contre-bas de l'Artémision, c'est sans doute un ex-voto à Artémis Οἰωᾶτις (3) ou mieux Οἰωᾶτις (4), dont le temple s'élevait au sommet du mont.

Le motif de la figurine est assez rare : si les « Dianes chasseresses » abondent, les Artémis à chiton court, en marche rapide et tirant l'arc, sont peu nombreuses, et, parmi elles, je n'en connais aucune qui soit la reproduction exacte de cette statuette. L'originalité du motif consiste en ce que la tête de la déesse est à la fois relevée et penchée, de manière à suivre de l'œil le vol de la flèche.

Il est à remarquer que le mouvement des bras est juste : le bras droit, forcément en arrière, est en effet plié au coude, ce qui laisse entre les deux mains un intervalle suffisant. Ce motif indique une date récente ; car les Grecs, surtout dans les reliefs, paraissent avoir triomphé tard de la difficulté d'indiquer le recul ou la flexion du coude droit. Sur des reliefs aussi récents que la frise de Phigalie (5), on voit encore, comme sur les monuments archaïques (6), les deux bras de l'archer paral-

(3) C'est la raison pour laquelle le carquois s'est détaché dans la statuette de Pagonda, *Arch. Zeit.*, 1861, pl. CLIV, 4-5, p. 201-4.

(2) C'est une variété de la coiffure « tanagréenne », dont S. Reinach attribue l'invention à Silanion, *Rev. Arch.*, 1898, p. 161-6.

(3) Euripide, *Héraclès*, v. 379 ; Pausanias, II, 25, 2.

(4) Wilamowitz-Moellendorf, *Eurip. Herakles*, 2^e éd., p. 91.

(5) Baumeister, *Denkmäler*, fig. 1465, p. 1322 (Apollon).

(6) *BCH*, 1894, pl. XVI (relief et monnaie de Thasos) ; *Jahrbuch*, 1886, p. 145-6, fig. (aryballe de Siana).

lèles et également tendus. L'artiste a beau montrer le buste de profil, il ne représente, à dire vrai, que les préparatifs de l'action, non l'action même : il figure le moment où l'arc commence d'être tendu, et non celui où la flèche va être projetée (1). La difficulté était, bien entendu, moindre dans la ronde bosse, et le mouvement de l'« Héraclès » d'Égine (2) est plus vrai que celui de l'Apollon de Phigalie; mais le geste de l'Artémis est bien autrement libre et souple, que l'attitude encore raide de l'archer éginète.

Malgré ce détail, je n'attribuerais pas au bronze une date récente. La facture sans doute en est médiocre, les membres lourds et les draperies pesamment indiquées. Mais la même coiffure, les mêmes traits et surtout le même manque de proportion entre la tête et le corps se retrouvent déjà sur un relief d'Argos de 400 avant J.-C. (3). Je tiendrais volontiers la figurine pour un produit d'art provincial, que je daterais du milieu du 4^e siècle.

10 (7406). — Athènes, à l'E. de l'Acropole. *Δελτιον*, 1890, p. 140, 19. — Le bras gauche non conservé. — Haut., 0^m.24, de la tête, 0^m.04. Long. des pieds, 0^m.04. — Fig. 13.

Aphrodite nue, debout sur la jambe gauche : la droite, fortement fléchie au genou, repose sur l'extrémité du pied. Par suite, le buste est légèrement pen-



Fig. 13.

(1) Il faut excepter, entre autres, une monnaie de Præsos du 5^e siècle *Ἐφρημ*. *Ἀρχαιολ.*, 1893, pl. 1, 16, p. 8.

(2) Brunn, *Descr. de la Glyptothèque*, p. 83, 54.

(3) Le Bas-Reinach, pl. 102, 1, p. 97; cf. *Beschr. d. antik. Skulpt. zu Berlin*, p. 253, 682. Le chiton est court sur un relief d'Asopos du milieu du 5^e siècle (*Arch. Zeit.*, 1882, pl. 6, 1, p. 145-8), ainsi que sur une terre-cuite archaïque de Thisbé (*Arch. Zeit.*, 1882, p. 147).

ché et tourné vers la droite. La main droite, écartée du corps et dressée, tient verticalement une sandale(1). Le bras gauche est détaché(2), mais non cassé : il était fondu à part et rapporté. D'après l'attache, il était pendant, mais l'avant-bras revenait en avant et la main était fixée en travers et en haut de la cuisse droite(3).

La tête, comme le buste, est inclinée en avant et de plus légèrement penchée sur l'épaule gauche. Elle est de style conventionnel et d'exécution aisée. Les yeux creux étaient autrefois remplis d'un émail(4). Les cheveux, qui forment, suivant la mode du 4^e siècle, un nœud(5) sur le haut de la tête, sont ramenés en tresse vers la nuque, et tombent, par deux boucles, sur chaque épaule.

Il y a lieu de distinguer ici trois motifs, qu'on a d'ordinaire tort de confondre. Dans les trois cas, la déesse est nue et debout, mais ses attributs, comme ses gestes, sont différents.

1^o D'abord Aphrodite mettant le ceste, ou, plus simplement, et, semble-t-il, plus exactement, le strophion(6). D'ordinaire l'avant-bras gauche est ramené devant la poitrine et la main

(1) La pointe supérieure est légèrement fourchue comme dans une terre-cuite de la collection Misthos au Musée d'Athènes : l'encoche servait à fixer les lanières. On ne peut penser aux bandelettes (v. plus bas), que portent certaines statuettes d'un mouvement analogue : elles présentent, en effet, une nervure médiane, qui s'arrête à quelque distance du sommet.

(2) Des grumaux produits par l'oxydation sont restés à l'attache, si bien qu'on pourrait penser à une *armilla* qui masquerait la ligne de suture, mais l'hypothèse n'est pas nécessaire.

(3) Le trou d'attache est visible sur l'original. Pour ces bras détachés, fixés à la partie inférieure du corps, cf. la statuette *Monuments Piot*, I, 2, p. 110, fig. 1-2, pl. XV-XVI.

(4) *Monuments Piot*, I, 2, p. 152-3, pl. XXI-XXII.

(5) Cf. l'Apollon du Belvédère, le groupe Stackelberg (*Graber d. Hellenen*, pl. LXIX, p. 46 et *Athen. Mittheil.*, 1885, pl. 8-9). Furtwängler, *Meisterwerke*, p. 665, note 1.

(6) Bibliographie dans Pottier - Reinach, *Myrina*, p. 297, note 5. Le n^o 5 de la liste a été réédité, avec une statuette de Thisbé, dans l' *Εγνημ. Ἀρχαιολ.*, 1895, pl. 9, p. 187-190 (Castritios). Ajouter S. Reinach, *Répertoire*, p. 345, 2, 5, 8, et deux terres-cuites, l'une de la collection Bammerville (*Catalogue*, pl. VII, 79, p. 18-9), l'autre de la collection Misthos (assise sur un lit auprès d'un Éros). Une statuette pareille, trouvée à Paphos, vient d'être achetée par le Louvre (*Acquis. de 1898*, Héron de Villefosse, p. 7. 54).

droite levée tient l'extrémité d'une longue bandelette, qui s'enroule horizontalement sur les seins, qu'elle contient.

2° Le bras gauche est généralement pendant. La main droite tient, entre les deux premiers doigts allongés et les trois derniers repliés, un objet que, faute de mieux, je désignerai encore par le terme de bandelette(1). Mais c'est une bandelette d'un genre particulier. Elle est d'abord singulièrement plus épaisse, moins large et moins longue, elle est souvent incisée de traits gravés, enfin elle est repliée : une nervure qui s'arrête à quelque distance du sommet montre que les deux bouts de la *vitta* sont tournés vers le bas. Dans les exemplaires bien conservés, des cordelettes pendent d'ailleurs de ces extrémités : on les nouait ensemble pour attacher le tout(2). Rien, on le voit, qui soit plus différent du strophion, grand rouleau dont la main ne tenait qu'une partie et un seul bout. L'hypothèse du ceste doit donc être écartée. De même on ne saurait penser à une stéphané : dans les cinq premières statuettes citées plus haut, la déesse est déjà coiffée d'une guirlande(3), ou bien d'une diadème(4). D'autre part, rien absolument ne permet de conclure à un geste de menace : seule, une confusion fâcheuse avec le motif suivant a suggéré l'idée qu'Aphrodite se faisait une arme de cette bandelette(5). La vérité est qu'elle l'élève en l'air comme un attribut(6), comme une palme ou un

(1) 1° Babelon-Blanchet, *Bronzes du cab. des Médailles*, p. 104, 241 (Syrie). — 2° *Arch. Zeit.*, 1868, p. 58; 1870, p. 91-2, pl. 38 (Alexandrie). — 3° Longpérier, *Bronzes du Louvre*, p. 34, 146. — 4° *Ibidem*, 149 (Égypte). — 5° Musée de Constantinople, 396 (anc. collect. Radowitz). — 6° S. Reinach, *Br. figurés de la Gaule*, p. 61-2, 45 (Noyon). Ajouter S. Reinach, *Répertoire*, p. 347, 2 et (?) 8.

(2) On les retrouve jusque sur les monnaies d'Arsinoé II, Poole, *Cat. of coins in Brit. Mus., the Ptolem.*, pl. VIII, 4-10.

(3) Nos 1, 2, 4.

(4) Nos 3, 5.

(5) Il n'y a rien à tirer du témoignage tardif de Reposianus, cité par Hübner (*Arch. Zeit.*, 1871, p. 51).

(6) Pour des attributs ainsi tenus en l'air et comme brandis, voir une peinture de Nola (*Arch. Zeit.*, 1850, p. 145-8, pl. XIV), une monnaie d'Héraclée de Carie (*Arch. Zeit.*, 1844, p. 342, 27, pl. XXII) et une Aphrodite au miroir (Pottier-Reinach, *Myrina*, pl. II, 3, p. 265-7).

trophée. Or les vainqueurs couronnés ont précisément aux bras, aux jambes, aux cuisses, de ces *vittæ* d'où pendent des cordelettes (1). Les femmes assises (2), les Éros (3), les Nikés (4) les tendent ou les apportent en signe de victoire: ils en font don aux mortes et à Aphrodite elle-même (5). C'est le sens que je donnerais à l'attribut de la déesse. Que maintenant la victoire soit celle d'un mortel, ou, plus probablement, qu'elle soit sienne — qu'elle marque le triomphe du dévot ou de la divinité, on peut, à volonté, admettre l'une ou l'autre hypothèse: dans les deux cas, le motif ne dément pas cette subtilité dont l'art hellénistique fait preuve dans ses allégories.

3° La *vitta* est remplacée par une sandale (6). Les archéologues concluent, d'après un texte de Lucien (7), qu'Aphrodite menace Éros de ce châtiment, réservé aux éphèbes (8) et aux enfants.

De fait, il n'est pas impossible que le motif de l'Aphrodite ait eu parfois ce sens. C'est, du moins, ce que donnerait à penser un groupe de la collection Misthos, trouvé à Myrina et si-

(1) Vase Blacas, *Arch. Zeit.*, 1844, pl. XIV (Daremberg-Saglio, I, p. 766, fig. 907); De Luynes, *Coll.*, pl. XLV (Daremberg, I, p. 150, fig. 182); Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, IV, pl. CCLXXIV, p. 48; Gerhard, *ibidem*, IV, pl. CCLXXV, p. 48-9 (amphore à f. r.). D'autres exemples dans Jüthner, *Siegerkranz u. Siegerbinde, Jahreshfte des k. æst. Inst.*, 1898, I, 4, p. 42-9.

(2) *Arch. Zeit.*, 1873, pl. 15 (vase de Vienne).

(3) Stackelberg, *Græber d. Hellenen*, pl. XXXV, p. 29 (alabastron); *Jahrbuch*, II, 203 (bronze); Daremberg, I, p. 1607, f. 2186, s. v. *Cupido*.

(4) *Arch. Zeit.*, 1848, pl. XXI (coupe à f. r.); *Monumenti*, 1874, X, pl. III; *Annali*, p. 74 (cratère de Capoue); *Ἐφημ. Ἀρχαιολ.*, 1886, pl. I, p. 1, 8 (cratère de Crète); Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, III, pl. CLI, p. 3 (hydrie), pl. CLX (Éros).

(5) Relief de bronze de Beyrouth cité plus haut, *Jahrbuch*, II, p. 203.

(6) 1° Friederichs, *Kleinere Kunst*, II, p. 393, 1843 (patine suspecte). — 2° Stackelberg, *Græber d. Hellenen*, pl. LXXI, p. 47; en 1871, à Rome, chez Palin, *Arch. Zeit.*, 1871, p. 97 (Chypre). — 3° *Arch. Zeit.*, 1871, p. 97-100, à Dorpat (Damas). — 4° *Gazette Archéol.*, 1877, p. 148, note 8 (Antaradus).

(7) Ἡδὴ δὲ καὶ πλεονάς αὐτῷ ἐνέταίνα ἐς τὰς πυγὰς τῷ σανδαλῶν (*Dial. deor.*, XI, p. 235).

(8) Coupe de Munich, *Arch. Zeit.*, 1878, pl. 11. L'explication de Klein (p. 68-9) est insoutenable: l'épistate ne regarde pas l'éphèbe, il ne fait pas le même mouvement, enfin la forme des haltères est différente.

gnalé par M. S. Reinach(1). On y voit, sur une même base, la déesse levant la sandale et un petit Éros se blottissant par peur du châtiment. Si, comme il est possible, les deux figures appartiennent au même ensemble, on ne peut guère les expliquer autrement que ne l'a fait M. Reinach.

Mais l'Aphrodite Mithos est, à la différence de notre bronze et de ses répliques, à demi accroupie vers le sol, et il fallait qu'elle le fût pour atteindre le petit Éros qui disparaît presque devant elle. Rien de pareil dans les statuettes que nous passons en revue. Le buste de la déesse y est bien penché en avant, mais très légèrement et pas plus que dans les Aphrodites à la bandelette. Le sens du motif doit donc être plus général, et le coroplaste de Myrina, au lieu de se conformer simplement au type consacré, l'a transposé et quelque peu modifié. Encore la disposition du groupe n'est-elle pas certaine, et le passage de Lucien ne prouve-t-il pas qu'il fasse allusion à une composition célèbre et connue de son temps. L'écrivain dit simplement que la déesse, pour punir son fils, le châtie comme les ménagères grecques punissaient leurs enfants.

Stephani, auquel cette explication du motif semblait déjà suspecte, voyait dans ces statuettes des représentations d'Omphale(2). Trois textes caractéristiques(3), dont deux précisément du même Lucien, parlent de la sandale d'or dont Omphale aurait frappé Héraclès. La légende paraît bien établie et une représentation connue devait en avoir consacré le motif. La sandale, dans l'esprit du décorateur alexandrin, serait un signe de la sujétion dans laquelle la reine lydienne tenait son captif(4). C'est, à n'en pas douter, le sens de nos figurines. Non qu'elles représentent Omphale elle-même; la figure est bien Aphrodite, mais, par la sandale qu'elle brandit, la déesse menace qui voudrait se révolter contre elle: elle le traiterait comme Omphale traitait Héraclès et le punirait comme un en-

(1) *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1891, p. 121.

(2) *Compte-Rendu*, 1870, p. 193.

(3) Lucien, *Dial. deor.*, XIII; *Historia quom. conscr.*, 10; Térence, *Eunuchus*, 5, 8, 2.

(4) Voir le vase Stephani, *Vasens.*, I, p. 374-6, 875; *Compte-Rendu*, 1872, pl. VI, 1-2, p. 216. Cf. Daremberg-Saglio, s. v. *Educatio*, p. 474.

fant rebelle. Le symbole est d'autant plus clair que le châtiement par la sandale a parfois, à n'en pas douter, un sens érotique (1).

Si l'explication générale paraît évidente, il semble bien que le motif prenne dans le bronze d'Athènes une signification plus précise. Le geste que fait le bras gauche d'Aphrodite est, si l'on y fait attention, celui de la *Venus pudica*. Or l'une des figurines qui représentent la déesse au ceste fait, du bras droit, précisément le même geste (2). L'autre main se trouvant appliquée sur les seins, nous avons ainsi une variante du motif bien connu de la Vénus Médicis. Dans la figurine du Musée National, où la main droite lève en l'air une sandale, peut-être l'explication n'est-elle pas différente. Aphrodite, surprise, se voilerait d'une main et de l'autre menacerait les indiscrets.

Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, dans tous les cas nous aurions affaire, non à une mère punissant son fils, mais à une déesse menaçant et prête à châtier. L'attribut semble ingénieusement choisi pour montrer sa toute-puissance et la sujétion de ses dévots.

Il ne peut être question de comparer utilement le bronze d'Athènes avec les statuettes de Damas et de Chypre, la description de Schwabe ne pouvant suffire à une étude, et l'exactitude de la planche de Stackelberg paraissant fort suspecte. Remarquons seulement que, dans les deux figures, le poids du corps porte sur la jambe droite, et non, comme dans le bronze, sur la gauche.

L'exécution est médiocre, et la statuette une production basale de l'art hellénistique.

11 (7405). — Méthana, au lieu dit Μεγαλοχώριον. *Δελτίον*, 1891, p. 118, 28. — Haut., 0^m.093, de la tête, 0^m.014. — Fig. 14.

Tyché, vêtue d'un long et simple chiton ποδήρης, le poids du corps portant sur la jambe droite, la jambe gauche fléchie. La déesse est coiffée du polos. De la main droite baissée, elle

(1) Hartwig, *Meisterschalen*, pl. XXVII, p. 260 et suiv.; *ibid.*, p. 263, note 1; *ibid.*, pl. XLIX, p. 474, n. 1; *ibid.*, pl. LXXIII, p. 666, n. 1. La péliké citée dans cette dernière note a paru dans le *Jahrbuch* de 1896, p. 191, 35, fig.

(2) Caylus, VI, 71, 4; S. Reinach, *Répertoire*, p. 345-6.

tient le manche d'un gouvernail, de l'autre elle porte la corne d'abondance.

Friederichs remarque avec raison⁽¹⁾ que les représentations de la Fortune comptent, dans tous les musées, parmi les plus fréquentes. Aussi le bronze de Méthana, dont la conservation est déplorable, ne nous retiendrait pas longtemps, si l'on n'avait nié bien à tort que le motif fût d'invention grecque⁽²⁾. Non seulement on a prétendu qu'il datait de la conquête romaine, mais le gouvernail, a-t-on dit, n'aurait été donné comme attribut à la Fortune qu'après l'époque même d'Auguste. Or, dès le 5^e siècle, les poètes grecs parlaient du *πηδάλιον* de la Tyché⁽³⁾, et deux bronzes au moins sont depuis longtemps connus, qui tous deux présentent le gouvernail, l'un de Koulah⁽⁴⁾, l'autre de Basse-Égypte⁽⁵⁾ : rien n'autorise à croire qu'ils y aient été transportés de Rome. La statuette de Méthana est plus caractéristique encore : si mal conservée qu'elle soit, le style en est simple, le rythme classique, je ne vois rien qui l'empêche de remonter au 3^e siècle, époque où il n'était pas question encore de la domination romaine.

Ne suffisait-il pas d'ailleurs de se rappeler le grand nombre de Tychés à coiffure isiaque, dont beaucoup ont le gouvernail ? Si la variété se rattache à l'art alexandrin, il doit en être de même pour le genre dont elle dérive et qui lui est forcément antérieur.

Notre figurine en est la preuve, que je crois irréfutable.

Paris, Mars 1900.

A. DE RIDDER



Fig. 14.

(1) *Kleinere Kunst*, II, p. 407.

(2) Hild, dans Daremberg-Saglio, II, p. 1277. Allègre est, avec raison, moins affirmatif (*Étude sur la déesse Tyché*, p. 225-6).

(3) Pindare, *Olympiques*, XII, 2 ; cf. Plutarque, *de fortuna Romanorum*, 4, p. 318 A ; Eschyle, *Agamemnon*, 650 ; Euripide, *Hélène*, 411 ; Anaxandride (*Comic. gr.*, éd. Didot, p. 419).

(4) Friederichs, *Kleinere Kunst*, II, p. 423, 1975.

(5) Longpérier, *Bronzes du Louvre*, p. 107, 481.

VOYAGE EN CARIE

(*BCH*, 1898, p. 361-402, 421-439, 1889, p. 168-192).

Le temple de Zeus Labrandeus.

De Kaloudja à Karkedjak, il y a une heure et quart.

0^h20 *Aksar*. A peine quelques marbres dans les maisons. — 0^h15 *Kizildjikeui*. — 0^h40 *Karkedjak*. — On s'engage dans la montagne.

0^h40 Source. Ici l'on aperçoit le chemin antique, nous le suivons. On remarque successivement : un mur de soutènement, de grandes plaques alignées de distance en distance (environ tous les dix pas), des sources enfermées entre des murs anciens.

1^h10 Premier reste antique. — Dès lors commencent les ruines : un petit temple avec quelques marbres, puis un tombeau sur un roc ; plus loin des colonnes sur deux rangées et, à côté d'elles, une base en marbre blanc.

0^h20 Arrivée au yaila (pâturage).

3^h1/2 de route, dont 2^h15 à pied.

Un mur en grandes pierres allant vers un monument en bel appareil. Il se compose d'une grande chambre rectangulaire précédée d'un vestibule ; on y pénètre par trois portes et les murs sont percés, à droite et à gauche, de trois baies et au fond d'une seule : ce sont autant de fenêtres (?), et deux autres sont ouvertes symétriquement à droite et à gauche dans les murs du vestibule.

En bas se trouvent des colonnes. A côté de ce tombeau subsistent les restes d'un autre, mais pas de marbres ; rien que la pierre grise mal polie sur laquelle il n'y a point de lettres.

Plus loin un autre monument. On entre d'abord par une porte basse dans une sorte de caveau, au fond duquel se trouvent trois tombeaux vides. Le plafond en voûte est admirable de conservation. Au dessus de la voûte et reposant sur elle, une chambre rectangulaire d'un mètre de haut, couverte par de grandes plaques. Cette chambre est vide.

Nous montons au sommet de la colline. A mi-chemin, un

mur bien construit marque peut-être la limite du péribole, qui devait être très étendu. Ce mur est construit en grandes pierres bien taillées; mais en plusieurs endroits il a été détruit par d'immenses blocs tombés du haut de la montagne. De temps en temps la ligne du mur est interrompue par un petit mur perpendiculaire, un contrefort, reposant sur un rocher à pic et destiné sans doute à soutenir le grand mur contre la poussée des terres. D'ici la vue très belle s'étend sur la plaine de Mylasa et les montagnes qui la ferment. Le terrain du péribole n'est pas uni; c'est une descente à pic. Enfin l'on arrive aux ruines.

Le temple est situé sur une esplanade à deux étages, taillée dans le roc et entourée de murailles; on y entre par le mur de l'ouest.

Un rocher qui la domine est accessible jusqu'à son sommet par un escalier; il servait sans doute au culte des hauts lieux, à moins qu'il ne fût un simple observatoire: la vue en effet est très étendue.

Dans l'amas de pierres qui représente les ruines d'un temple célèbre, nous n'en avons pas vu une seule qui portât des lettres ou fût même par son poli susceptible d'en recevoir. Le peuple carien travaille patiemment des blocs énormes, les creuse, en fait des tombeaux, y sculpte des figures grossières, mais n'y grave que rarement des lettres. Quand il écrit, c'est en caractères très grands, sur une pierre mal polie. Mais la pierre s'effrite peu à peu sous l'influence de la pluie; le creux des lettres se remplit d'une matière dure qui ne cède pas au couteau, et l'on ne voit plus qu'une vague trace: on distingue qu'il y avait des lettres sans pouvoir les déchiffrer.

De Labranda à Berber-Khayvé. —

Restes asianiques (1).

En quittant Karkedjak-Yaila où se trouvent les ruines décrites plus haut, on suit pendant quelques pas un chemin an-

(1) Sur le mot *asianique*, cf. Sayce, *Principes de philologie comparée*, trad. française, p. 285.

tique bien visible, puis, laissant à droite un rocher isolé sur lequel se trouvent un tombeau carien et un arbre, on descend dans une vallée remplie de rochers aux formes étranges.

1^h *Turbeh*, qui n'est qu'un petit village. — Bientôt on trouve la plaine.

1^h20 *Turbeh orassi Boudjak*. Pierres antiques, un peu avant le village. Ici même des pierres taillées et un grand rocher travaillé entouré de ruines. Il m'a semblé y voir encore la trace du culte antique des hauts lieux.

On rentre dans la montagne et, après une journée de neuf heures, dont huit à pied, on arrive à *Augin-keui*

Ce village contient quelques ruines, notamment des tombeaux de forme carienne. L'un d'eux, où, dans un précédent voyage, M. Deschamps et moi avons relevé des caractères cariens, est aujourd'hui démolí(1). A côté, une pierre blanche avec moulure supérieure sur les quatre faces. L'une de ces faces porte au dessous de la moulure des caractères difficiles à déchiffrer :

*ΑΙΙΓΙΘΙΙΚΑΙΙΦΕ . .
 .ΛΛΟΣΙΙΔΕΥ ΙΙΣ . .

Manque peut-être une lettre à gauche.

Suite de tombeaux qui semblent alignés le long d'une route qui se dirige vers le sommet de la montagne Sur l'un d'eux, en lettres très grandes, mais effacées :

ΙΑΣΩΝΦC CAC \ OY
 - - - - -

Enfin un grand rocher isolé, avec un escalier circulaire qui conduit au sommet, où se célébrait peut-être le culte des hauts lieux.

Au dire d'un paysan de l'endroit, toute la plaine est remplie de tombeaux ; mais il n'y en a pas dans la montagne qui

(1) Cette destruction d'ailleurs n'est pas l'effet du temps ; mais les Turcs, ayant vu étudier ces ruines, ont cru, suivant leur habitude, qu'elles contenaient un trésor.

domine Augin-keui. Les ruines que l'on rencontre sur cette montagne sont faites de petites pierres, et par conséquent bien postérieures.

En quittant Augin-keui, on laisse à droite *Seferler*, *Kadillar*, *Kieulmetchi*, à gauche *Hassanlar* et *Akhyr-keui*, près duquel est une tour antique appelée *Kys-kouba*, et l'on arrive à *Ak-chova*. Ce village est divisé par deux ravins en trois parties, distantes l'une de l'autre de cinq minutes. Ici encore on nous dit qu'au sommet de la montagne il y a un castro, mais fait de petites pierres avec de la chaux. Une demi-heure plus tard, *Essenli*, en laissant à droite *Altin-abat*, à gauche *Sari-keui*; en face, en suivant la route, on arriverait à *Kabalar*. Puis l'on rejoint la route qui fait communiquer Lagina et Aïdin par dessus la chaîne de montagnes, et l'on arrive, en tournant à gauche et longeant les ruines d'un aqueduc, dans la plaine d'Alabanda. Au bas de la montagne, *Zamro-khayvé*; à gauche de la route, *Oumour-keui*. Moins d'une demi-heure après, *Tchinar*. Ce village a beaucoup perdu de son importance, et, de fait, rien qu'en y passant, on est frappé du grand nombre de maisons en ruines. La raison de cette décadence est assez curieuse. Jusqu'en 1881, le fonctionnaire du gouvernement turc résidait à Tchinar; or, pour aller de Aïdin, capitale du vilayet, à Tchinar, il faut traverser non seulement le Méandre, mais encore le Tchinar-tchaï, son affluent, qui est très rapide au printemps et n'a pas de pont (1). Au lieu d'en construire un, on a transporté la résidence du fonctionnaire gouvernemental de l'autre côté de la rivière, au gros village de Groba.

En quittant Tchinar, nous nous engageons de nouveau dans la montagne.

0h50 *Ovadjik*. Tombeaux dans le roc; un mur antique.

0h30 à droite, une colline surmontée de ruines; l'endroit s'appelle *Sighir-*

(1) Ainsi pour le passage du Méandre au sud de Aïdin; j'ai traversé le fleuve en 1885, en bac; en 1886, sur un pont de bois; en 1889, en bac: le pont n'était plus en moins de trois ans qu'une carcasse lamentable.

Asssar (château des bœufs). Ces quelques restes ne sont d'ailleurs pas très anciens.

1^h20 *Giaour-ew*. Mur en ruines; l'endroit même où elles se trouvent s'appelle *Kapou*. Quelques minutes plus loin, un autre endroit appelé également *Giaour-ew* (maison du chrétien), où se trouve un tombeau carien admirablement conservé.

La façade en pierre imite la charpente *en bois*. Une poutre maîtresse dans le sens de la longueur sert de point d'appui à quatre poutres, deux de chaque côté, qui d'autre part s'enfoncent dans le mur extérieur, et soutiennent d'immenses pierres plates formant couverture. L'architecture, en remplaçant le bois par la pierre, a gardé le style de la construction en bois. -- Au dessus de la porte d'entrée se lit le nom Γεργας (Γεργᾶς?), que nous allons retrouver plus loin sur d'autres monuments. Ici les lettres gigantesques semblent bien avoir trente centimètres de hauteur, le P en a presque le double. Hauteur de la porte, 2^m.46; largeur 0^m.98. Des deux côtés de la porte et en avant d'elle sont dressés deux énormes blocs grossièrement taillés. Enfin, devant le monument, trois grandes architraves gisent à terre.



Non loin de là sont couchés les restes d'une immense statue, d'un art tout à fait primitif et grossier. J'en ai retrouvé trois parties (manque le buste avec les bras):

α) La tête, absolument monstrueuse avec sa bouche énorme et ses petits yeux trop écartés; elle n'est pas en ronde basse, mais sculptée sur une pierre, comme un bas-relief. Dimensions de la pierre: longueur totale 1^m.93; hauteur 0^m.65; longueur depuis l'extrémité jusqu'au commencement du relief 0^m.48. Dimensions de la tête: tour de la tête 1^m.06; relief 0^m.30.

β) Un fragment du corps, comprenant les cuisses et une partie des jambes. Longueur totale: 4^m.18; tour 1^m.80.

γ) Juste au bout, et enfoncée en terre, une sorte de plate-

forme sur laquelle était l'extrémité des jambes de la statue accolées l'une à l'autre. De cette plate-forme qui a un mètre de large se détachent en éventail cinq choses grossières, qui doivent être les doigts du pied droit. Le plus gros a les dimensions suivantes : largeur maximum 0^m.70 ; longueur 0^m 70 (divisée en 0^m.30 + 0^m.40 en partant de la plate-forme). Chaque doigt est représenté par deux boules tangentes, la plus grosse (celle où se trouverait l'ongle) étant plus bas que l'autre, celle qui est attenante à la plate-forme.

Tel est ce singulier monument. Je souhaite qu'il soit revu par un voyageur ayant avec lui un appareil photographique ou pouvant mieux que moi y suppléer par le dessin. D'après les chiffres donnés plus haut, on peut conclure que la statue, quand elle était intacte, pouvait avoir 7^m.40 à 7^m.50 de hauteur. Que représente-t-elle ? un dieu ? ou un roi ? Y a-t-il quelque rapport entre la statue et le nom de Gergas que l'on retrouve en cet endroit sur plusieurs monuments ? Enfin à quelle nationalité appartient-il ? Est-il carien ? est-il hittite ? Autant de problèmes que je me sens incapable de résoudre.

Tout alentour l'on trouve des tombeaux du même genre que celui qui a été décrit le premier, mais moins beaux. Ils n'ont guère que 1^m.60 de hauteur, et sont couverts par une large plaque. A l'intérieur de l'un d'eux, au fond duquel est une sorte de niche, on lit sur deux pierres :

1° ΓΕΡΓΑΣ

2° ΜΑΡ[Ι]ΟΥ

Un autre à côté, plus grossier, ne contient pas de lettres ni de niches.

Au même endroit, un très curieux monument funéraire.

Une grande plaque dressée et enfoncée dans la cavité régulière d'une grande pierre. Largeur de la base 2^m.76. — Dimensions de la plaque : hauteur au dessus de la base, 3^m.65 ; hauteur de la partie enfoncée dans la base, 0^m.32 ; largeur maximum 1^m.80 ; épaisseur, une vingtaine de centimètres en haut, à peu près 0^m.25 en bas ; haut. des lettres 0^m.31.

Sur la plaque, nous trouvons encore le nom Γέργας.

A côté de cette plaque, une autre, de nature semblable, mais moins haute et moins bien travaillée. Ici encore le même nom Γέργας est gravé.

Γ Ε Ρ

Γ Α Σ

Non loin de ces deux derniers monuments, une pierre brisée portant des lettres sur trois côtés :

Θ Ι Ι Η Σ

La troisième lettre m'a semblé ne pouvoir être qu'un Γ. Sur le second côté, lettres peu lisibles :

Γ [Λ] Ρ Υ

Λ Μ Κ Α Ι Ε Ν

Τ Ο Γ Ε Χ Ρ Η

Sur le troisième, lettres très lisibles :

Ν Η Φ Ο Ρ Ω

Γ Ε Ν Ι , ᾽

Φ Ω Ν

Τ Ι

Υ a-t-il [στεφα]νηφόρω[ν] (l. 1), [συγ]-γενί[α] (l. 2), et un nom propre au génitif pluriel - - - φων (l. 3)?

Autre construction en ruines, de forme carrée ; elle n'a plus de toit. Sur une pierre au dessous de la fenêtre :

Γ Ε Ρ Γ Α Σ

A droite de l'inscription est gravé un dauphin.

Γέργας paraît être nom propre, quoiqu'il puisse sembler bizarre que ce nom se répète sur tous les monuments. Est-ce un nom persan ? On connaît par Hérodote (VII, 82) un Ger-gis, fils de Arizos, qui était général dans l'armée de Xerxès.

Mais il n'y a pas lieu de changer le texte d'Hérodote. Je verrais plutôt ici un nom carien, d'abord à cause de l'endroit où se trouvent les ruines, ensuite à cause de la désinence -*αυ* du génitif, qui se rencontre déjà dans quelques dialectes grecs d'Asie(1).

Nous reprenons maintenant notre voyage.

1^h5 *Seu-utchuk*.

0^h55 *Harumdjik-khayvé*. D'ici à Tehinar il y a, paraît-il, trois heures; et d'ici à Moughla, douze heures. Au bout d'une heure, vue sur Laïna (ruines du temple de Lagina). Nous repassons le Tehinar-tchaï qui prend sa source au sud de Lagina, puis nous longeons le Kaïrli-tchaï jusqu'à *Berber-khayvé*, (deux heures de route depuis Harumdjik).

A la recherche du temple d'Apollon Koliorgus.

Trois grands sanctuaires dépendaient de Stratonicee: Lagina, Panamara et Coliorga. Les inscriptions de la région contiennent plus d'une fois ces trois noms et rappellent que *un tel* fut prêtre ἐν Παναμάροις καὶ ἐν Λαγείνοις καὶ ἐν Κολιόργοις. L'emplacement des deux premiers est connu; j'ai essayé de trouver celui du troisième. Je n'ai pas réussi, je l'avoue, et les quelques inscriptions publiées ci-dessous peuvent avoir été transportées de l'un des deux autres sanctuaires, comme elles peuvent venir du temple de Coliorga. Je dois néanmoins expliquer d'après 'quelles idées je me suis dirigé, ne fût-ce que pour montrer une fois de plus que bien souvent les raisonnements qui semblent les plus rigoureux ne valent pas un heureux hasard.

Par rapport à Stratonicee (Eski-hissar), Lagina est sensible ment au nord et Baïaca (Panamara) au sud. On peut admettre que, pour éviter des rivalités, Coliorga ne devait pas être situé près de l'un des deux autres temples, et l'on sera tenté de le chercher à l'est ou à l'ouest de Stratonicee. Je serais disposé à penser qu'il n'était pas à l'ouest, entre Stratonicee et My-

(1) Brugmann, *Vergl. Gramm.*, II, 2, 1, p. 571; G. Meyer, *Gr. Gr.* 3, § 345.

lasa, et cela pour deux raisons : la première, c'est que, au retour de ce voyage, je suis allé de Stratonicee à Asin (Jasos) par Mylasa, et que rien, dans les renseignements que j'ai pu recueillir, ne m'a mis sur la trace de ruines antiques. Si cette raison paraît insuffisante (et elle l'est, je pense), j'ajouterai que la rivalité de Mylasa et de Stratonicee aurait été un obstacle à la prospérité d'un temple situé entre les deux villes. Aussi, quoique après tout il ne soit pas impossible que Coliorga soit à l'ouest de Stratonicee, c'est à l'est qu'ont porté mes recherches. Autre point : de Stratonicee à Lagina, il y a deux heures un quart ; de Stratonicee à Panamara, j'estime (je n'ai pas fait la route) qu'il y a au plus trois heures ; Coliorga devra être à une distance analogue (1). En outre, toujours d'après mon idée préconçue, Coliorga devra être situé sur une colline isolée, facile à défendre, peut-être entourée de montagnes, assez haute elle-même pour porter des sapins, pourvue d'eau. Enfin elle aura probablement une vue étendue, portant naturellement du côté de Stratonicee et de la plaine de Dermen-bachi. C'est d'après ces données que j'ai employé trois jours (24, 25 et 26 Août) à décrire autour de Stratonicee un grand arc de cercle, en explorant à droite et à gauche tous les points qui méritaient d'attirer l'attention. Comme je l'ai dit, mes recherches n'ont pas abouti, quoique la mention de Μυρτάλη Φιλάργου (cf. p. 35) m'ait donné un moment d'espoir. Du moins aurai-je éliminé du champ des recherches un certain nombre de localités, et, si quelque voyageur plus heureux que moi découvre enfin le temple d'Apollon Coliorgeus, je serai le premier à m'en réjouir.

Départ de Berber-khayvé, à une lieue duquel on nous annonce des ruines.

0^h 45 *Nébi-keui*, dans la montagne. Dans les murs des maisons, marbres antiques et grandes pierres taillées. Devant le village, sur le flanc de la colline qui regarde la plaine de Lagina, ruines au milieu des buissons. Pierres taillées sortant de terre ; au dessous il doit y avoir beaucoup d'autres marbres.

A côté du village, un cimetière turc. Sur une pierre du cimetière, des caractères indistincts.

(1) De Eski-Hissar à Akhyr-keui, une heure ; Coliorga sera donc à deux heures de Akhyr-keui.

Σ Ι Ι

— Π Λ Ι etc.

L'endroit où se trouvent ces quelques débris s'appelle *Tatar-Harumi* (mur circulaire des Tatars). Plus loin, les paysans en creusant le sol ont mis à nu un morceau de construction antique. Les pierres en sont bien polies et bien taillées, en appareil de la bonne époque. Le marbre en est beau et bien blanc.

A Nébi-keui même, l'on voit au djami deux chapiteaux de mauvaise époque qui servent maintenant à soutenir des piliers en bois.

0^h 30 *Aktché-Assar* (château blanc). Quelques restes anciens: au bas d'une colline (1), un mur antique, bien fait quoique encore primitif et peu régulier. Il se compose de deux carrés contigus, d'inégale grandeur; à l'intérieur, il y a aussi les traces d'autres murs. Au sommet de la colline, encore des ruines: un mur inférieur en mauvais appareil; plus haut, un autre mur plus ancien, mais qui pourtant ne présente pas le véritable appareil antique; car si les pierres sont belles, l'arrangement est fait avec la brique et la chaux. Enfin un troisième mur enferme une enceinte remplie de pierres taillées. Comme toujours, les ruines des monuments antiques ont servi à élever d'autres monuments à l'époque byzantine, et quand ceux-ci à leur tour sont tombés en ruines, l'endroit a servi de carrière aux Turcs pour leurs cimetières.

Sur l'une des pierres du cimetière, avec une cassure en haut à gauche; la pierre est complète. Mauvaise époque.

Σ . . Λ Ν Ο Υ Χ Ρ Υ Ο Γ

[ον] Ο Υ Ι Ε Ρ Ε Υ Σ

[Θε] Ν Κ Λ Ι Δ Α Σ Μ Ε Ν Α Ν Δ Ρ Ο Υ

Κ Ο Ι Ε Ρ Ι Α Κ Ω Ο Σ

[Α] Π Φ Ι Ο Ν Α Ν Τ Ι Π Α Τ Ρ Ο Υ

Κ Ο

(1) Au bas de cette colline se trouve un petit village appelé *Kaloudja*, à deux heures de Akhyr-keui.

Ko = Κολιοργεύς. Je ne m'explique pas le mot ΚΩΟC (l. 4), qui d'ailleurs pourrait avoir été ajouté après coup (1).

Sur le côté droit de la même pierre, lettres de bonne époque romaine :

Ι Ω Ν Ι Δ
Χ Ρ Υ Σ Α Ο Ρ Ο
Κ Ζ Ι Ε Ρ Η Α
Φ Ι Λ Ι Σ Σ Τ Α Ε
Μ Ο Δ Ο Χ Ο Υ Ι Ε

L. 4 [Μυ]ωνίδ[ης], cf. *BCH*, XI, p. 17, à Lagina; XIV, p. 370, XV, p. 183, à Panamara (voir index XI-XV). — Χρυσάωρ nom très répandu à Lagina et Panamara (*BCH*, XI, p. 13, 21, 23, voir index XI-XV).

ΚΖ = Κ(ωρα)ζ(εύς), cf. *BCH*, XI, 33, à Lagina; XV, p. 181 et suiv., à Panamara.

Le troisième mur n'est pas très visible et nous avons dû le dégager; les pierres dont il est formé sortent à peine de terre au milieu de buissons épineux. Il semble pourtant que ce soit la véritable enceinte du temple. Elle contient quelques marbres.

Sur une pierre, parmi un grand nombre de débris de tuiles et de briques. Complet à gauche, en haut et en bas.

Κ Ζ	
Κ Ζ	Ε Π Ι Σ Τ Ε Φ Α Ν Η Φ Ο Ρ Ο
Δ Α	Ι Ε Ρ Ε Υ Σ Ε Κ Α Τ Ω Ν Μ
Κ Ζ	Ι Ε Ρ Η Α Μ Α Ι Α Ν Δ Ρ Ι Α

Le syllabe ΔΑ, que ne surmonte pas le signe d'abréviation et qu'on ne retrouve d'ailleurs comme abréviation ni à Lagina, ni à Panamara, doit être une fin de nom propre.

(1) [Peut-être Θεολίδας Μενάνδρου Κο(λιοργεύς) Κῶος (?). Cf. quelques noms qui sont accompagnés d'une double indication géographique ou onomastique *BCH*, XI, p. 34].

Sur une autre pierre, cassée à droite; les lignes sont complètes.

ΔΡΟΥΛΟ
 ΟΝΥΣΙΚΛΗΟΥΣ
 ΕΝΙΠΠΟΥΚΟΜΟΧΛΩΝ
 ΕΚΑΤΩΝΟΣΚΟ

Cette inscription paraît bien être la suite de la précédente; nous restituerons donc :

----- δρου Λο.

Ἐπὶ στεφανηφόρῳ Διονυσικλήους
 ἱερεὺς Ἐκάτων Μενίππου Κομόχλων
 ἱέρηα Μαιανδρία Ἐκάτωνος Κο.

L. 1 Λο(βολδεύς), cf. *BCH*, XI, p. 33, à Lagina; XV, p. 181 et suiv., à Panamara. L. 2 [La lecture peut être : Κο(λιοργεὺς) Μοχλῶν, cf. Ἐκάτομνος Ἐπαινέτου Κο(λιοργεὺς) Μαγίδων et dans un autre dème : Φανίας Ἐκαταίου τοῦ Φανίου Λο(βολδεύς) Κανθαρίων. *BCH*, XI, p. 34, cf. inser. de Lagina, n. 38, 36].

Pierre cassée à droite. Moulure en haut de la pierre; une autre sépare les deux inscriptions entre les lignes 2 et 3 :

ΕΠΙΚΑΛΛΙΟΥΙΕΡΕΥ	Ἐπὶ Καλλίου, ἱερεὺς ---
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣΑ	Ἀρτεμιδωρος Ἀ ---
ΕΠΙΕΚΑΤΩΙΝΟΣΙΕΡΕΥ	Ἐπὶ Ἐκάτω<ι>νος ἱερεὺς --
ΙΕΡΗΑΜΥΡΤΑΛΤΦΙΛΑ	ἱέρηα Μυρτάλη Φιλά[γρου]

Le nom de la prêtresse Μυρτάλη Φιλάγρου se retrouve à Panamara (*BCH*, XII, p. 251).

Sur une pierre (face la plus étroite) complète de tous côtés.

ΙΕΡΕΥΣ	Ἱερεὺς
ΘΕΟΞΕΝΟΣ	Θεόξενος
ΦΙΛΙΣΚΟΥΤΟΥ	Φιλίσκου τοῦ
ΕΤΑΙΡΟΥΙΕ	Ἐταίρου Ἱε.,
ΙΕΡΗΑ	ἱέρηα

ΔΑΜΟΣΤΡΑ		Δαμοστρά-
ΤΗΧΡΥΣΟ		τη Χρυσο-
ΓΟΝΟΥΚΟ		γόνου Κο.,
ΣΥΝΜΥΣΤΑ		σύνμυστα[ι]
ΦΙΛΙΣΚΟΣΚΑ	10	Φιλίσκος κα[ι]
ΧΡΥΣΟΓΟ		Χρυσόγο-
ΝΟΣ		νος.
ΙΕΡΕΥΣ		Ἱερεὺς
ΔΑΜΟΝΙΚΟΣ		Δαμόνικος
ΗΡΩΔΟΥΠΑ	15	Ἡρώδου Πα.,
ΙΕΡΗΑ		ιέρηα
ΣΤΡΑΤΟΝΙΚΗ		Στρατονίκη
ΜΕΝΕΔΗΜΟ		Μενεδήμο[υ]
ΚΟ		Κο.,
ΣΥΝΜΥΣΤΗΣ	20	συνμύστης
ΗΡΩΔΗΣ		Ἡρώδης
ΟΥΙΟΣ		ὁ υἱός.

Au bas de l'inscription est creusée dans la pierre une rainure verticale, soit pour empêcher que l'on n'écrivît au dessous, soit pour des nécessités de constructions postérieures. — La barre horizontale au dessus des ethniques abrégés ne se trouve que dans la première partie de l'inscription.

L. 15 Πα(ναμχεύς), cf. le même ethnique *BCH*, XI, p. 22, à Lagina.

Pierre qui a été cassée à droite pour en faire un *meser-lach*. Presque illisible.

- - - - -
 - - - - -
 - - - - -
 ΦΑΙΔΡΟ
 - - - - -
 - - - - -
 ΕΥΟΥΛΔ.

ΣΜΕΝΕΚΡΑ
 ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ
 10 . . PHANANNH
 ΙΟΥΣΑΣΥΟΜ
 ΙΕΡΙΑΤΑΤΑΡΙΟΝ
 .ΥΓΑΤΗΡ
 Vide

A partir de la ligne 8, il semble que les lettres soient plus petites. C'est sans doute le début d'une nouvelle prêtrise. On ne s'explique pas d'ailleurs que deux prêtresses se suivent dans la liste. Peut-être, la première étant morte avant le terme de ses fonctions, lui a-t-on donné sa fille pour lui succéder. En outre manquent les ethniques. L. 12 Τατάριον, cf. *BCH*, XV, p. 145, à Panamara.

Pierre complète à droite et en bas.

	ΟΥΚΟ	[Ἰερεὺς ὁ δεῖνα]
	ΑΡΤΕ	--- ου Κο.,
ΕΙΣ		[ιέρηα] Ἀρτέ-
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ		[μ.]εις
ΛΟ		Ἀπολλωνίου
		Λο.

Notons enfin quelques restes antiques. Sur une grande pierre, on voit encore des traces de lettres; mais il semble que les caractères aient été grattés dès l'antiquité; il ne reste plus qu'un P à peine lisible et à la ligne suivante un O parfaitement conservé.

Sur une autre pierre, les lettres ont été martelées complètement, peut-être à l'époque byzantine. Il faut penser que ces pierres, qui avaient l'avantage d'être déjà taillées, ont été enlevées des ruines d'un monument antique pour entrer dans la construction de quelque nouvelle forteresse dont elles ont servi à faire le mur.

Enfin un habitant m'a montré deux petites sphères ayant

chacune deux appendices inégaux ; on en trouve beaucoup, paraît-il, dans les tombeaux de la plaine.

De Kaloudja nous nous dirigeons vers le nord.

0^h50 *Délik-Hissar*. Restes d'une ville très ancienne, mais très petite. Les murs sont faits en assez bel appareil. Enceinte en forme de trapèze adossée à des rochers à pic qui la dominent à l'ouest. A l'intérieur, le sol est aplani, sauf un gros rocher qui s'élève vers le milieu. Deux enceintes particulières sont tracées l'une au N.E à l'intérieur, l'autre à S.E à l'extérieur. Au sommet le plus étroit, qui est opposé à la muraille de roc, trois lignes de murailles. On peut atteindre le sommet du gros rocher par une sorte d'escalier creusé à même. Au début les marches sont très hautes (jusqu'à 0^m·58 de hauteur), puis vont en diminuant. C'est aujourd'hui le point le plus élevé ; mais autrefois sans doute il était masqué à la vue extérieure par la muraille. Sur les parois verticales de ce rocher sont creusés des trous carrés, sans doute pour les consécrationes et les ex-voto. Sur un autre point, l'on trouve d'abord une pente douce, puis des marches commençant à pic à partir de 1^m·30 de haut. En somme, sur tous les côtés où le rocher n'est pas absolument à pic, il y a des marches, mais elles ne commencent qu'à partir d'une certaine hauteur. Le seul côté assez facilement accessible est le côté gauche en bas ; aussi semble-t-il qu'il ait fallu le défendre plus soigneusement ; de là vient non seulement qu'il est protégé par plusieurs murs, mais encore que se succèdent un peu plus bas d'autres murs de la même époque. Enfin, au dessous de cette accumulation de murs, des tombeaux creusés dans le roc. Nulle part nous n'avons trouvé de lettres.

0^h35 Au sud, *Caplandjik-Déré*.

0^h50 *Almadjik*, au sud-est de Kaloudja, à 1^h30 ou 2^h au nord de *Akhyr-kewi*.

Almadjik contient un certain nombre de ruines. A la maison de Hadji-Ali est encastrée dans le mur une grande pierre qui sur un côté a l'air d'une colonne ; une autre, carrée, sert

de support à un pilier en bois. Près du champ de Koutchouk Méhémet oglou Osman se trouve au dessous du niveau actuel du sol un tombeau ancien de belle époque. Il se compose d'une assez grande chambre dont le plafond est soutenu par quatre piliers en pierre. Dans un coin, le tombeau même. Il m'a semblé que la chambre devait se continuer encore au dessous du sol. Pierres bien jointoyées.

Au dessus du village, dans un endroit dépourvu de maisons, des ruines s'étendent au milieu des buissons sur un large espace. Ce sont des tombeaux turcs qui ont naturellement emprunté leurs matériaux à quelque monument antique. Nous y avons trouvé sur une corniche l'inscription suivante :

[E] ΤΑΙΝΕΤΟΥΚΟΛΙΟΡΓΕΥΣ
ΟΙΚΑΙΤΟΝΑΔΕΛΦΟΝΑΥ
ΩΣΚ[α] ΦΙΛΟΔΟΞΩΣΚΑΙ

Il y avait une quatrième ligne, mais qui n'allait pas jusqu'à la partie conservée. Il est probable que ce bloc n'est plus à son emplacement primitif? Sur une colline à côté du village se trouvent les ruines d'un mur ancien. C'est toujours la même pierre d'un gris sombre, mais primitivement plus blanche. Assez bon appareil, mais sans rien de remarquable. Le village d'Almadjik est dominé à l'est par une montagne assez élevée où se trouve un petit castro, dit-on; il ressemble à une maison et est fait en petites pierres.

1^h 15 *Khavak-Assar* (près de Inar-Déressi où les maçons prennent les pierres pour bâtir les maisons de Moughla. Quelques ruines. Il semble vaguement que le mur de la ville se développe en colimaçon, la partie la plus ancienne étant en haut, les autres s'étant ajoutées au fur et à mesure. C'est en effet en bas que l'on trouve des tuiles et de la chaux, sinon dans le mur même, du moins dans des restes de constructions entre les murs. Les murs eux-mêmes reposent sur des rochers qui aujourd'hui sont sans cesse exploités par les habitants de Moughla. Au sommet une grande excavation, dont

les bords sont formés de rochers qui retiennent les terres ; sur un point où le rocher fait défaut, les terres sont maintenues par un mur de mauvaise construction. Au fond de l'excavation, de grandes pierres qui ne sont pas toutes tombées d'en haut, puisqu'au sommet il n'y a plus trace de constructions dans les environs immédiats. Pas d'inscriptions ; le nom antique de l'endroit reste inconnu.

1^h 15 *Dikili-tach* vue sur la plaine de Dermen-bachi (1). On y voit une sorte de tour antique en belles pierres d'un bon appareil, qui est évidemment fort ancienne ; à côté les restes d'un puits moderne.

0^h 30 *Madanar*.

0^h 25 *Bozarmit*.

0^h 25 *Suleiman-bey tchiftlik*. On y voit plusieurs débris antiques, des chapiteaux, des pierres taillées avec dessins byzantins.

Sur une grande colonne dans le chemin, près du tchiftlik, inscription trouvée à l'endroit même :

ΕΠΙCΙΜΩ	Ἐπὶ Σίμω-
ΝΟCΤΟΥΤΑ	νος τοῦ Τα-
ΤΙΑΝΟΥΘΕ	τιανοῦ Θε-
ΟΔΩΡΟCΛΕΟΝ	όδωρος Λεον-
ΤΙCΚΚΟΥΚΩ	τίσσκου Κω.
ΙΕΡΑΤΕΥCΑC	ἱερατεύσας
ΕΥCΕΒΩC	εὐσεβῶς.

Jusqu'au Dalaman-tchaï.

Nous sommes revenus dans la plaine du Kamis-tchaï (Gamush-tschaï de la carte de Kiepert), pour atteindre à Moughla. Pour ne pas prendre à nouveau la route de plaine faite en 1886, nous suivons d'abord la route de Baïr, puis, tournant à gauche vers un moulin, nous rentrons dans la montagne pour un jour.

1^h *Ala-cheïr*.

1^h 45 Après être passés au groupe de maisons appelé *Tché-rifet*, nous arrivons à une colline dite *Eski-Mentéché*, et qui ne porte que les ruines de quelques murs modernes.

0^h 30 Nous descendons au moulin de Tchérifet, qui emprunte

(1) Dermen-bachi, sur le Kamis-tchaï qui va se jeter dans le Tchinar-tchaï.

ses eaux au Mentéché-tchaï, et se trouve dans l'endroit appelé *Destin-Déré*. Les habitants de cette vallée peu fréquentée fuient à notre approche, nous prenant, nous et notre zaptié, pour des collecteurs d'impôts. On n'obtient de renseignements que par la menace. Destin-Déré est dominé par une colline appelée *Koulvalla-Assar*, où l'on voit un mur antique et un mur plus récent, tous deux faits avec la pierre de la montagne. Pas de marbres. Près de là et un peu plus bas, ruines d'une église (?); on y trouve une pierre taillée différente de celle de la montagne. Pas de lettres. Depuis le premier moulin nous suivons en le remontant le Mentéché-tchaï ou Tchéré-tchaï, qui se jette, comme toutes les rivières aboutissant à la plaine de Dermembachi, dans le Kamis-tchaï (lequel plus loin deviendra le Tehinar-tchaï).

A gauche. *Tchakli-Assar*. Ruines insignifiantes.

2^h 10 *Kouradj-Assar*. Montée et descente difficiles. Rien au sommet, pas même de pierres.

Plus loin, en avançant vers la plaine, on trouve une colline appelée *Akindi-suyu-bachi*. Ruines; marbres bien taillés; il semble que l'on ait ici les restes d'un petit temple ancien de bonne époque. Pas de lettres. L'endroit sert de carrière aux Turcs pour leurs cimetières. Au pied d'une autre colline (l'endroit s'appelle *Kouradj-Agatch*), une voûte, peu élevée aujourd'hui à cause de l'exhaussement du sol. Sur une pierre une croix est gravée; le haut manque, par suite d'une cassure; les bras horizontaux seraient beaucoup plus courts que le bras vertical inférieur; sur les côtés les lettres ω — Δ . La croix et les lettres portent des traces de couleur rouge. On remarquera que l'ordre des lettres est l'inverse de celui qui est suivi généralement.

2^h Un café (dont j'ai oublié de prendre le nom).

0^h 40' *Moughla*. La ville est dominée par une montagne à pic, formée de rochers sans verdure. Au sommet l'on trouve, paraît-il, des tombeaux creusés dans le roc, vus par Fabricius, un an plus tôt, et reconnus par lui comme étant d'époque ca-

rienne. L'on sait que M. Deschamps et moi avons identifié Moughla avec l'antique *Mobolla* (1).

5^h *Oula*. En réalité la distance est moindre, mais à une bifurcation, juste après Moughla, nous avons pris à gauche au lieu d'aller à droite. Sur le bord de la route, à gauche, un tombeau. A Oula, dans le village même, assez grand nombre de pierres antiques. La montagne abrupte et sans verdure qui domine le village contient des tombeaux creusés dans le roc. Enfin, entre le village et la montagne, une petite colline nue, avec quelques pauvres maisons modernes; c'est au pied de cette colline, dans les jardins qui précèdent Oula, que l'on trouve les plus grandes pierres taillées.

3^h *Groba*. On l'atteint à travers des montagnes couvertes de sapins, dépourvues de ruines antiques. Groba signifie, paraît-il, *endroit sec*, Xéroméros.

Kara-burtlen Assar, en face de Groba. Sur une colline faisant partie de la chaîne qui sépare Groba de Djova (2) et de Kara-Agatch, se trouvent les ruines d'une ville qui semble avoir été assez importante. En plusieurs endroits le mur est assez bien conservé et, surtout du côté de la plaine, on le suit facilement. Il est construit en appareil irrégulier, qui du côté de la montagne est en très bon état. Ce sont de gros blocs de cette pierre grise que l'on trouve partout dans le pays. Ils s'ajustent ensemble assez bien, et les vides sont remplis par des pierres de moindre dimension, qui bouchent assez exactement les trous pour qu'on les croie taillées sur place. A un coude il y eut autrefois, soit un escalier, soit plutôt une tour carrée. La saillie rectangulaire est en appareil régulier, à la différence des autres parties du mur. Sur le côté ouest plusieurs redans.

Il y a en tout plusieurs rangées de murs, qui semblent parallèles. Aucune inscription; je n'ai trouvé dans les ruines qu'une monnaie rongée et absolument illisible. Au dessous du mur vers la montagne du côté sud, il y a encore des restes de monuments et édifices importants.

(1) *BCH*, X, p. 489.

(2) L'antique Idyma, sur le golfe Céramique (*BCH*, X, p. 428).

Saraikli, petit village au S.E. de la colline qui porte ces ruines. Quant au nom antique de ces ruines, nous continuons à l'ignorer ; est-ce Calynda ?

2^h 15 à travers des montagnes couvertes de sapins, *Doousch-tépé*. Il n'y a guère ici qu'un café appelé *Sari-tchiflik-khayvé*. A un quart d'heure de là, des ruines sans importance en petites pierres et chaux.

0^h 15 *Tcherkess-keui*, village tcherkesse, comme l'indique son nom.

1^h 40 *Yukse-koum*, dont le nom signifie, paraît-il, *haute montagne de sable*. Ce village, situé sur les bords du *Keuidja-Liman*(1), n'était fondé que depuis quelques années ; il a pris depuis 1886 un assez grand développement. On y trouve auberge, restaurant et magasins. Il sert de port d'embarquement pour le *maden*(2) de la Compagnie Paterson, et les bois de sapin sciés.

De là à *Keuidjes* il est impossible de suivre les bords du lac ; la route est barrée et l'on est forcé de faire des tours et détours sans fin, en traversant de temps en temps des cours d'eau. A l'endroit appelé *Yangi* s'étagent, du bord du lac jusqu'au sommet de la colline qui surplombe, des ruines qui avaient été visitées par mon ami M. Deschamps. En haut, quelques pierres taillées mêlées à d'autres ; en bas, beaucoup des ruines anciennes, mais aucune ne mérite qu'on s'y arrête. Il est possible que ce soient les restes de murailles unissant la ville et le lac.

3^h *Keuidjes*, petite ville entourée d'eau comme une ville fortifiée, et dont l'entrée est assez difficile à trouver, quand on arrive à la nuit tombée. Après Keuidjes, on traverse des collines assez élevées et un pays sillonné de nombreux cours d'eau.

3 heures, *Ortadjé-tchiflik*.

(1) La plaine que nous venons de traverser s'appelle *Dalaman-hovas* en général. Aussi le lac s'appelle-t-il aussi *Dalaman* (mot qui, je crois, n'a aucun sens en ture).

(2) Les Grecs disent μέταλλο. J'ignore quel est ce produit ainsi appelé d'un nom vague. Mes notes portent le mot grec χρωμα(?).

Le cours inférieur du Dalaman-tchaï (de Dalaman à Bedir-bey).

Au bout de trois quarts d'heure, nous traversons pour la première fois le Dalaman-tchaï, qui à cette époque (31 Août) n'avait presque pas d'eau. La plaine qui suit s'appelle aussi Dalaman. Immédiatement après la traversée du fleuve, un petit village appelé *Bech-kissé*, et ce nom s'applique aussi au village de Déré-keui(1), situé une demi-heure plus loin. Nous remontons le bassin du Dalaman.

^{2h} *Kizil-kaya*, sur une colline, au pied d'une montagne à pic. Quelques ruines; grandes pierres grises.

Sur une longue architrave, une inscription de cinq lignes très difficile à lire:

ΘΕΟΓΟΝΟ[. ΠΛ ΩΡ]ΟΥΤΟΥΜΕΝΕΚΛΕΟΥΣΟΚΤΑΡΟΛΛΩ ΣΙΟΗΡ.
ΟΙΠΙ. ΣΟΛΙΧΑССΠΙΑΥΤΗΚΑΙΤΗΘΥΓΑΤΡΙΚΑΤ. . Ο. ΩΣΤ.
ΟΥΔΕΝΙΕΞΕΣΤΑΙΤΕΘΗΝΑΙΕΑΝΜΗ ΣΥΝΧΩΡΗΧΗΣΚΑ/ ΑΣΙΟΤΕΤΑΟ
ΑΡΜΟΣΤΟCΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥΤΟΥΚΑΙΜΗΝΟΔΩΡΟΥΕΑΝΔΕΤΙCΤΟΛ
ΜΗCΗ. . ΤΕΙCΕΙΤΗΠΟΛΕΙ * Φ

Le nom du père de Θεόγονος peut être lu Πλεώρου ou Πα-
σώρου(?).

Akardja. Après une montée assez rude, groupe de trois ou quatre maisons au milieu des rochers et entouré de montagnes.

^{1/2} heure *Giaour-Béchik* (berceau du Giaour), castro.

^{1h 1/2} un autre castro *Chukur-Assar*.

Autre castro au haut de la montagne qui domine Akandja, entre deux collines. Un haut sarcophage isolé. Sur les côtés du couvercle deux saillies destinées à le soulever. Au milieu un cartouche; la pierre a été un peu polie pour recevoir l'inscription suivante:

ΜΝΗΜΕΙΟΝΚΑ
ΤΕCΚΕΥΑCΑΝ
ΜΗΝΟΔΩΡΟCΚΑΙ

Μνημεῖον κα-
τεσκευασαν
Μηνόδωρος και

(1) Le carte de Kiepert indique ici un village Dalaman, qui n'existe pas; l'on voit l'origine de l'erreur: il y a eu confusion entre le nom de la plaine et celui du village.

ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣ ΟΙΜΕ
ΝΕΚΛΕΟΥΣ

Ἀντίπατρος οἱ Με-
νεκλέους.

Non loin de là, un autre tombeau soutenu par 4 degrés qui compensent la pente de la colline. Même disposition architecturale que dans le précédent ; mais celui-ci est moins bien conservé ; notamment le couvercle est par terre. L'endroit où se trouveraient les lettres a été brisé. Dans le même vallon se trouvent encore d'autres ruines, toujours des tombeaux. La pierre employée est grise ; il m'a semblé que les tombeaux n'étaient pas tous contemporains ; tous cependant sont d'époque assez basse. A noter seulement l'un d'eux, qui est creusé dans le sol et recouvert de grandes pierres ; dans le mur, une niche rectangulaire.

Au sommet, l'on trouve des murs ordinaires en pierre grise qui s'étendent sur une assez grande longueur. Ils reposent sur des rochers de même nature. Les murs et les édifices sont tous faits de la pierre de la montagne, taillée à peu près en parallélipèdes. La montée est assez abrupte. Outre le mur d'enceinte, on en voit d'autres à l'intérieur ou à l'extérieur qui se coupent à angle droit.

Kizil-kaya. La montagne qui le domine est un rocher très élevé et la descente est difficile. A un endroit très à pic sont creusés dans le roc deux tombeaux, à côté l'un de l'autre. Ils ont la forme d'un temple en antes avec colonnes et fronton.

Celui de gauche, creusé à même le roc, est assez ancien. Il est impossible d'y parvenir aujourd'hui sans une échelle ; de loin et sans jumelle, je n'ai pu distinguer aucune inscription. Le tombeau de droite, plus moderne et plus soigné, ne porte pas non plus de lettres visibles. Le rocher par en haut surplombe les deux tombeaux. En avant du premier, des niches rectangulaires sont creusées dans le roc.

Quant à la colline qui porte les ruines, elle n'est pas très élevée. Le roc y affleure presque partout. Elle est surmontée et couronnée d'un mur en pierre de la colline, soigneusement assemblée, mais point polie. A une extrémité se trouve une

fois de plus un rocher dans lequel sont creusées des marches, et ici encore (cf. le temple de Zeus Labrandeus), les marches ne commencent qu'à une certaine hauteur au dessus du sol. A un autre endroit voisin, le roc a été travaillé et aménagé.

De Kizil-kaya à Ak-kupru la carte de Kiepert était alors fort incomplète et, n'ayant trouvé aucun guide, nous avons dû nous résoudre à marcher au hasard.

1^h Groupe de maisons désertes, soit que les habitants travaillent aux champs, soit qu'ils se soient enfuis à notre approche. Nous suivons la route, puis la perdons, malgré les indications que nous donne un jeune garçon.

2^h 1/2 moulin appelé *Barak*, où nous trouvons un guide.

40 min. *Sénik-yeri* (qui signifie ἀνοιχτὸ μέρος).

1^h *Bagalan*. Tombeaux, dont un est creusé dans le sol, les autres en pierre grise de la montagne bien taillée et polie. Pas d'inscriptions.

0^h 40 *Chukur-Assar*. Quelques tombeaux élevés au dessus du sol et avec couvercle. Grandes pierres taillées, mais non polies régulièrement. Pas de lettres. Ces tombeaux sont au pied d'une colline couronnée par un castro assez étendu. Le mur est bien conservé en certaines parties; les pierres en sont taillées régulièrement, mais non polies. Au dessus de ce mur l'on voit des rochers avec escalier; seulement, ici la marche inférieure règne au ras du sol, ce qui, après un examen des lieux, montre que le sol antique est à une assez grande profondeur. Tout le sol est encombré de pierres et de buissons, ce qui rend l'exploration très difficile. En outre, grâce à la fraîcheur, les pierres se sont couvertes de mousse. En haut, ruines d'un temple; il en reste des colonnes qui ne sont cannelées que d'un seul côté. A l'intérieur de l'enceinte, se trouvent plusieurs autres murs semblables au premier, mais en pierres irrégulières, réunies par de la pierraille pour boucher les interstices. A un endroit se trouve une petite base ronde, qui porte en haut des fleurs, plus bas des bucrânes reliés par des guirlandes. Plus bas, hors de la ville, un grand tombeau qui avait deux étages. L'étage inférieur est une chambre voûtée;

le mur du fond a été refait à une époque bien postérieure, peut-être par des chrétiens, et maçonné à la chaux. A gauche en entrant, une niche. L'étage supérieur, encombré aujourd'hui de pierres, comprenait une partie voûtée. Au seul angle conservé, la pierre a été taillée des deux côtés en forme de base honorifique, mais il n'y a pas de lettres. Près de ce tombeau s'en trouve un autre à deux étages, qui a encore son couvercle. Chacun des deux forme une chambre mortuaire à une place. La paroi a été percée par ceux qui ont dépouillé le tombeau, et juste, semble-t-il, à l'endroit où était l'inscription.

1^b *Cheumen-khavadjik*, au S. E. de Ak-kupru, à quatre heures au S. O. du Tchal-dagh.

1^b 35 *It-Assar* (château des chiens). Dans le rocher sont creusés sept tombeaux, de taille différente, mais tous assez petits; un seul a deux colonnes à l'entrée. Ils ne sont pas rangés sur un même alignement; les trois derniers à droite sont plus en avant que les trois à gauche; le septième est beaucoup plus bas. Le plus grand d'entre eux a la forme d'un temple en antes. La porte d'entrée est petite et très basse. Au dessus de la porte la pierre a été soigneusement polie pour permettre d'y graver des lettres. Il y avait en effet quatorze lignes, malheureusement trop effacées pour que l'on puisse essayer une restitution. Cependant aux lignes 2 et 3, j'ai pu déchiffrer les quelques caractères suivants :

TECYNEXΩPHC - - -
 . . . ICTEICCI

Il semble bien qu'il s'agisse de l'amende que devra payer le violateur du tombeau; mais nous n'osons rien affirmer, car il paraîtra étrange que cette mention, ordinairement rejetée à la fin de l'inscription, se trouve ici dès la troisième ligne.

A droite du précédent, un autre tombeau en forme d'édicule à fronton, sans colonne ni architrave. Au dessous du fronton des modillons et cinq listels formant l'encadrement de la porte. La porte très petite et basse est surmontée comme la précédente d'une inscription.

Les autres tombeaux sont très simples. La disposition intérieure peut varier : tantôt il n'y a pas de tombe à proprement parler, tantôt une, ou deux ou trois. J'ai une fois noté une tombe d'enfant. Quelquefois une petite niche est creusée à côté du tombeau. Pas trace de lettres.

En contournant la montagne, on trouve un huitième tombeau, en forme d'édicule à fronton sans colonnes. Haute et large porte. Inscription indistincte, dont quelques lettres seulement sont encore lisibles sur la droite : elle occupe le linteau de la porte et s'achève sur le jambage de droite. Très mauvaise époque. On voit seulement à la fin la mention des archives (δ]ιὰ τῶν ἀρχ(ε)ίων).

----- Ε Δ Ε Μ Α
 ----- Α Τ Υ Ν Η Λ Υ
 ----- Ε Ν Θ Ε Υ Ν Λ
 ----- Π Ο Υ Ν Ο
 ----- Ι Α Τ Ω Ν
 Α Ρ Χ Ι
 Ω Ν

Plus loin encore, un neuvième tombeau creusé dans le roc ; seulement il n'affecte plus, comme les précédents, la forme d'un temple, mais celle d'un sarcophage ordinaire. Il était recouvert de grandes pierres(1). Autour de la colline, d'autres tombeaux ; au sommet, un amas de pierres auxquelles adhère encore de la chaux, et une base brisée qui a servi à des travaux postérieurs.

Arrivée à *Cheumen*.

2^h *Aladjin-Assar*. Après avoir longé la montagne de Aladjin, on trouve un tombeau à large porte ; le fronton qui le surmontait, gît aujourd'hui à terre, détaché et poussé lentement

(1) Les habitants du pays disent qu'on y a trouvé beaucoup d'argent. C'est possible, si l'on parle d'objets d'argent. Mais il est plus probable que ce soit une légende. D'ailleurs tous ces tombeaux ont dû être dépouillés il y a longtemps.

par les infiltrations d'eau et les dépôts calcaires. A gauche de la tombe, deux niches arrondies; à droite, entrée d'un couloir qui contourne la chambre funéraire sans communiquer avec elle. A l'intérieur, trois tombeaux, celui du fond plus grand que les autres et surélevé. Pour l'architecture, rien à remarquer: un des tombeaux est surmonté d'un couvercle en forme de toit à deux pentes. Au sommet de la colline dans laquelle est creusé ce tombeau, d'autres, faits de grandes pierres, et un mur formant une enceinte carrée, remplie de petites pierres et de buissons. Dans les parties basses, ce mur est construit en matériaux irréguliers réunis par de petites pierres. Dans les parties hautes, on a employé avec plus d'art et de méthode la pierre grise de la montagne. C'est de bonne construction, quoique aucun de ces restes n'attire plus spécialement l'attention. De la colline où nous sommes, on en voit assez près une autre qui paraît couverte de pierres. Nous n'y trouvons pourtant qu'un mur fait de pierres grises taillées en parallépipèdes, mais non polies. A l'intérieur, d'autres pierres grises de toutes tailles, les plus grandes provenant de monuments dont il est impossible de tracer le plan, même aux places dégagées de buissons. Tout autour, des pierres de ce mur sont éparses sur le penchant de la colline, au milieu des buissons. Pas d'inscriptions; quand on en trouve, c'est, paraît-il, autour de la colline ou sur la colline voisine; d'après la description qui m'est faite, ce seraient des inscriptions funéraires, toujours de mauvaise époque. Au dessous a existé anciennement un cimetière turc, aujourd'hui abandonné (il n'y a aucun village aux environs). Sur une mauvaise pierre, au dessus de deux lignes qui se coupent en croix, des signes grossièrement tracés qui peuvent être des lettres: $\bigcirc \mathfrak{M}$ au dessus de deux traits en croix, terminés, le vertical par deux $\bigcirc$, l'horizontal, par deux $\mid$. Dans le même cimetière, une inscription turque porte la date de l'érection du tombeau: 1151 = 10 Avril 1738 — 29 Mars 1739 du calendrier chrétien ancien.

1^h 25 *Guédik-Bachir*, dans la montagne, d'où l'on voit le

Keuidjes-Liman, les maisons de Yuksek-koum, et le sommet pierreux du Tchal-dagh.

1^h 20 *Ak-kupru* (le pont blanc). Il y a ici en effet sur le Dalaman-tehaï un pont turc. Pas de maisons ; sans doute, un moulin dans le voisinage.

2^h 20 *Gurlek*, divisé en deux parties : Gurlek haut et Gurlek bas. Nous prenons ici divers renseignements géographiques : Kertek n'est pas sur la rive droite du fleuve, mais de ce côté-ci près de Madanar. Chun n'existe pas. Sur la rive droite, après Karatchan, on trouve Eskéré.

5^h *Kertek*. Par des chemins relativement faciles, sur des montagnes couvertes de sapins jusqu'au sommet, on arrive aux *daria* (maïs). Le village lui-même n'est habité que pendant l'hiver. Nous repassons le Dalaman-tehaï.

2^h 50, à travers les *daria* de Khavakli, qui s'appelle aussi Karatchan, on arrive à *Karatchan* proprement dit. La route ordinaire demande sept heures ; mais un homme du pays nous a conduits par des chemins de traverse. Les ruines indiquées au sud de Karatchan par la carte autrichienne existent en effet. Il y en a d'autres à sept heures de Karatchan, à l'est, dans un castro appelé Érikli ; je ne l'ai pas vu, mais d'après ce qui nous a été raconté, on y trouverait un mélange de grandes et de petites pierres ; seulement les buissons en rendent l'exploration presque impossible. En outre, de Karatchan on voit dans la direction du nord une montagne plus haute que les autres, appelée *Ispili-dagh* (1), qui porterait un castro.

Puis nous passons devant des maisons dépendant du Tachtadji-keui, et traversons le Tachtadji-tehaï, qui va du sud au nord. On quitte le caïmacanat de Yuksek-koum, dépendant du mutessariflik de Moughla, pour entrer dans le caïmacanat de Davas, dépendant du mutessariflik de Denisli.

4^h *Belen-khavak*, puis *Aldjik*. On domine une assez grande plaine arrosée par le Dalaman-tehaï.

(1) Le mot (*I*)spili paraît être un mot grec plutôt que turc ; en ce cas, on le rapprocherait de *σπηλαιον*, *σπιλάς* ou *σπίλος* (ή). Le sens serait : *caverne*, *roc* ou *terre glaise*.

1^h30 *Keuklu-Okoutch* ; à peine quelques maisons.

0^h40 *Bozalan*, au bas de Assar-keui.

0^h40 *Assar-keui*. Devant le djami, plusieurs grandes pierres antiques.

Sur un socle quadrangulaire surmonté d'une base ronde :

. ΕΙΛΡΟΣ ΑΠΟΛΛΩ
ΝΙΟΥ ΚΑΙ ΝΑΝΑ ΠΟ
ΛΕΜΟΝΟΣ ΟΡΕΣΤΙ
ΤΟΤΕΚΝΟΜΝ' // ΜΗΣ
ΕΝΕΚΕΝ

. ει . ρος 'Απολλω-
νίου και Νάνα Πο-
λέμωνος 'Ορέστ(ε)ι
τῷ τέκνῳ μν[ή]μης
ἐνεκεν.

A côté, sur un couvercle de tombeau en forme de fronton.

ΥΣΑΛΑΣ ΑΤΤΕΩ ΕΑΥΤΩ ΚΑΙ ΕΡΜΟΓΕΝ ///
ΑΤΤΕΩ ΤΩ ΑΔΕΛΦΩ ΦΙΛΟΣΤΟΡ . . . Σ
ΝΕΚΕΝ

Σαλᾶς "Αττεω έαυτῷ και 'Ερμογέν[ει]
"Αττεω τῷ ἀδελφῷ φιλοστορ[γία]ς
[έ]νεκεν.

Sur une pierre faisant l'angle de la porte d'une écurie devant le djami.
Très mauvaise gravure ; lettres presque illisibles.

ΑΓΗΝ ΤΡΑΓΕΙΟ
ΚΕ √ / - - - - -

Nous montons au castro à deux pointes qui domine le village. Sur la route, ruines d'une maison faite de grosses pierres non taillées. Plus loin, fragment d'un mur (de soutènement?). Tout en haut de la pointe la plus élevée, le rocher de la montagne est à nu. Seule, une marche creusée dans le roc et bien dressée témoigne d'un culte ancien (le culte des hauts lieux ?) ; elle mesure 1^m.12. Quant au mur de soutènement, qui était en même temps destiné à relier les deux pointes, il est construit en grosses pierres assez bien travaillées et à peu près régulières. Du côté du village également, un autre mur unit la pointe la plus haute avec une petite éminence voisine. La ville

se trouvait absolument fermée sur plus de la moitié de son pourtour.

Après Bozalan, nous repassons le Dalaman-tchaï.

1^h 40 *Jekenteu*.

1^h 45 *Gueuldchik*. On nous dit que Gueukler-keui n'existe pas ; c'est Assar-keui qui se trouve en face de Jekenteu ; en face de Gueuldchik est le village de Meinek. Le village marqué Tachtadji-keui sur la rive gauche du Dalaman-tchaï n'existe pas ; il est sur la rive droite, et nous y sommes passés (cf. *supra*). Ce qui a causé l'erreur, c'est qu'il existe sur la rive gauche un village appelé Tachtali, près de Kousoura et de Kinik, à trois heures au nord de Gueuldchik.

Nous redescendons un moment vers le sud. 0^h 30 *Djournal-djevez*. L'endroit est ainsi nommé d'un certain Djournal-effendi qui avait ici sa propriété.

Dans la maison, base en granit rougeâtre moulurée en haut et en bas, qui porte l'inscription suivante, complète mais incompréhensible.

$\begin{array}{ccccccc} \check{P} & \check{M} & \check{A} & \check{I} & \check{H} & \check{I} & \Gamma E \end{array}$

On voit encore d'autres pierres rougeâtres, mais sans lettres. A deux minutes au sud également, d'autres pierres semblables forment sur le sol un arc de cercle très-étendu. L'une d'elles est taillée, mais n'a pas de lettres. Nous revenons à Gueuldchik

0^h 55' *Aktcha-keui*.

0^h 45 *Hadji-Osmanlar*.

0^h 12 *Kelektchiler* (on appelle *Kelek* une espèce de petit melon).

Ici l'on n'est plus dans les montagnes, mais dans une plaine entourée de montagnes, assez large et très longue. Elle n'est pas riche ; tout en sable ou en pierre ; on y voit bien un assez grand nombre d'arbres, mais petits et rabougris, et des buissons. Au moussafir-oda, une petite colonne enfoncée en terre ; dans le village, on nous apporte une monnaie d'Aurélien, trouvée sur la colline voisine, qui est toute dénudée

1^h 25 *Tchakyrlar* (1). Près de la route, un cimetière turc; on y voit une base antique, des colonnes lisses, mais pas de lettres. Personne ne peut nous dire où ont été prises ces pierres. Aux alentours, de grandes pierres dont quelques-unes semblent avoir été taillées.

Nous traversons une fois de plus le Dalaman-tchai.

0^h 40 *Suleiman*.

0^h 30 *Keukè* (*Tschököi* de Kiepert).

1^h *Ala-gheuz*.

Nous traversons sur un petit pont (*Ala-gheuz Kemer*) un petit ruisseau dans les joncs, puis arrivons à *Ala-gheuz*. Ruines; petites pierres formant un grand carré. Au dessous un paysan, en creusant, a mis à jour en un endroit de grandes pierres, dont une, dit-on, avait des lettres; il l'a emportée à son village. Aux environs du carré se trouvent d'autres pierres, mais petites; l'une de celles qui ont été trouvées dans le trou où était la pierre dont il est parlé plus haut a la forme d'un fronton. Nous avons vu au même endroit un fragment d'une petite tête en marbre.

0^h 50 *Bedir-bey*. Ce nom vient d'une sorte de saint appelé Bedir, dont le tombeau (que d'ailleurs je n'ai pas vu) se trouve dans les environs. Ici le fleuve s'appelle naturellement *Bedir-beï-tchai*. Le village est sur la rive droite du fleuve, mais un peu au dessous du coude. *Dedesil* est bien sur la rive gauche, comme le marque la carte de Kiepert, à une heure de Bedir-bey.

Dans la maison de l'aga. Grande pierre complète, moins quelques cassures; grandes lettres; elle provient de Ala-gheuz. — *BCH*, XV, p. 554, 30. Copie un peu différente.

. . . ρ·ΚΛ ΠΟΛ . . .
ΝΑΑΣΙΑΡΧΗΝΙΠ

[Tiç.] Κλ. Πολ[έμω]-
να. ἀσιάρχην, ἱπ-

(1) La carte autrichienne écrit Tcharyklar; je n'oserais pas affirmer qu'elle a tort. La carte de Kiepert écrit le nom comme nous.

ΠΙΚΟΝΕΝΠΑΣΙΝ	πικόν, ἐν πᾶσιν
ΞΥΕΡΓΕΤΗΝΤΗΣ	[ε]ὕεργέτην τῆς
.ΟΛΕΩΣΒΜ·ΕΠΙ	5 [π]όλεως Μ. Ἐπι-
. . . .ΟΡΘΑΓΟΡΑΣ	. . . Ὁρθαγόρας
. . ΝΓΛΥΚΥΤΑΤΟΝ	[τὸ]ν γλυκύτατον
. ΔΕΛΦΙΔΟΥΝ	[α]δελφιδοῦν.

De Bedir-bey à Termessos de Pisidie.

2^h *Oudjara*. — A travers une plaine peu fertile.

0^h 45 *Karayouk-Bazar*(1). Le khani, construit il y a vingt et un ans, renferme plusieurs grandes pierres antiques avec ou sans dessins, qui ont été trouvées à l'endroit même. Pas de nouvelles inscriptions.

Ici nous fîmes un petit tour d'exploration qui dura quatre jours pour nous ramener à Karayouk-Bazar et Oudjara.

1^h 50 *Déré-keui* Dans une maison.

. . . .ΟΒ	[- - - ων] ὁ Β
. . ΜΟΞ	[δῆ]μος
. ΩΔΗΜΩ	[τ]ῷ δῆμῳ
. ΩΤΥΡΙΑ	[τ]ῷ Τυρια-
. ΤΩΝΒ	. . των.

Si courte qu'elle soit, l'inscription était précieuse par la mention de deux noms de peuples. Pour le dernier, seul subsistant, les lettres rappellent le nom de Τυριαῖον, ville de Lycaonie (Pline, *HN*, V, 27, 25 *Tyrienses*); mais Τυριαῖον est bien loin.

Dans la maison de Kodja Musta-oglou Osman. Grande pierre carrée servant de base à un pilier en bois(2).

(1) *BCH*, XV, p. 556.

(2) Le signe ~ indique les ligatures.

ΕΙΔΕΤΙΣΤΟΥΤΟΤΟΜΝΗΜΕΙΟΝΑΔ [ιχη] < η
ΘΕΩΝΚΕΧΟΛΩΜΕΝΩΝΤΥΧΟΙΤΟΝ

Au puits sur la route du boghaz, une base avec une inscription que je n'ai pas copiée.

0h 25 Au boghaz, ruines des deux côtés du chemin. A gauche, des couvercles de tombeaux, et un endroit rempli de petites et grandes pierres. A droite, une petite éminence couverte de buissons et renfermant de grandes pierres bien taillées. Était-ce quelque gigantesque tombeau, ou une série de tombes séparées, ou d'autres monuments encore? En tout cas, la plaine enserrée par les deux montagnes en est remplie. Il semble en somme que ce soit la nécropole d'une assez grande ville inconnue. La montagne qui surplombe porte aussi des ruines; ce sont des restes de constructions en grandes et petites pierres avec de la chaux et des tuiles.

1h 40 *Gumarochar*, au sud de *Jasir*. Un certain nombre de pierres antiques çà et là dans le village.

Dans la maison de Khamiz oglou Osman, sarcophage; l'inscription est gravée sur l'un des côtés du couvercle qui est complet; elle l'occupe tout entier, sans en excepter les poignées de pierre (1) qui servaient de ce côté à soulever le couvercle:

ΙΙΙΙΝΙ] ΣΚΟΚΚΥΛΟΥ ΕΤΟΥΣ ΕΠΝΗΣΕΝΙΦ. ΤΓΥΝΩΡΕΓΩΑΥ ΝΗΚΙ
ΤΩΛΥ
ΚΑΙΤΗΝΑΙΚΙΕΛΙΕ

Les trois traits verticaux du début peuvent représenter ΜΗ (lettres liées comme plus loin ΗΓ): ce serait le tombeau élevé par Μῆνις Κοκκύλου(?) pour lui et sa femme.

Dans le mur extérieur d'une maison. Inscription peu lisible, gravée à la pointe.

ΤΟΝΔΙ // // ΙΟΙ
ΤΟΥΘΥΠΑΓΙ
// // // ΤΝΟ

(1) Les mots qui y sont gravés sont entourés d'un trait.

Dans la maison de Nizam-oglou Méhémet. Inscription cassée en huit morceaux; mauvaise gravure. Estampage.

ΜΗΝΟC ΔΕΙΟΥ . . .
ΟC ΔΙ . ΓΚ . . Υ
ΡΑΤΕΥC ΑC
ΘΥCΑ . ΤΑΥΡΟΝ ΛΕΥ
ΜΟΙ ΕΠΗΚΟΥCΕΝ

Μηνός Δείου . . .
ος Δι . γκ[. ο]υ [ίε]-
ρατεύσας [- - - και]
θύσα[ς] ταῦρον . . .
μοι ἐπήκουσεν.

Dans la même maison. Colonne ronde.

ΑΘΗΝΑΓΟΡ
ΑΕΡΩΝΟC
ΑΙΝΑΘΙΩC C
ΜΗΤΡΟΔΩΡΟ
ΜΗΝΙΔΙΤΩΘ
ΚΑΙΑΥΤΟΙC ΚΑ
ΤΗΘΥΓΑΤ
ΕΓ

5

Ἀθηναγόρ[ας
Ἰέρωνος] . . .
καὶ Ναθιωσσ. (?)
Μητροδῶρο[υ]
Μήνιδι τῷ θ[εῖω]
καὶ αὐτοῖς κα[ὶ
τῇ θυγατρ[ι] - -
- - - - -

L. 5 ou θ[ρεπτῶ].

Dans la maison de Hadji-Hassan oglou Moulla Moustapha.

ΥΤΟΤΟΜΝΗΜΕ . . .
ΗCΙΘΕΩΝΠΙCΙΔΙΚ.
ΥΚΕΧΟΛΩΜΕΝΩΝΤΥ
ΧΟΙΤΟ

[Εἰ δέ τις τοῦτο τὸ μνημεῖον
ἄδικ]ήσ(ε)ι θεῶν Πισιδικ[ῶ-
ν] κεχολωμένων τύ-
χοιτο.

Plus loin, dans la maison de Demirdji oglou Méhémet, couvercle de sarcophage.

ΝΑΝΑΣΔΙΟΝΥCΙΟΥΜΗΝΙΔΙΤΟ ΑΝΔΡΙ
ΚΑΙΓΑΙΟΤΟ ΔΑΕΡΙΜΝΕΙΑC ΕΝΙΚΟΝ (sic)

Νάνας Διονυσίου Μήνιδι τῷ ἀνδρὶ
καὶ Γαίῳ τῷ δαέρι μνείας ἐν[ε]κ[ε]ν.

Dans la maison de Kibar oglou Méhémiet. — Cartouche à queue d'aronde.

ΧΟΡΔΗCΑΓΕΛΛΑΟΥ
ΝΑΔΙΤΗΓΥΝΑΙΚΙΤΗ
ΙΔΙΑΜΝΗΜΗΣΕΝΕΚΑ

Χόρδης Ἀγέλαου
Νάδι τῇ γυναικὶ τῇ
ἰδίᾳ μνήμης ἐνεκα.

Χόρδης, cf. *Pap. Amer. School*, II, p. 35, n° 34 Χορδάδης.
Νάδι est-il une faute pour Να<νι>δι?

Dans une maison. Colonne brisée. Complet à droite.

ΠΓΑΓΑΡΤΕΜΕΙΔ
ΜΗΜΗ
ΑΥ

Sur la route. Couvercle de sarcophage.

ΑΥΑΓΑΚΕΑΡΤΕΜΙΣΕΠΟΙΗΕ
---ΚΕΜΗΝΙΑΙΓΛΕΝΤ

Nous passons à travers champs pour voir d'où proviennent ces inscriptions. On trouve en effet quelques grandes pierres, un plus grand nombre de petites, et des couvercles de sarcophages avec des inscriptions funéraires brisées.

0h50 *Youmouch* (argent?), qui est une partie de Jasir.

Sur une place du village; pierre cassée, complète partout.

ΕΙΤΙΕΤΟΥΤΟΤΟΜΝΗ
ΜΙΟΝΑΔΙΚΗΕΙΘΕΩΝ
ΡΙΣΙΑΙΚΩΝΚΕΧΟΛΩ
ΜΕΝΩΝΤΥΧΟΙΤΟΝ

La forme *τύχοιτον* est déjà connue en Pisidie (G. Meyer, *Gr. Gr.* ³ § 467. Cf. aussi *PAS*, II, p. 31-32, n°s 28, 29, 30). On l'a d'ailleurs vue plus haut et on la retrouvera plus loin. Au n° 29 Πισιδῶν au lieu de Πισιδικῶν. — Deux fois ε pour ει.

1^h 5 *Jasir* (*Yazyr*). Le djami, qui date de 1217 de l'hégire, est construit avec des pierres antiques, grandes et bien taillées; tout le village également en contient. A citer notamment une grande base sans lettres, deux chapiteaux byzantins avec la croix sur les quatre faces; sur l'une des faces, le nom du Christ:

IC XC

Au mézarlik du village, au pied d'un arbre :

ΕΙΤΙΣΤΟΥΤΟΤΟΜΝΗΜΕ.
ΟΝΑΔΙΚΗΕΙΘΕΩΝΚΕΧΟΛΩ
ΜΕΝΩΝΤΥΧΟΙΤΟΝ

Dans une maison; longue pierre cassée à gauche, supportant un pilier en bois :

ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΕΝΤΗΝΕΩΜΑΤΟΘΗΚΗΝ

1^h 25 *Durdurgar*. Dans la maison de Moustapha, pierre soutenant un pilier en bois :

ΕΙΤΙΣΑΔΙΚΗΕΙΤΟΥΤΟΤΟΜΝΗ
ΜΕΙΟΝΘΕΩΝΠΙΣΙΔΙΚΩΝΚΕΧΟ
ΛΩΜΕΝΩΝΤΥΧΟΙΤΟ

1^h 5 *Bademli*. — Puis nous repassons au boghaz de Déré-keui; la route fait un coude par les ruines de Déré-keui; de ce dernier endroit à Durdurgar il y a une chaîne de collines; le fleuve ne traverse pas.

1^h 45 *Goutlar*.

0^h 20 *Kara-keui*. Pierres antiques au djami et dans quelques maisons. Mes notes portent qu'elles doivent avoir été apportées d'assez loin; je ne sais plus ce qui m'a inspiré cette remarque; probablement c'est l'aspect des environs.

0^h 20 *Horos* (qui signifie, paraît-il, *πετεινός*).

0^h 35 *Gunci*. Au dessus du village est une colline avec

quelques ruines où l'on constate l'emploi des tuiles. Quand il a plu, on trouve sur le sol des monnaies d'époque romaine et byzantine.

Au tehesmé, couvercle renversé d'un sarcophage. Grandes lettres.

ΕΤΟΥΤΙΕ ΜΗΝΟΛΑ

0^h 30 Cimetière ture qui contient des pierres antiques.

0^h 30 *Tchitcharlik*. Pierres antiques au djami et à la fontaine; dans un mur, un morceau de triglyphe attenant à une métope où se voit une tête d'homme brisée.

0^h 55 *Amchar*.

1^h *Khaye-hissar*.

La nouvelle carte de Kiepert, en mettant entre parenthèses au dessous de ce nom celui de *Kaisari*, veut sans doute laisser entendre que le nom moderne n'est qu'une déformation du nom ancien. C'est possible, et ce ne serait pas le premier exemple. On nous dit que Khaye-hissar signifie : château qui a des pierres; et de fait, on trouve partout des pierres antiques taillées, sur les routes, aux fontaines, dans les maisons. La coïncidence est assez curieuse, en nous montrant un cas d'étymologie populaire.

A un endroit où se trouve une grande base dont on a effacé les lettres. Colonne ronde.

ΑΡΙCΤΟΝ . . ΗCΘΑ

ΤΕΙΟΥ ΦΙΛC ΓΗ

ΝΑΙΚΙΚΑΙΑΠΟΛΛΩ . .

ΤΩΤΕΚΝΩΜΝΗΜΗC

ΕΝΕΚΕΝ

Ἀριστον[εἰκ]ης ὁ Ἀ[ρις]-?

τείου Φιλῶ (?) [τῆ γυ]-

ναικὶ καὶ Ἀπολλῶ[νίῳ]

τῷ τέκνῳ μνήμης

ἔνεκεν.

Dans une autre maison, autre colonne ronde avec des lettres; c'est une pierre dure à grains rouges; à part ΜΝΗΜΗCΕΝΕΚΕΝ, qu'on peut lire parce qu'on le devine, il est impossible d'en tirer quelque chose.

Le village est rempli de ruines, mais toutes celles que nous avons vues sont d'époque byzantine et chrétienne. Des chapi-

teaux portant la croix sur une ou plusieurs faces, d'autres avec des carrés, cercles, losanges, agrémentés de fioritures.

D'ici à Karayouk-bazar, il y a une heure et demie par la route la plus directe. Nous en prenons une autre.

0^h 40 *Kuyudjak*. Dans la cour du djami, une pierre antique; une autre sur la route.

0^h 20 *Yataghan*; quelques pierres antiques.

0^h 10 *Hurer*. Au mussafir-oda, pierres antiques dans l'escalier, et dans le mur une pierre avec un dessin, de mauvaise époque.

1^h 5 *Karayouk-bazar* (1).

0^h 45 *Oudjara*.

1^h 15 On passe en face de *Déré-keui*.

0^h 15 On passe en face de *Youmourtach*, qui est de ce côté de la montagne.

0^h 35 Fin de la montagne à laquelle est adossé *Youmourtach*.

0^h 35 Passons en face de *Goumarochar*.

1^h 20 *Tcham-keui*. Pendant la plus grande partie de la route, on a vue sur le *Khonas-dagh*. Au village, deux inscriptions, dont une borne milliaire; on nous dit qu'elles ont déjà été copiées par M. Sterrett (2).

1^h 50 Ruines marquées comme celles de *Sinda* par l'ancienne carte de Kiepert, et déjà visitées par l'expédition autrichienne.

0^h 20 *Koutchouk-Alan* ou *Alan-Saghir* (3).

Koutchouk et *saghir* signifient tous deux petit; mais le second mot appartient à la langue distinguée (*elfaziyé*). *Alan* indique un endroit découvert, sans arbres. A 25 minutes au sud du village, des ruines. Si les pierres antiques n'ont pas été ici trop abîmées, c'est que au cimetière païen (4) a succédé un cimetière ture, dont aujourd'hui encore on voit très bien les restes. Les turbans des tombeaux musulmans sont souvent remplacés ici par des couvercles de sarcophages.

Dans une maison. Gravure de mauvaise époque.

○ Υ Κ ○ Λ Ι ○

Ε Υ Π Ι ○ Υ

(1) Cf. *PAS* (Sterrett), II, p. 33 suiv. n° 32-34.

(2) Sterrett, *PAS*, II, p. 36, n° 35 donne en effet une bonne milliaire, mais pas d'autre inscription.

(3) Sterrett écrit *Aghlan*.

(4) Il n'est pas sûr pourtant qu'il y ait eu ici un cimetière païen, lequel était peut-être un peu plus loin. Mais quand les Turcs ont fait ici un cimetière, ils ont apporté les pierres de l'autre endroit.

Dans la cour du moussafir-oda, grande base abîmée sur les côtés. Grandes lettres bien faites, d'époque romaine.

Τ Λ Ε Γ
 ϝ Φ Α Μ
 √ - Μ Ε
 Ν Τ
 Τ Ο Υ
 Ο Σ Μ Υ √
 Ο Ν Ο Μ
 Ε Σ Κ
 Ε Τ C

Sur l'emplacement des ruines. L'endroit est rempli de pierres taillées, couvercles de sarcophages et colonnes dont plusieurs avec inscriptions.

ΜΗΝΙCΑΠΟΛΩΝ
 ΟΥΕΑΥΤΩ ΖΩΝ
 ΚΑΙΝΑΝ[Α]ΤΗΓΥΝΑΙ
 ΖΩCΗ ϝ ΚΙ
 ΙΕΡΕΥCΔΗΜΗΤΡΟC
 ΚΑΙCΑΟΑΖΟΥΚΕ

Μῆνις Ἀπο(λ)λων[ι]-
 ου ἐαυτῷ ζῶν
 καὶ Νάν(ν)[α] τῇ γυναικὶ
 ζώσῃ
 ἱερεὺς Δήμητρος
 καὶ Σαοάζου καὶ (1)

Σαοάζου — Variante orthographique de Σαθάζιος.

ΜΗΝΙCΕΡΜΑΙΩ
 ΤΩΠΑΤΡΙΜΝΗ
 ΜΗCΕΛΙΧΑΚΑΙ
 ΑΜΙΑΔΙΤΗΜΗ
 ΤΡΙΖΩCΗ

Μῆνις Ἐρμαίῳ
 τῷ πατρὶ μνή-
 μης ἔλιχα καὶ
 Ἀμ(μ)ιάδι τῇ μη-
 τρὶ ζώσῃ.

ἔλιχα pour ἐνεκα; cf. au dessus ΕΝΙΚΟΝ infra ΕΝΧΟΝ.
 Peut-être faut-il lire ΕΝΧΑ.

ΕΡΜΑΙCΕΡΜΑΙΟΥ
 ΜΑCΑΔΙΤΩΑΔΕΛ

Ἐρμαίς Ἐρμαίου
 Ματάδι τῷ ἀδελ-

(1) Sterret, *PAS*, II, p. 37, n° 37. — Les deux dernières lettres y sont omises.

ΦΩΕΠΟΗΣΕΝΜΝΗ
ΜΗCΕΝΕΚΕΝ

φῶ ἐπόησεν μνή-
μης ἔνεκεν (1).

ΧΑΙΡΕΑΣΕΙ . .
ΡΟΥΠΟ·
ΑΝΕΞΕCΤΙΝ
· ΕΙCΠΕΥΔΕΙΕ
ΩΟ
ΠΑΡΑΓΕΕΡ·ΟC

Colonne en partie dégagée par nous :

ΤΛΗΠΑΣ	Τληπὰς
ΠΑΠΟΥΜΑΔΙ	Παποῦ Μαδι
ΤΗΘΥΓΑΤΡΙ	τῇ θυγατρὶ
ΕΠΟΗΣ	ἐπόησ[εν]
ΦΙΛ	φιλ[οστορ- γίας ἔνεκα].

Τληπὰς, cf. Τληπιὰς Benndorf, *Reisen*, II, p. 191, n° 256.

Colonne dégagée par nous. Cassée à droite. Deux fragments.

ΕΤΟΥCΓΝ
ΜΗΝΙCΠΡΟΤ
ΔΟCΜΗΝΙΑ
ΕΠΙΓΟΝΟΤC
ΔΕΛΦΟΙCΚΑ
· ΙCΜΕΤΑΤC

Ἔτους γν^(?) La date est incertaine.
Μῆνις Πρότ[ι]-
δος Μήνιδι [καὶ]
Ἐπιγόνω τ[οῖς ἄ]-
δελφοῖς κα[ὶ - -
ο]ῖς μετὰ τ[ῶν -

Base dégagée par nous.

ΜΗΝΙCΜΟΥCΑΙΩΤΩ
ΠΑΤΡΙΚΑΙΤΗΜΗΤ . .
· . . ΜΗCΧΑΡΙΝ

Μῆνις Μουσαίω τῶ
πατρὶ καὶ τῇ μητ[ρὶ]
μνή[μης] χάριν.

(1) Sterret, *PAS*, II, p. 98, n° 66 donne cette inscription d'après une copie de M. Ramsay, comme étant de Téfénv.

Épithaphe dégagée par nous; gravée comme à la pointe.

ΓΑΙΟC
ΝΑΝΟΔΕΙ
ΤΗΓΥΝΕΚΕΙ
ΜΝΗΜΗCΕΝΕΚΑ

Γαῖος
Νανοδεῖ
τῇ γυνεκεῖ
μνήμης ἐνεκα.

Dégagé par nous.

ΤΡΟ
ΔΑΟΥΑΡΤΕ
ΜΕΙΔΙΤΗΓ
ΝΑΙΚΙΜΝΗΜΙ
ΧΑΡΙΝΚΑΙΕΑΥ
ΤΩΖΩΝ

Τρο[κόνδας] (?)
Δάου 'Αρτέ-
μειδι τῇ γ[υ]-
ναικι μνήμ[ης]
χάριν καὶ ἑαυ-
τῷ ζῶν.

Dégagé par nous. Couvertele de sarcophage, cassé à droite. Lettres de mauvaise époque. C. E.

ΑΠΟΛΛΩΝΕΙCΑΙΠΑΡΟC

'Απολλώνεις Λιπαρός.

'Απολλώνεις pour 'Απολλώνις, forme populaire pour 'Απολλώνιος. Quoique le nom propre Λιπαρος existe, nous supposons que c'est un surnom de Apollonis, et le mot a été accentué en conséquence.

Dégagé par nous. L'inscription est complète, à part la première lettre peut-être :

. ΤΗΘΟCΚΑΙ
. ΥΝΦΕΡΩΝΕΠΑΙΝΕΤΩ
ΤΩΠΑΤΡΙΚΑΙΤΗ
ΜΗΤΡΙΜΝΗ
ΕΝΧΟΝ

. τηθος καὶ
[Σ]υνφέρων 'Επαινέτω
τῷ πατρὶ καὶ τῇ
μητρὶ μνή[μης]
ἐνχον.

La fin est complète et lisible. Le premier nom est peut-être

Τῆθος, puisque l'on trouve Τήθα (Pape, *Eigenn.*, s.v.). Α ἐν-
χον pour ἐνεκεν, comparez ἔλιχα pour ἐνεκα.

Quelques pas plus loin, le véritable cimetière antique. Nom-
breux couvercles de tombeaux renversés sur le sol; les tom-
beaux eux-mêmes doivent être au dessous du niveau actuel.
A peine quelques inscriptions, d'ailleurs très effacées: sur la
plus lisible on distingue ΣΤΟΥ.

10^m. *Buyuk-Alan*, groupe de maisons.

0^h 45' *Bagaras*, qui est le yaïla de Alan.

1^h 5' *Ak-bouba* sur une hauteur en face du village de Bey-keui. Plusieurs
colonnes qui portent des inscriptions; voici les plus lisibles.

Inscription de lecture difficile et demeurée incertaine tant, à cause du so-
leil qui donnait en plein dessus que de la position de la pierre renversée.

ΑΠΑΛΔ	ΚΕΡΜΑΙ ΟΥΟ
ΟΡΟΥΛ	ΤΑ[Ο]ΑΖΙΟΟ
ΥΠΑΤΙΟΥ	ΣΗΛΕΥΖ - - -
ΜΕΝΟ.	ΕΠΟΙΗΣΕ - - -
ΑΝΙ.ΜΕΙΟΝΚΑΤΑΤΗΝΔΙΑΘΗΚΗΝ	
- - - - -	- - - - -

L. 4-5: ἐποίησε [τοῦτο τὸ μ]ν[η]μεῖον κατὰ τὴν διαθήκην.

Autre colonne.

ΚΙΛΗΣ>ΙΙΜΝΗ	- - - - -
ΑΡΤΑΒΑ Ζ Η	'Αρταβά[ζη]
ΦΙΛΟΟΤΟΡΓΙΑΣ	φιλοστοργίας
ΕΝΕΚΑ	ἐνεκα.

Sur une autre colonne.

ΠΑΠΙΗΣΚΑΙΜΗΝΟΓ.ΝΗΣ	Παπί[α]ς καὶ Μηνογ[έ]νης
ΟΥΣΙΟΟΜΗΝΙΔΙ	 Μήνιδι
ΤΩΠΑΤΡΙΚΑΙΜΗΤΡΙΕΝ	τῷ πατρὶ καὶ μητρὶ <έν>
ΜΝΗΣΕΝΕΚΕΝ	μνήμης ἐνεκεν.
ΜΗ	

0^h 55. Laissant à gauche Bey-keui, nous arrivons à Yuva (le nid) (1).

Au moussafir-oda, petite stèle avec bas-relief: cavalier se dirigeant vers la droite et levant le bras droit (2). Hauteur 0^m.32; largeur 0^m.16. La sixième lettre a la forme $\text{A} = \text{A}$ ou Δ .

MINICAOYBAY

KACBΩ

Au djami, colonne enfoncée en terre et à l'envers (dégagée par nous).

Ⲙ ΜΗΝΙΣΑΠΟΛ Ⲙ
Λ Ω Ν Ι Ο Υ Σ Τ Ο Υ
Β Ι Σ Κ Ο C Α Τ Τ Α
Τ Ω Α Δ Ε Λ Φ Ω Μ Ν Η
Ⲛ Μ Η C Ε Ν Ε Κ Α Ⲛ

Μῆνις Ἀπολ-
λωνίου Στου-
βισκός Ἀττα
τῷ ἀδελφῷ μνή-
μης ἐνεκα.

0^h 40 fin du yaïla de Bey-keui.

0^h 25 Groupes de ruines, appelées Koutchouk-Assarlik et Bouyouk-Assarlik.

Les premières dominent le village de Bey-keui et la plaine de Yuva, et ont vue sur la plaine de Alan-yaïla par laquelle nous sommes venus.

Au Koutchouk-Assarlik, les ruines, si ruines il y a, sont insignifiantes. On a ici un castro très ancien, qui se rattache peut-être au culte des hauts lieux. Il semble que l'on distingue encore la trace d'une marche d'escalier. Au castro B, il y a certainement des ruines: un mur assez bien construit et quelques pierres antiques.

(1) De Yuva à Yuvalak, une demi-heure; à Sédiler, 4^h 1/2; à Téfény, 2^h 1/2 à 3^h. Distances données par les Turcs, mais inférieures à la réalité.

(2) [Le relief décrit à cette place est un ex-voto au dieu Κακαστός. Un relief semblable est décrit *AEMOE*, VII, p. 124, avec l'inscription: Διογένης Μόλητος Οἰασήμιος Κακαστῷ εὐχήν. Un autre est reproduit dans Benndorf, *Reisen*. II, p. 3, fig. 2, n° 7: Ἐρμαῖος δις Κούνδαλι θεῷ Κακαστῷ... ω εὐχήν. On trouve un nom Χάστω (?) dans une inscription de Mylasa (*LBW*, n° 425, p. 18); la forme Κακάζω dans une inscription publiée par le Μουσείον de Smyrne 1875/76, p. 30 n° λρ' (cf. Drexler, *Roscher, Lexicon*, II, p. 919-920). On peut rapprocher de ces reliefs ceux qui sont dédiés au Θεός σώζων (*BCH*, I, p. 366, IV, p. 290, pl. 9 et 10, etc.). — G. Mendel].

0^b 12 *Bey-keui*.

2^b *Sédiler*. Sur une place du village, colonne intacte et inscription complète, avec quelques coups de marteau ou de pierre, mais récents.

ΕΓΕΝΟΝΤΟ ΔΕ
ΟΙ ΒΩΜΟΙ ΔΗΝΑΡΙΩΝ
ΣΥΝ ΠΑΧΗΤΗ ΔΑΠΑΝΗ
✱ Ρ Κ Γ Α Γ Ε Κ Τ Ο Ε
Α Γ Η Ε Η Ε

Ἐγένοντο δὲ
οἱ βῶμοι δηναρίων
σὺν πασῇ τῇ δαπάνῃ
✱ ρ κ γ - - - -
- - - - -

J'ignore le sens des deux derniers mots, dont j'ai soigneusement vérifié la lecture.

Par rapport à notre route, Yuvala(k) est à gauche et Sédiler à droite; nous venons de la droite de Yuvala(1). Près de Sédiler, à une fontaine, des pierres antiques.

0^b 35 *Bairamlar*. Pierres antiques; couvercles de sarcophages.

0^b 35 *Hassan-Pacha*

1^b *Ovadjik* «la petite plaine», et vraiment ce nom paraît ici une ironie(2).

Chez Moullah-Méhémet oglou Suleiman (Kékaya), colonne:

ΜΗΝΙΣ ΜΗΝΙΔΟΣ
ΚΑΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΜΗΝΙ
ΔΟΣ ΚΑΙ ΝΕΩΝ ΜΗΝΙΔΟΣ
ΑΝΕΣΤΗΣΑΝ ΑΓΕΛΑΩ ΚΑΙ ΜΗΝΙ
ΔΙ ΤΟΙΣ ΑΝΕΨΙΟΙΣ ΚΑΙ ΑΡΤΕΜ
ΕΙ ΤΗ ΑΔΕΛΦΗ ΜΗΝΗΜΗΣ
ΕΝΕΚΕΝ

Μῆνις Μήνιδος
καὶ Ἀπολλώνιος Μήνι-
δος καὶ Νέων Μήνιδος
ἀνέστησαν Ἀγελάω καὶ Μήνι-
δι τοῖς ἀνεψιοῖς καὶ Ἀρτέμ-
ει τῇ ἀδελφῇ μνημησ
ἐνεκεν.

Au djami, un des piliers de bois est soutenu par un chapiteau, qui dans l'obscurité m'a paru être de style byzantin.

Après Ovadjik(3), on descend vers la plaine de Tach-kiri «pierres cassées».

(1) On nous dit que le Bains-tebaï va à Bouldour; ce doit être une erreur, pour dire qu'il va au lac de Bouldour.

(2) Déjà plus haut (après Tchinar), nous avons vu un village du même nom.

(3) Qu'il faut peut-être écrire *Hovadjik*, à cause de sa signification.

2^h 30 Dans la plaine, sarcophages à couvercle. A *Guéléma*, quelques maisons isolées au milieu de la plaine, au pied d'un castro appelé Assarlik. C'est une colline nue et rocheuse, qui, malgré son nom, ne porte aucun reste de «château».

1^h *Tach-kiri yaïla*. Le village de Tach-kiri comprend beaucoup de pâturages (*yaïla*); nous sommes à celui qu'on nous avait indiqué comme contenant des ruines; il n'y a rien.

3^h 15 *Koutchouk-Ala* (1) - *Fahraddin yaïla* (15 Septembre 1889).

A 20 minutes du village, des pierres antiques au pied d'un arbre. Un homme du pays nous conduit à un endroit où il y a en effet des pierres antiques, encastrées dans une construction. A noter un dessin byzantin assez bien fait. Un peu plus loin sont sculptés à même dans le rocher deux bas-reliefs très grossiers et très abîmés. Celui de gauche représente un cavalier, dont le cheval allonge la tête vers la terre; celui de droite montre un homme debout entre deux animaux, dont celui de gauche paraît être un bœuf. Ne pourrait-on voir ici une «illustration» de l'Écriture? A gauche, la parabole du bon Samaritain; à droite, l'étable où dort l'enfant Jésus entre le bœuf et l'âne. Cette dernière scène, qui ne se trouve dans aucun évangile, a été inventée plus tard d'après un passage d'Isaïe, I, 3: ἔγνω βοῦς τὸν κτησάμενον καὶ ὄνος τὴν φάτνην τοῦ κυρίου αὐτοῦ. Ἰσραὴλ δὲ με οὐκ ἔγνω καὶ ὁ λαός με οὐ συνῆκεν (2). A l'époque où fut sculpté le second bas-relief, la légende était créée. Or, cette époque, nous pouvons l'indiquer avec une certaine appro

(1) Et non pas *Ali*.

(2) Weitenauer, *Lexicon Biblicum*, s. v. Asinus, commente ainsi le passage du prophète: «Non de Christi præsepio agitur; neque enim ulla Messiae fit mentio per totum illud Isaïæ caput Sensu tamen accommodatitio, etiam a Patribus aliquot, ad Christi præsepe hæc traducuntur, cui bovem et asinum astitisse pia opinio est per manus tradita: at in ipsis Divinis Libris eorum animalium nullum uspiam est reperire vestigium». Sur ces questions, cf. Guénébault, *Dictionnaire iconographique*, 1850, col. 435 sqq., s.v. *Nativité du Sauveur*; Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, 1877, s.v. *Bœuf* et *Nativité*; de Grimouard de St-Laurent, *Manuel de l'art chrétien*, 1878, p. 352 sqq.; Bulteau, *Monographie de la cathédrale de Chartres*, p. 216 note.

ximation. C'est ici en effet que s'élevait l'oratoire de St Jean, en faveur duquel les empereurs Justin et Justinien publièrent en date du 1^{er} Juin 527 un rescrit, pour « assurer la protection impériale aux hommes et aux terres de l'oratoire et faire restituer à l'église toutes les portions de son domaine indûment usurpées » (1).

Plus loin encore, ruines abondantes (2). Une porte à moitié enfoncée dans le sol, dont les battants étaient de pierre; sur celui qui est conservé sont sculptés dans des panneaux carrés: une grappe de raisin, une tête de bœuf, et le combat d'une lionne (?) avec un bison (?). Le linteau est formé par une grande pierre, qui porte sur un des côtés des caractères effacés et illisibles.

C'est au même endroit que se trouve le rescrit impérial publié par M. Diehl. Le texte comporte quelques corrections, d'ailleurs peu importantes.

L. 1. Au lieu de *omnes*, restituer *indemnes* qui traduit ἀζημίους; cf le commentaire, p. 509.

L. 8-9. Ma copie porte à la fin de la ligne 8 les lettres LI et à la ligne 36 qui lui correspond: IENINECC; je propose de corriger ainsi l. 8-9: *conductores li*[[*beros*].

L. 11. Je restituerais: *prohibit[orum]* plutôt que *prohibit[oribus]*, comme dépendant de *transitu* (cf. l. 37).

L. 22. On peut admettre: [*adversa*]ntium pour traduire τῶν ἐναντίων (l. 50).

L. 24. Ma copie indique au début à gauche un espace de quatre lettres; on peut restituer: [*sive*] *alio quo* [*libe*]t. Je dois dire pourtant que ma copie porte: *aliquo*, non: *alio quo*; on peut restituer aussi: *aliquo*[*libe*]t, qui se trouve dans le *Code Théodosien*, XIII, 1, 9: *seu ex aliquolibet corpore mercatores*.

L. 27. Ma copie porte: MOCONSULE + U EMIIIVIRESCRIPTO +.

L. 36-37. Dans ma copie (l. 37): ITΩ[N]FIAIP OK. On pourrait lire ainsi ces deux lignes:

(1) BCH, XVII, p. 501 sqq.

(2) Notamment une colonne qui porte quatre lignes. A la première TOYTO TO MNH; pour les autres on ne distingue que les dernières lettres.

καὶ φροντιστάς

36 μισθωτάς τε μ]ένιν ἐ[λ]ε[υθέρους καὶ ἀπὸ στρα-

37 τιω]τῶν [κ]αὶ [βι]οκ[ωλυτῶν παρόδου καὶ ἀπὸ

L. 38 et 39. D'après ma copie μι|δ[ε]νός et non μη|[δ]ενός, πλίσιον et non πλησίον.

L. 40-41. D'après ma copie Z. 1, et, à la ligne 41, vide d'une lettre; il y aurait lieu de diviser: ζ[ημ|ι]ζ.

L. 41. οἰαροῦν en un seul mot (correspond à [*qua*]cum-*que*, l. 14).

L. 50. Je restituerais plutôt κατασκευαζομέν[ης].

L. 51-52. On peut restituer: κατὰ ἄλλην ἀ[ξιωσιν] ou ἀ[ῖτησιν] | ἥ καὶ. . . Il faut traduire *postulatio*, comme M. Diehl l'avait déjà proposé.

L. 54. Après σχολαζούσης, ma copie porte: .N..S+.

Face latérale gauche. A la partie supérieure. 3 lignes en grec, qui cependant ne paraissent pas en rapport avec l'inscription de la face contiguë, la seule dont le haut est aussi écrit en grec.

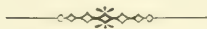
. . . Ο C Φ Ο Ρ Ω C Y
K E C Θ A I K A I Ο Ρ Λ Ο
Π Ρ Α Τ . Ο Μ Ε Ν

Vide

On peut restituer [πρ]οσφόρως et l. 3 πράτ[τ]ομεν. On remarquera l'emploi de ΤΤ, comme dans le reste de l'inscription (φυλάττεσθαι l. 29; παραφυλάττεσθαι l. 46). Ce serait donc un document à peu près contemporain et peut-être relatif aux mêmes événements (1). Il faut d'ailleurs se garder de toute conjecture fondée sur la présence de la 1^{re} personne du pluriel πράτ[τ]ομεν; car ces lettres peuvent tout aussi bien appartenir au participe πραττόμενος à quelque cas que ce soit.

(A suivre)

GEORGES COUSIN



(1) Peut-être est-ce un fragment de quelque autre rescrit impérial relatif au même monastère. Le début aurait été gravé sur une pierre supérieure; mais tout ceci est bien hypothétique.

INSCRIPTIONS D'ACRÆPHIÆ

Bulletin, 1898, p. 241-260; 1899, p. 90-96. — Suite et fin.

Grande dalle de calcaire dur. moulurée en haut, brisée en bas. Larg. 0^m.70, ép. 0^m 21, h. des lettres 0^m.045, h. de la moulure 0^m.095. L'inscription est complète. Écriture du III^e siècle; noter la forme de l'oméga ω , qui se trouve fréquemment à cette époque, surtout dans la Grèce du Nord (Dittenberger, *Syll.* 2, 688). Les lettres qui sont soulignées dans la copie sont des lettres surchargées; ainsi, à la l. 13, le graveur avait d'abord écrit ΣΥΕΥ, et s'est corrigé.

- ΤΟΙΟΣΕΩΝΕΥΓΝΩΤΟΣΕΝΑΝΤΙΟΣΕΙΣΒΑΣΙΛΗΟΣ
ΧΕΙΡΑΣΑΝΗΡΙΟΜΟΥΣΗΛΘΕΒΟΑΔΡΟΜΕΩΝ
ΘΗΞΑΜΕΝΟΣΒΟΙΩΤΟΝΕΠΙΤΡΛΕΟΝΕΣΣΙΝΑΡΗ
ΟΥΔΥΠΕΡΟΓΧΗΣΤΟΥΧΑΛΚΕΟΝΩΣΕΝΕΦΟΣ
5 ΗΔΗΓΑΡΔΟΡΑΤΕΣΣΙΝΕΙΠΤΕΤΟΠΡΑΥΟΜΕΝΟΙΣΙΝ
ΙΕΥΠΑΤΕΡΑΡΗΚΤΟΝΛΗΜΑΠΑΡΑΣΧΟΜΕΝΟΣ
ΟΚΤΑΚΙΓΑΡΔΕΚΑΚΙΣΤΕΣΥΝΗΛΑΣΕΝΙΛΛΑΘΟΝΙΠΤΩ.
ΗΞΩΝΙΔΕΙΩΕΙΝΟΥΚΑΛΟΝΩΡΙΣΑΤΟ
ΑΛΛΟΓΑΝΕΙΣΩΩΡΑΚΑΤΠΑΡΞΙΦΟΣΑΡΣΕΝΙΟΥΜΩΙ
10 . . . ΑΤΟΓΕΝΝΑΙΩΝΩΣΕΩΟΣΑΓΕΜΟΝΩΝ
ΤΟ. . ΕΝΑΡΑΣΚΥΛΕΥΤΟΝΕΛΕΥΘΕΡΟΝΑΙΜΑΧΕΟΝΤΑ
ΔΩΚΑΝΕΠΙΤΡΟΓΟΝΩΝΗΡΙΑΔΥΣΜΕΝΕΕΣ
ΝΥΝΔΕΝΙΝΕΚΤΕΟΥΓΑΤΡΟΣΕΟΙΚΟΤΑΚΑΠΤΟΣΥΝΕΥΝΟΥ
ΧΑΛΚΕΟΝ. . . ΝΕΧΕΙΤΡΟΣΑΚΡΑΙΦΙΕΩΝ
15 ΑΛΛΑΝΕΟΙΓ. . ΕΣΘΕΚΑΤΑΚΛΕΩΣΩΔΕΜΑΧΗΤΑΙ
ΩΔΑΓ. . ΟΙΠΑΤΕΡΩΝΑΙΣΤΕΑ. Υ. ΜΕΝΟΙ

Τοῖος ἐὼν Εὐγνώτος ἐναντίος εἰς βασιλῆος
χειρας ἀνηριθμούς ἦλθε βοαδρομέων,
θηξάμενος βοιωτὸν ἐπὶ πλεόνεσσιν Ἄρηα,
οὐ δ' ὑπὲρ Ὀγχηστοῦ χάλκεον ὥσε νέφος·
5 ἤδη γὰρ δοράτεσσιν ἐλλείπετο θραυομένοισιν —
Ζεῦ πάτερ — ἄρ(ρ)ηκτον λῆμα παρασχόμενος,

- ὀκτάκι γὰρ δεκάκις τε συνήλασεν ἱλαδὸν ἔππω[ι].
 ἥσسونι δὲ ζῶειν οὐ καλὸν ὠρίσατο,
 ἀλλ' ὄγ' ἀνείς θώρακα παρὰ ξίφος ἄρσενι θυμῷ
 10 ατο, γενναίων ὡς ἔθος ἀγεμόνων.
 Τὸ[μ μ] ἐν ἄρ' ἀσχύλευτον ἐλευθέρον αἶμα χέοντα
 δῶκαν ἐπὶ προγόνων ἡρία δυσμενέες.
 νῦν δέ νιν ἔκ τε θυγατρὸς εἰοκότα κἀπὸ συνεύνου
 χάλκεον [εἰκό]ν' ἔχει π[έτ]ρος Ἀκραϊφίων.
 15 Ἀλλά, νέοι, γ[ί]νῃσθε κατὰ κλέος ὧδε μαχηταί,
 ὧδ' ἀγ[αθ]οὶ πατέρων αἰστέα [ῥ]υ[ό]μενοι.

Vers 1. Τοῖος ἰών. Ce début rappelle celui d'une épigramme de l'*Anthologie* (Cougny, III, p. 305, *Sur une statue de Milon de Croton*): Τοῖος ἔην Μίλων. Rapproché du v. 7, τοῖος ἰών permet de croire que le personnage était représenté à cheval et chargeant. Un pareil sujet, pour une statue de bronze (v. 14 χάλκεον εἰκόν' ἔχει), ne surprend point après Lysippe.

Εὐγνωτος est un nom nouveau, à joindre à la liste des noms en -γνωτος dans Fick-Bechtel, p. 87: Πολύγνωτος, Ἀρίγνωτος, etc.

V. 2. Βοαδρομέων, et non βοηδρομέων; de même, v. 7, ἱλαδόν, et non ἱληδόν; v. 10 ἀγεμόνων, et non ἡγεμόνων.

V. 3. Pour l'emploi métonymique d'Ἄρης dans le sens d'*armée*, cf. Crusius, *Die delph. Hymnen*, p. 36 et 87; voici un exemple de cette expression poétique qui a échappé à Crusius: κρατερόν τ' ἐπάγοντες Ἄρηα, dans une épigramme du V^e siècle (Cougny, *Anth.*, III, p. 293, n° 38).

V. 4. Χάλκεον νέφος, comme βοιωτόν Ἄρηα, ou comme χεῖρας ἀνηρίθμους (v. 2), est une image poétique des plus connues Ὑπὲρ Ὀγχηστοῦ doit signifier « au delà d'Onchestos » ou « sur la hauteur d'Onchestos ». Cf. Strabon, IX: Ὀγχηστός δ' ἐστίν, ὅπου τὸ Ἀμφικτυονικὸν συνήγετο ἐν τῇ Ἀλιαρτίᾳ πρὸς τῇ Κωπαίδι λίμνῃ καὶ τῷ Τηγερικῷ πεδίῳ, ἐν ᾧ ψεὶ κείμενος ψιλός, ἔχων Ποσειδῶνος ἱερόν, καὶ αὐτὸ ψιλόν. Οἱ δὲ ποιηταὶ κοσμοῦσιν ἄλση καλοῦντες τὰ ἱερὰ πάντα, καὶ τῇ ψιλᾷ (1). On sait que le sanctuaire d'Onchestos était commun

(1) Cette remarque du géographe a dû lui être suggérée par l'hymne homérique à Apollon Pythien, v. 52: Ποσιδῆϊον ἀγλαὸν δάσος.

aux Béotiens, et que les députés de la ligue béotienne s'y réunissaient en parlement. Le vers signifie qu'Eugnotos, malgré toute sa bravoure, ne put assurer la victoire à l'armée confédérée des Béotiens sur la nuée des ennemis et indique que la bataille eut lieu entre le lac Copais et la plaine Ténérique.

V. 6. Ζεῦ πάτερ. On verra plus loin que la statue d'Eugnotos avait été érigée près de l'autel de Zeus Sauveur, dieu qui était particulièrement révééré des Acræphiens Zeus est pris à témoin du courage d'Eugnotos ; il fut vaincu par le nombre et ne céda qu'après que sa lance et celles de ses soldats eurent été brisées (v. 5).

Ἀρρηκτον sur la pierre est écrit ΑΡΗΚΤΟΝ, ce qui est un barbarisme et une faute de quantité.

V. 7. L'iota ascrit de ἱππῳ, qui était gravé tout au bord de la pierre, a disparu.

La mention de ces 18 charges menées par Eugnotos est un indice d'époque. M. le professeur Albert Martin, si compétent dans les questions qui ont trait à la cavalerie des Grecs, me fait remarquer que ce n'est qu'à partir de l'époque macédonnienne que la cavalerie grecque a exécuté des charges contre l'infanterie : la première véritable charge de cavalerie aurait été celle d'Alexandre à Chéronée. Jusque là le rôle de la cavalerie consistait à escarmoucher, cavaliers contre cavaliers, et à poursuivre l'ennemi débandé (cf. *Dict. des antiq.*, s.v. *equites*, II, p. 767).

Ἰλαδόν. Eugnotos commandait l'ἰλῃ d'Acræphiæ (Ἰλαρχος).

V. 9-10. Autant que je comprends ce passage, il me paraît indiquer une mort volontaire.

V. 11-12 J'avais lu ΤΟ . ΕΝΑΙ. C'est M. Th. Reinach qui m'a suggéré ΤΟ . ΕΝΑΡ. Le P se laisse effectivement reconnaître sur l'estampage. « Aussi les ennemis (δυσμενέες, v. 12), sans l'avoir dépouillé, rendirent son corps dont les blessures versaient un sang libre (parce qu'Eugnotos n'avait pas demandé merci), pour qu'il fût enterré au milieu de ses pères ». Ἡρίον est proprement le tertre qui surmonte le tombeau.

V. 13. Νῦν δέ νιν Ce commencement d'hexamètre rap-

pelle le début de vers iambique dont parle Aristote, *Poétique*, XXII, 4: 'Αριφράδης τὸς τραγωδοὺς ἐκωμῶδει, ὅτι ἃ οὐδεὶς ἂν εἴποι ἐν τῇ διαλέκτῳ τούτοις χρῶνται, οἷον . . . τὸ ἐγὼ δέ νιν.

V. 14. Χάλκεον. Cet adjectif se trouve dans l'*Iliade* avec la même terminaison au féminin qu'au masculin. Πέτρος, dans Homère; au contraire, dans Sophocle, toujours πέτρος. Le distique signifie que le rocher d'Acræphiæ (le mot convient bien à cette acropole) possède une image fidèle d'Eugnotos, une statue de bronze élevée par la femme et la fille du héros.

V. 15. Ἀλλὰ, νέοι. Cette apostrophe aux jeunes gens rappelle la prière par laquelle il était d'usage de clore les hymnes et les péans, et qui débutait toujours par ἀλλὰ: cf. Crusius, *op. cit.*, p. 16.

V. 16. Ἀστέα. Ce verbal se trouvait déjà dans Aristophane et Platon. « Or çà, jeunes gens, comme lui couvrez-vous de gloire dans les combats, et comme lui valeureux, maintenez intact l'honneur qui a valu à vos pères d'être chantés par les poètes ».

Cette épigramme aurait été un intéressant document historique, si elle nous avait dit d'une façon plus explicite dans quelle bataille et contre quels adversaires notre ilarque s'était si bravement battu. L'épigramme, d'après le caractère paléographique, date sûrement du III^e siècle, et probablement de la première moitié de ce siècle. Dans ces conditions, il est permis de supposer qu'Eugnotos a péri en combattant contre les troupes du Poliorcète. On sait que la Béotie se souleva deux fois contre Démétrios, que les deux fois elle fut vaincue, et que le second soulèvement, qui devait se terminer par la prise de Thèbes, fut marqué d'abord par une victoire d'Antigone Gonatas sur les Béotiens(1): c'est dans cette bataille peut-être qu'Eugnotos trouva la mort. Les Acræphiens y seraient venus à la res-

(1) Plutarque, *Démétrios*, 39: Δημητρίου κατὰ τάχος ἐξορμήσαντος ἐπὶ Θράκην . . . πάλιν ἀπέστησαν οἱ Βοιωτοί . . . Ταχέως οὖν καὶ πρὸς ὀργὴν ἀναστρέψας ὁ Δημήτριος εὖρεν ἡττημένους ὑπὸ τοῦ παιδὸς Ἀντιγόνου μάχῃ τοὺς Βοιωτοὺς, καὶ τὰς Θήβας αὐτὸς ἐπολιόρχει. Cf. Niese, *Gesch. der griech. und maked. Staaten*, I, p. 369.

cousse des Thébains et des autres Béotiens (v. 2), et la rencontre aurait eu lieu à quelques heures d'Acræphiæ et de Thèbes, près du sanctuaire fédéral.

Sur la tranche latérale gauche de la plaque qui porte sur sa face antérieure l'épigramme d'Eugnotos. Petites lettres; l'inscription est complète en haut et à droite. Écriture du II^e siècle avant J.-C., analogue à l'écriture de l'inscription BCH, XXIII, p. 92.

Ν Σ Υ Γ Γ Ε Ν Η Π Ρ Ε Σ
 Α Θ Ε Π Ι Τ Α Σ Δ Ι Κ Α Σ
 Ε Ξ Α Π Ε Σ Τ Ε Ι Λ Α Ν
 Ν Ο Σ Α Ν Δ Ρ Α Σ Κ Α Λ Ο Υ Σ
 5 Σ Σ Υ Ν Ε Λ Υ Σ Α Ν Κ Α Ι Α Ρ Ο
 Ε Θ Ε Ν Τ Ο Τ Α Κ Α Τ Ε Π Ι Τ
 Π Ο Ι Ο Υ Μ Ε Ν Ο Ι Τ Α Σ Κ Ρ Ι Σ Ε
 Φ Η Ν Ε Π Ο Η Σ Α Ν Τ Ο Μ Ε Τ Α
 Σ Α Υ Τ Ω Ν Τ Ε Κ Α Ι Τ Η Σ Ε Ξ Α Υ Τ
 10 Σ Α Κ Ρ Α Ι Φ Ι Ε Ι Ω Ν Φ Α Ι Ν Η Τ Α Ι
 Ο Ι Σ Τ Ε Σ Υ Ν Ε Δ Ρ Ο Ι Σ Κ Α Ι Τ Ω Ι Δ Η Μ Ω Ι
 Υ Σ Κ Α Ι Σ Τ Ε Φ Α Ν Ω Σ Α Ι Α Υ Τ Ο Ν Χ Ρ Υ
 Σ Α Ρ Ι Σ Τ Ο Ν Ι Κ Ο Ν Κ Ι Κ Κ Ω Ν Ο Σ Ε Π Ι Τ Ε
 Τ Ο Υ Α Ξ Ι Ω Σ Α Υ Τ Ο Ν Τ Ε Κ Α Ι Τ Ο Ν
 15 Τ Α Ι Μ Ε Τ Α Π Α Σ Η Σ Ε Υ Σ Χ Η Μ Ο Σ Υ
 Ε Π Α Ι Ν Ε Σ Α Ι Δ Ε Κ Α Ι Τ Ο Ν Γ Ρ Α Μ Μ
 Ο Π Α Ν Τ Ο Σ Τ Ο Υ Β Ε Λ Τ Ι Σ Τ Ο Υ Κ Α Ι
 Σ Τ Ε Φ Α Ν Ω Ι Ε Ι Ν Α Ι Δ Ε Α Υ Τ Ο Υ Σ
 Χ Ε Ι Ν Κ Α Ι Τ Ο Ι Σ Α Λ Λ Ο Ι Σ Π Ρ Ο Ξ Ε Ν Ο Ι Σ
 20 Σ Τ Η Λ Η Ν Π Α Ρ Α Τ Ο Ν Δ Ι Α Τ Ο Ν Σ Ω
 Η Ν Π Ο Λ Ι Ν Μ Ε Γ Α Ρ Ε Ω Ν Κ Α Ι
 Ω Σ Η Π Α Σ Ι Ν Ε Σ

ὅπως οὖν ὁ δῆμος Ἀκραϊφείων φαίνεται
 { τὸς καλοὺς κἀγαθοὺς ἄνδρας τιμῶν καὶ χάριτας ἀποδοῦς τοῖς ἑαυτοῦ εὐεργέταις· δεδόχθαι τ]οῖς τε συνέδροις καὶ τῷ δήμῳ
 [Ἀκραϊφείων ἐπαινεῖσαι μὲν τὸν δῆμον Μεγαρέων ἐπὶ τῷ ἀνασταῖλαι δικαστᾶς ἄνδρα καλοὺς κἀγαθόν]ος καὶ στεφανῶσαι αὐτὸν χρυ-
 [τῷ στεφάνῳ, ἐπαινεῖσαι δὲ καὶ τοὺς δικαστᾶς — noms et patronymiques de deux arbitres —] ς Ἀριστόνικον Κίκαονος, ἐπὶ τε
 [τῷ διεξαγγιγομένῳ αὐτοὺς τὰ κατὰ τὴν δικαστείαν ἀπὸ παντός τοῦ βελτίστου καὶ δικαιοτάτου ἀξίως αὐτῶν τε καὶ τ(ῶ)ν
 [ἐμπροσθέντων αὐτοὺς καὶ ἐπὶ τῇ ἀναστρόφῃ καὶ ἐπὶ τῇ ἐνδημίᾳ ἣν πεποίηται μετὰ πάσης εὐσχημοσύ-
 [νης, καὶ στεφανῶσαι αὐτοὺς χρυσῷ στεφάνῳ ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ δικαιοσύνης], ἐπαινεῖσαι δὲ καὶ τὸν γραμμ-
 { ατῇ αὐτῶν nom, patronymique ἐπὶ τῷ διεξαγγιγομένῳ αὐτὸν τὰ κατὰ τὴν αὐτοῦ πραγματείαν ἀπ]ὸ παντός τοῦ βελτίστου καὶ [ἐ-
 πὶ τῇ ἐνδημίᾳ ἣν πεποίηται μετὰ πάσης εὐσχημοσύνης, καὶ στεφανῶσαι αὐτὸν χρυσῷ] στεφάνῳ· εἶναι δὲ αὐτοὺς
 [καὶ προξένους καὶ εὐεργέτας τῆς πόλεως Ἀκραϊφείων καὶ ἄλλα τίμια αὐτοῖς ὑπάρ]χιν ἄ καὶ τοῖς ἄλλοις προξένοις
 { καὶ εὐεργέταις τῆς πόλεως ὑπάρχει· ἀναγράψαι δὲ τοὺς πολεμάρχους τῷδε τὸ ψήφισμα εἰς] στήλην παρὰ τὸν Δία τὸν Σω
 [τῆρα ὅπως κῆριον ἦι εἰς πάντα τὸν χρόνον· γράψαι δὲ τοὺς πολεμάρχους καὶ τὴν πόλιν πρὸς τ]ὴν πόλιν Μεγαρέων καὶ [οἷ-
 εσθαι δεῖν αὐτῇν τὸ ψήφισμα ἀναθεῖναι ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Διὸς τοῦ Ὀλυμπίου, ὅπως πᾶσι συ[μφο]νές [ῆι ὁ-
 τι Ἀκραϊφεῖς δύνανται τὰς καταξίας τιμὰς καὶ χάριτας ἀποδιδόναι τοῖς ἑαυτῶν εὐεργέταις κ. τ. λ.)

(Le reste comme dans *IGS*, 4131).

Fragment d'un décret en l'honneur d'arbitres envoyés par Mégare (l. 21) pour décider d'un litige entre Acræphiæ et une des villes voisines. On sait que les inscriptions qui ont trait à l'arbitrage international ont été réunies et étudiées par M. M. Sonne (*De arbitris externis*, Gættingen, 1888) et Bérard (*De arbitrio inter liberas Græcorum civitates*, Paris, 1894). Comme tant d'autres villes grecques, Acræphiæ avait avec ses voisines des procès de délimitation qui recommençaient toujours, en dépit des arbitrages : ces voisines étaient Copæ, Thèbes, Anthédon. Au III^e siècle avant J.-C., une inscription terminale nous la montre en contestation avec Copæ du côté de la plaine (*BCH*, XII, p. 407 ; Dittenberger, *Syll.*², 454) ; l'affaire fut jugée à Oncheste par l'assemblée fédérale. Au II^e siècle, dans les années qui suivirent 146, elle est en dispute avec toutes ses voisines, et sans doute en dispute de frontières ; cette fois, les arbitres sont demandés à Larisse, parente (συγγένης), comme éolienne, des villes de Béotie. Les documents qui concernent cette affaire ont été trouvés au Ptoïon (*BCH*, XIV, p. 33-48 sq. ; *CIGS*, 4130, 4131). Le nôtre doit être, comme ceux-ci, du II^e siècle, et postérieur à la dissolution du pacte fédéral. A partir de la l. 10, il se laisse aisément restituer, grâce à ces inscriptions du Ptoïon. A la l. 1, le mot συγγένη[ς] indique que Mégare, à laquelle Acræphiæ avait demandé des arbitres, lui était unie par un antique lien de parenté ; les lettres πρεσ appellent la restitution πρεσ[βευτήν καὶ δικασταγωγόν], cf. *CIGS*, 4130, l. 7 : il s'agit de l'envoyé acræphien qui alla demander des arbitres à Mégare ; pour cet usage, cf. Holleaux, *BCH*, XIV, p. 40. A la l. 3-4, on peut restituer, en gros : [Μεγαρεῖς βουλευσάμενοι κατὰ τὸ κάλλιστον] ἐξαπέστειλαν [δικαστὰς τὸν δεῖνα τοῦ δεῖνα, τὸν δ. τοῦ δ., Ἀριστόνικον Κίκκωνος ἄνδρας καλοὺς [κάγαθοὺς]. Les arbitres étaient au nombre de trois (cf. l. 13) ; c'était le chiffre ordinaire. Aristonicos est un nom fréquent à Mégare (*CIGS*, I, 27, 29), et Kikkon ne s'est jusqu'ici rencontré que dans l'onomastique mégarienne (Collitz, *Dial.*, III, 1, 3025, l. 45). On voit que les arbitres avaient amené les parties à un accord amical (l. 5 συνέλυ-

σαν(1)); que les Acræphiens, en témoignage de gratitude, leur décernèrent les honneurs habituels, couronne d'or, droit de proxénie, stèle commémorative (l. 13-19); qu'à ces honneurs furent associés, suivant l'usage, la ville natale des arbitres (l. 12-13) et le secrétaire (l. 16) qui les accompagnait; que le décret honorifique fut voté par l'assemblée du peuple sur la proposition des *synèdres* (l. 11); enfin, que la stèle fut exposée près de l'autel de Zeus Sauveur (l. 20): et ceci est l'indication de beaucoup la plus intéressante que nous fournisse ce fragment.

L'autel de Zeus Sauveur se trouvait sur l'agora d'Acræphiæ; il occupait et marquait l'ἐπιφανέστατος τόπος de la cité. Près de cet autel étaient exposés les documents lapidaires, par exemple la stèle fameuse, aujourd'hui l'une des pièces importantes du musée de Thèbes, qui nous a conservé le discours de Néron à Corinthe(2). Si Apollon était adoré au Ptoïon, Zeus Sauveur était le protecteur d'Acræphiæ: en l'honneur de l'un, on célébrait les *Ptoïa*, en l'honneur de l'autre, les *Sotéria*(3). Le culte de Zeus Sôter était répandu en Béotie(4). Zeus Sôter est le dieu que le guerrier grec invoquait dans le danger, remerciait en rentrant de campagne; et la Béotie était un pays de soldats. C'est à Zeus Sôter que les Orchoménien^s qui firent dans la cavalerie d'Alexandre l'expédition d'Asie sacrifièrent à leur retour dans leurs foyers(5).

Le décret en l'honneur des arbitres mégariens dut donc être affiché près de l'autel de Zeus Sauveur. Or ce décret a été gravé sur une des faces latérales du piédestal de la statue équestre d'Eugnotos. Donc cette statue elle-même se dressait près de l'autel, et c'est à Zeus Sauveur, protecteur des Acræphiens,

(1) « Duplicis generis definitio esse potest, vel conciliatio, σύλλυσις, vel sententia, ἀπόφασις... Exemplum συλλύσεως inter Parios Naxiosque habemus *CIG.* 2265 » (Bérard, p. 99). Restituer, à la l. 5 : [τὴν ἑχθραν] συνέλυσαν καὶ ἀπο-
[κατέστησαν τὴν ἐξ ἀρχῆς φιλάν].

(2) *CIGS*, I, 2713: εἴ.αι δὲ ἐν ἀναγραφῇ τὸ ψήφισμα παρὰ τε τῷ Διὶ τῷ Σωτῆρι ἐν τῇ ἀγορᾷ.

(3) *CIGS*, I, 2727.

(4) On le trouve, non seulement à Acræphiæ et à Orchomène, mais encore à Platées (*CIGS*, I, 1668).

(5) Foucart, *BCH*, III, p. 452 = *CIGS*, I, 3206.

que s'adresse la brusque et autrement inexplicable apostrophe de l'épigramme d'Eugnotos, Ζεῦ πᾶτερ (v. 6). A côté de son autel, Zeus Sauveur avait sa statue, je suppose. De toute façon, cette apostrophe directe au dieu *sauveur*, qui n'avait pas sauvé Eugnotos, a presque l'accent saisissant d'un reproche.

L'épigramme se termine sur une autre apostrophe, adressée à la jeunesse d'Acræphiæ: Ἀλλὰ, νέοι... Si je ne m'abuse, celle-ci aussi s'explique par des raisons qu'on pourrait appeler de voisinage. Voici comment.

La statue d'Eugnotos s'élevait sur un piédestal en maçonnerie revêtue de plaques épaisses et moulurées en haut et en bas. La plaque qui revêtait la face antérieure portait l'épigramme. Je crois avoir retrouvé la plaque symétrique, celle qui revêtait la face postérieure. C'est celle qui porte le catalogue militaire daté de l'archontat de Thrasondas (*BCH*, XXIII, p. 92); les dimensions des deux pierres sont les mêmes: larg. 0^m·70, ép. 0^m·21. Celle qui porte l'épigramme est brisée en bas; l'autre, qui est intacte, mesure 1^m·45 de haut. Sur la face supérieure des deux pierres, des trous de scellement indiquent l'existence d'une corniche. Quant aux autres catalogues militaires, qui sont gravés sur des plaques de même matière que les précédentes, moulurées semblablement en haut et en bas, et provenant semblablement du revêtement de grands piédestaux à noyau de maçonnerie, je ne sais si elles ont appartenu à la base de la statue d'Eugnotos, car leur épaisseur n'est pas la même que celle des deux plaques symétriques: 0^m·29 (cat. de Loukinos), 0^m·23 (cat. de Caphisias), au lieu de 0^m·21. Peut-être proviennent-elles de bases analogues à celle de la statue d'Eugnotos, et bien faites pour lui servir de pendant; peut-être, de l'autel même de Zeus Sauveur. En tous cas, il me paraît sûr qu'il en allait à Acræphiæ des catalogues militaires comme des décrets honorifiques, qu'ils devaient comme les décrets être exposés ἐν ἐπιφανεστάτῳ τόπῳ, sur l'agora, près de l'autel de Zeus: chose bien naturelle, si l'on réfléchit à l'importance juridique et politique de ces catalogues, véritable

état civil des citoyens. Ainsi, le fier et pressant appel qui termine l'épigramme d'Eugnotos :

ἀλλ' ἄ. νέοι, γίνεσθε κατὰ κλέος ὧδε μαχηταί,
ὧδ' ἄγαθοὶ πατέρων ἄστέα ρύόμενοι

cet appel aussi était une apostrophe directe : il s'adressait à la jeunesse citoyenne, aux conscrits dont chaque année, en ce lieu d'honneur, étaient gravés les noms.

Il me semble que nous pouvons maintenant nous former quelque idée de l'agora d'Acræphiæ. Si à l'autel de Zeus et à ces grandes bases, dont une au moins, celle d'Eugnotos, portait une statue équestre, on ajoute les stèles à inscriptions (celle du discours de Néron n'a pas moins de 1^m.50 de haut) et d'autres monuments qui bien probablement devaient se dresser sur l'agora (par exemple la statue de bronze du héros Ptoïos, dont nous avons retrouvé la base dans la même ruine byzantine que l'épigramme d'Eugnotos et que les catalogues), on arrive à un total assez respectable d'œuvres d'art et de monuments. Acræphiæ n'était pourtant qu'une petite ville. On peut imaginer par là que de monuments intéressants pouvaient renfermer les villes béotiennes plus importantes, Thèbes, Thespies, Orchomène, Tanagre.

Fragment d'une stèle de marbre blanc, complet à droite, rogné à gauche, brisé en haut et en bas. L'inscription est complète en bas. Larg. 0^m.47; ép. 0^m.09; h. des lettres 0^m.02. A Carditza, chez Γεώργιος Κωνσταντίνος.

ΩΔΩΝ ἈΥΡΕΥΚΑΙ,
ΘΑΥΛΩΝ ἈΥΡΑΓΡΙΠΠΑΣΚΑ
ΡΕΥC ΧΟΡ ἈΥΛΩΝ
ΙΘ ἈΡΩΔΩΝ ἈΥΡΕΓΛΕΚΤΟC
ΗΝ ἈΙΟC

Ce fragment a déjà été copié par Lolling (*Ath. Mitth.*, III, p. 143) : il était alors moins effacé à gauche. M. Dittenberger en a donné la transcription suivante (*CIGS*, I, 2726) :

[ῥαψ]ωδῶν· Αὐρ. Εὐκα[ιρος Ταναγραῖος],
 πυθαυλῶν· Αὐρ. Ἀγρίππας Κ[ασσανδρ]εύς,
 χορρυλῶν·
 κιθαρωδῶν· Αὐρ. Ἐγλεκτος | [Ἀθ]ηναῖος.

La restitution de la l. 1 est de Lolling; cf. *CIGS*, I, 1776 (Thespies): ῥαψωδός· Μ. Αὐρ. Εὐκαῖρος Ταναγραῖος.

M. Dittenberger suppose à tort une lacune entre χορυλῶν et [κ]ιθαρωδῶν. L'Athénien Aur. Eclectus avait dû être vainqueur à la fois comme χορυλῆς et comme citharède.

Ménéstratos, sculpteur athénien du IV^e siècle.

Sur la base à triple emmarchement qui portait la statue en bronze du héros Ptoïos était gravée la signature suivante (*BCH*, XXII. p. 243):

ΜΕΝΕΣΤΡΑΤΟΞΑΘΗΝΑΙΟΞΕΠΟΗΣΕ

Il est très possible qu'il faille identifier cet artiste avec le Ménestratè connu par deux textes littéraires.

Pline, *H. N.*, XXXVI, 32: *in magna admiratione est Hercules Menestrati.*

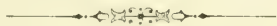
Tatien. προς Ἑλλήνας, p. 130 Otto: Πράξιλλαν μὲν Λύσιππος ἐχάλκουργησεν. . . . Λεαρχίδᾳ δὲ Μενέστρατος, Σιλανίων δὲ Σαπφῷ τὴν ἐταίραν, Ἡριννᾶν τὴν Λεσβίαν Ναυκύδης, Βοίσκος (conj. Fesner Βοηθός) Μυρτιδᾶ, Μυρῷ τὴν Βυζαντίαν Κηφισόδοτος κτλ.

Des sculpteurs énumérés dans ce passage de Tatien, tous ceux qui nous sont connus sont du IV^e siècle. Il est raisonnable de croire que Ménestratè, l'auteur de la Léarchis, était aussi du IV^e siècle: hypothèse qui concorde avec le témoignage de la signature d'Acræphiæ, écrite en belles lettres du IV^e siècle, qui rappellent, par la profondeur de la gravure, par leur forme et leur espacement, la signature de Praxitèle, au musée de Thespies.

Encore que Tatien soit un écrivain de basse époque, et tout autre chose qu'un critique d'art, ce passage sur les statues des poétesses a pourtant une réelle valeur pour l'histoire des ar-

tistes grecs. Tatien, venu à Rome du fond de son Assyrie, y avait vu les statues dont il parle (πρ. "Ελλ. p. 138): ἔσχατον δὲ τῇ Ῥωμαίων ἐνδιατρίψας πόλει καὶ τὰς ἀφ' ὑμῶν (les Grecs) ὡς αὐτοὺς (les Romains) ἀνακομισθείσας ἀνδριάντων ποικιλίας καταμαθών. . . . On a supposé que ces statues se trouvaient au théâtre de Pompée. Supposition gratuite. Quoiqu'il en soit de ce détail, on peut admettre que Ménestrate d'Athènes a fleuri vers le milieu du IV^e siècle, et qu'entre autres statues, il avait fait: 1^o un Héraclès, que les critiques anciens jugeaient un chef-d'œuvre; 2^o une statue de la poétesse Léocharis, qui fut transportée à Rome, où elle se voyait encore au temps de Tatien; 3^o une statue du héros Ptoïos, pour les Acræphiens. Au II^e siècle de notre ère, cette statue n'était plus sur son piédestal; elle y était remplacée par la statue en marbre de Paramonos le panhellène; peut-être, à cause de l'intérêt qu'elle avait inspiré à quelque gouverneur d'Achaïe, avait-elle trouvé, elle aussi, son chemin vers Rome.

PAUL PERDRIZET



Signature commune de Ménestratès et Sopatros à Delphes. — Ces deux artistes qui avaient collaboré ensemble à la statue de M. Minucius, vainqueur des Scordistes (*BCH*, XX, p. 480), sont aussi associés dans une autre inscription trouvée à Delphes.

Invent. 4119. — Dans le Gymnase, à l'extrémité Est du long portique. — Fragment d'une base de statue en calcaire noir, brisée en tous sens, haut. 0^m.195; larg. 0^m.24; épais. 0^m.11. Réglage apparent, mais non exactement suivi par le graveur; haut. des lettres 0^m.016, et (l. 4) 0^m.008. — Copie de M. Colin.

Ο Π[οῦ] Ν Τ Ι Ω Ν Κ Α Ι Λ Ο[κρῶν]

Ι Ω Ν Α Ρ Ι Σ Τ Ο Κ Ρ Α Τ Η Ν Α

[νικήσαντ] Α Π Υ Θ Ι Α Π Α Ι Δ Α Σ Π Υ Γ Μ ῆ | Ἰ Ἀπολλωνι

Μενεκράτ] Α Σ Κ Α Ι Σ Ω Π Α Τ Ρ Ο Σ Σ Γ [ἡβαῖοι ἐποίησαν.]

La date est fixée par la dédicace de Minucius (*BCH*, XX, p. 480) à la fin du II^e siècle av. J.-C. Le personnage, vainqueur dans les jeux Pythiques, n'est pas connu; les donateurs paraissent être les κοινά des deux Locrides ou la ville d'Oponite et le κοινόν des Locriens Épiconémidiens.

T. H.



INSCRIPTIONS DE DELPHES

Décrets amphictyoniques en l'honneur des artistes dionysiaques d'Athènes.

Les deux inscriptions suivantes proviennent, comme le sénatus-consulte publié l'an dernier, du Trésor des Athéniens ; elles se rapportent également au collège des artistes dionysiaques d'Athènes.

I.

La plus ancienne occupait, sur les cinq pierres supérieures de l'ante Sud du Trésor, la face principale, celle qui regardait l'Est. Elle contient les deux décrets par lesquels les Amphictyons accordèrent, dans la première moitié du III^e siècle, et confirmèrent, dans la seconde moitié du II^e, aux technites d'Athènes toutes sortes de privilèges et d'exemptions. Le double, en ayant été gravé à Athènes, fut retrouvé en grande partie dans les ruines du théâtre de Dionysos, en 1866 ; il manquait cependant quelques lignes entières, et le bord droit de la pierre avait disparu (*CIA*, II, 551). L'exemplaire de Delphes (Inv. n^{os} 139, 192, 507, 598, 621) n'est pas en meilleur état ; mais les deux copies se complètent assez bien l'une l'autre, et nous pouvons maintenant rétablir le reste presque partout avec certitude

Ε Ο Ι Δ Ο Γ Μ Α Α Μ Φ Ι Κ Τ Ι Ο Ν Ω Ν
Χ Ο Ν Τ Ο Σ Ε Ν Δ Ε Λ Φ Ο Ι Σ Α Ρ Ι Σ Τ Ι Ω Ν Ο Σ Τ Ο Υ Α Ν Α Ξ Α Ν
Δ Ο Υ Μ Η Ν Ο Σ Β Ο Υ Κ Α Τ Ι Ο Υ Π Υ Θ Ι Ο Ι Σ Ε Δ Ο Ξ Ε Ν Τ Ο Ι Σ Α
Ο Σ Ι Ν Τ Ο Ι Σ Σ Υ Ν Ε Λ Θ Ο Υ Σ Ι Ν Ι Ε Ρ Ο Μ Ν Η Μ Ο Ν Ο Υ Ν
5 Α Ρ Α Μ Ε Ν Θ Ε Σ Σ Α Λ Ω Ν Λ Ε Ο Ν Τ Ο Σ Τ Ο Υ Κ Λ Α Φ

ΥΠΟΛΛΙΧΟΥΤΟΥΦΡΥΝΟΥΓΟΜΦΕΩΣ
 ΞΤΩΝΜΝΑΣΑΡΧΟΥΤΟΥΛΕΟ
 ΥΤΟΥΠΟΛΙΤΟΥΜΕΛ
 ΝΟΥΤΟΥΞΕΝΟ

- 10 ΔΕΔΟΛΟΠΩΝΔΕΞΑΝΔΡΟΥΤΟΥΚΛΕΩΝΥΜΟΥ,
 ΕΙΑΤΟΥΠΑΡΑΔΕΔΕΛΦΩΝΑΓΩΝΟΣΤΟΥΑΡΙΣΤΙΩΝΟ
 ΒΡΟΜΑΧΟΥΤΟΥΜΑΝΤΙΟΥΠΑΡΑΔΕΦΩΚΕΩΝΤΙΜΟΚΡΑ
 ΟΥΣΚΑΙΦΑΥΛΛΟΥΛΙΑΙΕΩΝΠΑΡΑΔΕΒΟΙΩΤΩΝΑΘΑ
 ΙΟΥΤΟΥΟΦΕΛΤΟΥΘΗΒΑΙΟΥΔΗΜΟΚΡΙΤΟΥΤΟΥΕΥΘΥΜΟΥ
- 15 ΕΣΠΙΕΩΣΠΑΡΔΕΜΑΓΝΗΤΩΝΘΕΟΔΟΤΟΥΤΟΥΔΙΟ
 ΕΝΟΥΔΗΜΗΤΡΙΟΥΤΟΥΕΣΤΙΑΙΟΥΔΗΤΡΙΕΩΝΠΑΡΑ
 ΕΑΙΝΙΑΝΩΝΜΟΣΧΙΩΝΟΣΤΟΥΣΙΤΤΥΡΑΚΑΙΕΧΕΣΘΕ
 ΟΥΤΟΥΑΡΙΣΤΟΜΕΝΟΥΥΠΑΤΑΙΩΝΠΑΡΑΔΕΑΘΗΝΑΙΩΝ
 ΨΟΓΕΝΟΥΤΟΥΑΘΗΝΟΔΩΡΟΥΠΑΡΑΔΕΟΙΤΑΙΩΝΦΥ
- 20 ΥΜΕΛΑΝΤΑΗΡΑΚΛΕΩΤΟΥΠΑΡΑΔΕΛΟΚΡΩΝΤΩΝΥ
 ΗΗΜΙΔΙΩΝΤΟΥΘΩΝΟΣΤΟΥΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣΟΠΟΥΝΤΙΟΥ
 ΑΡΑΔΕΛΟΚΡΩΝΤΩΝΕΣΣΠΕΡΙΩΝΔΑΜΩΝΟΣΤΟΥΑΡΙ
 ΤΑΡΧΟΥΑΜΦΙΣΣΕΩΣΠΑΡΑΔΕΩΡΙΕΩΝΤΩΝΕΓΓΜΗΤΡΟ
 ΔΛΕΩΣΤΕΙΣΕΟΥΤΟΥΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥΚΥΤΙΝΙΕΩΣΠΑΡΑ
- 25 ΠΕΡΡΑΙΒΩΝΧΑΡΙΔΗΜΟΥΤΟΥΦΙΛΟΚΡΑΤΟΥΓΟΝΝΕΩΣ
 ΡΑΔΕΩΡΙΕΩΝΤΩΝΕΚΠΕΛΟΠΟΝΝΗΣΣΟΥΔΙΟΙΤΑΤΟΥ
 ΛΟΣΤΡΑΤΟΥΣΙΚΥΩΝΙΟΥΠΑΡΑΔΕΕΥΒΟΕΩΝΑΝΤΙΛΕΟΝ
 ΣΤΟΥΠΟΛΙΑΓΡΟΥΧΑΛΚΙΔΕΩΣ ΕΠΕΙΔΗΟΙΠΕΡΙ
 ΟΝΔΙΟΝΥΣΟΝΤΕΧΝΙΤΑΙΟΙΕΝΑΘΗΝΑΙΣΨΗΦΙΣΜΑΚΑΙ
- 30 ΤΡΕΪΒΕΥΤΑΣΑΠΟΣΤΕΙΛΑΝΤΕΣΔΙΟΝΥΣΙΟΝΝΥΝΦΙΔΟΣ
 ΑΓΙΚΟΝΥΠΟΔΙΔΑΣΚΑΛΟΝΘΥΜΟΝ ΦΙΛΟΚΛΕΟΥΣ

- 41 ΝΤΛ
 ΑΙΣΤΕΧΝΙΤΑΙ
 ΙΣΤΟΝΑΕΙΧΡΟΝΟΝΚΑ
 ΛΑΙΑΥΤΟΥΣΑΤΕΛΕΙΣ
 ΤΟΝΤΕΧΝΙΤΗΝΤΟΝΜΕ
 ΓΝΟΔΟΥΜΗΤΕΠΟΛΕΜΟΥΜΗ
 ΗΔΕΡΥΣΙΑΙΕΙΝΑΛΛΕΙΝΑΙ
 ΥΠΡΑΓΜΟΝΗΤΟΥΣΕΑΝΜΗΤΙΣ
 ΔΙΟΝΧΡΕΟΣΕΑΝΔΕΤΙΣΤΑΡΑΤΑΥ
 ΜΗ
- 45

50

ΤΩΝΑΜΦΙΚΤΙΟΣΙΚΑΙΑΥΤΟΣΚΑΙ
 ΗΜΑΚΑΤΑΤΟΥΤΕΧΝΙΤΟΥΣΥΝΤΕΛ
 ΟΜΕΝΩΝΥΠ'ΑΡΧΗΗΤΕΑΣΥΛΙ
 ΤΑΙΣΤΟΙΣΕΝΑΘΗΝΑΙΣΚΑΙ

55

ΙΛΚΟΛΟΥΘΑΠΡΑΤΤΟΝΤΕΣ,
 ΕΙΑΝΑΓΡΑΨΑΙΔΕΤΟΔΕΤΟΔΟΓΙ
 ΑΦΟΙΖΟΜΕΙΩΣΔΕΚΑΙΔΙΑΠΤΟΣΤΕΙΛΑΣΘΑΙΤΟΥΔΟ
 ΑΤΟΣΤΟΑΝΤΙΓΡΑΦΟΝΤΡΟΣΤΟΝΔΗΜΟΝΤΟΝΑΘΗΝΑΙ
 ΩΝΟΠΩΣΠΑΡΑΚΟΛΟΥΘΗΤΑΔΕΔΟΜΕΝΑΦΙΛΑΝΘΡΩΠΑΓΓΑ
 ΡΑΤΩΝΑΜΦΙΚΤΙΟΝΩΝΤΟΙΣΕΝΑΘΗΝΑΙΣΤΕΧΝΙΤΑΙΣΕΙΝΑΙ
 60 ΔΕΤΑΥΤΑΤΟΙΣΕΝΑΘΗΝΑΙΣΤΕΧΝΙΤΑΙΣΕΑΜΜΗΤΙΡΩΜΑΙ
 ΟΙΣΥΠΕΝΑΝΤΙΟΝΗΙ ΔΟΓΜΑΑΡΧΑΙΟΝΑΜΦΙΚΤΙΟ
 ΝΩΝΕΠ'ΙΕΡΩΝΟΣΑΡΧΟΝΤΟΣΕΝΔΕΛΦΟΙΣΠΥΛΑΙΑΣΕΑΡΙΝΑΣ
 ΙΕΡΟΜΝΑΜΟΝΟΥΝΤΩΝΘΕΣΣΑΛΩΝΙΠΤΟΔΑΜΑΛΕΟΝΤΟΣΑΙ
 ΤΩΩΝΛΥΚΕΑΔΩΡΙΜΑΧΟΥΒΟΙΩΤΩΝΑΣΩΠΩΝΟΣΔΙΟΝΥΣΙ
 65 ΔΟΥΦΩΚΕΩΝΕΥΦΡΕΑΧΑΡΕΑ ΕΔΟΞΕΝΤΟΙΣΑΜΦΙΚΤΙ
 ΟΣΙΝΚΑΙΤΟΙΣΙΕΡΟΜΝΑΜΟΣΙΝΚΑΙΤΟΙΣΑΓΟΡΑΤΡΟΙΣΟΠΩ
 ΗΙΕΙΣΠΑΝΤΑΧΡΟΝΟΝΑΣΥΛΙΑΚΑΙΑΤΕΛΕΙΑΤΟΙΣΤΕΧΝΙ
 ΤΑΙΣΤΟΙΣΕΝΑΘΗΝΑΙΣΚΑΙΜΗΗΙΑΓΩΓΙΜΟΣΜΗΘΕΙΣΜΗΘΑΜΟ
 ΘΕΝΜΗΤΕΠΤΟΛΕΜΟΥΜΗΤΕΕΙΡΑΝΑΣΜΗΤΕΤΑΧΡΗΜΑΤΑΥ
 70 ΤΩΝΑΛΛΗΙΑΥΤΟΙΣΑΤΕΛΕΙΑΚΑΙΑΣΦΑΛΕΙΑΕΙΣΠΑΝΤΑΧΡΟ
 ΟΝΗΣΥΝΚΕΧΩΡΗΜΕΝΗΥΠΟΠΑΝΤΩΝΤΩΝΕΛΛΑΝΩΝΒΕΒΑΙΑΕΙ
 ΑΙΔΕΤΟΥΣΤΕΧΝΙΤΑΣΑΤΕΛΕΙΣΣΤΡΑΤΕΙΑΣΠΕΠΙΚΑΣΚΑΝΑΥΤΙ
 ΑΣΚΑΙΕΙΣΦΟΡΑΣΠΑΣΑΣΟΠΩΣΤΟΙΣΘΕΟΙΣΑΙΤΙΜΑΙΚΑΙΑΙΘΥ
 ΤΦΑΣΕΙΣΙΤΕΤΑΓΜΕΝΟΙΟΙΤΕΧΝΙΤΑΙΣΥΝΤΕΛΩΝΤΑΙΕΝΤΟΙΣ

76

ΙΕΡΩ ΡΟΖΤΑΙΣΤ
 ΤΩΔΕΜΗΔΕΝΙΑΓΕΙΝΤΟΝΤ
 ΕΕΙΡΗΝΑΣΜΗΔΕΣΥΛΑΝΕΙΚΑ
 ΥΠΟΧΡΕΟΣΚΑΙΕΑΝΙΔΙΟΥΗΣΥΝ

80

ΙΤΑΣ ΕΑΝΔΕΤΙΣΠΑΡΑΤΑΥΤΑΓΓΟΗ,
 ΑΜΦΙΚΤΙΟΣΙΑΥΤΟΣΤΕΚΑΙΑΠΤΟΛΙΣΕΝΑΙΑΝΤΟΑΛ
 ΑΤΟΥΤΕΧΝΙΤΑΣΥΝΤΕΛΕΣΘΗΕΙΜΕΝΔΕΤΑΝΑΤΕΛΕΙ/
 ΦΑΛΕΙΑΝΤΑΝΔΕΔΟΜΕΝΑΝΥΠΤΟΑΜΦΙΚΤΙΟΝΩΝΤΟΙΣΕΝ
 ΤΕΧΝΙΤΑΙΣΕΙΣΤΟΝΑΕΙΧΡΟΝΟΝΟΥΣΙΝΑΠΤΟΛΥΠΤΡΑΓΜΟΝ,

85 ΤΟΥΣ ΔΕ ΓΡΑΜΜΑΤΕΙΣ ΑΝΑΓΡΑΨΑΙ ΤΟ ΔΟΓΜΑ ΕΙΣ ΣΤΗΛΑΝ
 ἄΝΑΚΑΙΣΤΗΣΑΙ ΕΝ ΔΕΛΦΟΙΣ ΠΕΜΨΑΙ ΔΕ ΚΑΙ ΠΟΤΙΑΘΗΝΑΙ Ο
 ΤΟΥ ΔΟΓΜΑΤΟΣ ΤΟΥ ΔΕ ἈΝΤΙΓΡΑΦΟΝ ΕΣΦΡΑΓΙΣΜΕΝΟΝ ΙΝΑ ΕΙΔΩ
 ΣΙΝ ΟΙΤΕΧΝΙΤΑΙ ΟΤΙ ΟΙ ἈΜΦΙΚΤΙΟΝΕΣ ΠΛΕΙΣΤΑΝ ΕΧΟΝΤΙ ΠΡΟΝΟΙΑ
 ὙΠΕΡ ΤΑΣ ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΘΕΟΥΣ ΕΥΣΕΒΕΙΑΣ ΚΑΙ ΚΑΤΑ ΚΟΛΟΥΘΗΚΑ
 90 ΤΙ ΤΟΙΣ ΠΑΡΚΑΛΟΥΜΕΝΟΙΣ ὙΠΟ ΤΩΝ ΤΕΧΝΙΤΑΝ ΠΕΙΡΑΣΟΝΤΑ
 ΔΕ ΚΑΙ ΕΙΣ ΤΡΟΛΟΙΠΟΝΤΑΥΤΑ ΤΕ ΦΥΛΑΣΣΕΙΝ ΕΙΣ ΤΟΝ ΑΓΓΛῆ
 ΧΡΟΝΟΝ ΚΑΙ ἈΛΛΟ ΟΤΙΑΝ ΕΧΩΝΤΙΑ ΓΑΘΟΝ ΠΡΟΣ Ἀντ
 ΤΩΝ ΠΕΡΙ ΤΟΝ ΔΙΟΝΥΣΟΝ ΤΕΧΝΙΤΑΝ ΠΡΕΣΒΕ
 ΤΟΙΗΤΗΣ ΤΡΑΓΩΙΔΙΩΝ ΝΕΟ ΠΤΟΛΕΜΟΣ Τ

[Θ ε ο] ἰ. Δ ό γ μ α ᾿Α μ φ ι κ τ ι ό ν ω ν.

[᾿Αρ]χοντος ἐν Δελφοῖς ᾿Αριστίωνος τοῦ ᾿Αναξαν-

[δρι]δου, μηνός Βουκατίου, Πυθίους· ἔδοξεν τοῖς ᾿Α[μ]-

[φικτι]οσιν τοῖς συνελθοῦσιν, ἱερομνημονού[ν]-

5 [των π]αρά μὲν Θεσσαλῶν Λέοντος τοῦ Κλε[ίππου]

[᾿Ατραγίου], Πολλίχου τοῦ Φρύνου Γομφέως, [παρά δέ]

[᾿Αχαιῶν Φθι]ωτῶν Μνασάρχου τοῦ Λέ[οντος Λαρισαίου],

[Κρατησιμάχο]υ τοῦ Πολίτου Μελ[ιταιέως, παρά δέ]

[Μαλιέων.]νου τοῦ Ξενο[λάου ᾿Εχιναίου, πα]-

10 [ρά] δέ Δολόπων Δεζάνδρου τοῦ Κλεωνύμου [᾿Αγ]-

[γ]ειάτου, παρά δέ Δελφῶν ᾿Αγῶνος τοῦ ᾿Αριστίωνο[ς],

[᾿Α]βρομάχου τοῦ Μαντίου, παρά δέ Φωκέων Τιμοκρά-

[τ]ους καὶ Φαύλλου Λιλαίεων, παρά δέ Βοιωτῶν ᾿Αθ-

[ν]ίου τοῦ ᾿Οφέλτου Θηβαίου, Δημοκρίτου τοῦ Εὐθύμου

15 [Θ]εσπιδέως, παρ δέ Μαγνήτων Θεοδότου τοῦ Διο-

[γ]ένου Δημητρίου τοῦ ᾿Εστιαίου Δημητρίων, παρά

[δ]έ Αἰνιάνων Μοσχίωνος τοῦ Σιττύρα καὶ ᾿Εχεςθέ-

[ν]ου τοῦ ᾿Αριστομένου ᾿Υπαταίων, παρά δέ ᾿Αθηναίων

[Διον]υσογένου τοῦ ᾿Αθηνοδώρου, παρά δέ Οἰταίων Φύ-

20 [λου το]ῦ Μελάντα ᾿Ηρακλεώτου, παρά δέ Λοκρῶν ᾿Υ-

[ποκ]νημιδίων Πύθωνος τοῦ ᾿Αριστίωνος ᾿Οπουντίου,

[πα]ρά δέ Λοκρῶν τῶν ᾿Εσπερίων Δάμωνος τοῦ ᾿Αρι-

[σ]τάρχου ᾿Αμφισσέως, παρά δέ Δωριέων τῶν ἐγγ Μητρο-

[πό]λεως Τεισέου τοῦ ᾿Αλεζάνδρου Κυτινιέως, παρά

25 [δέ] Περραιβῶν Χαριδήμου τοῦ Φιλοκράτου Γοννέως,

- [πα]ρὰ δὲ Δωριέων τῶν ἐκ Πελοποννήσου Διοίτα τοῦ
 [Νικ]οστράτου Σικυωνίου, παρὰ δὲ Εὐβοέων Ἀντιλέον-
 [το]ς τοῦ Πολιάγρου Χαλκιδέως. — Ἐπειδὴ οἱ περὶ
 [τὸ]ν Διόνυσον τεχνῖται οἱ ἐν Ἀθήναις ψήφίζμα καὶ
 30 [π]ρεζβευτὰς ἀποστείλαντες Διονύσιον Νύνφιδος
 [τρ]αγικὸν ὑποδιδάσκαλον, Θυμο[τέλη]ν Φιλοκλέους
 [τραγικὸν ποιητὴν, Ἐλπίνικον Ἐπικράτου τραγικὸν ὑπο]-
 [διδάσκαλον, Φιλίωνα Φιλομήλου τραγικὸν ὑποδι]-
 [δάσκαλον, Ἀρίστωνα Ζήνωνος τραγικὸν ὑποδιδάσ]-
 35 [καλον, ἀνανενέωνται τὴν δεδομένην τοῖς τεχνίταις]
 [τοῖς ἐν Ἀθήναις πρότερον ὑπὸ τῶν Ἀμφικτιόνων ἀσυ]-
 [λίαν καὶ ἀσφάλειαν κατὰ τὸ δόγμα, καὶ παρακκλουῖσιν]
 [τοὺς Ἀμφικτιόνας ἀκόλουθα πράττοντας τῇ τῶν προ]-
 [γόνων αἵρέσει συντηρῆσαι τὰ ψηφισθέντα ἑαυτοῖς]
 40 [φιλάνθρωπα· ὅπως οὖν καὶ οἱ Ἀμφικτιόνες φαίνωνται]
 [τὰ πρότερον δεδομένα βεβαιοῦ]ν[τες, δεδοχθαι]
 [τοῖς Ἀμφικτίοσιν εἶναι τοῖς ἐν Ἀθῆναις τεχνίταις τὴν]
 [τε ἀσυλίαν καὶ τὴν ἀσφάλειαν εἰς τὸν αἰεὶ χρόνον κα-]
 [θᾶ καὶ ἐξ ἀρχῆς ὑπῆρχεν, καὶ εἶν]αι αὐτοὺς ἀτελεῖς,
 45 [καὶ μὴ ἐξεῖναι μηθεὶ ἄγειν] τὸν τεχνίτην τὸν με-
 [τέχοντα τῆς ἐν Ἀθῆναις συνόδου μήτε πολέμου μή-]
 [τε εἰρήνης, μηδὲ συλᾶν, μ]ηδὲ ῥυσιάζειν, ἀλλ' εἶναι
 [αὐτοὺς ἱεροὺς καὶ ἀπολ]υπραγμονήτους, ἐὰν μὴ τις
 [ἄγῃ τινὰ τούτων πρὸς ἑ]διδον χρέος· ἐὰν δὲ τις παρὰ ταῦ-
 50 [τα ποιῇ, ὑπόδικος ἔσ]τω ἐν Ἀμφικτίοσι καὶ αὐτὸς καὶ
 [ἡ πόλις ἐν ᾗ ἂν τὸ ἀδίκ]ημα κατὰ τοῦ τεχνίτου συντε[λε]-
 [σθῇ, ἵνα τούτων γιν]ομένων ὑπάρχηι ἡ τε ἀσυλί[α καὶ]
 [ἡ ἀσφάλεια τοῖς τεχνί]ταις τοῖς ἐν Ἀθῆναις, καὶ [οἱ Ἀμφι]-
 [κτιόνες φαίνωντα]ι ἀκόλουθα πράττοντες [τῇ]
 55 [τῶν προγόνων αἵρεσ]ει· ἀναγκράψαι δὲ τὸδε τὸ δόγ[μα]
 [ἐν Δε]λφοῖς, ὁμοίως δὲ καὶ διαποστεῖλασθαι τοῦ δό-
 [γμα]τος τὸ ἀντίγραφον πρὸς τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναί-
 [ω]ν, ὅπως παρακολουθῇ τὰ δεδομένα φιλάνθρωπα πα-
 ρὰ τῶν Ἀμφικτιόνων τοῖς ἐν Ἀθῆναις τεχνίταις· εἶναι
 60 δὲ ταῦτα τοῖς ἐν Ἀθῆναις τεχνίταις, ἐὰν μὴ τι Ῥωμαί-

- οἰς ὑπεναντίον ἦι. — Δόγμα ἀρχαῖον Ἀμφικτιό-
νων. Ἐπὶ Ἰέρωνος ἄρχοντος ἐν Δελφοῖς, πυλαίας ἐαρινᾶς,
ιερομναμονούντων Θεσσαλῶν Ἱπποδάμα, Λέοντος, Αἰ-
τωλῶν Λυκέα, Δωριμάχου, Βοιωτῶν Ἀσώπωνος, Διονυσί-
65 δου, Φωκέων Εὐφρέα, Χαρέα· ἔδοξεν τοῖς Ἀμφικτιό-
σιν καὶ τοῖς ἱερομνάμοσιν καὶ τοῖς ἀγορατροῖς ὅπ[ω]ς
ἦι εἰς πάντα χρόνον ἀσυλία καὶ ἀτέλεια τοῖς τεχνί-
ταις τοῖς ἐν Ἀθήναις, καὶ μὴ ἦι ἀγώγιμος μηθεὶς μηθαμό-
θεν μήτε πολέμου μήτε εἰρήνας μήτε τὰ χρήματα αὐ-
70 τῶν, ἀλλ' ἦι αὐτοῖς ἀτέλεια καὶ ἀσφάλεια εἰς πάντα χρό-
[ν]ον ἢ συνεχωρημένη ὑπὸ πάντων τῶν Ἑλλάνων βεβαία, εἰ-
[ν]αι δὲ τοὺς τεχνίτας ἀτελεῖς στρατείας πεζικᾶς καὶ ναυτι-
[κᾶς] καὶ εἰσφορᾶς πάσας, ὅπως τοῖς θεοῖς αἱ τιμαὶ καὶ αἱ θυ-
[σίαι ἐ]φ' ἃς εἰσι τεταγμένοι οἱ τεχνῖται συντελώνται ἐν τοῖς
-
- 75 [καθήκουσιν χρόνοις, ὄντων αὐτῶν ἀπολυπραγ]-
[μονήτων καὶ] ἱερῶ[ν π]ρὸς ταῖς τ[ῶν θεῶν λειτουργί]-
[αις· μὴ ἐξέσ]τω δὲ μηδενὶ ἄγειν τὸν τ[εχνίταν μήτε πο]-
[λέμου μήτ]ε εἰρήνας μηδὲ συλᾶν, εἰ κα [μὴ χρέος ἔχων]
[πόλει ἦι] ὑπόχρεος, καὶ ἐὰν ἰδίου ἦι συν[εδρίου ὑπόχρεος]
80 [ὁ τεχνί]τας· ἐὰν δὲ τις παρὰ ταῦτα ποιῇ[ι, ὑπόδικος ἔστω]
[ἐν] Ἀμφικτιόσι αὐτός τε καὶ ἁ πόλις ἐν αἰ ἂν τὸ ἀ[δίκημα κα]-
[τὰ] τοῦ τεχνίτα συντελεσθῇ· εἴμεν δὴ τὰν ἀτέλει[αν καὶ τὰν ἀ]-
[σφάλειαν τὰν δεδομένην ὑπὸ Ἀμφικτιόνων τοῖς ἐν Ἀθήναις]
[τεχνίταις εἰς τὸν αἰεὶ χρόνον οὖσιν ἀπολυπραγμονήτοις].
- 85 τοὺς δὲ γραμματεῖς ἀναγράψαι τὸ δόγμα εἰς στήλαν [λιθί]-
ναν, καὶ στήσαι ἐν Δελφοῖς, πέμψαι δὲ καὶ ποτὶ Ἀθηναί[ους]
τοῦ δόγματος τοῦδε ἀντίγραφον ἐσφραγιζμένον, ἵνα εἰδῶ-
σιν οἱ τεχνῖται ὅτι οἱ Ἀμφικτιόνες πλείσταν ἔχοντι πρόνοια[ν]
ὑπὲρ τᾶς πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσεβείας, καὶ κατακολουθήκα-
90 τι τοῖς παρχαλουμένοις ὑπὸ τῶν τεχνιτᾶν, πειράσσοντα[ι]
δὲ καὶ εἰς τὸ λοιπὸν ταῦτά τε φυλάσσειν εἰς τὸν ἅπα[ντα]
χρόνον, καὶ ἄλλο ὅτι ἂν ἔχωντι ἀγαθὸν προσαύ[ξειν ὑπὲρ]
τῶν περὶ τὸν Διόνυσον τεχνιτᾶν. Πρέσβε[ις] Ἀστυδάμας]
[π]οιητῆς τραγωιδιῶν, Νεοπτόλεμος [τραγωιδός].

Pour la troisième pierre, d'après sa hauteur totale (que nous connaissons par la pierre correspondante de l'ante Nord) et d'après l'écartement régulier des lignes conservées, il paraît certain que le nombre des lignes entièrement perdues est de 9. Au reste dans ce passage, le texte de l'exemplaire d'Athènes se répartit bien sur 9 lignes, ayant chacune 40 lettres environ, comme les précédentes.

Évidemment, après ce que nous connaissions déjà de ces deux décrets par la copie d'Athènes, l'exemplaire de Delphes, pour les faits, ne nous apprend rien de nouveau : nous savions que les technites d'Athènes, à cause de leur caractère religieux, avaient de bonne heure obtenu des Amphictyons l'ἀσυλία, l'ἀσφαλεια et l'ἀτέλεια. Tous ceux qui se sont occupés de leur collège ont commenté ces inscriptions : il n'est pas nécessaire d'y revenir.

Si j'en ai donné à nouveau le texte complet, c'est qu'il comporte, dans le détail, un certain nombre d'améliorations. Ainsi, la copie du *Corpus* comprenait beaucoup de suppléments ; ils se trouvent à présent confirmés ou corrigés. A cet égard, les différences les plus sensibles sont au début du décret ancien ; nous trouvons là en effet une construction qu'on ne pouvait pas supposer, ἔδοξε suivi d'abord de ὅπως, puis d'un infinitif : ἔδοξε . . . ὅπως ἥι εἰς πάντα χρόνον ἀσυλία . . . , καὶ μὴ ἥι ἀγώγιμος μῆθεις . . . , ἀλλ' ἥι αὐτοῖς ἀτέλεια . . . , εἶναι δὲ τοὺς τεχνίτας ἀτελεῖς στρατείας. Tous ces subjonctifs avec ὅπως dépendent de ἔδοξε au même titre que εἶναι ; je n'ai rencontré aucun exemple semblable pour le III^e siècle. De même, toujours dans cette phrase (l. 68-69), τὰ χρήματα αὐτῶν, après μῆθεις, forme une construction très compréhensible ; mais l'accord ainsi fait est plus logique que grammatical, et l'on ne devait pas non plus y songer dans une restitution.

En somme, je crois notre texte maintenant bien établi, sauf pour deux ou trois passages : l. 7-8 : Λα[ρισχίου] et [Κρατησι]μάχου sont des restitutions de M. Pomtow (*Neue Jahrbücher*, 1894, p. 677) ; — l. 9 : il nous manque le nom du hiéromnémon Malien ; — l. 19-20 : les suppléments Φύ[λου] et [Διονύσο-

γένου ne sont que probables ; — l. 79 : la copie de Delphes nous donne : καὶ ἐὰν ἰδίου ᾗ συν. . . . ; d'après celle d'Athènes, il nous faut terminer la ligne par ου ὑπόχρεος ; évidemment, il n'y avait entre συν. . . . et ου que fort peu de lettres ; et, de plus, je crois distinguer après συν le bas d'un ε : ΣΥΝΕ. Malgré toutes ces indications, parmi les mots commençant par συνε. . . (συνεδρίου, συνεργοῦ, συνεστίου), je n'en vois aucun qui s'impose ; le premier serait peut-être encore à préférer ; mais l'adjectif ἴδιος ne lui convient guère, à moins d'entendre par là, en l'opposant à πόλει, une association qui ne soit pas un État(1).

Puisque nous avons ici deux copies officielles d'un même texte, il est intéressant de collationner les parties conservées à la fois dans l'une et dans l'autre ; nous y verrons une fois de plus combien les anciens s'inquiétaient moins que nous, en pareil cas, d'une exactitude minutieuse. D'abord, à Athènes, on a gravé en premier lieu l'inscription la plus ancienne, et ensuite la plus récente ; le graveur de Delphes a adopté l'ordre contraire : il a commencé par le décret rendu de son temps. Mais là n'est pas la seule différence.

*Exemplaire de Delphes.**Exemplaire d'Athènes.*

l. 1 Θεοί. Δόγμα Ἀμφικτιόνων.

l. 40-52. Ce titre manque ; il est remplacé par une courte lettre des Amphictyons au peuple d'Athènes.

l. 13 Τιμοκράτους καὶ Φαύλλου Λιλαιέων.

l. 61 Τιμοκράτους καὶ Φαύλλου τῶν Ἐπινίκου Λιλαιέων.

l. 15 πᾶρ δὲ Μαγνήτων. — Cette forme πᾶρ pour παρά se trouve assez fréquemment dans la Grèce du Nord, (cf. à Delphes : *W.F.*, 403-43 : πᾶρ

l. 63 παρὰ δὲ Μαγνήτων.

(1) Peut-être une autre explication peut-elle être proposée. Le nom de la personne envers qui on est débiteur se met au datif ; il ne paraît donc pas qu'on doive opposer à πόλει les génitifs ἰδίου συνεδρίου. Cette union de mots elle-même est singulière. Un génitif joint à ὑπόχρεος indique d'ordinaire l'objet de la dette ; ce sera ici un contrat privé opposé à une dette envers l'État : ἰδίου συν[δόλου] ou un mot analogue. L'antithèse sera juste et complète entre les deux termes de la comparaison : χρεός ἐχων πόλει ᾗ ὑπόχρεος — ἰδίου συνδόλου ᾗ ὑπόχρεος ; cf. l. 49 ἴδιον χρεός, T. H].

- Ξένωνα; 14, πὰρ Κλεόμαχον), et, en général, dans tous les pays éoliens.
- l. 23 ἐγγ Μητροπόλεως. — Le second γ paraît n'être qu'une dittographie; du moins Meyer (*Gram. gr.*, 1^{re} éd., § 280) considère ainsi ἐγγ Μαγνησίας.
- l. 26 ἐκ Πελοποννήσου.
- l. 29-30 ψήφιζμα καὶ πρεζδευτάς. — Le ζ ne paraît pas être une particularité de la langue de Delphes (cf. *CIA*, II, 468, l. 16: ψήφιζμα; — *CIA*, III, 616: πρεζδευτοῦ).
- l. 30 Νύνφιδος. — Assimilation non faite (cf. à Delphes, *W.F.*, 200, l. 6: "Αθανῶς).
- l. 44 εἶναι αὐτοὺς ἀτελεῖς.
- l. 50 Ἀμφικτίουσι.
- l. 55 τὸδε τὸ δόγμα.
- l. 56-57 τοῦ δόγματος.
- l. 58 δεδομένα.
- l. 60 ἐὰν μή.
- l. 61-62 Δόγμα ἀρχαίων Ἀμφικτιόνων.
- l. 72-73 ἀτελεῖς στρατείας πεζικᾶς καὶ ναυτικᾶς καὶ εἰσφορᾶς πάσας.
- l. 79 πόλει ἢ ὑποχρεως.
- l. 85 εἰς στήλαν.
- l. 87 ἐσφραγιζμένον (cf. l. 29-30).
- l. 87-88: εἰδῶσιν.
- l. 90 παρακαλουμένοις.
- l. 65 ἐγ Μητροπόλεως.
- l. 67 ἐκ Πελοποννήσου.
- l. 70 ψήφισμα καὶ πρεσβευτάς.
- l. 44 Νύμφιδος.
- l. 81-82: εἶναι αὐτοὺς στρατείας ἀτελεῖς. (στρατείας n'est qu'une restitution; mais elle paraît certaine).
- l. 86 Ἀμφικτίουσιν.
- l. 90 τὸ δόγμα.
- l. 91 τοῦ δόγματος τοῦδε.
- l. 92 δεδομένα.
- l. 94 ἐὰν μή.
- l. 1-2 A la place de ce titre: Θεοί.— Ἐκ τοῦ Μητροπόου.
- l. 14-15: καὶ εἰσφορᾶς πάσας manque.
- l. 21 πόλει ἢ ὑποχρεως (à côté de ὑποχρεως, l. 22).
- l. 29 εἰστήλαν.
- l. 31 ἐσφραγισμένον.
- l. 31 εἰδῶντι. — C'est en effet la forme ordinaire à Delphes: le graveur d'Athènes, ayant déjà transcrit beaucoup de formes étrangères à son dialecte, a maintenant une tendance à en mettre partout.
- l. 34 παρακαλουμένοις.

Nous n'avons pu utiliser dans ce tableau que les parties de l'inscription également conservées dans nos deux copies. Mais c'en est assez pour nous montrer, comme on pouvait s'y attendre, outre des différences orthographiques plus ou moins graves, des additions et des suppressions de mots dont quelques-

uns avaient de l'importance, comme : ἀτελεῖς εἰσφορᾶς πάσας, oubliés dans la copie d'Athènes. Appliquons cette remarque à l'exemple souvent rappelé du traité conclu, peu de temps après la paix de Nicias, entre Athènes d'une part, et de l'autre, Argos, Elis et Mantinée. Thucydide l'a cité dans son histoire (V, 47), et, par un heureux hasard il nous est parvenu, gravé sur marbre, un fragment du texte officiel (*CIA*, IV, n° 46 b, p. 14) qui, si incomplet qu'il soit, suffit cependant pour permettre une comparaison au moins partielle avec Thucydide. Les différences sont assez nombreuses, sinon très considérables. Mais faut-il en conclure, comme le voulait Kirchhoff, à un état de corruption profonde de nos manuscrits? Nullement. Sans doute plusieurs des variantes ainsi constatées peuvent être, et même doivent être le fait des scribes qui ont recopié les uns sur les autres le texte de l'historien; mais le plus grand nombre provient vraisemblablement de Thucydide lui-même ou du copiste auquel il avait demandé une collation du document officiel. C'était déjà l'opinion de Classen, de Mahaffy, d'A. Croiset: notre inscription, semble-t-il, est assez propre à la confirmer.

Pour en revenir à l'épigraphie delphique, un dernier avantage de l'exemplaire nouveau de nos décrets est de compléter pour nous deux listes amphictyoniques. Dans la plus ancienne (archonte Ἰέρων), nous gagnons seulement de connaître les noms des hiéromnémons phocidiens: Εὐφρέας et Χαρέας doivent remplacer les restitutions de M. Pomtow, Χαίρεας et Χερίας. La date du décret n'est pas antérieure à 278, et doit être peu postérieure à cette année. La démonstration en a été faite depuis longtemps déjà; M. Pomtow l'a encore reprise récemment (*Neue Jahrbücher*, 1894, p. 500); je ne vois malheureusement pas de moyen de la préciser davantage. En vain savons-nous maintenant que le second député des technites était l'acteur Néoptolémος; ce nom n'est pas plus exceptionnel parmi les tragédiens que celui d'Astydamas parmi les poètes tragiques.

Dans la seconde liste, plusieurs lignes manquaient sur l'exemplaire d'Athènes; nous pouvons aujourd'hui la reconstituer

tout entière. Elle comprend 24 noms : sauf un ordre différent, la composition de l'amphictyonie est la même que dans le procès-verbal de la décision des hiéromnémons relative au déficit constaté dans le trésor d'Apollon (*Monument bilingue*, col IV (1) = Wescher, p. 56).

Décret sur les techniles

2 Thessaliens.
2 Achéens Phthiotes.
1 Malien.
1 Dolope.
2 Delphiens.
2 Phocidiens.
2 Béotiens.
2 Magnètes.
2 Ænians.
1 Athénien.
1 Cétéen.
1 Locrien Hypocnémidien.
1 Locrien Hespérien.
1 Dorien de la Métropole.
1 Perrhèbe.
1 Dorien du Péloponnèse.
1 Eubéen.

Monument bilingue.

2 Delphiens.
2 Thessaliens.
2 Phocidiens.
1 Dorien de la Métropole.
1 Dorien du Péloponnèse.
1 Athénien.
1 Eubéen.
2 Béotiens.
2 Achéens Phthiotes.
1 Malien.
1 Cétéen.
1 Dolope.
1 Perrhèbe.
2 Magnètes.
2 Ænians.
1 Locrien Hypocnémidien.
1 Locrien Hespérien.

La liste du monument bilingue est un peu postérieure à notre inscription. Quant à celle-ci, l'archontat d' Ἀριστίων Ἀναξανδροῦ appartient certainement à la IX^e prêtrise ; et sa date, précisée par le fait qu'il tombe dans une année pythique, et par le synchronisme avec l'archonte athénien Démonstratos, paraît fixée avec beaucoup de vraisemblance exactement en 130 av. J.-C. (cf. *BCH*, XXII, p. 147-148 ; XXIII, p. 316, n° 1 ; — Ferguson, *The Athenian archons*, p. 77-78).

II.

Notre seconde inscription était gravée sur l'orthostate du Trésor : elle commençait au haut d'une pierre, descendait jusqu'à 5 centimètres du bord inférieur ; et là, comme la saillie

(1) Cf. pour l'analyse de ce document, Pomtow, *Neue Jahrb.*, 1894, p. 669 sqq. ; — *BCH*, XX, 1896, p. 722.

du soubassement était une gêne pour le lapicide, les quatre dernières lignes ont été reportées sur le haut de la pierre voisine. L'aspect des caractères, aussi bien que le sens, ne laisse pas de doute sur ce rapprochement. Les lettres sont très soignées, parfaitement régulières, et leur hauteur est déterminée d'avance par un réglage tracé de 7 en 7 millimètres.

De la première pierre, la partie droite est conservée tout d'un bloc, sur un peu plus de la moitié de la largeur et des deux tiers de la hauteur (Inv. n° 219). A ce morceau principal se rattachent un grand nombre de fragments, souvent fort petits; il n'y en a pas moins de 24, dont très peu, on le comprend, ont été catalogués (Inv. n°s 114, 267, 268, 281, 723, 970, 3919). Je crois pouvoir garantir la place donnée à tous ces débris; car j'ai fait reconstituer la pierre sur le chantier: les rapprochement se sont opérés matériellement sans difficulté. Le bord gauche manque sur toute la hauteur. La seconde pierre est brisée seulement en deux morceaux; ils ne se raccordent pas exactement, au moins à la surface (Inv. n°s 306 et 316).

Pour l'inscription précédente, il en existait, nous l'avons vu, un double à Athènes; il en était de même pour celle-ci. Les Amphictyons, en accordant aux prêtres des technites le droit de la *χρυσοφορία*, avaient envoyé une copie de leur décret à la ville d'Athènes: ils précisaient l'endroit où on devait la graver, l'Acropole (l. 42: ἀναγράψαι τὸδε τὸ δόγμα . . . ὁμοίως καὶ ἐν Ἀθήναις ἐν Ἀκροπόλει); et là en effet on en a retrouvé deux morceaux. L'un forme le haut du fragment *a* de *CIA*, II, 552; l'autre, publié d'abord par M. Pomtow (*Neue Jahrbücher*, 1894, p. 679) a été donné ensuite par M. Kœhler dans les suppléments du *Corpus* attique (*CIA*, IV², 551 c). La forme des lettres, reproduite fort inexactement dans le *Corpus*(1), ne pouvait guère donner l'idée de rapporter les deux morceaux à la même pierre; mais notre texte de Delphes ne nous permet pas d'hésiter à cet égard. J'écris en italique, dans ma transcription, les passages conservés dans les fragments d'Athènes

(1) L'original, au lieu de ces apices si accentués, a simplement l'extrémité des traits droits renforcée.

pre pierre.

ΣΥΓΚΛΕΙΔΟΥΤΟ ἸΛΛΕΙΔΟ
ΟΥΛΥΜΠΙΑΔΟ ΚΙΕΡΙΩΣΚ
-ΑΤΟΥΕΥΔΩΡ ΚΑΛΛΙΑ
ἸΩΝΣΙΜΑΔΑΦΗ-ΑΙΟΥΑ
ΑΤΕΩΣΠΑΡΔΕΜ
ΚΙΩΝΟΣΤΟΥΣΙΤ
ἸΤΑΙΩΝΕΥΒΟΛΑΟ
ΟΥΠΑΡΑΔΕΔΩΡΙΞ
ΕΥΛΟΓΟΥΑΓΓΕ

10

ΟΣΙΝ ΕΠΕΙ ΓΕΓΟΝΕ ΑΙ
ΩΠΟΙΣΑΓΑΘΩΝΑΡΧΗ -Ι
ΝΗΘΗΙ' ΣΠΡΟΣΑΛΛΗΛ

15

ΟΤΙΜ ΣΤΟΝΑΓΑΘΟ
ΠΩΝΝΟΜΩΝ
ΤΗΝΕΞΕ, ῥΩΝΕΥΧΡ
ΥΜΕΛΙΚ
ΠΟΙΗΤΣ

20

Α ΤΟΥ ὈΝΔΙΟΥΣΩΝΤΕΧΝΙΤ
ΑΔΕΤΑΠΡΟΣ-ΘΕΑΝΚΑΙ ΤΙΜΗΝΔΙ
ΤΑΛΑΜΒΑΝΕΙΝ ΟΥΣΑΘΗΝΗΣΙ
ΑΙΠΡΕΣΒΕΥΤΑΣΙ ἸΤΕΙΡΕΑΤ
ΩΝΟΣΕΠΩ ἸΠΟΙΗ Α'ΟΡ
ῥΙΑ ΤΩΝΤ-ΘΕΩΝ
ΣΤΕΧΝΗΤΩΝ

25

ΕΣΒΕΥ, ΑΙΤΑΕΚ
ἸΤΕΝΠ

ΩΡΙΝΗΣΙΕΡΟΜΝΗΜΟΝΟΥΝΤΩΝΘΕΤΤΑΛΩΝΤΟΥΣΤΡΑ
ΩΣΤΟΥΣΥΝΕΔΡΙΟΥΑΡΧΙΠΠΟΥΤΟΥΑΝΤΙΓΕΝΟΥΚΙΕΡΙΩΣ
ἸΟΥΠΑΡΑΔΕΑΘΗΝΑΙΩΝΑΣΚΛΗΤΙΑΔΟΥΤΟΥΙΚΕΣΙΟΥ
ΠΑΡΑΔΕΦΩΚΕΩΝΤΙΜΑΡΧΟΥΤΟΥΑΝΤΙΟΧΟΥΗΡΑΚΛΕΙΔΟΥ
ΕΛΙΤΑΙ
-ΑΝΔΡΟΥ ΟΥΦΙΛΙΠΠΟΥΦΙΛΑΝΟΣΤΟΥΔΙΟΣΚΟΥΡΙΟΥΔΗΜΗΤΡΙΩΝΠΑ
ΓΟΥΑΓΙΔΙ ΣΥΓΓΑΤΑΙΩΝΠΑΡΑΔΕΜΑΛΙΕΩΝΠΥΡΡΙΑΤΟΥΣΑΤΡΟΥ
ΗΡΑΚΛΕΙΩ ΑΠΑΡΑΔΕΔΩΡΙΕΩΝΤΩΝΕΓΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣΔΙΩΝΟΣΤΟΥ
ΟΠΟΝΝΗΣ ΕΜΠΕΔΟΣΘΕΝΟΥΤΟΥΑΓΓΙΑΑΡΓΕΙΟΥΠΑΡΑΔΕΔΩΛΟ
ἸΕΜΑΓΝΗΤ ἸΝΕΚΘΕΤΤΑΛΙΑΣΤΑΡΜΕΝΙΣΚΟΥΚΑΙΑΜΥΝΤΟΥ

ΧΘΑΙΤΕΧΝΙΤΩΝΣΥΝΟΔΟΝΠΑΡΑΘΗΝΑΙΟΙΣΣΥΝΒΕΒΗΚΕΤΡΩΤΟΝΩΝΟΔΗΜΟΣΑ
ΙΣΕΓΜΕΝΤΟΥΘΗΡΙΩΔΟΥΣΒΙΟΥΜΕΤΗΓΑΓΕΝΤΟΥΣΑΝΘΡΩΠΟΥΣΕΙΣΗΜΕΡΟΤΗ
ΑΣ ΕΙΣΑΓΑΓΩΝΤΗΝΤΩΝΜΥΣΤΗΡΙΩΝΠΑΡΑΔΟΣΙΝΚΑΙΔΙΑΤΟΥΤΩΝΠΑ Γ
ἸΑΝΘΡΩΠΟΙΣΗΤΠΡΟΣΕΑΥΓΟΥΣΧΡΗΣΙΣΤΕΚΑΙΤΙΣΤΙΣΕΤΙΤΕΤΩΝΔΟΘΕΝΤΩΝ
ἸΔΕΙΑΣ ΟΜΟΙΩΣΔΕΚΑΙΤΗΣΤΟΥΚΑΡΤΟΥΠΑΡΑΔΟΣΕΩΣΙΔΙΑΙΜΕΝΕΔΕΞΑΤΟ
ΟΙΣΕΛΛΗΣΙΝΑΤΕΔΩΚΕΝΤΡΩΤΟΣΤΕΠΑΝΤΩΝΣΥΝΑΓΑΤΩΝΤΕΧΝΙΤΩΝΣΥΝΟΔΟΝ

ΟΙΣΕΛΛΗΣΙΝΑΤΕΔΩΚΕΝΤΡΩΤΟΣΤΕΠΑΝΤΩΝΣΥΝΑΓΑΤΩΝΤΕΧΝΙΤΩΝΣΥΝΟΔΟΝ
ΣΑΓΩΝΑΣΕΠΟΙΗΣΕΝΟΙΣΚΑΙΣΥΜΒΑΙΝΕΙΜΑΡΤΥΡΕΙΝΜΕΝΤΟΥΣΤΡΑΙΣΤΟΥΣΤΩΝΙ
ΝΑΛΗΘΕΙΑΝΕΜΦΑΝΩΣΔΕΙΚΝΥΕΙΝΥΠΟΜΙΜΝΗΣΚΟΥΣΑΝΟΤΙΜΗΤΡΟΠΟΙ ΣΕΣΤΙΤΩΝ
ΙΑΝΕΥΡΟΥΣΑΤΕΚΑΙΑΥΞΗΣΑΣΕΦΟΙΣΚΑΙΤΟΛΛΑΚΙΣΑΠΟΔΕΞΑΜΕΝΟΙΟΙΑΜΦΙΚΤΙΟ
ΑΣΤΟΥΣΕΝΑΘΗΝΑΙΣΕΝΟΥΔΕΝΙΤΩΝΣΥΝΦΕΡΟΝΤΩΝΠΑΡΕΩΡΑΚΑΣΙΝ ἸΝ
ΤΕΛΕΚΑΣΙΣΥΝΧΩΡΑΙΣΕΝΟΥΔΕΝΙΤΩΝΣΥΝΦΕΡΟΝΤΩΝΠΑΡΕΩΡΑΚΑΣΙΝ ἸΝ
ΙΟΝΥΣΟΥΑΣΚΛΗΤΙΑΔΙΝΙΚΕΣΙΟΥΤΡΑΓΙΚΟΝΤΟΙΗΤΗΝΚΑΙΜΕΤΑΥΤΟΥΤΟΛ
ΔΗΝΔΗΜΟΣΘΕΝΟΥΕΠΩΝΤΟΙΗΤΗΝΠΑΡΑΚΑΛΟΥΝΤΑΣΑΝΑΝΕΣΑΣΘΑ Α
ΣΙΝΤΕΧΝΙΤΩΝΤΙΜΑΙΝΑΕΧΩΣΙΝΕΞΟΥΣΙΑΝΟΙΚΑΘΙΣΤΑΜΕΝΟΙΙΕΡΕΙΣΥ
ΥΠΑΤΡΙΟΥΣΣΤΕΦΑΝΟΥΣΕΜΠΑΣΗΤΟΛΕΙΠΤΩΜΗΔΕΝΟΣΚΩΛΟΜΕΝΟΙΑΝΑΝΕ
ΩΝΥΠΑΡΧΟΝΤΑΤΟΙΣΤΕΧΝΙΤΑΙΣΚΑΙΠΑΡΑΚΑΛΟΥΣΙΝΤΟΥΣΑΜΦΙΚΤΥΟΝΑ
ΙΣΥΝΤΗΡ-ῶ-ΔΙΤΑΠΡΟΓΕΓΟΝΟΤΑΕΑΥΤΟΙΣΦΙΛΑΝΘΡΩΠΑ ΟΠΩΣΟΥΝΟΙΑΜΦΙΚΤΥ

ΕΔΙΟ

30

< ΔΙΪ ΝΤΗΝ ΔΕΪ
 ΝΤΕΧΝΙΩΝ ΪΩ
 ΟΡΕΙΚΑΙΜΗΞΕΕ ΝΑ
 ΤΗΡΑΣΙΕΡΟΥΣΤ
 ΥΛΟΜΕΝΩΙΟΤ
 ΕΧΝΙΤΑΣΔΙ
 ΕΙΑΣΕΝ-
 ΜΝΙΚΩ
 ΘΙΣΤΑ
 ΤΙ

35

ΕΤΟΚΟΙΝΟΝΤΩΝ ΔΕ ΤΟΥΣΘΕΟΥΣΤΙΜΙΑ
 ΕΟΥΣΚΑΙΦΙΛΟΤΙΜΙΑΣΤ ΪΣΠΡΟΣΤΟΪΣΑΜΦΙΕΤΥΟΝ ΔΙΪ
 ΥΣΙΕΡΟΜΝΗΜΟΝΑΣΚΑΙΕΤΙΜΕΛΕΪΣΘΑΙΑΥΤΟΥΟ
 ΔΕΚΑΙΤΟΥΣΠΑΡΑΓΕΝΟΜΕΝΟΥΣΕ ΥΪΝ

40

ΪΝΑΥΤΩΝ ΔΑΦΝΗΣΤΕΦΑΝΩΙΕΙ
 ΗΝΑΙΣΤ ΪΩΝΚΑΙΤΟΥΚΟΙ

Les petits espaces vides que j'ai laissés, dans ma copie, à certains endroits des lignes 11, 13, 15, 22, 28 et 30 existent en effet sur la pierre: ils correspondent à des punctuations.

l. 5 (au début) ΑΤΕΩΣ (sic).

l. 16 ΣΥΝΑΓΑΤΩΝ (sic).

l. 19 (fin) ΑΜΦΙΚΤΙΟΥΕΣ; partout ailleurs, dans cette inscription, le mot est écrit: ἀμφικτιόνες.

l. 40 ΔΑΦΝΗΣΤΕΦΑΝΩΙ. Une inscription hiéronymonique du III^e siècle porte δάφνη στεφάνωι (*Le Bas*, II, 836, l. 8). Comme cet exemple est unique, il est plus simple de penser que le graveur, ayant ici à écrire deux Σ à la suite, en a oublié un: δάφνη(ς) στεφάνωι.

2^{me} pierre.

ΟΔΟΓΜΑΕΝΔΕΛΦΟΙΣΟΜ
 ΝΤΟΝΑΘΗΝΑΙΩΝΤΟΥΣΔΕΙ
 ΤΡΙΠΑΝΤΑΕΘΝΗΚΑΙΤΑΣΠΟΛΕΙΣ
 45 ΝΑΙΣΤΕΧΝΗΤΑΙΣΦΙΛΑΝΘΡΩΠΑ

ΑΘ ΚΡΟΤ Ε ΠΕΜΥΑΤΑΣΑΝΓΙ
 ΗΜΟΝΑΣΑΝΕΝΕΓΚΕΙΝΤΟΥΔΕΤΟΥΔΟΓΜΑΤΟΣΑΝ
 ΠΑΡΑΚΟΛΟΥΘΩΣΙΝΑΠΑΝΤΕΣΤΑΔΕΔΟΓΜΕΝΑΤΟΙΣ

- στρατον Ἀλεξί[ωνος ἐπὶ]ων ποτ[η]ν κ[α]ι Θ[ε]ρ[ασμύ]δην Δημοσθέ[νους ἐπὶ]ων παρακαλοῦντας ἀνανεώσασθαι [τ]ῷ
 25 νόμῳ κ[α]ι πατ[ρί]α τῶν τ[ε] θεῶν [κ[α]ι τὰ τῶν Ἀθήν]ων τεχνιτῶν τίμια, ἵνα ἔχουσιν ἐξουσίαν οἱ καθιστάμενοι ἱερεῖς ὅ[π]ο
 τῶν ἐν Ἀθήναις τεχνιτῶν [χ]ρυσοφορεῖν το[ύ]ς πατέρους στεφάνους ἐμ[ε] πάσῃ πόλει ὑπὸ μηδενὸς κωλύμενοι, ἀνα[ν]ε-
 νέωνται δὲ οἱ π[ρ]οσβ[ε]ν[τ]ῖαι τὰ ἐκ [τῶν παλαιῶν χρό]νων ὑπάρχοντα τοῖς τεχνιταῖς, κ[α]ι παρακαλοῦσιν τοὺς Ἀμφικτύονα[ς] ἀ-
 κολουθα π[ρ]άττοντας τῇ τῶν π[ρ]ογόνων αἵρεσει συντηρεῖσαι τὰ προγεγονότα ἑαυτοῖς φιλόθροπα. — ὅπως οὖν οἱ Ἀμφικτύ-
 30 νες φαίνονται ὑπέρ τ[ε] Διο[ύ]σου.....]νου, ὁμοίως τε κ[α]ι τῶν ἄλλων θεῶν τῶν κατεχόντων τὴν πόλιν τὴν Ἀθη-
 ναίων, κ[α]ι ὑπὲρ τοῦ κοινοῦ τῶν τεχνιτῶν τὴν με[γ]ίστην ποιούμεν[οι] πρόνοιαν. — δεδύχθαι τοὺς Ἀμφικτύους τοὺς ἱερεῖς[ς]
 [τοὺς καθισταμένους ὑπὸ τῶ]ν τεχνιτῶν [τ]ῶν ἐν Ἀθήναις χρ[υ]σοφορεῖν τοῖς θεοῖς κατὰ πάσας τὰς πόλεις κατὰ τὰ πά-
 35 τρια..... κ[α]ι πορφυροφ[ο]ρεῖν, κ[α]ι μὴ ἐξε[ί]ναι κωλύει αὐτοὺς[ς] μήτε πόλιν μ[η]τ[ε] ἄρ[χ]οντα μ[η]τ[ε] τοῖς ἰσ[τ]ῶν. ἔαν δὲ τις [πα]-
 [ρὰ ταῦτα ποιῇ, αὐτόν.. στα]τ[ε]ρας ἱερὺς τ[ῶ]ι θεῷ ἀποτεῖσαι, ἔτι δὲ κ[α]ι διχ[ῶ]ς ἀξ[ί]σθαι ἐν Ἀμφικτύοις[ν], αὐτῶι τε τῶι κωλυ[ο]-
 [μένῳ ὑπὸ]ν εἶναι βο[υ]λομένῳ· ὅπως δὲ τὰ πρὸς τοὺς τίμια [συναυ]ξή[σ]αι ὑπὸ τῶν Ἀ[μ]-
 40 φικτύων κ[α]ι τὰ πρὸς τοὺς τεχνιτῶν δι[ὰ] παντός, ἐπαινέσαι τ[ε] τὸ κοινὸν τῶν τεχνιτῶν ἐν Ἀθήναις, κ[α]ι στεφα-
 νῶσαι δάφνης στεφάνῳι εὐσεβ[ε]ίας ἐνέ[κ]εν τῆς πρὸς τοὺς θε[ο]ς [τ]ῶν πρὸς [τ]ῶν Ἀμφικτύων[ας, κ]ῖαι ἀνα[ν]-
 [γο]ρεῦσαι τὸν στέφανον ἐν τῶι γυμνασίῳ, ἀγῶνι Σωτηρίας τοῦς ἱερομνήμονας, κ[α]ι ἐπιμελεῖσθαι αὐτοῦ ὅ[σ]οι ἂν παρῶσι ἐν τῶι
 [ιεραῖ] ἐναρ[χ]οι αἰ..... κα[θ]ιστά[με]νοι, ἐπαινέσαι δὲ κ[α]ι τοὺς παραγενομένους ἐξ αὐτῶν παρ' ἡμῖν πρεσβεύτας
 45 [τὸν ἱερέα τοῦ Διονύσου Ἀσκλη]πι[ῶ]δην Ἰκεῖον τραγικὸν ποιητήν, Πολύστρατον Ἀλεξί[ωνος ἐπὶ]ων ποιητήν, Θρασυμήδην Δη]-
 [μοσθέ]ους ἐπὶ ποιητήν, στεφανῶσαι δὲ κ[α]ι ἕκαστ[ον] αὐ[τῶ]ν δάφνη[ς] στεφάνῳι, ἐπ[ε]ιδὴ ἐπιδημίαν ἐποιήσαντο
 [εὐσ]χίμονα κ[α]ι ἀξίαν τῶν τε δήμου κ[α]ι τῶν ἐν Ἀθ[η]ναῖς τεχνιτῶν κ[α]ι τοῦ κοινοῦ συνεδρίου τῶν Ἀμφικτύων[ων].
 [ἀ]ναγρῆναι δὲ τότε τ[ὸ] δόγμα ἐν Δελφοῖς, ὁμοίως δὲ κ[α]ι ἐν Ἀθ[η]ναῖς ἐν ἀκρο[πό]λει, πέμψαντας ἀν[τι]γρά-
 [φον] πρὸς τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων· τοὺς δὲ [ἐ]ρομνήμονας ἀνεγκεῖν τοῦδε τοῦ δόγματος ἀν-
 [τί]γραφα ἐπὶ πάντα τὰ ἔθνη κ[α]ι τὰς πόλεις [ἔ]που[ς] παρακολουθῶσιν ἅπαντες τὰ δεδογμένα τοῖς
 45 [ἐν Ἀθ[η]ναῖς τεχνιταῖς] γυμνασίοις.

Les lignes 1-10 contiennent l'intitulé : c'est une liste amphictyonique, dont nous pouvons, à défaut d'une restitution complète, fixer du moins la composition avec certitude, grâce à la copie d'Athènes. La comparaison des deux textes soulève pourtant quelques difficultés ; car. si les lignes 5, 6, 7, 8, 9 et 10 de l'exemplaire d'Athènes se retrouvent lettre pour lettre ou peuvent se suppléer exactement dans le texte de Delphes, le même accord ne se constate plus pour les lignes 2, 3 et 4 :

à Athènes.

à Delphes.

1. 2 Φανοτέων.

Φανατέως.

1. 3 [Θηζ]αίου καὶ Ἀρχίππου τοῦ.....

Θηθαίου, [Ἀρχίππου Μ]ελιται[έως].

1. 4 Φιλίππου τοῦ Ἀλεσάνδρου].

[Ἀλεξ]άνδρου [τ]οῦ Φιλίππου.

Ces différences, dans les lignes 2 et 4, s'expliquent sans peine : nous connaissons à la ville de Phanotée, en Phocide, plusieurs orthographes : Φανότεια, Φανότη, Πανόπεια ; elle pouvait s'écrire encore Φανότη. Quant au singulier au lieu du pluriel, c'est une simple erreur du graveur dans la copie de Delphes, l'ethnique étant ici commun aux deux hiéromnémons phocidiens. De même, à la ligne 4, il était facile de confondre Ἀλεξάνδρου τοῦ Φιλίππου et Φιλίππου τοῦ Ἀλεξάνδρου ; mais ici rien ne nous laisse deviner laquelle des deux leçons est la bonne.

La ligne 3 est plus embarrassante : nous ne pouvons la rapporter qu'aux députés des Achéens Phthiotes ; alors, dans la copie d'Athènes, les deux noms sont unis par καὶ ; à Delphes, il n'y a pas de conjonction (elle n'est nulle part exprimée en pareil cas dans le reste de la liste, et la place d'ailleurs, sur la pierre, serait insuffisante) ; — à Athènes, nous trouvons à la fois pour ces hiéromnémons, comme pour les autres de la même liste, un nom, un patronymique et un ethnique ; à Delphes, les patronymiques manquent ; — enfin, dans la liste d'Athènes, les Achéens Phthiotes sont cités après les Phocidiens ; ils le sont avant eux à Delphes. Il y a là évidemment une bizarrerie digne de remarque, et aujourd'hui nous n'admettrions plus de

telles fantaisies dans deux copies d'un même acte officiel ; mais les anciens n'avaient pas de ces scrupules. D'une façon générale, dans les listes de hiéromnémones on sait, même quand la composition en est exactement semblable, combien varie l'ordre des peuples amphictyoniques ; mais ici en particulier, les lignes de la copie d'Athènes étant plus courtes que celles de la copie de Delphes, il est certain que le député des Dolopes n'était pas nommé dans la première entre les lignes 9 et 10 ; son nom se trouvait donc beaucoup plus haut, et ainsi nous avons le droit de supposer d'autres déplacements analogues. De même, dans l'inscription précédente, nous avons constaté déjà la suppression d'un patronymique (texte de Delphes, l. 13 : Τιμοκράτους καὶ Φαύλλου Διλαϊέων ; — à Athènes, l. 61 : Τ. κ. Φ. τῶι Ἐπινίκου Λ.) ; une omission analogue ne doit donc pas nous arrêter ici. Cela admis, toutes nos restitutions, je crois, se justifient aisément.

I. 1 : L'archonte de Delphes Εὐκλείδης Καλλεΐδης est connu ; c'est l'Εὐκλείδης II du tableau généalogique dressé par M. Pomtow pour la famille Damocharès-Eukleidas-Kalleidas (*Rh. M.*, XLIX, 1894, p. 596) ; il figure plusieurs fois comme témoin dans des actes d'affranchissement des prêtrises VII, VIII et IX (cf. Pomtow, *ibid.*). Nous ne possédons pas d'affranchissement daté de son archontat ; mais nous savions déjà qu'il avait rempli cette charge par les jugements amphictyoniques gravés au dessus du monument bilingue (col. IV, Wescher, *Mon. bil.*, p. 56, l. 64). Dans l'inscription d'Athènes CIA, II, 552 — dont j'ai cité la fin, en la complétant par un fragment inédit (*BCH*, XXIII, 1899, p. 53), — j'hésitais d'abord à restituer : Ἐκρίναμεν τὰ κεχρηματισμένα ἐν τῇ μεθοπωρινῇ πυλαίαι ἐπὶ ἄρχοντος ἐν Δελφοῖς Ε[ὐκ.λείδου] κύρια εἶναι καὶ βέβαια εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον, parce qu'il est fait allusion dans ce texte non seulement à la χρυσοφορία, mais encore à toutes sortes d'autres privilèges, j'admettrais volontiers aujourd'hui qu'il s'agit en réalité d'Εὐκλείδης. C'est l'opinion de M. Pomtow, telle qu'il a bien voulu me la communiquer par lettre. D'ailleurs, le mot Εὐκλείδου remplit exactement l'espace vide ; et enfin il est fort

naturel que, sur la grande stèle dont proviennent les fragments de *CIA*, II, 552, on ait d'abord gravé le double du décret que nous commentons ici (le haut du frag. *a* en est en effet la fin); puis, quelques années plus tard, après l'affaire réglée par le sénatus-consulte de l'an 112, le texte qui se répartit sur les fragm. *b*, *c*, [*d*].

Je restitue ensuite *πυλαίας μεθοπωρινῆς* au lieu de la formule *πυλαίας ὁπωρινῆς*, pour plusieurs raisons. D'abord le supplément *πυλαίας ὁπωρινῆς* serait trop court par rapport à ceux des deux lignes suivantes, qui, pour une lacune semblable, sont à peu près certains. Ensuite l'existence d'une session amphictyonique extraordinaire sous *Εὐκλείδης* paraît assurée par l'inscription mentionnée plus haut (*BCH*, 1899, p. 53, l. 5): ce nous serait, pour ce dernier texte, un nouvel indice de l'exactitude de la restitution *Εὐκλείδου*. Enfin, nous aurions peut-être là l'explication de certaines singularités qui semblent apparaître, malgré l'état de mutilation des pierres, dans les listes amphictyoniques gravées au dessus du monument bilingue; car, bien que fort voisines en date de celle qui nous occupe à présent, elles sont cependant difficiles à concilier régulièrement avec elle.

1. 2: Je ne connais pas de stratège thessalien dont le père s'appelle *Ὀλυμπιάδης*.

1. 3: Les deux noms mentionnés au début sans ethnique ne peuvent appartenir qu'à un peuple dont le territoire comprenait seulement une ville importante, c'est à dire aux Delphiens. En effet, nous avons à Delphes un *Ἀμύντας Εὐδῶρου*, sans doute le petit-fils du prêtre mort entre 153 et 151: il a été bouleute et archonte dans la IX^e prêtrise (*GDI*, 2209, 2298, bouleute sous *Σωσίπαιτρος*; — 2307, 2315, bouleute sous *Καλλικράτης*; — cf. 1693, un *Ἀμύντας* archonte). Le dernier nom doit se lire probablement *Καλλιδάμος Ἀμυστράτου*. C'est un personnage également connu à Delphes: il a été, lui aussi, archonte dans la IX^e prêtrise (*GDI*, 2099; — *BCH*, XVIII, p. 11); il se retrouve ensuite, comme bouleute, dans la XI^e prêtrise, sous *Διόδωρος* (*GDI*, 2155).

1. 4. L'ethnique $\Theta\etaβαιος$ nous porte d'abord à considérer $\Sigmaι-μᾶδας$ comme un hiéromnémon béotien ; mais son collègue est de Mélitée, et cette ville n'a jamais fait partie de la Béotie : il s'agit donc ici de Thèbes de Phthiotide, et nous avons affaire aux députés des Achéens Phthiotes. Au reste, en plaçant à cet endroit le petit morceau qui contient, à la première ligne, les lettres 'ΑΙΩ , la seconde ligne ΕΙΔΟ tombe juste où il faut pour la restitution $\text{'Ηρακλείδου Φανοτέων}$.

1. 5: $\text{'Αλέξανδρος Φιλίππου}$ et $\text{Φίλων Διοσκουρίδου}$ étant de Démétrias, ils sont envoyés par les Magnètes. Ce peuple a donc ici quatre députés, deux pour la Magnésie proprement dite (Démétrias était le berceau de sa puissance), et deux pour ses possessions de Thessalie (Homolion est située sur la rive droite du Pénée).

1. 6: Je restitue le nom du second hiéromnémon des Ἀνια- nes [Νικόφιλου] τοῦ Αἰγίδος d'après un fragment inédit du monument bilingue, qui contenait l'énumération de tous les membres de l'amphictyonie, hiéromnémons ou autres, au moment du procès sur les vols dont Apollon fut victime (col. I et II ; le fragment du mon. bil. = Wescher, p. 119 appartient à la liste en question). Cette liste est fort mutilée ; on y retrouve cependant plusieurs des hiéromnémons cités ici : on particulier pour les Ἀνιανες , Μοσχίων Σιττύρα . Son collègue est appelé Νικόφιλος Ἀγίου et non Αἰγίδος . C'est là sans doute une nouvelle trace de l'inattention du graveur.

1. 8. Dans l'exemplaire d'Athènes, le patronymique et l'ethnique de Δίων sont à demi effacés : MM. Pomtow et Kœhler restituent tous deux, pour le nom de son père, Πολυδέκτα ; pour le nom de la ville, la lecture de M. Pomtow semble préférable, car on connaît une Érinéos en Doride ; mais je ne sais si de l'ethnique on connaît des formes autres que 'Ερινεεύς et 'Ερινεάτης .

1. 9. Je restitue l'ethnique du Dolope 'Αγγιᾶτου , d'après notre inscription I, l. 10-11.

En somme, l'amphictyonie, pour cette session, comprend vingt membres députés par treize peuples :

- 2 Thessaliens.
- 2 Delphiens.
- 1 Athénien.
- 2 Achéens Phthiotes.
- 2 Phocidiens.
- 2 Magnètes.
- 2 Ænians.
- 1 Malien.
- 1 Cétéen.
- 1 Dorien de la Métropole.
- 1 Dorien du Péloponnèse.
- 1 Dolope.
- 2 Magnètes de Thessalie.

La composition, on le voit, diffère un peu de ce qu'elle était sous 'Αριστίων 'Αναξανδρίδα : les deux Béotiens, les deux Locriens, le Perrhèbe et l'Eubéen ont disparu ; mais deux Magnètes de Thessalie s'ajoutent aux deux députés de la Magnésie proprement dite. — Reste à déterminer la date de la nouvelle liste. A priori, on peut la regarder comme postérieure à la précédente ; car, en renouvelant les privilèges antérieurs des technites, sous 'Αριστίων, les Amphictions ne font pas la moindre allusion à la χρυσοφορία. D'autre part, Εὐκλείδας a dû être archonte peu de temps après 'Αριστίων ; car, du moment où il figure déjà dans des affranchissements des prêtrises VII et VIII, il est naturel de ne pas le faire descendre trop bas dans la prêtrise IX. Enfin, il a été en charge avant 112, puisque, dans l'inscription qui se rattache au sénatus-consulte de cette année, et qui lui est postérieure évidemment de fort peu de temps (*BCH*, XXIII, 1899, p. 53), la χρυσοφορία est rappelée comme un privilège reconnu aux technites d'Athènes. Notre décret, par conséquent, a été rendu entre 130 et 112.

Mais ce ne sont là que des approximations ; or, nous avons peut-être un moyen d'arriver à plus de précision. M. Pomtow a remarqué depuis longtemps déjà (*Philologus*, LIV, 1895, p. 358, note 3) que le texte publié simplement en caractères épigraphiques par M. Couve (*BCH*, XVIII, 1894, p. 249) pouvait se restituer presque en entier, qu'il formait une courte lettre des consuls et du sénat de Rome aux Amphictyons ; et

il a émis l'idée que nous avons là l'épilogue des procès dont il est question au dessus du monument bilingue (1). Je reproduis ici cette inscription en caractères courants, et en complétant les lignes (2).

- [Γάϊος Λικίνιος Μαάρχ[ου υἱός, Κόιντος Φάβιος. υἱός]
 [ὑπατ]οι, καὶ ἡ σύγκλητος Ἀμφικ[τίοσι χαίρειν· οἱ ἀπεσταλ]-
 [μέ]νοι παρ' ὑμῶν πρεσβευταὶ Αἰακίδα[ς, ...]
 [.]ας, Μνασίδαμος, ἄνδρες καλοὶ καὶ ἀγαθοὶ, εἰσελ[θόντες]
 5 [εἰ]ς τὴν σύγκλητον, διελέγησαν περὶ ὧν αὐτο[ὺς ἀπε]-
 [σ]τάλκετε, καὶ ἡ σύγκλητος ἀπεδείξατό τε α[ὐτοὺς]
 [φ]ιλοφρόνως καθότι προσῆκεν παρ' ἀνδρῶν κα[λῶν]
 κἀγαθῶν ἀπεσταλμένους, καὶ διήκουσεν ἐπιμ[ελῶς]
 [περὶ τῶν κριτηρίων καὶ ψήφων τῶν Ἀμφικτιόνων].
 10 [Περ]ὶ τούτων ἔδοξεν οὕτως ἀποκριθῆναι· ο[ὕδεν]
 [οὗ]τε ἀφαιρεῖσθαι οὔτε διδόναι νομίζομε[ν].

Il est très vraisemblable, comme le pense M. Pomtow, que les κριτήρια καὶ ψήφοι τῶν Ἀμφικτιόνων (l. 9) sont précisément les décisions et les votes relatifs aux limites du territoire de

(1) Je remercie M. Pomtow d'avoir rappelé mon attention sur cette remarque importante, qu'il n'avait indiquée qu'incidemment dans son article, et de m'avoir communiqué ses restitutions. Je dois cependant revendiquer la responsabilité de celles du début.

(2) Pour le début, on peut hésiter entre deux rédactions :

Γάϊος Λικίνιος Μαάρχου υἱός, Κόιντος Φάβιος. υἱός (ὑπατοὶ)

Γάϊος Λικίνιος Μαάρχου Γέτας, Κόιντος Φάβιος. Μάξιμος (ὑπατοὶ).

L'une et l'autre se justifient également par des exemples : *Inscr. von Olymp.*, 278-281, Λεύκιος Μόμμιος Λευκίου υἱός, στρατηγός ὑπατος Ῥωμαίων, Δεῖ Ὀλυμπίῳ ; — *ibid.*, 318 : Τὸ κοινὸν τῶν Ἀχαιῶν Κόιντον Μαάρχιον Λευκίου Φίλιππον, στρατηγὸν ὑπατον Ῥωμαίων. Je choisis la première parce qu'elle est un peu plus courte. De toute façon, nous n'avons pas de place pour introduire dans notre intitulé le terme στρατηγοὶ ὑπατοὶ. L'expression simple ὑπατοὶ se justifie d'ailleurs fort bien ; car nous avons affaire non pas à une lettre proprement dite adressée directement par les consuls aux Amphictyons (ils se qualifieraient alors de στρατηγοὶ ὑπατοὶ Ῥωμαίων), mais à une pièce officielle, une sorte de petit sénatus-consulte qui, comme les autres, a d'abord été rédigé en latin, puis traduit par les scribes du sénat avec le formulaire habituel, et transmis ainsi aux intéressés (cf. Foucart, *Rev. de Philol.*, XXIII, 1899, p. 255 et sq.).

Delphes, (mon. bil., col. II, III et IV). Les Amphictions avaient jugé l'affaire sur l'invitation et sans doute sous la direction d'un magistrat romain; ils avaient été d'avis de s'en tenir à un arbitrage antérieur (ἱερομνημόνων κρίματι στήναι); mais leur arrêt, tout comme le δόγμα du commissaire romain, avait besoin d'être ratifié officiellement par le sénat. Ce serait l'objet de la petite lettre que nous avons heureusement retrouvée: le sénat à son tour approuve le statu quo.

On voit quelle conséquence nous allons en tirer ici. L'archonte Εὐκλείδης, nous l'avons dit, est cité sur le monument bilingue, à la suite des votes amphictyoniques (col. IV, Wescher, p. 56, l. 64); la lettre des consuls et du sénat relative à ces votes, doit être de la même année, ou, tout au plus, de l'année suivante; et il suffira de la dater, d'après le consul(1) dont le nom est conservé, pour fixer du même coup l'archontat d'Εὐκλείδης. Mais là commencent les difficultés. Entre 130 et 112, nous trouvons bien, en 117, un consul nommé C. Licinius Géta, collègue de Q. Fabius Maximus Servilianus Ebur-nus; mais on admettait jusqu'ici qu'il était fils d'un P. Licinius. Par contre, un autre Licinius, P. Licinius M. f. P. n. Crassus, s'accorderait mieux avec notre inscription; mais il a été consul seulement en 97; et, si c'est de lui qu'il s'agit ici, la lettre qu'il adresse aux Amphictyons n'a plus aucun rapport avec le monument bilingue.

Si nous pouvions consulter, à propos de ces deux Licinius, les *Fastes consulaires capitolins*, l'hésitation ne nous serait pas permise. Mais, par un hasard malheureux, ces fastes n'ont pas été retrouvés pour l'année 117; et, en 97, s'ils nous offrent au complet les noms et la filiation du collègue de Licinius, Cn. Cornelius Cn. f. Cn. n. Lentulus, nous n'avons plus que les prénom et nom du consul qui nous intéresse. Le seul document qui serait décisif nous fait donc absolument défaut. Pour le consul de 117, on tire le nom de son père d'un fragment de sénatus-consulte trouvé dans un bourg de la Grande Phrygie

(1) Je ne crois pas qu'il y ait de doute sur la restitution [ῥπατ]οι au début de la ligne 2.

(Viereck, *Sermo græcus*, n° 29): un [Γ]αῖος Λικίνιος Ποπλίου [υἱός] y a pris la parole devant le sénat. M. Viereck, à la suite de M. Mommsen, pense qu'il ne peut s'agir que du consul de 117; mais la chose, après tout, n'est pas démontrée. Quant au consul de 97, on le retrouve avec tous ses noms dans les *Acta triumphorum*, année 93: P. Licinius M. f. P. n. Crassus. il est bien appelé là *M. f.*; mais dans les *Fastes capitolins*, nous voyons, comme censeur en 89, un P. Licinius L. f. P. n. Crassus. N'est-ce donc pas le même personnage que le consul de 97 et le triomphateur de 93? Alors, comment savoir si son père s'appelait réellement Lucius ou Marcus, et comment décider si c'est bien lui qui écrivait aux Amphictyons περὶ τῶν κριτηρίων καὶ ψήφων?

Dans ces conditions, j'ai peine, je l'avoue, — sur la seule foi d'un fragment de sénatus-consulte, où Γαῖος Λικίνιος Ποπλίου υἱός n'est pas désigné d'ailleurs expressément comme consul, — à renoncer à l'hypothèse, si séduisante, qui fait de la petite lettre publiée plus haut, l'épilogue des procès gravés au dessus du monument bilingue. J'admettrais donc volontiers, jusqu'à preuve du contraire, que notre Εὐκλειδης a été archonte à Delphes en 117.

En tout cas, nous l'avons vu, il doit rester compris entre 130 et 112; et la liste hiéromnémonique datée de son nom est la plus récente que nous possédions.

Arrivons au décret proprement dit. Les considérants en sont assez longs (l. 11-28); ils se divisent en deux paragraphes:

1° Rappel général des mérites d'Athènes et des technites (l. 11-22);

2° Demandes spéciales de l'ambassade des technites présente en ce moment à Delphes (l. 22-28).

La première partie va nous retenir un certain temps; car elle fait allusion à un assez grand nombre de légendes attiques; et, de plus, sa construction même n'est pas toujours très nette, au milieu des lacunes de la pierre et du verbiage de la rédac-

tion. Essayons d'abord de bien fixer le sens des parties conservées, et de restituer, si possible, celles qui nous manquent.

l. 11. D'après la structure du début de la phrase, où le verbe principal est συμβέβηκε, il ne paraît pas douteux que les mots placés après ἐπειδὴ ne soient deux infinitifs au parfait ; le premier est évidemment γεγονέναι ; pour le second, après avoir parcouru, dans les *Endsylden* de Pape, la liste des verbes en γω, κω, χω et σσω, je ne trouve, comme convenant ici, que συνάγω et συλλέγω ; je me décide pour le dernier, parce que συνῆχθαι donnerait une restitution trop courte. Sans doute συνειλέχθαι après γεγονέναι, n'ajoute rien au sens ; mais les décrets amphictyoniques de cette époque ne craignent nullement les redondances.

l. 12. La partie conservée de l'exemplaire d'Athènes rend la restitution de cette ligne à peu près certaine.

l. 13. Si κοινωνία n'est pas le mot exact employé par les Amphictyons, il doit en tout cas en être un synonyme fort voisin.

l. 14. Je restitue παραγγείλας parce que, les mots dans cette inscription n'étant jamais coupés au milieu d'une syllabe, une consonne est nécessaire après ΠΑ[ΡΑ]Γ...., ce qui restreint beaucoup le champ des hypothèses. Ensuite venait peut-être un autre participe de sens voisin, ou plutôt, pour tenir moins de place, un complément indirect sans grande importance (τοῖς ἀπασιν, par exemple).

l. 15. Le supplément περὶ τῶν ἀνθρώπων n'a rien de certain ; du moins, il donne un sens satisfaisant et remplit exactement la lacune à combler.

Une difficulté plus grave est de déterminer à quoi se rattachent les génitifs νόμων et παιδείας. On peut en effet songer à les faire dépendre du complément direct de ἐδεξάτο, comme τῆς τοῦ καρποῦ παραδόσεως, ou bien de τὴν παράδοσιν (l. 13) comme τῶν μυστηρίων. La dernière explication est probablement la vraie ; car les petits vides laissés sur la pierre avant εἰσαγαγῶν et après παιδείας indiquent une forte ponctuation : je considère les deux lignes comprises entre eux comme une parenthèse destinée à expliquer les deux premiers bienfaits des Athéniens ;

les mots qu'elle renferme doivent donc se suffire à eux-mêmes. La phrase assurément eût été plus claire, si l'on avait répété l'article de παράδοσις: ἔτι τε τὴν τῶν δοθέντων. . . ., telle est bien cependant, je crois, la construction.

l. 16. Il nous faut, au début de la ligne, un accusatif complètement direct de ἐδέξατο: je suppose τὸ δῶρον; puis un mot qui sera suivi de δέ: ce ne peut guère être que κοινὴν δέ, s'opposant à ἰδίαι μὲν. Un peu plus loin, la lecture ἐξ ἑαυτῶν paraît s'imposer; car nous avons le commencement de l' A et la fin de l' Υ. Nous ne devons donc pas songer à une construction analogue au passage d'Isocrate sur le même sujet (*Panég.*, 29): «τῶν καρπῶν συλλήβδην τὰς τε χρείας. . . καὶ τὰς ὠφελείας τὰς ἀπ' αὐτῶν γιγνομένης ἐδιδάξεν.» Ἐαυτῶν, pronom réfléchi au pluriel, ne peut se rapportait qu'à τοῖς Ἑλλήσι. Dès lors, nous sommes obligés de donner à εὐχρηστία non pas son sens le plus fréquent de commodité, avantage qu'on tire d'une chose, comme dans Diodore de Sicile, I, 13: «διατηροῦντα τὸ πῦρ παρκαλεῖσθαι» τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους πρὸς τὴν ἐξ αὐτοῦ γινομένην εὐχρηστίαν; mais celui de facilité ou abondance de ressources (εὐχρηστία = χρῆσις, plus les idées qu'ajoute ordinairement le préfixe εὐ en composition). Nous arrivons ainsi à cette interprétation: «le peuple athénien a donné aux Grecs le moyen de tirer aisément toutes leurs ressources d'eux-mêmes» (1).

l. 17. Le début de la ligne, d'après l'exemplaire d'Athènes, était xx. Il y avait là sans doute καί, puis un second génitif dépendant de σύνοδος, et représentant aussi des gens qui s'occupent d'art dramatique: s'il en est vraiment ainsi, le mot ἀγωνισταί, assez fréquent dans les inscriptions relatives aux technites (cf. Poland, p. 11, note 58) remplirait bien la lacune.

(1) [Je proposerais de lire ἐξ ἑαυτοῦ] et j'interpréteraïs ainsi: le peuple athénien a reçu le blé par une faveur particulière, et en le donnant aux Grecs il leur a permis de tirer, de ce qui lui appartenait en propre, de lui-même, un bénéfice universel. Ainsi le mot εὐχρηστία conserve sa signification ordinaire; le réfléchi ἑαυτοῦ se rapporte correctement au sujet; la corrélation entre le don des dieux et la libéralité d'Athènes est clairement exprimée; enfin le bienfait des Athéniens est affirmé en termes saisissants; c'est d'eux-même en quelque sorte que la Grèce tire sa subsistance. T. H.]

l. 18. La copie d'Athènes porte les fragments de lettres $\chi \iota \cup$, qui doivent se placer vers le commencement de notre ligne 18. Ils conviennent à *ιδίων* ; mais, à la rigueur aussi, ils pourraient provenir d'un mot comme *ιστοριογράφων*. Pour trancher la difficulté, examinons l'ensemble de la phrase : le premier membre commençant par *μαρτυρεῖν μέν*, on attendrait régulièrement, après *ποιητῶν*, un second infinitif suivi de *δέ* ; mais la construction n'était sûrement pas faite de cette façon ; car l'infinitif correspondant à *μαρτυρεῖν* est *δεικνύειν*, et le mot qui précède *δέ* n'en est pas un second : il nous faut là le sujet de *δεικνύειν*. Maintenant, ce sujet peut-il se déterminer d'une façon plus précise ? C'est un mot féminin singulier, — car avec lui s'accorde le participe *ὑπομιμνήσκουσιν* —, et il doit représenter Athènes, — car c'est elle évidemment qui se dit la mère de l'art dramatique. Nous sommes donc conduits ainsi à *τὴν πόλιν* ; mais nous n'avons pas de place pour *τὴν πόλιν* devant *δέ* ; d'autre part le mot *πόλιν* seul, sans article, serait singulier ; dès lors, il ne nous reste plus qu'une ressource, c'est d'exprimer le mot *πόλις* avant *ποιητῶν*, et de le remplacer ensuite par un pronom : *τοὺς πλείστους τῶν ιδίων τῆς πόλεως ποιητῶν, αὐτὴν δέ* . . . Notre phrase ainsi est correcte, et donne un sens satisfaisant.

l. 19. Il s'agit dans tout ce paragraphe uniquement de ce que le théâtre doit à Athènes : je restitue *τῶν δραματικῶν μύθων*, pour indiquer le sens que je prête à la phrase ; mais je n'ai trouvé aucun exemple de l'expression *μητρόπολις τῶν δραματικῶν μύθων*.

l. 20. Après cet éloge d'Athènes et de ses *technites*, il est naturel de penser que les Amphictyons rappellent les marques d'approbation souvent données par eux à la ville et au collègue : de là ma restitution *τὸν δῆμον*.

l. 21. Les Amphictyons, répondant à une ambassade de *technites*, s'étendent davantage sur leurs relations antérieures avec leur association : *σύνοδον* paraît donc s'imposer plutôt que *πόλιν*.

Pour les génitifs *τῶν καλῶν καὶ ἐνδόξων*, on pourrait être tenté de les rattacher, comme génitifs partitifs, à *τὰ πρὸς δό-*

ξαν καὶ τιμὴν. Le sens serait assez peu satisfaisant ; on en aura un préférable en rapportant ces mots à la fin de la phrase.

1. 22. Le verbe λαμβάνειν doit avoir un complément ; si nous supposons le simple λαμβάνειν ou son synonyme καταλαμβάνειν, le complément sera à l'accusatif ; or, nous n'avons pas de place, au début de la ligne, pour y suppléer à la fois un participe, d'où dépendront les mots ἀξίους εἶναι, et un substantif, qui aura pour complément τῶν καλῶν καὶ ἐνδόξων. Le verbe μεταλαμβάνειν supprime la difficulté en donnant la construction : ἡγούμενοι τοὺς τεχνίτας εἶναι ἀξίους μεταλαμβάνειν τῶν καλῶν καὶ ἐνδόξων.

En somme, voici comment j'entends tout ce début. Je serre le texte le plus possible, pour indiquer clairement le sens et la ponctuation que j'adopte :

« Décret des Amphictyons. — Considérant que chez les Athé-
 « niens pour la première fois ont eu lieu la formation et la
 « réunion d'un collège de technites, chez ce peuple qui, se
 « faisant l'initiateur de tous les biens de l'humanité, a amené
 « les hommes de la vie sauvage à la civilisation, et a été l'au-
 « teur de leurs rapports les uns avec les autres, en leur trans-
 « mettant le don des mystères, — par où il enseignait à tous
 « que le plus grand bien pour les hommes consiste dans leurs
 « relations entre eux et dans la bonne foi, — et aussi le don des
 « lois établies par les déesses pour l'humanité, et le don de la
 « science. De même, il avait reçu personnellement le privi-
 « lège de la révélation des fruits ; mais il mit à l'usage com-
 « mun des Grecs ce moyen de se suffire à eux-mêmes. Le
 « premier de tous encore, il réunit un collège de technites et
 « de gens de théâtre, et organisa ainsi des jeux thyméliques
 « et des jeux scéniques ; la plupart de ses poètes en témoignent,
 « et Athènes même montre avec évidence la vérité de cette
 « tradition, en' rappelant qu'elle a été la mère de l'art dra-
 « matique, la ville qui a inventé et développé la tragédie et la
 « comédie. Pour ces bienfaits, souvent déjà les Amphictyons
 « ont loué le peuple d'Athènes et ses technites dionysiaques ;
 « ils n'ont négligé aucun intérêt du collège, et surtout ils n'ont

« jamais cessé de lui accorder des distinctions honorifiques et « glorieuses, estimant les technites d'Athènes dignes des récompenses nobles et illustres. »

Il est assez curieux de retrouver ici, — dans un décret des Amphictyons de Delphes, à la fin du II^{ème} siècle, et à propos d'une ambassade de technites, — ce long éloge de la ville d'Athènes; c'est pour nous un indice précieux de son relèvement à cette époque, et aussi de la solidarité existant entre l'État et les technites. Comme faits, il est vrai, nous apprenons peu de choses nouvelles; les louanges d'Athènes avaient été célébrées bien des fois, et plus d'un écho en est parvenu jusqu'à nous dans les auteurs. Par exemple, la première partie du *Panegyrique* d'Isocrate (§ 28-51) se rapporte de même aux bienfaits d'ordre général dont Athènes revendiquait l'honneur; après lui, Diodore de Sicile en a résumé le tableau dans le discours qu'il attribue à un Syracusain nommé Nicolaos, au moment où, après l'échec de l'expédition de Sicile, on délibère sur le traitement à infliger aux prisonniers athéniens (XIII, 26-27); le rhéteur Ælius Aristide y fait des allusions dans plusieurs de ses discours; Himérius a imité Aristide (disc. II, 4-7). Les Romains à leur tour, Cicéron en particulier, reprennent volontiers le même thème, dès que leur sujet les amène à parler d'Athènes; témoin cette phrase du *pro Flacco* (26-62) où sont réunis une fois de plus les principaux traits qu'avaient déjà choisis les Amphictyons: « Adsunt Athenienses, unde humanitas, doctrina, religio, fruges, leges ortæ atque in omnes terras distributæ putantur ». Nous pouvons donc espérer, pour chaque ligne de notre décret, trouver à en rapprocher, comme commentaire, quelque passage d'un auteur; c'est en effet ce qui arrive.

Les Athéniens se vantent d'avoir été les initiateurs de tous les biens de l'humanité; Isocrate avait déjà développé la même pensée (*Panég.* 38): « ὥστε τῶν παρόντων τοῖς ἀνθρώποις ἀγαθῶν, « ὅσα μὴ παρὰ θεῶν ἔχομεν, ἀλλὰ δι' ἀλλήλους ἡμῖν γέγονε, μηδὲν μὲν « ἄνευ τῆς πόλεως τῆς ἡμετέρας εἶναι, τὰ δὲ πλεῖστα διὰ ταύτην γε- » γενῆσθαι ». Nous la voyons encore dans Aristide (*Héracl.*,

éd. Dindorff, I, p. 58) : « τὴν τῶν Ἀθηναίων πόλιν, ἣ καὶ πρε-
« σθυτάτη τῶν Ἑλληνίδων, καὶ , καὶ τῶν ἄλλων τῶν σπου-
« δαιοτάτων ὥσπερ ἡγεμῶν τοῖς ἅπασιν ὑπῆρχεν ».

Voulons-nous maintenant passer à l'énumération détaillée de ces bienfaits? Athènes a amené les hommes à la civilisation et leur a appris les avantages de l'union, cela, si nous avons bien ponctué la phrase, par les moyens indiqués dans la parenthèse, c'est à dire grâce aux mystères, aux lois et à la science. Attribuer aux Athéniens l'honneur de tous les progrès intellectuels était une sorte de lieu commun. Cicéron, (*de Orat.*, I, 4, 13) appelle leur ville : « illæ omnium doctrinarum inventrices Athenæ » ; elle était considérée comme l'école de l'univers — Isocrate, *Antid.*, 295 : « Χρὴ γὰρ μηδὲ τοῦτο λανθάνειν ὑμᾶς, ὅτι πάντων τῶν δυναμένων λέγειν ἢ παιδεύειν ἢ πόλις ἡμῶν « δοκεῖ γεγενῆσθαι διδάσκαλος » ; — Diod., XIII, 27, 1 : « Ὅσοι μὲν « γὰρ λόγου καὶ παιδείας ἐν τῇ πόλει μετεσχέκατε, δότε τὸν ἔλεον τοῖς « τὴν πατρίδα κοινὸν παιδευτήριον παρεχομένοις πᾶσιν ἀνθρώποις ». L'invention des lois leur était aussi généralement rapportée — Isocr., *Panég.*, 39 : « πρώτη γὰρ καὶ νόμους ἔθετο καὶ πολιτείαν κα- « τεστήσατο » Diodore, comme le rédacteur de notre décret, nous montre ce fait en liaison avec le développement de la civilisation et le rapprochement des hommes entre eux — Diod., XIII, 26, 3 : « οὗτοι νόμους εὖρον, δι' οὓς ὁ κοινὸς βίος ἐκ τῆς ἀγρίας καὶ « ἀδίκου ζωῆς εἰς ἡμέρον καὶ δικαίαν ἐλήλυθε συμβίωσιν ».

Pour ce qui est des mystères, il existait sur leur introduction à Athènes plusieurs traditions. Parfois, on en attribuait l'institution aux Athéniens eux-mêmes ; ils auraient voulu par là remercier Déméter de ses bienfaits à leur égard — Diod., V, 4, 4 : « φιλανθρωπότατα δὲ τῶν Ἀθηναίων ὑποδεξαμένων τὴν θεόν, « πρώτοις τούτοις μετὰ τοὺς Σικελιώτας δωρήσασθαι τὸν τῶν πυρῶν « κερπὸν, ἀνθ' ὧν ὁ δῆμος οὗτος περιττότερον τῶν ἄλλων ἐτίμησεν « τὴν θεὸν θυσίαις τ' ἐπιφανεστάταις καὶ τοῖς ἐν Ἐλευσίνι μυστηρίοις ». Une autre version nous représente les mystères comme rapportés d'Égypte, avec du blé, au moment d'une famine, par Érechthée — Diod., I, 29, 1-2 : « ἐξ Αἰγύπτου τὸν Ἐρεχθέα κο- « μίσαι διὰ τὴν συγγένειαν σίτου πλῆθος εἰς τὰς Ἀθήνας τοῦ-

« τον δὲ παραλαβόντα τὴν ἡγεμονίαν καταδείξαι τὰς τελετὰς τῆς Δή-
 « μητρος ἐν Ἐλευσίνι, καὶ τὰ μυστήρια ποιῆσαι, μετενεγκόντα τὸ περὶ
 « τούτων νόμιμον ἐξ Αἰγύπτου ». Mais, le plus souvent, on en fai-
 sait un don de Déméter aux Athéniens : c'est la tradition d'Iso-
 crate (*Panég.*, 28) et d'Aristide (*Éleusin.*, éd. Dind. I, p.
 416): « Δήμητρα, . . . ἐλθοῦσαν εἰς Ἐλευσίνα, τὴν τε ἐπωνυμίαν
 « δοῦναι τῷ τόπῳ, καὶ τὴν Κόρην εὐροῦσαν ποιῆσαι τὰ μυστήρια ». De ces trois légendes, notre décret n'a évidemment pas suivi la première, puisqu'il parle d'une παράδοσις τῶν μυστηρίων ; c'est à la troisième sans doute qu'il fait allusion : on peut le penser d'après l'analogie, deux lignes plus loin, de l'expression : τῆς τοῦ καρποῦ παραδόσεως, où il s'agit évidemment du second cadeau de Déméter aux Athéniens.

A propos de ces mystères, les Amphictyons indiquent comment ils ont servi la cause de la civilisation : ils apprenaient aux hommes que le plus grand bien pour eux, c'est de se constituer en société et d'avoir des rapports fondés sur la bonne foi. Telle n'est pas la façon dont on présente le plus souvent le côté moral des mystères : les auteurs nous parlent plutôt de la confiance qu'y acquéraient les initiés dans l'existence d'une vie future et dans l'immortalité de l'âme : c'est le point sur lequel insiste M. Foucart, en rapprochant les mystères du Livre des morts de l'Égypte ; et dans cet enseignement en effet, ce dut être de bonne heure la partie essentielle. Mais, à l'origine, il est assez vraisemblable de penser qu'un des premiers résultats, sinon le but même des mystères, fut, en réunissant les hommes encore fort sauvages dans la célébration de certaines cérémonies sacrées, de leur enseigner les principes fondamentaux à la fois de la religion et de la morale, et que, par conséquent, il y avait là un élément de civilisation et de progrès social. Au reste, les écrivains anciens ne sont pas sans avoir jamais considéré les mystères sous ce jour. D'après Andocide (*Mystères*, 31), on y apprenait à punir les impies et à sauver les innocents : « πρὸς δὲ τούτοις μεμύησθε καὶ « ἐωράκατε τοῖν θεοῖν τὰ ἱερά, ἵνα τιμωρήσητε μὲν τοὺς ἀσεβοῦντας, « σώζητε δὲ τοὺς μηδὲν ἀδικοῦντας ». Diodore (V, 49, 6) vante de

même la piété et la justice des initiés, qui devenaient meilleurs en toutes choses : « γίνεσθαι δέ φασι καὶ εὐσεβεστέρους καὶ δικαιοτέρους καὶ κατὰ πᾶν βελτίονας ἑαυτῶν τοὺς τῶν μυστηρίων κοινωνήσαντας ». Cicéron, à la fin des *Verrines*, fait encore la part plus large à l'influence de Cérès et de ses mystères (II, V, 72, 187) : « Teque, Ceres et Libera, quarum sacra, sicut « opinionones hominum ac religiones ferunt, longe maximis at-
« que occultissimis cærimoniis continentur, a quibus initia vi-
« tæ atque victus, morum, legum, mansuetudinis, humanita-
« tis hominibus et civitatibus data ac dispertita esse dicun-
« tur . . . » Et qu'on ne dise pas qu'ici il est avocat, qu'il a besoin de relever le plus possible les mérites des dieux que Verrès a méprisés ; car, dans les *Lois* encore, le premier développement de la civilisation ne lui paraît pas un moindre bienfait des mystères que l'espoir d'une autre vie (II, 14 - 36) : « Nam mihi, cum multa eximia divinaque videntur Athenætæ
« peperisse atque in vitam hominum attulisse, tum nihil me-
« lius illis mysteriis, quibus ex agresti immanique vita exculti
« ad humanitatem et mitigati sumus, initiaque ut appellantur,
« ita re vera principia vitæ cognovimus; neque solum cum læ-
« titia vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore
« moriendi ». Les Amphictyons, dans leur décret, laissent tout à fait de côté la question de la vie future.

Après les mystères est rappelé le don du blé : c'est là encore un des points sur lesquels les Athéniens aimaient le plus à revenir. J'ai déjà cité plus haut la phrase correspondante d'Isocrate (*Panég.*, 29). Diodore (XII, 26, 3) n'a pas manqué de la reprendre : « Οὗτοι γὰρ εἰσιν οἱ πρῶτοι τροφῆς ἡμέρου
« τοῖς Ἑλλήσι μεταδόντες, ἣν ἰδίᾳ παρὰ Θεῶν λαβόντες τῇ χρειᾷ
« κοινὴν ἐποίησαν ». Aristide étend même le bienfait des Athéniens non seulement aux Grecs, mais à l'univers entier (*Éleusina*., éd. Dind. I, p. 417) : « καὶ γενέσθαι δὴ τὸν σῖτον παρὰ μὲν
« ταῖν Θεαῖν τοῖς Ἀθηναίοις, παρὰ δὲ τῶν Ἀθηναίων καὶ Ἑλλήσι
« καὶ βαρβάροις ». Quoi qu'il en soit, il y avait là, semble-t-il, une tradition admise par tout le monde grec. La plupart des

villes consentaient à envoyer à Athènes les prémices de leur récolte, et la Pythie le leur ordonnait au besoin : Isocrate et Aristide nous l'affirment, et leur dire est confirmé par les inscriptions, à l'époque d'Adrien comme au V^e siècle av. J. C. (*BCH*, IV, 1880, p. 236-241).

Jusqu'ici les Amphictyons se sont bornés à reproduire les éloges habituels d'Athènes, sans se mettre en peine de les choisir en rapport avec l'objet même du décret; la suite est mieux appropriée aux technites dionysiaques : elle a trait aux inventions de leur ville dans l'art dramatique. Cette seconde partie est beaucoup moins banale que la première; Isocrate ne l'a pas touchée (1), ses imitateurs l'ont négligée également, et même pour certains passages, je n'ai rien trouvé à en rapprocher dans les auteurs. Il est donc intéressant de voir ici, formulées avec cette netteté, les prétentions d'Athènes sur l'origine du théâtre; comme il s'agit de faits relativement récents, nous serons à même d'en vérifier au moins quelques-uns; et, en constatant leur inexactitude manifeste, nous saisirons là une fois de plus chez les Athéniens le dessein bien arrêté de réclamer pour eux, à tort ou à raison, la supériorité en toutes choses.

D'abord, ils s'attribuent la formation du premier collège de technites : sur ce point, leur revendication peut être fondée : c'est chez eux en tout cas que se rencontre, à notre connaissance, la première mention d'une association de cette espèce. Je veux parler du fameux thiasé de Sophocle, objet de

(1) Isocrate (*Panég.*, 43-47) fait longuement l'éloge des πανηγύρεις d'Athènes. Mais, d'abord, il se contente de dire que sa patrie n'y a été dépassée par personne (οὐδ' ἐν τοῖσις ἡ πόλις ἡμῶν ἀπελείφθη), il ne dit pas qu'elle en ait possédé avant les autres peuples de la Grèce; ensuite, si l'on peut songer aux divers concours musicaux à propos d'expressions comme θεάματα τὰ κατὰ τὰς τέχνας εὐδοκιμοῦντα, ou encore ἀγῶνας μὴ μόνον τάχους καὶ ῥώμης, ἀλλὰ καὶ λόγων καὶ γνώμης καὶ τῶν ἄλλων ἔργων ἀπάντων, du moins il y a loin de ces termes très vagues aux affirmations bien nettes de notre décret. Himérius (II, 6) attribue, il est vrai, l'invention des πανηγύρεις à Athènes, mais sans préciser davantage son idée : οὕτω πανηγύρεις ἡθροίζοντο, καὶ συνήγαγεν ἡ πόλις πρώτη, καὶ πᾶσι συναγαγεῖν ἐπέταξεν.

tant de controverses (1). Le biographe ancien de Sophocle, énumérant les innovations du poète, nous le montre perfectionnant la mise en scène et tenant compte, en écrivant ses drames, du physique de ses acteurs, puis il ajoute : « *ἡγήσθη δὲ καὶ Ἰσῖρος . . . ταῖς Μούσαις θιάσον ἐκ τῶν πεπαιδευμένων συναγαγεῖν* ». On a cherché à cette phrase des interprétations extrêmement subtiles ; elle donne pourtant un sens en traduisant chaque mot de la façon la plus simple : Sophocle a fondé, en le consacrant aux Muses, un collège composé de gens instruits—dans les diverses branches des choses du théâtre, acteurs, choreutes, musiciens, etc. Sans doute tout cela n'est pas exprimé dans les mots *ἐκ τῶν πεπαιδευμένων* ; mais n'est-ce pas la manière la plus naturelle de les interpréter, dans une phrase où il est uniquement question d'art dramatique ? L'expression *θιάσος* ne renferme pas non plus une difficulté insurmontable ; car il faut renoncer aux distinctions si tranchées que M. Poland voulait établir entre *θιάσος*, *σύνοδος* et *κοινόν*. Enfin, s'il reste vrai que, plus tard, les technites furent toujours rattachés à Dionysos, on sait qu'ils honoraient en même temps d'autres divinités, Apollon et les Muses en particulier (*CIG*, 3067). En somme, l'interprétation de Schœmann reprise par Sommerbrodt est très satisfaisante en elle-même, et elle paraît être confirmée par notre décret ; il est seulement regrettable pour nous d'avoir perdu le début de la ligne 17.

Avec leur collège de technites, les Athéniens se vantent d'avoir, — toujours les premiers, — organisé des concours thyméliques et scéniques. Il n'est pas possible, je crois, d'hésiter sur la valeur de ces mots. Rapprochons seulement deux textes, l'un de Vitruve, et l'autre du lexicographe Phrynichus. Je cite d'abord Phrynichus (*Ecl.*, s. v. *θυμέλην*, éd. Lobeck, p. 163) : « *τοῦτο οἱ μὲν ἀρχαῖοι ἀντὶ τοῦ θυσίαν ἐτίθουν, οἱ δὲ νῦν ἐπὶ*

(1) Cf. les citations déjà réunies par von Sybel (*Hermes*, IX, 1874, p. 248 et suiv.). Après l'article de von Sybel, la question a été reprise par Sommerbrodt (*Hermes*, X, 1875, p. 421), Sauppe (*Commentatio de collegio artificum sceniorum atticorum*, 1876, p. 4), Poland (*de collegiis artificum dionysiacorum*, Dresde, 1895, p. 8).

« τοῦ τόπου ἐν τῷ θεάτρῳ, ἐν ᾧ αὐλῆται καὶ κιθαρωδοὶ καὶ ἄλλοι τινὲς ἀγωνίζονται· σὺ μέντοι, ἔνθα μὲν κωμῳδοὶ καὶ τραγωδοὶ ἀγωνίζονται, λογεῖον ἐρεῖς, ἔνθα καὶ οἱ αὐλῆται καὶ οἱ χοροὶ, ὀρχήστραν· μὴ λέγε δὲ θυμέλην ». Voici maintenant le passage de Vitruve (V, 8) : « Apud eos (les Grecs) tragici et comici actores in scena peragunt, reliqui autem artifices suas per orchestram præstant actiones ; itaque ex eo scenici et thymelici græce separatim nominantur ». D'après cela, il paraît évident que λογεῖον et σκηνή, θυμέλη et ὀρχήστρα se confondaient aisément ; nos deux citations, quoique employant des termes différents, peuvent donc être complétées l'une par l'autre, et il en ressort que les concours scéniques étaient ceux de tragédie et de comédie, les concours thyméliques ceux de flûte, de cithare et de chœurs. Nous aurons un peu plus loin l'occasion de revenir sur la tragédie et la comédie : pour les concours thyméliques, si nous en avons donné la vraie définition, il est tout à fait impossible d'en faire remonter l'honneur aux Athéniens. Des jeux musicaux n'ont été ajoutés, à Athènes, aux Panathénées que vers l'époque de Pisistrate ; or, à Sparte, les Carneia comportaient des concours de cithare dès la XXVI^e olympiade (676 av. J.-C.), et Terpandre y fut vainqueur ; peu de temps après, nous voyons la flûte, d'abord méprisée par les Grecs, honorée à l'égard de la cithare ; et, à Sicyone, d'après le témoignage d'Hérodote, on célébrait par des poésies choriques la légende d'Adraste dès une haute antiquité, en tout cas avant Clisthène. Le lyrisme, avec la musique qui l'accompagnait, avait fleuri en même temps dans les îles (1) : nous prenons donc les Athéniens en flagrant délit de mensonge.

Malgré cela, bien entendu, ils ne manquaient pas de preuves pour justifier leurs prétentions : nous ne sommes guère à même malheureusement d'en profiter. Ainsi, les Amphictyons invoquent d'abord le témoignage d'un grand nombre de poètes athéniens ; mais, dans ceux qui nous sont parvenus, je ne connais aucun texte attribuant à Athènes l'invention des jeux musicaux. Après quoi, était rappelé un titre que la ville

(1) Pour les textes, cf. Reisch, *de musicis Græcorum certaminibus*.

d'Athènes se donnait à elle-même, μητρόπολις τῶν . . . ; cette fois, le mot important manque sur la pierre, et, s'il y avait là une formule communément admise, je ne la retrouve pas non plus dans les auteurs. Athénée (V, p. 187^d) nous a cependant conservé un certain nombre de périphrases de ce genre : « τοῦτο δὲ κωμωδοῦντός ἐστι τὴν Ἀθηναίων πόλιν, τὸ τῆς Ἑλλάδος « μουσεῖον » ἣν ὁ μὲν Πίνδαρος Ἑλλάδος ἔρσιμα ἔφη, Θουκυδίδης δέ, « ἐν τῷ εἰς Εὐριπίδην ἐπιγράμματι, Ἑλλάδος Ἑλλάδα, ὁ δὲ Πύθιος « ἐστὶαν καὶ πρυτανεῖον τῶν Ἑλλήνων ». De même nous avons vu dans Diodore : κοινὸν παιδεύτηριον πᾶσιν ἀνθρώποις ; et l'on peut encore citer, dans Aristide : μητρόπολις τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν καρπῶν (*Eleusin.* éd. Dindorf, I, p. 417) : « ἀπάγειν δὲ καὶ « τοὺς Ἑλληνας ἀπαρχὰς τῶν καρπῶν ἐκάστοτε Ἀθήναζε, ὡς μη- « τροπόλει σφῶν τε αὐτῶν καὶ τῶν καρπῶν Ἀθηναίων τῇ πόλει ». Mais ici le sens général de la phrase ne paraît s'accommoder d'aucune de ces expressions : Athènes doit s'y donner le titre de mère de l'art dramatique, ce qui est ensuite développé par les mots τραγωδῖαν καὶ κωμωδῖαν εὐροῦσά τε καὶ αὐξήσασα.

Que les Athéniens s'attribuent la gloire d'avoir perfectionné la tragédie et la comédie, rien de plus naturel ; ils auraient même pu dire que leurs poètes avaient entièrement transformé les deux genres, et qu'ainsi ils en avaient fait un art nouveau, proprement attique. Mais telle n'est pas, je crois, l'interprétation à donner de εὐροῦσα et le mot est pris dans son sens le plus strict : les Athéniens ici comme ailleurs, veulent être les premiers inventeurs de toutes choses. Dans une inscription inédite, un décret de la ville de Delphes en l'honneur des technites d'Athènes, ceux-ci sont loués comme σκηνικῶν ἀγώνων κτιτάς. On entrevoit du reste assez bien sur quelles traditions ils devaient se fonder. Le culte de Dionysos en Attique s'était répandu surtout dans la région de la Diacria, vers Icaria, Semachidæ et Brauron ; or Athénée rapporte précisément au dème d'Icaria l'honneur de la découverte de la tragédie et de la comédie (II, p. 40 a) : « ἀπὸ μέθης καὶ ἡ τῆς κωμωδίας καὶ « ἡ τῆς τραγωδίας εὕρεσις ἐν Ἰκαρίῳ τῆς Ἀττικῆς εὐρέθη ». Il ne nous donne sur cette légende aucun détail ; mais les noms

de Susarion et de Thespis servaient évidemment à l'appuyer. Elle est admissible, à la rigueur, pour la tragédie ; car, si le dithyrambe, d'où est sortie la tragédie, avait reçu depuis Arion sa forme définitive, et si même le chœur tragique s'était déjà vraiment constitué avec Épigène) quand il représentait à Sicyone les malheurs d'Adraste ou ceux de Dionysos. du moins il n'y eut de tragédie, à proprement parler, que le jour où Thespis d'Icaria eut coupé les chants du chœur par des tirades parlées dont le débit était confié à un acteur spécial. Sans doute, pour la comédie, en faisait-on remonter l'origine à Susarion, qui, avec un chœur d'Icariens, aurait le premier concouru pour une corbeille de figues et un cruchon de vin, la *Chronique de Paros* en témoigne (ép. 39, texte de Bergk, *Gr. Litt.*, IV, p. 43, n. 1) : « ἀφ' οὗ ἐν ἀμύξαις κωμῳδία ἡν-
« ρέθη, στήσαντων χορὸν τῶν Ἰκαρίων, εὐρόντος Σουσαρίωνος, καὶ
« ἄλλον ἐτέθη πρῶτον ἰσχάδων ἄρσιχος καὶ οἶνου κάδος. » Mais ce Susarion n'était pas lui-même un Icarien, c'était un Mégarien de Tripodiscos ; et c'est encore aux colonies mégariennes de Sicile qu'il faut attribuer dans la comédie le perfectionnement par excellence, l'introduction de la fable, c'est-à-dire de l'élément dramatique. Aristote, qui devait être bien renseigné, cite expressément à ce propos Épicharme et Phormis (*Poét.*, V, 4-5) : « Τίς δὲ πρόσωπα ἀπέδωκεν ἢ προλόγους ἢ πλήθη
« ὑποκριτῶν καὶ ὅσα τοιαῦτα, ἡγνόηται· τὸ δὲ μύθους ποιεῖν Ἐπί-
« χαρμος καὶ Φόρμις. Τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἦλθεν. . . ». Il serait intéressant de savoir à quel moment les Athéniens ont commencé à formuler leurs prétentions sur l'origine de la tragédie et de la comédie ; bien que la chronique de Paros s'en fasse déjà l'écho, elles ne doivent pas remonter à une époque bien ancienne ; car Isocrate, nous l'avons dit, n'en parle pas dans son *Panégryrique*, et Aristote, dans sa *Poétique*, n'en tient pas beaucoup plus de compte. Elles paraissent donc, d'après cela, dater de la fin du IV^e ou du commencement du III^e siècle ; mais ce ne sont là évidemment que des indications fort vagues. Nous voyons en tout cas, par notre décret, qu'Athènes, à la fin du II^e siècle, tenait plus

que jamais à cette gloire, et — qui plus est — qu'elle était parvenue à faire adopter par toute la Grèce les traditions plus ou moins fondées qu'avaient imaginées pour elles ses poètes et ses historiens.

Nous pouvons maintenant passer beaucoup plus vite sur le reste de l'inscription, car nous rentrons dans les formules habituelles des actes hiéromnémoniques. D'ailleurs, les lignes étant fort incomplètes vers le bas de la pierre, on n'arrive pas toujours à la restitution entière.

La première partie des considérants s'est terminée par un rappel aussi banal que verbeux de la faveur constamment accordée par les Amphictyons à Athènes et à ses technites, en retour de tant de bienfaits et de gloire (l. 19-22). Viennent alors les considérants particuliers du décret, relatifs à l'ambassade actuelle des technites (l. 22-28). Ceux-ci ont envoyé à Delphes trois députés(1). Nous ne les connaissons pas ; le nom de Θρασυμήδης, il est vrai, est en partie, une restitution ; mais les deux autres nous sont donnés avec certitude par le rapprochement des lignes 23 et 39. Il existe bien, parmi les poètes de l'Anthologie, un Πολύστρατος qui survécut à la prise de Corinthe(2), et nous voyons aussi un Πολύστρατος Θορίκιος dans la députation des Athéniens auprès des Amphictyons à la suite du procès de leurs technites avec ceux de l'Isthme et de Némée (CIA, II, 552, fr. b, l. 5), mais rien ne nous autorise à identifier ces homonymes. On serait encore plus tenté de rapprocher Ἀσκληπιάδης Ἰκεσίου, τραγικὸς ποιητής, d' Ἀσκληπιάδης Ἰκεσίου, τραγωιδίων ποιητής, vainqueur aux Σαραπειᾶ, dans une inscription de Tanagra de la fin du II^e siècle av. J.-C. (CIGS, 540, l. 13) ; mais celui-ci est Thébain, et le nôtre évidemment est Athénien. Tout au plus, en nous rappelant qu'il a encore existé un autre poète tragique du nom d' Ἀσκληπιάδης, élève d'Isocrate, pourrions-nous conclure que, dans cette famille

(1) On est tenté de restituer au début de la ligne 23 : ψήρισμα, d'après notre inser. I, 29-30 ; mais le vide n'est pas ainsi suffisamment rempli.

(2) Susemihl, *Gesch. der gr. Litt. in der Alexandrinerzeit*, II, p. 548.

comme dans celles de Sophocle, d'Astydamas (inscr. I), de Posès (*BCH.* V, p. 260-1), il existait une sorte d'hérédité du talent dramatique.

Nous avons vu plus haut, dans la liste des hiéromnémons, que le représentant d'Athènes s'appelle, lui aussi, Ἀσκληπιάδης Ἰεσίου; il semble tout à fait probable cette fois que nous avons affaire au même personnage: il était venu à Delphes comme hiéromnémon pour la session amphictyonique, et, en même temps, comme chef de l'ambassade des technites. Son titre de prêtre de Dionysos justifie parfaitement la mission officielle dont la ville l'avait chargé; mais ce n'en est pas moins là un exemple curieux de l'estime où les technites étaient tenus. Notons enfin que les deux autres députés sont des poètes épiques: ceux-ci, nous le savons par une inscription inédite du Trésor des Atheniens, formaient ensemble un collège à part; nous apprenons ici que la σύνδοξ τῶν ἐν Ἀθῆναις ἐποποιῶν était une simple subdivision de l'association des technites dionysiaques.

Les députés, suivant l'usage, ont demandé aux Amphictyons de garder envers le collège d'Athènes la bienveillance de leurs prédécesseurs et de renouveler en bloc leurs privilèges antérieurs; de plus, ils ont réclamé pour les prêtres du collège le droit de porter des couronnes d'or (1) dans toutes les villes de la Grèce.

La χρυσοφορία (2) s'accordait en effet soit aux magistrats civils, soit aux personnages investis d'une charge religieuse: témoin le passage d'Artémidore d'Éphèse (*Ὀρειοκριτικά*, II, 9, éd. Reiff., p. 144): « πλουσίων δὲ τοὺς μὲν χρυσοφορεῖν μέλλοντας διὰ τινὰ ἀρχὴν ἢ ἱερωσύνην οὐ βλάπτει (ὁ κεραυνός), ἀλλὰ ἐπίσημωτέως ἄρξαι ἢ ἱεράσασθαι προαγορεύει ». Ce n'était pas une simple marque d'honneur, la couronne était l'insigne des fonctions publiques: celui qui la portait acquérait par là même un caractère officiel, et, si on l'insultait, on était frappé d'atimie pour avoir outragé l'Etat en sa personne. Démosthène insiste

(1) J'ignore si le verbe à suppléer devant τοὺς πατέρας στεφάνους (l. 26) est στεφανοφορεῖν, χρυσοφορεῖν, ou un autre; le sens, en tout cas, n'est pas douteux.

(2) Sur cette distinction, Keil, *Schedæ epigraphicæ*, p. 46; Foucart, *de collegiis scenicorum artificum apud Græcos*, p. 48.

sur ce point dans la Midienne (32) : « τοὺς νόμους ἤδη ὁ τοῦτο « ποιῶν προσυδρίξει καὶ τὴν ὑμέτερον κοινὸν στέφανον καὶ τὸ τῆς « πόλεως ὄνομα ». Nous trouvons dans les textes épigraphiques un certain nombre de gens ainsi honorés, par exemple, à Athènes, L. Trebellius Rufus (*CIA*, III, 623) χρυσοφορία διὰ βίου τετιμημένον; dans quelques villes, comme à Argos, on y ajoutait le droit de porter des vêtements de pourpre : (*LBF*, *Pélop.*, 117) : « Ῥῆγλον . . . , ᾧ καὶ ἐδώκαμεν . . . καὶ χρυσοφορίαν μετὰ πορφύρας διὰ βίου καὶ μόνῳ καὶ πρώτῳ » — (*CIG*, 1123) : « Τιβ. Κλαύδιον Διόδοτον . . . ᾧ καὶ ἐψηφισάμεθα . . . « χρυσοφορεῖν μετὰ πορφύρας ». Alors le personnage honoré, outre une couronne, portait sans doute aussi divers ornements d'or sur ses vêtements. Les inscriptions citées plus haut sont d'époque impériale; mais, pour nos technites, nous savions déjà qu'ils possédaient, dès la fin du II^e siècle av. J.-C., la χρυσοφορία (*CIA*, II, 552); nous voyons maintenant qu'ils n'avaient pas dû l'obtenir avant 117. De plus, ce privilège est bien exclusivement réservé aux prêtres des technites d'Athènes : le fait a son importance, car il nous donne une preuve de plus que le collège d'Athènes était indépendant, et non pas rattaché, comme on l'a dit parfois, à l'association générale de l'Isthme et de Némée. C'est bien ce qui ressortait d'ailleurs du sénatus-consulte de 112.

Ici se terminent les considérants. Pour le décret lui-même, il suffit, dans l'état où il nous est parvenu, d'en indiquer les articles L. 28-30 : les Amphictyons tiennent à manifester leurs bonnes dispositions à l'égard de tous les dieux qui protègent Athènes, mais en particulier à l'égard de Dionysos et de son collège de technites. On peut songer, pour la ligne 30, à la restitution : τῶν κατεχόντων τὴν πόλιν τῶν Ἀθηναίων καὶ τὸ κοινὸν τῶν τεχνιτῶν; mais elle est un peu courte pour la lacune, et d'ailleurs il est naturel que les Amphictyons affirment leur bienveillance, non seulement pour le dieu, mais aussi pour ses serviteurs.

L. 30-34 : Ils accordent le droit de χρυσοφορία, probablement en précisant tout ce qu'il doit comporter : de là un second verbe terminé en ορεῖν, peut-être πορφυροφορεῖν. Ils sti-

pulent que personne dans toute la Grèce, ni État, ni magistrat, ni simple particulier, ne pourra s'opposer à l'exercice de ces prérogatives : toute infraction au décret entraînera différentes peines, qui sont déterminées à l'avance. Il serait intéressant de les connaître ; mais le passage malheureusement est fort mutilé. Si mes restitutions sont exactes, un triple châtiment serait prévu contre le sacrilège : amende à payer au trésor d'Apollon, procès devant les Amphictyons, responsabilité enfin à l'égard du technite lésé, si celui-ci le demande. Sur le premier point, le sens, sinon la lettre, paraît certain ; mais le montant de l'amende est impossible à préciser (il devait être indiqué seulement en chiffres). Le troisième point est moins sûr. Du moins, nous trouvons des pénalités analogues dans un autre décret amphictyonique (Le Bas, II, 840, l. 6-7) : « ἐὰν δέ τις αὐτὸν ἄγῃ ἢ τῶν τούτου τι, τὸν μὲν ἄγοντα ἀποτεῖσαι « Σ στατῆρας ἱεροὺς τῷ Ἀπόλλωνι, καὶ Δάμωνι ὑπόδικον εἶναι ἐν « ἱερομνήμοσιν ». En lisant plus haut le verbe ἀνανεώσασθαι (l. 24) dans les demandes des députés, on pouvait être tenté d'en conclure qu'il s'agissait simplement de la confirmation d'un droit plus ou moins oublié ; mais, dans ce cas, il n'eût pas été nécessaire de rédiger un décret aussi long, et surtout on n'en eût pas rappelé en détail toutes les prescriptions, comme nous le voyons ici. Notre décret paraît donc bien accorder pour la première fois la χρυσοφορία aux technites ; ou, du moins, s'ils l'avaient déjà à Athènes, c'est la première fois que ce privilège est étendu à toutes les villes de la Grèce : χρυσοφορεῖν κατὰ πάσας τὰς πόλεις κατὰ τὰ πάτρια.

l. 34-38 : Les Amphictyons après un nouveau rappel du soin qu'ils ont d'augmenter toujours les honneurs rendus par eux aux dieux et aux technites, accordent au collège(1) des tech-

(1) Notons ici que notre inscription se sert indifféremment des termes de κοινόν et de σύνδοξ. M. Poland (*de collegiis artificum dionysiacorum*, Dresde, 1895, p. 6-8) prétendait assigner à κοινόν le sens d'une association comprenant plusieurs sociétés, et à σύνδοξ celui de chacune des sociétés soumises à cette direction générale. Son argumentation était parfois bien spécieuse ; sans avoir besoin de la reprendre point par point, il suffit pour en reconnaître l'inexactitude, de rapprocher les lignes 22 et 35 de notre inscription : συμβαίνει τὴν σύνδοξον ἀπεσταλχέναι . . . πρεσβευτάς — ἐπαινέσαι τὸ κοινόν τῶν τεχνιτῶν.

nites d'Athènes un éloge et une couronne. Je ne prétends pas affirmer, bien entendu, que la couronne était sûrement de laurier : c'est le cas pour la plupart des couronnes delphiques (cf. l. 40) ; cependant, on accordait aussi à Delphes des couronnes d'or (par exemple *BCH*, XX, 1896, p. 624, l. 29). La proclamation doit se faire aux jeux gymniques, probablement lors de la fête des Sotéria, chaque année, comme dans *BCH*, 1896, p. 624, l. 30 : « τὸν δὲ στέφανον ἀνακαρῦσαι τοῖς Σω-
« τηρίοις ἐν τῷ ἀγῶνι τῷ γυμνικῷ καὶ τοῖς Διονυσίοις ἐν τῷ θεά-
τρῳι » — *Neue Jahrb.*, 1894, p. 638, l. 9 : « ἀναγορεῦσαι δὲ
« τὸν στέφανον Σωτηρίοις, καθότι καὶ τοὺς ἄλλους εὐεργέτας, ἐν τῷ
« ἀγῶνι τῷ γυμνικῷ καθ' ἕκαστον ἐνιαυτόν ». En tout cas, il n'y a pas de place dans notre texte pour des prescriptions aussi détaillées ; par contre, la formule qui vient ensuite pour indiquer les hiéromnémones en charge était ordinairement plus courte que ne le réclame ici la lacune, par exemple *CIG*, 1689 : « τοὺς ἱερομνήμονας, οἳ ἂν ᾤσιν ἐν τῷ ἱερῷ » — *BCH*, VII, 1883, p. 417 : « τοὺς ἱερομνήμονας τοὺς ἐνάρχους ὄντας » ; — elle devait donc être ici remplacée par une périphrase.

l. 38-42. Un éloge et une couronne sont décernés personnellement à chacun des trois députés.

l. 42-43. Le décret sera gravé à la fois à Delphes, et à Athènes sur l'Acropole : pour cela on en expédiera une copie à la ville d'Athènes, ce qui nous prouve une fois de plus combien l'État s'intéressait aux affaires des technites.

l. 43-45. Tous les États grecs recevront une copie du décret, car le privilège reconnu aux technites d'Athènes par les Amphictyons s'étend à la Grèce entière.

De même que, pour le début de ce texte, on a retrouvé un morceau de l'exemplaire d'Athènes, nous en avons aussi un fragment contenant une partie des dernières lignes : c'est le haut de *CIA*, II, 552 a, l. 1-7. J'ai souligné dans ma transcription les passages conservés dans le morceau d'Athènes.

G. COLIN



INSCRIPTIONS DE DELPHES

Les Comptes du Conseil sous l'archontat de Dion.

L'escalier qui réunit le temple au théâtre est coupé à la sixième marche par un palier composé de deux grandes dalles de calcaire de St Élie. Sur celle de gauche étaient gravés les comptes de l'archontat de Palaïos, sur celle de droite les comptes de l'archontat de Dion. C'est au milieu surtout qu'on a marché : aussi ne reste-t-il à peu près rien de la plaque de Palaïos dans sa partie droite, ni de la plaque de Dion dans sa partie gauche. Les bords ont été protégés, d'une part grâce au mur près duquel monte l'escalier ; de l'autre, par le seuil de la chambre de Cratéros et aussipar un dépôt calcaire qui couvrait toute la partie droite de la plaque de Dion. Au contraire, la marche de l'escalier n'a pas garanti le haut des deux textes qu'elle couvrait. La pierre est très endommagée, les premières lignes sont d'une lecture difficile et la limite de l'emmarchement, que marque un trait transversal à la hauteur de la ligne 10 de la première colonne, a fait disparaître plusieurs lettres (1).

La plaque des comptes publiée aujourd'hui (larg. 2^m.07, cassée sur toute la hauteur vers la fin de la 2^e col. ; haut. 1^m.46 ; ép. 0^m.17 en moyenne, revers inégal) est gravée très régulièrement στοιχδόν : les lignes ont, ici encore, une longueur très variable. Les caractères, de 0^m.007, sont assez fins, le trait net ; le graveur a corrigé lui-même quelques erreurs : col. 1, l. 3, le Ν de ΟΝΤΑ remplace un Ο répété ; l. 4, l' Ε de ΕΝΔΕΚΑ est aussi gravé sur un Ο ; l. 20, dans ΑΘΗ[ΝΑ]ΙΟΥ, il semble que la seconde et la troisième lettre avaient été interverties. Col. II, l. 1, l' Ι de ΤΩΙ et l. 3, le Ξ de ΕΙΚΟΞΙ remplacent deux Ο.

(1) J'avais copié les deux inscriptions en 1896, j'y suis revenu en octobre-novembre 1899 et j'ai pu compléter ma première lecture.

28 Y Λ Ο Κ Ρ Ω Ι Ο Ο Ν Ι Ε Ι
30 Ω Ι Λ Γ Ο Ο Υ
K Γ Ε Ρ Ι Ο Ι
Λ Ν Ι Κ Ω
H I
Λ Α Ι Μ Ο Ν Ι 21

35 Π Υ Λ
P
T Α Δ Υ Ο

40 T O
Ω Ι
N O I
M N A I
P E

45 Σ
O Y
O Σ

50 A T A N
T H P
M O Y
T Ω I
K O Σ Ι Δ Υ Ο
Y Σ Y N I E

55 O Y Δ P
Σ M I Σ O O Σ
T Ω N
I Λ
P

60 O O
Λ
O
I A E P Γ /
I P Γ P E F O
C T H Σ H
E

65 T H P E Σ Δ Υ Ο
M I Σ O Σ
P
O F Γ E N E T O

70 O T T Ω H K
Γ T
/ A Δ Υ Ο
O N K A I E I Σ

75 Σ K
T'
O Λ
H P E Σ
Λ E O Y Σ
K O N

80 Y I I
I O
P P P O
P O
T E ' A N Σ
I Σ O O Σ
I I M A T O N
Σ E

Τ Α Δ Υ Ρ Α Ρ Χ Ο Ν Λ Η Α Ν Τ Ο Υ Ρ Λ Λ Α Ι Ο . Ξ Υ Ν Τ Η Ο Σ Ο Δ Ω Ι
 Τ Α Λ Α Α Ν Τ Α Ρ Ε Ν Ξ Ν Τ Α Ε Ρ Τ Α Μ Ν Α Ι Ε Ι Κ Ο Σ Ι Μ Ι Α

30

BULL. DE CORRESP. HELLENIQUE, XXIV.

Ο Β Ο Λ Ο Ι Ρ Ε Ν Τ Ε Χ Α Λ Κ Ι Ε Ρ Τ Α
 Ε Λ Ε Ι Φ Θ Η Α Φ Α Ι Ρ Ε Θ Ε Ν Τ Ο Σ Τ Ο Υ Ν Α Λ Ω Μ Α Τ Ξ Σ
 Ρ Α Ρ Α Τ Η Ι Ρ Ο Λ Ε Ι Τ Ω Ν Δ Ε Λ Φ Ω Ν Ρ Α Λ Α Ι Ο Υ Λ Α Ν Τ Α
 Ρ Ε Ν Η Κ Ο Ν Τ Α Δ Υ Ο Μ Ν Α Ι Ρ Ε Ν Τ Η Ο Ν Ι Τ Α Τ Η Ρ Ε Σ Ε Ι Κ Ο Σ Ι Ε Ξ
 Δ Ρ Α Μ Η Χ Α Λ Κ Ο Ι Ε Ρ Τ Α

35

Κ Ι Α Μ Φ Ι Κ Τ Υ Ο Ν Ι Κ Ο Υ Τ Α Λ Α Α Ν Τ Ε Κ Α Τ Ο Ν Ρ Ε Ν Τ Ε
 Μ Ν Α Ι Τ Ε Σ Σ Ρ Α Κ Ο Ν Τ Α Ε Ν Ν Ε Α Σ Τ Α Τ Η Ρ Ε Ν Τ Ε
 Ο Β Ο Λ Ο Ι Ε Ν Ν Α

Α Ρ Ο Τ Ο Υ Τ Ω Ν Γ Γ Ε Ν Ι Ο Ε Κ Τ Α Λ Λ Ω Ω Ν Λ Μ Φ Ι Κ Τ Ξ Ο Μ Ι Κ Ο Υ
 Α Ρ Ι Ο Μ Σ Ι Τ Ε Σ Σ Α Α Κ Ο Ν Τ Α Τ Ε Σ Λ Ρ Ω Ν Κ Α Ι Μ Ν Ω Ν Δ Ε Κ Α Ο Κ Τ Ω
 Κ Ι Σ Τ Α Ι Ρ Ω Ν Δ Ε Κ Α Ρ Ε Ν Τ Ε Λ Τ Τ Ι Κ Ο Υ Λ Ρ Ι Ο Λ Ω
 Τ Ν Τ Ε Α Ρ Α Κ Ο Ν Τ Α Ρ Ε Ν Ι Ε Μ Ν Α Ι Δ Ε Κ Α Ο Τ Ω
 Δ Ρ Α Χ Μ Α Ι Ρ Ε Ν Ι Ο Ν Τ Α Τ Ρ Ε Ι Σ Ο Β Ο Λ Ο Ι Ξ Υ Ο

40

Σ Υ Μ Ρ Α Ν Κ Ε Φ Α Λ Α Ι Ο Ν Ε Λ Ε Ι Φ Θ Η Γ Α Ρ Τ Η Ι Ρ Ο Λ Ε Ι Τ Ω Ν Δ Ε Λ Φ Ω Ν
 Τ Ο Ι Σ Τ Α Μ Ι Α Ξ Τ Α Λ Α Ν Α Ε Κ Α Τ Ο Ν Ρ Ε Ν Τ Η Κ Ο Ν Τ Α Ε Ν Ν Ε Α
 Μ Ν Α Ι Τ Ε Σ Σ Α Ρ Α Κ Ο Ν Τ Α Σ Τ Τ Η Ρ Ε Σ Ξ Υ Ο Ο Β Ο Λ Ο Ι Τ Ρ Ε Ι Σ
 Χ Α Λ Κ Ο Ι Ε Ρ Τ Α

45

9

Colonne I

- [Ἑλείπετο τοῖς ταμ]ίαι[ς] παρὰ τ[ῆ]ι πόλει [τ]ῶν Δελφῶν,
 [σύμπαν κερᾶλαιον] σὺν [τῶ]ι καὶ νῶι καὶ [τῶ]ι πα[λαί]ῳ·
 [τάλαντα ἐξήκ]οντα ἑ[ν], μν[αῖ] εἴκοσι τέσ[σα]ρε[ς],
 [στατήρες δέκα] ἑννέα, ὀβο[λο]ῖ ἑνδεκα, [χαλ]κοῖ ἑπτά.
- 5 [Τούτου καὶ ν]ῶν ἁμφικτυονικῶν ἄρι[θ]μῶι· τάλαντα [τρι]-
 [άκοντα ἐξ, μ]ναῖ τριάκοντα ὀκτώ, σ[τ]ατήρες τριάκοντα
 [δύο, ὀβολοῖ] ἑννέα·
 [κ]αὶ [παλαιο]ῦ τάλαντα εἴκοσι τέ[σ]σ[α]ρα, μναῖ
 τε[σ]σ[α]ράκον[τα] πέντε. [σ]τατήρες εἰ[κ]οσι δύο,
- 10 ὀβολοῖ δὺο, χαλκοῖ ἑπτά.
 [Τ]αῦτα μὲν τὰ ὑπάρχοντα.
- [Π]ρό[σ]οδος δὲ τοῦ παλαιοῦ· ἐκρινῆς πυλαίας, μηνὸς
 Ἐν[δ]υσποιτροπίου, ἐπὶ Δ' ὧνος ἄρχοντος ἐν Δελφοῖς,
 [πρ]οτανεύοντων Πραξία, Κλεοφάνους, Κλεοφάνους,
- 15 [Δ]ημόχρου, Γλαύκωνος, Πανταλέοντος, Χα[ρ]ίσωνος,
 [Δ]ιό[μ]ωνος· ἱερομνημονούντων τῶνδε·
 [Θ]ε[σ]σαλῶν Δαόχου, Θρασυδάου· παρ' Ἀλεξ[ά]νδρου
 [Ε]ὐ[θ]υ[κ]ράτεος, Φιλοξένου· Δελφῶν Χα[ρ]ισ[τ]α, Φιλοξένου·
 Δω[ρι]εῶν Νικαίου Ματροπολίτα, Φ[ι]λ[ι]π[π]οῦ ἐκ Πελοπον-
- 20 [ν]ήσου· [Τ]ῶν Ἀρχιδάμου Ἀθηναίου, Φ[ι]λ[ι]π[π]οῦ
 [Ε]ὐβοιέως· Περ[ρ]αίων [Δ]ιο[λ]όπων Φαίκο[υ], ... ὧνος·
 [Βοι]ωτῶν Ωφελία, ... Λαίῳνος· [Λ]οκρῶν.... Ἐσπερίο[υ],
 [Νικ]ατιδάμου Ὀπουντίου· Ἀχαιῶν.....

L'inscription commence par un calcul de l'encaisse, τὰ μὲν ὑπάρχοντα, qui reste à la disposition des ταμίαι et en dépôt à la ville de Delphes. A cet encaisse viennent s'ajouter les recettes, πρόσοδος δέ. C'est du total ainsi obtenu que seront déduites, comme on verra, quelques dépenses.

On n'acceptera pas sans discussion les suppléments proposés pour ce début. Le total est bien exact; il était légitime et aisé d'additionner des sommes évaluées en éginétique de deux frappes différentes, l'ancienne et la nouvelle, bien que le mot ἄριθμῶι l. 5 permette de supposer que le poids des deux mon-

naies n'était pas identique. Mais ce qui arrête tout d'abord et fait obstacle, c'est le mot $\tau\rho\iota\acute{\alpha}\kappa\omicron\nu\tau\alpha$ ainsi coupé d'une ligne à l'autre. Dans ce texte, où il est très rare que deux lignes aient la même longueur, le graveur avait la faculté, pour ne pas interrompre un mot, d'allonger la ligne ou de renvoyer le mot à la suivante. L'exception des l. 19-20 $\Pi\epsilon\lambda\omicron\pi\omicron\nu|\nu\eta\sigma\omicron\upsilon$ ne prouve rien : pour un nom de nombre, le cas n'est pas le même et, avant d'admettre cette restitution, il faut s'être assuré qu'aucune autre n'est possible.

Prétendre que la somme inscrite aux l. 3-4 n'est pas le total des deux sommes énoncées ensuite, ce serait supprimer d'emblée la difficulté, mais ce serait aussi ne tenir aucun compte des mots dont la lecture est sûre : $\sigma\upsilon\nu\ \tau\omega\iota\ \kappa\alpha\iota\nu\omega\iota\ \kappa\alpha\iota\ \tau\omega\iota\ \pi\alpha\lambda\alpha\iota\omega\iota$, et des chiffres désignant les mines, statères, oboles et $\chi\alpha\lambda\kappa\omicron\iota$ qui se restituent avec une certitude entière et donnent un total exact. Les vides une fois remplis, les deux sommes en argent ancien et en argent nouveau tombent d'accord avec le total annoncé dans les premières lignes : ce ne peut pas être l'effet d'une simple coïncidence.

Mais, pour remplir ces vides eux-mêmes, le nombre des combinaisons qui s'offrent est limité. J'ai essayé de trouver une restitution plus satisfaisante : je n'y ai pas réussi. Que l'on écrive, par exemple, l. 5-6 $\tau\acute{\alpha}\lambda\alpha\nu\tau\alpha$ | [$\acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\omicron\nu\ \acute{\epsilon}\zeta$] pour la somme en argent nouveau. Alors on a l. 3 la place suffisante pour le chiffre du total qui devient [$\acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\omicron\nu\ \tau\rho\iota\acute{\alpha}\kappa$] $\omicron\nu\tau\alpha$, mais on ne sait plus où écrire le mot $\tau\acute{\alpha}\lambda\alpha\nu\tau\alpha$: la l. 2 est tout entière remplie par une formule certaine. Or il est impossible qu'au début du texte le mot $\tau\acute{\alpha}\lambda\alpha\nu\tau\alpha$ ait été omis.

On est réduit, faute de mieux, à accepter $\tau\rho\iota\acute{\alpha}\kappa\omicron\nu\tau\alpha\ \acute{\epsilon}\zeta$ pour le chiffre des talents en argent amphictyonique. Mais on ne peut s'en tenir là : si l'on admet cette restitution, il se présente aussitôt une difficulté d'un autre ordre. Presque toutes les opérations financières effectuées à cette session ont disparu ; du moins, nous avons conservé la meilleure partie des résultats de ces opérations, recettes et dépenses. Or, que l'on compare le total indiqué dans les premières lignes du texte avec

le total obtenu après l'adjonction des recettes (col. II, l. 3-4), on sera surpris de trouver le second inférieur au premier (soixante-un talents d'une part, cinquante-sept de l'autre). Seulement, dans le second cas, nous n'avons affaire qu'à une somme d'argent ancien : la lecture $[\pi\alpha\lambda]\alpha[\iota]\sigma[\upsilon]$ (col. II, l. 2 fin) est confirmée par les l. 29-31 de la troisième colonne. Il n'est donc pas surprenant que les recettes, annoncées en $\pi\alpha\lambda\alpha\iota\sigma\upsilon$ col. I, l. 12, aient fait monter le total en argent ancien de vingt-quatre à cinquante-sept talents. C'est pour l'argent amphictyonique que l'écart est d'abord beaucoup plus considérable, si l'on garde $\tau\epsilon\iota\lambda\alpha\kappa\omicron\nu\tau\alpha$, mais aussi et surtout difficile à expliquer. On passe des trente-six talents de la première colonne aux cent cinq de la troisième (l. 36 et suiv.) sans qu'il y ait place, dans les recettes annoncées et évaluées en argent ancien, pour une si grosse somme en argent nouveau.

Il faut remarquer d'abord que nous ignorons à peu près tout des recettes réalisées sous Dion-printemps. Il est probable que les deux premières colonnes du texte avaient quatre-vingts lignes chacune environ : de la première, il en reste vingt-trois. A la l. 26 finissait la liste amphictyonique : dans l'espace, aujourd'hui vide, qui s'étend au-dessous, il pouvait y avoir place pour l'énumération d'autres recettes que celles qui ont élevé de 33 talents le total de l'argent ancien. Nous en avons une preuve formelle : col. II, l. 9 et suiv., les naopes reçoivent cent cinquante philippes d'or : ils touchent cette somme sur les fonds en dépôt à la ville de Delphes, puisque ces philippes sont immédiatement convertis en argent ancien pour être portés en compte. Or ces philippes ne figurent pas dans le calcul de l'encaisse au début de notre texte : ils auraient dû être énumérés à part, comme les dariques sous Théon. Ils n'étaient pas en caisse avant Dion-printemps : c'est donc parmi les recettes d'Endyspoitropios, dans la partie perdue du texte, qu'ils ont dû être mentionnés pour la première fois. Nous n'avons pas toute la fin de ce calcul des recettes. Ce que l'on trouve au début de la col. II, c'est le calcul de ce qui reste en dépôt pour les $\tau\alpha\mu\epsilon\iota\alpha$ à la ville de Delphes, calcul évalué en argent

ancien, parce que c'est sur cet argent ancien que vont être payées les dépenses. Il manque le paragraphe *κεφαλὴ προσόδου* qui contenait sans aucun doute, avec les philippes comptés à part, le total de sommes évaluées en deux monnaies différentes, l'ancienne et la nouvelle.

On cherche l'origine de ces énormes revenus et d'où proviennent les cent talents et plus qui, sous Dion, se sont ajoutés à l'encaisse. Il est certain que ni les versements des Phocidiens ni les souscriptions envoyées par les cités ou les particuliers pour la reconstruction du temple ne suffiraient à rendre compte de cet accroissement des ressources sacrées. Sous *Æschylos* - printemps et à une autre session de printemps, celle qui précède l'archontat d'*Argilios*, le total des contributions s'était élevé chaque fois à deux talents environ. On peut bien supposer que, plusieurs années après, les appels adressés dans tout le monde grec à la générosité des fidèles aient eu un meilleur succès; mais il y a loin de là à croire que plus de quatre-vingt-dix talents aient pu être recueillis en six mois par les ἀργυρολογόντες. Quatre-vingt-dix, et non plus cent, puisque les Phocidiens ont apporté à cette session leur annuité de dix talents.

Mais est-il impossible qu'ils aient apporté davantage? En d'autres termes, le tableau de leurs versements tel qu'il a été établi est-il bien exact? Si l'on pouvait changer la date où nous avons fixé *Damocharès* et admettre que sous *Dion*-printemps les Phocidiens ont payé trente talents, une partie tout au moins de la somme encaissée cette année-là recevrait son explication.

Un fait peut paraître confirmer cette modification dans la série des archontes: c'est que, sous *Damocharès*, on l'a vu, une partie de l'encaisse est évaluée en argent *attique*: au contraire, sous *Dion*, il n'y a pas une obole de cette monnaie et c'est à la fin seulement de la session que les ταμίαι, pour avoir de l'argent attique, changent une somme assez forte d'argent nouveau. On en pourrait conclure que l'archontat de *Dion* a précédé celui de *Damocharès* (cf. *BCH*, XXI, p. 341).

Y a-t-il là un argument valable pour changer ce qui a été établi? Je ne le pense pas. Il se peut que la réserve en attique dont nous avons gardé la mention sous Damocharès printemps ait été toute dépensée pendant le ou les archontats suivants (selon la date que l'on acceptera pour Dion) et qu'il n'en restât rien au moment où s'ouvrit la session de printemps sous Dion. Cette monnaie était trop nécessaire pour qu'on pût s'en passer longtemps : à la fin de cette même session, il y en avait de nouveau une quantité en caisse qui pouvait suffire à des paiements nombreux.

Même en modifiant la date acceptée pour Damocharès, on ne peut pas admettre que les Phocidiens aient jamais versé plus de trente talents à chaque session. On connaîtrait l'origine d'une partie des recettes, mais il resterait toujours une somme assez forte pour que l'entrée en parût inexplicable. Pour le mince avantage de rendre une difficulté moins choquante, on n'est pas reçu à considérer comme négligeables des arguments certains. Il est donc permis de supposer ce que l'on voudra, une libéralité d'Alexandre, par exemple, qu'aucun auteur ne nous atteste. Le texte des diverses parties de notre compte n'en semble pas moins établi avec vraisemblance. Je ne m'en dissimule pas les difficultés, mais avec d'autres restitutions elles ne seraient pas moindres et en tout cas elles ne suffisent pas à modifier un résultat obtenu.

L. 12-16. Ces lignes avaient déjà été transcrites, ainsi que le début de la liste amphictyonique *BCH*, XX, p. 697. La date qui avait été proposée dès ce moment pour l'archontat de Dion, 336-5, et que j'avais acceptée (*XXI*, p. 342), a été depuis attribuée à l'archontat de Théon (Homolle, *BCH*, XXII, p. 612-6). Dion occuperait alors l'année suivante. Je n'ai aucun argument nouveau à faire valoir pour ou contre ce changement. Il me semble pourtant, d'après la composition des listes amphictyoniques qui seront très prochainement publiées, qu'il est difficile de séparer Théon du groupe Caphis-Charixénos.

Nous connaissons par les comptes le nom de plusieurs pry-

tanés. Il est étrange que les deux Κλεοφάνης n'aient pas été distingués par leur patronymique. Γλαύκων est bouleute dans un décret de proxénie daté de l'archontat de Σαρπάρδων. Χαρίτων est un nom nouveau, autant que j'en peux juger ; la lecture m'en paraît, après vérification, certaine. Il est formé sur χάρις, comme le nom Θεμισών qu'on ne trouve, il est vrai, que plus tard, sur θέμις.

L. 17 et suiv. — Noms des hiéromnémons. Les deux Thesaliens et les deux envoyés d'Alexandre sont des personnages très connus : Euthycratès d'Olynthe est encore à l'Amphictyonie, comme on l'a vu *BCH.* XXIII, p. 360 suiv., au moins deux ans après Dion ; et Philoxénos Μακεδών est honoré à Érétrie dans un décret récemment retrouvé, 'Εφ. 'Αρχ., 1899, p. 142.

Le nom des deux Delphiens se retrouve aussi dans plusieurs textes. L. 19. Presque deux siècles plus tard, dans une autre inscription de Delphes (*W.F.*, 118), on rencontre un Νίκαιος Νείκωνος 'Εριναῖος ; cf. *BCH.* XXI, p. 322, Νίκων hiéromnémon de la Métropole sous Cléon. — Le Péloponnésien s'appelle Phantos : je ne vois pas d'autre restitution possible pour la première lettre de son nom. Il est assez singulier que, col. II, l. 25, un naope de Trézène s'appelle aussi Phantos : il ne reste de son nom que deux lettres, mais comme les vides du commencement de cette ligne sont remplis par une restitution certaine et que le nom, une partie du patronymique et l'ethnique de ce Phantos nous sont donnés par un texte inédit (*Palaïos*), il ne peut y avoir aucun doute. Malgré l'identité du nom et la similitude de l'ethnique, je ne crois pas possible d'admettre que le même homme ait été à la fois hiéromnémon et naope.

L. 20. L'Athénien n'est pas connu d'ailleurs, à moins qu'on ne veuille l'identifier avec l'épimélète *CIA*, IV, 2, 952 b, 23.

La restitution du nom suivant est probable : on le retrouve dans des textes d'Érétrie, par ex. 'Εφ. 'Αρχ., 1892, p. 137, l. 12.

L. 21. Phaicos est un Dolope (compte d'Aristonymos) que l'on a déjà vu siéger à l'Amphictyonie sous Cléon et que l'on a retrouvé sous Bathyllos : il a été hiéromnémon une dizaine

d'années de suite. Ce qui reste du nom du Perrhèbe, . . . ων, peut être restitué de manières trop nombreuses pour qu'il soit permis d'en proposer une.

A partir de la l. 22, les traces de lettres deviennent de plus en plus indistinctes. Pour le nom du premier Béotien, l'avant-dernière lettre m'a paru d'abord être un Τ, mais, après le Ν de Βοιωτῶν, on ne peut lire qu'une lettre ouverte en bas ; il faut donc écarter [᾽Ο]φείτα et admettre ᾽Ωφεία. L'autre Béotien s'appelle . . . λλιών ou αλιών ou αδιών etc. . .

Le nom du Locrien Hespérien comptait cinq lettres, et celui de l'Opontien est sûr.

Pour ce qui suit, on ne peut pas essayer une restitution, même en sachant à peu près où doivent se trouver les noms de peuples. Ce qu'il y a de moins douteux, c'est l. 25 ΟΞ fin de [Ααμ|ιέ]ος, puis un nom de sept lettres commençant par ᾽Αρ(?) et suivi de l'ethnique [᾽Ηρακλε]ώ[τα].

Après la liste des hiéromnésmons, venaient les recettes dont nous avons déjà parlé, puis la κεφαλὴ προσόδου.

Colonne II.

- [Κεφ]άλα[ιον ἐλε]ίφθ[η] σὺν τῇ προσόδῳ καὶ τῷ
 ὑπάρχον[τ]ι π[α]ρά τῇ πόλει τῶν Δελφῶν, [παλ]α[ι]ο[υ].
 τάλαντα πεν[τή]κοντα ἐπτά, μναὶ εἴκοσι μία,
 ὀβολοὶ [πέ]ντε, χαλκοὶ ἐπτά.
- 5 ᾽Απὸ τοῦ[τ]ων ἀ[ν]άλωμα [τ]οῦ παλαιοῦ, μηνὸς ᾽Ηρακλείου
 [δ]ε[υ]τέρ[α]ι· ἐ[ρ]γῶναις ὅτε τὰ ἔργα ἐπωλο[ύ]μεν
 [τὰ ἐμ] Πυ[λαίαι] κατασκευασθέντα, εἰς ὑπ[ε]ρβολάν·
 [στατῆρ]α[ς] τεσσ[α]ράκοντα ἐννέα, ὀβολοὺς δύο.
 [τοῖς] ναοπ[οι]οῖς εἰς κυπάρ[ισ]τον φιλιππίους
- 10 χρ[υ]σοῦ[ς] ἐ[κ]ατὸν πεντήκον[τα], ἑ[κ]α[σ]τον ἐν ἐ[π]τ[ά]
 στα[τ]ῆρ[σι]· τούτου ἐγένετο εἰς ἀργυρίου παλαιοῦ
 [λ]όγον μν[α]ὶ τριάκοντα· κα[ι] προσηδόθη εἰς τὰ ἔργα
 [τὰ] πρὸς [τὸν] ναὸν τάλαντα δύο, [μ]ναὶ τριάκοντα.
 Κεφαλὴ ὀπό[σα] ναοποιοῖς ἐδώκαμεν· τάλαντα τρία·
- 15 τοῖςδε· ᾽Ετυμώ[ν]δ[α]ι Λαρισίου Δελφῶι, Φρυγῶνδαι

- Θραρυβοῦ[λου Γυ]ρτωνίωι, Οἰολύκωι Διοκλέους
 Λαρισαίωι, 'Αμύντ[ορι Σ]ιμίχ Φεραι[ω]ι, 'Ορέ[σ]ται Ναύτα
 Κρα[ν]ωνί[ωι, 'Ι]π[πίαι] 'Α[ρκ]εσιλάου Π[ε]λιννα[ι]εῖ,
 Τιμασικράτ[ει Ξενομ]έ[νε]ος Π[ε]ρρα[ι]ῶι, Σ[κ]υθρίωνι
 20 Φορ[μ]ιδά Τανα[γραίω]ι, Πύθ[ων]ι Πύρ[ρο]υ Θεσπείε,
 Μ[να]σίωνι Μνα[σ]ιθοίν[ο]υ Πλα[τ]α[ι]εῖ, Σ[ω]δά[μ]ωι Σοαίνα
 'Αρ[γεί]ωι, Ξενοφά[ν]τ[ωι Διοδ]ώ[ρο]υ 'Αργείωι, Πο[λ]υκράτει
 ['Αντίωνος 'Αργεί]ωι, [Φίλλει] 'Αλκία ['Α]ργείωι, [Σ]ωιάδαι
 [Σωμήσ]τ[ορος Κ]ορινθ[ίω]ι, [Ε]ὐαρμόστωι Σ[τ]ίλπου
 25 [Σικωνίωι, Φά]ν[τ]ωι Θυ. . . ἄδ[α] Τροζ[ανίωι], 'Ιππάρ[μ]ωι
 [— Σικωνί]ωι, ...ωι Τιμοκρά[τ]εος
 [Σικωνίωι, 'Αγησίλαι Αἰνησία 'Ο]πουντίωι, Διευχιδαι
 [Πραξιῶνος Μεγαρεῖ, 'Αγίαι 'Α]ρ[ιστάρχ]ο Λοκρῶι Θ[ο]ρονίεῖ.

L. 1-4. — On a déjà vu que ces quatre lignes contiennent la mention de ce qui reste en argent *ancien* après l'addition des recettes. Ce total se retrouve, exactement répété, col. III, l. 29-31, au moment où l'on va retrancher du total en argent ancien la somme des dépenses qui ont été acquittées avec la même monnaie.

L. 5 et suiv. — J'avais presque admis (XXI, p. 479) qu'à la session de printemps on dressait d'ordinaire l'état des seules recettes. Ainsi présentée, la formule était trop absolue. On voit en effet que, sous Dion-printemps, on a acquitté une double série de dépenses, d'ailleurs mêlées les unes aux autres, celles qui concernaient Delphes et celles qui intéressaient le sanctuaire des Pyles. Sans doute il est dit d'abord que la session se tint au mois Endyspoitropios, tandis que les dépenses sont datées du 2 du mois suivant, Héracleios. Mais la l. 26 de la troisième colonne prouve expressément que le règlement de ces dépenses est compris *dans* la session de printemps. Il paraît donc que, la session finie à Delphes, on a dû aller aux Thermopyles examiner les travaux et prendre livraison de ceux qui avaient été exécutés. Il est peut-être même permis de voir dans ce texte le premier témoignage direct du fait que la session semestrielle des Pyles succédait à celle de Delphes.

L'énumération des dépenses occupait presque toute la seconde colonne, sauf une vingtaine de lignes que remplissait la liste des naopes, et se terminait au milieu de la troisième colonne, à la l. 25

Les l. 6-15 contiennent l'indication de trois dépenses à part des autres : indemnité aux entrepreneurs venus pour l'adjudication des travaux aux Thermopyles, puis versement aux naopes pour l'achat de bois de cyprès, enfin somme supplémentaire en vue des travaux du temple : la comparaison avec le compte de Damocharès (col. g., l. 6-7) permet d'affirmer que cette somme supplémentaire, ici deux talents et demi, sous Damocharès cinq talents, a été, elle aussi, donnée aux naopes. Seulement il y a plusieurs différences. Le compte de Damocharès ne renferme rien d'analogue au versement qui doit permettre aux naopes de payer le cyprès : la mention extraordinaire qui en est faite sous Dion ne tient sans doute qu'à la monnaie exceptionnelle qu'on leur a donnée. De plus, sous Damocharès, c'est aux naopes seuls que le conseil donne de l'argent, en dehors des paiements dont ils vont présenter le détail et qu'on leur remboursera. Sous Dion aussi, les naopes reçoivent trois talents qui n'ont me semble-t-il, rien à voir avec le total des dépenses détaillées qui est énoncé col. III, l. 26-28. Mais en outre quarante-neuf statères, deux oboles, ont été donnés directement par le conseil à des entrepreneurs. Et enfin l'indemnité de voyage et de séjour et l'allocation *εἰς σιτηρέσιον* avaient été payées aux entrepreneurs, sous Damocharès, toutes deux au même endroit du compte, c'est à dire après la liste des naopes et parmi les autres dépenses détaillées que ceux-ci ont eu à acquitter. Si les travaux désignés ici et ceux qui sont indiqués col. III, l. 17-20, étaient les mêmes et que l'on eût affaire, dans les deux cas, exactement à la même série d'*ἐργῶναι*, il serait étrange que les frais de nourriture restassent à la charge des naopes, tandis que le conseil devrait verser une somme à des entrepreneurs : cette somme représenterait alors ce que j'ai appelé plus haut l'indemnité de voyage et de séjour. Mais il ne semble pas que les choses se soient passées

de la sorte, et les mots εἰς ὑπερβολάν prouvent, à mon sens, qu'il y a eu en effet ici une dépense imprévue. On ne peut s'arrêter à ce qu'a d'insolite dans nos comptes l'addition du participe τὰ ἔργα τὰ ἐμ Πυλαίαι κατασκευασθέντα, au lieu du simple τὰ ἔργα τὰ εἰς τὸν ναόν que nous rencontrons d'ordinaire : col. III, l. 18, un exemple parallèle τὰ ἔργα τὰ... ἐγδοθέντα justifie la construction que nous avons adoptée. S'il fallait rapporter εἰς ὑπερβολάν à ce participe, sans parler des difficultés que l'on aurait à expliquer l'expression (1), elle eût dû être insérée entre l'article et κατασκευασθέντα. C'est donc par « surcroît de dépense » que l'on traduira ὑπερβολά. Il s'est présenté un plus grand nombre d'entrepreneurs, ou bien ce sont les mêmes à qui les naopes ont payé le σιτηρέσιον, mais ils sont restés plus longtemps aux Thermopyles : de toute manière il a fallu donner plus que l'on n'avait prévu. Si nous avons la seconde colonne tout entière, il est certain que nous y retrouverions la mention d'une dépense, l'indemnité versée par les naopes aux mêmes entrepreneurs à qui est donnée la somme εἰς σιτηρέσιον. Ce que le conseil a eu à régler, ce sont des frais supplémentaires, et qui dépassaient les prévisions.

Cette inscription confirme ce que M. Pomtow avait presque affirmé (*Jahrbh.*, 1894, *FD*, II, 1, p. 667) : l'expression ἐμ Πυλαίαι désigne, ici comme dans les textes déjà connus(2), les Thermopyles. Les textes delphiques nous donneront encore

(1) S'il fallait écrire κατασκευασθέντα εἰς ὑπερβολάν, que devrait-on entendre par ces mots ? Il est impossible de les prendre dans un sens matériel « montagne, passage de montagne » (déjà chez Xén., plus souvent chez Polybe), ou « inondation » (ὑπερβολὴ ὑδάτων, ce qui expliquerait les travaux d'abduction des eaux). Je n'ai trouvé aucun exemple de cette dernière acception, mais surtout l'article eût été nécessaire. Le fait que les travaux ont été exécutés exclut d'autre part le sens de « délai, ajournement ». Reste donc la seule traduction ordinaire « à l'excès, en surcroît ». Mais on ne voit pas ce que signifieraient les mots : des travaux exécutés en surcroît. Était-il possible à des entrepreneurs, avec les marchés minutieux et les cahiers des charges, de pousser leurs travaux plus loin qu'il n'était convenu ?

(2) M. Pomtow faisait déjà remarquer (n. 123) qu'il fallait excepter l'inscription Le Bas 841, où σκανά ἐμ πυλαίαι (l. 11) ne peut se rapporter qu'à la session amphictyonique.

quelques détails intéressants sur le sanctuaire de Déméter et les travaux que l'abondance des eaux en cet endroit, sources, fleuves et marais, avaient rendus nécessaires.

L. 9 et suiv. — Pour le cyprès, dont la quantité n'est pas indiquée, cf. *CIA*, II, 834 b, col. II, l. 55. La valeur du philippe d'or est de sept statères éginétiques, qui valent 21 drachmes d'argent attique.

L. 14. — J'aurais préféré la restitution $\kappa\epsilon\rho\alpha\lambda\eta\ \delta\ (\tau)\sigma[\iota\varsigma]\ \nu\alpha\sigma\pi\omicron\iota\omicron\iota\varsigma$ et j'y ai renoncé avec peine : mais, vérification faite, les restes visibles d'un Π à la huitième place ne m'ont pas permis de trouver un autre supplément que celui que je propose.

L. 15 et suiv. — Noms des naopes. Le plus grand nombre d'entre eux se retrouvent dans les listes déjà publiées ou dans celles qui seront données bientôt. Parmi ceux qui se lisent entièrement, un seul ne se rencontre pas ailleurs : c'est $\Sigma\kappa\upsilon\theta\rho\iota\omega\nu\ \Phi\omicron\rho\mu\iota\delta\alpha$ de Tanagra(1). Pour plusieurs autres, restitués grâce à la liste de Caphis ou à celle de Palaïos, on doit admettre qu'ils ont été transcrits ici avec quelques irrégularités. L. 21, le nom du Platéen est presque certain (Caphis), mais deux lettres de ce nom, sans doute Σ I, n'occupent la place que d'une seule ; de même l. 22 Δ I dans $\Delta\iota\omicron\delta\acute{\omega}\rho\omicron\upsilon$ (Palaïos) ; je ne trouve pas à compléter le patronymique de Phantos, dont les deux premières lettres sont fournies aussi par la liste de Palaïos. L. 25-26. Il y a probablement ici une erreur, si l'on doit lire $\text{Ἰ}\pi\pi\acute{\alpha}\rho[\mu\omega]\iota$ au lieu de $\text{Ἰ}\pi\pi\acute{\alpha}\rho[\chi\omega]\iota$ par exemple. On ne peut restituer, d'après les traces de lettres qui subsistent à la 7^e et à la 16^e place, ni $\text{Αἰνέτ}\omicron\upsilon$ (*BCH.* XXI. p. 481), ni $\text{Εὐανδρῖδ}\alpha$ qui sont les seuls patronymiques indiqués par la liste géographique des naopes comme accompagnant un nom Sicyonien de huit lettres. De même pour le naope suivant : dans la liste de Caphis est mentionné un Sicyonien, fils de Timocrates, mais il s'appelle $\text{Κρᾶτ}\eta\varsigma$, et, dans la liste géographique, il y a un vide de six lettres devant $\text{Τιμοκράτ}\epsilon\omicron\varsigma$. Ici au contraire le nom avait neuf lettres et se terminait par $\omega\iota$ au datif. On acceptera

(1) Le nom se retrouve à Tanagra : *IGS*, I, 1391 ($\Sigma\kappa\upsilon\theta\rho\iota\omega\nu$) ; 537, l. 16-17. ($\Sigma\kappa\upsilon\theta\rho\iota\omega\nu\iota\omicron\varsigma$).

que les listes des naopes n'ont pas été recopiées avec beaucoup plus de soin que les listes amphictyoniques.

L. 27-28. — Les noms sont tous fournis par la liste Caphis. On reconnaît encore dans les lignes suivantes quelques noms au datif: l. 31 Π[ρ]ατ[ον]ίκω[ι], l. 33 l'ethnique Λ[α]κεδ[αι]μονίωι, un patronymique au gén. l. 29. mais il reste trop peu de lettres et encore ne sont-elles pas assez sûres pour qu'on soit autorisé à tenter une restitution complète.

De même pour toute la fin de cette colonne: on distingue de temps en temps quelques noms de nombre (l. 38 [τεσσα]-ρ[έ]λλοντα δύο, l. 53 [εἴ]κοσι δύο, l. 68 πε[ντ]ήκ[οντ]α δύο), ou des mots (l. 57 μισθός, l. 79 peut-être [φυλακᾶς] προ[β]άτων μισθός, l. 72 [στατ]ήρες), qui sont les restes des paiements énumérés, mais on ne peut rien préciser. Les lettres ΠΥΛ l. 37 ne signifient pas, ainsi qu'on le verra plus loin, que les travaux pour lesquels ont été effectuées toutes les dépenses qui suivent soient uniquement les travaux τὰ ἐν Πυλαίαι. — L. 73 . . . λέουσ, cf. col. III, l. 9. — L. 76 et 80 les restes ΚΕΩΝ et ΠΙΜΑΤΩΝ font penser à [Φω]λέων et à [ισρών] χρημάτων, mais comme il n'est ici question que de dépenses, on paie sans doute la gravure des versements successifs: pareille mention se retrouve dans les comptes d'Aristonymos

Deux détails, dont un fort intéressant, sont seuls certains dans cette colonne de dépenses. L. 62. on peut restituer à coup sûr, d'après col. III, l. 21: [κήρυκι μισθός τῷ πωλ]οῦντι τὰ ἔργα, [στατ]ήρες δύο. — La l. suivante est aussi certaine: [nom de 8 lettres ἀρχιτέκτονι τῆς] ἱπ[π]α[φ]έ[σ]εω[ς] μισθ[ός], puis venait l'indication du temps pendant lequel cet architecte avait travaillé, puis le taux auquel il était payé pour chaque jour [τέσσαρες? ὀβολ]οῖς τῆς ἡ[μέ]ρας, enfin le total de ce qu'il avait gagné [μηνῶν πέντ]ε μισθ[ός] ἐγένετο . . . On peut rapprocher cette ligne incomplète d'un fragment inédit . . . τῷ ἀρχιτέκτονι τῆς ἱππ . . . que l'on complétera maintenant ἱπ[π]α[φ]έ[σ]εω[ς]. M. Alb. Martin a récemment conclu (1) des vers 701-8

(1) *Mélanges Weil*, p. 279-81. Cf., du même, l'art. *Hippodrome*, *Dict. des Antiquités*, p. 497 et suiv. Les textes relatifs à la célèbre ἱππάρσεις d'Olym-

de l'*Électre* de Sophocle que, dans l'hippodrome pythique qui marquait la fin de la plaine de Kirrha, au pied même des Phédriades, il n'y avait sans doute pas une ἀφesis τῶν ἵππων comme celle d'Olympie, mais que les concurrents y étaient pourtant partagés en deux groupes par un monument quelconque, autel ou borne. Nos deux fragments épigraphiques complètent cette découverte. Au IV^e siècle, on a voulu avoir à Delphes aussi une ἱππᾶφesis véritable et la construction en a tout au moins été commencée.

Colonne III.

μναῖ τέσσαρες, στατῆρ[ες]. . .

τοῦ οἰκῆ[μ]ατος τοῦ τῇ Π[υθίαι]. . .

Ἀγασίαι μναῖ δύο.

καὶ τοῦ κηρυκείου τοῦ ἐμ. [Πυλαίαι]. . .

5 προτεδόθη στατῆρες δέκα π[έντε].

λευκωμάτων ἐν οἷς αἱ συγγ[ραφαί]. . .

τιμὴ στατῆρες τρεῖς.

[Ἀ]λκμάονι. . .

.....

10 μναῖ δέκα.

Τηλεκλέαι Ὀπου[ντ]ίωι κονιάσεως τοῦ να[ο]ῦ

τοῦ ἐμ. Πυ[λ]αίαι τῆς Δήμητρος μισθός [μ]ναῖ τρε[ῖς].

Ξενί[αι Σι]κυωνίωι ἐγκαύσεως σ[τατ]ῆρες

τρ[ι]άκον[τα] τρεῖς.

15 Λαμεδ[οντ]ι Ὀπουντίωι τῆς δεξαμενῆς ἐκκαθάρσε[ως]

τῆς ἐμ. Πυλαίαι μισθός στατῆρ[ες] πεντή[κον]τα.

σιτηρέσιον ἐργ[ών]αῖς τοῖς πρὸς τὰ ἔργα ἀφικομένο[ις]

τὰ ἐμ. Πυλαίαι ἐγδοθέντα, ὅτε τῆς ὕδρα[γωγί]α[ς] τὸ ἔργ[ον]

ἐπω[λ]εῖτ[ο] καὶ ἡ κονιάσις τοῦ ναοῦ καὶ ἡ ἐγκαυσι[ς].

20 ἐδοθη στα[τῆ]ρες δέκα εἰς, ὅσοι τρεῖς.

Ἀντιγέν[ε]ι κήρυκ[ι τ]ῶ[ι] πωλοῦντι τὰ ἔργα

μισθός στατῆρες πέντε, δραχμή.

pie y sont tous cités et discutés. Pour l'hippodrome de Delphes, cf. Pausan., X, 37, 4, et *SGDI*, II, 2501, 2536.

Δεινομάχῳ γραμμ[ά]των ἐγκοπῆς, τῶν ἑκατὸν
ὀβολοὺς τέσσαρας, [συν]τεθὲν ἐδόθη μναῖ δύο,
25 στατῆρες ἑπτά.

- Κεφαλ[ῇ] ἀναλώμα[τ]ος τοῦ π[αλ]αιο[ῦ] τῆς ἡρινῆς πυ[λ]αίης
τάλαντα τέσσε[α]ρα, μναῖ τριάκοντα, στα[τῆ]ρες ὀκτώ,
[ὀ]β[ολ]ο[ι] ἑ[ξ]νδεκά.
Τα δ' ὑπάρχον[τ]α ἡ[σ]αν τοῦ παλαιο[ῦ] σὺν τῇ[ι] προσόδῳ.
30 τάλαντα πεν[τ]ή[κο]ντα ἑπτά, μναῖ εἴκοσι μία,
ὀβολοὶ πέντε, χαλκ[ο]ῖ ἑπτά.
Ἐλείφθη, ἀφαιρεθέντος τοῦ [ἀ]ναλώματος,
παρὰ τῇ πόλει τῶν Δελφῶν, παλαιοῦ, [τά]λαντα
πεν[τ]ήκοντα δύο, μναῖ πεντή[κ]ον[τ]α, στατῆρες εἴκοσι ἕξ,
35 δρα[χ]μῇ, χαλκοῖ ἑπτά.
κ[α]ῖ ἀμφικτυονικοῦ τάλαν[τ]α ἑκατὸν πέντε.
μναῖ τεσσ[α]ράκοντα ἑννέα, στατῆρ[ε]ς π[έν]τε,
ὀβολοὶ ἑννέα.
Ἀπὸ τούτων [ἐ]γέν[ετ]ο ἐκ ταλ[άντ]ων ἀμφικτυονικοῦ
40 ἀριθμῷ τεσσα[ρ]άκοντα τεσσάρων καὶ μνῶν δέκα ὀκτώ
κ[α]ῖ στα[τῆ]ρων δέκα πέντε, ἀττικοῦ ἀριθμῷ[ι]
τ[έ]λ[α]ν[τ]α τε[σσε]ράκοντα πέντε, μναῖ δέκα ὀ[κ]τώ,
δραχμαὶ πε[ντ]ήκοντα τρεῖς, ὀβολοὶ δύο.
Σύμπαν κεφάλαιον ἐλείφθη παρ[ὰ] τῇ πόλει τῶν Δελφῶν
45 τοῖς ταμίαις· τάλαν[τ]α ἑκατὸν πεντήκοντα ἑννέα,
μναῖ τεσσαράκοντα, στατῆρες δύο, ὀβολοὶ τρεῖς,
χαλκοῖ ἐπ[τ]ά.

Les vingt-cinq premières lignes contiennent la fin des dépenses.

L. 1. C'est le montant d'une dépense qui commence la colonne: l'objet en était mentionné à la fin de la colonne précédente.

L. 2. On ne peut guère, me semble-t-il, invoquer pour refuser cette restitution qu'un seul argument: c'est que toutes les dépenses voisines se rapportent au sanctuaire des Pyles. Mais les lettres dont on paie la gravure à Deinomachos (l. 23-25)

paraissent être celles d'inscriptions placées à Delphes. De plus, les dépenses relatives aux Thermopyles sont en général accompagnées des mots ἐμ Πυλαίαι, excepté l. 13, parce que l' ἔγκουσις ne peut être entendue que du même temple pour lequel la κοινίσις est mentionnée immédiatement au dessus. Une inscription qui date, il est vrai, de l'époque impériale nomme l' οἰκίαι de la Pythie (*BCH*, XX, p. 721, n. 3341). Cf. dans l'inscription d'Eleusis citée plus haut (*CIA*, II 834 b), entre autres, τὴν οἰκίαν τὴν Ἐλευσῖνι τῆς ἱερείας, et les οἴκοι d'Épidaure(1).

L. 3. Ἀγασίης (ou Ἀγαστέας). On retrouvera ce nom qu'on a déjà vu XX, p. 207, l. 55, p. 209, l. 80.

L. 4. κηρυκείον. Il est impossible d'entendre le mot, ici comme *CIA*, IV, 2, 834 b. l. 98, au sens ordinaire. C'est peut être, sinon le bureau des adjudications, du moins la pierre où montrait le héraut pour affirmer les travaux (l. 21). L'adjudication a lieu aux Thermopyles; pour la tholos d'Épidaure, elle avait été précédée d'une proclamation à Athènes ('*Eφ.* Ἀρχ., 1892, p. 75, l. 139): Φιλῶνι καθύζαντι ἐν Ἀθάναις τὸ ἔργον.

L. 6. Cf. à Délos, λευκώματα ὥς:ε ταῖς συγγραφαῖς (cité dans Homolle, *Archives*, p. 13, n. 1); ταῖς συγγραφαῖς καὶ τῷ λόγῳ λευκώματα λευκώσαντι, *BCH*, XIV, p. 399, l. 113.

L. 8-10. Le nom Ἀλαλάων est sûr. On ne peut restituer ni l'ethnique, ni l'objet de la dépense. La l. 9 est très endommagée par les traces de l'emmarchement. Peut-être les restes de lettres à la fin permettent-ils de conjecturer [ση]ρος Ἡρακ[λέους]; cf. col. II, l. 73 . . . ο[ς τοῦ Ἡρακ]λεους(?).

L. 11-14. Pour la κοινίσις et l' ἔγκουσις des édifices, voir II. Bluemner. *Technologie*, III, p. 173 (renvoi aux comptes de l'Ἐρεχθεῖον), p. 176 et suiv. Ajouter, pour Délos, *BCH*, XV, 141, n. 2: κοινίῃ: τὸν Δηλίων οἶκον κοινίσαντι, et pour Épidaure (temple). '*Eφ.* Ἀρχ., 1886, p. 159, l. 59 et 81, p. 157, l. 31.

L. 15-16. Αχμεδων. Cette forme du nom était déjà connue

(1) Cf. en dernier lieu, Cavvadias. *Τὸ ἱερόν τοῦ Ἀσκληπιοῦ ἐν Ἐπιδαύρῳ*, p. 129 et suiv.

par Pausanias et par une inscription attique, *CIA*, II, 1888. Le réservoir qui est nettoyé à ce moment est celui où étaient amenées les eaux qui menaçaient d'inonder le sanctuaire de Déméter. On trouvera dans le compte d'Aristonymos quelques détails sur ces travaux de protection. La seconde colonne de notre inscription contenait sans doute d'autres indications plus précises sur les travaux qui sont désignés ici, l. 18, par le mot général ὑδραγωγία.

C'est aussi dans la seconde colonne qu'était mentionnée, on l'a vu, la somme versée par les naopes aux mêmes entrepreneurs à qui est payé ici le seul σιτηρέσιον.

L. 21-22. Cf. plus haut l. 4.

L. 23-25. Le lapicide à qui on paie la gravure de 23.100 lettres est, comme l'apprend le compte de Palaios, le Δεινόμαχος Κραττήσιχου qu'on a vu remplir les fonctions de bouleute sous Cléoboulos (*BCH*, XX, p. 208, l. 69 et 74). Son nom a été restitué sous Damocharès (col. g., l. 43), et on le retrouvera sous Caphis avec la mention τῶν Πυθιονικῶν ἀναγραφής. Le compte de Palaios prouve qu'il était payé d'abord à un taux plus élevé, ἀνὰ ἐκατὸν τῆς δραχμῆς; ici le même travail lui vaut seulement quatre oboles. Que ces diverses indications se rapportent toutes au catalogue d'Aristote et de Callisthène, je n'oserais l'affirmer. En tout cas, comme la plaque de Dion ne portait, en chiffres ronds et quand tout était lisible, que 7.500 lettres, ce n'est pas la gravure de notre compte que la somme de deux mines sept statères était destinée à payer.

L. 26-28. Total de la dépense à la session de printemps, en argent ancien.

L. 29-31. Énoncé, en même monnaie, de l'encaisse avant la dépense.

L. 32-35. Calcul du reste, en argent amphictyonique.

Les lignes qui suivent présentent quelques difficultés. On a vu que, avant cette session, il n'y avait pas d'encaisse en argent attique, mais qu'on a tenu à se procurer une certaine quantité de cette monnaie indispensable. Pour cela, on a changé 44 tal., 18 mines, 15 statères d'argent amphictyonique, et on

a obtenu 45 tal., 18 mines, 53 dr., 2 ob. d'argent attique : c'est à dire qu'on a donné 186,090 drachmes éginétiques pour recevoir 271.853 dr., 2 ob. attiques. L'équivalence que des textes delphiques contemporains nous donnent (1 dr. att. = 4 ob. égin.) permet d'établir que l'écart entre les deux sommes est de 7281 dr. 4 ob., en attique, ou de 4854 dr., 3 ob., en éginétique. Si ce chiffre représente, comme il est probable, le taux du change, on peut s'étonner des variations que ce change subit en quelques années : sous Dion, il ne serait même pas de 3 p. $\frac{0}{0}$; sous Caphis, comme on le verra bientôt, il atteint 12.5 p. $\frac{0}{0}$. Il est vrai qu'ici c'est de l'argent amphictyonique que l'on donne, tandis que sous Caphis c'est simplement de monnaie éginétique qu'il est question. La nouvelle frappe avait sans doute une plus-value. Mais aussi les deux sommes sont évaluées dans notre compte ἀριθμῶι : ailleurs elles le sont sans doute σταθμῶι.

Le total général de l'encaisse qui reste à la disposition des ταμίαι auprès de la ville de Delphes termine le compte (l. 44-47). On a additionné ensemble ce qui reste d'argent ancien ou d'argent amphictyonique et ce qui a été acquis en argent attique. Seulement on a dû ramener cette dernière somme, pour les drachmes et les oboles, à sa valeur en éginétique. Mais, avec l'équivalence rappelée plus haut, le total n'est pas tout à fait exact. En effet 53 dr. 2 ob. att. = 35 dr. 3 ob. éginét., ce qui ajouté à 1 dr. 9 ob. donne 38 dr. = 19 statères. Alors l'ensemble des statères en éginétique est de $19 + 51 = 70 = 2$ mines. Statères et oboles eussent dû disparaître complètement dans la réduction. Faut-il en conclure que l'équivalence ci dessus n'est pas tout à fait exacte ? Je croirais plutôt qu'ici la plus-value de la monnaie nouvelle suffit à expliquer la différence. Admettre une erreur de gravure dans des comptes où les chiffres étaient minutieusement revus me paraît impossible.

ÉMILE BOURGUET

INSCRIPTIONS DE THRACE

I. Le territoire continental des Dieux de Samothrace.

En 1868, Albert Dumont publiait l'inscription suivante, copiée par lui aux environs de Dédé-Agatch (1). Je la redonne ici d'après ma copie.

Inscription gravée irrégulièrement sur la face N. d'un petit rocher perdu dans les broussailles, à mi-côte du promontoire méridional qui termine l'acropole de Trajanopolis (2) et à distance égale des bains romains de *Lidja keui* et de la fontaine d'*Ouroumdjik*. Les lettres, profondément entaillées, ont environ 0^m.06 de hauteur.

ΟΡΟΙΕ	Ὅρος Ιε-
ΡΑΧΩ	ρᾶς χῶ-
ΡΑΕ	ρας.

Albert Dumont n'a pas commenté cette inscription, ne sachant de quel territoire sacré il s'agissait. Une inscription inédite nous permet aujourd'hui de préciser.

Stèle rectangulaire de marbre blanc, trouvée en 1898 au pied du phare de Dédé-Agatch et transportée au conak turc, où le mutessarif me l'a signalée et m'a permis d'en prendre copie. — Hauteur 1^m.12, largeur 0^m.52, épaisseur 0^m.14; lettres 0^m.055, bien gravées.

ΟΡΟΙ	Ὅρος
ΙΕΡΑΕ	Ιερᾶς

(1) *DH*, p. 440, n° 108.

(2) L'identification des lieux est certaine depuis que mon compagnon de voyage, M. Laurent, a pu lire en entier l'inscription byzantine (*DH*, n° 107), qui donne les noms de Τραιανόπολις et du θέμα Μακεδονίας (*BCH*, 1898, p. 560).

XWPAC	χώρας
ΘΕΩΝ	θεῶν
TWNEN	τῶν ἐν
CAMO	Σαμο-
ΟΡΑΚΗ	θράκη

L'écriture est à peu près semblable dans les deux inscriptions, qui paraissent remonter au premier siècle de notre ère. Contemporaines, à ce qu'il semble, trouvées dans la même plaine à une vingtaine de kilomètres l'une de l'autre, elles se rapportent peut-être aussi à un même territoire sacré, celui que la seconde attribue aux Cabires, désignés sous leur nom ordinaire et volontairement vague de θεοὶ οἱ ἐν Σαμοθράκῃ (1).

Aucun texte ancien ne mentionne ce territoire sacré. Par contre deux auteurs attribuaient à Samothrace quelques villes de la côte thrace: Hérodote trois, Σάλη, Ζώνη et Μεσημβρία; Strabon deux, Τέμπυρα et Χαράκωμα. En outre, les noms de ces villes se trouvent cités souvent entre le IV^e siècle avant J.-C. et le VI^e siècle après. Nous donnons ci-dessous la série chronologique de ces mentions.

I. Du V^e siècle au III^e siècle avant J.-C. — La plus ancienne date des premières années du V^e siècle: elle est empruntée à l'*Europe* d'Hécatee de Milet. Les autres témoignages sont (2): Hérodote à propos des événements de 481 (3);

(1) La formule complète est le plus souvent μεγάλοι θεοὶ οἱ ἐν Σαμοθράκῃ. — Saglio, s. v. *Cabires*.

(2) Étienne de Byzance:

Δρῦς· πόλις Θράκης, Ἑκαταῖος Εὐρώπη
Ζώνη· πόλις Κικόνων, Ἑκαταῖος Εὐρώπη.

(3) VII, 59. Ὁ δὲ Δορίσκος ἐστὶ τῆς Θρηάκης αἰγιαλός τε καὶ πεδῖον μέγα, διὰ δὲ αὐτοῦ ῥέει ποταμός μέγας· Ἐδρος· ἐν τῷ τείχεϊ τε ἐδεδήμετο βασιλεῖον, τοῦτο δὲ Δορίσκος κέκληται . . . τὰς νέας . . . οἱ ναύαρχοι . . . ἐς τὸν αἰγιαλὸν τὸν προσεχέα Δορίσκῳ ἐκόμισαν, ἐν τῷ Σάλῃ τε Σαμοθρῳϊκῇ πεπόλισται πόλις καὶ Ζώνη, τελευταῖα δὲ αὐτοῦ Σέρρειον ἄκρη οὐνομαστή· ὁ δὲ χώρος οὗτος τὸ παλαιὸν ἦν Κικόνων. — VII, 108: παραμείβετο δὲ (Ξέρξης) πορευόμενος ἐκ Δορίσκου πρῶτα μὲν τὰ Σαμοθρῳϊκὰ τεῖχη, τῶν ἐσχάτῃ πεπόλισται πρὸς ἐσπέρην πόλιν τῇ οὐνομα ἐστὶ Μεσημβρίῃ. Ἔρχεται δὲ ταύτης Θασίων πόλις Στρώμη, διὰ δὲ σφενον τοῦ μέσου Λίσσος ποταμός διαρρέει . . . ἡ δὲ χώρα αὕτη . . . ἐστὶ . . . Κικόνων.

entre 425 et 413, l'inscription des tributs de la ligue attico-délienne (1); au IV^e siècle, le *Périple* de Scylax (2) et certains passages de Démosthène (3). Les renseignements donnés par Pomponius Méla et Pline concordent absolument, et l'un d'eux au moins paraît avoir pris ses informations à une source alexandrine du troisième siècle (4).

(1) *CIA*, IV, p. 140; cf. p. 54, 66; I, p. 17, n° 37. — II^e colonne, lignes 14-18:

ΤΤ	Δρῦς παρὰ
	Σέρρειον
Τ	Ζώνει παρὰ
	Σέρρειον
XXX	Σάλε

(2) Sur la date du *Périple* qui nous est parvenu sous le nom de Scylax, cf. Müller, *Geogr. min.*, éd. Didot. On peut la placer entre 370 et 333. Fragm. 67. Μαρώνεια· κατὰ ταῦτα Σαμοθράκη νῆσος καὶ λιμὴν· κατὰ ταύτην ἐν τῇ ἡπειρῷ ἐμπορία Δρῦς, Ζώνη, ποταμός "Εβρος καὶ ἐπ' αὐτῷ τεῖχος Δορίσκος.

(3) Démosthène nomme Δρῦς (contre *Arist.*, 132), Σέρρειον et Δορίσκος (*Philipp.*, IV, 8), le Σέρρειον τεῖχος (*Hallan.*, 37), et la région des τεῖχη dans le voisinage de Doriscos τὰπὶ τειχῶν (*Ambass.*, 156)

(4) Les éditeurs de Pomponius ont remarqué que les sources de ce compilateur représentent presque toujours un état géographique très antérieur à son temps.

L'auteur place à Zoné l'enchantement des bêtes sauvages et des arbres par la lyre d'Orphée. Or les premières œuvres où la légende soit localisée dans une ville déterminée, au lieu d'une région, la Piérie, la vallée du Strymon, sont celles de deux poètes du III^e siècle, Apollonius de Rhodes et Nicandre. Voici le texte d'Apollonius :

Φηγοὶ δ' ἀγριᾶδες, κείνης ἔτι σήματα μολπῆς
ἀκτιῆς Θρηϊκίης Ζώνης ἔπι τηλεθώσαι
ἐξείης στιχῶσιν ἐπήτριμοι... (I, 28-30)

Nicandre (*Theriaca*, v. 461-462) :

"Εβρος ἴνα, Ζωραλὰ τε ὄρη χιώνεσσι φάληρα
καὶ δρῦες Οἰαγρίδαο...

Le scoliaste, dans son annotation à ce passage, en cite un autre du même auteur où la légende est plus développée (fr. 27) :

καὶ μὲν ἐπὶ Ζωραλὸν ὄρος δρῦες ἀμφὶ τε φηγοὶ
ῥιζόθι δινύθησαν, ἀνέστησάν τε χορείαν
οἷά τε παρθενικά...

Voilà le détail nouveau et spécial. Nulle part ailleurs dans la suite on ne localise aussi précisément le fait dans la région du Serrhion. Aussi semble-t-il qu'il ne faille pas descendre plus bas dans le temps pour chercher la source à laquelle a pu puiser Pomponius Méla. Quant à Pline, nous ne pouvons pas déterminer sur quelle autorité il s'appuie. Il suffit de remarquer la ressemblance de sa description avec celle de Pomponius Méla.

Méla (*de situ orbis*, II, 2) : Circa Helrum Cicones ; trans eumdem Doris-

II. *Du II^e siècle avant au VI^e siècle après J.-C.* — Entre le III^e et le II^e siècle les choses ont complètement changé. Tite Live (1) nous décrit le pays au début du II^e siècle, en 188, Strabon au I^{er} siècle avant J.-C. (2), enfin l'Itinéraire d'Antonin au II^e après J.-C. (3), l'Itinéraire Hierosolymitain au IV^e (4) et Étienne de Byzance, qui nomme Σέρρειον sans citer son autorité (5), au VI^e. Nous pouvons donc suivre pendant dix siècles les transformations des villes sur le littoral opposé à Samothrace. Ces transformations sont indiquées par le tableau suivant :

cus . . . deinde promuntorium Serrhium, et quo canentem Orpheia secuta narrantur etiam nemora, Zone; tum Sthenos fluxius et ripis epis adjacens Maronia.

Pline (HN, IV, 18) : *Maronea prius Ortagurea dicta, mons Serrhium et Zone, tum locus Doriscus.*

J'ai cité les deux passages de Nicandre pour un autre motif encore. Nous voyons dans les deux poètes que le Serrhion était boisé. Il y avait, dit Apollonius, une forêt de hêtres (φηγοί) ; Nicandre y ajoute les chênes (δρύες). Serait-ce une manière poétique et érudite de désigner par allusion les deux villes du Serrhion, Ζώνη et Δρύς. [Il faut avouer pourtant qu'on ne voit point le rapport de Ζώνη et de φηγοί. Quant aux chênes, Suidas fait remarquer que le substantif a l'υ bref, tandis que le nom de la ville l'a long].

(1) Il s'agit de la marche du consul Cn. Manlius revenant d'Asie par l'Hellespont et la côte de Thrace. Tite Live, XXXVIII, 41, 4 à 9 : *Eo die ad flumen Hebrum perventum est. Inde Eniorum fines, præter Apollinis. Zerynthium quem vocant incolæ, templum, superant. Aliæ angustie circa Tempyra excipiunt (hoc loco nomen est) . . . sed, quia nihil silvestre circa est . . . quia nudæ valles . . . minus terroris . . . fuit apud Romanos . . . Romani victores ad vicum Maronitarum (Salen appellant) posuerunt castra. Postero die . . . Priaticus campus eos excepit.* — J'ai cité tout au long, parce qu'il y a des détails de paysage dont je me servirai plus loin.

(2) VII, fr. 47. Μετὰ τὴν Μαρώνειαν Ὀρθαγορία πόλις καὶ τὰ περὶ Σέρρειον . . . καὶ τὸ τῶν Σαμοθράκων ποταμὸν Τέμπυρα καὶ ὑπὸ Χαραχώμα . . . ἀπὸ δὲ τοῦ Χαραχώματος Δορίσχος.

(3) p. 322 : Milolito . . .

Tempyro	mpm XVI
Trajanopoli	mpm VIII

(4) p. 602 : civitas Trajanopoli . . .

mutatio ad Unimpara mpm VIII

mutatio Salei mpm VII

mutatio Melalico mpm VIII

(5) Σέρρειον· ἀκριωτέριον Θράκης. "Ἐστὶ καὶ πόλις Σαμοθράκης . . . καὶ Σέρρειον ταῖχος . . . καὶ . . . Σέρρεια ὄρη . . .

De l'étude de ce tableau et de nos inscriptions voici ce que nous pouvons conclure sur l'existence, le nom, l'importance et la position des villes samothraciques du continent.

I — Du V^e siècle av. J.-C. (Hérodote) au milieu du III^e siècle, c'est à dire de 480 à 220 environ, il y a eu trois villes samothraciques sur la côte Thrace. Une était située en plaine, Σάλη, et deux en montagne, Δρυς, de son nom thrace Μεσημβρία (1), et Ζώνη. Ces deux dernières n'étaient vraisemblablement pas au bord de la mer, car le cap Σέρρειον (aujourd'hui cap Macri) est montagneux : ἀκρωτήριο, Ét. de Byz. ; ἄκρη, Hérodote ; promuntorium, Pomp. Méla ; mons, Plinie ; ὄρος dans les poètes alexandrins, qui en exagèrent la hauteur en parlant de sommets neigeux. La montagne y tombe à pic sur la mer, et la navigation cotière y est très malaisée (παράπλους τραχύς, Strabon) ; double raison pour qu'il n'y ait point de port (2). Le port, dont les habitants de Samothrace avaient besoin pour communiquer avec la terre ferme, était évidemment à Σάλη, située au fond d'un golfe (εἰς τὸν αἰγιαλόν, Hérodote) formé par le promontoire Serrhion et le delta de l'Hèbre. Σάλη fut acquise ou

(1) [Cette identification, que l'on semble considérer comme évidente, demanderait à être prouvée ; elle est même très improbable. Δρυς peut fort bien être une racine thrace, que l'on reconnaîtrait par exemple dans Drusipara, Drisipara (équivalence de υ, ι, ου, dans la transcription des noms thraces en grec ou en latin). On a déjà remarqué que la racine δρυς, du chêne, est brève. D'autre part, il ne semble pas prouvé que Mésambria ait disparu ; Hérodote, après avoir cité Mésambria (VII, 108), ajoute : ἡ δὲ χώρα αὕτη πάλαι μὲν ἑκαλεῖτο Γαλλαϊκή, νῦν δὲ Βριαντική. — Or le nom se conservait encore au II^e siècle av. J. C. dans celui de *Priaticus campus*, et il n'est pas invraisemblable de le mettre en relation avec le mot *Bria*. Enfin Mésambrie est sur le rivage et en plaine, Drys a été attribuée ci-dessus à une région montagneuse. Aussi bien Δρυς n'est nulle part rangée nominativement parmi les possessions de Samothrace].

(2) Je ne prétends pas cependant que les deux villes aient été situées loin de la mer et sur des sommets. D'après Hérodote, Μεσημβρία est sur un ruisseau, en face la ville thasienne de Strymé. Ceci du reste n'est pas très clair. La falaise se continue à pic jusqu'à Maronée, et Μεσημβρία est à l'E. de Maronée. Il n'y a là que de tout petits torrents de montagne ayant 1 km. de long et d'ordinaire à sec. Il faut que le Lissos soit l'un deux. Il n'est pas étonnant que, comme le Mélas, « ses eaux n'aient pas suffi à l'armée de Xerxès. » Une rivière de quelque importance n'existe pas sur cette côte.

fondée par les Samothraciens à une époque indéterminée qui doit être très ancienne, car, le produit le plus renommé de l'île étant des oignons, il fallait bien avoir sur le continent un port d'où l'on pût faire venir les choses nécessaires à la vie, et en particulier le blé (1). Nous pouvons deviner au contraire l'époque où furent acquises Δρύς et Ζώνη, s'il faut prendre à la lettre Hécatee, qui les attribue aux Cicones et Hérodote qui les donne à Samothrace. Le texte d'Hérodote semble indiquer que les postes samothraciques sont de véritables villes : l'expression *πεπόλισται πόλις* revient dans les deux passages. Quant à l'expression de *Σαμοθρητικὰ τεῖχεα*, il n'en faut pas tirer argument pour réduire l'importance de ces villes. Il pourrait s'agir d'un système de fortifications désignées sous le nom de *τεῖχος*, et destinées à protéger le territoire de Samothrace contre un coup de main. Ces longs murs de défense ne sont pas rares, et on en trouve un exemple en Thrace même dans le *Μακρόν τεῖχος* de la Chersonnèse. Mais il faudrait alors supposer dès le V^e siècle, non pas seulement des villes samothraciques, mais un *territoire continu*, semblable à celui que nos inscriptions semblent nous faire connaître à une époque plus tardive ; or aucun texte ne nous permet une telle hypothèse.

Si l'on préfère entendre *τεῖχος* dans le sens de ville fortifiée, le nom de *πόλις* pourra convenir également (2). Le mot *τεῖχος* est un de ceux qui se rencontrent le plus fréquemment dans la géographie de la Thrace : il désigne toutes les villes forti-

(1) Les oignons de Samothrace étaient très renommés en Grèce, si nous en croyons un fragment d'Antiphane cité par Athénée (I, 50 d) et Pollux (VI, 67). [L'homme du monde qui connaît le mieux Samothrace, M. Conze, exprime au contraire une appréciation très favorable sur son sol (*Reise*, p. 48, 50). L'île, d'après lui, suffit amplement à sa population et en pourrait nourrir une plus forte, en céréales s'entend. On voit que les oignons étaient loin d'épuiser sa fertilité].

(2) Sittl, *Studi sulle costruzioni antiche delle τεῖχη, πύργοι, speculæ*, dans *Rivista di storia antica*, 1898, p. 5-14. L'auteur distingue les *τεῖχη*, villes fortes, des *πύργοι*, châteaux forts, et des *speculæ*, corps de garde. — Il y a dans Pollux (IX, 7) à propos d'un texte de Xénophon, une phrase décisive : *τεῖχος, οὐ τὸν περιόλον μόνον, ἀλλὰ καὶ τὸ ὑπὸ τῷ περιόλῳ πᾶν*.

fiées de la côte (1). Or parmi ces villes il y en avait d'assez considérables. Enfin une preuve qui à elle seule suffirait, c'est que les villes samothraciques sont imposées, chacune pour leur compte, dans la ligue athénienne, ce qui ne pourrait avoir lieu si c'étaient de simples corps de garde : leurs contributions s'élèvent même aux chiffres assez forts de 2 talents, 1 talent, 3000 drachmes.

Leur nom véritable semble leur avoir été donné par Scylax : ce sont des ἐμπόρια, c'est à dire des entrepôts. Seulement, à cause des populations voisines, et aussi de leur position (Scylax ne parle que des deux villes du Serrhion), elles sont fortifiées. Elles ont dû contenir à la fois une garnison et une population de marchands, et cette population a dû être relativement importante.

II — Entre 220 environ et 188, c'est à dire au début du II^e siècle, les possessions samothraciques se modifient. La montagne est abandonnée (2) pour des raisons qui nous échappent : peut être parce que Samothrace, tombée sous le joug macédonien, a encore besoin de débouchés continentaux, mais ne peut plus avoir de villes fortes. La ville de Σάλη, qui était en plaine, subsiste encore (3) : Ζώνη et Δρύς ont dis-

(1) Tantôt il semble que ce soient de simples fortifications : c'est le cas pour le Μαρρόν τεῖχος, qui sépare la Chersonnèse du continent (Strabon, VII, fr. 55) ; pour τὰ ἐπὶ τῆς Θεράκης τείχεα (Hérodote, VI, 33), dans un endroit où il ne paraît pas y avoir jamais eu de ville, entre Périnthe et Sélymbrie ; pour Σέρρειον τεῖχος, qu'Étienne de Byzance semble distinguer de Σέρρειον πόλις ; pour τὰ Αἰώνιον τεῖχη ἐν Θεράκῃ (Scylax, fr. 67), qui diffèrent d'Αἶνος. Tantôt ce sont des villes : c'est assez vraisemblable pour Αὔλαιον τεῖχος ; pour Δορισχος τεῖχος, où il y a une garnison perse (Hérodote, VII, 59) ; c'est certain pour Δαύνιον τεῖχος, qu'Étienne de Byzance appelle πόλις (Θεράκῃ).

(2) On considère en général Τέμπυρα comme un *défilé*. Le texte de Tite Live que j'ai cité parle au contraire de *vallées nues et sans arbres*. [C'est beaucoup exagérer l'importance des mots en italiques détachés du contexte. Angustiae, d'après l'étymologie, ne peut être qu'un passage étroit, et en effet, sortis du premier défilé, les Romains retombent dans un autre, et non moins difficile, raboteux, resserré (nec minus confragosae quam priores), mais seulement, faute d'arbres, moins propice aux embuscades].

(3) Elle est encore samothracique (Strabon), bien que Tite Live la fasse dépendre de Maronée. Les textes n'en parlent plus ; Strabon se sert d'une expression vague : τὰ ἐπὶ Σέρρειον. Seul Étienne de Byzance parle d'une ville

paru (1). Elles sont remplacées par deux autres *villes* (πολι-
χνια, Strabon), Τέμπυρα et Χαράκωμα. Strabon seul nomme
Χαράκωμα, dont le nom paraît indiquer une sorte de camp re-
tranché. Τέμπυρα au contraire est citée par plusieurs textes,
et un vers d'Ovide semble montrer qu'au 1^{er} siècle après J.C.
c'était le vrai port de cette côte (2).

Nous voyons par les *Itinéraires* que ces villes ont subsisté
jusqu'au IV^e siècle ap. J.-C. Grâce aux distances qui y sont in-
diquées, il est facile, depuis que l'emplacement de Trajanopo-
lis est connu, de les localiser.

Τέμπυρα doit satisfaire à deux conditions : être à 8 ou 9 milles
de Trajanopolis (12 à 13 km.) et au bord de la mer. Or il y
a de Trajanopolis à la côte 12 km. en ligne droite. Nous som-
mes donc obligés de placer Τέμπυρα à cet endroit, un peu à
l'O. de la dernière lagune de la Maritza, près de l'embou-
chure d'un petit ruisseau.

Σάλη, qui est aussi sur la côte, à 7 milles (10 km.) plus à
l'O. devra se confondre avec l'emplacement actuel de Dédé-
Agatch. La seconde borne trouvée limitait donc le territoire
sacré aux environs immédiats de la ville de Σάλη. Ce terri-
toire allait vers l'E. jusqu'à Τέμπυρα, c'est à dire jusqu'au
delta de la Maritza ; la borne de Trajanopolis nous prouve
qu'il s'étendait à l'intérieur jusqu'aux montagnes. Il faudrait
trouver une troisième borne pour qu'il fût complètement dé-
limité. Il paraît, dans l'état, assez vraisemblable que les dieux
de Samothrace possédaient toute la plaine comprise entre le cap
Macri, le Rhodope, la mer et le delta de la Maritza, un triangle
dont les trois extrémités auraient été précisément Τραϊανόπολις,
Σάλη, Τέμπυρα. La surface est d'environ 70 kmq.

de Σέρρειον; mais à quelle époque se réfère-t-il : n'est ce pas au temps de
Démosthène ?

(1) Nous ne pouvons pas assurer qu'elles aient disparu : mais du moins
nous n'en trouvons plus mention dans les textes.

(2) Venant de Samothrace à la côte, il débarque à Tempyra (*Tristes*, I,
40, 21).

... Thraciam tetigit fessa carina Samon,
Saltus ab hac contra brevis est Tempyra petenti.

Reste une difficulté. Si les textes nous parlent des villes de Samothrace, ils ne nous parlent pas d'un territoire continu. On pourrait donc penser qu'il ne faut entendre par le mot $\chi\omega\rho\alpha$ que le territoire immédiat de chacune des villes. Mais cette supposition n'est guère probable.

D'abord le territoire de $\Sigma\acute{\alpha}\lambda\eta$, étant donnée la position de la borne 2, serait bien étroit; celui de Τέμπυρα , d'après la borne 1, serait bien grand. Ensuite l'inscription serait, semble-t-il, rédigée d'une manière plus précise qu'elle ne l'est dans la partie de la formule commune aux deux bornes: $\delta\epsilon\rho\varsigma \text{ ιερ}\acute{\alpha}\varsigma \chi\omega\rho\alpha\varsigma$. Enfin la borne 2 nous apprend quelque chose de nouveau: c'est que le territoire est consacré aux Cabires.

Or, si depuis Hérodote Samothrace possède des annexes continentales, nous ne voyons pas ni que ce soient autre chose que des villes, ni que ces villes soient propriété religieuse. Au temps de Strabon, il n'en est pas encore ainsi, ou du moins Strabon ne le dit pas. Connaissant le culte que les Ptolémées ont professé pour le sanctuaire de Samothrace, on serait assez disposé à croire qu'ils ont été les premiers à faire don aux Cabires des possessions continentales de l'île(1). Mais, en

(1) [Il me paraît au contraire extrêmement probable, pour ne pas dire certain, que la donation, s'il y en eut une, est très antérieure aux Romains et qu'elle remonte aux moins jusqu'aux Ptolémées. M. Wilhelm (*Ath. Mith.*, XIX, 1896, p. 292, 526) a conjecturé, d'après l'inscription de Samothrace publiée par MM. Kern et Fränkel (*Ibid.*, XVIII, p. 348 suiv., XIX, p. 133 suiv., 395 suiv.) que les habitants de cette île tenaient de la bienveillance du roi Ptolémée Evergète des propriétés de terre ferme, postes fortifiés dont ils se préoccupaient d'assurer le ravitaillement par des privilèges douaniers et des facilités d'importation. Ce qui parut alors une hardiesse un peu téméraire peut passer désormais pour démontré.

Je cite la restitution et l'interprétation proposées par ce savant avec une si remarquable sagacité, et qui font de ce document une pièce capitale dans l'histoire des colonies samothraciennes.

Les députés envoyés à Hippomédon, après les compliments d'usage, les appels généraux à la bienveillance du gouverneur et à celle des souverains, demandent :

$\kappa\alpha\iota \sigma[\tau\omicron\upsilon \acute{\epsilon}]\xi\chi\alpha\gamma\omega\gamma\eta[\nu] \kappa\alpha\iota \acute{\alpha}\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\alpha\nu \delta\omicron\upsilon\nu[\alpha\iota \tau\eta\iota] \pi[\acute{\omicron}]\lambda\epsilon\iota [\acute{\epsilon}\chi] \text{ Χερρονήσου καὶ ἄλλο-}$
 $\theta\epsilon\nu, \acute{\omicron}\theta\epsilon\nu \alpha\upsilon\tau\omicron\iota \epsilon\upsilon\lambda\alpha\iota\rho\omicron\nu \varphi[ί]\nu\eta\eta\tau\alpha\iota \epsilon[ί]\nu\alpha\iota. \theta\iota\alpha\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\sigma\theta\alpha\iota \delta\acute{\epsilon} \alpha\upsilon\tau\omicron\iota \tau[\tau]\acute{\omicron}\varsigma [\pi\rho\epsilon]\sigma\beta\epsilon\upsilon\tau\acute{\alpha}\varsigma$
 $\kappa\alpha[ὶ \pi\epsilon\rho\iota] \tau\omicron\upsilon \acute{\omicron}\chi\rho\upsilon\rho\acute{\omicron}\mu\alpha\tau\omicron\varsigma \kappa\alpha\iota \pi\alpha\rho\alpha\kappa\alpha\lambda\epsilon\acute{\iota}\nu \alpha\upsilon\tau\acute{\omicron}\nu \sigma\upsilon\mu\pi\rho\acute{\alpha}\xi\alpha\iota \tau[\eta\iota] \pi[\acute{\omicron}]\lambda\acute{\omicron}\varsigma\iota \epsilon[ί]ς τ\omicron \sigma\upsilon\nu-$
 $\tau\epsilon\lambda\epsilon\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\tau\omicron\varsigma \alpha\upsilon\tau\omicron[\upsilon] \kappa\alpha\tau\alpha\sigma[\tau\alpha]\theta\eta\iota \nu\alpha\iota \tau\acute{\omicron}\mu \pi\omicron\lambda\iota[\tau\acute{\omega}]\nu \tau\omicron\upsilon\varsigma \kappa\lambda\eta\rho\upsilon\sigma\chi\eta\sigma\omicron\nu\tau\alpha\varsigma \kappa\alpha\iota \gamma\epsilon\omega\rho-$

l'absence de tout texte précis, il semble plus naturel que les Romains, qui faisaient volontiers pèlerinage à Samothrace

σοντας τὴν χώραν, ὅπως] ἐκ τ[ὼ]μ προσῶ[ω]ν θυσίαι τε συντελ[ώ]νται καὶ ἀπαρχ[αὶ ἀνα]τιθῶνται τοῖς θεοῖς ὑπὲρ τοῦ βασιλ[ε]ως καὶ τῆς βασι[λίσσης].

« Nous connaissons, dit M. Wilhelm, à Samothrace des possessions sur la côte thrace : on pourrait donc penser que le roi et la reine avaient donné sur le continent aux habitants, ou plutôt aux dieux de l'île, des terres, dont les revenus étaient destinés à offrir des sacrifices et des prémices au nom du couple royal.

La construction de postes fortifiés serait une conséquence de cette donation ; elle devait protéger l'occupation et la mise en culture du sol par les clérouques de Samothrace ».

Comme Thasos, sa voisine de la mer de Thrace, Samothrace avait besoin pour son commerce, sinon pour sa subsistance, de colonies de terre ferme. Sans avoir été aussi heureuse dans ses acquisitions, elle s'assura néanmoins le long de la côte et sur la frontière même de la ville thasienne de Strymé (Hérod., VII, 108 — cf. Strabon, VII, 43 : Θασίων κεφαλαί) quelques positions où ses habitants venaient apporter leurs produits manufacturés et les échanger contre les productions naturelles du sol. Il s'y forma avec le temps des colonies plus ou moins nombreuses. Isolés sur le littoral, confinant à des populations barbares, les groupes d'habitations durent s'entourer des remparts. A ces caractères imposés par la situation répondent les noms donnés aux possessions de Samothrace : ἐμπόρια, τεῖχη, πόλεις, πολίχνια. Pour pouvoir s'appuyer les uns les autres, les villes ou villages ne devaient pas être isolés ; ils formaient selon toute apparence une bande de terrain plus ou moins profonde, mais continue, le long du littoral. Il est naturel que, comme dans toutes les colonies, on ait transporté dans ces dépendances le culte des divinités de la métropole, c'est à dire ici celui des Cabires.

Telles nous apparaissent au III^e siècle avant notre ère les possessions continentales de Samothrace, postes de défense et de commerce, consacrés au culte des Grands Dieux et à ce titre objet de la bienveillance des rois d'Égypte. Telles on peut, d'après le témoignage d'Hérodote, se les figurer par analogie au V^e siècle ; s'il y eut, dans l'intervalle, solution de continuité ; si les entreprises de la Macédoine ou d'Athènes sur la côte thrace modifièrent l'état politique de cette région, si les rois d'Égypte étendirent par une nouvelle donation le territoire samothracien ou restituèrent ce qui avait été perdu, ou simplement consacrerent à nouveau, comme maîtres du pays, un état antérieur, on ne saurait le dire. L'essentiel est que, à partir de ce moment, nous trouvons avec certitude Samothrace maîtresse de terres plus ou moins étendues, qu'elle occupe par ses colons, qu'elle défend par un rempart, qu'elle cultive, et que les récoltes sont en partie affectées au culte des dieux : c'est une sorte de co-propriété de l'État et du dieu.

Il n'y a pas de raison pour se figurer qu'un changement radical se soit produit à une époque ultérieure, et pour que Samothrace, qui n'a jamais été un État bien redoutable, qui n'a jamais eu une politique étrangère bien tran-

et qui considéraient les Cabires comme identiques aux Péna-tes (1), leur aient donné, comme annexe de leur temple, les villes samothraciques du continent et le territoire situé autour d'elles. Les caractères des deux inscriptions sont analogues et se rapportent vraisemblablement au premier siècle. Je croirais assez volontiers que le bornage a été fait en 46 après J.-C., époque où il a été rendu nécessaire par le fait que la Thrace devenait province Romaine, alors que Samothrace res-

chée, que la considération universelle accordée à ses dieux dispensait de partialités dangereuses et d'alliances étroites et compromettantes, ait été à un moment quelconque dépouillée de ses colonies de terre ferme. Elle avait joui de la faveur de Philippe; elle fut de la part de Lysimaque, comme des Ptolémées, l'objet de prévenantes attentions; les rois de Macédoine lui continuèrent une égale bienveillance, les Romains une plus grande encore. (Voir les témoignages dans Rubensohn, *Die Mysterienheiligtümer in Eleusis und Samothrake*: p. 139. Hommages rendues à l'île à la fin du V^e siècle et au IV^e par Lysandre, Antalcidas; — p. 143. Initiation des rois de Macédoine, en particulier de Philippe et d'Olympias, — culte d'Alexandre pour les Cabires; — p. 147 Donation d'Arsinoé (le bâtiment rond), épouse de Lysimaque; cf. protection de Lysimaque contre les pirates (Dittenberger, *Sylloge* 2, 190); — p. 147. Libéralités de Ptolémée II, de Ptolémée III; p. 191. Ptolémée Philopator, et Philométor; — p. 192. Persée. — et même page, les Romains. — Cf. les séries de listes de mystes et théores). Seulement à mesure que la puissance des maîtres de la Thrace et de l'Orient grandissait, l'importance politique de Samothrace diminuait d'autant; l'île n'avait plus pour elle que ses dieux, mais du moins protégés, enrichis par des adorateurs de plus en plus grands. Le caractère de ses possessions continentales se modifia suivant le cours de cette évolution et, comme Samothrace n'était plus qu'un sanctuaire, ses colonies ne furent plus que les sacrées dépendances de son temple et les propriétés de ses dieux.

Samothrace, à partir de l'époque des Diadoques, joue le rôle d'asile (Rubensohn, p. 146). On sait que les temples qui jouissaient de ce privilège furent obligés sous Tibère de produire leurs titres et de justifier leurs prétentions (Suétone, *Tib.*, 37; Tacite, *Ann.*, III, 60). On pourrait chercher un lien entre cette révision et le bornage des propriétés sacrées; mais, outre que le sanctuaire ne figure pas dans la liste donnée par Tacite, que d'ailleurs l'asile se bornait au temple lui-même et non à toutes ses dépendances, il n'est nullement nécessaire d'imaginer des circonstances extraordinaires pour expliquer l'existence des bornes de Trajanopolis et de Dédé-Agatch. Des bornes sont une nécessité permanente, elles doivent être entretenues et renouvelées; quant à la date de celles-ci, elle me paraît trop insuffisamment déterminée pour y attacher aucune signification historique. T. II]

(1) Voir les textes et les preuves réunis dans Daremberg - Saglio, s. v. Cabires.

stait indépendante. Il fallait alors distinguer les possessions samothraciques de celles de Rome. Je n'oserais pas affirmer que c'est à la même date que le territoire a été donné aux Cabi- res; mais cela concorderait assez bien avec les bonnes intentions de Rome.

II. Inscriptions recueillies sur la côte thrace de la mer de Marmara.

Voici quelques inscriptions nouvelles à ajouter à celles qui sont recueillis dans l'ouvrage de Dumont-Homolle (1).

I. Sélymbria (Silivri).

1. Nouvelles acquisitions de la collection Stamoulis (2).

1° Deux fragments d'un même sarcophage: *a* haut. 0^m 26, larg. 0^m 21; *b* 0^m 18 x 0^m 21. Chaque fragment contient un cartouche avec une inscription. Les deux inscriptions semblent d'époques différentes; la seconde est du temps de l'empire romain.

Θ Ε Ο Μ Ν Η	<i>a</i>	Θεόμνη-
Σ Τ Ο Σ Α Ρ Ι		στος Ἀρί-
Σ Τ Ω Ν Ο Σ Ζ Η		στωνος ζή-
Σ Α Σ Β Ε Τ Η Β Ζ		σας ἔτη ζ'.
Χ Α Ι Ρ Ε Β		χαῖρε.
Κ Ο Ρ Ν Η Λ Ι	<i>b</i>	M(άρχος)] Κορνήλι[ος
Ε Ρ Τ Ο Σ Β Α		K]έρτος Α[ύφι]-
Δ Ι Α Π Ω Λ Λ		δία Πωλλ[ίττ]-
Α Β Η Σ Υ Μ		α τῇ συμ[βίω]

Πωλλίττ, cf. *CIG*, 3098, Ἰουλία Πωλλίττ.

(1) *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace*, p. 366 à 427.

(2) M. Stamoulis a bien voulu me les indiquer en me faisant visiter sa collection. On trouvera dans *DH* toutes les pièces de la collection antérieures à 1890; ajouter Wolters, *Ath. Mitt.*, 1892, p. 201-3, et la *Θρακική Ἐπετηρίς*, année 1897.

2° Fragment de stèle funéraire en marbre blanc, cassée en haut et à droite. Moulure à gauche. Haut. 0^m.375, larg. 0^m.22; lettres 0^m.025.

Ι Η	τῇ [συμβίῳ]
Μ Ν Ε	μνε[ίας χάριν]
Ι Η Ξ	ζησ[άση ἔτη . . . ἐποίησ]-
Ε Ν Τ	εν τ[ὴν στήλην].
Α Ν Δ	5 Ἄν δ[έ τις καταθή]-
Ξ Ε Ι Ε Τ	σει ἐτ[ερον πτωμα, δώσει]
Δ Ε Ι Ν Α	δεινά[ρια . . . τῇ]
Π Ο Λ Ε	πόλ[ε]
Χ Α Ι Ρ Ε Π Α	Χαῖρε πα[ροδεῖτα].

3° Fragments de deux ex-voto au cavalier thrace. Il ne reste plus que les jambes d'avant du cheval, qui dans l'un marche vers la droite, où se trouve un autel, et dans l'autre se dirige vers la gauche.

ΑΡΧΑΓΕΤΑΔ	[Θεῶ] Ἄρχαγέτα
ΕΞΙΚΡΑΤΟΥΕΥΧΗΝ	[Δ]εξικράτου εὐχὴν.

Δεξικράτου pour Δεξικράτους; confusion des déclinaisons très fréquente en Thrace.

Γ Ε Τ Α	[Θεῶ] Ἄρχα[γέτα]
Ε Ρ Ε Α Υ	 [ὕπ]ερ ἐαυ[τοῦ καὶ τέκ-
Ν Ν Ε Υ Χ	ν]ων εὐχ[ὴν]
Α	- - - -

Ἄρχαγέτης est une épithète fréquente du cavalier à Sélymbria et à Périnthe (1).

2. Deux banquets funèbres, chez M. Stavridis, pharmacien. Dans le premier, un homme couché sur un lit couronne une femme assise au pied du

(1) *DH*, 62^b 21, p. 369; 62^c 12 et 13, p. 376; *Θρακ.* *Ἐπετ.*, 1897, p. 297. — Je profite de l'occasion pour signaler un autre ex-voto au cavalier, où l'épithète doit être rétablie. Il s'agit du bas-relief encastré dans la porte d'Énos (*DH*, 102, p. 437). Dumont a lu Θεοδώρου. J'ai revu l'inscription qui porte :

Θ Ε Γ Α Ρ Υ

Il semble qu'il faille lire: Θεῶ Ἄρ[χαγέτα].

lit et tenant son voile de la main droite. A g. et à dr., deux serviteurs Hauteur 0^m.67, largeur 0^m.37, épaisseur 0^m.11.

Sous la femme :

Λολλία 'Ραδινού

Sous l'homme :

Πώπλιος Μαμίλιος
Πολλίων.

Fragment de la partie inférieure dr. du second, avec l'inscription :

Θεόδοτα.

II. Périnthe (Érégli).

1. Petite base de statue en marbre blanc. Hauteur 0^m.14, largeur 0^m.10, épaisseur 0^m.08.

Θ Ε Ω Υ

Υ Ι Ξ Τ Ω

Ξ Α Β Ε Ι

Ν Α Δ Ω Ρ Ο Ν

Θεῶ ὕ-

ψίστω

Σαβεῖ-

να δῶρον.

C'est la seconde fois que l'on rencontre en Thrace un ex-voto à Ζεὺς ὕψιστος (1).

2 et 3. Sur la route de Tchorlou, au N. d'Érégli. Je n'ai pas vu moi-même les pierres, qui ont disparu aujourd'hui. Je dois communication des copies que je publie à l'obligeance de M. Georgiadis, professeur et conservateur du musée du Syllogue grec de Rodosto. Malheureusement les copies ne sont pas toujours suffisantes pour autoriser une restitution.

D. M. S.

M· IVLIVS· M·

VOLT MAXIMVS

VIXITANNOS

XXXXVHS E MIV

LIVSIVSTVSQVI

ETDOMITIVSFR

TERETMIVLIVSIVS

LVSETPIVLIVSM

D. M. S.

M. Iulius. M. [f.]

Volt(inia) Maxim[us]

vixit annos

5 XXXXV. H(ic) s(itus) e(st). M. Iu-

lius Iustus qui

et Domitius fr[a]-

ter et M. Iulius Ius-

[t]us et P. Iulius M[a]-

(2) *DH*, 111 a, p. 464.

XIMVSEDVLIAM 10 ximus e[t Iulia M.
 FMAXIMANATIEI f. Maxima nati e[t]
 HEPEDESFC he[r]edes f[aciendum] e[uraverunt].
 SALVTOVIATORES Salv[e]t[e], o viatores,
 SEDETEETREK EIE sedete et
 SVALETEAMICI 15 . valete amici.

C'est la seconde fois qu'on rencontre à Périnthe un citoyen romain de la tribu Voltinia (4) : c'est la tribu ordinaire des citoyens de Macédoine.

L. 2 MA liés On doit supposer l. 13 une ligature de E et de T, à moins qu'on ne lise : « Saluto viatores ; sedete . . . »

A la ligne 14, j'ose à peine supposer l'orthographe par trop barbare *rekeies*(cite) = requiescite, dont l'abréviation aussi surprendrait.

4. Fragment dont il manque la partie supérieure.

EEPERPETVESECVRITATIVPIONIVS
 SVEBVSΛΛNIS LEG·IIXXΛΛIITAVITAN
 NISXII·DVPIICIARIVSVIXITANNIS
 TRIGINTAQVINQVEREDESPACERCVRRVNT

[Dis Manibus]

e[t] perpetuae securitati

S[e]ve[r]us m[ile]s leg(ionis) IXX militavit an-
 nis XII, dupliciarius. vixit annis

triginta quinque : (e)redes [flac(iendum) [cu]r[a]v[e]runt.

L. 1. J'ai restitué la formule la plus simple, *D(is) M(ani-
 bus)*. Les tables du *CIL* montrent qu'on trouve aussi des for-
 mules telles que *perenni memoriae*, etc. Le nominatif n'est pas
 très rare à la suite de cet intitulé. On le trouve par exemple
 dans *CIL*, VIII, 4615. Quant au nom du personnage, je le
 lirais assez volontiers *Ionius*, qui n'est pas absolument nou-
 veau(2), si je pouvais apercevoir quel serait alors le prénom.

(1) *DH*, 73 e, p. 396.

(2) *CIL*, V, 5743 : M. Ionius Virianus. Cf. Fabretti, 539, 60, dans *Prosop.
 imp. rom.* — [Peut être faut-il lire : U(l)p(ius) Ionius Suebus (=Suevus).]

L. 3. HXX = *duo et vicesimæ*, le numéro de la légion. Cf. le même signe sur les monnaies de Gallienus et Carausius Eckhel (*DN*, VII, p. 403) et Mionnet ont lu *duodevicesima*, mais Cavedoni (Borghesi, *Œuvres*, IV, p. 255) propose avec raison *duo et vicesima*. La XVIII^e légion était une de celles de Varus (Marquardt, *Staatssv.* tr. fr., XI, p. 166, n. 3). Périnthe était à l'époque romaine un centre militaire important : nous y connaissons une flotte la *κλάσση Περίνθια*, *classis Perinthia* (1), une aile de cavalerie la *cohors III Breucorum* (2), et deux légions les et I *adjuatrix* et III *antoniniana* (3), sans compter celle qui est mentionnée ici. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons actuellement, dans une région dont l'épigraphie est purement grecque, quinze inscriptions latines, dont neuf au moins relatives à des soldats (4).

L. 3. *duplicarius*, cf. Heuzen, 6682, variante de *duplicarius*, *duplarius*.

Faut-il entrevoir, dans la barbarie de la ligne 4, la formule *heredes facere curaverunt*? (5). C'est plutôt une faute de copie et il paraît préférable de corriger ainsi que nous l'avons fait : [f]a[c](iendum) c[u]r[a]v[e]runt, en utilisant le plus possible des lettres de la copie.

(1) *DH*, 72^a, p. 381.

(2) *Ibid.*, 74^k, p. 390.

(3) *Ibid.*, 73, p. 385 ; cf. *Jahreshefte*, I, Beiblatt, n° 14, p. 116.

(4) A savoir, outre les 2 inscriptions ci-dessus : *Jahreshefte*, nos 14, 16, 17, 18 (stèles funéraires de soldats) ; *DH*, 73, p. 385 ; 73^e, p. 387 ; 74^k, p. 390 (stèles funéraires de soldats) ; 73^a, p. 385 (liste de décurions) ; — et les nos 73^b, c, d, e, f, p. 386-387.

(5) J'ai profité de mon séjour à Périnthe pour vérifier une hypothèse de M. Mordtmann. Cet archéologue (*AEMOE*, 1884, p. 219), en publiant l'inscription relative aux divers jeux reproduite par *DH*, 74^a, p. 392, indiquait que le début de l'inscription devait être sur l'autre face de la pierre, qu'il n'avait pas pu retourner. J'ai pu la faire soulever et constater qu'il n'en est rien. Cette base, qui vient du théâtre de Périnthe, offre une particularité que M. Mordtmann n'a pas signalée : elle est entaillée à gauche et à droite comme pour s'adapter à d'autres pierres, mais l'entaille n'existe que sur la longueur correspondant à l'inscription. Je ne comprends pas bien quel ensemble pouvait former une base ainsi rejointe à d'autres pierres ; mais il paraît certain que c'est sur la pierre de g., et non sur la base elle-même, que se trouvait le début de l'inscription.

III. Panion (Panidon).

1. Église de la Κοίμησις. Ex-voto à Sérapis et Isis. Ces dieux sont représentés sur les monnaies de la ville voisine, Périnthe (1); mais cet ex-voto est le premier qui se soit rencontré en Thrace. Plaque de marbre, haut. 0^m·31, largeur 0^m·17. Au centre, cartouche avec l'inscription.

ΜΕΝΕΚΛΗΣ ΠΥΡΡΟΥ
ΤΟ ΑΝΑΛΗΜΜΑ
ΞΑΡΑΠΙΔΙ
ΚΑΙ ΙΣΙΔΙ

Μενεκλῆς Πύρρου
τὸ ἀνάλημμα
Ξαραπίδι
καὶ Ἰσιδι.

On appelle ἀνάλημμα toute substruction, un mur de soutènement, de terrasse. D'après deux textes du *CIG* (2) et un passage de Vitruve (3), il semble que l'ἀνάλημμα supportait quelquefois un cadran solaire.

2. Fragment haut. 0^m·16, larg. 0^m·16; lettres irrégulières de 0^m·01 à 0^m·02.

ΙΩΑΝΝ
ΥΙΟΥ ΓΟΝΙΟΥ
ΝΙΟΥ ΦΙΛΟΥ
ΑΛΕΡΙΟΥ
ΠΙΣΤΕ

Ex-voto de basse époque: peut-être chrétien, à cause du nom Ἰωάν[νης]. [Γ]οργόνιος est un nom cité par Libanius.

3 à 6. Fragments de quelques lettres, sans restitution possible.

3

ΝΟC
ΕΡΜΑΙ
CΙΜΑ // ΓΕ

5

ΙΙΥΙ
ΕΡΡΕ
ΛΥΣΙΟ
ΡΟΝ

(1) *Coins of the Br. Museum*, Thrace, p. 137.

(2) Nos 1104 et 2681.

(3) IX, 4.

4	IVL	6	ΛΧΛ
	AVIT		ΜΡΡΙΟ
	SMISS		ΟΜΙΛΙ
	BQVI		XXXV
	ICE		DMIA
			NN

Dans les inscriptions 4 et 6 mention d'un soldat, [qui] mili[tavit annis]

7. Église de St Théodore Téron. Plaque de marbre avec lettres de 0^m·03, cassée à droite.

ΑΡΧΕΛΑΟΣ	'Αρχέλαος [Δη]-
ΜΟΦΙΛΟΥΚ	μοφίλου Κ[αλλι]-
ΣΤΡΑΤΩΔΕ	στράτω ἀδε[λφῶ].

8. Église de la Vierge des Vlakhernes. Plaque de marbre. Haut. 0^m·44, larg. 0^m·22; lettres 0^m·015.

ΥΠΕΡΒΑΣΙΛΕΩΣ	Ὑπὲρ βασιλέως
ΕΥΜΕΝΟΥΣΩΤΗΡΟΣ	Εὐμένου σωτῆρος
ΚΑΙΕΥΕΡΓΕΤΟΥΚΑΙ	καὶ εὐεργέτου καὶ
ΚΤΙΣΤΟΥΤΗΣΠΟ	κτίστου τῆς πό-
ΛΕΩΣΚΑΙΤΩΝΑΔΕΛ	5 λεως, καὶ τῶν ἀδελ-
ΦΩΝΑΥΤΟΥΚΑΙΒΑ	φῶν αὐτοῦ, καὶ βα-
ΣΙΛΙΣΣΗΣΣΤΡΑΤΟΝΕΙ	σιλίσσης Στρατονεί-
ΚΗΣ ΔΙΟΔΩΡΟ	κης Διόδωρο[ς]
ΑΡΡΙΔΑΙΟΥ ΔΙ	'Αρριδαίου Δι[τὶ Σω]-
ΤΗΡΙΚΑΙΑΘΗΝ	10 τῆρι καὶ 'Αθην[ᾶ]
ΝΙΚΗΦΩΡΩΙΚ	Νικηφόρῳ κ[αὶ]
ΑΠΟΛΛΩΝΙ	'Απόλλωνι.

Cette inscription est la cinquième de Panion qui concerne la famille des Attalides. Deux sont en l'honneur d'Attale I, et trois en l'honneur d'Eumène II (1). La reine Stratonice est

(1) *DH*, 79, 80, 81, 81_a, p. 406-407.

mentionnée sur trois de ces inscriptions (1). Celle-ci est la première où Eumène II ait le titre de $\kappa\tau\acute{\iota}\sigma\tau\eta\varsigma \tau\eta\varsigma \pi\acute{o}\lambda\epsilon\omega\varsigma$; c'est la première aussi où il soit fait mention des frères d'Eumène, Attale II, Philétairos et Athénaios (2). Les dieux nommés ici, Zeus Soter, Athéna Niképhoros et Apollon, sont les dieux de Pergame (3). Leur culte avait vraisemblablement été apporté à Panion lors de la domination des Attalides, et c'est sans doute aux mêmes dieux que sont consacrés les autres ex-voto antérieurement trouvés au même endroit (4).

IV. Péristasis (Charkeui).

Plaque encastree dans le mur de la maison du cordonnier Athanakis. Hauteur 0^m.75, largeur 0^m.26.

Borne territoriale. La rédaction en étant presque identique à celle d'une autre borne déjà connue (*CIG*, 2018), je donne les deux textes en regard l'un de l'autre : leurs parties non communes faciliteront la transcription.

<i>Nouveau texte</i>		<i>Inscription du Corpus</i>
ΕΠΙΤΩΝΔΕ		ΩΝ
CΠΟΤΩΝΗ		ΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟΥ
ΜΩΝ	(5)	ΚΑΙΜΑΞΙΜΙΑΝ
ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟΥ		ΤΩΣΕΒΑΣΤ
5 ΚΕΜΑΞΙΜΙΑΝΟΥ	5	ΚΑΙΚΩΣΤΑΝΤ
ΣΕΒΑΤΩΝΚΕ		ΚΑΙΜΑΞΙΜΙΑΧ
ΤΩΝΕΠΙΦΑ		ΤΩΝΕΠΙΦΑΝΕ
ΝΕΣΤΑΤΩΝ	(10)	ΚΑΙΣ
ΚΕΣΑΡΩΝ		ΑΓΡΟΥΣΙΚΟΤΙ
10 ΚΟΣΤΑΝΤΙΟΥ	10	ΤΑΟ ΨΑ
ΚΕΜΑΞΙΜΙΑ		ΕΩΣ ΩΛ

(1) Sur Stratonice et la famille des Attalides en Thrace, voyez Mommsen, *Hermes*, 1877, p. 144.

(2) Cf. *CIG*, 122, 3067, 3527. — La liste des fils d'Attale I, frères d'Eumène II, nous est donnée par Strabon, XII, 4, 2. Cf. *Inscript. von Pergamon*, Index, p. 519.

(3) Cf. *Inscript. von Pergamon*, Index, p. 516-7.

(4) J'ai révisé à Panion l'inscription *DII*, 83^k, p. 409. Aux lignes 3-4, il faut lire : καὶ εἴ τινα ἕτερον θέλω ἐμὲ ληθῆναι.

ΑΓΡΟΥΣΕΓ' // Ο

// ΛΙΤΝΩΝΟΡΟ' //

ΕΩC ΩΔΕ

Ἐπὶ τῶν δε-
 σποτῶν ἡ-
 μῶν
 Διοκλητιανοῦ
 5 καὶ Μαξιμιανοῦ
 Σεβ(σ)τῶν καὶ
 τῶν ἐπιφα-
 νεστάτων
 Κεσάρων
 10 Κοσταντίου
 καὶ Μαξιμια[νοῦ],
 ἄγρου Σε[ικ]-
 . . . τ(η)νῶν ὄρος
 ἕως ὧδε.

[Ἐπὶ τῶν δε-
 σποτῶν
 ἡμ]ῶν
 [Δ]ιοκλητιανοῦ
 5 καὶ Μαξιμια[νοῦ]
 τῶ(ν) Σεβαστ[ῶν]
 καὶ Κοσταντ[ίου]
 καὶ Μαξιμια[νοῦ]
 τῶν ἐπιφανε[στάτων]
 10 Καισ[άρων]
 ἄγρου Σικοτι-

 ἕως ὧ[δε].

Date — Entre 292, où les deux Césars furent créés, et 305, où ils devinrent Augustes. Dioclétien a séjourné sur la côte de Thrace pendant les années 299 et 300.

Il s'agit des bornes d'un territoire (*ager*, traduit par ἄγρος) dont le nom est malheureusement impossible à restituer dans les deux textes. Toute tentative serait d'autant plus téméraire que nous ne savons pas exactement d'où les bornes proviennent. La première a été trouvée, m'a-t-on dit, dans une vigne à 1 h. au N. de Péristasis. On donne pour la seconde des provenances contradictoires : Chora (*CIG*), Ganos (*Le Bas*), Lupada (*Muratori*).

V. Plagiari.

À Ibrahim-Tchiflik. Pierre trouvée en 1898, en même temps que des tombeaux antiques. Elle est aujourd'hui encastrée dans une fontaine sur la route d'Hexamil à Gallipoli. Haut. 1^m·32, largeur 0^m·58, épaisseur 0^m·54.

LOLLIAE·M·F·PAVLI // Lolliae M(arci) f(iliae) Pauli[nae]
 PA' // VS ANTONIV' // Pa[ul]us Antoniu[s]

BOSP[us] RVS·ET·ÆELIV[us] Bosp[us] et Æliu[s]
 APOLLINIVS·TIVIRIQVII Apollinius (duo) viri qui[nq.]
 D. D. d(e)d(icaverunt).

On penserait assez naturellement à Lollia Paulina, femme de Caligula entre 38 et 40 après J.-C. Elle était en effet fille d'un Marcus Lollius (1), et son grand père était, en 16 avant J.-C., venu en Thrace, sur l'ordre d'Auguste, pour secourir Rhœmétakès, oncle et tuteur des fils de Cotys (2). Il ne serait donc pas étonnant que, en souvenir de ces événements, on eût célébré le mariage de Lollia avec l'empereur. Mais cette supposition est écartée par le nom d'un des personnages, Ælius, qui semble indiquer l'époque des Antonins, et par l'absence de tout titre désignant la prétendue impératrice.

Cette inscription nous apprend l'existence de duoviri quinquennales, vraisemblablement à Gallipoli. Le nom Apollinius est une variante d'Apollonius.

VI. Lysimachie? (Cavak).

Dans le mur extérieur de la maison de l'imam. Bas-relief funéraire: scène de toilette. Une femme assise prend des bijoux dans une cassette que lui présente une servante. Hauteur 0^m.70. Inscription effacée en haut.

ΝΕΞΘΕΙΞ
 ΔΟΥΚΑΙΠΕΝΘΕΡΑ

VII. Énos.

1. Mosquée de la citadelle, sur un pilier en marbre.

Ἡ ΑΙΟΔΩΤΑ

Ἡλιόδω[ρα]

(1) Cf. sur Lollia Paulina et sa famille la *Prosopographia imperii romani*.

(2) Dion Cassius, LIV, 20.

2. Dans le mur d'une maison, en face de la nouvelle église grecque. Fragment de plaque de marbre, avec moulure, cassée à gauche. Hauteur 0^m.50, largeur 0^m.45.

ΜΑΔΙΩΝ	 'Ερ]μαδίων
ΠΑΙΣΙΝ	 παισίν
ΥΞΕΝ	[ἔτε]υξεν

Le verbe ἔτευξεν, qui termine cette inscription, fait penser à une épigramme de l'Anthologie (1) et à une épitaphe métrique (2), d'après lesquelles on pourrait retrouver dans ce fragment un vers du genre de celui-ci :

[Στήλην 'Ερ]μαδίων [αύτῳ καὶ] παισίν [ἔτε]υξεν.

3. Maison Constantinus. — Plaque de marbre cassée. Hauteur 0^m.29, largeur 0^m.29, épaisseur 0^m.10; lettres 0^m.06.

Ι Ν Τ Ι Α /
 . Η Κ Α Ι Τ
 Ε Ρ Ο Ν Τ Ι Ν

Fragment d'inscription funéraire suivie de l'interdiction ordinaire : εἰ δέ τις ἐτ[ερόν τιν]α, etc.

GEORGES SEURE



Note sur les comptes de Dion. — M. Bourguet nous communique la remarque complémentaire suivante, au sujet des comptes de Dion, col. II, l. 25-26. A la dernière ligne de la p. 140, après : « Ici au contraire le nom avait 9 lettres et se terminait par ω; au datif » ajouter : « Peut-être est-ce l' Εὐστρατος de la liste de Charixénos ». E. B.

(1) *Anthol. palat.*, IX, 146, 1.

(2) Kaibel, *Epigr. gr.*, 664, 4.

INSCRIPTIONS DE DELPHES

Ex-voto de la confédération béotienne à Delphes Pisis de Thespies.

Le monument qui est publié ci-dessous est depuis longtemps connu : il a été découvert par Ulrichs, dans le voisinage du temple d'Apollon, entre les restes encore visibles du stylobate en calcaire de St Élie et le mur polygonal(1). Le texte est transcrit en caractères courants dans les notes du *Voyage à Delphes*, sous la forme que voici :

vs. 3. Ηεζοὶ δ' ἱππῆές τε γέρας θέσαν, οὓς προέηκεν
δᾶμας ὁ Βοιωτῶν τοῦδε μεθ' ἀγεμόνος
ρύσαμένους Ὀποέντα, βαρὺν δ' ἀπὸ δεσμῶν ἐλόντες
φρουρᾶς, Λοκροῖσιν τεύξαν ἐλευθερίαν.

L'éditeur remarque que ces quatre lignes sont seules lisibles, mais qu'elles étaient précédées de deux autres vers et suivies d'une signature d'artiste très effacée.

La dédicace fut peu après reproduite telle quelle par Welcker dans le *Reinisches Museum*, sans aucune observation ; puis reprise et commentée fort judicieusement par Bergk dans l'*Archäologische Zeitung*. Il conjectura que les faits se rapportaient à la campagne de Ptolémaïos, général d'Antigone.

(1) Ulrichs, *Reise über Delphi*, p. 38 : « Wir können diese (Substruction) . . ohne Gefahr als den Sockel des delphischen Tempels angeben. In der Nähe fand ich eine Inschrift, auf die Statue eines siegreichen bœotischen Feldherrn bezüglich ». — Au même endroit se trouvait aussi le bas-relief représentant un combat de cavaliers grecs contre des barbares Gaulois, que nous avons rapporté au trophée de Paul Émile (*BCH*, XXI, p. 620-3). « Diese Trümmer liegen neben und über einer polygonen Substruction ». — Pour le texte, *ibid.*, p. 43, n. 5. « Die beiden oberen Reihen sowohl als die Unterschrift des Künstlers sind verstümmelt ».

en Béotie, Phocide et Locride (313) et que la statue mentionnée dans l'épigramme était celle de ce personnage.

Cependant Le Bas retrouvait à Delphes la pierre, mais endommagée, et l'inscription, mais réduite aux 12 ou 16 premières lettres des deux distiques connus; par compensation, il pouvait y ajouter le début des deux premiers vers, qu'il lut ainsi :

□ Ε Ι Σ Τ Ο Σ Ε Ξ Ε

Ε Λ Λ Α Δ Ο Σ Ε Μ

M. Foucart, empruntant directement le texte à Ulrichs, ne donne que les 4 vers complets; il se contente de localiser la découverte près de la maison Frangos et de remarquer que le mot *φρουρά* désigne une garnison macédonienne. Il constate que la pierre a disparu.

Kaibel, utilisant la copie de Le Bas, propose une restitution bien hasardeuse : Π[λ]είστο[υ]ς ἐξέπόνησεν ἄγωνας; pour le reste, il adopte l'interprétation de Bergk, mais confond par une inadvertance étrange le général d'Antigone avec Ptolémée fils de Lagos.

Au dessous et vers l'angle Est du mur polygonal nous avons retrouvé la pierre égarée depuis Le Bas et telle qu'il l'avait vue; en voici la copie :

Inv. 846. — Ulrichs, *Reise*, p. 43, note 5; Welcker, *Rh. Mus.* 2, I, p. 213; Bergk, *Arch. Zeit.*, 1850, p. 173; Le Bas, II 890; Foucart, *Mémoire*, p. 97; Kaibel, *Epigr. gr.*, 847. — Copies de MM. Couve et Homolle.

□ Ε Ι Σ Ι Ο Σ Ε Ξ Ε

Ε Λ Λ Α Δ Ο Σ Ε Μ.

□ Ε Ι Ο Ι Δ Ε Ι □ Γ Η Ε

Δ Α Μ Ο Σ Ο Β Ο Ι Ϝ Τ Ϝ Ι

5 Π Υ Σ Ο Μ Ε Ν Ο Υ Σ Ο □ Ο

Ϸ Ρ Ο Υ Ρ Α Σ Λ Ο Κ Ρ Ο Ι Σ Ι Ν

La lecture d'Ulrichs n'est modifiée qu'en un seul point : l. 5 = 3, on doit substituer, comme le proposait Bergk contre les copies anciennes, et malgré les arguments de Kaibel, le participe futur *ῥυσσόμενους* à l'aoriste *ῥυσσάμενους*. Ce temps s'accorde mieux avec le sens des vers précédents : il est propre à indiquer le but de l'expédition envoyée par les Béotiens.

Le texte de Le Bas ne subit aussi qu'une correction, mais elle est capitale : car une lettre changée suffit à nous révéler le nom du général vainqueur. Au lieu du mot inintelligible Πειστος, il faut lire Πείσιος, génitif de Peisis.

Cette donnée, combinée avec les faits déjà connus du secours porté à Oponte, de la garnison chassée, et de l'indépendance rendue à la Locride, permet de replacer les événements à leur date et le personnage à son rang.

Pour les faits, nous ne pouvons qu'accepter la sagace interprétation de Bergk ; mais pour le héros, on devra remplacer le nom de Ptolémaïos qu'il propose par celui de Pisis.

L'histoire d'Oponte se réduit pour nous à un très petit nombre de faits (1) : depuis la guerre du Péloponnèse, où cette ville prit parti contre Athènes, jusqu'à la conquête romaine, on ne sait guère que la part prise par elle à la campagne de 278 contre les Gaulois (2), sa soumission à la ligue étolienne (3), et les opérations militaires dont elle fut l'objet en 313/2 de la part de Cassandre, régent de Macédoine, et de Ptolémée, général d'Antigone (4). Les deux premiers événements sont écartés par les termes mêmes de la dédicace, qui semblent au contraire concorder d'une manière remarquable avec le récit donné par Diodore de Sicile de la campagne de Ptolémée. Je résume, d'après le témoignage de Diodore (5), les événements des années 315-313, en citant textuellement les passages les plus décisifs.

Antigone, menacé par la coalition de Séleucus, Ptolémée, Cassandre et Lysimaque, s'était, pour gagner les sympathies, déclaré le champion des villes grecques, en faveur desquelles il réclamait la liberté, l'autonomie, l'affranchissement de toute garnison étrangère. C'était un coup droit à Cassandre, qui occupait Sicyone, Corinthe, Athènes, menaçait Chalcis et Oréos, et semblait n'avoir relevé Thèbes que pour en faire sa citadelle et sa base d'opérations contre la Béotie et la Grèce centrale.

(1) Smith, *Dict. of Geogr.*, Opus.

(2) Droysen-Bouché-Leclercq, *Hellén.*, III, p. 183

(3) *Ibid.*, p. 430. Élien, dans Suidas, s.v. ἀνέχονται.

(4) *Ibid.*, II, p. 338-340; cf. *Tableau chronol.*, année 313. Diodore, XIX, 78.

(5) Diodore, XIX, 57, 74-75, 77-78.

Télesphoros, au contraire, montrait que les promesses d'Antigone n'étaient point vaines, en délivrant tout le Péloponnèse, sauf Sicyone et Corinthe qu'il n'avait pu réduire. Les ambassadeurs des Éoliens et des Béotiens arrivaient jusqu'en Asie pour offrir à Antigone leur alliance et lui demander sa protection.

La direction de la campagne de 313 fut confiée en Grèce à Ptolémée et au navarque Médios, qui disposaient de 150 vaisseaux longs, 5000 hommes de pied et 500 cavaliers ; Rhodes, alliée aussi d'Antigone, y avait ajouté 10 vaisseaux, armés pour la délivrance des Grecs. L'expédition se dirigea vers la Béotie, région centrale et point stratégique, d'où l'on pouvait atteindre la Locride, la Phocide, menacer l'Attique et Chalcis occupées par Cassandre. La Béotie avait toujours donné le signal de la résistance à la Macédoine et elle était encore d'ailleurs, depuis 316, animée contre Cassandre par la haine et la crainte de Thèbes, l'antique ennemie de la confédération béotienne, relevée grâce à lui et déjà menaçante. Je transcris de Diodore ce qui se rapporte à la Béotie :

Ὁ δὲ Πτολεμαῖος μετὰ παντὸς τοῦ στόλου καταπλεύσας τῆς Βοιωτίας εἰς τὸν Βαθὺν καλούμενον λιμένα παρὰ μὲν τοῦ κοινοῦ τῶν Βοιωτῶν προσελάβετο στρατιῶται πεζοὺς μὲν δισχιλίους διακοσίους, ἵππεις δὲ χιλίους τριακοσίους. Μετεπέμψατο δὲ καὶ τὰς ἐξ Ὀρεοῦ ναῦς καὶ τειχίσας τὸν Σαλγανέα, συνήγαγεν ἐνταῦθα πᾶσαν τὴν δύναμιν.

Cassandre menacé lève le siège d'Oréos pour défendre Chalcis, et, inquiet de la diversion de Médios sur l'Hellespont, jette toutes ses troupes dans la Béotie, pour en finir avec elle. La contenant moitié par la force, moitié par des négociations, il est libre de se rendre en Macédoine. Αὐτὸς δὲ μετὰ πάσης τῆς δυνάμεως ἀναζεύξας Ὀρωπὸν μὲν κατὰ κράτος εἶλε, Θηβαίους δ' εἰς τὴν αὐτοῦ συμμαχίαν κατέστησε· πρὸς δὲ τοὺς ἄλλους Βοιωτοὺς ἀνόχως ποιησάμενος . . . ἀπῆλθεν εἰς Μακεδониαν.

Malgré toutes les précautions, son absence permet à Ptolémée de délivrer Chalcis, Oropos, d'envahir l'Attique, de prendre d'assaut la Cadmée, d'enlever ou du moins d'assiéger les villes qu'occupait Cassandre et dans le nombre desquelles se trouvait *Oponte*.

Les termes mêmes de l'historien ont leur valeur, tant ils rappellent les expression de l'épigramme. Πτολεμαῖος καταπληξάμενος τοὺς φρουροῦντας τὴν Χαλκίδα παρέλαβε τὴν πόλιν καὶ τοὺς Χαλκιδεῖς ἀφῆκεν ἀφρουρήτους, ὥστε γενέσθαι φανερόν ὡς πρὸς ἀλήθειαν Ἀντίγονος ἐλευθεροῦν προήρηται τοὺς Ἕλληνας Ὁ δ' οὖν Πτολεμαῖος ἐκπολιορκήσας Ὠρωπὸν παρέδωκε τοῖς Βοιωτοῖς καὶ τοὺς Κασσάνδρου στρατιώτας ὑποχειρίους ἔλαβε. Alliance avec Érétrie, Carystos, invasion en Attique, négociations avec les Athéniens ἀξιῶντες ἐλευθερῶσαι τὴν πόλιν Ὁ δὲ Πτολεμαῖος, ἀναζεύξας ἐκ τῆς Ἀττικῆς εἰς τὴν Βοιωτίαν, τὴν τε Καδμεῖαν εἴλε καὶ τὴν φρουρὰν ἐκβαλὼν ἠλευθέρωσε τὰς Θήβας. Μετὰ δὲ ταῦτα πορευθεὶς εἰς τὴν Φωκίδα, τὰς μὲν πλείους τῶν πόλεων προσαγόμενος ἐξεβάλε πανταχόθεν τὰς Κασσάνδρου φρουράς· ἐπῆλθε δὲ καὶ τὴν Λοκρίδα καὶ τῶν Ὀποντιῶν τὰ Κασσάνδρου φρονούντων συνεστήσατο πολιορκίαν καὶ συνεχεῖς προσβολὰς ἐποιεῖτο.

La démonstration me paraît faite par ce simple rapprochement : nous retrouvons dans Diodore l'expulsion des garnisons, et la guerre pour la liberté, et la campagne de Locride, et l'attaque dirigée contre les partisans de Cassandre dans Oponte, c'est à dire le secours donné aux libéraux, et l'intervention de la ligue béotienne par un double contingent d'infanterie et de cavalerie. Les mots en italiques soulignent les ressemblances.

La date est aussi fixée en 313/2. Deux détails nouveaux sont ajoutés aux informations de Diodore : la délivrance effective de la ville d'Oponte, dont nous savions seulement le siège ; le nom du général béotien Peisis, qui méritait bien de ne pas rester anonyme, car le contingent de la ligue devait presque égaler les troupes du lieutenant d'Antigone, et une bonne part du succès lui appartient sans doute. Aussi bien ce *Peisis* ne doit point différer du Thespien *Pisis*, dont Plutarque fait un superbe éloge dans la vie de Démétrius Poliorcète (1). La différence d'orthographe est sans importance ; celle de la déclinaison en Πείσιδος ou Πείσιος ne suppose pas davantage une différence de personnes : le nom du père de Philopæmen Κραῦ

(1) Plutarque, *Démétrius*, 39 (Didot, p. 1083).

γης est décliné également Κραύγιδος dans Pausanias et Κραύγιος dans l'épigraphie delphique (1).

Pisis fut le chef de la résistance contre Démétrius Poliorcète et son fils Antigone durant les années 295-290.

Démétrius, devenu roi de Macédoine, subissant les mêmes nécessités que Cassandre avait repris la même politique ; obligé de dominer la Grèce, il représentait pour elle l'oppression, comme il avait fait autrefois la liberté. La Béotie, par position, restait de son côté le centre des intrigues anti-macédonniennes et le rendez-vous des ennemis de Démétrius, le roi de Sparte Cléonymos et Lacharès le tyran d'Athènes. Tirailé entre les ennemis du nord et de l'ouest, Thraces, Étolien, Démétrius semblait incapable de faire tête aussi dans la Grèce centrale. On recommença contre lui la tactique employée contre Cassandre, et la Béotie profita de son absence pour se soulever.

Elle y fut poussée par Pisis, qui, au dire de Plutarque, tenait alors le premier rang en Béotie par la gloire et le crédit. En fait, il y était tellement puissant et considéré que, tombé aux mains du vainqueur, lui l'auteur de la rébellion, il ne fut en rien maltraité, mais au contraire accueilli avec faveur par Démétrius et nommé par lui-même polémarque de la ville de Thespies.

« Ἐπαρθέντες οἱ Βοιωτοί, καὶ Πίσιδος ἅμα τοῦ Θεσπιδίως, ὃς ἐπρώτενε δόξῃ καὶ δυνάμει τότε, συμπαρορμῶντος αὐτοῦς, ἀπέστησαν. Ὡς δὲ ταῖς Θήβαις ἐπαγαγὼν τὰς μηχανὰς ὁ Δημήτριος ἐπολιορκεῖ . . . καταπλαγέντες οἱ Βοιωτοὶ παρέδωκαν αὐτούς. Ὁ δὲ ταῖς πόλεσιν ἐμβαλὼν φρουρὰν καὶ πραξάμενος πολλὰ χρήματα καὶ καταλιπὼν αὐτοῖς ἐπιμελητὴν καὶ ἀρμοστήν Ἱερώνυμον τὸν ἱστορικόν, ἔδοξεν ἡπίως κέχρησθαι καὶ μάλιστα διὰ Πίσιν. Ἐλὼν γὰρ αὐτὸν οὐδὲν κακὸν ἐποίησεν, ἀλλὰ καὶ προσαγορεύσας καὶ φιλοφρονηθεὶς πολέμαρχον ἐν Θεσπιδίᾳ ἀπέδειξεν ».

Les mots par lesquels Plutarque caractérise Pisis prennent, grâce à l'épigramme delphique, une plénitude de sens inespérée. Sa gloire, il l'a conquise sur les champs de bataille et par

(1) BCH, XXI, p. 296 ; cf. Pausanias, VIII, 52, 1. — Plutarque, *Philop.*, 1, écrit Κραῦγιν à l'accusatif.

son dévouement à la liberté ; sa puissance, il la tient de la reconnaissance de ses concitoyens ; il a l'autorité d'un politique avisé et d'un général vainqueur. Sa conduite en 295 s'explique, non seulement par ses sentiments patriotiques, mais encore par l'espérance que le retour de circonstances analogues à celles de 313 pouvait lui inspirer d'un semblable succès. Seulement, au lieu d'avoir derrière lui la force d'un Antigone et l'expérience militaire d'un Ménélas, il ne pouvait compter que sur le caprice d'un aventurier. La conduite de Démétrius envers Pisis s'explique aussi sans doute par le souvenir d'une ancienne confraternité d'armes, d'une gloire partagée, de sympathies et d'antipathies communes. S'il y compta, sans doute il se trompa aussi, et l'on ne peut guère douter que Pisis, fidèle à toute sa vie, n'ait encore été l'âme du soulèvement qui suivit le départ de Démétrius pour la Thrace et qui se termina par la prise de Thèbes.

Ces événements sont ceux dans lesquels M. Perdrizet — et je crois avec raison — a pensé que le vaillant Eugnotos trouva l'occasion de son beau dévouement. Ainsi les inscriptions de Delphes et d'Acræphiæ se rencontrent par quelque endroit et du rapprochement résulte une clarté nouvelle, bien qu'insuffisante encore, sur les faits de la guerre de 295 à 291 et sur les héros de la lutte nationale (1).

(1) Démétrius amena de Thrace tant de monde qu'il put détacher à la garde de la Thessalie 10000 fantassins et 1000 chevaux, sans compromettre sa campagne de Béotie : auparavant, Antigone était déjà assez en force pour battre à lui seul les Béotiens en bataille rangée et mettre le siège devant Thèbes. Les ἀνίρθυμοι χεῖρες de l'épigramme ne sont donc pas une pure exagération poétique.

Cette inscription me paraît prêter à quelques remarques, que je communique ci-dessous avec l'agrément de M. Perdrizet. Je suis persuadé que M. Perdrizet a bien interprété les v. 9-10 : je crois que le mot à restituer est le verbe ἔχ[ε]ατο, ou peut être κ[τελ]ατο. Le verbe κτείνω a l'aoriste actif ἔκτεινα ; quant à la forme ἀπέχτατο, elle est deux fois dans l'Iliade (O, 437, P 472) ; cf. Kühner-Blass, *Grammatik*, II, p. 468-9. On doit interpréter ainsi : « Mais lui, poussant d'un cœur généreux la poitrine sur l'épée, il périt à la façon des vaillants capitaines ». La question reste, s'il a donné sur sa propre épée ou celle des ennemis, s'il a été ou s'il s'est tué.

12 Δυσμενέες est employé avec le même sens dans une épigramme du même temps, relative à un autre vaillant, Diomédès de Trézène. (*Ép. ἀρχ.*, 1892,

C'est en amenant au rendez-vous des confédérés béotiens le contingent d'Acræphiæ (2), au moment de déboucher dans la plaine ténérique, qu'Eugnotos fut arrêté au défilé d'Onchestos (οὐδ' ὑπὲρ Ὀγχηστοῦ). Il s'agit plutôt, ce semble, d'un engagement de cavalerie que d'une bataille, antérieur ou postérieur de peu à cette bataille elle-même. On peut hésiter d'ailleurs entre les deux campagnes de 293 et de 291, toutes deux fâcheuses pour la Béotie.

Ainsi se dessine en particulier la figure de Pisis. Un dernier document complète nos informations sur ce personnage. On se souvient que, dans la campagne de 313, Ménélas, c'est à dire aussi le contingent béotien, qui, nous le savons maintenant, était commandé par Pisis, expulsa d'Oropos la garnison macédonienne et ajouta cette ville à la confédération béo-

p. 49, n. 80 (Léonardos) = *CIGS.* I, 336; meilleure leçon, *Jahrbuch*, 1893, p. 138-9 (Diels). — Il se trouve déjà dans Homère, Pindare etc.

13-14. Bien que la ressemblance soit la première préoccupation des sculpteurs de ce temps (Lysippe et son école — *similitudines*, Pline, *HN*, XXXV, 153) et le mérite que les épigrammatistes se plaisent le plus à vanter en décrivant une statue (Diels, *Jahrb.*, 1893, pass. cité), cependant je doute qu'il faille interpréter en ce sens le mot *εἰκότα*. Placé comme il l'est entre *ἐκ τε θυγατρὸς* et *ἀπὸ συνεύνου*, c'est sur ces mots, je crois, qu'on doit le faire porter; en outre le seul participe *εἰκότα*, sans rien qui le précise et le relève, est bien plat. « La ville possède son image en bronze ressemblante » paraît un pâle éloge dans une poésie assez montée. L'ordre des idées est celui-ci : le corps a été remis par le vainqueur pour être enseveli dans la sépulture héréditaire; la fille et la femme, comme il est naturel (*εἰκότα* = *εἰκόντως*), selon leur droit et leur devoir, pour leur honneur et celui du héros, ont fait élever sa statue.

Je doute aussi de la restitution *χάλκεον εἰκὸν' ἔχει*, malgré le double genre dont *χάλκεος* est susceptible, et pour une raison analogue, la simplicité trop prosaïque de l'expression. L'épigrammatiste décrivant une statue ne manque pas de chercher une expression qui peigne et qui frappe, de faire revivre le mort dans le bronze ou le marbre où se perpétue son action et où son âme demeure; à défaut de mieux, je préférerais au moins quelque chose comme : *χάλκεον ἄγόν* ou *ἀρχόν*. « Chef de bronze, le rocher d'Acræphiæ le garde ».

15. La lecture de M. Perdrizet me paraît certaine et l'interprétation très judicieuse; mais le mot *βυόμενοι* est moins satisfaisant; on attendrait plutôt quelque chose comme *αὐξόμενοι*, « pour augmenter les gloires à chanter ». Depuis Pindare jusqu'à l'épigramme de Daochos, *αὖξω* est d'un usage courant en poésie.

tienne. Or M. Léonardos a trouvé dans l'Amphiaraion d'Oropos la dédicace suivante(1) :

ΠΙΣΙΝΧΑΡΙΟΥ
ΩΡΩΠΙΟΙΑΜΦΙΑΡΑΩΙ

Ἱεῖον Χαρίου Θεσπιδέα (?) Ὠρώπιοι Ἀμφιαράωι

Un estampage obligeamment communiqué par M. Léonardos me permet d'ajouter, quoique sous réserve, quelques lettres à la l. 1, et tout au moins de juger de l'écriture : les lettres d'une gravure fort soignée, minces et élégantes, avec un très léger renflement aux extrémités, sont telles qu'on les rencontre dans le dernier quart du IV^e siècle : le Π, l'Ω en particulier conviennent particulièrement à cette date. M. Léonardos, qui a une expérience unique de la paléographie oropienne, veut bien me faire savoir que la date qui lui paraît indiquée par l'écriture serait le début du III^e siècle environ, ou la fin du IV^e.

Je crois très sérieusement distinguer les traces fort effacées de l'ethnique Θεσπιδέα : mais elles sont si fugitives que je ne voudrais pas me fier à mes yeux sans avoir vu l'original, dans la crainte de quelque auto-suggestion. Au surplus, il me semble que la rareté du nom, la concordance des dates et des faits sont, même à défaut de cette preuve indubitable, de suffisants arguments.

La conclusion s'offre d'elle-même et elle ne paraît point contestable : les Oropiens délivrés par Pisis lui élevèrent une statue dans leur sanctuaire national. Dès lors, nous ajouterons encore à la biographie du personnage le nom de son père Charias.

Ce sont là faits précis, acquisitions historiques, on ne gagnerait rien de plus en essayant de restituer les deux vers nouveaux de l'épigramme de Delphes.

TH. HOMOLLE



(1) *Ἱερ. ἀρχ.*, 1886, p. 54, n. 15 : *IGS*, I, 427. — M. Dittenberger, à en juger par la reproduction du *Corpus*, paraît ne pas avoir bien saisi la remarque de M. Léonardos relative au réglage de l'inscription : il place chacune des deux lignes entre des traits gravés qui lui font comme un cadre.

INSCRIPTIONS DE TRÉZÈNE (1)

Pendant un second séjour en Trézénie, que la libéralité de M. Homolle m'a rendu possible l'an dernier (Septembre - Novembre 1899), les inscriptions suivantes sont venues à ma connaissance.

I. — Sur la route qui va de Galata dans la plaine de Trézène, à main droite, aussitôt après le dernier jardin enclos de murs, le haut d'une grosse colonne ronde en une espèce de granit sortait de terre au pied d'un olivier. La face supérieure, dont le diamètre est de 1^m.08 (2) présentait une cuvette peu profonde, longue de 0^m.47, large de 0^m.26, ayant à peu près la forme d'une demi-ellipse allongée, limitée d'un côté par le grand axe et tronquée à l'une des extrémités. En face de l'autre extrémité se voyaient les premières lettres de deux lignes descendant le long de la colonne parallèlement à son axe. J'ai fait découvrir l'inscription toute entière (3); elle se développe sur une longueur de 1^m.85, la colonne mesurant en tout 2^m.15; c'est une épitaphe, qui doit se lire ainsi (4) :

ΑΣΕΝΕΙΣΤΕΑ

ΣΑΜΑΡΕΑΝΒΑΡΕΑΣΤΕΝΑΨΟΝΤΕΣΦΕΡΓΟΝΑΝΤΑΙ ΘΟΝΚΕΡΑΜΕΡΟΝ
 ΠΡΑΙΤΕΛΕΙΤΟΔΕΜΝΑΜΑΡΙΟΝΡΟΙΦΕΣΕΘΑΝC ΟΥΤΟΔΕΤΑΙΡΟΙ

Πραξιτέλει τόδε μνᾶμα Φίσον ποίησε θανόντι
 τ)οῦτο δ' ἑταῖροι σᾶμα χέαν βαρέα στενάχοντες
 Φέργον ἀντ' ἀγ[α]θὸν κτεράμερον ἐξετέλεσα[ν].

Au point de vue paléographique, cette inscription présente

(1) Cf. *BCH*, XVII, p. 84 suiv.

(2) La colonne est fendue du haut en bas, mais les deux morceaux subsistent presque intacts.

(3) A cause du voisinage de l'olivier, la colonne n'a pu être découverte que sur la moitié de son pourtour; toutefois j'ai fait pratiquer des sondages de l'autre côté, et je crois pouvoir affirmer qu'aucune autre inscription n'y est gravée.

(4) La lettre *o* de ἀγ[α]θόν et les restes du *théta* précédent se lisent sur un petit fragment qui s'est détaché de la colonne; je n'ai pu vérifier si ce fragment s'applique exactement à la place que je lui ai attribuée; mais il semble impossible qu'il provienne d'ailleurs.

de grandes ressemblances avec l'építaphe de Damotimos publiée ici-même (*BCH*, XVII, p. 85) et avec la dédicace des gens de Méthana (1) gravée sur une offrande à Olympie (*Inscr. von Olympia*, n° 247). Elle ne contient pas de *my* ni de *ny* à jambes inégales; le *sigma* à trois branches y est formé, non point de traits obliques, mais d'un trait franchement horizontal et de deux traits presque verticaux, — type assez rare, dont on trouve des exemples dans des régions diverses du monde grec (2). Malgré ces différences, et d'autres plus légères que le tableau ci-dessous permettra d'apprécier, les trois inscriptions doivent être sensiblement de la même époque; c'est à dire, selon toute apparence, de la dernière partie du VI^e siècle, ou du début du V^e (3). A elles trois, elles fournissent l'alphabet trézénien d'alors à peu près au complet; les sons *zeta* et *psi* sont les seuls dont la notation n'apparaisse ni dans l'une ni dans l'autre (4). La forme des caractères affectés au *xi* et au *chi* (+ — Ψ , $\Uparrow$), forme révélée par l'inscription nouvelle, prouve que Trézène, comme sa voisine Hermione, appartient, en matière d'alphabet, à celui des deux groupes de pays distingués par Kirchhoff (*Studien zur Geschichte des griech. Alphabets*, 4^e éd., p. 172-173) qu'on peut appeler le groupe occi-

(1) Damotimos: AA B Γ D EE F B Θ I K Λ MM N . O Π PP Σ Z T V Φ .

Praxitélès: AA B Γ D EE F . Θ I K Λ M N + O Π PP Z T V . $\Uparrow$ Ψ

Méthana: A . . D E . . Θ I K Λ MM MN . O

Dans l'építaphe de Praxitélès, les lettres ont en moyenne 0^m·04 de hauteur; dans celle de Damotimos elles varient — les *o* mis à part, qui sont généralement plus petits — de 0^m·035 à 0^m·05. Les lettres ou parties de lettres qui devraient être rondes sont quelquefois, dans l'inscription nouvelle, anguleuses et polygonales: c'est le cas notamment pour ce qui reste du *thêta* d' $\acute{\alpha}\gamma[\alpha]$ -05v; cette particularité doit tenir à la nature de la pierre ou à l'inhabileté du lapicide. Quelques *o* semblent présenter un point en leur milieu; ce point, s'il n'est pas accidentel, ne sert pas en tout cas à différencier les sons *omécron* et *oméga*.

(2) Par exemple à Phlionte (Røhl, n° 28 a), à Argos (n° 35), à Gérénia (n° 64), à Mélos (n° 412). [Il n'a pu être exactement reproduit.]

(3) Cf. le commentaire de la dédicace de Méthana dans les *Inscripfen von Olympia*, p. 364.

(4) Pour le *zeta*, la stèle d'Euthymidas, postérieure aux trois inscriptions précédentes, fournit, au début de la ligne 7, la forme **I**.

dental, et que, sur la carte placée à la fin des *Studien*, son territoire a été à bon droit teinté en rose.

La disposition des lignes est singulière. On a des exemples d'une ligne se retournant comme fait ici la ligne $\sigma\tilde{\alpha}\mu\alpha \chi\acute{\epsilon}\alpha\nu \kappa\tau\lambda$. On en a également d'inscriptions comprenant plusieurs lignes qui se lisent à partir du bas : ainsi l'inscription de Crissa (Rœhl, n° 314), formée de trois lignes boustrophédon, ou l'inscription de Céphallénie (n° 335), formée de trois lignes qui se dirigent à gauche. Ici, nous avons deux lignes allant de gauche à droite, dont celle de dessous doit se lire la première : c'est, je crois, une combinaison nouvelle.

Comme beaucoup d'inscriptions métriques d'époque ancienne, l'épithaphe de Praxitélès, bien qu'elle soit composée d'hexamètres et qu'elle contienne plusieurs locutions homériques ($\sigma\tilde{\alpha}\mu\alpha \chi\acute{\epsilon}\alpha\nu$, $\beta\alpha\rho\acute{\epsilon}\alpha \sigma\tau\epsilon\nu\acute{\alpha}\chi\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$), est écrite dans le dialecte local, c'est à dire en dorien. témoin : $\mu\nu\tilde{\alpha}\mu\alpha$, $\sigma\tilde{\alpha}\mu\alpha$, $\kappa\acute{\epsilon}\pi\acute{\alpha}\mu\epsilon\rho\omicron\nu$ (avec ϵ long, pour $\kappa\eta\pi\acute{\alpha}\mu\epsilon\rho\omicron\nu$). $\Pi\omicron\iota\text{F}\epsilon\sigma\epsilon$, avec un *digamma* à l'intérieur du mot, a des similaires dans plusieurs inscriptions d'Argos (1). A la fin du vers 3, la forme vulgaire $\acute{\epsilon}\zeta\epsilon\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\sigma\alpha\nu$ fut vraisemblablement gravée par inadvertance pour la forme épique à deux *sigmas* $\acute{\epsilon}\zeta\epsilon\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\sigma\sigma\alpha\nu$, que réclame la métrique. Dans le mot précédent $\kappa\eta\pi\acute{\alpha}\mu\epsilon\rho\omicron\nu$ (= $\kappa\alpha\iota \acute{\epsilon}\pi\acute{\alpha}\mu\epsilon\rho\omicron\nu$), la présence du π au lieu d'un *phi* ne constitue pas, je pense, un éolisme : on a des exemples, fournis par divers pays doriens, de $\acute{\alpha}\mu\acute{\epsilon}\rho\alpha$ écrit sans aspiration ou précédé directement d'une muette (2). Je ne connais pas d'autre exemple du nom propre $\text{F}\iota\sigma\omega\nu$: mais un dérivé de ce nom $\text{F}\iota\sigma\omega\nu\iota\delta\alpha\varsigma$, se lit sur une stèle de Tanagra (CIGS, I, 1040) ; au point de vue morphologique, $\text{F}\iota\sigma\omega\nu$ n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire et dérive de $\text{F}\iota\sigma\omicron\varsigma$ comme $\Gamma\lambda\alpha\acute{\upsilon}\kappa\omega\nu$ de $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\acute{\omicron}\varsigma$, $\text{'A}\gamma\acute{\alpha}\theta\omega\nu$ d' $\acute{\alpha}\gamma\alpha\theta\acute{\omicron}\varsigma$, $\text{K}\acute{\alpha}\lambda\omega\nu$ de $\kappa\alpha\lambda\acute{\omicron}\varsigma$, $\text{A}\acute{\iota}\sigma\chi\rho\omega\nu$ d' $\alpha\iota\sigma\chi\rho\acute{\omicron}\varsigma$, etc.

Les deux mots $\mu\nu\tilde{\alpha}\mu\alpha$ et $\sigma\tilde{\alpha}\mu\alpha$ semblent être opposés l'un à l'autre : $\sigma\tilde{\alpha}\mu\alpha$ doit désigner le tertre funéraire ; $\mu\nu\tilde{\alpha}\mu\alpha$, le monument architectonique. Le monument érigé par Fison en

(1) Collitz, nos 3271, 3273.

(2) Ahrens, *Dial. Dor.*, p. 39 ; Kühner-Blass, *Grammatik* (1890), I, p. 109.

l'honneur de Praxitèles comprenait d'abord une colonne ; il en est de même à Trézène, pour le monument, à peu près contemporain, je crois, de Damotimos ; et l'usage de la colonne (κίων) comme ornement des sépultures est attesté en Grèce pour différentes régions et différentes époques par des textes et des monuments (1). Les colonnes funéraires étaient souvent surmontées d'un ἐπιθήμα (2) : celle de l'athlète Damotimos soutenait un trépied qu'il avait gagné à la course dans un concours de Thèbes ; celle de Praxitèles paraît avoir supporté une statue ; on ne saurait dire si cette statue commémorait quelque exploit ou quelque aptitude spéciale du défunt : ἔργων ἀντ' ἀγαθῶν est une formule vague et banale (3).

II. Dans le jardin d'Évangélis Pardalis, situé au dessous de la tour antique, à droite du chemin qui va de Damala aux moulins du γεφυραῖον ῥεύμα, ont été trouvés côte à côte, à une profondeur d'environ 1^m.80, trois blocs de pierre rectangulaire, qui devaient être superposés pour former le piédestal d'une statue. Le plus grand, haut de 0^m.28, mesure 1 mètre sur 1^m.06, et présente sur la face supérieure une légère dépression de 0^m.84 sur 0^m.90 où venait reposer le second. Celui-ci, à son tour, haut de 0^m.27, recevait comme dans une cuvette peu profonde la base proprement dite, haute de 0^m.35, longue de 0^m.76, large de 0^m.70. Sur l'une des faces longues de 0^m.76, cette base porte l'inscription suivante :

Ν Δ Ρ Ο Σ Κ Λ Ε Α
Α Ρ Ε Υ Σ Γ Ε Ν Ο Μ Ε Ν Ο Σ
Α Π Ο Λ Λ Ω Ν Ι
Κ Η Φ Ι Σ Ο Δ Ο Τ Ο Σ Π Ρ Α Ξ Ι Τ Ε Λ Ε Ο Σ Ε Π Ο Ι Η Σ Ε

— νδρος Κλεα | [ι]αρεὺς γενόμενος Ἀπολλωνι. | Κηφισόδοτος Πρα-
ξιτέλεος ἐποίησε.

Je ne connais pas de Trézénien nommé Kléas (4). Quant au

(1) Cf. Weissshæupl, *die Grabgedichte der griech. Anthologie*, dans les *Abhandlungen des arch. epigr. Seminars der Universität Wien*, VII, p. 55-61.

(2) *Ibid.*,

(3) Cf. Rœhl, n° 284, etc. . . .

(4) A la lecture Κλέα j'ai d'abord préféré Κίζα, bien que ce dernier nom soit inconnu, tandis que Κλέας paraît ailleurs (par exemple à Tégée, Collitz n° 1231 C, 39; n° 1247 revers, 9). Mais M. Fränkel me dit avoir distingué sur l'estampage la plus grande partie de la lettre Ε, et je le suis volontiers.

nom du fils de Kléas, on ne peut plus savoir quel il était; je pense qu'avant -υδρος il devait comprendre quatre ou cinq lettres, le plus probablement cinq dont une sans largeur, je veux dire un *iota*: mais ces données sont insuffisantes pour suggérer une restitution(1). En somme, l'auteur de la dédicace est inconnu.

Le dieu à qui était consacrée l'offrande est certainement Apollon Théarios. Des trois sanctuaires d'Apollon qui ont existé en Trézénie(2), l'un, celui d'Apollon Platanistios, était dans la montagne, sur la route d'Hermione; un autre, celui d'Apollon Épibatérios, s'élevait dans le téménos d'Hippolyte, c'est à dire à l'Ouest du γεφυραῖον βεῦμα, non loin de la Palaio-Épiscopi. Le temple d'Apollon Théarios au contraire était compris dans l'enceinte de la ville: un décret qui y fut exposé(3) s'est retrouvé à une faible distance du jardin Pardalis, dans les fondations de Hagios Georgios.

La signature serait des plus intéressantes, si une raison quelconque, paléographique ou autre, nous forçait d'attribuer l'œuvre signée à une époque trop lointaine pour que le Képhiso-dote en question pût être le fils du grand Praxitèle; car alors l'existence de Praxitèle l'ancien serait mise tout à fait hors de doute, et ses relations de parenté avec l'auteur du groupe «Eiréné et Ploutos» se trouveraient établies indiscutablement. Il n'en va pas ainsi. Les caractères de l'inscription nouvelle ressemblent à ceux des numéros 111 et 112 du recueil de Læwy. J'ignore jusqu'à quel point la structure de la base fournit un repère chronologique: mais un monument d'Olympie (deuxième série des «*Zanes*»), offrant l'exemple d'une base à trois étages, est exactement daté de 332(4): je crois pouvoir admettre

(1) A Trézène même, plusieurs noms satisfont aux conditions énoncées ci-dessus: ainsi Τείσανδρος (*BCH*, 1896, p. 202), naope de Delphes en 346/5; Πείθανδρος (Collitz n° 3362, l. 18); Θέρσανδρος (*ibid.*, l. 32).

(2) Wide, *de sacris Træzeniorum*, p. 19.

(3) *BCH*, XVII, p. 102, n° 24; on peut y joindre, je crois, le numéro 28, p. 110.

(4) *Baudenkmæler*, p. 152 et planche XCII, n° 7.

sans autre preuve que pendant la jeunesse tout au moins du second Képhisodote, c'est à dire quinze ou vingt ans plus tard (1), les bases de cette espèce étaient encore en usage. Quant à la présence du patronymique, qui manque dans les autres signatures connues des fils du grand Praxitèle, elle n'empêche nullement d'identifier notre Képhisodote avec le frère de Timarque. On sait en effet par de nombreux exemples combien la pratique des sculpteurs grecs, en ce qui concerne l'adjonction des patronymiques, a été de tout temps inconstante (2). Je pense donc que la statue dont nous avons la base était l'œuvre de Képhisodote le jeune (3).

Que représentait cette statue? Il est naturel de songer soit au dieu à qui elle était consacrée, soit au prêtre qui la consacrait. Le catalogue des œuvres auxquelles travailla Képhisodote autorise l'une et l'autre des deux suppositions : à côté de figures divines, il contient en effet des statues-portraits de grands hommes, celle d'une prêtresse d'Athéna, celle d'une jeune athénienne, celles d'un Mégarien et de sa femme (4). Peut-être l'examen soigneux de la surface sur laquelle reposait la statue de Trézène et de la cavité où s'encastrait la partie inférieure permettrait-il à un connaisseur de former quelque conjecture ; il ne m'a rien suggéré de précis.

III. En achevant de débayer l'édifice que j'ai appelé une palestre (5), j'ai

(1) Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, II, p. 448.

(2) Lœwy, *Inschriften griechischer Bildhauer*, p. X. Remarquons en passant que l'inscription nouvelle doit être ajoutée à celles où un sculpteur d'Athènes travaillant pour l'étranger ne joint pas à son nom l'ethnique 'Αθη-ναιος; cf. Lœwy, *o. l.*, p. X.

(3) L'adjonction du patronymique ne désigne pas cette œuvre comme une œuvre de débutant (Lœwy, *o. p.*, p. X). L'absence du nom de Timarque, collaborateur habituel de son frère, peut signifier que le fils cadet de Praxitèle n'était pas encore en âge de produire, auquel cas l'ainé, Képhisodote, eût été vraisemblablement jeune lorsqu'il travaillait pour le fils de Kléas (Lœwy, *o. l.*, commentaire du numéro 112); mais ce n'est là qu'une probabilité.

(4) Overbeck, *Gesch. der griech. Plastik*, II, p. 112-113; Lœwy, *o. l.*, nos 108-112.

(5) Je compléterai et rectifierai prochainement la description de cet édifice publiée en 1897 (*BCH*, XXI, p. 543 suiv.).

trouvé, entre la cour et la terrasse de soutènement, un fragment de stèle à fronton, très endommagé, où j'ai pu déchiffrer ce qui suit (1) :

Πρόθεδον ποιησαμένου . . . τὸ ὙΝΙΚΟΛΛΙΑΛΛ[ὀπ]ΩΣΣΕΤΕΦ[τ]Ν[ωθῆ]
 ΚΛΙΟΥΠΟΝΤΑ
 ἔδοξ[ε] ΤΑΙΣΣΥΝΑΡΧΙΑΙΣΚΛ[τ]
 γυμ]ΝΑΣΙΑΡΧΟΝ ΦΙΛΟΞΕΝΟΝ ΠΟΛΥ
 ΦΙΣΤ[ε]Κ·Σ ΠΟΙ
 ΛΟΣΠΟΛ ΕΩΣΤΑΝΠΑ
 ΤΟΥΓΥΜΝΑΣΙΟΝ ΑΥΤΟΣΤΕ ΕΥΤΑ
 ΚΑΙΤ[ὸς]Σ[τ]ΑΡΝΟ·ΤΑΣΑΝΑΓΚΑΣΙ
 ΑΞΙΩΣΤΟΥΤΕΓΥΜΝΑΣΙ[ου
 ΛΕ ΚΑΛΩΣΚΑΙ ΔΙΚ[αίως]

Nous avons là certainement une partie d'un décret honorifique concernant un gymnasiarque ; cette constatation n'est pas sans intérêt ; elle tend à confirmer l'opinion que j'ai déjà émise sur la destination de l'édifice. C'est d'ailleurs à peu près tout ce qu'on peut tirer du nouveau document, ou du moins de la copie que j'en ai faite. L'énoncé des mérites du gymnasiarque — Philoxénos doit être son nom — est presque entièrement indistinct ; il semble qu'on le félicite d'avoir fait régner le bon ordre dans le gymnase.

Le décret a été rendu à la suite d'une démarche de Nikolaïdas, ou d'un fils de Nikolaïdas. Un Trézénien de ce nom, qui doit avoir vécu dans la dernière partie du III^e siècle, est connu (2) par l'inscription 3364 de Coultitz (b, ligne 8).

Je saisis l'occasion qui m'est offerte de classer ce que nous savons sur la procédure des décrets trézéniens.

— Le décret en l'honneur d'Échilaos (*BCH.* 1893, p. 102, n° XXIV), que je crois maintenant contemporain de la guerre

(1) Peut-être avec du temps et de la patience il ne serait pas impossible de déchiffrer davantage ; la pierre est au Musée Central, ainsi que le numéro V.

(2) Οὐ Νυλ[ολα]ϊδαί est une faute d'impression pour Νυκ[ολα]ϊδαί, cf. *BCH.* X, p. 141.

Lamiaque (1), et la dédicace (2) à « l'Héroïne » (*BCH.* 1893, p. 94, n° X), qui peut être au moins aussi ancienne, révèlent les traits essentiels de la procédure du IV^e siècle. Les *prytanes* de la dédicace, qui sont peu nombreux (moins de quatorze) et qu'on voit associés aux premiers fonctionnaires de la ville, aux démiurges, formaient un collège de magistrats tel qu'il en exista en maint endroit, spécialement chargé de présider le sénat et l'assemblée du peuple (3). Nous ne pouvons savoir combien de temps ils restaient en fonctions. Quant à leur nombre, si le δεκζδευς fut leur chef comme je continue à le croire, il était de dix, reproduisant selon toute vraisemblance, comme il arrive ailleurs (4), le nombre des tribus de la cité. Dans les assemblées que président ces prytanes, tout bouleute devant la boulé, tout citoyen devant le peuple, peut prendre la parole et proposer un décret : son initiative est constatée par la formule ὁ δεῖνα εἶπε, qui se place à la fin du document (5). — Les décrets en l'honneur d'Androklès et Ménon,

(1) C'est l'opinion qu'a exprimée M. Dittenberger, *Sylloge* (2^e édit.), II, p. 82, n° 473. Le décret en l'honneur d'Échilaos, et aussi le décret en l'honneur de Zénodotos (*IG*, I, 106), me semblent présenter la délivrance de Trézène comme le triomphe d'efforts individuels, comme le résultat d'un soulèvement du peuple aidé par des volontaires étrangers (ἀρχιόμενος ἐς Τροζῆνα, ἀρχιόμενος κατὰ χειρόν, συναγωνίσαστο αὐτοῖς εἰς τὴν ἐλευθερίαν τῆς πόλεως), et non pas comme l'action d'une force organisée agissant pour le compte d'un prince. A aucune autre époque les choses ne se passèrent ainsi plus vraisemblablement qu'au moment de la guerre Lamiaque. Sur la situation des Trézéniens entre Chéronée et cette guerre, sur la présence de troupes macédoniennes dans leur ville, cf. Hypéride, *contre Athénogène*; Dittenberger, I, p. 264, notes 7 et 8 à l'inscription n° 163.

(2) J'ai pensé autrefois que le mot ἡρώσσα (sic, sans *iota*) pouvait désigner Phèdre. Mais le téménos d'Hippolyte, où eût été placé selon toute vraisemblance un ex-voto à Phèdre, est fort loin de l'endroit où a été trouvée la dédicace. A une beaucoup moins grande distance de cet endroit s'élevait le sanctuaire d'Artémis Soteira, par où Dionysos avait ramené Sémélé des Enfers (Pausan., II, 31, 2). Peut-être « l'Héroïne » est-elle donc Sémélé, dont on commémorait à Delphes l'ἀναγωγὴ pendant la fête appelée Ἡρώις (Plut., *Quest. Græc.*, 12).

(3) Cf. Svoboda, *die griech. Volksbeschlüsse*, p. 87-94.

(4) Svoboda, *ibid.*, p. 72.

(5) La lettre finale de cette formule étant apparente dans un autre fragment (*BCH.*, XVII, p. 110, n° XXVIII), je pense que le décret dont provient ce fragment appartenait à cette première période.

de Théophilos, de Charmos et du gymnasiarque anonyme, postérieurs vraisemblablement à 243, date de l'entrée de Trézène dans la ligue achéenne (1), nous montrent les individus, simples citoyens ou bouleutes, dépouillés du droit d'initiative : c'est ce que doit exprimer la formule quatre fois répétée *πόρθον ποιησαμένου τοῦ δέινος ὅπως κτλ.* Aucun des quatre décrets n'est complet ; s'ils l'étaient, nous lirions sans doute à la fin, en pendant à *Φιλῆσιος εἶπε*, une phrase du genre de celle-ci : *αἱ συνάρχαι εἶπαν* (2) : le droit d'initiative est devenu le privilège exclusif des *συνάρχαι* (3). Semblables quant au début, les quatre décrets, — ou pour mieux dire les deux dont la suite soit distincte (4), — diffèrent gravement sur un point essentiel : à la place où nous lisons dans l'un : *δεδόχ[θαι ταῖς συναρχαῖς καὶ τῷ δᾶμῳ]*, l'autre nous offre cette phrase : *ἔδο[ξε ταῖς συναρχαῖς] καὶ καὶ βουλᾷ* (5). Je n'insiste pas sur la diversité des modes auxquels est construit le verbe *δοκεῖν* : qu'on ait conservé une fois l'infinitif tel que l'avait employé Dorkylos, qu'on l'ait remplacé l'autre fois par une forme exprimant l'acceptation, la chose est de peu d'importance. Ce qui doit surprendre davantage, c'est de voir nommer près des *συναρχαῖς*, dans deux cas tout à fait analogues, là le *δᾶμος* et ici la *βουλῆ*. Je ne crois pourtant pas qu'on ait pu se passer, pour nommer un proxène, de l'intervention de ces deux corps (6). Peut-être celle du peuple était-elle notifiée à la fin du décret en l'honneur de Théophi-

(1) Un Théophilos fils de Théophilos, Athénien, devait être un jeune homme vers 180 (*CIA*, II, 983, col. III, lignes 133-135) : je n'oserais toutefois proposer de l'identifier avec le personnage homonyme du décret de Trézène.

(2) Voir ci-dessous les décrets en l'honneur de Leukios Likinnios Antéros.

(3) Sur cet état de choses, voir Svoboda, *o.l.*, ch. VII.

(4) Dans le décret en l'honneur de Charmos, ce qui précédait *τῷ δ[ι]μῳ]* a péri. Ce n'était sans doute pas le seul mot *ἔδοξε*. Peut-être les mots *τῷ δ[ι]μῳ]* faisaient-ils encore partie de la formule hortative. — Dans le fragment nouveau, ce qui suivait *ταῖς συναρχαῖς* semble avoir été *καὶ τῷ δᾶμῳ* plutôt que *καὶ τῇ βουλῇ*.

(5) Le *ς* final de *συναρχαῖς* est très apparent sur la pierre et figure sur ma copie. Ce qui a été imprimé (*BCH*, XVII, p. 109) l'a été par inadvertance.

(6) Comme on a proposé de l'admettre, en ce qui concerne le conseil, à propos d'un décret de Sparte (cf. Svoboda, *o.l.*, p. 141) ; en ce qui concerne le *δᾶμος*, à propos de décrets d'Acræphiæ (*ibid.*, p. 149, 152).

los, à la suite du probouleuma, par une phrase de ce type : ἔδοξε καὶ ταῖ ἐκκλησίαι (1). Inversement, le texte du décret en l'honneur d'Androklès et Ménon ne rappelle que la seconde étape de l'affaire ; la première, c'est à dire la participation de la boulé, n'est pas niée, elle est sous-entendue, comme il arrive souvent, par exemple dans les décrets attiques (2). — Ce sont vraisemblablement les συναρχίαι et les deux assemblées (βουλὴ et ἐκκλησίαι) que désigne, dans le décret en l'honneur d'Ision (BCH, XVII, p. 111, n° XXX), cette nouvelle formule : τοῖς τε ἄρχουσι καὶ ταῖς συνεδρήαις.

IV. L'inscription du petit monument que j'ai décrit il y a quelques années (3) est en réalité conforme à la copie ci-dessous :

Σ
Σ Ω Σ Ι Α Σ Θ Ε Ω Ρ Ι Δ Ο Σ Ι Α Ν Α

Pour ce qui suit Σωσίας Θεώριδος, j'hésite entre deux lectures : ια[ρ. Ἀθά]νας et ια[ρομ.]νάμ[ων] ou ια[ρομ.]ναμ[ονεύσας], le signe qui surmonte le dernier *alpha* pouvant être un *sigma* final placé au dessus de la ligne ou un *my* en retour que suivraient d'autres lettres (4) ; de toute façon, malgré l'absence du verbe ἀνέθηκε et d'un nom au datif, l'inscription me semble

(1) Comme c'est le cas dans plusieurs décrets des Magnètes (Svoboda, *o.l.*, p. 143-144) et dans un décret d'Élatée (*ibid.*, p. 60).

(2) Le cas n'est pas tout à fait le même dans le décret de Sparte, où les συναρχίαι et le δᾶμος, à l'exclusion de la γερουσία, sont présentés comme les corps à qui est adressée la πρόνοος.

(3) BCH, 1897, p. 548.

(4) D'après un estampage, M. Fränkel a pensé qu'on devait lire simplement : Σωσίας Θεωριδος. Ἀ[θά]νας, ce que je considère comme l'*iota* initial de ια[ρ(εύ)] ou ια[ρομ.]νάμ[ων] étant soit un trait accidentel soit un signe de ponctuation. Il est de fait que le dit *iota* est gravé moins profondément que les lettres voisines et n'est pas strictement vertical ; mais ces irrégularités peuvent s'expliquer, je crois, par la nature de la pierre, qui est à grains et se travaillait mal. D'autre part, si la lacune qui existe entre les groupes ΙΑ et ΝΑ peut sembler un peu courte pour avoir contenu quatre lettres, deux lettres, espacées comme le sont les autres lettres de l'inscription, ne suffiraient pas à la remplir ; et il est bien peu vraisemblable que le lapicide se soit donné du large au gravant le commencement d'un mot aussi court que le mot Ἀθά-νας, sans prévoir qu'à la fin de ce mot il devrait serrer davantage ses caractères et même reléguer le dernier au dessus de la ligne.

ête une dédicace : Sosias, fils de Théôris, a fait don de l'objet sur lequel est inscrit son nom (1). Nous savons de source certaine que les Trézéniens honoraient Athéna (2) : la présence dans une palestra d'un objet consacré par un prêtre de la déesse n'aura rien d'extraordinaire, si l'on suppose à Trézène la même coutume qu'à Tégée et à Élatée où le sacerdoce d'Athéna Aléa et d'Athéna Kранаia était exercé par de tout jeunes garçons (3). D'autre part, un monument d'Épidaure, pareil à celui de Sosias, a été consacré par des hiéromnamons (4) : et, à Trézène même, le titre de hiéromnamon semble avoir été en usage (5).

De quelle nature était le monument ? Des blocs de pierre présentant des dispositions analogues ont été considérés tantôt comme des autels ou des tables à sacrifice (les parties creuses étant des ἱσχύραι) (6), tantôt comme des bassins à eau lustrale, περιρραντήρια (7). Le peu de profondeur des cavités (8) ne

(1) Sur la rareté des dédicaces formées par le seul nom du donateur construit au nominatif comme sujet d'un verbe sous-entendu, voir le *Handbuch* d'Iw. von Müller, I, p. 588.

(2) Athéna Apatouria avait un temple dans l'île appelée Sphairia ou Hiéra (Pausan., II, 33, 4) ; Athéna Polias ou Stbénias en avait un autre sur le sommet même de l'acropole (Pausan., II, 30, 6 ; 32, 4 ; cf. ci-dessous l'inscription n° VII) ; voir Wide, *de sacris Træzeniorum etc.*, p. 15 suiv.

(3) Pausan., VIII, 47, 2 (cf. Frazer, *Pausanias*, IV, p. 432 ; Stengel, *Griech. Kultusalterth.*, 2^e édit., p. 34, n. 14) ; X, 34, 4.

(4) Voir un croquis du monument, *Mittheil. Ath.*, 1898, p. 20. Sur la qualité des donateurs, *ibid.*, p. 21. Remarquons en passant que ce monument et un autre semblable signalé également par M. Blinkenberg ont été découverts, m'a-t-on dit, à l'intérieur du gymnase d'Épidaure. Ils étaient employés, paraît-il, dans la construction d'une muraille postérieure ; mais il est permis de penser que les constructeurs de cette muraille n'étaient pas allés les chercher loin.

(5) *BCH*, 1893, p. 120, n° XXXIV.

(6) *Arch. Zeitung*, 1867, p. 9, note (Michaëlis) ; *CIA*, IV 2, 986 b, avec la note de Kœhler et celle de Larfeld dans le *Handbuch der griech. Epigraphik*, II, 1, p. 182, etc.

(7) Cf. *Mittheil. Ath.*, 1898, p. 20 (Blinkenberg) ; *Εφ. ἀρχ.*, 1899, p. 17-18 (Kavvadias).

(8) J'ai omis de noter cette profondeur ; mais elle est certainement beaucoup moindre que celle des περιρραντήρια d'Épidaure (0^m.095 et 0^m.07). Non loin du monument de Sosias ont été découverts cette année deux fragments du même genre, en pierre grossière et sans inscription ; l'un haut de 0^m.115,

me paraît pas favorable au second système d'explication. Je préfère m'en tenir au premier, en le modifiant comme fait M. Reisch (1) : les cavités n'étaient pas des *ἐσχαραι*, elles servaient à recevoir, comme des sortes de coupes, de menues offrandes qui n'étaient pas brûlées. A Trézène, ni l'une ni l'autre n'offre des traces de feu, et un objet indéterminé reposait au milieu de la plus grande sur des supports dont les scellements subsistent. La coexistence de plusieurs cavités sur une seule et même dalle ne se comprendrait guère si toutes indistinctement avaient dû être remplies d'eau ; sur un autel, cette coexistence peut avoir sa raison d'être, soit que chacune ait été réservée pour une catégorie d'offrandes, soit qu'on ait voulu rendre possible aux fidèles d'isoler leurs offrandes des offrandes du voisin.

V. La pierre sur laquelle est gravée l'inscription ci-dessous était maçonnée dans la façade de l'église Haghios Nikolaos. Elle est épaisse de 0^m.41, large de 0^m.44, incomplète en haut et en bas. On a du l'employer autrefois dans un dallage ; la partie inférieure est complètement usée ; on y distingue à peine deux ou trois lettres au début de chaque ligne.

ΩΞΔΕΔΛ

·ΕΡΙΤΑΣΕ

ΝΕΙΩΝΤΑΓΓΕΝΟΜΕΝΑΙ

ΕΙΔΕΔΙΚΑΣΑΙΤΟ ΑΠΟΤΕΙΣΑΤΩΕΙΜΕΝΙΔΙΩΤΑΣΧΙΛΙΑΣΔΡΑΧΜΙ
ΜΥΡΙΑΣΚΑΙΙΔΙΚΑΑΤΕΛΗΣΕΣΤΩ ΠΕΡΙΔΕΤΩΝΕΡΡΥΤΙΑΣΜΕΝΩΝΥΠΟΤΑΣΠΟ
ΛΙΟΣΗΑΓΜΕΝΩΝ ΑΠΟΤΑΣΧΩΡΑΣΕΝΤΑΙΣΑΝΕΠΙΒΑΣΙΑΙΣΑΠΟΤΑΓΚΟΙΝΑΙ
ΠΟΟΟΔΩΝΤΑΝΕΚΤΩΝ ΨΥΝΝΕΙΩΝΕΠΙΨΥΘΗΜΕΝΤΟΥΣΕΡΡΥΤΙΑΣΜΕΝΟΥΣ
ΣΤΑΣΙΑΝΟΚΑΦΕΡΗΙΟΛΟΓΟΣΟΤΑΜΙΑΦΙΛΟΚΛΕΟΣΚΑΙΤΟΙΣΣΩΜΑΣΙΝΤΟΙΣ
ΑΠΟΠΡΑΧΘΕΙΣΙΝΥΠΟΤΩΜΠΟΛΕΜΑΡΧΩΝΑΡΤΕΜΙΔΩΡΩΠΥΡΡΩΙΘΕΟ
ΔΟΤΩΙΕΚΑΣΤΩΙΔΡΑΧΜΑΣΔΙΑΚΟΣΙΑΣΑΝΤΡΟΙΑΝΙΟΙΝΟΜΙΟΝΤΙΚΑΙΤΑ
ΧΩΡΙΑΚΑΙΤΑΣΟΙΚΙΑΣΟΣΞΑΕΣΤΙΕΡΡΥΤΙΑΣΜΕΝΑΥΠΟΤΑΣΠΟΛΙΟΣΑΠΟΔΟ
ΜΕΝΤΟΙΣΕΡΡΥΤΙΑΣΜΕΝΟΙΣΕΠΙΛΥΣΑΝΤΑΣΑΠΟΤΑΓΚΟΙΝΑΝΠΟΟΟΔΩΝΤΟΙΣ
ΠΡΕΠΕΜΜΕΝΟΙΣΤΙΤΩΝΕΡΡΥΤΙΑΣΜΕΝΩΝΥΠΟΤΑΣΠΟΛΙΟΣ ΤΑΣΔΕΤΙΓΑΜΙΑΣ
ΚΑΙΤΑΣΕΓΚΤΑΨΕΙΣΥΠΑΡΧΕΙΝΕΚΑΤΕΡΟΙΣΠΟΤΑΛΛΑΛΟΥΣΕΙΣΑΠΑΝΤΑΤΟΙ
ΩΞΔΕΤΑΣΥΜΦΩΝΗΘΕΝΤΑΚΥΡΙΑΗΙΑΠΟΣΕΙΛΑΝΤΩΠΡΕΣΒΕΙΑΣ..

large de 0^m.95, incomplet dans le sens de l'autre dimension, le second haut de 0^m.145, incomplet en longueur et en largeur, tous les deux présentant des traces de cavités circulaires ; la cavité du premier est profonde de 0^m.035 ; et je me rappelle que celle du monument de Sosias l'est plutôt moins que plus.

(1) Dans l'Encyclopédie de Pauly-Wissowa, s.v. *Altar*, I, p. 1667.

...ΕΡΟΙΕΙΣΑΘΑΝΑΣΚΑΙΑΞΙΟΥΝΤΩΔΟΜΕΝΑΥΤΟΙΣΑΝΔΡΑΣΤΡΕΙΣΟΙΤΙ.ΕΞΤΑ
 ...ΕΝΟΜΕΝ.ΤΑΓΕΓΟΝΟΤΑΑΥΤΟΙΣΟΜΟΛΟΓΑΕΠΙΚΡΙΝΑΝΤΕΣΑΝΑΨΙΣΟΥΝΤΑ
 ...ΤΑ.ΑΙΣΕΙΣΤΑΙΕΡΑΤΟΤΕΕΓΚΑ'ΑΥ'...ΟΥΠΟΣΕΙΔΑΝΟ'...
 Α.Ι'ΙΤΟ.ΑΣΚΛΑΠΙΟΥΚΑΙΤΟΕΝΛΩ'ΑΛΙΞΕΝΑΙΡΟ.ΟΛΕΙΤ'ΑΣΛ'ΑΛ.Σ.Τ'...
 ΟΝΕΝΝΟΜΩΣΕ

ΤΕΡΑΙΣ...ΕΝΤΑ'...
 ΑΟΝΤΕΣΚΛ'...
 ΨΤΟΥΑ'...Υ.ΙΝΑ'...
 ΣΠΛ'...Ο.ΟΥ'...
 ΚΟΝΤΟΛΙΣ
 ΤΛ'...Ν'...
 Α'Ε'...ΑΙ'Α'...
 ΕΗΙΣ'...
 ΙΑΙΛ'...
 ΑΥΤΟΥ'...
 ΛΙ'...
 Α.ΤΩΝΚ'...

ΛΑΙ
 ΨΙΤ
 ΓΕΙ
 ΡΑΛ
 ΝΕΙ
 ΚΤΗ

.....

[π]ερὶ τᾶς..

ΝΕΙΩΝ τᾶγ γενομένα[ν?]

εἰ δὲ δικάσαιτο, ἀποτεισάτω, εἰ μὲν ἰδιώτας χιλίας δραχ[μάς], εἰ δ' ἐᾶρχων[?]
 μυρίας, καὶ ἅ δ' ἄτελ' ἑστω. — Περὶ δὲ τῶν ἐρρυτιασμένων ὑπὸ τᾶς πό-
 λιος ἢ ἀγμένων ἀπὸ τᾶς χώρας ἐν ταῖς ἀνεπιθασαῖς ἀπὸ τᾶγ κοινᾶν
 ποθόδων τᾶν ἐκ τῶν θυνηείων ἐπιλυθῆμεν το(τ)ς ἐρρυτιασμένο(ι)ς
 στασίαν ὅ κα φέρη: ὁ λόγος ὁ ταμία Φιλοκλέος, καὶ τοῖς σώμασιν τοῖς
 ἀποπραχθεῖσιν ὑπὸ τῶμ πολεμάρχων Ἀρτεμιδώρῳ, Πύρρῳ, Θεο-
 δότῳ, ἐκάστωι δραχμὰς διακοσίας ἂν Τροζάνιοι νομίζοντι· καὶ τὰ
 χωρία καὶ τὰς οἰκίας ὅσα ἐ[σ]τὶ ἐρρυτιασμένα ὑπὸ τᾶς πόλιος ἀπο-
 δόμεν τοῖς ἐρρυτιασμένοις, ἐπιλύσαντας ἀπὸ τᾶγ κοινᾶν ποθόδων τοῖς
 πεπεμμένοις τι τῶν ἐρρυτιασμένων ὑπὸ τᾶς πόλιος. — Τὰς δ' ἐπιγαμίας
 καὶ τὰς ἐγκτάσεις ὑπάρχειν ἑκατέροις ποτ' ἀλλάλους εἰς ἅπαντα τὸν
 [χρόνον. — Ὅπ]ως δὲ τὰ συμφωνηθέντα κίρια ἦι, ἀποσ[τ]ειλάντω πρεσβεῖας [ἀμ-
 φότ]εροι εἰς Ἀθάνας καὶ ἀξιούντω δόμεν αὐτοῖς ἄνδρας τρεῖς οἵτι[ν]ες πα-
 [ραγ]ενόμενοι τὰ γεγονότα αὐτοῖς ὁμολογᾷ ἐπικρίναντες ἀνα...σούνται
 [ἐν σ]τά[λ]αις εἰς τὰ ἱερά τό τε ἐγ Καλαυ[ρεῖαι] τοῦ Ποσειδῶνος [καὶ τό ἐν Ἐπι-
 δ]α[ύ]ρω[ι] το[ῦ] Ἀσκληπίου καὶ τό ἐν Ἀθάναις ἐν ἀκροπ[ι]όλει τᾶς Ἀθάν[ας]-[τῇ] Ὀπ[ω]
 δὲ καὶ τὸ λοιπὸν(?) ἐννόμως ἐ[μ]μένοντι? ... πόλεις ἀμφό[τε]ραι.....
 etc

Le texte dont nous avons un fragment concernait le règle-
 ment de certaines difficultés pendantes et l'établissement d'un
modus vivendi entre Trézène et une autre cité. Ce n'était pas
 toutefois le texte de la convention définitive, lequel, d'après
 les lignes 18-19, devait être exposé sur l'Acropole d'Athènes,

dans l'Asclépiéion d'Épidaure et dans le sanctuaire de Calaurie, mais non à Trézène même (1). Ce que nous lisons a été rédigé par une seule des parties (ὕπὸ τῶς πόλιος, l. 5-6, 11, 13). La proposition conditionnelle ἂν Τροζάνιοι νομίζοντι ne doit pas nous empêcher de croire que ce fût par la ville de Trézène : cette proposition ne subordonne pas réellement à l'approbation des Trézéniens l'accomplissement des résolutions prises par d'autres (2) : elle constituait, dans le projet de décret présenté par un Trézénien à ses compatriotes, ce qu'on a appelé une « formule de modestie » (3) ; et c'est par une espèce d'anachronisme, dont les exemples abondent (4), qu'on l'a retenue telle quelle après que le projet eût été sanctionné. D'autre part, si le peuple chez qui les choses se passent est désigné ici par un ethnique, au lieu de l'être suivant l'usage courant par les simples mot ὁ δῆμος, cette anomalie peut tenir à la nature de l'affaire traitée, où deux peuples sont intéressés. Nous sommes donc en présence d'un décret de Trézène, préparatoire à une convention internationale. Les Trézéniens y font des offres conciliantes ; ils proposent en fin de compte que les deux parties envoient des ambassadeurs à Athènes et remettent à trois Athéniens l'ἐπίκρισις, c'est à dire la décision arbitrale, qui sur certains points confirmera leur accord et sur certains autres les départagera.

Voici en quoi consistent les offres des Trézéniens.

Dans les premières lignes dont nous ayons des restes, ils devaient proposer une procédure spéciale pour le règlement des différends privés entre citoyens de Trézène et de l'autre ville.

Le second paragraphe, où revient plusieurs fois le participe

(1) Les ruines de Calaurie ont servi longtemps de carrières aux populations environnantes ; mais rien n'invite à croire que notre pierre en provenienne ; les matériaux de construction, particulièrement les matériaux antiques, ne sont pas chose rare en Trézénie.

(2) Pas plus qu'elle ne réserve aux Trézéniens la faculté de considérer comme non avenues les clauses dont elle accompagne l'énoncé.

(3) Svoboda, *die griec. Volksbeschlüsse*, p. 15.

(4) Svoboda, *o. l.*, p. 15-22.

du verbe ῥυτιάζειν (= ῥυσιάζειν), ordonne la réparation de violences et de représailles auxquelles se sont portés les contractants avant l'établissement de la dite procédure. Deux mots y sont nouveaux : στασίαν, ἀνεπιβασίαις. Dans tous les mots commençant par ἀνεπι- qu'énumèrent les dictionnaires, le premier élément a une valeur privative ; je ne pense pas qu'il en soit de même dans le mot ἀνεπιβασία : le premier élément doit y être la préposition ἀνά ; en sorte que ἀνεπιβασία, espèce de compromis entre ἀνάβασις et ἐπιβασία, signifie très probablement « incursion » ; l'accumulation des préfixes, souvent sans intention ni profit pour le sens, est un caractère bien connu de la langue des temps hellénistiques. Στασίαν est plus embarrassant ; l'*Etymologicum Magnum* nous apprend que στατήρ pouvait avoir le sens de χρεώστης et qu'Épicharme, entre autres, c'est à dire un dorien, avait employé le mot dans cette acception (1) ; d'après cela, je pense que στασία peut être l'équivalent de χρέος et signifier, soit « dette », soit « indemnité ». Un troisième mot dont le sens importe beaucoup pour l'intelligence du paragraphe entier est le verbe ἐπιλύειν. Il est inévitable qu'en face de la ligne 7 on songe tout d'abord à lui attribuer le sens de « délivrer », en faisant de τοὺς ἐρρυτιασμένους le sujet de ἐπιλυθῆμεν (2). Mais cette combinaison entraîne de nombreuses difficultés. A ce compte en effet, les datifs des lignes 8-9 : τοῖς σώμασιν τοῖς ἀποπραχθεῖσιν κτλ. ne peuvent plus se rattacher à rien. Comment expliquer, d'autre part, la présence de l'accusatif στασίαν à côté de ἐπιλυθῆμεν ?

La seule traduction que je puisse concevoir est la suivante : « que les étrangers saisis soient mis en liberté contre paiement par le trésor public (aux Trézéniens qui les ont saisis) des sommes dues (à ceux-ci par leurs débiteurs étran-

(1) *Etymol. M.*, 725, 25 (= Kaibel, *Comic. græc. fragm.*, I, p. 112) : ὅθεν καὶ στατήρες οἱ χρεώσται, οἷον « πολλοὶ στατήρες, ἀποδοτήρες οὐδαμεί » Ἐπίχαρμος Προμαθεῖ.

(2) Ἐπιλύειν signifie nettement « libérer » dans un passage de Lucien, *Paras.*, 50. Les inscriptions emploient en ce sens le verbe ἀπολύειν : cf. Dittenberger, *Sylloge* 2, n° 255, lignes 16-17.

» gers), à savoir de ce qu'on trouvera consigné pour chaque » dette sur le compte du tamias Philoclès ». Et sans doute les désaccords et les accommodements que cette phrase suppose entre Trézéniens et étrangers ne sont aucunement invraisemblables : mais la phrase peut-elle être tirée sans violence du texte grec ? il ne me semble pas. Une nouvelle difficulté apparaît si nous passons à la dernière partie du paragraphe. Ceux qui sont appelés là οἱ πεπεμμένοι τι τῶν ἐρρυτιασμένων ὑπὸ τᾶς πόλιος ne peuvent être, semble-t-il, que les Trézéniens détenteurs des propriétés saisies, ceux qui se sont mis en jouissance des dites propriétés, qui se les sont appropriées, assimilées, si je puis ainsi dire (1) ; dès lors, si ἐπιλύειν signifie « libérer », comment s'explique la mention faite d'eux au datif à côté de ἐπιλύσαντας ? Le datif désigne-t-il les personnes *au profit de qui* s'effectuera la libération des biens-fonds usurpés, en ce sens qu'elles toucheront une indemnité payée par le trésor ? De nouveau, il me paraît impossible de traduire sans torturer le texte outre mesure. De ces trois graves difficultés, les deux premières seraient éliminées, si nous admettions que le graveur saute quelque part, de préférence après la ligne 7, un groupe de plusieurs mots ; mais la troisième subsisterait ; et d'ailleurs c'est supposer beaucoup que d'admettre sans preuve l'omission de tout un groupe de mots. Je ne vois pas toutefois le moyen de traduire l'inscription en conservant le texte tel qu'il est ; mais une légère correction peut suffire à le rendre intelligible : celle de τοὺς ἐρρυτιασμένους en τοῖς ἐρρυτιασμένοις (2). Ἐπιλυθῆμεν a dès lors deux sujets parallèles : ὃ κα φέρηι ὁ λόγος ὁ (τοῦ) ταμία Φιλοκλέας (στασίαν étant attribut), et διακοσίας δραχμάς ; — deux régimes parallèles : τοῖς ἐρρυτιασμένοις et τοῖς σώμασιν τοῖς ἀποπραχθεῖσιν. Ce verbe ne fait plus allusion à la mise en liberté des captifs, mais à l'acquittement d'une obligation pécuniaire : ἐπιλύειν alterne assez sou-

(1) Il ne me paraît pas possible de voir ici en πεπεμμένοι autre chose qu'une forme de πέσσω.

(2) La première idée de cette correction m'a été suggérée par mon collègue M. Holleaux.

vent avec διαλύειν dans l'expression de l'idée de « résoudre » (1), pour qu'on puisse admettre qu'il le supplée parfois dans l'expression d'une autre idée voisine, comme est l'idée d'« acquitter » (2). — Deux cents drachmes par tête sont attribuées à trois étrangers qui ont été enlevés de leur pays (τῶν ἀγμένων ἀπὸ τῆς χώρας ἐν ταῖς ἀνεπιβασίαις = τοῖς σώμασιν τοῖς ἀποπραχθεῖσι ὑπὸ τῶν πολεμάρχων). Ce chiffre de deux mines étant le chiffre habituel d'une rançon (3), je suis porté à croire qu'il ne s'agit pas de payer aux trois étrangers une indemnité pour les dédommager de leur captivité temporaire (4), mais de les mettre à même de désintéresser, sans qu'il leur en coûte rien, les Trézéniens qui les ont capturés. D'après cela, les polémarques qui ont réclamé les captifs (5) ne sont probablement pas des magistrats trézéniens, qui eussent fait lâcher prise, si je puis ainsi dire, à certains de leurs compatriotes, comme les stratèges et synèdres d'Étolie, aux termes d'un décret du II^e siècle, devaient faire lâcher prise à tout Étolien qui enlèverait ou dépouillerait un citoyen de Téos (6); une fois les étrangers sous-

(1) Comparez par exemple Platon, *Soph.*, 252 B, et Aristote, fr. 164.

(2) Concurrément avec διαλύειν γέρος, on dit en grec διαλύειν τινά, *désintéresser* un créancier (Démosth., 1192, 24). Peut-être est-ce en songeant à cette deuxième façon de s'exprimer que le lapicide grava τοὺς ἐρρυτισμένους à la place du datif qu'il nous faudrait.

(3) Niese, *Geschichte der griech. und makedon. Staaten*, II, p. 450, n° 5.

(4) L'attribut στασίαν peut bien n'appartenir qu'à la première des phrases infinitives (ἐπιλυθῆμεν . . . Φιλοκλέος). En revanche, la proposition restrictive ἂν Τροζάνιοι νομίζοντι devait porter, dans le projet de décret, sur tout ce qui précède à partir de ἐπιλυθῆμεν; elle n'oblige pas à croire que les versements de deux mines par tête aient apparu au rédacteur comme moins nécessaires que les autres paiements.

(5) Réclamer est le sens habituel du verbe ἀποπράσσειν. Le Thesaurus en indique un autre, d'après certains lexiques: celui de *emmener*. Mais il ne peut s'agir de prisonniers emmenés par les polémarques (c'est-à-dire en ce cas des officiers militaires) trézéniens: la présence d'officiers agissant comme tels eût donné aux opérations de ῥύσια un caractère de guerre déclarée qu'elles n'avaient probablement pas eu.

(6) Dittenberger, *Sylloge*², n° 280, lignes 12-13: εἰ δὲ τίς καὶ ἄλλος ἢ αὐτοῦς ἢ τὰ ἐκ τῆς πόλεως ἢ χώρας, τὰ μὲν ἐμφανῆ ἀναπρασσεῖν τὸν στρατηγὸν καὶ τοὺς συνέδρους ἀεὶ τοὺς ἐνάρχους κτλ. Même formule dans le décret concernant les Mytiléniens, *CH*, II, 15.

traits à leurs ravisseurs, ce n'était plus à eux-mêmes en effet, c'était aux ravisseurs dépossédés qu'il eût fallu payer les 200 drachmes. L'existence de polémarques à Trézène n'est d'ailleurs attestée par aucun document ; il y eut des magistrats de ce nom dans plusieurs villes de la ligue achéenne (1) ; mais ces villes sont des villes d'Arcadie, dont les institutions peuvent avoir différé notablement des institutions de Trézène. Les polémarques dont parle l'inscription me semblent être des magistrats de la ville étrangère, sans doute des magistrats de haut rang, qui on constaté l'absence de plusieurs de leurs concitoyens, qui ont eu connaissance des circonstances de leur disparition, et qui les ont réclamés à Trézène. — Aux ἀγμένοι ἀπὸ τᾶς χώρας sont opposés (lignes 5 et 7) les ἐρρυτιασμένοι. L'opposition peut s'entendre de deux manières : ou les ἐρρυτιασμένοι ont été victimes de saisies, non point dans leurs personnes, mais dans leurs biens ; ou ils ont été saisis personnellement, mais hors de leur patrie, en Trézénie ou dans un tiers pays (2). Cette deuxième façon de comprendre serait plus conforme, il me semble, au sens habituel de ῥυσιάζεσθαι (3) ; mais, si nous l'adoptons, il devient malaisé d'expliquer pourquoi les captifs de cette catégorie, au lieu de recevoir une

(1) A Kynaitha (Polyb., IV, 18, 2-4), à Phigalie (IV, 79, 5). Les seules fonctions connues de ces polémarques étaient de garder les clefs des villes et de se tenir aux portes durant le jour (IV, 18, 2 ; IX, 17, 3).

(2) De quelque façon qu'on entende le mot ἐρρυτιασμένοι, le programme des réparations prescrites ne prévoit pas tous les cas possibles. Si les ἐρρυτιασμένοι sont des étrangers saisis personnellement, aucun dédommagement n'est stipulé pour les étrangers dont les biens mobiliers (les troupeaux par exemple, cf. Polybe, XXIII, 2) ont pu, ont dû souffrir, selon toute vraisemblance, au cours des ἀνεπιθασίαι. Si les ἐρρυτιασμένοι sont des étrangers qui ont souffert dans leurs biens, rien ne concerne ceux qui ont été saisis en dehors de leur patrie ; mais peut-être n'y en avait-il pas, les propriétaires des biens-fonds confisqués — apparemment dans la Trézénie même — n'habitant pas leurs propriétés ou s'étant échappés en temps voulu.

(3) Dans un des décrets des Amphictyons concernant les artistes dramatiques (CIA, II, 551, lignes 83-84) les mots σολᾶν et ῥυσιάζειν sont opposés l'un à l'autre (μηδὲ σολᾶν μηδὲ ῥυσιάζειν) ; le premier désigne les saisies de biens ; le second doit donc désigner, exactement, les saisies de personnes. Mais ῥυσιάζεσθαι se trouve aussi parfois avec le sens de « être déponillé » (τὴ, de quelque chose) : par exemple chez Euripide, *Héraclides*, 163.

somme fixe comme les précédents, recevront une indemnité dont le chiffre sera fixé par le compte du tamias Philoclès. Cette indétermination provisoire est à coup sûr beaucoup plus naturelle, si l'indemnité doit compenser la perte de biens meubles ou la privation temporaire de biens-fonds. La personnalité du tamias Philoclès reste d'ailleurs pour moi énigmatique; peut-être était-ce un fonctionnaire étranger, compatriote des ἐρρυτιασμένοι, qui devait recevoir dans son pays les déclarations de ceux-ci et apprécier les dommages causés par les ἀνεπιθασίαι. — Indemnités et rançons seront payées par le trésor public des Trézéniens. L'argent nécessaire sera pris sur les revenus des θυννεῖα. Le mot θυννεῖον doit désigner ici, comme ὀρκυνεῖον dans une inscription d'Halicarnasse, une pêcherie de thons (1). Les thons étaient pêchés avec succès sur la côte de la Mégaride et sur celle de l'Attique en face de Halai Aixonides (2); ils ont pu l'être aussi dans les eaux de Trézène. La pêche était affermée par l'État à des particuliers; il en était de même pour la pêche des thons de Halai (3). — Après la formule ἀν Τροζάνιοι νομιζοντι, le développement du titre (περὶ τῶν ἐρρυτιασμένων . . . καὶ ἀγμένων ἀπὸ τῆς χώρας ἐν ταῖς ἀνεπιθασίαις) paraît achevé; la dernière partie du paragraphe, où la construction change (l'actif ἀποδόμεν succédant à ἐπιλυθῆμεν), peut avoir été ajoutée après coup. Des étrangers avaient été dépouillés d'immeubles, situés soit sur les confins des deux cités, en cas que celles-ci fussent limitrophes, soit plus probablement dans la Trézénie même. Ces immeubles subsistant en nature et n'ayant pu être dissimulés, les étrangers, au lieu de recevoir un dédommagement pécuniaire, seront remis en possession. Aux détenteurs trézéniens des immeubles le trésor ver-

(1) *BCH*, IV, p. 304 et 311 note 2; cf. Rhode, *Thynnorum captura quanti fuerit apud veteres momenti* (dans le XVIII^e volume supplémentaire des *Neue Jahrbücher*), p. 11; Dittenberger, *Sylloge*², n° 6, note 13.

(2) Rhode, *o. l.*, p. 30-31.

(3) Lexique de Photius, s.v. Κύνειος. Pour la location de la pêche ou la dîme prélevée sur le gain des pêcheurs, cf. Bæckh-Frænkel, *St. der Ath.*, I, p. 372 et note c; Rhode, *o. l.*, p. 67; Dittenberger, *Sylloge*, 427 et note 8; 615 et note 8.

sera une indemnité; on ne dit pas comment ni par qui cette indemnité sera fixée.

Le troisième paragraphe (lignes 13-15) ne réclame aucun commentaire.

Au dessous de la ligne 19, la pierre est très usée et je n'ai pu rien lire qui offrît un sens. Prescrivait-on la formule des serments que devraient prêter les parties? allouait-on aux ambassadeurs des frais de route? Tout demeure incertain.

Il nous reste à chercher quelle est la ville qui traite avec Trézène et en quel temps se place la convention. A première vue, la liste des trois sanctuaires nommés aux lignes 18-19 paraît désigner Épidaure: la convention eût été déposée dans un sanctuaire de la cité arbitre et dans un sanctuaire appartenant à chacune des parties contractantes: celui de Calaurie chez les Trézéniens, l'hiéron d'Asclépios chez les Épidauriens. A ce compte, l'inscription pourrait difficilement dater de la période où Épidaure et Trézène faisaient partie de la ligue achéenne: pendant cette période, la stipulation des droits d'épigramie et d'ἐγγρασις réciproques eût été, semble-t-il, sans objet(1): de plus, le choix d'Athènes comme arbitre aurait de quoi surprendre, puisque Athènes fut toujours étrangère à la ligue achéenne, quelquefois même hostile. De là naît un premier embarras, la période qui nous est interdite se trouvant être celle précisément que semblait désigner la paléographie(2). Un second obstacle est constitué par la mention des polémarques: car des magistrats de ce nom n'ont pas plus de place, à notre connaissance à Épidaure qu'à Trézène. Aussi bien, la conclusion que nous voulions tirer de la liste des trois sanctuaires n'est-elle aucunement obligatoire. Pendant un certain laps de temps, entre l'époque de Démosthène et celle de Strabon, Calaurie fut indépendante, et on tenta de ressusciter au-

(1) Niese, *Gesch. der griech. und makedon. Staaten*, II, p. 291 et note 5.

(2) Les Π ont les jambes inégales, mais la barre supérieure débordé des deux côtés. Dans les Ξ, la barre supérieure seule est légèrement oblique, celle du bas étant horizontale. Beaucoup de traits se terminent par des parties évasées, ou des points graves plus profondément que le reste. Certains ont presque l'apparence d'une série de points juxtaposés.

tour du temple de Poseidon l'antique amphictyonie (1). Si la convention qui nous occupe a été conclue pendant ce laps de temps, le sanctuaire de Calaurie, et du même coup l'hiéron d'Asclépios, ont pu être choisis, non point parce qu'ils appartenaient chacun respectivement à l'une des cités contractantes, mais parce qu'ils jouissaient dans la région d'une célébrité particulière (2). Leurs noms, alors, apprendraient une seule chose, que différents détails, comme le choix d'Athènes pour arbitre, rendaient déjà vraisemblable : la cité mise en cause appartenait sans doute à la région du golfe Saronique. Je pense que cette cité était Mégare. De 223 jusqu'en 200, sinon jusqu'en 192 (3), à une époque où très probablement Calaurie était indépendante (4), Mégare fit partie de la ligue béotienne et eut à sa tête des polémarques. L'inscription peut dater de cette période, à laquelle conviennent bien les caractères purement épigraphiques (5).

(1) Wilamowitz, *die Amphictyonie von Kalaureia*, dans les *Nachrichten de Göttingen*, 1896, p. 158 suiv. L'inscription 3379 du recueil de Collitz nous montre Calaurie indépendante à une époque indéterminée du règne d'Eumène II (197-159). Si l'on accepte la datation courante de l'inscription 3378, cette indépendance remonterait au IV^e siècle, c'est à dire à la fin de ce siècle, aux années qui suivirent la mort de Démosthène. J'hésite à croire qu'elle ait autant duré. Des monnaies frappées certainement dans la première moitié du III^e siècle, portent, avec les armes de Trézène, la double inscription ΤΡΟ — ΚΑΛ (Imhoof, *Monnaies grecques*, p. 183 ; Gardner, *Catalogue of greek coins, Peloponnesus*, p. 166 ; *Milth. Ath.*, 1895, p. 325) ; M. Théodore Reinach les considère comme des monnaies trézéniennes émises pour le service du sanctuaire de Calaurie, et en rapproche le monnayage du temple de Didymes frappé sous l'archonte de Milet, le statère « olympique » d'Élis, les bronzes d'Éleusis que Head a rattachés à la fête des Thesmophories. Quand furent émises les monnaies en question, Calaurie était donc une dépendance de Trézène. Je pense qu'elle ne devint autonome que plus tard, peut-être seulement après l'occupation d'Égine par Attale (210), et que l'inscription 3378 est beaucoup moins ancienne qu'on ne le croit d'ordinaire ; les autres inscriptions de Calaurie autonome (Collitz, 3380 ; *Milth. Ath.*, 1895, p. 287 suiv.) peuvent tout aussi bien appartenir à la fin qu'au début du III^e siècle (*Milth. Ath.*, 1895, p. 293).

(2) Observons que les stèles d'Épidaure et de Calaurie, aussi bien que la stèle d'Athènes, devront être érigées par les juges athéniens.

(3) Niese, *o.l.*, II, p. 567 et note 2.

(4) Tout au moins à partir de 210 ; voir la note 1 ci-dessus.

(5) Un Πόρρος et un Ἀρτεμίδωρος figurent parmi les Mégariens qui, entre

VI. Bloc tiré de Haghia Sotira, épais de 0^m19, limité par deux segments de cercles à peu près concentriques et par deux lignes droites convergeant vers le centre (écart moyen 4^m40). Sur la face supérieure, traces des pieds d'une statue. La face latérale droite (largeur 0^m60) porte cette inscription :

ΞΘΙ ΠΛΗΘΟΝΕΣ	ΓΟΝΑ		ον		ονα
ΕΥΕΡΤΕΤΑΝΑΠΟΛΙΣΛΝΕΘ			εὐεργέταν ἅ πόλις ἀνέθ[ηκε]		
ΑΓΟΡΑΝΟΜΗΣΑΝΤΑΚΑΙΓΡ			ἀγορὰ νομήσαντα καὶ πρ[ο]εσθού-		
ΣΑΝΤΑΕΙΣΡΩΜΑΝΥΠΕΡΦ			σαντα εἰς Ῥώμαν ὑπὲρ φιλίας καὶ		
ΣΥΜΜΑΧΙΑΣΚΑΙΥΠΕΡΤΑΣ			συμμαχίας καὶ ὑπὲρ τῶς.		
ΓΟΘΕΡΜΙΟΝΕΙΣ ΕΠΤΑ.			[πρὸς] Ἑρμιονεῖς ἐπτά[κις].		

Sur la face concave se lisent quelques grandes lettres (hauteur 0^m 055 : ΠΛΗΘΟΝ. qui, semble-t-il, terminaient un mot, probablement le nom du personnage honoré. Ce nom et le nom du père étaient reproduits au début de l'inscription latérale ; je n'ai pu réussir à les lire.

Le groupe πρὸς Ἑρμιονεῖς ne doit pas faire pendant à εἰς Ῥώμαν : il dépend bien plutôt du mot, maintenant disparu, qui terminait la ligne 5 : les sept ambassades du trézénien ont eu Rome pour but unique. Un des objets qu'elles poursuivaient, le règlement d'une difficulté avec les gens d'Hermione, intéressait particulièrement la cité de Trézène ; il en était de même sans doute de l'autre objet : ce n'est pas en qualité d'ambassadeur de la ligue achéenne. — comme permettraient de le croire les caractères graphiques de l'inscription et l'histoire de l'époque (1), — que le personnage honoré s'est rendu à Rome ὑπὲρ φιλίας καὶ συμμαχίας : il allait solliciter pour sa ville natale, après la chute de l'indépendance hellénique, le titre et les privilèges de *civitas libera et foederata* (2). Le rappel fait ici de sa mission 242-4 et 235-4, furent pris comme arbitres pour le règlement d'une question de frontières par Épidaure et Corinthe (Dittenberger, *Sylloge*², n° 452, lignes 60 et 73).

(1) La conclusion formelle du traité d'alliance entre Rome et la ligue achéenne souffrit, savons-nous, quelque retard, cf. Niese, *Les faits de l'histoire grecque et maced. Staaten*, II, p. 646. D'ailleurs, n'aurait-il pas pu s'agir du maintien des bons rapports avec Rome, si souvent compromis, et non de leur institution première ?

(2) Comparez le traité entre Rome et Thyrrheion d'Acarnanie, en 94 av. J. C. ; *BCH*, X, p. 465 suiv.

donne à croire qu'elle avait réussi : à quelle époque précise et dans quelles circonstances, nous ne saurions le dire.

VII. Fragment d'une stèle quadrangulaire surmontée d'une moulure, trouvée en 1890 sur le flanc du *castró*, près de l'emplacement d'un édifice antique et d'une église en ruines, à l'endroit où le sentier qui monte au sommet du *castró* traverse la ligne des anciennes murailles ; maintenant déposée chez le parèdre. — Sur la face principale (largeur conservée 0^m.19).

ΝΙΚΟΣ
ΝΑΙ

Peut-être fragment de dédicace à Athéna (Sthénias). — Sur la face adjacente à droite : ΜΙΞ. — Les caractères sont du IV^e siècle, ou même de la fin du V^e.

VIII. Marbre tiré des décombres de l'église Haghia Sotira.

ΝΝΙΚΗ

Le premier Ν était à 0^m.34 du bord gauche de la pierre : il est à 0^m.11 des premiers vestiges de lettres ; le groupe ΝΝΙΚΗ occupe une longueur de 0^m.18. Les caractères paraissent appartenir au IV^e siècle. Peut-être avons-nous là un fragment de dédicace agonistique.

IX. Fragment de stèle trouvé au même endroit que le n^o VII (largeur 0^m.255, épaisseur 0^m.07). La pierre est complète en haut.

ΗΡΑ ΟΞ Ἡρώς
ΚΛΑΙΚΟΦΟΡ Κλαυκοφόρος.

Une dédicace conçue dans les mêmes termes se lit à Épidaure sur un morceau d'architrave (1). Un fragment de calendrier religieux, que M. Wilhelm a trouvé à Messène et qu'il attribue au commencement du II^e siècle, contient la mention de sacrifices offerts τῷ Κλαυκοφόρῳ (2). Certainement dans le premier

(1) Cayvadias, *Fouilles d'Épidaure*, p. 107, n^o 245.

(2) *Math. Ath.*, 1891, p. 352 = v. Prot, *Fest. sacr.*, n^o 15.

cas, vraisemblablement dans le second, il s'agit du même héros que dans l'inscription trézénienne. — Qu'était ce héros porteur de clef? La clef, dans la symbolique grecque, apparaît plusieurs fois, et presque exclusivement, comme l'attribut de dieux ou de héros qui règnent sur les Enfers, ou qui du moins en tiennent la porte close: Hadès. Perséphone, Hécate, Éaque(1). D'autre part, certains détails de l'inscription — très mutilée — de Messène, notamment la mention d'une θοιναρμόστρια, permettent de supposer quelque rapport entre notre héros et les déesses Déméter et Koré(2). Peut-être le porteur de clef doit-il donc être rattaché aux déités chthoniennes ou infernales.

X. Base tirée du jardin de Dimitri Loris, entre Hagbios Joannis et Hagbios Georgios. Surface, 0^m.775×0^m.68, épaisseur 0^m.135. Dessous, deux trous de scellement. Dessus, les traces des deux pieds d'une statue. Les lettres de l'inscription ont trois centimètres de haut.

ΦΛΥΣΤΟΝ ΦΛΥΣΤΟΥ ΗΔΕ ΛΥΚΑΦΙΛ' ΝΥΙΑΝΕΘΗΚΕ
ΠΙΤΗΟCΘΡΕΠΤΕΙΡΑ ΠΟΛΙC ΠΟΙΖΗ ΠΕΡΙCΑΜΟC

Ψ Ϝ Β

Φαῦστον Φαύστου ἡδὲ Λύκας φίλον νύϊ' ἀνέθηκε

Πιτθῆος θρέπτειρα πόλις, Τροιζῆν περίσαμος.

Υ'(ἡφίσματι) Β(ουλής).

Dans une inscription tirée des ruines d'une église voisine et précédemment publiée (*BCH.* XVII, p. 93, n° VIII), nous

(1) Voir, pour Hadès, Pausan., V, 20, 3; pour Perséphone, *Papyrus magique de Paris*, v. 1403 des trimètres; — pour Hécate, *H. orph.*, II, 5; inscriptions de Lagina; cf. le *Lexique* de Roscher, p. 1895, col. 1; — pour Éaque, Apollod., III, 12, 6; *papyrus de Paris*, v. 1464 suiv.; Kaibel, *Epigrammata*, 646; cf. Rohde, *Psyche*, p. 285-286, note. — Protée, dans un hymne orphique (XXIV, 1) est appelé πάντου κληϊδᾶς ἔχων. L'attribution de clefs à d'autres personnages divins, Aphrodite, Éros, Peithô, Hésychia, etc., dont on trouve des exemples chez différents poètes, n'a qu'une valeur purement métaphorique. Quant au nom des Ἐπιζευθεῖα, célébrés en Attique en l'honneur de Déméter, il semble faire allusion simplement à ce que les grains, au moment de cette fête, étaient déjà « sous clef » dans les greniers (Band, de *Dipolitorum sacro Atheniensium*, p. 39).

(2) Cf. v. Protz, *o.l.*, p. 37.

voyons un Faustos dédier un monument « à sa patrie » ; peut-être est-ce au même personnage que les Trézéniens élevèrent une statue.

XI. Petite stèle tétragonale trouvée dans un jardin, entre Haghios Joannis et les ruines de Haghia Sotira ; le haut et le bas sont ornés de moulures ; la face supérieure ne présente pas de trous de scellement, mais l'amorce d'une partie ronde.

ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ
ΕΥΧΗΝΤΗΨΙ
ΛΑΝΘΡΩΠΩ
ΤΥΧΗ

Μένανδρος
εὐχὴν τῇ ψι-
λανθρώπῳ
Τύχῃ

En dehors des monnaies citées par M. Wide (*de sacris Træzeniorum etc.*, p. 75), plusieurs inscriptions attestent maintenant le culte de Tyché à Trézène. M. Frænkel considère en effet comme certain que l'inscription publiée dans le *Bulletin*, XVII, p. 93-94, doit se lire Τύχας Ἀγαθῆς]. Une autre inscription (*BCH*, XVII, p. 97) mentionne un prêtre de Τύχῃ Σεβαστή. Dans la dédicace de Ménandros, l'épithète ψιλάνθρωπος n'est pas une épithète officielle, consacrée par le culte ; elle traduit simplement, d'une façon peu originale, une opinion flatteuse du donateur.

XII. J'ai oublié de revoir (1) les inscriptions martelées gravées sur la même base que la dédicace — martelée elle aussi — à l'empereur Carus (*BCH*, XVII, p. 99, n° XX) ; Sur un estampage de la plus longue, pris en 1890, je crois distinguer ce qui suit.

ΤΟΙΣ ΕΝ ΤΗ ΠΟΛΕΙ ΚΑΙ ΕΝ ΤΗ ΧΩΡῃ
ΚΑΙ ΕΝ ΤΗ ΚΑΤΑΓΟΓῃ ΤΩΝ ΕΛΛΗΝΩΝ
ΗΤΡΟΙΣ ΙΖΗΝΙΩΝ ΤΟΙΣ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΝΕΩΤΕΡΟΙΣ

(1) La révision des textes précédemment publiés m'a prouvé la nécessité d'un certain nombre de corrections. Mais j'estime inutile d'en publier la liste si peu de temps avant l'apparition du nouveau *Corpus*, où ces corrections seront faites de main de maître.

Τὸ[ν] νέστ[ατ]ον [αὐτοκράτορ]α
 Καί[σ]α[ρ]α Γαλ. Οὐαλ. Μ[α]ξι[μ]εῖνον
 ἡ Τροιζηνίων πόλις τὸν σωτῆρα

Nous serions donc en présence d'une dédicace à Maximin Daza (305-314). Le reste de l'inscription — (il y avait en tout quatre lignes) —, ou la ligne isolée gravée plus bas, nous eût peut-être appris pourquoi les Trézéniens honoraient un prince aussi peu sympathique, dont ils n'étaient pas les sujets immédiats.

XIII. Plaque de pierre mal dégrossie, trouvée aux environs de Haghia Sotira, servant maintenant de dalle d'escalier devant la maison de Joannis Athanasiou à Damala. Sur la tranche, large en moyenne de 0^m.11, se lit en grands caractères.

Ι // = V K P I A Σ

Probablement [T]ευκρίας.

XIV. Un fragment de bas-relief, sans doute funéraire, trouvé dans les ruines de Haghia Sotira, présente, gravées dans le champ, plusieurs inscriptions postérieures. L'une de ces inscriptions est lisible.

Δ Α Φ Ν Η Χ Α Ι Ρ Ε Δάφνη χαῖρε

D'une autre, placée au dessous, on ne distingue sûrement que le commencement du mot χαῖρε.

XV. Fragment de stèle à fronton, dans une maison en haut de Damala. Épaisseur 0^m.07, largeur, croissante de haut en bas, de 0^m.36 à 0^m.38. En haut :

Δ Η Μ Α C I
 Χ Α Ι Ρ Ε

En bas :

Φ Ι Α Ο Κ Α Λ Ο Ν
 Χ Α Ι Ρ Ε

Entre ces deux inscriptions, mal gravées l'une et l'autre, la stèle présente un rectangle en creux, large de 0^m.31, haut de

0^m.21; peut-être ce rectangle contenait-il jadis une décoration peinte.

XVI. Petite stèle à corniche, trouvée dans le jardin de M. Zotos.

ΑΝΘΗΔΩ

ΧΑΙΡΕ

XVII. Stèle funéraire, extraite en 1890 des fondations de Haghios Georgios, maintenant déposée devant la maison du parèdre. La partie supérieure est occupée par un bas-relief, grossier et mutilé : à droite, une figure assise, tournée vers la gauche, dont il ne reste que les jambes drapées ; venant vers elle, une femme suivie d'un enfant. Au dessous du cadre qui entoure ces figures est gravée l'inscription suivante :

ΕΠΤΑΕΤΩΝΛΙΔΑΣΜΕΖΥΝΑΡΠΑΞΕ
ΚΑΙΔΥΟΜΗΝΩΝ> ΟΥΤΕΓΑΡΑΕΛΙΣ
ΙΣΦΘΙΜΕΝΩΝΧΗΡΟΥΣΚΑΘΟΡΩΣΦ
ΒΑΣΚΑΖΥΝΑΣΕΝΕΚΑ
ΟΥΤΕΓΟΝΗΛΑΣΘΡΕΨΑΝΤΑΣΜΟΙ
ΡΑΙΔΙΝΗΚΑΝΙΔΕΙΝΓΕΡΑΡΟΥΣ

On distingue sans peine un hexamètre au début :

Ἑπτὰ ἐτῶν Ἀίδας με συνάρπασε καὶ δύο μηνῶν

et, à la fin, les deux derniers pieds d'un hexamètre, suivis d'un pentamètre :

οὔτε γον<ν>ῆας
θρέψαντας Μοῖραι δῶ<ω>καν ἰδεῖν γεραροῦς.

La partie du milieu est moins claire. Peut-être devons-nous lire :

οὔτε γὰρ ἀέλιοι ἔς φθιμένων χώρους καθορῶσ[ιν]
βασκασύνας ἔνεκα

De toute façon, la pierre n'offrant pas trace de caractères après le mot ἔνεκα, l'un des vers doit être incomplet.

XVIII. Hermès retiré en 1890 de la chapelle ruinée appartenant à Dinni-

tri Paschos (1). C'est un cippe quadrangulaire qui a du haut en bas la même épaisseur; la tête manque; deux trous oblongs sont creusés dans les faces latérales, à l'endroit où se raccorderaient les bras; la représentation des parties viriles se détache dans un carré en creux. Deux inscriptions sont gravées, l'une au dessus, l'autre au dessous de ce carré; la première comprenait quatre distiques élégiaques; la seconde, en caractères plus petits, comprenait sept trimètres iambiques. Mes copies étant très incomplètes, tout au moins celle de l'inscription du haut, et l'estampage ne permettant pas de combler les lacunes, je n'avais rien voulu publier avant d'avoir revu l'original. Malheureusement l'hermès sert maintenant de marche dans la cour du parèdre; loin de rien lire de nouveau, je n'ai même plus retrouvé tout ce qui se lisait autrefois; je publie donc mes anciennes copies.

ΛΥΠΟΝΩΞΕΝΟΕΡΜΑΣ
 ΓΙΓΙC
 ΕΧΑΙC
 ΙΕΚΥΔΑΙΝΕΙΝΑΙ
 -ΕΝΗΠΙΟΦΡΩΝΚΑΙΜΕΙΛΙΧΟΣ Ν
 ΙΝΓΕΝΕΙΦΕΤΕΡΗΟΚΕΝΑΙΙ
 ΑΑΘCΟCΝΕΥCΙΕΝΕΧΕΝΑΠΕΡΕΙCΙΔΩΙ
 ΟΥΠΟΤΕΤΗCΙΔΙΕΛΙCΑΜΕΙΩΠΑΤΡΙΔΟC
 ΕΡΜΑCΡΥC ΛΙCΤΟΝΕΚΑ'CΤΥΤ
 ΑΝΔΓCΦΕΙCΤΟΥΜΙΝΥΩΝΟΛΥΜΠΙΥ
 ΑΔΩΔΕΤΟΥΤΟΝΚΑΙΠΡΟΠΑΤΟΡΩΝΚΙ
 ΟΙΠΡΙΝΠΟΤΑCΤΥΤΟΥΔΕΤΡΟΙΖΗΝΟCΚ
 ΕΘΗΚΑΝΑΙCΘΛΟΝΚΑΙΓΕΡΗΡΑΝΕΥΚΛΕ
 ΕCΤΗΚΑΔ'ΑΥΤΟCΔΟΓΜΑΔΕΙΚΝΥCΙΤ
 ΑΥΠΩΝΜΕΝΕΚΘΡΟΥCΤΟΙCΦΙΛΟΙCΙΔ'ΩΝC
 Ψ Δ
 ὦ ξέν', ὃ [δ'] Ἑρμᾶς

 κυδαίνειν
 ... ἐν ἡπιόφρων καὶ μείλιχος
 [σύ]ν γενεῇ σφετέρῃ θῆκεν
 [ἀ]λλὰ θεὸς νέυσ(ε)ιν ἔχειν ἀπερείσια δῶ[ρα]
 οὔποτε τῆς ἰδίας λησαμένῳ πατρίδος.
 Ἑρμᾶς
 [ἀ]νδρὸς φερίστου μ[η]νύων Ὀλυμπί[χο]ν (?)

(1) La même qui a fourni les inscriptions 6, 8, 14, 17, 27, 28, 29, 33, publiées dans le *Bulletin* de 1893.

Ἄδω δὲ τοῦτον καὶ προπατόρων κλ[έρος],
 οἱ πρὶν ποτ' ἄστυ τοῦ δὲ Τροιζήνης κ...
 ἔθηκον αἰσθλὸν (?) καὶ γένησαν εὐκλ[ε]ς].
 Ἔστηκα δ' αὐτὸς δόγμα δεικνύων τ[όδε (?)],
 λυπῶν μὲν ἐκθρούς, τοῖς φίλοισι δ' ὦν φ[ίλος].
 Ψ(ηφίσματι) Δ(ήμου).

XIX. Au castro. Sur le bord d'une grande dalle ou table de marbre, incomplète, portant vers le milieu une croix en relief.

ΕΙΣ Δ Ο ΖΑΝΘΗ ΣΑΓΙΑ ΣΚΑΙ

... τ]ο εἰς δόξαν τῆς ἀγίας καὶ

XX. Sur le pourtour d'un tambour circulaire de grande dimension, à Haghia Sotira.

1° ΩΑΝΝΗCΑΝΑΓΝΩCΤΗC
 ΕΚΑΛΛΙΕΡΓΗCΕΝ ΤΟΝ ΑΒΕΡ' ΝΑΕΙC ΔΟΞΑΝΚΑΙ ΕΠΑΙΝΟΝ

L. 2. τὸν ἀββ[ω]να, pour τὸν ἀμβ[ω]να.

2° ΑΣΚΑ
 ΣΙC CΤΡΑΤΙΑ

3° ΚΑΙ ΤΟΥ ΠΑΙΔΙΟΥ ΑΥΤΟΥ
 ΡΧΑΝΓΕΛΟΥ ΜΙΧΑΗΛ

Appendice. Inscriptions de Méthana.

Les inscriptions suivantes, trouvées à Méthana, me sont connues seulement par des estampages, qu'on m'a fait parvenir après mon départ de Trézène.

XXI. Sur une base quadrangulaire. Largeur de la partie inscrite environ 0^m.50. L'estampage dont je dispose est peu distinct dans le haut et dans le bas, et ne permet pas même de savoir si l'inscription est complète en hauteur; avant la première ligne dont j'aie transcrit quelque chose, il y en avait au moins deux dont je n'ai rien pu lire. La gravure n'est pas très régulière: l'*alpha* a la barre transversale généralement oblique, quelquefois droite, quelquefois brisée ou incurvée; le *pi* a les jambes tantôt égales et tantôt inégales; quelques *omicrons*, *thétas* ou *phis* présentent un tracé anguleux.

ΠΑΛΙΔ
ΡΑΤΕΟΣΤΟΥΔΡ
ΟΥΤΟΥΤ' ΜΟΘΕ
ΔΙ-ΕΣΤΡΑΤ

ΙΑΜΑΤΡΙΟΥ
ΦΑΝΤΙΔΑΤΟΥ
ΕΡΜΟΓΕΝΕΟΣ
ΣΘΕΝΕΟΣΤΟΥΚΛΙ
ΥΜΕΝΑΝΔΡΟΥΚΛΙ

Λ ΛΦΡΟΝ

ΤΗΣΕΥΣ ΧΗΜΟΝΟΣ ΔΥΤΟΥΔΑΝΑΣΤΡΟΦΗΣ

ΔΗΛ ΚΙΝΝΙΟΣ ΑΝΤΕΡΗΣ ΚΟΡΙΝΘΙΟΣ ΕΠΙΔΑΜΗΣΑΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΟΛΙΝ ΑΜΟΝΤΕΤΟΙΗΤΑΙΤ

ΛΗ ΕΥΣΧΗΜΟΝΑΚΑΙΚΟΣ ΜΙΟΝΕΤΕΤΟΙΣ ΛΟΙΠΟΙΣ ΠΑΣΙΝ ΠΑΡΕΣΧΗΤΑΙ ΑΤΟΝΕΥΧΡΗΣΤΟΝ, ΟΙ
ΠΟΛΙΤΑΙΣ ΤΟΙΣ ΕΙΧΡΗΔΑΝΕΧΟΥΣΙΝ ΑΥΤΟΥΣ, ΙΤΕΕΝ ΟΙΚΙΚΟΡΙΝΟΤΟΥΣ ΤΕ ΔΕΙΔΑΡΧΟΝΤΑΣ ΔΙ
ΤΟΥΣ ΠΛΗΡΕΤΙ ΜΟΥΝΤΑΣ ΤΑΝΤΑΣ ΤΗΝ ΠΟΛΙΤΗΝ ΥΠΟΔΕΧΟΜΕΝΟΣ ΤΕ ΦΙΛΟΦΡΟΝΗΣ, ΔΙ
ΤΟ ΚΑΘΗΚΟΝΤΟΙΩΝ ΠΑΣΙΝ ΠΑΡΑΚΛΗΤΕΥΟΝΤΕΣ ΤΗΝ ΠΡΕΤΟΝ ΕΣΤΙ ΤΟΙΣ ΔΥΤΟΥΧΡΗΔΑΝΕΧΟΥΣΙ
ΕΡΙΟΥΝΤΟΥ, ΑΝΤΑΝΤΟΝ ΔΕ ΘΟΑΙΤΑ ΒΟΥΛΑΚΑΙ ΤΟ ΔΑΜΛΕΓΑΙΝΕΣ ΔΙΛΕΥΚΙΟΝ ΛΙΚΙΝΙ
ΟΝ ΑΝΤΕΡΣΤΑ ΕΠΙΤΕΤΑ ΕΥΣΧΗΜΟΝΙΚΑΙΚΟΣ ΜΙΝ ΑΥΤΟΥ ΕΠΙΔΑΜΙΑ ΕΙΣ ΤΑΝ ΠΟΛΙΝ ΑΜΟΝΕΦΟΙΣΤ

ΑΜΙΑ

Μ ΥΙΑ Π ΤΟΥ

ΠΡΑΞΙΔΑΜΑΔΑΣ ΚΛΑΓΙΑΔΑΤΟΥ ΑΣΚΛΑΓΙΑΔΑ

ΝΕΟΣ ΣΤΑΣΙΚΛΕΙΔΑΤΟΙΜΑΡΧΟΥ

ΙΣΟΥΔΑΤΟΛΛΑΝΙΟΥ ΤΥΤΙΜΑΙΟ ΜΙ

ΣΤΟΥ ΣΤΑΔΑΜΟΥ ΠΟΣΙΔΑΝΙΟΥ ΤΟΥ ΔΑΡΙΣ

ΕΟΣ ΣΤΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΔΑΜΛΙ

ΦΑΝΙΣ ΤΟΝ ΤΗΝ ΥΠΕΡΛΕΥΚΙΟΥ ΛΙΚΙΝΝΙΟΥ

ΑΓΛΟΗ ΤΥΧΗ

ΠΑΡΕΧΕΤΑΙ ΚΑΙ ΤΑΡΕΣΧΗΤΑΙ ΤΟΙΣ ΠΟΛΙΤΑΙΣ ΑΤΟΝ ΕΥΧΡΗΣΤΟΝ ΤΑΣΙ ΕΙΜΕΝΤΕ ΑΥΤΟΝ ΤΡΟΞΕΙ
 ΝΟΝΤΑΣ ΤΟ ΛΙΟΣ ΑΜΟΝ ΕΧΙΝΤΕ ΑΥΤΟΝ ΚΑΙ ΓΑΣΕΝ ΚΤΗΣΙΝ ΕΜΜΕΘΑΝ ΔΙΕΙΝΔΙΤΕ ΑΥΤΟ ΚΑΙ ΕΤΙΝ
 ΜΙΑΝ ΝΟΝ ΕΙΒ' ΑΗΜΑΤΟΝ ΚΑΙ ΟΣ ΔΕ ΣΤΙΦΙΛΑΝ ΟΡΟΝ ΤΑΚΑΙ ΤΟΙΣ ΛΟΙΠΟΙΣ ΤΡΟΞΕΙΝ ΟΙΣ ΚΑΙ
 ΕΥΕΡΓΕΤΑΙΣ ΤΑΣ ΤΟ ΛΙΟΣ ΑΜΟΝ ΤΑ ΑΥΤΑ ΕΙΜΕΝ ΚΑΙ ΕΥΚΙΝΛΙΚΙΝ ΝΙΝΔΑΝΤΕΡΟΤΙ ΟΤΟΝ
 ΚΑΙ ΑΔΑΜΕΤΕΡΑ ΤΟ ΛΙΣΗΤΙΜΟΝ ΣΑΤΟΥΣ ΑΓΑΘΟΥΣ ΤΟΝ ΔΑΝΔΡΟΝ ΤΟΥΣ ΔΕ ΙΟΝΤΑΣ ΕΙ
 ΑΥΤΑΝ ΔΕ ΣΑΙΣΥΝ ΔΡΑΧΙΑΙΤΑΣ ΔΙΚΑΙΟΙ ΕΚΛΗΣΙΑΣ ΤΑΙ ΕΙΤΑΝ

ΕΤΟΥΣ Β ΚΑΙ Α

ΕΔΟΞΕΤΑΒ Ι ΛΔΑΜΛΕΠΙΔΗΛΕΥΚΙΟΣ ΛΥ ΝΙΟΣ ΑΝ ΤΕΡΩΣ ΕΓΓΛΗΣΑΣΕΝΤΑΤ
 ΙΛΛΜΛΝΤ Π ΣΧΗΜΟΝΑΚΑΙΤΡΕΠΟΥΣΛ =Ι Ν-ΑΝΕΠΙΔΑΜΙΑΝΑΜΛΝΤΕΤ
 ΤΟΛΙΑΝΤ ΑΞΙΑΣΟΥΚΑΛΛΟΤΡΙΑΣ Ο ΑΤΗΡΛΝΤΑΝΕΚΤΑΣΓΑΤΡΙΔΟ
 ΙΤ ΚΟΡΙΝΘ ΙΑ Ι ΝΓΑΝ ΠΕΡΙΟΥΝ- ΕΔΟΧΟΑΙΤΑΒΟΥΛΑΚΑΙΤΑΔΑ
 ΕΞΙΝΛΕΤ ΙΛΛΑΝΤ ΠΛΝΛΕ ΚΙΝΝΙΟΝΑΝΤΕΡΤΑΛΝΚΛΡΟΙΙ
 ΑΜΕΤΕΡ ΑΓΓΙΤ ΑΙΣΥΝΑΡΧΙΑΙΓΑΣΔΙΚΑΙΟΙΕΚ
 ΑΣΤΑΙ

П Р

παρέχεται καὶ παρέσχηται τοῖς πολίταις ἀπὸν εὐχρηστον πᾶσι· εἰμέν τε αὐτὸν πρόξ[ε]-
νον τᾶς πόλιος ἀμῶν, ἔχιν τε αὐτὸν καὶ γᾶς ἔγκτησιν ἐμ Μεθάναι· εἶναι τε αὐτῶ καὶ ἐπι[ν]ο]-
μίαν ὧν ἔχι β[ροχ]ημάτων (?), καὶ ὅσα ἐστὶ φιλόνηρωπα καὶ τοῖς λοιποῖς προξένους καὶ
εὐεργέταις τᾶς πόλιος ἀμῶν τὰ αὐτὰ εἶμεν καὶ Λευκίῳ Λικιννίῳ Ἀντέρωτι, ὅπω[ξε]
καὶ ἁ ἀμετέρᾳ πόλις ἧ τιμῶσα τοὺς ἀγαθοὺς τῶν ἀνδρῶν τοὺς αἰεὶ ὄντας εἰ[σε]
αὐτὴν ἀξί[ου]ς. Αἱ συναρχαὶ πᾶσαι καὶ οἱ ἐκκλησιασταὶ εἶπαν.

Ἔτους 6' καὶ λ'.

Ἐδοξε τᾷ β[ουλ]ᾷ καὶ τῷ δάμῳ. Ἐπιδὴ Λεύκιος Λικί[ν]υ[ν]ιος Ἀντέρως ἐγγ Λήσας ἐν τᾷ π[ό]-
λι ἀμῶν ποιήσεται εὐσχήμονα καὶ πρέπουσα[ν] καὶ ἀξί[ου]ς τὰν ἐπιδικαίαν ἀμῶν τε τῶ[ν]
πολ[ι]τῶν τ[ᾶς]... ἀξίας, οὐκ ἀλλοτριὰς [νευ]ό[μικε] (?), δι[α]κτηρῶν τὰν ἐκ τᾶς πατρίδος
αὐτ[ῶ] Κορίνθ[ου]... αν... περὶ οὗν [τούτων, δι]εδόχθαι τᾷ βουλᾷ καὶ τῷ δά[μῳ]
ἔχιν... Λεύκιον Λικίνιον Ἀντέρωτα ὧν
[α] ἀμετέρᾳ πόλις]... Αἱ συναρχαὶ πᾶσαι καὶ οἱ ἐκ[λη]-
[σι]ασταὶ [εἶπαν].

Πρ

Σω

Décret du sénat et du peuple de Méthana en l'honneur du Corinthien Leukios Likinnios Antéros, personnage inconnu. Dans le premier décret, Antéros est appelé Corinthien; dans le deuxième, rendu apparemment à quelque temps d'intervalle, son nom est suivi du groupe ΕΓΓΛΗΣΑΣ, qui ne me semble pas être un participe, mais que je crois devoir lire ἐγγ Λήσας (1): aujourd'hui encore une localité de la côte, entre l'isthme de Méthana et le cap Probali, porte le nom de *Lessa* ou *Lesia* (2); probablement cette localité dépendait alors de Méthana, et c'était là qu'Antéros s'était établi après avoir reçu le droit de γᾶς ἐν-

(1) Je ne trouve pas d'exemple à citer pour justifier l'orthographe ἐγγ pour ἐκ; mais les formes ἐγ, ἐκ sont bien connues; ἐγγ ne me paraît donc pas inacceptable. Cf. Δῆσσα, en Argolide près d'Épidaure, Pausan., II, 45, 40. [Si ingénieux que soit le rapprochement, je doute que l'hypothèse soit justifiée. L'origine du personnage (qu'indiquerait la formule ἐγ) ne change pas avec son domicile; or Licinius était Corinthien. S'il avait transporté sa demeure à Lèsà, on aurait écrit ἐν Λήσῃ οἰκῶν; s'il avait changé de nationalité, il aurait porté l'ethnique de sa patrie nouvelle, et sans doute celui de Méthana, dont Lèsà n'était qu'une dépendance. En troisième lieu, l'adoucissement de ἐκ en ἐγ devant le λ est naturel, mais le redoublement du γ très surprenant. Enfin il semble que, à la place occupée par eux dans la phrase, les mots ἐν τῇ πόλει ἔκων dépendent, non pas du verbe πεποιήται qui suit, mais d'un autre verbe, au participe, qui doit les précéder.]

[Pour toutes ces raisons, et quelque réserve qui soit imposée, sans la vue du monument ou d'un estampage, je crois que la copie ou le texte demande une correction et la plus vraisemblable me paraît être, ἐγγα[ρ]ήσας ἐν τῇ πόλει ἔκων; ce mot s'éloigne à peine de la lecture adoptée par l'auteur. Cf. *Olympia*, Inscr., n° 335].

[L. 3-4. La particule τε appelle καὶ avant διατηρῶν et διατηρῶν appelle à son tour un autre participe; l'opposition se poursuit entre πολιτῶν et Κορίνθου dans les deux membres de phrase symétriques. Je crois que αἰτίας n'est point un adjectif, mais la terminaison d'un substantif, je n'en vois pas de plus approprié que [εὐπορ]αίτίας: εὐπραγία est employé aussi au pluriel].

[L. 5-6. Le génitif . . ωπων et son corrélatif ὧν nécessitent un verbe qui régit ce cas; [μετ]έχιν convient, et l'on restituera: [μετ]έχιν ἀεὶ πάντων τῶν φίλων[ο]πων Λεύκιον Λικίννιον Ἀντέρωτα, ὧν καὶ οἱ [τάς] ἀμετέρ[ας] πόλεις πρό-ξενοὶ καὶ εὐεργέται]. Sans garantir l'exactitude littérale de chacun des mots, on pourra tenir l'ensemble pour correct. T. H.]

(2) Voir la carte française de la Morée et le commentaire de Frazer à Pausanias, V, p. 586. La même région nous offre un autre exemple de la survivance des noms antiques: auprès de la lagune où se perd le γεφυραῖον ξέσμα, la Φοιβάδα λίμνη de Pausanias, un vallon s'appelle *Psiphia* ou *Psiphthia*: c'est le lieu nommé jadis *Psipha* (Collitz, n° 3362, l. 35), d'après lequel la mer voisine était nommée parfois Ψιφία θάλασσα (Pausan., II, 32, 8).

κησις; la phrase διατηρῶν τὰν ἐκ τᾶς πατρίδος αὐτοῦ κτλ. paraît bien indiquer qu'à l'époque du deuxième décret Antéros n'habitait plus Corinthe; la première fois, on le félicitait principalement de s'être conduit dans sa patrie comme un proxène volontaire des gens de Méthana; la seconde fois, semble-t-il, on le loue de s'être intéressé dans son nouveau séjour aux affaires du pays comme un véritable citoyen.

Le second décret est daté de l'an 32 d'une ère non spécifiée. Les caractères épigraphiques de l'inscription et certaines particularités d'orthographe (omission de l*iota* adscrit (1), ἀτός pour αὐτός, dans le cas où ce pronom a le sens du réfléchi ἑαυτοῦ, etc.) ne permettent pas de croire que cette ère soit l'ère d'Achaïe commençant en 146; ce doit être l'ère d'Actium, que M. Kavvadias et plusieurs savants après lui ont reconnue dans certaines inscriptions d'Épidaure, de Trézène et d'autres régions du Péloponnèse(2), bien que le mot ἔτους n'y soit point accompagné des déterminations ordinaires, Σεβαστοῦ ou νίκης. Le deuxième décret en l'honneur d'Antéros serait donc du début de l'ère chrétienne.

Un postscriptum, pareil à ceux que contiennent certains décrets trézéniens(3), désigne chaque fois comme promoteurs des résolutions qu'ont votées la βουλὴ et l'ἐκκλησία, les συναρχαὶ πᾶσαι et les ἐκκλησιασταὶ. Dans l'en-tête du premier décret, que je n'ai pu déchiffrer tout entier, sont énumérés au génitif un certain nombre des citoyens, dont le verbe ἐμφανιζόντων, d'une lecture très probable, caractérise suffisamment le rôle: ce sont les citoyens qui, dépourvus du droit d'initiative, sont allés trouver ceux qui avaient ce droit, leur ont exposé les mérites d'Antéros, et les ont engagés à proposer pour lui des récompenses. Ainsi l'initiative officielle des décrets était alors réservée, à Méthana, aux deux corps que cite le postscriptum. Les συναρχαί, c'est à dire le conseil des principaux magistrats, apparaissent

(1) Sauf dans le mot Μεθάναι. Remarquons que le substantif Méthana est ici singulier, tandis qu'il est pluriel chez Pausanias.

(2) Voir la dissertation de Kæstner, *De æris quae ab imperio Caesaris Octaviani constituto principium duxerint* (1890), p. 66 suiv.

(3) Voir ci-dessus, p. 187.

fréquemment chez les Grecs, à partir du III^e siècle, dans l'exercice de ce droit exclusif. Nous ignorons complètement quels magistrats composaient les *συναρχίαι* de Méthana. L'adjonction au mot *συναρχίαι* de l'adjectif *πᾶσαι* est, je crois, sans précédent; elle peut signifier que les *συναρχίαι* se sont prononcées à l'unanimité, ou qu'elles se sont prononcées en assemblée plénière; il n'est pas impossible non plus que *πᾶσαι* n'ait point de valeur propre, et que *αἱ συναρχίαι πᾶσαι* ait été la formule constante à Méthana. A côté des *συναρχίαι* sont nommés les *ἐκκλησιασταί*. Le terme est étranger au vocabulaire épigraphique; il désigne chez les auteurs, soit un membre quelconque de l'assemblée du peuple, soit un orateur qui prend la parole devant cette assemblée. De prime abord, il semble que le premier sens soit absolument incompatible avec l'emploi fait du mot *ἐκκλησιασταί* comme sujet du verbe *εἶπαν*; je dois rappeler toutefois qu'une inscription récemment découverte à Magnésie du Méandre présente, en d'autres termes, le *δῆμος* tout entier comme l'auteur d'une proposition (1). Il est malaisé de comprendre comment les choses avaient pu se passer; mais le texte paraît formel. Peut-être la formule de Méthana signifie-t-elle simplement que tous les orateurs qui ont pris la parole dans l'assemblée ont appuyé le probouleuma. Nous pouvons imaginer aussi, sans nous éloigner trop du deuxième sens indiqué ci-dessus, que le mot *ἐκκλησιασταί* désigne des magistrats présidant l'assemblée, ayant seuls qualité pour introduire le probouleuma voté sur la motion des *συναρχίαι*, et pour proposer aux suffrages populaires un projet de décret définitif qui confirme, comme c'est le cas ici, ou qui modifie sur quelque point le probouleuma en question. Nous voyons d'autres fois la présidence du sénat et celle de l'assemblée attribuées à des magistrats différents (2). A vrai dire, c'est alors la présidence du sénat, et non celle de l'assemblée, qui constitue la fonction spéciale d'un corps de magistrats créés ad hoc.

(1) Dittenberger, *Sylloge*², n° 553 : . . . ἔδοξε τῇ βουλῇ καὶ τοῖς δήμοις. Γνώμη δήμου . . . La juxtaposition des deux formules exclut les explications proposées par M. Svoboda (*Griech. Volksbeschlüsse*, p. 61-62) pour les mots γνώμη δήμου, qu'il lisait seulement dans deux décrets mutilés.

(2) Cf. Svoboda, *o. l.*, p. 173-174.

XXII. Base de statue avec les traces de deux pieds.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ · Μ · ΑΥΡΗΛΙΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ
ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΣΑΡΜΑΤΙΚΟΝ ΜΕΓΙΣ-
ΤΟΝ ΑΝΕΙΚΗΤΟΝ · Η Π Ο Λ Ι Σ
ΕΠΙ ΣΤΡΑΤΗΓΟΥ ΤΩΝ ΑΧΑΙΩΝ ΚΑΙ ΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ ΠΛΙΚΙΝΙΟΥ ΕΙ' Ὁ ΓΕΝΟΥΣ

Αὐτοκράτορα Μ. Αὐρήλιον Ἀντωνεῖνον

Καίσαρα Σεβαστὸν Γερμανικὸν Σαρματικὸν Μέγισ-
τον Ἀνείκητον ἡ πόλις

Ἐπὶ στρατηγοῦ τῶν Ἀχαιῶν καὶ ἐπιμελητοῦ Π. Λικινίου Ἐρ[μ]ογένους.

La dédicace a été rédigée après que Marc-Aurèle eut pris le titre de *Sarmatique*, c'est à dire entre 175 et 180. P. Licinius Hermogénès, qui était alors stratège des Achéens, apparaît pour la première fois. Le mot ἐπιμελητοῦ, mis en parallèle avec στρατηγοῦ τῶν Ἀχαιῶν, ne signifie pas qu'Hermogénès avait été chargé de faire ériger la statue; ce mot doit désigner une dignité, inconnue jusqu'ici, du κοινόν des Achéens (1). P. Licinius Hermogénès cumulait donc deux titres, comme c'est le cas pour d'autres stratèges (2).

XXIII. Base de statue.

ΚΑΛΛΙΜΑΧΟΣ ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΥ	Καλλίμαχος Ἀριστοδάμου
ΞΕΝΟΦΑΝΤΑΤΙΜΑΣΙΚΡΑΤΕΟΣ	Ξενοφάντα Τιμασικράτους
ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΝΤΟΝΥΙΟΝ	Ἀριστόδαμον τὸν υἱὸν
ΣΑΡΑΠΤΙ ΙΣΙ	Σαράπι, Ἴσι.

Nous connaissons déjà, par Pausanias (II, 31, 1), l'existence du culte d'Isis à Méthana (3).

Lyon, Juin 1900.

PH. E. LEGRAND



(1) Voir l'article *Koinon* du dictionnaire de Saglio, p. 848 col. II (Fougères).

(2) *Inscriften von Olympia*, n° 430 : τὸν στρατηγὸν τῶν Ἀχαιῶν καὶ γραμματέα τὸ ῥ'; n° 382 : ἐπὶ στρατηγοῦ καὶ ἐλλαδάρχου κτλ.

(3) M. Legrand, dans une lettre récente, complète ainsi qu'il suit ses observations sur les polémarques (p. 190) : « Il y eut des magistrats de ce nom à Dyme (Collitz, 1615), et peut-être à Phlonte (Gilbert, *Handb.*, II, p. 85, n. 3), du temps de la ligue achéenne. Les polémarques qui existaient en 220 à Kynaitha d'Arcadie (Polybe, IV, 18, 2-4) n'étaient pas nécessairement d'institution achéenne; car il y en avait à la même époque à Phigalie, autre ville arcadienne qui tenait pour les Étoliens (Polybe, IV, 79, 5).

REMARQUES SUR DEUX INSCRIPTIONS DE DELPHES

Sachant l'intérêt que j'avais à connaître, pour mes recherches sur la chrysophorie, l'inscription de Delphes par laquelle cet honneur est accordé aux technites athéniens, M. Homolle a bien voulu me permettre de voir les bonnes feuilles de l'article imprimé ci-dessus (p. 82). Je ne saurais mieux le remercier de cet acte de courtoisie qu'en rentrant, après un intervalle de longues années, au nombre de ses collaborateurs et en présentant aux lecteurs du *Bulletin* quelques modestes observations au sujet des deux documents si soigneusement étudiés par mon confrère M. Colin.

Il n'est pas impossible, je crois, de rétablir, dans le second décret de la première inscription, le δόγμα ἀρχαῖον Ἀμφικτυόνων, une construction plus satisfaisante que celle que l'éditeur nous propose, sous toutes réserves d'ailleurs : Ἔδοξε—ὅπως ἦι εἰς πάντα χρόνον ἀσύλία — καὶ μὴ ἦι ἀγώγιμος μηθείς — ἀλλ' ἦι αὐτοῖς ἀτέλεια — εἶναι δὲ τοὺς τεχνίτας ἀτελεῖς. Dans le texte mutilé d'Athènes, j'avais reconnu, il y a longtemps, que, pour éviter les graves inconvénients des restitutions proposées par MM. Kœhler et Pomtow, il fallait admettre une proposition secondaire commençant par ὅπως, et une proposition principale dont le premier verbe régnant devait être εἶναι. C'est, du reste, la forme que présentent d'ordinaire les décrets qui ont pour but, non pas simplement de conférer des honneurs, mais d'établir des mesures pour l'avenir: une phrase d'introduction commençant par ὅπως sert à indiquer les motifs de la décision à prendre. Mon opinion, énoncée dans le compte-rendu que j'ai donné aux *Göttingische gelehrte Anzeigen* du *Recueil d'inscriptions grecques* de M. Ch. Michel (1), a été vérifiée par la découverte de la copie plus complète de Delphes. Le décret commence,

(1) *Götting. gel. Anz.*, 1898, p. 224.

en effet, par une proposition secondaire précédée de ὅπως : ὅπως ἥι εἰς πάντα χρόνον ἀσυλία καὶ ἀτέλεια τοῖς τεχνίταις, καὶ μὴ ἥι ἀγῶγυμος μῆθεις — ἀλλ' ἥι αὐτοῖς ἀτέλεια καὶ ἀσφάλεια — βεβαία. Vient ensuite la proposition principale : εἶναι δὲ τοὺς τεχνίτας ἀτελεῖς κτλ. — privilège de l'atélie, dont une proposition secondaire développe les motifs particuliers ; μὴ ἐξέστω δὲ μῆθεν ἄγειν κτλ. — privilège de l'asylie ; il y est ajouté une clause punissant la contravention : εἴμεν δὲ τὰν ἀτέλειαν καὶ ἀσυλίαν κτλ. εἰς τὸν αἰεὶ χρόνον κτλ. — fin de la proposition. Cette analyse montre que la construction n'est gênée que par δὲ après εἶναι. J'en proposerais volontiers ou la suppression ou le changement en δῆ. N'ayant, pour le moment au moins, aucun exemple à invoquer en faveur de δῆ que la formule transitive bien connue δι' ἧ δῆ δεδόχθαι, je préférerais la suppression pure et simple. La particule se trouvant dans les deux copies, nous sommes bien obligés de l'attribuer non pas aux graveurs de Delphes et d'Athènes, mais au scribe de Delphes, rédacteur du décret. Si toutefois il n'y a point d'erreur plus grave, j'imaginerais qu'il a cru passer d'une proposition indépendante à une autre, tandis qu'il avait à passer d'une proposition secondaire à la proposition principale : dans cette idée, il doit avoir ajouté, à tort, le δὲ à εἶναι. La même erreur est imputable au rédacteur d'Athènes, qui a composé, ou au lapicide qui a gravé le décret athénien *CIA*, II, 186, où nous lisons l. 40 : ἐπειδὴ Εὐήνωρ Ἀχαρνὰν πρόθυμός ἐστιν κτλ. καὶ ποιεῖ ὅτι δύναται ἀγαθόν· εἶναι δὲ αὐτὸν πρόξενον. Erreur facile, lorsque tant de propositions nouvelles, dans les décrets, commencent par εἶναι δέ ! Là cependant on pourrait songer aussi à une faute plus grave, l'omission de toute une phrase : l'éloge du personnage honoré de la proxénie, qui est d'usage, semble manquer en effet : <ἐπαινέσαι Εὐήνωρα κτλ.>· εἶναι δὲ αὐτὸν πρόξενον ; mais, comme l'éloge peut avoir procédé la formule dite probouleumatique (cf. IV, 2, 60 b), on ne sera guère disposé à prêter pareille négligence au graveur sans une évidente nécessité. Pour les deux inscriptions amphictyoniques, il serait également difficile de rendre vraisemblable l'hypothèse d'une omission.

Un autre passage du décret en question a beaucoup embarrassé l'éditeur (l. 78) : εἰ κα [μὴ χρέος ἔχων πόλει ἦι ὑπόχρεος καὶ ἐν ἰδίου ἦι συν[εδρίου ὑπόχρεος ὁ τεχνί]τας (1). M. Homolle (1) a indiqué la véritable leçon, en substituant après συν un Β à l' Ε que pensait lire M. Colin. La restitution est confirmée de tout point par une inscription de Delphes même. Dans le décret de l'an 130 av. J. C., en effet, le passage correspondant porte l. 49 : ἐν μὴ τις τινα τούτων ἄγῃ πρὸς ἴδιον χρέος. Je me suis servi, il y a peu de temps (2), du passage que je viens de citer, pour suppléer les lacunes d'un décret bien connu de Delphes, en l'honneur de Damon ; je profite de cette occasion pour y revenir et pour compléter et rectifier les lectures proposées dernièrement par M. Dittenberger (*Sylloge* ², 248) et M. Baunack (*GDI*, 2522) : τὴν δὲ πόλιν τῶν Δελφῶν καὶ τῶν ἄλλων ὃς ἂν παρ[ῆι κυρίου εἶναι καταδικάζοντας καὶ πράσσον]τας ἐὰμ μὴ τις [ἄγ]ῃ πρὸς ἴδιον συμβόλαιον ἐγκ[αλέ]ων τ[ι] α[ὐτῶι Δάμῳνι. Les technites d'autrefois, sans doute, ressemblaient à leurs collègues modernes en ce qu'ils aimaient à faire des dettes plus qu'à les payer et ils encourageaient parfois, pour rupture de contrat, de fortes pénalités ; même en leur accordant tous les honneurs et privilèges possibles, il n'y avait pas moyen de les soustraire à la loi commune.

M. Colin a très bien fait de tirer avantage de la comparaison entre ces deux copies officielles du même texte, l'une de Delphes et l'autre d'Athènes, pour démontrer qu'en pareil cas les anciens ne tenaient point à une exactitude minutieuse, et pour défendre nos manuscrits de Thucydide contre la critique trop sévère de M. Kirchhoff. Dans le même but, je me sers, dans mes conférences au musée épigraphique d'Athènes, d'un autre exemple non moins instructif, la grande inscription éleusinienne (Dittenberger, *Sylloge* ², 20), dont il y avait aussi un double à l'Acropole. De cette copie, nous possédons un petit fragment encore inédit, ne comprenant que sept lignes et,

(1) [Dans mon dernier voyage à Delphes, ayant voulu contrôler mon hypothèse, je me suis convaincu que l'original porte bien les restes d'un Β.] T.H.

(2) *Götting. gel. Anz.*, 1898, p. 224.

dans aucune d'elles, pas plus de douze lettres. Or, il s'y trouve d'abord une différence orthographique : εὐθυνέσθον au lieu de εὐθυνόσθον de la copie d'Éleusis (l. 20) ; et l'écriture στοιχηδόν me permet d'établir, en outre, dans ce court morceau, plusieurs autres variantes de texte. Il est pourtant extrêmement vraisemblable que, cette fois, les deux inscriptions, celle d'Athènes et celle d'Éleusis, sont l'œuvre d'un seul et même graveur.

Grâce à une inscription inédite, je puis restituer, dans l'intitulé du second décret amphictyonique (p. 92 et s.) quelques lettres du nom du hiéromnémon et stratège thessalien, dont la pierre de Delphes ne nous conserve que le patronymique : τοῦ Ὀλυμπιάδου, et l'ethnique : Κιεριέως. Sur une base, encastrée dans l'église de la Παναγία ἡ Ἀρχοντική, tout près de la ville de Lamia, se trouvent, malheureusement très endommagés, deux décrets encore inédits. Le premier, voté en l'honneur d'un personnage connu par la liste des théarodoques de Delphes(1), Polyxénos fils de Philon, et de Philon, son fils ou père, date de l'an du stratège thessalien Protéas, fils de Monimos, de Matropolis ; la guerre, dont il est fait mention (τὸν ἐνεσταχότα πόλεμον), semble être celle de Persée. A une époque plus récente, on a gravé sur la base des statues de Polyxénos et de Philon un autre décret, en faveur d'un Kiérien, daté de l'an du stratège... ΙΕΑ τοῦ Ὀλυμπιάδα Κιεριέως. Vu le décret de Thaumakoi en l'honneur d'Alexippos et Hippolochos de Larisa, voté durant la stratégie d'Alexippos (2), et la liste des proxènes de Histiée, d'après laquelle le privilège de la proxénie a été accordé à la fois à trois hiéromnémons étoliens, juste en fonctions alors(3), je ne doute nullement que ce décret de Lamia ait été voté en l'honneur même du stratège thessalien actuel. Par un accident fâcheux, il ne reste de son nom que la fin -έας, la lettre précédente ne pouvant être identifiée avec certitude. Il en est de même, si je ne me trompe pas, dans une autre inscrip-

(1) *GDI*, 2580.

(2) *GDI*, 1459.

(3) *Arch. epigr. Mitth.*, 1892, p. 111 ; Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, 659 ; Dittenberger, *Sylloge* ² 491, de l'an 232, d'après la démonstration évidente de M. Poinetow, *Jahrbücher*, 1897, p. 844 ; *Hermes*, 1898, p. 33.

tion. Car je suppose, sans toutefois l'affirmer, ne connaissant pas la pierre, que c'est encore -εας, fils d'Olympiadas, de Kiérion, qui figure comme stratège des Thessaliens, prédécesseur de Archédémios, dans une liste d'affranchissements de Larisa publiée par Lolling, *Athen. Mitth.*, VIII, p. 231, l. 3: ἐπὶ στρατηγῶν τοῦ Κιεριέως. Cette liste daterait donc comme le décret de Lamia de l'année 117 av. J.-C., assignée par M. Colin «jusqu'à preuve du contraire» à l'archonte de Delphes Eucleidas.

Je profite de cette occasion pour faire observer que Μοσχίων Σιτυρς, nommé comme hiéromnémon des Ainianes dans les deux décrets amphictyoniques publiés par M. Colin, figure comme Ainiarque dans les décrets *GDI*, 1431 a b, et que Σάτυρς Ὑβς, témoin dans un acte d'affranchissement *BCH*, 1898, p. 101, daté d'Aristion fils d'Anaxandridas = 130 av. J.-C., figure comme ἑγγυός τῆς προξενίας dans le décret bien connu de Lamia, actuellement au Musée d'Athènes, en faveur du vétérinaire Métrodoros.

La lacune de l. 29 ne peut avoir contenu qu'une épithète de Dionysos, et τοῦ Μελπομένου est la seule possible. C'était en effet dans sa qualité de Μελπόμενος que le dieu était patron des technites: on n'a qu'à se rappeler l'inscription d'un des fauteuils du théâtre d'Athènes: ἱερῶς Διονύσου Μελπομένου ἐν τεχνιτῶν (*CIA*, III, 278) et l'identification, proposée à juste titre par M. Milchhofer (1), du téménos de Dionysos Melpoménos à Athènes (Pausanias I, 2, 5) avec le τεμενος τῶν περὶ τὸν Διόνυσον τεχνιτῶν (Athénée, V, p. 212). Pour insérer l'article devenu indispensable devant le nom du dieu, ὑπὲρ doit être supprimé: je lis donc: ὅπως οὖν οἱ Ἀμφικτυόνες φαίνονται τοῦ τ]ε Διονύσου τοῦ Μελπομέ]νου, ὁμοίως δὲ καὶ τῶν ἄλλων θεῶν τῶν κατεχόντων τὴν πόλιν τὴν Ἀθηναίων καὶ τοῦ κοινῶς τῶν τεχνιτῶν τὴν μεγίστην ποιοῦμενοι πρόνοιαν.

L. 26, l'éditeur déclare lui-même ignorer si le verbe à suppléer devant τοὺς πατρίους στεφάνους est στεφανηφορεῖν, χρυσοφορεῖν ou un autre: j'avoue trouver στεφανηφορεῖν τοὺς π. στ. plus apte à combler la lacune et surtout beaucoup plus vraisemblable comme locution, que χρυσοφορεῖν τοὺς πατρίους στεφάνους: dans un

(1) *Archaeologische Studien II*, Iwan darydzewski, p. 47.

décret d'Érétrie (Dittenberger, *Sylloge*², 277, l. 6) on lit : στεφανηφορεῖν Ἐρετριεῖς πάντας καὶ τοὺς ἐνοικοῦντας κιπτοῦ στέφανον.

L. 32, il est indiqué une lacune trop étendue à mon avis ; il ne peut manquer, à gauche, que 21 lettres environ, il y reste donc entre les suppléments nécessaires fort peu de place. Ainsi, je lirais : χρυσοφορεῖν τοῖς θεοῖς κατὰ πάσας τὰς πόλεις κατὰ τὰ πά-
[τρια νόμιμα? καὶ πορφυροφ]ορεῖν, si toutefois la restitution de ce dernier verbe, telle qu'elle est donnée par M. Colin, est juste ; car on pourrait penser aussi à στεφανηφορεῖν. Il est malaisé pourtant de se prononcer sur ce sujet sans entrer dans les détails de l'étude que réclame encore la question de la chrysophorie, même après les remarques de M. Colin. J'espère y revenir prochainement, ayant à publier une inscription inédite de Messène, où sont mentionnés le don d'une bague d'or, fait par un préteur et un proconsul au personnage honoré, et la χρυσοφορία. Pour le moment, je me borne à signaler l'importance que l'addition des mots τοῖς θεοῖς après χρυσοφορεῖν dans le décret de Delphes doit avoir, à mon avis, pour l'explication de ce privilège.

La restitution adoptée par M. Colin pour la phrase suivante (l. 32 suiv.) : ἐὰν δέ τις [παρὰ ταῦτα ποιῇ, αὐτόν . . στα]τῆρας ἱεροὺς τῷ θεῷ ἀποτεῖσαι, ἔτι δ]ὲ καὶ δικ[άζεσθαι ἐν Ἀμφικτύοσι]ν αὐτῷ] τε τῷ κωλυ[ομένῳ ὑπόδικον εἶναι β]ουλομένῳ . . n'est pas sans inconvénients ; il ne me paraît pas douteux que la leçon véritable est : ἐὰν δέ τις [κωλύη, ἀποτεῖσαι αὐτόν . . στα]τῆρας ἱεροὺς τῷ θεῷ, ἐξεῖναι δ]ὲ καὶ δικ[άζεσθαι ἐν Ἀμφικτύοσι]ν αὐτῷ] τε τῷ κωλυ[ομένῳ καὶ ἄλλῳ τῷ β]ουλομένῳ.

Dans la suite, je propose : ὅπως τούτων συντελουμένων τὰ τε πρὸς τοὺς θεοὺς τίμια συναύξῃται ὑπὸ τῶν Ἀμφικτυόνων καὶ τὰ πρὸς τοὺς τεχνίτας δι[αμένῃ] ἐπαινέσαι δὲ τὸ κοινὸν κτλ. On serait pourtant disposé à donner plus de rondeur à la phrase en admettant une omission, par exemple τὰ πρὸς τοὺς τεχνίτας δι[αμένῃ] <διὰ παντὸς ψιλάνθρωπα> ou bien les mêmes mots dans un autre ordre.

Athènes.

ADOLPHE WILHELM

MONUMENTS FIGURÉS ET INSCRIPTIONS DE CRÈTE

J'ai recueilli la matière de ce mémoire dans un voyage que j'ai fait en Crète du mois de Juin au milieu du mois d'Août 1898. Les circonstances au milieu desquelles ce voyage a été entrepris n'étaient pas des plus favorables, et il s'est borné à la partie orientale de l'île, au département du Lasithi. Cependant, grâce à l'aide que j'ai trouvée dans les officiers du corps français d'occupation, l'objet principal de ma mission a été atteint. Il s'agissait de choisir un emplacement pour des fouilles à venir. Étant donné que les recherches mycéniennes sont celles qui ont le plus de chances d'être fructueuses en Crète, et qui promettent les résultats les plus nouveaux, les ruines de Goulas forcent l'attention par leur vaste ensemble et leur disposition curieuse(1). J'ai fait exécuter quelques sondages, me réservant, dans une campagne ultérieure, de commencer les fouilles aux endroits les plus saillants(2), notamment au temple situé à mi-hauteur entre le cratère et l'acropole sud. La découverte de la nécropole qui se cache dans les collines voisines serait naturellement aussi d'un très grand intérêt.

J'ai en outre au cours de ce voyage trouvé quelques monuments figurés(3), copié et estampé un certain nombre d'inscriptions. Les uns et les autres fourniront, en attendant mieux,

(1) La description la plus récente et la plus complète est celle qui a été donnée avec un croquis topographique par M. Arthur Evans : Goulas, the city of Zeus, dans l'*Annual of the British School at Athens*, 1895-1896).

(2) Les fouilles ici annoncées ont été commencées en effet en 1899, poursuivies en 1900 ; elles semblent démontrer : 1° que, contrairement à l'opinion reçue, l'existence de Goulas n'a pas été arrêtée après l'époque mycénienne ; 2° que les constructions subsistantes ne sont même pas mycéniennes, mais simplement archaïques ; 3° que la ville portait le nom de *Lato*.

(3) Des plaquettes en terre-cuite provenant de Praesos seront prochainement publiées.

une contribution à la connaissance encore peu étendue que nous possédons de l'archéologie crétoise. Je réserve pour une étude spéciale une série de pierres gravées primitives de divers types.

I. Inscriptions.

Olous. — Les six inscriptions ou fragments d'inscriptions qui suivent ont été trouvées sur l'emplacement de la ville d'Olous, au cours des travaux qui ont été exécutés en 1898 par les matelots français de Spinalonga, pour le percement d'un canal dans l'isthme de Poros. Quand je les ai copiées, elles étaient toutes disposées, sauf le n° 1, dans une salle du château de Spinalonga, avec quelques menus fragments d'architecture et de statuettes en marbre et en terre cuite. — Les inscriptions connues d'Olous ou des environs ont été publiées dans *Hermes*, 1870, p. 267, 276; *BCH*, 1889, p. 76-77; 1879, pl. VI; *Museo Italiano*, I, p. 144-145; III, p. 653-656. Ce que l'on sait le mieux, ce sont les démêlés d'Olous avec sa voisine, Lato. Les textes ne donnent qu'un renseignement intéressant, l'existence à Olous d'une statue de Britomartis, œuvre de Dédale.

1. Bloc rectangulaire gravé sur trois faces, une grande et deux petites. La pierre est au Louvre, où elle est parvenue par les soins de M. Grandclément, aide de camp de l'amiral Pottier (1). Elle a été trouvée exactement, d'après le procès-verbal dressé par M. le lieutenant de vaisseau Dupourqué, en Janvier de l'année 1898, à cent mètres environ à l'Est du canal, sur l'emplacement d'une église byzantine(2). La pierre formait un côté d'un bassin. Originellement elle appartenait au temple d'Asclépios. Cela ressort de deux passages du texte (grande face, ligne 3; face droite, l. 61).

(1) Je n'ai pu la voir encore. Je me suis servi, pour l'étudier, d'un estampage qui m'a été envoyé du Louvre et d'une copie dont je suis redevable à M. l'abbé Ducuron, aumônier de la marine. La lecture est presque partout très facile et les quelques restitutions que j'ai faites ne sont guère douteuses. — Des photographies ont été prises sur l'estampage.

(2) On a retrouvé le pavement de cette église qui consiste en une mosaïque à dessin ornemental avec des inscriptions. Au moment de la découverte, elle mesurait 8 m. sur 4; depuis elle a été détériorée par les paysans. [Un relevé en été heureusement fait par M. Borrel, Directeur des Postes françaises à Smyrne, et le dessin sera prochainement publié au *Bulletin* par M. Millet.].

Grande face

- n° I. καὶ τοῖς ἄλλοις προξένοις καὶ εὐεργέταις·
 ἀναγράψαι δὲ καὶ ἐς στάλαν λιθίναν καὶ
 ἀναθέμεν ἐς τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀσκληπιοῦ, ἐφ' οἷς
 <ἐφ' οἷς> ἐτιμάθην, Ἀπολλόδοτον Ἀγησίωνος,
 5 Τίμαιον Ἀμφιτίμου, Δαμόνομον Ἀρίστωνος,
 Ἀριστοκράτη Ἀπολλοδώρου,
 Διόκριτον Ἀντικρέοντος, Ἰσιμιλίωνα Εὐδάμου,
 Δαμόφιλον Ἀγησιστράτου, Εὐφρώναντα
 Ἀριστοκράτους, Ἀπολ(λ)όδοτον Ἰαροκλεῦς,
 10 Πυθοδωρον Πυθοκρίτου, Θεῦδοτον Καλλικράτους,
 Ἀγησίστρατον Σίτου, Ἀριστομένη<ς> Λύσιος,
 Ἰερόκριτον Φειδοστράτου, Ἀριστόφαντον
 Πεισιστράτου, Καλλίστρατον Δαμοκλεῦς,
 Ξενοπολιν Χαροπιδάμου, Δαμοκράτη Δαμονίκου,
 15 Ἀντιμένη Ἐπικράτους, Χαρίδαμον Χαριφάνους,
 (Λ)υσίαν Πανφιλίδα, Ἀκιστίαν Ἀγιστράτου,
 Πράταρχον Ἰσοδάμου, Κλεισίωνα Κλεισιρρόδου,
 Μενέλαον Καλλικράτους, Ἀριστομήδη Ἀρχίνου,
 Εὐφρόνορα Τιμασάρχου, Δάμωνα Ἀριστοδάμου.
 20 Φίλιον Ζην(οδ)ότου.
- n° II. Ἔδοξε Ὀλο-
 ντίων τᾷ πόλει Σωτηρίδαν Μνασί-
 α, Φιλόδαμον Μνασικάρτιος,
 Μοστυλίωνα Πετραίω Γορτυνίους
 25 προξένους ἦμεν καὶ εὐεργέτας
 καὶ πολίτας, καὶ αὐτόν καὶ ἐγγό-
 νους. — Ἐπὶ Λοκρίωνος.
- n° III. Εὐβίος Εὐβίου Μεσσάνιος κιθαρωδὸς
 καὶ Ζώβιος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ πρόξενος
 30 καὶ πολῖται, αὐτοὶ καὶ γένος.
- n° IV. Ἐπὶ δαμιοργοῦ Λεύκου, πρόξενος καὶ εὐερ-
 γέταις Ἰόδιοι Τελέδαμος Τελεμβρότου,
 Λυσίας Ἀρχέλα, Κλεινόστρατος Ἐπικράτους.
 Ἡρόδοτος Εὐαγόρα

- n° V. Ἐπὶ δαμιουργοῦ Λεύκου, ἔδοξε τοῖς πολίταις προ-
 ξένος ἡμεν καὶ εὐεργέτας Πάτροκλον
 Πάτρωνος Μακεδόνα, Καλλικράτη, Περιγένη.
 Ἀριστόνικον Ἰθισίου Σαμῖος, Ἀρίστανδρον Ἀρατοκ(λ)εῦς
 [Ῥ]όδιον, Ἀντίοχον Ἡατίδα(?) Ἀπταραῖον, Παυσανίαν
 40 [Κα]λλιάνακτος Ἀλεξανδρῆ, Κλεωναῖον
 [Δαμ?]οκράτους Ῥιθύμνιον, Ἀντίφιλον Μναστοκλεῦς
 [Κ]υραναῖον.
- n° VI. Ἐπὶ Λοκρίωνος
 Πλα II. λγίος Κόνωνος Περγαῖος
 45 [κι]θ[αρ]φδ[ὸ]ς πρόξενος καὶ εὐεργέ-
 τας [Ὀλοντίω]ν, αὐτὸς καὶ γένος.
- n° VII Ἐπὶ [Δ]αμόδωντος καὶ Τηλεχώρα
 καὶ Ἀριστομένους, ἔδοξε
 Ὀλοντίων τῷ πόλει Ἀλέ-
 50 ξιππον Ἐπιγένους Χα[λ]-
 κιδέα πρόξενον εἶναι
 καὶ πολίτην, αὐτὸν καὶ ἐγ-
 γόνους, καὶ μετέχειν
 πάντων ὧν περ οἱ ἄλλοι
 55 πολῖται· ἡμεν δὲ αὐτῷ
 καὶ ἀτέλειαν καθάπερ
 τοῖς ἄλλοις προξένοις.
- n° VIII Ἐπὶ δαμιουργοῦ Σωτίμου, Ἀν-
 δροβώλου, Δαμονόμου, ἔδοξε Ὀ-
 60 λοντίους Ἰκάδιον Μόλλιος Ἀλε-
 ξανδρέα εἶναι πολίτην, αὐ-
 τὸν καὶ ἐγγόνους, καθάπερ
 καὶ τοὺς ἄλλους πολίτας.

Côté gauche.

- n° IX [Ἐ]πὶ δαμιουργοῦ Αὐ-
 τοσθένους, ἔδο-
 ξε Ὀλουντίων
 τοῖς κόσμοις καὶ

Côté droit.

- n° XIII. [φι]-
 λανθρώποις ποτ[ί]
 τὰν πόλιν, μετα-
 πέμπτου δὲ αὐτοῦ

- 5 τᾷ πόλει Διδύμαρ-
χον Χαίτωνος Ῥό-
διον πρόξενον
εἶμεν καὶ εὐεργέ-
ταν, αὐτὸν καὶ ἐγ-
- 10 γόνους· ὑπάρ-
χειν δὲ αὐτῷ καὶ
[εὔ]σπλουν καὶ ἔκ-
[π]λουν καὶ πολέ-
[μ]ου καὶ εἰρήνας
- 15 [κ]αὶ ἀτέλειαν κα-
[θ]ᾶ καὶ τοῖς ἄλ(λοις)
προξένοις καὶ εὐερ-
γέταις.
- n° X. Ἐπὶ δαμιοργοῦ Λύτο-
20 σθένης, ἐδόξε
Ὀλοντίων τοῖς κόσ-
μοις καὶ τᾷ πόλει
Εὐδαμον Σωσιγέ-
[ν]εως Ῥόδιον πρόξε-
25 νον εἶμεν καὶ εὐερ-
γέταν, αὐτὸν καὶ ἐγ-
[γ]όνους· ὑπάρχειν
[δ]ὲ αὐτῷ καὶ εὖς-
[π]λουν καὶ ἔκπλο[υν]
- 30 [κ]αὶ πολέμου καὶ εἰ-
ρήνας καὶ ἀτέλειαν
καθὰ καὶ τοῖς ἄλ-
λοις προξένοις
καὶ εὐεργέταις
- n° XI. Ἐπὶ δαμιοργοῦ
Σωτάδα,
[ἐ]δόξε Ὀλοντίων
[τ]οῖς κόσμοις
[κ]αὶ τᾷ πόλει· ἐπειδὴ
40 [Δ]αμάτριος Δαματρίου
γίνομένου ἐς οἶκον
5 καὶ ὄντος περὶ τὸ ἀ-
ποτράχεν, ἐμπε-
πτωκότος ἁμῖν
καιροῦ σκληροῦ καὶ
10 χρεῖαν πολλὰν καὶ
ἀναγκαιὰν διὰ
τὰς φθορὰς τὰς
τῶν ἀνθρώπων
καὶ τὸν ἐμπεπτω-
κότα λοιμόν, ἐ-
15 πείσαμεν αὐτὸν
ἀξιώσαντες πα-
ραμεῖναι καὶ μὴ κα-
ταλιπὲν ἅμα ἐν
τῷ ἀναγκαιοτάτῳ[ι]
20 καιρῷ. πεισθέντο[ς]
δὲ αὐτοῦ καὶ πολ[ύ]
τι μᾶλλον ἐπιδόν-
τος αὐτὸν κατὰ
τὰν τέχνην καὶ σώ-
25 ζοντος τὸς ἐνο-
χλουμένους ὅς ἦς
δυνατὸν κατὰ τὰν
αὐτοῦ ἐπιμέλειαν·
ὅπως καὶ ἂ ἀμὰ πό-
30 λιν εὐχάριστος
γίνεται τοῖς ἀγα-
θοῖς ἀνδράσι· ἐπαι-
νέσαι αὐτὸν καὶ
στεφανῶσαι χρυ-
35 σέῳ στεφάνῳ [τῷ]
ἐκ τοῦ νόμου ἀρε[τᾶς]
ἐνεκεν καὶ εὐνοία[ς]
ἂν ἔχων διετέλεσ[ε]
ἐς τὰν ἁμὰν πόλιν·

- [᾽Α]στυπαλαῖεύς,
 [στ]ρατευσάμενος
 [π]αρ' ἁμῖν καὶ εὐτάκ[τως]
 [πο]ιεσάμενος τὰν πα-
 45 [ρε]πιδαμίαν καὶ φρον-
 [τί]ζων τᾷς πόλιος ὑπὲρ τᾷς
 [ἀ]σφαλείας, ὅπως οὖν
 [φ]αίνεται καὶ ἡ πόλις
 [το]ῖς καλοῖς καὶ ἀγαθοῖς
 50 [ἀν]δράσι τὰς καταξι-
 [ας] χ[α]ρίτας ἀποδιδούσα·
 [δε]δόχθαι τοῖς πολίταις
 [εἰ]μὲν Δαμάτριον πρό-
 ξενον καὶ πολίταν, καὶ
 55 [α]ὐτὸν καὶ ἐκγόνους·
 εἶμεν δὲ αὐτῶι καὶ πο-
 [λ]έμου καὶ εἰρήνας εἰς-
 [π]λου(ν) καὶ ἔκπλουν ἀσυ-
 [λε]ῖ καὶ ἀσπονδεὶ κα-
 60 [θ]άπερ καὶ τοῖς ἄλλοις.
 n° XII. Ἐπὶ δαμιοργοῦ Ἀρσ[ία],
 [᾽Α]γήμων Λυσ[ι]-
 μάχου Κνίδιος
 [᾽Ο]λοντίων πρόξε-
 65 [ν]ος, πολίτας, εὐε[ρ]-
 γέτας, αὐτὸς κα[ὶ]
 γένος.
- 40 ἤμεν δὲ αὐτὸν πρό-
 ξενον καὶ εὐεργ[έ]-
 ταν καὶ πολίταν, α[ὐ]-
 τὸν καὶ γένος, με-
 τέχοντας πάν-
 45 των ὧν καὶ οἱ ἄλλοι[ε]
 μετέχοντι πρόξ[ε]-
 νοι καὶ εὐεργέτα[ι]
 καὶ πολῖται· ὑπάρ-
 χεν δὲ αὐτοῖς καὶ
 50 ἀτέλειαν πάν-
 των καὶ ἔσπλουν
 καὶ ἔκπλουν καὶ πο-
 λέμου καὶ εἰρήνας
 ἀσυλεὶ καὶ ἀσπον-
 55 δεὶ καὶ κατὰ γὰρ
 καὶ κατὰ θάλασσαν[ν]·
 ἀναγράψαι δὲ τόδε
 τὸ ψάψισμα ἐς τὸ
 ἱερὸν τοῦ Ζηνὸς
 60 τοῦ Ταλλαίου κα[ὶ]
 ἐς τὸ τοῦ Ἀσκλη-
 πιοῦ· ἀποστῆλαι δ[ὲ]
 καὶ εἰς Κάσον τὸ
 ψάψισμα καὶ ἀξι-
 65 ὤσαι Κασίους δό-
 μεν τόπον ἐν τῷ[ι]
 ἱερῶι τοῦ Ἀπόλλω-
 νος τοῦ Τεμενί-
 τα ὅπως ἀναγρά-
 70 ψαντες ἐστάλαν
 λιθίναν θῶμες.

L'inscription n'est pas complète. Elle commence en effet sur la grande face par καὶ τοῖς ἄλλοις . . . et sur le côté droit par [φι]λανθρώποις ποτί . . . Une autre pierre au moins était superposée à celle que nous avons. En revanche, il semble que nous ayons la fin. Un grand espace est resté vide au bas de la face droite.

Erreurs du graveur : grande face, l. 4 répétition de ἐφ' οἷς ; l. 9 'ΑπολΑόδοτον ; l. 11 'Αριστομένης au lieu de 'Αριστομένηη ; l. 20 Ζηνότου pour Ζηνοδότου ; l. 38 'ΑρατοκΑεῦς ; l. 54 πανΓων pour πάντων. — Côté gauche, l. 58 ν omis dans ἔκπλουν.

Grande face. — Fin de la ligne 6, 'Ρόδιος(?). Je lis le Δ et je crois voir le premier Ο et la barre inférieure du Σ. Nous trouvons ici plusieurs ethniques effacés à la suite. Il est évident qu'il y a eu une erreur, imputable, soit à la rédaction que copiait le graveur, soit au graveur lui-même. Il est fort probable que toute cette liste ne contenait que des personnages rhodiens. Cela expliquerait que tous les noms à partir de Διόκριτος soient sans ethnique. Il était inutile de répéter à chaque fois l'ethnique ; les indications contenues dans les considérants suffisaient à désigner clairement toutes ces personnes comme rhodiennes. Une inscription funéraire de Camiros est au nom de Καλλίστρατος Δαμοκλεῦς (*CIGI*, I, n° 753 ; cf. notre ligne 13). A Rhodes encore, dans un catalogue du II^e siècle av. J. C., on lit Εὐφράνορα Τιμασάρχου (*CIGI*, I, 1442, l. 20 ; cf. notre ligne 19). — Remarquer le pluriel 'Ρόδιος par deux fois, ligne 6.

l. 16. Αυσίαν. Ce nom se trouve. Il est cependant assez vraisemblable de corriger en Δυσίαν ; confusion de Λ avec Α (l. 9, 38).

l. 20. Ζηνο(δό)του. Omission d'une syllabe par le graveur.

l. 23. Μνασικάρτιος donne la restitution d'un patronymique dans une inscription d'Aptéra publiée par M. Haussoullier, *BCH*, 1879, p. 430, l. 2.

l. 27. 'Επὶ Λοκρίωνος doit être rattaché à Εὐβίος Εὐβίου et non à ce qui précède, à cause de l'écriture. Voir aussi plus bas l. 43-44. — La proxénie des Gortyniens n'étant pas datée d'une façon spéciale est de la même magistrature que le décret en faveur des Rhodiens dont nous n'avons que la fin.

I. 31. *δαμιοργός* dans cette inscription est l'équivalent de cosme, et celui de protocosme, quand il n'y a qu'un nom. De même, dans une inscription de Polyrrhénie (*JHS*, 1896, p. 183 et 184, ἐπὶ δαμιοργῶν...). Dans cinq autres décrets d'Olous que nous connaissons (*Museo Italiano*, I, p. 144-145 : *BCH*, 1879, p. 292), on rencontre la formule ordinaire ἐπὶ κόσμων τῶν σὺν τῷ δεῖνα. Cf. ἄρχοντες au lieu de κόσμοι à Prasos, même époque (*Museo Italiano*, III, p. 599), à Cydonie (*LBW*, 64), à Allaria (*CIG*, 2557). — Le nombre des cosmes cités dans les décrets des villes de Crète est variable, sans qu'on ait pu savoir encore quelle était la raison de ces variations. Le nombre des cosmes élus était régulièrement de 10.

I. 36. Patroelos, fils de Patron, Macédonien, fut aussi honoré de la proxénie par les Itaniens(1). Les considérants du décret d'Itanos nous apprennent que, chargé d'une mission en Crète par un Ptolémée, il rétablit à Itanos le bon ordre intérieur et la sécurité. Ce personnage n'est autre en réalité que l'amiral de Ptolémée Philadelphie connu par une autre inscription encore(2) et par plusieurs textes(3). Sa mission en Crète eut probablement pour but de former des alliances avec les villes crétoises, afin de grossir la ligue contre Antigone(4). Un décret d'Athènes, immédiatement antérieur à la guerre de Chrémonide, mentionne des Crétois parmi les alliés de l'Égypte. Non seulement Patroelos vint en Crète, mais il parcourut l'Archipel, prodiguant partout ses bons offices, s'entremettant dans les discordes civiles, et cherchant à s'assurer la suprématie sur mer pour la lutte à venir. Peut-être les personnages nommés à la suite de Patroelos faisaient-ils partie d'une commission chargée de régler les affaires d'Olous, comme cela se passa à Théra (*CIGI*, III, 320). Dans tous les cas, il est assez naturel de supposer qu'avec Olous, Aptéra et Rithymna étaient entrées dans l'alliance égyptienne.

(1) *Museo Italiano*, III, p. 568.

(2) *CIGI*, III, 320.

(3) Droysen, *Hellénisme*, III, p. 226, 235.

(4) A opposer le décret de Prasos en faveur de Thrason, ami d'Antigone, *Museo Italiano*, III, p. 599.

La ligue comprenait aussi Itanos et probablement Gortyne (1).

l. 39. Ηϛτιδης(?). Le Η paraît certain.

l. 41. Avant l' O barre verticale et place pour trois lettres.

l. 43. Ce Locrion est le même que plus haut, décret n° 3. Il peut se faire que ces deux décrets aient été intercalés dans un espace resté vide. J'aime mieux croire qu'ils sont bien à leur place et que Locrion a été deux fois protocosme. Il y a plusieurs exemples de ces magistratures réitérées à Lyttos pour l'époque romaine.

Côté gauche. — L. 23. Un amiral rhodien du nom d'Eudamos, en 190 av. J. C. (Polybe, XXI, 8). Polybe parle aussi d'un Sosigènes Rhodien, qui était un homme important au temps de la guerre contre Persée.

l. 40. Ce Démétrios était un capitaine enrôlé directement par la ville d'Olous, ou, ce qui est plus probable, envoyé par une ville ou un État allié.

l. 43-45. Les mêmes expressions dans les décrets de Cnosse et de Priansos en l'honneur d'envoyés de la ville de Téos : καλῶς καὶ εὐτάκτως ἐνδεδαμήκαντι (LBW, 81) — καλὰν καὶ πρέπονσαν πεποιήνται τὰν παρεπιδαμίαν (*ibidem*, 82).

Côté droit — Je traduirai les considérants : « Attendu que... on le rappelait chez lui et qu'il était sur le point de partir ; mais que, nous voyant dépourvus et impuissants devant l'épidémie qui s'était abattue sur nous et décimait la population, il se décida sur notre demande à rester au milieu de nous et à ne pas nous abandonner dans ce moment critique ; que, cette résolution prise, il prodigua plus que jamais les secours de son art et sauva par ses soins toutes les personnes qu'il était possible de sauver... » Les deux détails, qu'il était demandé ailleurs et que la peste faisait alors de très grands ravages, en s'ajoutant l'un à l'autre, rehaussent le mérite du médecin. Ce médecin était, comme on le voit par la fin du décret, originaire de Casos, ile voisine de la Crète au nord-est. Il avait exercé pendant un certain temps à Olous (l. 21 à 23). Je

(1) *Monumenti antichi*, I, p. 42, note 5.

croirais volontiers qu'outre toutes les distinctions dont il fut l'objet, il reçut encore de l'argent; autrement son désintéressement eût été loué, comme cela a lieu d'ordinaire (*Ancient Greek insc. in the British Museum*, n^{os} 143 et 364; cf. *BCH*, 1881, p. 202). Pour la proxénie conférée à des médecins, voir Monceaux, *Les proxénies grecques*, p. 304; Reinach, *Traité d'épigraphie*, p. 50 et note 2.

l. 59-60. Σηνοῖς au lieu de Ζηνόος. Zeus Tallaios est invoqué dans le serment commun aux villes de Lato et d'Olous, après Zeus Crétagénès, adoré d'une façon plus spéciale à Lato (*Museo Italiano*, I, p. 145, l. 74; *BCH*, 1879, p. 293). Il est figuré sur les monnaies d'Olous avec un sceptre et un aigle sur la main (Svoronos, pl. 22, n° 23. Représentation identique de Zeus Dictaios sur les monnaies de Præsos, *ibidem*, pl. 27).

l. 67-68. Apollon Téménitas était adoré à Syracuse (Cicéron, *Verrines*, IV, 119; Suétone, *Tibère*, 74); Poseidon Téménitès à Myconos (*Ἀθηναίων*, II, p. 237, l. 5); Zeus Téménitès à Amorgos (*BCH*, XVI, p. 278, l. 37). Téménos est un nom de lieu ou de ville. Le culte d'Apollon était inconnu à Casos. Cependant Ross (*Inselreisen*, III, p. 35) signale un bas-relief pouvant représenter Apollon à l'endroit appelé τὸ πάλιν.

Ce document est très semblable à la liste de proxénies provenant d'Aptéra et publiée par M. Haussoullier (*BCH*, 1879, p. 418-435). La première remarque à faire, c'est que les titres des proxènes, qui ont été disposés à la file, n'ont pas été inscrits de la même main; l'écriture présente même de l'un à l'autre des différences assez appréciables. La conséquence à en tirer c'est que la gravure est contemporaine de la rédaction de chacun des décrets et qu'il ne s'agit pas d'une récapitulation des proxènes d'Olous. Les décrets ont été parfois transcrits in extenso (n° I. n° XIII et probablement n° XI); le plus ordinairement les considérants ont été supprimés; on n'a transcrit que le nom du magistrat qui fournit la date et le nom du proxène avec l'indication des avantages qui lui sont octroyés. La

forme la plus simple de ces extraits se trouve dans le n° IV : « Sous la magistrature de Leucon, proxènes et évergètes les Rhodiens Télédamos fils de Télémbrotos. . . . » Cette rédaction abrégée fut très usitée en Crète : on s'en convaincra en parcourant la suite des décrets de proxénie crétois (1). On l'adoptait, quand la nomination du proxène avait fait l'objet d'une clause additionnelle dans un décret consacré à d'autres affaires. On dégageait alors cette clause qui était gravée à part (Monceaux, p. 85). Mais on ne gravait pas non plus toujours en entier les décrets qui étaient purement des décrets de proxénie. La transcription intégrale était un honneur de plus accordé à un proxène, et, si on voulait honorer grandement un personnage, elle était répétée sur plusieurs pierres. C'est ce qui arrive pour le médecin de Casos. La ville d'Olous fait faire trois copies : une pour le temple d'Asclépios, celle que nous avons ; une pour le temple de Zeus Tallaios, où étaient déposés les actes les plus importants de la cité ; une troisième pour un temple de Casos, patrie du médecin. Mais le plus ordinairement, comme la ville d'Olous avait l'habitude de grouper ensemble les titres de ses proxènes, elle ajoutait, à chaque nomination, un extrait du décret qui venait d'être rendu à la suite des autres. On envoyait au proxène une copie manuscrite du décret entier.

La mention de Patroelos donne une date voisine de 266 av. J. C. pour le décret n° V et par conséquent aussi pour les décrets qui précèdent et qui suivent sur la même face. Les inscriptions de cette face sont donc antérieures aux inscriptions d'Aptéra, de même qu'au traité conclu entre Olous et Lato (*Muséo Italiano*, I, p. 144-145). L'écriture des deux petites faces présente d'assez grandes différences. Les lettres sont moins espacées ; l'ensemble de l'écriture moins régulier. Les *apices* commencent à se montrer. Je croirais donc les inscriptions de ces deux faces moins anciennes que les précédentes,

(1) Monceaux, *Proxénies*, p. 498 et suiv. La liste s'en est beaucoup accrue depuis la publication de ce livre.

peut-être du II^e siècle. Je ne fais pas de différence entre le côté droit et le côté gauche (1).

Le nombre des proxènes de nationalité rhodienne était relativement considérable : 11 sur 29, sans compter les 25 noms du premier décret sans ethnique, probablement rhodiens aussi. Il est en rapport avec la richesse et l'importance de Rhodes à cette époque ; il prouve des relations suivies avec la Crète, relations attestées encore par la convention entre Rhodes et Hiérapytna vers 220 av. J. C. (Cauer, *Delectus*², n° 181) et par Polybe (XXIX, 4). Les autres proxènes se répartissent ainsi :

Crète 5, dont 3 pour Gortyne, 1 pour Aptéra, 1 pour Rithymna ;

Égypte, Alexandrie 2, plus Patroclos le Macédonien, au service des Ptolémées.

Cyrène 1.

Astypalée 1, Casos 1.

Samos 2, Cnide 1, Pergé (Pamphylie) 1.

Méssène 2.

Chalcis 1.

Le n° VIII confère purement et simplement le droit de cité à un Alexandrin. Tous les autres décrets nomment des proxènes. A la proxénie est ordinairement joint le titre d'évergète (9 fois sur 12), et fréquemment celui de citoyen (6 sur 12). La proxénie, le titre d'évergète et le droit de cité sont réunis dans trois cas. La ville d'Aptéra était beaucoup plus parcimonieuse de ces distinctions. Sur les 20 décrets de proxénie, le droit de cité complet n'est pas donné une seule fois ; une fois le titre d'évergète est accolé à celui de proxène, pour

(1) A noter les variantes du θ : Θ , décret n° VI, et $\odot$, décret n° III de la même face et du même cosme. Sur le côté droit Θ , n°s IX et X ; $\odot$, n° XI, et Θ , n° XIII. Les n°s III et VI, datés de Loerion, sont d'une écriture irrégulière qui contraste avec celle des n°s précédents et suivants. L' Λ a la barre médiane brisée, le Π est à trois branches égales, le Σ a les branches parallèles. J'attribue ces différences à la négligence du graveur ; un graveur plus soigneux aurait respecté les formes anciennes. Les n°s IX et X sont de la même main. Ils sont d'ailleurs tous deux du cosme Autosthénès. VII et VIII, quoique de cosmes différents, peuvent être de la même main.

un roi. En dehors des privilèges attachés pour ainsi dire par définition à la proxénie, il en était deux que l'on mentionnait à part et que l'on considérait comme particulièrement avantageux, c'étaient l'atélie et la liberté de l'entrée et de la sortie par mer dans des conditions plus ou moins favorables. L'atélie est complète (n° XIII, l. 50 ἀτέλειαν πάντων) ou partielle (καθάπερ τοῖς ἄλλοις προξένοις, dans les mêmes conditions et par conséquent dans les mêmes limites que pour les autres proxènes). Je suppose que cette dernière atélie s'entendait surtout de la franchise en douane (*BCH*, 1879, p. 131, l. 8-11). Olous, dont le commerce se faisait par mer, exemptait le moins possible des droits comme il est naturel, les marchandises entrant ou sortant de son port (*Museo Italiano*, I, p. 144, l. 15-17). L'atélie va seule ou avec l'εἰσπλους et l'ἐκπλους. Il y a plusieurs degrés dans ce dernier privilège. Il est sous sa forme la plus complète dans le décret en faveur du médecin de Casos :

1° καὶ πολέμου καὶ εἰρήνης

2° ἀσυλὴ καὶ ἀσπονδεὶ

3° κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλασσαν.

Au point de vue grammatical cette inscription présente, ce qui n'est point nouveau, à côté des formes anciennes du dialecte, les formes de la κοινή. Celles-ci sont prépondérantes ; mais les deux se rencontrent ensemble à quelques lignes de distance : p. ex. Ἰαροκλεῦς gr. face I, l. 9, et Ἰερόκριτος. De même ἱαρόν gr. face I, l. 13 ; ἱερόν c. dr., l. 59. Μνασικάρτιος gr. face II, l. 22 et Δαμοκράτη gr. face I, l. 14. Je noterai pour la déclinaison les formes suivantes : πετραίω gr. face II, l. 24, partout ailleurs le génitif de la 2^e déclinaison en -ου ; — Γορτυνίους προξένους . . . gr. face II ; Πόδιος gr. face I, l. 6, προξένος gr. face V, l. 36, τὸς (ἐνοχλουμένους) ὃς c. dr., l. 25-26 ; ailleurs accusatifs en -ους ; de même εὐεργέτας, πολίτανε gr. face, II, et εὐεργέτας gr. face V, l. 36. Le génitif en -εος est très ordinaire. Καλλικράτεις, Δαμοκλεῦς, Ἰαροκλεῦς, Αὐτοσθένης. etc. . . De même εὐ pour εἰ dans Θεόδοτος gr. face I, l. 10. Pour la conjugaison ἐπίσταμεν c. dr. l. 15, θῶμεν c. dr. l. 71 ; ἐτίμαθεν au lieu de ἐτιμάθησαν, gr. face I, l. 4 ; ὑπάρχεν c. dr. l. 49, κατα-

λιπέν c. dr. l. 18, ἀποτράχεν c. dr. l. 6. ἀναθέμεν gr. face I, l. 3; ailleurs infinitif en -ειν. On trouve les trois formes de l'infinitif ἤμεν gr. face II, l. 25; V, l. 36; VII, l. 55; c. dr., l. 40; εἶμεν c. g. IX, l. 8; XI, l. 53; εἶναι gr. face VII, l. 51.

2. Pierre gris-bleu en deux morceaux, taillés de façon à s'ajuster obliquement. Long. 2^m 10; haut. 0^m 51; ép. 0^m 21. L'inscription est gravée sur une bande lisse; le reste de la pierre n'a pas été poli. Un éclat s'est détaché et a emporté plusieurs lettres au commencement de la première ligne. La gravure est légère. Haut. moyenne des lettres 0^m 038. Leur forme peut dater l'inscription du IV^e siècle.

ΞΝΑΟΝΞ ΟΙΒΩΙΧΑΡΙΝΗΡΙΑΥΙΟΣ
ΔΑΜΟ . ΑΡΗΞΟΥ ΑΤΙ<ΑΙΔΥΟΒΟΥΞ

[Τόνδ' ἀνέθηκ]ε ναὸν Φοῖβωι χάριν Ἡρίλα υἱὸς
Δαμ[οχ]άρης θύ[σας ἐκ]ατι καὶ δύο βοῦς

Distique contenant la dédicace d'un temple à Apollon par Damocharès, fils de Hérilas. Apollon était adoré à Olous, probablement avec l'épithète de Πῦθιος, comme dans beaucoup d'autres villes crétoises (*Museo Italiano*, I, p. 145, l. 74; *Hermes*, 1869, p. 267, l. 6). α dans ναός est exceptionnellement bref.

3. Pierre gris-bleu, brisée de tous les côtés. Haut. max. 0^m 41; larg. 0^m 135; ép. 0^m 03; haut. des lettres 0^m 01. Fragment d'un décret honorifique.

ΙΑΠΗ
Α ΙΠΙΚΛΕ
ΟΛΟΝΤΙΩΝ
ΠΑΥΙ
ΤΟΣ

l. 3 Ὀλοντίων

l. 4 επ[αι]νέ[σαι] ?

4. Dalle gris-bleu comme les précédentes, complète. Haut. 0^m.235; larg. 0^m.39; ép. 0^m.11. La hauteur des lettres varie entre 0^m.015 et 0^m.02. La pierre a été retirée de la mer, et l'eau en a rongé les lettres; aussi la lecture est-elle assez difficile, bien que la gravure fût profonde.

ΤΕΙΘΟΝΚΑΙΣΑΡΑΕΒΑΣ	Τε[θέρι]ον Καίσαρα Σε[βας]-
ΤΟΥΥΙΟΝΕΒΑΣΤΕ	τοῦ υἱὸν Σεβαστῆ[ς]
ΑΠΟΛΙΕΠΙΚΟΕΛΘ	ἀ πόλις ἐπὶ κόσμ[ο]υ
ΕΩΤΗΡΙΟΥΤΟΥΑ	Σωτηρίου τοῦ [Ἀγαθο?]-
ΔΑΜΟΥΚΑΙΙΕΡΕΩ	δάμου καὶ ἱερέω[ς]
ΡΟΚΛΙΚΗΕΙΟΠΕΥΣΤΟ	ρος
ΤΕΡΕΩΕΠΡΩΘΙΕΡΕΩΕΔΕΙ	τερῶς, πρωθιερέως δὲ [Τε]-
ΒΕΡΙΟΥΑΛΕΞΙΩΝΟΣΤΟ	βερίου Ἀλεξίωνος τοῦ
ΟΝΑ	Ὄνα [τ]ο[ῦ] Σίμου

Cette dédicace est datée par le premier cosme de la ville, le prêtre de César (?) et le premier prêtre de Tibère. L'empereur est certainement Tibère. Les deux premières lettres de son nom se lisent à la première ligne. La restitution de la dernière ligne est douteuse. Onasadas est un nom qui s'est rencontré en Crète (*BCH*, III, p. 430) et qui remplit bien la lacune.

5. Plaque de marbre blanc incomplète de partout. Haut. 0^m.265; larg. 0^m.42; ép. 0^m.55; hauteur des lettres 0^m.015.

	ΑΒΗΤΟΙ
	ΟΥΤΩΤΕ
	ΝΥΠΕΡΤΕΡ
	ΟΡΟΝΤΟΝ/
5	ΑΥΤΟΚΡΑΤΕ
	γραμμάτευστης Ολουπτιών βουλῆς (?)
	ΝΚΛΙΑΝΤΕ
	ΑΠΣΑ
10	ΤΟΚΟΕ
	Ε

Fragment de lettre d'un empereur ou d'un représentant du gouvernement impérial, concernant un prêt ou une location.

C'est du moins ce que je tire de la première personne ΑΠCΑ ἔγραψα (?) l. 7, rapprochée d' αὐτοκρατο[ρ.] l. 5, et du mot τόκος. Il y a sur la pierre un blanc après -αψα; la ligne finit là. On fixe ensuite l'intérêt à percevoir. L'écriture indique les environs du II^e siècle après J. C.

6. Base de marbre blanc, gravée sur les deux grandes faces. Larg. 0^m.42; haut. 0.38. Le marbre est brisé en deux dans le sens vertical, mais les deux morceaux se raccordent exactement.

Face a

ΟΙΚΟΥΜΕΝΙΟΝ ΔΩΣΙΘΕΟΝ
ΛCΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟ
ΛΑΜ·ΥΠΛΤΙΚΟΝ
ΗΟΛΟΥΝΤΙΩΝ ΕΟΥΛΗ
ΤΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

Face b

ΝΙΚΗΡΩΜΑΙΩΝ·ΠΑΤΡΗΔΕ
ΑΝΕΘΗΚΕ ΜΙΝ·ΟΥΡCΟC·
ΝΗΟΝΤΕ·ΕΥΔΙΚΙΗΣ·Η·Ξ
ΜΟΝΩΝΤΕΙΙΕΝC Ϻ

Face a. Οικουμένιον Δωσίθεον
'Ασκληπιόδοτο[ν τὸ]ν
λαμ(πρότατον) ὑπατικὸν
ἢ 'Ολουντίων βουλῇ
τὸν εὐεργέτην.

Face b. Νίκη(ι) 'Ρωμαίων πάτρη(ι) δὲ ἀνέθηκε μιν Οὔρσος,
νηόν τε Εὐδίκιης ἢ[γε]μόνων τε [γ]έν[ο]ς.

La Crète, au IV^e siècle ap. J. C., était administrée par un consulaire. Nous savons que Oicouménios Dosithéos Asclépiodotos était en fonctions entre 380 et 383 (*Museo Italiano*, III, p. 712). Son activité est attestée par un certain nombre de dédicaces du genre de celle-ci, qui furent faites par ses soins (CIG. 2593-2597). Il est naturel de penser que l'inscription

de la face b a trait au même personnage. C'est en vertu de la décision du conseil d'Oulous qu'Ursus a fait ériger la statue. Il en est de même dans l'inscription du *Museo Italiano*, III, p. 712, n° 157, v. 5 :

στῆσε δὲ Καλλεΐνικος ἐν ηεὶ δόγματι νήσσου.

et aussi *CIG*, 2593. La dédicace est simplement dédoublée. Il est vrai que l'écriture diffère d'une face à l'autre, mais les différences ne sont point telles qu'on ne puisse dire que l'écriture est seulement plus soignée sur la face b que sur la face a.

Voici la traduction littérale du distique : « A la victoire des Romains et à sa patrie Ursus a consacré la statue d'Asclépiodotos, temple de la Justice et race de gouverneurs. »

Itanos = *Ērimopolis*. — 1. Au monastère de Toplou. Dalle en pierre gris-bleu, complète. Haut. 0^m.32; larg. 0^m.27; ép. 0^m.09; haut. des lettres variant entre 0^m.028 et 0^m.015.

Φ Ι Λ Ω Τ Α Σ		Φιλώτας
Γ Ε Ν Θ Ι Ο Υ		Γενθίου
Ε Π Ι Δ Α Μ Ν Ι Ο Σ		Ἐπιδάμνιος
Τ Ω Ν Π Ρ Ω Τ Ω Ν		τῶν πρώτων
Φ Ι Λ Ω Ν Κ Α Ι Χ Ι Λ Ι	5	φίλων καὶ χιλί-
Α Ρ Χ Ο Σ Κ Α Ι Φ Ρ Ο Υ Ρ Α Ρ		αρχος καὶ φρούρα[ρ]-
Χ Ο Σ Δ Ι Ι Σ Ω Τ Η Ρ Ι		χος Διὶ Σωτῆρι
Κ Α Ι Τ Υ Χ Η Ι Π Ρ Ω Τ Ο		καὶ Τύχηϊ Πρωτο-
Γ Ε Ν Η Ι Α Ι Ν Α		γένηϊ αἰ. . να.

Le titre de τῶν πρώτων φίλων appartient à la hiérarchie égyptienne. Nous savons que certains Ptolémées entretenrent des garnisons en Crète(1). et, d'une façon plus précise, qu'Itanos fut le siège d'une de ces garnisons sous Ptolémée Philométor. c'est-à-dire entre 181 et 146, et jusqu'à la mort de ce prince(2).

(1) *CIG*, III, 466.

(2) Inscription d'Itanos relative au règlement de la contestation entre Itanos et Hiérapytna (*Museo Italiano*, III, p. 573, l. 43-44).

Notre dédicace aurait donc été faite par le commandant de la place, *φρούραρχος*. La forme des lettres s'accorde assez bien avec cette date.

Le nom de Philotas est assez fréquent sur les monnaies d'Épidaurne, dans la série entre 229 et 100 av. J. C. (*Catalogue of greek coins*); mais le personnage n'est pas connu.

Le grade de chiliarque, officier supérieur, passa de l'armée perse dans l'armée macédonienne (Diodore. XVIII, 48). Déjà dans l'organisation perse il va souvent avec les fonctions de commandant de place (Xénophon, *Économiques*, 4, 8; *Cyropédie*, VIII, 6, 1).

La *Τύχη Πρωτογένης* était une divinité romaine et s'appelait en Italie Fortuna Primigenia (1). Son culte était étroitement associé à celui de Jupiter. Il se répandit en Orient avec les progrès de l'influence romaine. On lit sur une pierre gravée : *Τύχη πρωτογ(ένης) Κολοσσαί(ων)* (2). *Τύχη Πρωτογένης* était identifiée à Délos avec Isis (3). A l'époque où nous reporte notre inscription les Romains étaient étroitement mêlés aux affaires de Crète et en particulier de la ville d'Itanos (4). Il est donc assez naturel que le culte d'une de leurs divinités ait pénétré jusque là.

Je n'ai pu trouver de restitution satisfaisante pour le mot de la fin, bien qu'il ne manque que deux lettres au milieu et la dernière lettre. On attendrait quelque chose comme *Ἰτανίων* ou une formule de dédicace.

2. Au monastère de Toplou. — Statuette de Cybèle en marbre blanc, haute de 0^m·35. La tête manque; le marbre est usé ou gâté par endroits. La déesse est assise dans un large fauteuil. Elle est vêtue d'un chiton et d'un himation qui enveloppe les genoux; une ceinture serre la taille. Un lion est assis à droite; à gauche, en pendant, se trouve un hermès. Le travail est grossier et

(1) Plutarque, *Quæstiones Romanæ*, 406.

(2) *Mémoires de l'Académie des Inscr. et Belles lettres*, XXXVI, p. 11.

(3) *BCH*, VI, p. 339.

(4) Une dédicace trouvée dans mes fouilles en 1900 mentionne un gouverneur romain sous Ptolémée Philopator.

sommaire: le marbre est seulement épannelé sur les côtés et par derrière. Sur la plinthe de la statue

ΡΟΔΑ	Ῥόδα
ΑΡΤΕΙΔΙΔΕ	Ἀρτεμιδώ-
ΡΟΥΑΡΕΤΑΝ	ρου ἄρετάν
ΑΣΘΕΟΥ	[τ]ῆς θεοῦ.

Hésychius traduit ἄρετή, θεία δύναμις.

Il faut rapprocher de cette inscription une inscription attique publiée par M. Foucart (*BCH*, 1889, p. 168) et reprise par M. Meister (*Berichte der sachs. Gesellsch.*, 1891, p. 21 et suiv.):

Ἀθηναίαι Μένεια ἀνέθηκε ὅψιν ἰδοῦσα ἄρετήν τῆς θεοῦ.

Le sens général n'est pas douteux; il est clair que Rhoda, ayant eu à se louer de la déesse, lui témoigne sa reconnaissance par le don d'une image destinée à perpétuer d'une façon concrète le souvenir du bienfait reçu.

3. Dans la ferme des moines de Toplou à Érimopoli. Dalle en pierre gris-bleu brisée au dessous de l'inscription et à gauche. Haut. 0^m.60; larg. 0^m.43; ép. 0^m.12; haut. des lettres 0^m.22. La gravure est très ténue et la forme des lettres rappelle la dédicace de la ville d'Olous à Phoibos.

ΑΜΥΝΔΑΡΗΣ

4. Dans une tombe, tout près de l'acropole, sur la colline qui est au nord-est (1), sur une stèle

ΦΕΙΔΩΝ
ΤΙΜΑΡΧΟΥ

(1) Sur la nécropole d'Érimopoli, Spratt, *Travels and researches in Crete*, I, p. 203. Les tombes qui ont été ouvertes par les moines sont rectangulaires et garnies de belles pierres de taille; elles n'auraient contenu que des ossements et de mauvais vases. De nouvelles ont été découvertes depuis.

5. Dans la ferme, dalle en pierre gris-bleu, carrée avec un appendice plus étroit à la partie supérieure. Haut., y compris la branche, 0^m·40; sans elle, 0^m·27; larg. 0^m·30; ép. 0^m·08; haut. des lettres 0^m·01-0^m·02.

ΜΟΙΡΩ

Μοιρῶ

ΔΙΟΦΑΝΤΟΥ

Διοφάντου

ΧΡΗΣΤΗ

χρηστῇ

ΧΑΙΡΕ

χαῖρε

6. Dans la ferme, dalle carrée avec un appendice semblable. Haut. 0^m·48; larg. 0^m·32; ép. 0^m·10; haut. des lettres 0^m·025-0^m·05. Écriture très irrégulière.

Χ' // Η C T E X I P E

Γ Ε Μ Ε Λ Ε C

Λ Ι Χ Ρ Η C

Critsa (éparchie de Mirabello). — Pierre gris-bleu gravée sur la face et sur le côté gauche, brisée en haut et en bas. Haut. 0^m·26; larg. 0^m·17; ép. 0^m·13. A Critsa, chez Manoli Alexis; trouvée à une heure et demie de Critsa, vers le Lasithi, tout près d'un métochi appelé Patarachi.

Grande face

I / .

ΥΛΟΣ

ΚΥΦΑΡΙΣ Ζ.

ΕΥΧΑΝ

ΣΟΙΚΥΦΑΡΙΣΣΙΦΑΚΥΛΛΑΝΙΕ

ΣΕΜΝΟΝΑΓΑΛΜΑΤΙΜΩΙ

ΕΣΤΑΣΕΝΣΑΝΚΑΤΑΦΗΜΟΣ,

ΝΑΝΑΝΙΚΑΟΙΚΑΤΑΝΥΚΤΑΔΙΕ

ΡΑΔΕΣΕΙΚΕΝΕΝΕΣΘΛΩΙ

ΛΛΕΠΟΥΒΙΕΤΩΙΣΤΑΙΚΑΙ

ΥΥΙΛΙΑΝΟΕΜΑC

ΩΙ ^

[T]ίμων

υλος

Κυφαρίσ[ι]

εύχάν.

Σοί, Κυφαρίσσι Φακυλλάνιε, σεμνὸν ἄγαλμα
 Τιμω[ν] ἔστασεν, σὺν κατὰ φημοσ[ύ]ναν,
 ἀνίκα οἱ κατὰ νύκτα διέ[φρ]αδες, εἴ κεν ἐν ἐσθλῶι
 [ἐκ χ]αλεποῦ βιέτωι στᾶι καὶ [ἐν ἡσυχίαι].
 ἄνθεμα σοί?

Face gauche.

Υ
 \ □ Υ ΓΡ
 η κ □
 Δ Π Γ

Le point le plus rapproché qui soit marqué sur la carte de Spratt est le village de Tapés (Tapia sur la carte). L'endroit exact de la découverte est une petite plateforme où convergent plusieurs chemins et dont les pentes sont semées de tessons de poterie grossière. Cette éminence devait porter une construction. L'inscription était complète; mais des paysans ont brisé la pierre. Tous mes efforts pour retrouver les morceaux manquants, dans une grotte contenant des ruches d'abeilles où l'on m'a dit qu'ils avaient été utilisés, n'ont abouti à rien.

De l'autre côté du ravin, sur une crête, se trouvent des murs cyclopéens avec une porte en grand appareil. On m'a affirmé qu'il existait aussi des ruines plus près de Critsa, à droite du chemin allant du village à la chapelle de Haghios Antonios; mais je ne les ai pas vues.

D'après la forme des lettres, l'inscription gravée sur la face peut appartenir au I^{er} siècle av. J. C., tandis que celle qui est gravée sur le côté est postérieure à l'ère chrétienne. La pierre a été réemployée. On ne peut du reste rien tirer de la seconde inscription. Un upsilon tout en haut et les lettres ου à la seconde ligne paraissent indiquer des génitifs; peut-être ensuite πρ[ω-τ]οκό[σμου].

L'autre inscription se compose de distiques contenant une dédicace faite à Kypharissis par un certain Timon, à la suite

d'un vœu. Les circonstances de ce vœu restent vagues. Timon, soit qu'il fût malade, soit pour toute autre raison, était malheureux ; le dieu lui était apparu une nuit et lui avait fait promettre de lui consacrer une statue, s'il était soulagé.

v. 1. Φαχυλλάνιος doit être une épithète tirée d'un nom de lieu.

v. 3. Le hiatus ἀνίκα οἱ s'explique par la tradition du temps où il y avait un digamma devant οἱ.

v. 4. βιέτωι au lieu de βιότωι. La substitution dans certains cas de ε à ο est une particularité de plusieurs dialectes doriens et notamment du crétois. Ex. Ἀπέλλωνα p. Ἀπόλλωνα (Boissacq, *Dialectes doriens*, p. 51).

L'intérêt de l'inscription réside dans le nom du dieu à qui est faite la dédicace. L'antiquité connaissait sous le nom de Kyparissos (la forme Kypharissis doit être une variante) les fondateurs mythiques des villes appelées Kyparissos ou Kyparissia. Il ne peut s'agir d'aucun d'eux, car il n'existait pas de ville de Kyparissos ou de Kyparissia en Crète. Il courait aussi une légende sur un jeune homme du même nom, qui fut aimé par Apollon : il avait un cerf pour animal familier et le tua par mégarde ; il en conçut un tel chagrin que les dieux compatissants le changèrent en cyprès. On lui donnait communément pour patrie Cée. Sa métamorphose a été racontée par Ovide (*Mét.*, X, 106-142). Je crois qu'il faut l'identifier avec notre Kypharissis et l'identification me paraît certaine, grâce à cette donnée que, suivant quelques-uns, Kyparissos était un Crétois⁽¹⁾. Le trait propre à cette forme de la légende, c'est la fuite devant Apollon, le passage de la mer et l'arrivée en Syrie. Un passage de Philostrate (*Vie d'Apollonios de Tyane*, I, 16) nous apprend en outre qu'on montrait à Antioche dans un bois

(1) Servius, *ad Æn.* III, 680: « Alii hunc Cyparissum Cretensem puerum pulcherrimum et castissimum fuisse, quem quidam ab Apolline, nonnulli a Zephyro amatum volunt ; qui, cum castitatem suam incorruptam tenere cuperet, relicta Creta, ad Orontem fluvium et montem Cassum (lisez Casium) dicitur pervenisse, atque ibi in cypressum arborem commutatus ; quæ arbor ideo mortuis consecratur, quod cæsa semel nescit renasci. »

sacré, près d'un temple d'Apollon, le cyprès qui fut Cyparissos (1).

Il n'est pas douteux que les origines de la légende, sous sa forme crétoise, et celles du culte rendu à Kyparissos en Crète remontent très haut. Cela ressort en premier lieu des recherches de Lajard (2). D'autre part la légende, telle qu'elle est rapportée par Servius rappelle une histoire très ancienne et très populaire en Crète, celle de la nymphe Britomartis. Aimée elle aussi, mais par Minos, elle fut poursuivie par lui à travers toute la Crète, et finalement, pour lui échapper, se jeta dans la mer. Enfin les relations de la Crète avec la côte de Syrie à l'époque préhistorique sont un fait attesté par les auteurs (3), et confirmé par les découvertes archéologiques (4).

Les monuments figurés nous ont conservé l'image de Kyparissos, mais ils sont tous d'époque relativement récente (5). Parmi les moins contestables sont un manche de miroir de la Bibliothèque nationale (Babelon, *Catalogue des bronzes*, n° 801), et une peinture de Pompeii (Lajard, *Recherches*, pl. 12). Sur le manche de miroir, Kyparissos a les traits d'un jeune homme, presque d'un enfant. Il est couché sous une treille; une lance est appuyée contre son épaule; le cerf est à côté de lui. C'est le premier moment de la légende, celui qui précède la mort de l'animal. La peinture de Pompeii (6) au contraire nous montre Apollon à côté de Kyparissos et celui-ci a tué le cerf. L'artiste nous fait voir en outre le commencement de la métamorphose. Au dessus de la tête du jeune homme est plantée une pointe de cyprès :

et modo qui nivea pendebant fronte capilli
horrida cæsaries fieri, sumptoque rigore,

(1) Ἐν ταύθᾳ κυπαρίττου τι ἔρνος ἡ γῆ ἀναδεδωκεν ἐπὶ Κυπαρίττῳ, φασίν, ἐφ' ὧν Ἀσσυρίῳ, καὶ πιστοῦται τὴν μεταβολὴν ἡ ὥρα τοῦ φωτοῦ.

(2) *Recherches sur le culte du cyprès pyramidal chez les peuples civilisés de l'antiquité*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XX, partie 2.

(3) Stéphane de Byzance, s. v. Γάζα.

(4) Evans, *Cretan pictographs*.

(5) Roscher, *Lexicon*, Kyparissos.

(6) Helbig, *Wandgemälde*, n° 218.

sidereum gracili spectare cacumine cælum.

(Ovide, *Mét.*, X, 138-140).

Le décor de la scène, le bois de cyprès, le trépied sont l'illustration du texte de Philostrate.

Dans la statuaire, depuis le IV^e siècle. Kyparissos a dû être représenté sous les traits d'un bel éphèbe au visage triste, tenant d'une main un rameau de cyprès ou une lance, et ayant à côté de lui un faon blessé. On s'en fera une idée d'après une statue du Vatican (*Museo Pio - Clementino*, II, pl. 32), interprétée probablement à tort comme un Adonis(1), et une autre statue du palais Sciarra (Welcker, *Alte Denkmäler*, p. 531). Cette dernière représente Kyparissos avec une couronne de laurier sur la tête, et tenant dans ses bras le faon qu'il regarde tristement.

Il existait évidemment des représentations plus anciennes. Je crois que des recherches, faites sur les lieux où a été trouvée la dédicace qui nous a servi de point de départ, pourraient conduire à quelque découverte intéressante. Il devait exister là en effet un petit temple, une chapelle rustique de Kyparissos lui-même ou d'Apollon. Tout au moins aurait-on chance de trouver des inscriptions qui nous renseigneraient sur un culte ignoré jusqu'ici.

J'ajoute que Kyparissos devait être adoré ailleurs encore en Crète, dans la partie occidentale de l'île et notamment dans la ville de Tarra, qui passait pour la patrie du cyprès et où Apollon avait un culte renommé(2).

Messéléri (éparchie de Hiérapétra). — Chez Maria Chichivari. Dalle de marbre blanc gravée sur la tranche. Haut. 0^m·045; long. 0^m·16; haut. moyenne des lettres 0^m·005. Trouvé dans le quartier appelé Kouri.

Α Ο Η Ν Α Χ Α Ρ Ι Δ Η Μ Ο Σ Π Ο /
 Ψ Ι Δ Ο Χ Α Ρ Ι Σ Τ Η Ρ Ι

Ἀθηνᾶ Χαρίδημος Πολ[ύ]-
 [μ?]νιδος χαριστήριον

(1) V. Helbig, *Führer*, p. 183-184.

(2) Svoronos, *Numismatique de la Crète ancienne*, p. 320.

Le patronymique est Πολύμνιδος ou Πολυξένιδος. Oléros, où l'on adorait Athéna Oléria, a été identifiée avec Messéléri par M. Halbherr (*Musco Italiano*, III, p. 640). Cette dédicace confirme la justesse de l'identification.

Viano (ancienne Biennos). — Stèle funéraire à fronton, en pierre. Haut. 0^m.62; larg. 0^m.28; ép. 0^m.08. On m'a dit qu'elle avait été prise à l'église de Saint Michel archange.

Γ Ο Ρ Γ Ι Α Σ

Θ Ε Ρ Μ Ο Υ Τ Ι

Τ Η Γ Υ Ν Α Ι Κ Ι

Μ Ν Η Μ Η Σ Χ Α Ρ Ι

N

Γοργίας

Θέρμουτι

τῇ γυναικί

μνήμης χάριν

En bas un miroir, un calathos, et ce qui paraît être une corbeille allongée.

Θέρμουτις ou Θέρμουθις, nom égyptien.

Fortetza, près de Cnosse. — A disparu dans le pillage de Candie. Plinthe d'une petite statuette en marbre blanc (il restait un pied). Inscription brisée à gauche et à droite, sauf à la dernière ligne.

Δ Ι Ο Δ Ω Τ Ι

Ω Ι Χ Α Ρ Ι Τ Η Π Ι Ο Ν

..... Διοδώ[ρου]

..... ωι χαρι[σ]τήριον

Dédicace peut-être à Apollon Delphinios.

Octobre 1900.

J. DEMARGNE



INSCRIPTION ROMAINE DÉCOUVERTE

PAR LOUIS COUVE A MONASTIR

J'avais reçu, il y a quelques années, de Louis Couve communication d'une inscription latine qu'il avait autrefois copiée à Monastir(1). Les choses en étaient restées là, et je n'y pensais plus. Mais aujourd'hui sa disparition si cruellement prématurée m'impose l'obligation de rendre compte du dépôt qu'il m'avait confié; ce sera en même temps un hommage que j'apporterai à sa chère mémoire.

Voici la copie de l'inscription (2) :

DMAVRELIVSS³AZ⁴ACENTENARIVS
 PELECEHICIACIOOVIVIXIANNISOVINON
 AGINTAETMILITAVIANNISXXXETSVM
 NATVSINPROVINCIA DACIA ET MILITA
 5 VI INTERECVITES CATAFRACTARIO SPICTA
 VENSIS SVCCVRAROMANIPROPOSITIAV
 RELI APIACTVCONIVXOVIPPOSITITVL OBE
 NEMERENTICAROMARTOOVORESTA
 VIATORETLEGETITVLONESTRODVNCLE
 10 CESETPERAVSAS.

(1) « Cher Monsieur, je viens de retrouver dans un de mes carnets ce texte que j'ai copié jadis en Macédoine, à Monastir (Bitolia). Au moment de le joindre à quelques inscriptions grecques de la même région pour le publier dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, je constate que je ne le comprends pas entièrement. C'est peut-être qu'il y a des erreurs de lecture; malheureusement je n'ai pas d'estampage qui permette la vérification. Peu familier avec l'épigraphie latine, j'ai pensé à vous communiquer ce texte espérant que vous voudriez bien m'aider de vos lumières. A première vue, il ne me semble pas particulièrement intéressant, à moins que la dernière ligne où je ne vois rien contienne quelque chose de nouveau. Je ne sais pas si la mention des *equites catafractarii Pictarenenses* est connue. Si vous découvriez quelque chose d'intéressant, je serais heureux de publier ce texte sous notre nom en même temps que mes inscriptions grecques ». Nancy, le 10 Juillet 1895.

(2) Je l'ai calquée sur la lettre de Couve pour être sûr d'en donner un fac-similé reproduisant fidèlement la physionomie et les détails graphiques de l'inscription, telle que l'explorateur l'a relevée.

(3-4) Le S et le Z sont coupés en leur milieu par une barre horizontale.

Ici commence la tâche de commentateur que j'assume pour accomplir le désir de notre regretté ami. J'ai vainement cherché ce texte dans la *Revue des publications épigraphiques* de M. Cagnat, 1888-1899, et dans les huit volumes de l'*Ephemeris epigraphica*, 1892-1899. Dans ces limites, je présume qu'il est inédit. Je ne connais d'ailleurs aucune inscription latine découverte à Monastir (Bitolia), l'ancienne Heraclea Lyncestis, autre que les trois textes publiés en 1889 dans le 1^{er} Supplément du tome III du *Corp. inscr. lat.*, p. 1321, n^{os} 7317, 7318, 7319.

Nous nous trouvons en présence d'un morceau de latinité barbare, et peut-être, en outre, y a-t-il quelques mots dont l'orthographe a été ou altérée par le lapicide ou transcrite imparfaitement par le copiste. Tout en faisant des réserves sur les parties les plus douteuses du texte, je le lis ainsi :

D(iis) M(anibus). Aurelius Daza(?), centenarius, perfectissimus(?) , hic jac(e)o qui vixi annis <qui> nonaginta et militavi annis triginta et sum natus in provincia Dacia et militavi inter e(q)uites catafractarios Pictavent(e)s, su(b) cura Romani, pr(æ)positi. Aurelia Piactu conjux qu(æ) pos(u)it titul(um) benemerenti caro mar(i)to. Quo (loco) restator, et lege titul(um) nostr(um). Dunc leges et per[vad]as(?).

C'est l'épithaphe d'un Aurélius Daza, parvenu au grade de *centenarius* avec rang honoraire de *perfectissimus*, après 30 ans de services dans le corps de cavalerie auxiliaire des catafractaires (cuirassiers) poitevins, commandé par Romanus; né en Dacie, il mourut à l'âge de 90 ans à Héraclée Lyncestis de Macédoine. L'épithaphe consacrée à sa mémoire par Aurélia Piactu, sa veuve, se termine par une apostrophe du défunt au passant, l'invitant à s'arrêter, à lire, puis à continuer son chemin.

La mention de la Dacie, avec la qualification de province

romaine, nous fournit le moyen de dater approximativement l'építaphe d'Aurelius Daza ; car elle prouve que la naissance de ce personnage était antérieure à l'année 274, c'est-à-dire à l'époque où la Dacie fut définitivement évacuée par ordre d'Aurélien. Comme, d'autre part, il est certain que le nom *Aurelius* n'a pu lui être conféré, avec le droit de cité romaine (1), que sous l'un des successeurs d'Aurélien qui ont porté ce gentilice, à savoir, Quintillus, Probus, Carus, Numérien, Carin, Maximien I (Hercule), c'est vraisemblablement par le patronage de ce dernier empereur que le Dace Daza a été immatriculé dans la gens Aurelia ; ceci reporte son élévation au rang de perfectissime au temps de Constantin et de ses fils, et la fin de sa carrière de nonagénaire au milieu du IV^e siècle.

Ligne 1. — La lettre initiale du cognomen Daza (?) est un S traversé en son milieu par un trait horizontal ; or, l'alphabet latin ne possède aucun caractère de cette forme, laquelle ne se rencontre guère que comme sigle numéral du mot *sextarius*, mesure de capacité (2). Je crois donc que cette initiale douteuse n'est autre qu'un D défiguré accidentellement ; en le restituant, on retrouve le nom thraco-dace bien connu, Daza, que portait l'empereur Maximin II avant son accession à l'empire (3), et l'on sait que son oncle Galère Maximien, était né dans la *Dacia ripensis*, partie de la Mœsie supérieure où furent transportés les habitants de la Dacie évacuée par Aurélien.

— *Centenarius*. Par ce mot on entend le centurion primipilaire, officier supérieur, dont le grade était défini par le montant de sa solde (4) : *centena millia sestertium*, soit 25000 deniers, chiffre qui paraîtrait démesuré si l'on ne savait qu'à cette époque le denier, au lieu d'être d'argent fin, n'était plus que de cuivre saucé.

(1) La concession de ce droit n'est pourtant pas nécessairement attachée au nom romain, Marquardt, *Staatsverw.* trad. fr., XI, p. 217.

(2) On pourrait ajouter servus, scriba (?), Sextus, Cagnat, *Épigr. lat.* 2, p. 415.

(3) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 14 ; IX, 2 ; Lactance, *De morte persecutorum*, 1, 32, 36, 38, 45 ; Orose, VII, 25 ; Zosime, II, 8 ; Aurélius Victor, *Epítome*, XL.

(4) Ettore de Ruggiero, *Dizionario epigrafico di antichità*, II, p. 178 : « un grado gerarchico connesso con l'emolumento di 100000 sesterzi ».

Ligne 2. — PELECE, mot qui vient à la suite de *centenarius* et qui serait inintelligible sous cette forme, si l'on ne connaissait une *constitutio* de Constantin(1), datée de l'an 317, dans laquelle précisément le mot *centenarius* est mis en rapport étroit avec les titres honorifiques du perfectissimat à deux degrés et de l'égrégia: «*primipilaribus post emeritam militiam perfectissimatus vel ducenæ vel centenæ, vel egregiatus dari dignitas potest.*» Je m'autorise de ce passage significatif pour corriger PELECE en PERFECT, plutôt qu'en PEREG(rinus ? — rinorum ?) qui s'adapte mieux à la forme transcrite, mais qui ne mène à rien.

— *jacio* pour *jaceo*. Cf. *i* pour *e* devant une voyelle, CIL III, 2109 *consacranius*, 2082 *extranius*, 6332 *marmurius*.

— *Qui vixi annis* <qui>... Le pronom relatif a été fautivement répété par une évidente inadvertance du graveur; il doit être éliminé dans la lecture.

— *militavi annis triginta*; passage intéressant, qui donne une idée de la durée pendant laquelle les officiers pouvaient prolonger leurs services au delà du temps imposé aux hommes de troupe.

Lignes 5-6 — *ecuities catafractarios Pictavensis* pour *equites cataphractarios Pictavenses*. Cf. *c* pour *q*, CIL III, 1537 *coque*, 2107 *cot*. — *f* pour *ph*; *i* pour *e*, CIL III, p. 1187, (index grammat.). Par là, nous avons pour la première fois connaissance d'un corps de cavalerie cuirassée, dénommé d'après l'ethnique de la cité gauloise des Pictavi (Poitou), dans laquelle il avait été levé à l'origine. La *Notitia dignitatum utriusque imperii*, rédigée entre 370 et 420, mentionne parmi les *vexillationes comitatenses* aux ordres du *magister equitum per Thracias*, trois autres corps de cataphractaires gaulois(2): les *equites catafractarii Ambianenses*, fournis par le contingent des *Ambiani* (Amiens); les *equites catafractarii Biturigen-ses* fournis par les *Bituriges* (Bourges) et les *equites cata-*

(1) *Cod. Theodos.*, 18, 4, 13.

(2) *Notitia, Orient.*, 5, 34; 6, 36; 8, 29. Pour l'époque de la rédaction, voir Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, III, p. 487.

fractarii Albigenes, du territoire d'Albiga (Albi). Le lieu de la sépulture d'Aurelius Daza étant Heraclea Lyncestis de Macédoine, on en peut conclure que les *cataphractaires Poitevins*, parmi lesquels il servait, étaient cantonnés *per Thracias*, comme les Ambianenses, les Albigenes et les Biturigenes; mais, comme ils sont passés sous silence dans la *Notitia*, il est à croire qu'ils avaient été licenciés avant la rédaction de ce document ou *versés* (pour employer la locution actuelle) dans les trois autres corps (1).

Ligne 6. — *Suc cura* pour *sub cura*, par assimilation de *b* avec *c*, comme dans *succumbo*, *succurro*. Cf. *CIL* III, 4835 *im bello*, 1971 *im memoriam*, etc.

— *propositi*. Le grade de *propositus* n'existait pas dans l'armée romaine; il s'agit évidemment d'un *praepositus*, chef d'une aile de cavalerie.

Ligne 7. — *Piactu*. A supposer que le cognomen d'Aurelia soit fidèlement transcrit, on notera la terminaison barbare des féminins en *u*; les exemples abondent dans le Norique, la Dalmatie, la Pannonie: *Bæzocrusu*, *Betautu*, *Caletiu*, *Cauru*, *Cotu*, *Dentusucu*, *Lasaiu*, *Manu*, *Materiu*, *Mottu*, *Titiu* (2), etc. Ces noms ont leur datif en *uni*: *Bagaucuni*, *Cai-xuni*, *Pettuni*, *Samicantuni*, *Sisiuni* (3).

— *posit*, pour *posuit*. *CIL* III, 4415, 1742, 1969, 2202, 2544, 2560 *qui* pour *quæ*, en confondant les genres, ou *qui* pour *cui* (confusion de cas) = *illi*.

— *titulo*, pour *titulum*; cf. plus bas, *titulo nestro*. Omission de *m* final, *CIL* III, 2226, 2233, 2240, 1480, et confusion de *u* avec *o*, 2370, 2931, 2119—ou confusion de cas: *ad funus* . . . *et titulo*, 1504.

Ligne 8. — *quo*, sous-entendu *loco*; ou peut-être seul avec le sens de *donc, c'est pourquoi*; [peut-être aussi avec une lé-

(1) Sur les *catafractarii*, cf. Marquardt, *Staatsverw.* trad. française, XI, p. 192. On les rencontre déjà sous Antonin le Pieux. Il existait bien avant des corps de cavaliers cuirassés, dans l'armée d'Antiochus le Grand.

(2) *CIL* III, 2781, 4976^{add}, 5474, 4842, 966, 6145, 3817, 3871, 5435, 5624, 4911. Cf. noms masculins *Attu* et *Ittu*, *CIL* III, 4937, 953, 6504, et 5505, 5640.

(3) *Ibid.* 5513, 5422, 4898, 5370, 5480, 3659.

gère correction (*s*)uo, s'appliquant au datif précédent *marito*].

Lignes 8-9. — *resta, viator, et lege titulo nestro*; formule finale dont on connaît de nombreuses variantes, par exemple : *Tu qui via Flaminia transis resta ac relege*(1); et ailleurs : *Frequens viator, sæpe qui transis, lege*(2). Cf. Wilmanns, *Ex. inscr.*, II-Index, *acclamations*, p. 692.

— *nestro*, pour *nostrum*, sur le modèle de *vester*, arch. *vester. e* pour *o*, cf. seror *CIL* III, 3174.

— *dunc*, pour *tunc*; cf. *at, set* pour *ad, sed*, ou peut-être plutôt pour *dum*.

Lignes 9-10. — *leges et perausas*, pour *per[vad]as*? ou *pera[g]as*. Comparez la formule *lege et recede* qui termine l'épithaphe d'un vétéran à Ancône(3). On pourrait penser aussi à une salutation : « Si tu lis, salut, — porte-toi bien ». Mais si la formule en gros peut être imaginée d'après de tels modèles, la lettre même du texte demeure extrêmement incertaine, et la tentative que j'ai faite pour la restituer est hasardeuse. Je ne propose donc que sous les plus expresses réserves les leçons ci-dessus.

Je n'ai pas craint d'allonger cette analyse, parce que l'inscription de Monastir fournit un appoint précieux à l'histoire de l'armée romaine au IV^e siècle et qu'elle est, en outre, très instructive au point de vue linguistique; c'est un spécimen du latin que parlaient les ancêtres des Roumains d'aujourd'hui.

ROBERT MOWAT

Dans un texte difficile et insuffisamment établi, il est naturel que les interprétations puissent différer. Je demande à mon savant confrère la permission de soumettre à sa critique quelques conjectures.

L. 1. Le surnom reste douteux : l'initiale est bien nettement un S barré; nulle part dans l'inscription le D ne ressemble à un tel caractère, et il paraît hasardeux de corriger une copie claire et ferme. Peut-être la barre transversale est-elle destinée à indiquer une particularité locale de prononciation, comme le D barré des inscriptions gauloises (Cagnat, *Épigr. lat.* 2, p. 13). Pour le Z barré, ce peut être une variante du Ζ grec : on a remarqué que, dans la transcription grecque des noms thraces, le Z et le Ζ semblent alter-

(1) Gruter, 685, 3.

(2) *CIL* II, 3. 81.

(3) *Notizie degli scavi di antichità*, 1879, p. 108.

ner pour rendre une même consonne (*BCH*, XXII, p. 552). On lirait alors plutôt *Saza* ou *Saxa*; cf. *CIL*, III: *Saxia*, *Saxsio*, *Saxamus* ou *Saxsamus*, 5514, 5552, 4966 et 4864, [6484].

P. 249. Je ne sais si la seconde partie du raisonnement chronologique est absolument rigoureuse: il n'a pas manqué d'*Aurelii* parmi les empereurs, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Alexandre Sévère et Claude le Gothique, dont le personnage ait pu recevoir son nom romain, à une date plus ancienne que celle qu'indique l'auteur, dans le temps où la Dacie était province romaine. Si de plus le titre de *perfectissimus*, comme je le crois, n'appartient pas à notre personnage, la conclusion chronologique qu'on en tire ne serait point nécessaire.

P. 250. Le titre de *centenarius* paraît devoir être rapproché de celui de *trecentarius* (*Ephem. epigr.*, IV, p. 242-5), qui désigne un grade dans la milice prétorienne et qui tire son origine du nombre d'hommes auxquels l'officier commande, plutôt que du chiffre de la solde ou de la prime de retraite. Le centenaire peut de même être un commandant de 100 hommes (*ibid.*, p. 228).

L. 2. *Perfectissimus*. Cette correction s'éloigne beaucoup de la copie, à laquelle elle change deux lettres et en ajoute une; elle ne tient pas compte de la place et de la forme des sigles qui sont de style pour indiquer le *perfectissimal* dans l'épigraphie latine: *V.P.* avant le titre de la fonction. *Peregrinus*, qui conserve toutes les lettres, sauf une, qui est une variante naturelle de *peregrinus*, paraît mieux approprié, quoiqu'on ne voie pas bien quel rapport a pu exister entre *Aurélius* et les *castra peregrina* ou *peregrinorum* de Rome, et les grades de cette milice urbaine, cf. *princeps*, *subprinceps*, *optio peregrinorum* (Marquardt, *Staatsverw.* trad. française, XI, p. 222 et suiv.). Les essais que l'on peut faire pour décomposer *PELECE* en sigles n'aboutissent pas, et l'on doit sans doute dans ces conditions s'en tenir le plus fidèlement à la copie.

L. 2. La répétition est assez difficilement explicable; elle suggère la correction *QVINQV-AGINTA*, qui conserve tous les éléments de la copie presque inaltérés *OVINON-AGINTA*.



Inscription de Rhodes. — Le Fr. Toussaint, Directeur du Scolasticat des Frères des Écoles chrétiennes, me communique un estampage dont la copie est ci-jointe :

ΑΡΙΣΤΟΣΕΦΕΣΙΟΣΕΠΟΙΗΣΕ

Il ne paraît pas douteux que cette signature d'artiste soit celle qu'a publiée M. Hiller (*CIGI*, I, 122) sous la forme suivante, d'après les schedæ de Stylianos Saridakis:

.....
ΑΡΙΣΤΟΣΕΦΕΣΙΟΣ
ΕΠΟΙΗΣΕ

On en aura maintenant une transcription plus exacte; on pourra aussi en connaître, j'espère, et la provenance et les mesures. T. H.

En discutant l'origine de l'omphalos dans le *Journal Hellenique* (*JHS*, XIX, 1899, p. 225) j'avais laissé en dehors de mes observations la couverture de *tæniæ*, le réseau ou filet, dont il est revêtu dans la plupart des représentations ; je n'avais en effet aucune vue précise sur le sens de cet objet, et je le considérais, faute de mieux, comme simplement décoratif. Mais depuis lors, il m'a semblé trouver une théorie plus probable(1) ; c'est cette théorie que je me propose de soumettre au jugement des lecteurs du *Bulletin de Correspondance Hellénique*, hommage reconnaissant envers les excavateurs de Delphes et l'École française, en souvenir de l'accueil généreux et de la bienveillante hospitalité dont j'ai si souvent profité.

Il y a beaucoup de variété dans les représentations du réseau, en filet, ou bandelettes, qui recouvre l'omphalos ; parmi les spécimens rassemblés par le Professeur Middleton (*Le Temple d'Apollon à Delphes*, *JHS*, 1888, p. 295-301), on en remarque trois qui représentent indubitablement des bandeaux, entremêlés une fois de rameaux de lauriers ; dans les autres cas, c'est plutôt un filet qui recouvre l'omphalos, mais un filet à dessins divers. A ces représentations tirées de peintures de vases, de types monétaires, etc., l'obligeance de M. Homolle me permet d'adjoindre un exemple d'une valeur singulière, l'omphalos même découvert pendant les fouilles de Delphes (voir ci-dessous la figure). Cet omphalos est entièrement recouvert d'un ornement qui représente évidemment une copie en pierre d'un filet de laine.

Je n'avais encore formulé aucune interprétation précise du

(1) Elle a été exposée dans une réunion de la Société des Études Grecques à Cambridge le 5 Mai 1900, et elle est résumée dans le *Journal of Hellenic Studies* (XX, p. XLIV).

réseau de l'omphalos, lorsque j'ai assisté à une communication sur l'égide d'Athéna, faite par le Professeur Ridgeway à Cambridge, aux membres de la branche filiale de la Société Hellenique, communication dont il n'a paru qu'un court résumé (*JHS*, XX, p. XLIV). En soutenant la thèse que le Gorgoneion était à son origine la tête de chèvre (αἴξ) encore attachée à la peau de l'égide, il insista sur ce fait que la vraie histoire de l'égide a été connue d'Hérodote, et que cette égide n'est autre chose que la robe de peau de chèvre portée encore du temps de cet auteur par les Libyennes (Hérod., IV, 188, 189) et, dans les temps anciens, — fait sans doute ignoré d'Hérodote — par les Arcadiennes et les Athéniennes (1). On demandera peut-être quel rapport il peut y avoir entre la peau de chèvre de l'égide et le filet de l'omphalos. Consultons les lexicographes et les scholiastes, qui nous indiqueront le rapport, peu apparent au premier abord. L'explication d'Hésychius est la plus détaillée, et c'est probablement d'elle que dérivent les autres; il écrit: «αἰγίς· ὁξεία πνοή καὶ ἦν αἱ Λίβυσσαι φέρουσι δοράν· καὶ ἡ ἀπόστιλψις τῶν ὀμμάτων»; — et plus loin: «αἰγίς· ὄπλον ἐξ αἰγού. καὶ τὸ ἐκ τῶν στεμμάτων διαπεπλεγμένον δίπτυον». Sous le mot αἰγιάδες, il donne ὑμένες. Suidas, s. v. Αἰγίδας, dit: «τὸ ἐκ τῶν στεμμάτων πλέγμα καὶ τὸ διὰ στεμμάτων πεπλεγμένον δίκτυον». Bekker, *Anecd.*, p. 354, s. v. Αἰγίδες: τὸ ἐκ

(1) Un bon exemple de la coutume de porter la peau de chèvre avec la tête existe chez Élien (*Hist. An.*, I, 23). Il raconte que les poissons appelés *sargoï* avaient un goût marqué pour les chèvres et que, lorsqu'un pêcheur voulait prendre de ces poissons, il se déguisait en chèvre portant la peau de cet animal avec les cornes. «Ἀλιεύς γὰρ ἀνὴρ αἰγὸς δορᾶ ἑαυτὸν περιαμπέχει σὺν αὐτοῖς τοῖς κέρασι θαλάσσης αὐτῆς... ἐλκόμενοι δὲ οἱ σαργοὶ... κηλοῦνται ὑπὸ τῆς δορᾶς». De plus il cite (XVI, 34), de Nymphodore, une description de l'île de Sardes, célèbre, dit-il, pour les peaux de chèvres que les habitants portaient comme vêtements: «τὰς γὰρ τοὶ δορὰς τοὺς ἐπιχωρίους ἡσθῆσθαι». Même, ajoute-t-il, grâce à quelque propriété mystérieuse, φύσει τινὶ ἀπορρήτῳ, ces peaux maintenaient chez celui qui les portait la chaleur en hiver et la fraîcheur en été. Mais le mystère s'explique, quand il raconte qu'on les portait alternativement avec le poil en dedans, et en dehors. Il est intéressant d'apprendre aussi d'Élien (XVII, 34) que les plus fines toisons des chameaux caspiens servaient comme vêtements aux prêtres (οὔκουν ἐκ τούτων οἱ ἱερεῖς ἐσθῆτας ἀμφέννουνται).

τῶν στεμμάτων πλέγμα καὶ τὸ διάστημα τῶν πεπλεγμένων καὶ τὸ Διὸς ὄπλον. Les lexicographes sont donc d'accord pour attribuer au mot *aigis* une double signification, celle d'un manteau ou d'un bouclier de peau de chèvre, et celle d'un réseau de *stemma* ou bandeaux de laine. Où chercher le lien des deux sens, où trouver l'élément essentiel qui permet de donner à ces deux objets différents une commune appellation?

Chez les lexicographes, les deux significations se trouvent côte à côte ; ceux-ci, selon leur habitude, ne se sont pas embarrassés de les mettre d'accord. Eustathe au contraire, ne comprenant pas cette double signification, ne laisse pas de nous faire voir ses perplexités. En commentant αἰγίδα θυσανόεσσαν (*ad Il.*, p. 603), après un résumé intelligent et correct de la théorie d'Hérodote, théorie que lui-même accepte comme vraie, il note la seconde signification du mot : *ægis*, dit-il, signifie non seulement αἶγων δέραις, mais encore autre chose, ἄλλο τι ; et il cite le témoignage d'Ælius Dionysius, écrivain du temps d'Hadrien : « Αἴλιος μὲν γὰρ Διονύσιος φησιν αἰγίς τὸ ἐκ τῶν στεμμάτων δίκτυον », et celui de Pausanias (le lexicographe sans doute) : « αἰγίς . . . τὸ διὰ τῶν στεμμάτων δίκτυον » ; mais, ajoute-t-il, quel objet peut être ce *filet-égide*, voilà ce qu'ils n'expliquent pas. Lui-même hasarde une conjecture. Il est probable, dit-il, que ces égides sont en laine, comme par exemple lorsqu'on dit στέμματα ξήνασα (1), et les filets (δίκτυα) qu'on en fait ne sont pas exactement des filets de pêche (μὴ αὐτόχρημα δίκτυα γίνεσθαι ἀλιευτικά), mais plutôt ceux dont on se servait plus tard comme bourses (ὅποια δὲ τὰ εἰς ζώνην παρὰ τοῖς ὕστερον χρήσιμα). Si, dans le cardage, on laissait des touffes de laine brute, on arriverait justement à produire ces

(1) Eustathe cite l'*Oreste* d'Euripide (v. 12), où Électre parle des fils tissés par la Destinée pour Atrée :

ὦ στέμματα ξήνασ' ἐπέκλωσεν θεὰ
ἔριν.

Il est clair que le mot στέμματα est ici employé pour désigner non pas des guirlandes, mais simplement des fils de laine.

quasi-égides (οἷς ἐπανθοῦν τι χνοῶδες ἐν τῷ γναφρεύεσθαι ἀποτελοῖν ἂν αἰγιδοειδῆ αὐτά). Inconsciemment, Eustathe touche à la solution ; en tout cas, il met le doigt sur le nœud de la difficulté. On a donné un sens trop limité au mot égide ; ce mot s'applique à n'importe quel objet dérivant de la chèvre, robe en peau, filet de poil, ou bouclier en cuir de chèvre.

Le mot δίκτυον aussi a pris avec le temps un sens trop étroit ; pour un homme, filet ne représente guère qu'un instrument à prendre le poisson ou le gibier ; les femmes cependant se servent d'un filet pour porter leurs emplettes, pour retenir leur chevelure, elles en font même un excellent manteau sous la forme d'un châle de fine laine tricotée. A-t-on lieu de croire que chez les anciens, on s'habillait avec le filet ? Le δίκτυον était-il un ἔνδυμα ? Il est certain qu'il existait un vêtement de cette sorte appelé du nom d' ἄγρηνόν. En parlant des différentes espèces de filet, filet à jeter (δίκτυον), filet tendu (ἄρκος), Pollux (*Onom.*, IV, 116) définit l' ἄγρηνόν : « πλέγμα ἐξ ἐρίων δικτυοειδὲς περὶ πᾶν τὸ σῶμα, ὃ Τειρεσίας ἐπέβάλλετο ἢ τις ἄλλος μάντις » ; puis il décrit les divers vêtements portés sur la scène, en notant la variété des peaux de bête employées à cet usage (1). Hésychius attribue l' ἄγρηνόν au dieu Dionysos : « ἄγρηνόν δικτυοειδὲς καὶ ἔνδυμα δὲ ποιόν », et l' *Etym. magn.* écrit : « ἄγρηνόν· ποίκιλον, ἑρεοῦν, δικτυοειδές ».

Heureusement il existe une représentation de l' ἄγρηνόν ser-

(1) Je dois mes remerciements au Dr Sandys, qui m'a rappelé la description Eur., *Bacch.*, 111 :

στικτῶν τ' ἐνδυτὰ νεβρίδων
στέφετε λευκοτρίχων πλοκάμων.

Ici les difficultés, bien connues des éditeurs, disparaissent, si l'on suppose qu'un ἄγρηνόν de laine était porté par dessus la *nébride* (νεβρίς). Je dois ajouter que, pour expliquer le mystérieux στέφειν, en parlant des offrandes de libations (Soph., *Ant.*, 431 ; *Elect.*, 52, 548), je n'y voudrais trouver aucune association avec des guirlandes, aucune idée de couronnement (στέφανος), mais une allusion à l'offrande de la laine (στέμματα), sacrifice coutumier pour les divinités des régions souterraines. Dans Eur., *Oreste*, στέμματα doit évidemment avoir la signification, non pas de guirlandes, mais de fils de laine.

vant de vêtement. Un torse du Vatican (Fig. 1), publié par Gerhard, *Antike Bildw.*, Taf. LXXXIV, 3, et reproduit par



Fig. 1.

Saglio, *Dictionnaire des Antiquités*, au mot ἀγρηνόν, nous montre un prêtre portant ce vêtement par dessus le *chiton* et sous la *chlamyde*, qui est attachée par une broche(?) en forme de masque. Gerhard voit dans ce torse un prêtre d'Apollon ; il est peut être plus plausible encore d'y reconnaître, avec M. Saglio, un prêtre de Dionysos ; en tout cas, c'est sans aucun doute un prêtre habillé en *mantis*. M. Saglio note l'analogie de ce vêtement avec le réseau de l'omphalos.

Le lecteur aura deviné ma conclusion : le δίκτυον de l'omphalos n'était autre chose que son ἀγρηνόν, son vêtement ou son manteau de peau de chèvre, son égide, le fillet de poil tricolore ou tissé n'étant qu'une transformation adoucie du rude vêtement de peau.

Il était naturel de vêtir l'omphalos, la pierre de l'ὄμφη, la sainte voix prophétique ; n'était-elle pas en effet un ἑμψυχος λίθος, une haleine vivante, un objet quasi-humain, qu'il fallait chérir et dorloter comme un enfant ? On objectera peut-être qu'il ne reste à Delphes aucune trace d'une telle croyance, que l'omphalos de Delphes (Fig. 2, p. 259) n'était que le siège vénéré, le trône mantique d'Apollon ; et ce sera vrai pour l'omphalos. Mais il existait à Delphes une autre pierre, celle de Kronos, qu'on arrosait d'huile tous les jours, et enveloppait de laine brute aux jours de fête (Paus., X, 24, 5). M. J. G. Frazer, dans son commentaire sur Pausanias cite des exemples de rites analogues chez les peuples sauvages ; mais il n'est pas nécessaire de chercher des analogies parmi les barbares : dans la Grèce même, la coutume existait ; on habillait une pierre de vêtements fins, on la traitait comme un enfant vivant. J'ai déjà eu occasion (*Delphika*, *JHS*, 1899, p. 240) de parler du λίθος αὐδήεις du poème des *Lithika*, la pierre donnée par Phébus à Hélé-nus. On traitait cette pierre absolument comme si elle eût

été un tout jeune enfant; on la lavait, on l'habillait de fins vêtements, enfin celui qui consultait l'oracle la berçait dans ses bras, jusqu'à ce qu'elle fit entendre sa voix :

ἑνὰ φ δ' ἐνὶ πέτρων ἐχέφρονα πίδακι λούων
φάρεσιν ἐν μαλακοῖσιν ἄτε βρέφος ἀλδήσασκε
καὶ θεὸν ὥς λιπαροῖσιν ἀρεσσάμενος θυέεσσιν.

(Lith., v. 362-6).

Évidemment cette pierre n'était pas autre chose qu'un omphalos, prononçant des *omphae*. De plus, dans la description de



Fig. 2.

l'aspect du λίθος αὐδῆεις, on trouve un souvenir de l'ἀργηρόν avec son fin réseau tissé, αἰγίδες ὑμένες.

ἀμφὶ δέ μιν κύκλῳ περὶ τ' ἀμφὶ τε πάντοθεν ἴνες
ἐμπερέες ῥυτίδεσσιν ἐπιγράβδην τανύονται.

(Lith., v. 358-9).

L'omphalos donc, la pierre qui parle, portait le vêtement du *mantis*. A l'origine, le *mantis* était simplement vêtu de peau de chèvre comme ses concitoyens, puis, bien longtemps après que ceux-ci eurent adopté des tissus différents, le prophète, suivant les habitudes conservatrices du sacerdoce, garda sa peau de chèvre comme robe de culte. Il est possible aussi qu'il dût porter la peau de l'animal sacrifié, afin de se concilier le dieu, en se confondant autant que possible avec la victime. Voilà au moins ce qui semble avoir été le motif du culte d'Oropos (Paus., I, 34, 5), selon lequel quiconque voulait consulter Amphiaraios sacrifiait un bélier et se couchait ensuite sur la victime en attendant la révélation du rêve : « κριὸν θύσαντες καὶ τὸ δέρμα ὑποστρωσάμενοι καθεύδουσιν ἀναμένοντες δῆλῳσιν ὀνειράτος ».

Reste à considérer l'étymologie du mot ἀγρηνόν. Au premier abord, on y pourrait voir la même racine que dans le verbe ἀγρεύω, chasser. Remarquons pourtant que, s'il faut croire Pollux et Hésychius, le mot était exclusivement employé pour désigner une robe ou un vêtement, et ne s'appliquait jamais au filet de chasse. Notons aussi qu'Hésychius cite l'autorité d'Ératosthène pour une forme γρῆνον ou γρῆνον. Serait-il possible — je ne suggère cette conjecture qu'en passant — que cette forme soit la même que γρῖνον, citée par Eustathe comme la forme éolienne de ῥῖνος, peau de bête? En ce cas, l'α ne serait que *prosthétique* et le mot ἀγρηνόν signifierait, comme le mot égide, ce qui est fait d'une peau de bête, et aussi le filet ou vêtement fait de poil. Eustathe parle aussi du mot γριπεύς comme ὁ ῥάπτων ἀλιευτικὰ δίκτυα.

Quelle que soit l'étymologie du mot ἀγρηνόν, il est prouvé que le filet pouvait servir comme vêtement; on demandera si on employait jamais le vêtement comme filet. Le Pr. Ridgeway a eu l'obligeance de me raconter qu'en Irlande on a connu des moines qui prenaient le poisson avec leur capuchon; mais je n'ai pas trouvé d'habitude analogue chez les Grecs. Il est cependant permis de croire que le souvenir d'un filet-vêtement hantait l'esprit d'Eschyle lorsqu'il écrivait :

ἄπειρον ἀμφίβληστρον ὥσπερ ἰχθύων
περιστερίζω πλοῦτον εἵματος κακόν.

(Esch., *Ag.*, 1382).

Fatalité ironique des choses ! Ce fut son *égide* que Clytemnestre jeta sur son mari !

Disons un mot pour conclure sur les relations du *gorgoneion* avec l'omphalos. Dans son édition de l'*Ion* d'Euripide (Introduction, p. XLVI), le Dr Verrall commente les lignes :

XO. ἄρ' ὄντως μέσον ὀμφαλὸν
γᾶς Φοίβου κατέχει δόμος ;
ION. στέμμασί γ' ἐνδυτόν· ἀμφὶ δὲ Γοργόνες.

(Eur., *Ion*, v. 225).

et fait l'intéressante suggestion que les Gorgones dont parle le poète étaient de grossières représentations placées de chaque côté de l'omphalos, formes vagues, connues quelquefois sous le nom de *Moiræ*, les Destinées, mais que les prêtres de Zeus disaient être ses aigles. Sans discuter cette explication, je voudrais toutefois la modifier. Il a été prouvé par le Pr. Ridgeway (*art. cité*) que le *Gorgoneion* sur l'égide n'est pas autre chose que la tête de la bête attachée à sa peau, portée sur la poitrine en guise d'ἀποτροπαῖον, comme on le voit encore de nos jours chez les peuples sauvages. Supposons que l'omphalos ait porté à l'origine un vêtement de peau de chèvre ; la tête y restera attachée ; voilà déjà un *gorgoneion*. L'omphalos étant sphérique, il est possible qu'on y ait employé deux peaux pour le bien draper ; en ce cas, la seconde tête nous fournira le deuxième *gorgoneion*. Plus tard, lorsqu'on eut remplacé le vêtement de peau par un filet en laine, les deux *gorgoneia* ont bien pu y rester comme broches ou masques, gardant toujours leur valeur prophylactique ou fatale. En dernier lieu, quand l'omphalos passa avec l'oracle à Zeus et à Apollon, on les aurait remplacés par les aigles de Zeus. L'expression στέμμασι γ' ἐνδυτόν s'accorde très bien avec la notion

du vêtement ἀγρηνόν, et les mots ἀμφὶ δὲ Γοργόνες s'appliqueraient à la position des masques. Tout cela, il est vrai, n'est qu'hypothèse pure; toutefois on doit noter que les relations entre les aigles et l'omphalos sont des plus vagues et des plus variables. Dans le relief de Sparte, ces oiseaux sont posés sur un piédestal, un de chaque côté de l'omphalos; sur les statères de Cyzique, ils y sont accrochés d'une façon maladroite; dans la majorité des représentations de l'omphalos les aigles ne paraissent pas du tout. Aussi leur présence n'explique-t-elle aucunement la phrase d'Ion, ἀμφὶ δὲ Γοργόνες, *des deux côtés*. Au contraire, notre conjecture est en quelque mesure confirmée par la glose d'Hésychius (1): Γοργόνες· αἰγίδες, οἱ δὲ τὰ ἐπὶ τῶν αἰγίδων πρόσωπα. Il parle ici des Gorgones et des αἰγίδες comme étant identiques, ce qui n'offrirait aucune difficulté, si la Gorgone n'était que la tête de chèvre attachée à la peau.

JANE E. HARRISSON



(1) Cette glose a été notée en premier lieu, je crois, par Wieseler (*Intorno all' omphalo del fido*, *Annali*, 1857, p. 1781, à propos de l'extrait des lexicographes sur le mot αἰγίδα. Il en conclut que les mots στέμματα et Γοργόνες sont pour ainsi dire en apposition, et il traduit στέμματα *fascie di lana*, Γοργόνες, *una rete composta di fascie di lana*, interprétation, selon moi, impossible à maintenir.

INSCRIPTIONS DE THASOS

Les inscriptions suivantes ont été copiées dans le village de Liména, capitale de l'île de Thasos (1), pendant un séjour que nous y fîmes, M. Perdrizet et moi, à la fin de Juillet 1899. M. Perdrizet a bien voulu me laisser le soin de les publier. Je suis heureux de pouvoir l'en remercier ici et reconnaître tout ce que j'ai appris de son expérience et de ses conseils pendant les six semaines que dura notre voyage commun.

(1) Sauf les nos 12, 25 et 26, qui appartiennent à la collection du Dr. Christidis. Le Dr. Christidis nous a reçus à Panaghia avec cette bienveillance et cette cordialité que connaissent tous les voyageurs qui ont passé à Thasos. Nous le prions de recevoir ici l'expression de notre gratitude.

(2) La bibliographie relative à Thasos, en particulier celle qui concerne les voyages dans l'île, se trouve dans les *Thasiaca* de Jacobs, p. 1-5, et dans un article du même auteur *A(thenische M(ittheilungen)*, XXII, 1897, p. 113 sq. Je crois utile de reprendre ici la bibliographie des inscriptions qu'il n'a indiquée que sommairement: *CIG*, 2161-2164 et addenda 2163 c-g. — Rœhl, *IGA*, 378, 379, 380. Cette dernière, trouvée à Olympie (cf. Lœwy, *Inscr. griech. Bildhauer*, n° 29), est retirée à Théagénès de Thasos par M. Foucart (*BCH*, XI, 1887, p. 289 sq. = *Inscriften v. Olympia*, n° 153, p. 263 6) et attribuée à Dorieus de Rhodes. — (*Ancient greek inscriptions in the Brit. Museum*), II, 207. — Miller, *Revue Archéologique*, 1865², p. 139-147, 368-377, 438-444; 1866¹, p. 276-284, 419-426; 1866², p. 58-63; 1869², p. 142-150; 1870², p. 100; 1873¹, p. 40-45, 152-158; 1874¹, p. 322-327, 409-415; 1875¹, p. 377; 1879¹, p. 282-290. *Journal des Savants*, 1872, p. 40-60, 231-251. *Annuaire de l'Association des Études Grecques*, 1872, p. 167-189. — Adert, *RA*, 1866¹, p. 419-423. — Perrot, *RA*, 1861, p. 283-289; *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 1864, 2^e série, I, p. 1-103. — Conze, *Reise auf den Inseln des thrakischen Meeres*, Hanovre, 1861, p. 1-41. — Bergmann, *Hermes*, III, 1869, p. 233-242. — Dumont, *AdM*, 2^e série, VI, 1871, p. 1-74. — S. Reinach, *BCH*, VI, 1882, p. 443; VIII, 1884, p. 46 = *Ephemeris Epigr.*, V, p. 609, n° 1435. *Chroniques d'Orient*, I, p. 77-8, 235, 350-1, 419, 548, 637, 697; II, p. 248, 458. — Bechtel, *Thasische Inschriften des ionischen Dialekts in Louvre. Abhandlungen der kœnigl. Gesellschaft der Wiss. zu Gœttingen.*, XXXII, 1884, p. 206; XXXIV, 1887. — Papadopoulos Kérameus, *Sylloge de Constantinople*, Παράρτημα IZ', 1886. *Die Inschriften des ionischen Dialekts* *ibid* — Hicks, *Journal of Hellenic Studies*, VIII, 1887, p. 401-

Sur les murailles de la ville ancienne, nous avons revu la plupart des lettres archaïques reproduites par Conze(1). En voici deux groupes qui lui avaient échappé :

1. Sur une orthostate

ΙΞΜ

2. Pierre d'assise.

ΛΞ

La forme Λ du γ est déjà connue à Thasos (relief du Louvre, *IGA*, 379) et se retrouve à Paros. La date peut être déterminée avec une certitude presque complète. Ces marques de carriers doivent être en effet contemporaines de la construction des murs de la ville (cf. Παρμένων μ' ἐποίησε] Conze, *l. l.* = *IGA*, 378), qui suivit de près la tentative d'Histiée de Milet en 494 (2). Nous avons donc là un terme de comparaison très précis pour le classement chronologique des inscriptions thasiennes archaïques et la paléographie de ces inscriptions. D'autre part, le décret trouvé par Bent. publié par Hicks et commenté à nouveau par Szanto nous donne un spécimen de

409, 414-433 (inscriptions découvertes par J. Bent dans ses fouilles de 1886). — E. Szanto, *AM*, XV, 1890, p. 72-83. — De Ridder, *BCH*, XVII, 1893, p. 125-127. — Jacobs, *Thasiaca*, Berlin, Weidmann, 1893. — Wilhelm, *Eranos Vindobonensis*, Vienne, 1893, p. 240-252. — Kern, *AM*, XVIII, 1893, p. 257-271. — Jacobs, *AM*, XXII, 1897, p. 113-138 (*Die Thasiaca des Cyriacus von Ancona im Codex Vaticanus* 5250). — Hoffmann, *Die griechischen Dialekte*, III, p. 34-38, n° 67-74. — Dittenberger, *Sylloge* II, p. 631, n° 788. — Gelzer, *Byzantinische Zeitschrift*, III, 1894, p. 24 (inscription chrétienne reprise par S. Benay, *Échos d'Orient*, 1900, IV, p. 93). Les inscriptions de Thasos ont été réunies par Dimitsas dans son livre *Ἡ Μακεδονία*, Athènes, 1896.

(1) *Reise*, p. 12, pl. IV, 1-9, 13-15. Les lettres pl. IV, 1, sont mal reproduites. Nous avons lu **FN ΠΡΟΙ**; de même celles du n° 2. **VI** **⊥**. Au numéro 15 Παρμένων μ' ἐποίησε, le ρ n'est pas **Ρ** mais **Ϛ**, forme qui se retrouve dans d'autres inscriptions de l'île (v. plus bas) et à Paros, métropole de Thasos, cf. *IGA*, 401. Je crois donc qu'il faut supprimer la première forme parmi les formes du ρ thasien dans le tableau dressé par S. Reinach, *Traité d'épigr. gr.*, p. 187.

(2) Hérod., VI, 46 : Οἱ γὰρ δὴ (ἄ)σσιοι, οἳ αὖτὸ τοῦ Ἰστιαίου τοῦ Μηλιαίου πολιορκηθέντες... ἐγρέωντο τοῖσι γράμμασι... τεῖχος ἰσχυρότερον περιβαλλόμενοι. Le premier mur était sans doute de terre ou de briques.

l'écriture des inscriptions thasiennes vers la fin du cinquième siècle. S'il ne fournit pas un point de repère aussi précis qu'on le désirerait, il reste cependant, de tous les documents de cette époque à Thasos, celui que nous pouvons dater avec la plus étroite approximation (1). Les caractères graphiques de ce décret sont ainsi analysés par Hicks: les branches de $\mathcal{M}$ et Σ sont nettement divergentes; la haste droite du $\mathcal{N}$ ne touche pas la ligne. La barre médiane de $\mathcal{E}$ est égale en longueur aux deux autres. $\odot$, $\circ$, $\cup$ sont un peu plus petits que les autres lettres. Lettres simples et nettes; gravure $\sigma\tau\omicron\iota\chi\eta\delta\acute{o}\nu$; $\omicron\upsilon$ n'a pas encore pris partout la place de $\circ$.

L'inscription du relief du Louvre, représentant Apollon, Hermès et les Nymphes, est aussi datée avec une approximation suffisante. On s'accorde à placer ce monument avant la conquête de l'île par Cimon, c'est à dire vers 465 (2). $\mathcal{E}$ et $\mathcal{H}$ y ont leur valeur habituelle. Mais $\circ = \cup$, $\omega = \circ$; $\beta = \mathcal{C}$; $\gamma = \wedge$; $\zeta = \mathcal{I}$; $\theta = \odot$; $\lambda = \Gamma$. $\mathcal{M}$ a les hastes latérales divergentes; $\mathcal{N}$ a la haste gauche oblique et la droite plus courte; le ρ a la boucle très pansue; l' υ a la forme ∇ ; $\varphi = \Phi$ et Φ ; $\chi = \mathcal{X}$. Le θ a la grandeur des autres lettres, mais ω est un peu plus petit. Parmi les huit textes qui suivent, les quatre premiers sont, je crois, antérieurs à 465; les autres seraient compris entre cette année et 410. Dans leur ensemble, ils offrent une image qu'on peut croire complète de l'écriture thasienne, des premières années du cinquième siècle au premier quart du quatrième.

3. Pierre dans le mur de la tour « génoise ».

$\xi \circ \Phi$

Grandes lettres archaïques, irrégulièrement gravées. Sans doute une marque de carrier. Époque des inscriptions du mur.

(1) Hicks indique 441; Szanto, 407; Wilhelm, *Eranos Vind.*, p. 242, semble penser à 399; Judeich, *Kleinasiat. Studien*, p. 95, n. 1, à 389. Hoffmann, *Griech. Dial.*, III, p. 36, n. 72, revient à l'opinion de Hicks.

(2) Sur la date de cet événement, cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, II, p. 413, n. 2. Sur le relief du Louvre, Michaëlis, *Arch. Zeitung*, 1867, p. 3 et note 4; Collignon, *Hist. de la Sculpt. gr.*, I, p. 277.

4. Dans une marche, près de la fontaine turque; m.bl. — Grandes lettres archaïques de 0^m.07.

Ε Ρ Μ Η

L' ε et le ρ sont ceux qui se rencontrent sur les inscriptions du mur. Le μ n'a pas les deux moitiés parfaitement symétriques et la haste droite est légèrement courbe. Les deux hastes de l' Η ne sont pas parallèles.

Le culte d'Hermès à Thasos était déjà attesté par le relief du Louvre, et par certaines monnaies (1).

5. Fragment archaïque, encastré dans le mur de la maison de Κωνστάντης Θεολογίτης. La pierre est brisée à droite et à gauche, complète en haut; m.bl., haut. 0^m.20, larg. 0^m.34. Lettres de 0^m.02.

ο ρ μ ρ ε μ ⊗ ρ { ρ ε ρ ε . . . ρον πένθος πέλε
 ρ ι μ μ ρ ι ρ α κ ι χ η ι . . . λιν μοῖρα κίχνη θα . . .

La gravure est profonde et nette, mais les lettres ne sont pas très régulières. L' Α n'a pas les branches symétriques, et la barre transversale est légèrement oblique; l' Ε a les traits horizontaux égaux et très courts. La croix à l'intérieur du ⊗ ne s'était pas encore rencontrée à Thasos, mais elle se trouve dans les inscriptions de Paros (2). De même, pour la forme du lambda (3) ρ (= ρ dans l'inscription du relief du Louvre). La haste droite du μ est plus divergente et plus courte que la gauche. Celle du ν est aussi plus courte et oblique. L' ω a la valeur d' ο et se termine par deux traits divergents (4), courbes à la ligne 1 et droits à la ligne 2. Le ξ a les angles arrondis, comme dans une inscription de Paros (5). La pierre doit appartenir aux premières années du cinquième siècle.

(1) Preller-Robert I³, p. 386, n. 2.

(2) *IGA*, 402-404.

(3) *Ibid.*, 404, l. 4 et 2.

(4) *Ib.* 400, l. 4; cf. une inscription de Périnthe-Héraclée, reproduite dans les *Arch. epigr. Mittheil.*, 1896, p. 63.

C'est un fragment de distique funéraire. Les premières lettres doivent être la fin d'une épithète comme [πικ]ρόν ou [λυπη]ρόν. On peut rapprocher une inscription d'Amorgos (Kaibel, *Epigr.*, n° 219).

Κλεομάνδρου τόδε σῆμα τ[οῦ] ἐν πόντῳ κίχῃ μοῖρα
δακρυόεν δὲ πόλει πένθος ἔθηκε θάνων.

6. Dans le μαγαζί de B. Γ. Σοῦλτος. Marbre blanc, brisé à droite et en bas; l. 0^m.25; haut. des lettres 0^m.015. L'inscription a été publiée par S. Reinach, en caractères épigraphiques, d'après un estampage du Dr. Christidis (*Chr. d'Or.*, I, p. 697), et complètement par Hoffmann (*Die griech. Dial.*, III, p. 34, n° 68). Je la redonne ici, le fac-simile des *Chroniques d'Orient* n'étant pas tout à fait satisfaisant.

Η Κ Α Ι Ω Ν Τ Ω Μ Ν Η Μ Α
Τ Η Ρ Ε Σ Τ Η Σ Ε Θ Α Ν Ω Σ
Γ Ε Α Ρ Ε Τ Η Ι Ω Υ Λ Α Ρ
Ι Ξ Ο Σ Α Ν Ε Σ Ω Φ Ξ Ω Μ

*Η κα[λ]όν τὸ μνήμα [πα]-
τῆρ ἔστησε θανούσ[τη]
Λεαρέτη· οὐ γὰρ [ἔτ]-
ι ζῶσαν ἐσοφσόμ[εθα].

Reinach, l. 1 Γ. — l. 2 Ο. — l. 3 Η·Ι

ζ = Ξ (inscription du relief du Louvre Ξ, cf. Paros *IGA*, 401, l. 5); φ = Φ (inscription du relief du Louvre ΦΦ); γ = Λ; Λ = Γ: ρ = R; υ = V (la même forme dans l'inscription du relief et à Paros, *IGA*, 401, l. 3). ξ a les angles aigus. L'ω et l'ο comme dans l'inscription précédente. La forme du © qui a le point à l'intérieur semble indiquer une époque un peu plus basse.

Les quatre inscriptions qui suivent sont postérieures à l'inscription du relief d'Apollon et des Nymphes, mais antérieures au décret de Hicks. Elles sont donc comprises — dates moyennes — entre les années 465 et 400.

7. Dans le μαγαζί de B. Γ. Σοῦλτος. Marbre blanc; haut. 0^m.21, l. 0^m.17, lettres de 0^m.011.

Α Θ Η Μ Α Ι Σ
Δ Η Μ Η Τ Ρ Ι

*Αθηναῖς
Δημήτρι.

Le ζ a une forme inattendue : les branches parallèles et inégales, les traits obliques intérieurs asymétriques, celui du bas coupant la branche inférieure au tiers environ de sa longueur. Mais la barre transversale de l' Δ, qui est oblique dans le deuxième Δ d' Ἀθηναίς, la quatrième branche du Μ plus courte que la première, la haste droite du Ν plus courte et oblique, le peu d'espacement des lignes, et le caractère même de la gravure, nette et profonde, mais irrégulière, permettent d'assigner à cette inscription une date assez haute dans la seconde moitié du cinquième siècle.

L'inscription a été publiée par S. Reinach (*Chr. d'Or.*, I, p. 697), et complétée: Ἀθηναίς Δημητρί[ου]. Elle est complète par soi et c'est une dédicace à Déméter. Le nom d' Ἀθηναίς ne s'était pas encore rencontré à Thasos. Le culte de Déméter y est déjà connu par les textes. La vierge parienne Kléoboa l'avait apporté dans l'île, sur la barque de Charon, trois générations avant Archiloque (1), et Polygnote avait placé cette Kléoboa dans la Lesché de Delphes (2). Thasos est appelée une fois Δημήτερος ἀκτή (3). Archiloque avait composé des hymnes en l'honneur de Déméter et de Dionysos qui était adoré avec elle (4). Tous deux sont représentés sur les monnaies de l'île : Dionysos, sur les belles monnaies frappées à la fin du cinquième et au commencement du quatrième siècle ; Déméter, sur certaines monnaies du troisième qui portent au droit la tête de la déesse voilée, et au revers l'image des Kabires (5). Cf. encore Kaibel, *E.G.*, 324.

8. Dans une maison de Liména. Marbre blanc, haut. 0^m.20, l. 0^m.80; lettres de 0^m.018. *Musée du Louvre. Département des Antiquités gr. et rom. Acquisitions de l'année 1899*, n° 23, p. 4.

Α	Γ	Ι	Σ	Μ	Ι	Δ	Ι	Ἀρτέμιδος
Σ	Π	Α	Υ	Γ	Ι	Η	Ξ	Ἐπαυγίης
Κ	Α	Τ	Η	Ξ				Ἐκάρτης.

(1) Paus., X, 28, 3.

(2) Paus., X, 28, 3; cf. Frazer, V, p. 373.

(3) Denys le Périégète, 523; cf. Léo Bloch dans Roscher, *Lexicon*, II, p. 1303.

(4) O. Müller, *Litt. gr.*, II, p. 10 de la trad. fr.; Croiset, *Litt. gr.*, II, p. 185-6.

(5) Head-Svoronos, *Ἰστορ. Νομ.*, I, p. 335-36.

La surface de la pierre est très usée. La gravure στοιχηδόν est fine et très soignée. On ne peut rien dire de la forme des Ε; l. 1, Ω est très probable, mais n'est pas certain. A noter la forme d'Υ, qui a les branches courbes.

L'identification d'Artémis et d'Hécate semble surtout s'être produite dans les cités ioniennes (cf. Schreiber dans Roscher, *Lexicon*, I, p. 572, qui cite *CIA*, I, 208 et *BCH*, VI, p. 344). A Thasos, l'identification a pu être facilitée par le voisinage de Samothrace, où le culte orgiastique d'Hécate était célébré dans la grotte Zérynthienne, et où l'on connaît au moins une dédicace Ἀρτέμιδι ἐπηκό[ωι] (1). Dédicaces thasiennes à Artémis : Conze, *Reise*, p. 32; *JHS*, 1887, VIII, p. 417, n° 17. L'épithète ἐπαυγία est nouvelle et le mot lui-même ne figure pas dans le *Thesaurus*. On y trouve ἐπαυγάζω, *luminis radiis illustro, splendorem affero*, — et ἐπαύγασμα, *splendor*. Cette divinité est donc la même que l'Artémis φωσφόρος, σελασφόρος, δαδοῦχος, qui se rencontre si souvent dans les textes et sur les monuments.

9. Dans le mur de la maison du proèdre Κώστας, à côté de l'inscription ORDOFIASIR publiée par S. Reinach, *BCH*, 1884, VIII, p. 47 = *Eph. Epigr.*, V, n. 1435. Haut. 0^m.40, avec une moulure de 0^m.05; l. 0^m.53. Lettres de 0^m.23. Les ο et ω plus petits que les autres lettres.

Τ	Ι	Λ	Η	Ξ	Ι	Κ	Ρ	Α	Τ	Ε	Ω	Ξ	Τιμησιγράτε(ο)ς
Τ	Ι	Λ	Ε	Ο	Φ	Α	Ν	Ε	Ω	Ξ			τ(οῦ) Γεοφάνε(ο)ς

Les premières lettres seules sont gravées στοιχηδόν. La forme de lettres se rapproche beaucoup de celle qui est décrite par Hicks. Même dans notre inscription la branche médiane de l'Ε est un peu plus courte que les deux autres, et la boucle du Φ est ellipsoïdale alors qu'elle est circulaire dans la pierre trouvée par Bent. Mais la forme du Ν qui a encore la haste gauche inclinée, et surtout le remplacement d'ο par ω, et réciproquement, indiquent une date antérieure. Le nom Γεωφάνης est nouveau.

Cette forme de l'épitaque paraît avoir été assez répandue

parmi les Ioniens : à Périnthe-Héraclée (*Arch. epigr. Mittheil.*, 1896, p. 63); à Samos (*IGA*, 363, 387).

10. Stèle pavée dans le chemin qui mène de la tour « génoise » au konak. M. bl., h. 1^m.40, l. 0^m.33. Lettres de 0^m.025.

Ο	Ξ								
	Γ	Ο	Ρ	Α	Ι	Ο			
Θ	Α	Ξ	Ι	Ο					

[Δ]ιὸς
Ἀγοραῖο(υ)
Θυσίο(υ)

La forme des lettres, comme dans le décret de Hicks. De même σ a sa valeur et $\sigma = \sigma\upsilon$, comme encore dans l'inscription trouvée par Kinch (1). La pierre peut appartenir aux premières années du IV^e siècle ou aux dernières du cinquième. Une dédicace à Zeus Agoraios a été trouvée par M. Heuzey, gravée sur un rocher, au col de Pletvari en Macédoine (2). La nôtre était sans doute une borne placée sur l'agora même de Thasos, considérée, non pas comme marché, mais comme centre politique de la cité.

11. Maison de Γεώργης Βαρβαλίας. Grandes lettres de 0^m.05.

Γ Ν Π Ρ Ο

IV^e siècle.

12. A Panaghia. Collection du Dr. Christidis. Provenance, Liména. Stèle de marbre blanc, à fronton, brisée en bas; dégrossie par derrière. Haut. conservée 0^m.48; l. à la hauteur de l'inscription 0^m.22; hauteur des lettres 0^m.015-0^m.025.

Α	Ξ	Κ	Λ	Η	Π	Ι	Ο	Δ	
Λ	Ρ	Ο	Ξ						
Ε	Λ	Λ	Α	Ν	Ι	Λ	Ν	Ο	Ξ

Ἀσκληπιοδ-
ωρος
Ἑλλανίωνος.

A noter la forme de Γ Λ. IV^e siècle.

(1) Hoffmann, *Griech. Dial.*, III, p. 37, n° 73. Sur la date, cf. Jacobs, *Thasiaca*, p. 31 2.

(2) *Misc. de Macédoine*, p. 327, n° 132. Saglio, *Dict. des antiq.*, (Jupiter), V, p. 695, n. 22.

13. Même endroit. Fragment d'un catalogue de théores, complet en haut; de la colonne de gauche il ne reste qu'un Σ . Lettres de 0^m·018.

Σ $\begin{matrix} \text{K} \\ \Sigma \Phi \end{matrix}$
 $\frac{\wedge \Upsilon \Delta}{\Pi \Upsilon \Theta,}$
 $\Theta \rho \text{A} \Sigma$
 ρA

La forme des lettres est celle de l'inscription 8 de Bechtel, dont l'estampage est reproduit par Jacobs (pl. II, 2), et qui ne peut pas être plus ancienne que le quatrième siècle (*Thasiaca*, p. 37).

14. Dans la vigne Δημητριάδης, près de l'inscription de Hicks (*JHS*, 1887, VIII, p. 417, n° 19), mais plus haut. Autel de marbre blanc mouluré haut et bas; h. 0^m·80, l. sans la moulure 0^m·35. Lettres de 0^m·025.

ΕΓΛΕΚΤΟΣ ΚΑΙ
 ΠΙΝΥΤΗ
 ΝΕΜΕΣΕΣΙΝ
 ΕΥΧΗΝ

Ἐγλεκτος καὶ
 Πινυτῇ
 Νεμέσεσιν
 εὐχῆν.

Le nom d'Ἐγλεκτος est connu à Thasos (*JHS*, 1887, VIII, p. 424, n° 27). Quant à celui de Πινυτῇ, il reste douteux, la pierre étant très usée à cet endroit.

Au dessus de l'inscription publiée par Hicks (n° 19) se voit un relief qui a beaucoup souffert, mais où l'on reconnaît encore une représentation de Némésis portant la coudée. Hicks écrit : « The locality is not specified. Perhaps from the temple at Alki ? » En réalité, l'inscription est encore dans la région même où elle a été trouvée, et — cela est à noter — près du théâtre. C'est de là aussi que provient le relief reproduit dans l'article *Némésis* du *Lexicon* de Roscher (III, p. 157-8, Rossbach). Ainsi à Thasos, comme à Patras, comme à Olympie, près du stade, il y avait, près du théâtre, plusieurs monuments

consacrés à cette déesse, dont le rapport avec les jeux a déjà plusieurs fois été signalé (1). Le pluriel Νεμέσειν nous est expliqué par le relief reproduit dans l'article de Rossbach, qui porte, il est vrai, Νεμέσει, mais qui nous montre trois images de la déesse, deux vêtues de la tunique longue et, portant de la main gauche la coudée à l'épaule, la troisième, en tunique courte, tenant de la main droite la balance, et ayant à ses pieds la roue de Tyché (2).

15. Chez Θανάσι Βάλμα, derrière la maison, dans le mur de l'enclos. Petite stèle de m. bl., trouvée dans cet endroit même. Larg. 0^m.27, ép. 0^m.10. Lettres de 0^m.02.

Α Σ Κ Λ Η Π Ι Ω
Ε Π Η Κ Ο Ω Θ Ε
Ω Α Ι Ι Ο Σ Π Α Γ
Κ Ρ Α Τ Ι Δ Η Σ

Ἀσκληπίω
Ἐπηκόω θε-
ῶ Ἀἴλιος Πα[γ]-
κρατίδης.

Le culte d'Asclépios est bien connu à Thasos : dédicaces à Asclépios, *RA*, 1865, XII, p. 140, n° 2 et 5 (Liména) ; *JHS*, 1887, VIII, p. 414 et 416, n°s 13 et 16 (Alki) ; — mention du prêtre et du χωρίον d'Asclépios, *Hermes*, 1869, III, p. 239 (Liména). Miller et Bent ont chacun cru retrouver l'emplacement de l'Asclépicion. Thanasi Balma, qui avait découvert cette inscription en fouillant dans son jardin, à l'extrémité orientale du village, nous déclara qu'à une assez faible profondeur il avait rencontré un dallage de marbre. Il se pourrait que là fût réellement le sanctuaire d'Asclépios.

16. Fragment dans la maison de Γιώργης Πεπώνη. Complet à gauche.

Ο Δ Η Μ
Σ Α Μ Ο Ν Η Ρ Ω Δ

Ι Ὅ δ ἤμ[ος]
Σάμον Ἡρώδ[ου]

(1) A. von Premierstein, *Nemesis und ihre Bedeutung für die Agone*, (*Philologus*, 1894, p. 400 sq.) ; Perdrizet, *BCH*, 1900, p. 601.

(2) L'inscription que porte ce relief, reproduite par Rossbach, avait déjà été publiée plus complètement par Hicks (n° 18), et la lacune de la quatrième ligne restituée d'une manière très vraisemblable, d'après d'autres monuments de ce genre trouvés à Thasos : ἐπὶ λολαῖς ἐρχίν.

ΚΟΣΜΟΠΟΛ		κοσμόπολ[ιν]
ΤΑΣ ΤΟΥ ΓΕΝΟ		τάς τοῦ γέν[ους]
ΦΙΛΟΤΙΜΙΑΣΚ	5	φιλοτιμίας κ[αί]
		[εὐεργεσίας]
		

La restitution; sans être certaine, est probable. Je suppose qu'à la ligne 7 il faut suppléer un participe avec le sens de « ayant continué, imité, égalé... ». Le pluriel φιλοτιμίας est rare, mais non sans exemple; il a ici le sens de « libéralités » comme dans ce passage de Plutarque, *Nic.*, 3 : « χορηγίαις ἀνελάμβανε καὶ γυμνασιαρχίαις ἐτέροις τε τοιαύταις φιλοτιμίαις τὸν δῆμον ». Le titre de κοσμόπολις n'est pas inconnu à Thasos. L'inscription *CIG*, 2163 *c* mentionne un personnage qui est γυμνασιάρχος, ἀρχιερεύς et κοσμόπολις, et M. Perrot (*Mém. sur Thasos*, p. 44) voit en lui « un magistrat semblable à l'édile romain et chargé de la voirie, de tout ce qui concerne les constructions privées et les édifices publics ». Mais une inscription de Cibyra (*GIG*, 4380 *b*) où un certain Κέλσος Ὀρεστειανός est nommé à la fois comme φιλόπατρις et κοσμόπολις, et une autre de Lyttos en Crète (*CIG*, 2583) où ce titre se retrouve accolé à celui de ἥρως et en dehors de la liste des magistratures exercées par le personnage à qui est consacrée l'inscription, me fait plutôt penser qu'il s'agit à Thasos aussi d'un simple titre honorifique. Ce Samos, fils d'Hérode, appartenait à l'une des grandes familles de l'île. Un Ἡρώδης Σάμου est nommé *AM*, XVIII, p. 259, et un Σάμος Ἡρώδου. *ibid.*, p. 262.

17. Devant la maison d'Ἀθανάσιος Σπανός. En haut et en bas, traces d'une moulure abattue. Lettres de 0^m.035.

ΟΡ		ΜΟΡ
ΝΑΡΚΙΣΣΟΣΕΚΑΤΑΙΑΣΚΕΡΑΣΟΣΕΚΑΤ		
ΣΤΕΑΑΔΕΝΙΚΑ	<i>vide</i>	ΝΙΑΑΑΣΤΕΑΠΕΛΥ

Θρ(ᾶκες)	Μορ(μύλλωνες)
Νάρκισσος Ἑκαταίας	Κέρασος Ἑκατ[αίας]
στε(φανωθείς) ᾧ ἐνίκᾳ	νι(κήσας) ᾧ στεφα(νωθείς) ἀπελύθη

Cette Hécatée est déjà mentionnée dans un texte semblable *GIBM*, II, 207 = *CIG*, 2164. Les deux fragments publiés par Conze (*Reise*, p. 13) appartiennent à une inscription du même genre ; ils auraient depuis été transportés à Samothrace (Kern, *AM*, XVIII, p. 260 n. 1).

Je ne sais en quelles circonstances Hécatée avait donné des jeux. L'explication de Blackwelt reproduite par Bœckh n'est qu'une hypothèse. Mais il n'est pas étonnant de voir une telle initiative à Thasos, où les femmes figurent souvent dans les inscriptions avec des titres municipaux ou honorifiques (cf. *CIG*, 2162). Notre inscription pose à nouveau, sans les résoudre, quelques questions relatives à la gladiature dans les provinces orientales de l'Empire romain. Tandis que dans les inscriptions latines le nombre des couronnes équivaut à celui des victoires (A. Mau, *Inscriptioni gladiatorie di Pompei, Röm. Mittheil*, V, 1890, p. 33 sq.), nous trouvons ici une distinction très nette entre les mots στεφανωθείς et νικήσας, puisque Μουρμύλλων Πέπλος (*CIG*, 2889) a été victorieux treize fois et couronné douze. D'autre part, Αἰγίπαν, un esclave d'Hécatée (*GIBM*, II, 207) a été victorieux neuf fois et a remporté onze couronnes. Il est vrai que Bœckh donne un chiffre de soixante-dix victoires (○ pour ⊙), mais sans doute par erreur. De toutes manières, nous ne voyons pas quel rapport existait entre la victoire et la couronne, et c'est même aller trop loin que de supposer que celle-ci était réservée aux victoires les plus brillantes.

La terminologie même de ces inscriptions est obscure. Le sens d' ἀπελύθη n'est rien moins que certain. Blackwelt le rendait par *manumissio* et Bœckh par *missio*. Cette dernière interprétation est celle de Newton, et P. J. Meier l'a reprise dans une dissertation *De gladiatura romana* (Bonn 1881), que je connais seulement par la mention qu'il en fait dans un

article intitulé *Gladiatoren - relief des Museums zu Triest* (*AM*, XV, 1890, p. 162 sq.). Le relief porte l'inscription ἀπελύθη ἐξ λούδου. Mais on peut remarquer que dans tous les exemples où se rencontre l'expression ἀπελύθη ou ἀπελύθησαν (*CIG*, 6855 *f*), elle est employée isolément sans désignation numérique qui la suive. Au contraire, *CIL*, X, 7297 : *Flamma sec(utor) . . . pugnat XXXIII, vicit XXI, stans VIII, mis(sus) IIII*. Peut-on admettre que, par une coïncidence, les gladiateurs mentionnés dans ces inscriptions n'ont tous bénéficié qu'une seule fois de la *missio* (?) Je croirais plutôt que ἀπελύθη signifie *a été affranchi*, et est synonyme d'ἐλευθερωθεῖς dans l'inscription grecque du *CIG*, 2889, et de *lib(eratus)* des inscriptions latines (1).

18. Devant la maison Μαρεγγόπουλος. Même forme que la pierre de l'inscription précédente.

Ο Ο Υ Σ Ε Κ Α Τ
Α Π Ε Λ Υ Θ Η

. . . υς Ἑκατ[αίας]
ἀπελύθη.

Inscription identique au n° 16.

19. Champ d'Ἀθανάσιος Λαδίκας. Stèle moulurée en haut, publiée par Miller *RA*, 1873., XXV, p. 40 sq., d'après une copie du Dr. Christidis.

Ρ Ο Υ Φ Ξ Ν Ο Σ Γ Ρ Μ Α
Ν Ο Υ Ο Ι Ω Ν Ο Σ Κ Ο Π Ο Σ
Α Ρ Α Ψ Π Ο Λ Ε Ω Σ Ξ Π Ι Τ Ι
Μ Ι Α Κ Κ Α Ν Ω Θ Α Γ Ε Ρ Μ Α
Ν Ω Τ Ω Υ Ω Ζ Η Κ Α Ν Τ Ι
᾽ Τ Η · Κ Β · Μ Ν Η Μ Η C
Χ Α Ρ Ι Ν

5

Ῥούφε(ι)νος Γερμα-
νοῦ οἰωνοσκόπος
Ἄραψ πόλεως ἐπιτι-
μίας Κανῶθα Γερμα-
νῶ τῶ ὑῶ ζήσαντι
ἔτη κβ' μνήμης
χάριν.

L. 1. Miller ΡΟΥΦΞΝΟΣ. L'omicron se présente dans cette inscription sous trois formes différentes. Il est, à la première

(1) Bœckh complète ἐλευθερος. Mais voyez Mommsen *CIL*, V, 4544, et Henzen, *Bullett.*, 1879, p. 47, et *CIL*, VI, 40180.

ligne, en losange. La forme $\Sigma = E$ très visible sur la pierre et sur l'estampage est fréquente à Thasos à l'époque romaine.

L. 1. Miller $\Gamma \Pi \rho \mu \alpha$.

L. 4. Miller $\kappa \alpha \nu \omega \epsilon$. A. La leçon $\kappa \alpha \nu \omega \theta \alpha$. d'ailleurs restituée par Miller, se lit facilement sur la pierre.

Cette ville de Kanotha, dont le nom le plus fréquent est Kanatha, est distinguée par Waddington (*Inscr. de Syrie*, p. 535 et 549) de celle de Kanata, la première étant placée à Qanawât et la seconde à Kérak. De même, Sauley (*Numismatique de la Terre Sainte*, p. 399 et 400). Mais Mordtmann a montré (*Arch. - epigr. Mitth.*, 1884, VIII, p. 183) qu'il ne s'agit en réalité que d'une seule et même ville située à Qanawât, dont le nom a été orthographié de manière différente, et il est suivi par Warwick Wroth, *Catalogue of the gr. coins of Galatia, Cappadocia and Syria*, p. LXXXIV. Les textes qui mentionnent cette ville, grecs ou latins, sont assez nombreux. A celui que citait Miller (inscription bilingue de Genay, portant l'épithaphe de $\Theta \alpha \dot{\iota} \mu \omicron \varsigma \ \delta \ \kappa \alpha \dot{\iota} \ \text{'}\text{Ιουλιανός, . . . βουλευτῆς πόλεως Κανωθα}$, publiée dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1865, XXVIII, p. 1 sq., et reprise dans le *Bulletino dell' Istituto*, 1867, p. 204) et à ceux qu'a réunis Waddington (*l.l.*, p. 533-535), on peut ajouter *CIL*, III, 6001: tuiles de Rétie avec l'inscription *Co(hors) I F(la-via) C(anathenorum)*. La bonne lecture a été donnée par Ohlenschlager (*Das Regensburger römische Militärdiplom* dans les *Sitzungsber. der Bayerischen Akad. der Wiss.*, 1874, p. 193 = *Eph. Epigr.*, II, n° 1004). Ce diplôme mentionne la même cohorte (= *Eph. Epigr.*, II, p. 460 sq.); et des tuiles à ses initiales ont été trouvées à Ratisbonne, *COHICN* Ohlenschlager, p. 204).

Entre la haute moulure qui couronne la pierre en haut et le champ de l'inscription, est sculpté, dans un carré, un aigle. Ce peut-être une allusion à la profession du mort: cf. les stèles phrygiennes d'Æzani (Texier, I, pl. 37; Le Bas, *Asie-Mineure*, pl. 34 et 35) et surtout de Dorylée (*RA*, 1894, XXIV, pl. 5 et 6 (Joubin); *AM*, 1894, XIX, p. 315 sq. (Noack); *Nou-*

velles archives des Missions, 1895, VI (Radet). Cette image peut aussi se rapporter au culte qu'il avait le plus pratiqué pendant sa vie : sur la place qu'occupe l'aigle dans la représentation des Jupiters syriens, cf. Fr. Cumont dans *Festschrift für O. Benndorf*, p. 294.

20. Chez le boulanger Κωνσταντίνος Βάρδας, sur l'un des côtés du four. — H. 0^m.50, larg. 0^m.45. Lettres de 0^m.035. La pierre est complète.

ΕΥΝΟΥΣ ΔΕΚΜΟ
ΙΟΥΝΙΟΣ ΠΡΟΣΦΙ
ΛΗΣΧΑΙΡΕ
ΣΥΝΦΕΡΟΥΣΑΒΕΙ
ΘΥΟΣ ΠΡΟΣΦΙΛΗΣ
ΧΑΙΡΕ

Εὔνους Δέκμο[υ]
Ἰούνιος προσφι-
λῆς χαῖρε.
Συνφέρουσα Βεί-
θος προσφιλῆς
χαῖρε.

℞

La deuxième partie de l'inscription est d'une autre main que la première.

21. Dans une rigole, sur la terrasse du konak. — M. bl., h. 0^m.17, l. 0^m.95. Lettres de 0^m.04. La pierre paraît complète.

ΑΥΡ·ΑΡΤΕΜΩΝΑΡΤΕΜΩΝΟΣ
ΑΥΡ·ΣΩΙΛΩΣΠΑΥΛΟΥΚΑΙΑΓΓΑΛΜΑΤΙΣ(1)

ΦΛ·ΜΟΥΣΙΚΟΣΤΑΡΣΑ
Κ^ΑΛΙΑΓΡΟΤΕΡΙΟΣΝΕΠΩΤΟΣ ℞

Αὐρ. Ἀρτέμων Ἀρτέμωνος
Αὐρ. Ζώϊλος Παύλου καὶ Ἀγαλματίς
Φλ. Μουσικὸς Τάρσα
Κλ. Αἴλ(ιος) Ἀγροτέριος Νέπωτος.

Les deux dernières lignes sont d'une autre écriture que les deux premières.

Ἀγαλματίς est le nom de la femme de Ζώϊλος; cf. *IGSI*, 19.

(1) Les υ sont barrés, ♣.

22. A l'école. Grande plaque de m. bl., h. 0^m.50, l. 0^m.90, ép. 0^m.09.
Lettres de 0^m.04 et 0^m.05. Cf. *C. R. Acad. des Inscr.*, 8 Nov. 1885; Miller, *RA.*,
1879, p. 285.

Δ Ο , Α Λ Ξ Ρ Ι Ξ Μ Α Ξ Ι Ω
Μ Σ Ι Κ Α Σ Κ Τ Η Σ Ι Φ Ω Ν Τ

Κ Α Σ Κ Ε Λ Λ Ι Ο Σ Γ Α Ι Ο Υ & (1)

Ι Ο Υ Λ Ι Α Ν Ο Σ Φ Ι Λ Ι Π Π Ο Υ

5 Π Α Ι Σ Τ Ρ Α Τ Ο Σ Μ Α Κ Ζ Δ Ο Ν Ι Κ Ο Υ

Α Υ Ρ Η Λ Ι Ο Σ Δ Ο Λ Ι Ν Α Σ

Α Υ Ρ Η Λ Ι Ο Σ Α Ρ Ι Σ Τ Ο Κ Ρ Α Τ Η Σ Β

Φ Λ Ι Ο Υ Λ Ι Α Ν Ο Σ

Λο(ύκιος) Ουαλέριος Μαξιμο[υ]

Μείκας¹/₂ Κτησίφωντ[ος]

Κασκέλλιος Γαίου

Ίουλιανός Φιλίππου

5 Παίστρατος Μακεδονικού

Αύρηλιος Δολίνας

Αύρηλιος Ἀριστοκράτης Β

Φλ(άβιος) Ίουλιανός.

L. 1. Miller : ΟΥΑΛΞΡΙΞΜΑΞΙΜΟΥ

L. 2. Miller : ΚΗΞΙΦΩΝΤΞ

L. 3. Miller : ΚΑΞΚΞΛΛΟΣ

L. 6. Miller : manque.

L. 8. Miller : ΦΛ/ manque.

Les trois inscriptions qui précèdent contiennent plusieurs noms thraces. Voici, sauf omission, la liste de ces noms connus à Thasos:

Βείθυς *JHS*, VIII, 1887, p. 431, n° 42.

Βενδοῦς *Ibid.*, n° 11.

Δάος *Ibid.*, n° 7.

Δίζαλος *RA*, 1874, XXVII, p. 325. La forme ordinaire est Διζάλας.

(1) Les υ sont barrés à la fin des lignes 3, 4, 5, 7.

- Δολίνας *Ibid.* p. 415. Cf. les formes Δόλης, Δόλων, Dolanus, Dolucius. Thomaschek, *Die alten Thra-ker*, II, 2, *Sitzungsber. der Wiener Akad. der Wissenschaften*, 1894, p. 34.
- Δυδιγγος *AAEG*, 1872, p. 183; cf. Δυδιζ, Thomaschek, *l. l.*, p. 35.
- Ζείπας Conze, *Reise*, p. 27; *Syllogos*, 1886, p. 108.
- Ζώπυρος Conze, *l. l.*, p. 27.
- Κόδις *JDS*, 1872, p. 48; cf. Κότυς(?).
- Λάλας *RA*, 1865, XII, p. 273. Miller donne ΛΑΛΑ Σ et suppose Λάλα[γος]. Il me semble que le nom doit être rapproché du nom thrace Λάλα (Thomaschek, p. 29).
- Μεστεις Conze, *l. l.*, p. 36.
- Μίστος *RA*, 1874, XXVII, p. 410.
- Νέστις *RA*, 1865, XII, p. 145.
- Νεστοκράτης *RA*, 1865, XII, p. 270.
- Νεστόπυρις *RA*, 1865, XII, p. 268.
- Πόρις *RA*, 1865, XII, p. 146.
- Πύρις *RA*, 1865, XII, p. 269.
- Πυρίης *RA*, 1865, XII, p. 272, *JDS*, 1872, p. 58.
- Πύρρος *AAEG*, 1872; p. 176.
- Σηστοκλής Conze, *l. l.*, p. 15, pl. VIII, 1; cf. Σῆστε. Thomaschek, p. 42.
- Σάμος *AM*, XVIII, 1893, p. 258 et 262.
- Σεύθης Conze, *l. l.*, p. 18, pl. VIII, 1; *RA*, 1866, XIII, p. 283.
- Σίσιρος *JHS*, 1887, VIII, p. 417, n° 18.
- Σούδιος *RA*, 1874, XXVII, p. 326.
- Τάρσα *BCH*, XXIV, p. 263, n° 21; cf. Mordtmann, *Syllogos*, Παράρτημα II', p. 38.
- Τόρκος *RA*, 1874, XXVII, p. 410; cf. *BCH*, XVIII, p. 426.
- Ταρουσίνας *RA*, 1874, XXVII, p. 326.

Le nom « énigmatique » ΟΝΙΡΖ (Thomaschek, p. 10, d'après Pappadopoulos Kérameus, *Syllogos*, 1886, παράρτημα ΙΖ', p. 206) n'existe pas. La vraie lecture est ΟΝΙΡΑΣ, comme me

L'apprend une communication de M. Perdrizet, qui a revu la pierre au monastère de Kosphinitza. L'inscription se lit Ζῶσιμος Ἡροδότου ΟΚΑΙΟΝΙΡΑΣ = ὁ καὶ Ὀνίρας.

Quant à Παρδαλέας (*JHS*, 1887, VIII, p. 429, n° 38), ce serait, d'après Thomaschek, *l. l.*, p. 19, un nom lydien.

23. Grande plaque de marbre blanc chez Ἰωάννης Κλωνάρης.

ΕΝΔΕΚΑΕΤΗΤΑΦΟΣ ΜΕΟΥ ΑΛΕΡΙΟΥ ΠΑΙΔ
ΟΥ ΑΛΕΡΙΟΝΙΣ ΧΕΙΤΛΗΜΟΣΙΝ ΜΟΙΡΩΝ ΛΙΝΟΙΣ

ΛΟΥΚΙΟΣ ΟΥ ΑΛΕΡΙΟΥ
ΠΡΟΣΦΙΛΗΣ - ΧΑΙΡΕ
5 ΟΥ ΑΛΕΡΙΟΣ ΑΘΗΝΩΔΩΡΟΥ
ΙΖΑΕΤΗΣ ΓΥΛΥΚΛΑΥΣΤΟΝ ΑΩΡΟΜΟΡΟ
Ν ΜΕΙΩΝΙΕΣ
ΠΡΟΣΦΙΛΗΣ
ΑΘΗΝΟΔΩΡΟΣ ΟΥ ΑΛΕΡΙΟΥ ΠΡΟΣΦΙΛΗΣ ΧΑΙΡΕ

Ἐνδεκάτη τάφος μὲ Οὐαλερίου παῖδ'
Οὐαλέριον ἔσχει τλήμοσιν Μοιρῶν λίνους.

Λούκιος Οὐαλερίου
προσφιλῆς χαῖρε.
5 Οὐαλέριος Ἀθην(ο)δώρου
(ἐξ)αέτης πολὺκλαυστον ἄωρομόρο-
ν μείων [ῆ]ες(?)
προσφιλῆς.
Ἀθηνόδωρος Οὐαλερίου προσφιλῆς χαῖρε.

Les deux premiers vers sont des iambiques assez incorrects. Je ne comprends pas la construction des lignes 6-7, bien que le sens en soit clair et que je croie pouvoir assurer l'exactitude de ma copie. La forme ῆες est étrange.

24. Au lieu dit Μούργινα, à côté de l'inscription Τηλε(φ)άνεως publiée par Conze, *Reise*, p. 21. Lettres de 0^m·10 et de 0^m·03.

Α Ν Τ Ι Φ
Σ Ο Φ Ο Κ Λ Λ

Φ Ε Ι Δ Ι Π Π Ο Σ
Δ Ι Ο Ν Υ Σ Ο Δ Ω Δ Ι Ο Ν Υ Σ Ο Δ Ω Ρ Ο Σ Λ Υ
Ρ Ο Υ Η Ρ Α Ι Σ Φ Ε Ι Δ Ι Π Π Ο Υ

Ἀντίφ[ων]
Σοφοκλ[έους].

Φεΐδιππος
Διονυσόδωρου. Διονυσόδωρος Λυ...
...ηραις Φεΐδίππου.

Cette inscription reproduit les noms d'une grande famille thasienne. Conze (*l. l.*, p. 20) avait déjà retrouvé l'épigramme en vers de cet Antiphon et celle de son frère Eurymédès: leur père Sophoklès leur avait élevé un héroon corinthien, dont les soubassements sont encore visibles et dont les colonnes sont éparses en cet endroit.

25. A Panaghia Collection du Dr. Christidis. Plaque de m. bl. brisée en bas, h. 0^m·31, l. 0^m·24, ép. 0^m·07. Lettres de 0^m·03.

Ι Ο Υ Λ Ι Α Ι Α Ι Ο Υ Λ Ι	Ἰουλία Ἰουλί-
Ο Υ Π Ρ Ο Σ Φ Ι Λ Η Σ	ου προσφιλῆς
Χ Α Ι Ρ Ε	χαῖρε.
Ι Ο Υ Λ Ι Ο Σ Α Υ	Ἰούλιος Αὐ-
Ρ Ο Υ Ν Κ Ο Σ	ρουνκος
Π Ρ Ο Σ Φ Ι Λ Η Σ	προσφιλῆς
Χ Α Ι Ρ Ε Ι Ν	χαίρειν.

26. Provenance inconnue. Estampage communiqué par le Dr. Christidis.

Σ Α Ρ Α Π Ι Λ Ν	Σαραπίων
Ν Τ Ι Π Α Τ Ρ Ο Υ	[Ἀ]ντιπάτρου
Μ Α Λ Λ ὺ Τ Α	Μαλλώτα
Χ Α Ι Ρ Ε	χαῖρε.

Μάλλος, ville de Cilicie, sur le fleuve Pyrame (Strabon, XIV, p. 675; *Catal. of gr. coins in Br. Museum* — Lycæonia, Isauria and Cilicia —, p. CXVII sq.).

27. Dans le *μαγαζί* de B. Σουλτος. Marbre blanc. Lettres de 0^m 02.

ΠΑΡΑΜΟΝΟΣ
ΟΝΗΣΙΜΟΥ
ΧΑΙΡΕ

Παράμονος
'Ονήσιμου
χαίρει.

28. Au Konak de Limena. Pierre moulurée. h. 0^m 27, l. 1^m 10, ép. 0^m 62.
Lettres de 0^m 05. Marbre blanc.

ΚΤΗΣΙΦΩΝ ΖΩΣΙΜΟΥ
ΠΡΟΣΦΙΛΗΣ ΧΑΙΡΕ

Κτησίφων Ζωσίμου
προσφίλης χαίρει.

29. Chez Γεώργι Δεσπαντόπουλος, devant la porte. h. 0^m 63, l. 0^m 30.

ΔΙΟΣΚΟΣ
ΠΡΟΣΦΙ
ΧΑΙΡ
ΖΩΣΙΜΟΣ
Π
ΑΝΤΙΩΧΟΣ
ΠΡΟΣΦΙΛΗΣ

Δίος κορίδης^{?)}
προσφι[λής]
χαίρει.
Ζώσιμος
π[ροσφίλης χαίρει].
'Αντίωχος
προσφίλης χαίρει.

30. Dans l'escalier de la maison Κωνσταντίνου Γεωλοχίτης. M. bl., bursé à droite. Lettres de 0^m 04. S. Remach, *Chr. d'Or*, I, p. 637.

ΑΡΤΕΜΑΣΚΛ
ΚΟΡΑΣΠΡΟΣ
ΦΙΛΗΣ - ΧΑΙΡ

'Αρτεμᾶς Κλ....
κόρας προσφι-
λής χαίρει.

31. Dans le mur de la maison Constantinos Kazanos.

ΣΙΩΝ ΠΕΙ
ΛΕΔΟΤΟΥΤΟΝ
ΕΤΙ ΠΕΔΟΝ ΚΑΙ Σ ΤΡΩΜΑ
ΓΡΑΦΗΝΑΙ ΔΕΕΙ
ΑΙ ΠΡΩΤΟΥ ΗΡΩΟΥ^(?)
ΝΣΥΝΓΕΝΩΝ
ΠΛΑΜΥΟΙΑ ΓΕΝΕΘΕΝ^(?)
ΤΟΛΜΗΣ ΕΙΜΕΡΙΔ
(^{?)} ΓΥΝΑΙΚΟΣ ΜΟΥ
ΉΡΩΟΝ ΚΡΕΜΑΘΕΝ

32. Dans la maison de Γ. Σωτηριάδης. Relief funéraire : chasseur thrace attaquant un sanglier. A côté du cheval, court un chien. Le cheval, qui est au galop, est tenu en bride par un enfant immobile. Basse époque et mauvais travail. H. 0^m.54, l. 0^m.48. Au dessus, l'inscription :

ΡΟΥΦΟΣ ΡΟΥΦΟΥ
ΧΑΙΡΕ

Ῥούφος Ῥούφου
χαῖρε.

33. Dans le dallage d'un puits, près de la maison de l'avocat Oiconomidis. Pierre tombale en marbre bleuâtre : h. 0^m.85, l. 0^m.30. Grandes lettres très effacées, plus petites à la fin de l'inscription qu'aux deux premières lignes.

ΜΥΡΩΝ
ΙΟΥΛΙΟΥ
ΝΙΚΚ
ΔΕΥΓ
5 ΚΛΙΗ
ΕΝΘ, [ἀδελφῆ]
ΚΕΙ, [ταί]
ΚΑΙ
ΙΑΙΑ

34. Pierre qui forme le seuil de la maison Στρογγύος. Lettres de 0^m.04.

Α·ΑΝΝΙΟΣ·ΡΕΣΤΙΤΟΥ[τος]

Au dessous : Θ.

35. Chez N. Ασκληπίου. Pierre dans le dallage, h. 0^m.39, l. 2^m.21.

Lettres de 0^m.04 ΡΟΥΦΡΙΑ ΠΣΙΕΡΙΣ ΧΑΙΡΣ

Lettres de 0^m.06 ΑΥΦΩΝΙΑ ΠΕΙΕΡΙΣ

Lettres de 0^m.055 ΡΟΥΦΑΚΡΙΣΠ

Ῥουφρία Πειερίς χαῖρε.

Ἀσρωνία Πειερίς

La troisième inscription est restée inachevée.

36. Fragment d'une stèle à fronton, encadrée dans le mur de la maison de B. Αἰ. Au centre, buste d'adolescent, très maltraité.

ΟΤΟΧΕΣΤΙ
ΗΟΥΠΡΟΣ
ΦΙΛΗΣΧΕΡΕ

37. Fragment dans la maison de Γ. Δημητριάδης.

N Δ Ρ Ο Υ
Ε Τ Ω Ν Λ

38-39. Maison d' 'Α. Σπάνος.

P I T O

προς]Φ Ι Λ Η Ε [χαῖρε]

40. Au théâtre, sur un fragment de banc.

P E I

Cf. les fragments *JHS*, 1887, VIII, p. 120 sq, n° 25 *a-n.*, et p. 124, n° 26.

41. Dans le trottoir du quai. Lettres de 0^m.03.

Σ Ι Μ Η Σίμη
Τ Ι Β Η Ο Υ Τιβήρου

Τίβηρος (Τίβειος dans une inscription du Laurium *BCH*, 1894, p. 352) est un nom spécialement paphlagonien; cf. Strabon, p. 304; Th Reinach. *REG.* II, p. 267, sq.

42. Mur du champ de Σωτρελί. Lettres de 0^m.04.

Ἀ Ρ Ι Σ Τ Ο Δ Η Μ Ο Σ
Μ ε ι Κ Α Σ
Εὐ Φ Ι Λ Λ Ο Υ

43. Même mur. Lettres de 0^m.045.

Π Τ Ο Υ Ρ Γ Ο Ν
Ἀ Π Ο Ν Α Λ Λ Ο Ν

44. Même mur. Lettres 0^m.05.

Ι Ι Λ Ι Ι
Π Ρ Ο Φ Ι Λ Η Σ χαῖρε

45. Mur du champ voisin de celui de Σωτρελί. Lettres de 0^m.05.

Α Υ Ρ Η Λ Ι Α Φ Α
Ι Λ Ι Ω Α Ν Δ ρ ι

46. Même mur. Lettres de 0^m.045.

Ε Ο Ρ Ο Ν Μ Η Δ
Υ Ν Δ Ω Σ Ε Τ Η Ο [ατίων πολεῖ. . .

G. MENDEL



MÉLANGES ÉPIGRAPHIQUES

I. Inscription de Tégée.

L'inscription est intéressante pour l'histoire du drame grec; aussi, depuis que M. Bérard l'a fait connaître (*BCH*, 1893, p. 14), a-t-elle été reprise déjà deux fois: par M. Vysoky, dans le *Philologus* (1899, p. 498 sq.) et par M. Dittenberger dans sa *Sylloge*², n° 700. J'en ai fait cet hiver une nouvelle copie que j'ai soumise à M. Bérard « Vous aurez grand raison, m'écrivit-il, de republier ce texte. La plupart des inscriptions que j'ai trouvées à Tégée étaient noyées dans le ciment du mur de fortification qui entourait Palæo-Épiscopi. Il a fallu arracher les pierres au pic. Les pierres une fois dégagées restaient couvertes d'un ciment tellement tenace qu'il a fallu des jours de polissage et de grattage pour nettoyer un peu les faces inscrites. Encore a-t-il été impossible alors d'obtenir un nettoyage complet, et la moitié des lettres restaient invisibles. Aujourd'hui, après douze ans de grand air, la lecture doit être un peu plus aisée ». La pl. VIII, exécutée d'après une photographie de mon ami G. Mendel, permettra de contrôler ma lecture. La pierre est aujourd'hui au musée de Palæo-Épiscopi. C'est une base en marbre de Doliana, parallélipédique, moulurée en haut et en bas, et brisée à gauche; h., 0^m.76; larg. conservée, 0^m.36. Sur ce qui subsiste de la face antérieure, 6 couronnes disposées par colonnes de 3; la partie manquante contenait peut-être une autre série de couronnes. La face latérale subsistante porte en haut une couronne anépigraphie, en bas un témoin qu'on a négligé de ravalier.

*Colonne de gauche.**Colonne de droite.*

I. Couronne de lierre.

II. Couronne de lierre.

ΟΝΥΣΙΑ
ΕΓΑΛΛΑ
ΑΘΗΝΑΙΣ
ΕΣΤΗΙ
ΡΙΡΙΔΟΥ

ΗΡΑΙΑ
ΛΕΙ
ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ
Ε ΑΙ
ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ

III. Couronne de laurier.

IV. Couronne de chêne.

ΗΡΙΑ
ΔΕΛΦΟΙΣ
ΗΡΑΚΛΕΙ
ΡΙΡΙΔΟΥ
ΤΑΙΩΙ
ΡΧΕΣΤΡΑΤΟΥ

ΝΑΙΑ
ΕΝΔΩΔΩΝΗΙ
ΑΡΧΕΛΑΩΙ
ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ
ΑΧΙΛΛΕΙ
ΧΑΙΡΗΜΟΝΟΣ

V. Couronne d'olivier sauvage.

VI. Couronne de lierre.

ΛΕΜΑΙΑ
ΞΑΝΔΡΕΙΑΙ
ΔΡΑΣ
ΓΜΗΝ

ΚΑΙΤΟΥΣΚΑΤΑ
ΡΟΛΕΙΣΑΓΩΝΑΣ
ΣΚΗΝΙΚΟΥΣ
ΔΙΟΝΥΣΙΑΚΑΙΕΙΤΙ
ΝΑΣΑΛΛΑΣΕΟΡΤΑΣ
ΑΙΡΟΛΕΙΣΑΓΩΞΑΝ
ΟΓΔΟΗΚΟΝΤΑ
ΟΚΤΩ

I, 1-3. [Δι]ον[ύσ]ια [ἐ]ν τα[ῖ]ς Ἀθηναῖς, Bérard, Vysoky, Dittenberger. L'article ne serait pas correct. — II, 4. [Ἡλ]έ[κτρ]αι, B.V.D. Entre Ε et ΑΙ, il n'y a de place que pour une lettre et pas plus que trois devant. [Ἀνδρομ]έ[δ]αι, [Ἰφιγ]εν[ε]ῖ[τ]αι seraient trop longs. — III, 5. [Ἀν]ταίωι, V.D. La lettre qui précédait le Τ n'était sûrement pas un Ν ; [Ἀκ]ταίωι, non plus, n'est pas vrai-

semblable. — IV, 2-3. Ἀχελῷι, B V. D. ΑΡΧΕΛΛΩΙ est visible sur la photographie. L'iota adserit manque d'ailleurs pour ΑΧΕΛΩΙΩΙ et il n'y a pas de drame de ce nom dans les listes des tragédies d'Euripide. — VI, 6. La pierre porte bien ΑΓ'//ΞΑΝ.

I.	[Δι]ονύσια [τὰ μ]εγάλα [ἐν] Ἀθήναις [Ὁ]ρέσθη [Εὐ]ριπίδου	II.	Ἡραῖα [Ἡρακ]λεῖ Εὐριπίδου [Μηδ]ε[ι]αι Εὐριπίδου
III.	[Σωτ]ήρια [ἐν] Δελφοῖς Ἡρακλεῖ [Εὐ]ριπίδου [Ἀρισ]ταίωι [Ἀ]ρχεστράτου	IV.	Ναῖα ἐν Δωδώνηι Ἀρχελάωι Εὐριπίδου Ἀχιλλεῖ Χαιρήμονος
V.	[Πτο]λεμαῖα [ἐν] Ἀλε]ξανδρείαι [ἄν]δρας [πυ]γμῆν	VI.	καὶ τοὺς κατὰ πόλεις ἀγῶνας σκηνικοὺς Διονύσια καὶ εἰ τι- νας ἄλλας ἐορτὰς αἱ πόλεις ἄγ[ου]σ(ι)ν ὀγδοήκοντα ὀκτώ.

La date ne peut être antérieure à l'année 274, où furent institués les Σωτήρια delphiques, mentionnés dans le n° III. L'écriture indique le III^e siècle avant notre ère, plutôt que le second. Il est intéressant de constater une fois de plus la vogue dont Euripide a joui à l'époque hellénistique; à cet égard, notre inscription est à rapprocher de l'inscription delphique de Satyros, et des *papyri* hellénistiques d'Antiope, des Téménides, de Médée (1). L'Archélaos et l'Achille

(1) Weil, *Monuments grecs*, 1879; Mahaffy, *Flinders Petrie papyri*, pl. I et II.

(Ἀχιλλεύς Θερσιτοκτόνος) mentionnés dans le n° IV sont perdus.

Au n° II, il s'agit des Ἡραῖα d'Argos. Les Πτολεμαῖα ἐν Ἀλεξανδρείαι du n° V sont les jeux pentétériques sur lesquels la grande inscription de Nicourgia nous a renseignés naguère(1); ils furent institués, quelques années avant les Σωτήρια delphiques, par Ptolémée II, en l'honneur du fondateur de la dynastie; ils étaient *isolympiques*, et en effet sur notre monument la couronne des Πτολεμαῖα est faite, comme la couronne olympique, d'olivier sauvage (κότινος)(2). Ces jeux alexandrins comme les jeux olympiques ne comprenaient probablement pas de représentations dramatiques: aussi notre vainqueur n'a pas été couronné à Alexandrie comme acteur, mais comme pugiliste. Je ne sais s'il y a un autre texte qui mentionne un vainqueur ayant remporté des succès aussi divers: tantôt acteur, tantôt pugiliste, il devait, j'imagine, ressembler en force et en carrure à Héraclès dont il affectionnait le rôle (n°s II et III). Le dramaturge Archestratè (n° III) est identifié par M. Bérard, avec l'auteur de la *Gastronomie*; M. Dittenberger l'appelle « *poeta tragicus ignotus* ». M. Vysoky, avec plus de raison, voit en lui un contemporain d'Euripide, connu par Plutarque et par une inscription d'Athènes (Pauly-Wissowa, s. v. *Archestratos*, n° 12).

II. Inscriptions d'Antioche.

1. Antioche, la grande Antioche de l'Oronte, a donné moins d'inscriptions que maint petit village de la Tunisie ou du Hauran(3). M. Fœrster, attiré à Antioche par ses recherches

(1) Delamarre, *Revue de philologie*, 1896, p. 113.

(2) *Dict. des antiqu.*, s. v. Corona, p. 1529.

(3) Cf. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 460: « Keine griechische Landschaft hat so wenig Denksteine aufzuweisen wie Syrien; das grosse Antiocheia, die dritte Stadt des Reiches, hat, um von dem Lande der Hieroglyphen und der Obeliskten nicht zu reden, weniger Inschriften hinterlassen als manches kleine africanische oder arabische Dorf ».

sur Libanius(1), n'y a rien trouvé. La seule inscription que j'y aie copiée, lors de mon passage en Octobre 1896(2), est une modeste épitaphe :

A Antakieh, chez Élias Chami. Grande dalle en calcaire.

Η Μ Α Κ Ρ Α
Γ Ο Ρ Γ Ο Ν Ι Ο Υ
Α Ρ Κ Α

On parlait à Antioche un mauvais grec(3), fortement teinté de latin ($\alpha\rho\kappa\alpha$ = *arca*). L'inscription suivante en offrira une autre preuve ($\kappa\iota\rho\kappa\acute{\eta}\sigma\iota\alpha$ = *circensia*). Ce mélange se conçoit aisément dans une ville qui fut, comme le dit Mommsen(4), la capitale des provinces conquises par Rome en Asie; où séjournaient les empereurs quand ils venaient en Asie; où se tenait habituellement le gouverneur de Syrie; où il y avait de grands bureaux, des employés romains en grand nombre; où il passait incessamment des troupes; où montaient les marins des bateaux stationnés à Séleucie; où le gouvernement impérial avait des manufactures d'armes et un hôtel de monnaies qui monnayait pour tout l'Orient.

Le mot $\mu\acute{\alpha}\chi\rho\alpha$, qui manque dans nos dictionnaires, se trouve dans le règlement d'Andanie, l. 107, au sens de *baignoire*. Sauppe a montré que c'était la forme récente du mot dont

(1) Cf. ses articles du *Jahrbuch*, 1897 : « Antiochia am Orontes. Zum Gedächtnis von Otf. Müller », et 1898 : « Sculpturen von Antiochia ». Dans le second est étudié un bronze (pl. XI, reproduite dans la *Rev. arch.*, 1899, II, pl. 18), dont une réplique existe au musée d'Athènes. Dans le premier, M. Færster a rendu le double service de reproduire des gravures à peu près introuvables (celles de Bartlett et les magnifiques planches de Cassas), et de réunir tous les renseignements épars dans les écrivains byzantins et orientaux, comme dans les voyageurs. Il n'a pas connu les pages où Renan, qui avait visité Antioche, a touché avec sûreté quelques questions topographiques (*Les Apôtres*, ch. XII). Je signale aussi les fouilles faites à Antioche par Rousseau, qui fut consul de France à Bagdad; cf. Lajard, *Culte de Mithra*, p. 147.

(2) Cf. *BCH*, XXI, p. 79.

(3) Philostrate, *Vie d'Apollonios*.

(4) *Hist. Rom.*, XI, p. 16 de la trad.

μάκτρα est la forme ancienne (1). On sait que les mots qui désignaient la baignoire, *πύελος*, *ληνός*, *λούτρα*, *σκάφη*, ont été employé métaphoriquement à l'époque romaine pour désigner la *cuve* funéraire, le sarcophage, et d'une façon générale le tombeau. L'usage du mot *μάκτρα* pris au sens funéraire est circonscrit aux pays qui entourent le golfe de Cilicie: Tarse (2) et ses environs (3), Élaëoussa en Cilicie (4), Lapithos sur la côte N. de Chypre (5), enfin Antioche.

2. Je dois l'inscription suivante à l'obligeance du R. P. Ronzevalle, professeur à l'Université St Joseph de Beyrouth. M. Pottier m'apprend que la pierre est en ce moment à Paris, dans le commerce.

ΠΕΡΣΕΟΥ·ΑΛΥΠΕ·ΧΑΙΡΕ·
ΚΑΤΑΛΕΙΠΩ ΔΑΦΝΕΙ
ΤΑΙΣ·ΤΑΚΑΤΑΕΘΟΣ
ΚΙΡΚΗCΙΑ·ΓΕΙΝΟΜΕ
ΝΑΘΕΩΡΕΙΝ

« Au dessus de cette inscription, m'écrit le P. Ronzevalle, il y a un sujet en relief: un homme barbu à demi-étendu sur un lit, tenant d'une main des fruits et de l'autre un vase. Au-dessus, une guirlande de fleurs ».

Épithaphe du type ordinaire en Syrie (*ἄλυπε χαῖρε*), suivie d'un extrait testamentaire. Pour *καταλείπω*, cf. plus bas, p. 304: « *καταλινπάνω δὲ μύ(σ)ταις Διονύσου δηνάρια ρν'* » (Philippe); *CIL*, V, 2176: « *collegio centonariorum hortos donavit ut ex reditu eorum rosae et escae ponerentur* » (Altinum); etc.

Δαφνείταις = aux habitants de Daphné, près d'Antioche (6).

(1) Dittenberger, *Sylloge*², II, p. 471, note 62.

(2) Wilhelm, *Reisen in Kilikien* (*Denkschriften* de Vienne), 1896, p. 5.

(3) *BCH*, VII, 292; mieux, Wilhelm, p. 65.

(4) Wilhelm, p. 64-65, nos 139, 140; Le Bas-Waddington, 1466.

(5) *BCH*, 1896, p. 351.

(6) Gibbon, *Hist. de la decad. et de la chute de l'Empire Romain*, ch. XXIII (t. I, p. 536 de l'édition du Panthéon littéraire). Cf. Otf. Müller, *op. cit.* p. 46, et Mommsen, *Hist. rom.*, XI, p. 17 de la traduction.

Il se célébrait à Daphné, depuis l'an 44 avant notre ère, une pentétéride sur le modèle de celle d'Olympie : un legs, fait sous Auguste à la ville d'Antioche (Malalas, p. 224 Dindorf), permettait de lui donner beaucoup d'éclat : « Σωσίβιός τις Ἀντιοχεὺς συγκλητικὸς ἀνελθὼν μετὰ τοῦ Αὐγούστου ἐν τῇ Ῥώμῃ τελευτᾷ καταλιπὼν τὴν πρόσοδον αὐτοῦ τῇ ἰδίᾳ πόλει εἰς τὸ ἐπιτελεῖσθαι ἐν αὐτῇ κατὰ πενταετηρίδα τριάκοντα ἡμέρας τοῦ ὑπερβερεταίου μηνὸς ἁγῶνας ἀκρομάτων (πάντων), καὶ θυμελικῶν (καὶ) σκηνικῶν <πάντων> καὶ ἀθλητῶν καὶ ἵππικὸν ἁγῶνα ». La partie la plus importante de ces jeux consistait en courses de chars et de chevaux (1), ce que notre inscription appelle d'un mot d'origine latine *κίρκησια* (2). Ils donnèrent lieu, comme à Constantinople et dans toutes les grandes cités de l'Empire, à des tumultes et à des échauffourées, dont Malalas nous a soigneusement conservé le détail. Je rappellerai ce qu'il dit (p. 395) de l'émeute qui se produisit sous le règne d'Anastase (491-518); le passage est à rapprocher de notre inscription : « Ἐπὶ τῆς ὑπατείας τοῦ αὐτοῦ βασιλέως Ἀναστασίου κατηλθεν ἐν Ἀντιοχείᾳ τῇ μεγάλῃ Καλλιόπας τις ἡνίοχος ἀπὸ φακτιοναρίων Κωνσταντινουπόλεως καὶ ἐδόθη εἰς τὸ Πράσινον μέρος . . . Καὶ ἐπιτελέσθη ἐν τῇ Δάφνῃ Ἀντιοχείας κατὰ τὸ ἔθος ἡ συνήθεια τῶν Ὀλυμπίων ἡ λεγομένη καὶ τοῦ πλήθους τῶν Ἀντιοχείων ἀνελθόντος ἐν Δάφνῃ, οἱ ἐκ τῆς εἰσελασίας ὀρμήσαντες μετὰ τοῦ ἡνιόχου Καλλιόπα κατελθόντες ἐν τῇ συναγωγῇ τῶν Ἰουδαίων τῇ οὔσῃ ἐν τῇ αὐτῇ Δάφνῃ ἐνέπρησαν αὐτήν ».

III. Inscription chrétienne de Dokimion.

Sur une colonne, au village de *Seidilar*, près de l'emplacement de l'antique Dokimion, en Phrygie. Copie de MM. Legrand et Chamonard, *BCH*, 1893, p. 291. Cf. Cumont, *Insc. chrét. de l'Asie Mineure*, n° 198 (*Mél. de l'École de Rome*, 1895, p. 278 et 291), et Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, p. 745, n° 689.—Ramsay avait copié l'inscription en 1881.

(1) Les jeux du cirque d'Antioche étaient célèbres : *Antiochiam in omnibus delectabilibus abundantem, maxime autem circensibus* (Anonymi orbis descriptio, § 32, dans les *Geogr. gr. minores* de Müller, II, p. 519).

(2) *Manuel d'Épictète*, IV, 10; Syncelle, p. 673 Dindorf.

Ὁ φθόνος | ἐστὶ κάκιστος | , ἔχι δ' ἀγαθόν | τι μέγιστον·
 τήκι | τοὺς φθονερούς || , ἐλέγχων τὴν | κακίην.

ᾠ φθονερέ, τί φθονῖς | ; οὐδὲν πλέον ἢ | τήκῃς (σ)εαυτόν || . Θεοῦ
 γάρ ἐστι τὰ | πάντα ὅς ἀφθό|νως παρέχει πα|σιν τοῖς ἐλπίζου|σιν εἰς
 αὐτόν. Σὺ || δέ, λέγ', ὦ φθονε|ρέ, κὲ θέλων πα|ρέχιν οὐ δυνά|σε, κὲ
 φθονῶν | εἰσχύεις οὐδέν || . Ἄνξη οὖν εἰς τὴν | κακίαν σου. Τοὺς | δὲ
 κακοὺς κὲ | φθονερούς ὁ Θε|ὸς πάντοτε μι|σῖ.

9 τήκῃς (σ)εαυτόν Legr. Cum.]. Ramsay τήκῃς ἑαυτόν ου τήκι σεαυτόν. 11-12 τὰ
 πάντα ὅς ἀφθόνως παρέχει Legr. Cum.]. Ramsay πά[ν]τα ὅσα φθον[εῖ]ς παρέχει. 16
 λέγ, ὦ φθονερέ R.]. λέγω, φθονερέ Legr. Cum. 20. Ἄνξη Cum. R. resté incompris
 des premiers éditeurs.

« La colonne sur laquelle cette inscription est gravée, pro-
 vient peut-être d'une église dont les colonnes étaient ornées
 de maximes morales » (Ramsay). « Sentences contre les en-
 vieux » (Cumont). Les premiers éditeurs ont donné ce texte
 sans commentaire.

Si c'était vraiment une suite de maximes morales, l'inscrip-
 tion de Dokimion serait à rapprocher des inscriptions qui
 étaient gravées, nous dit-on, sur les colonnes du temple de
 Delphes, ou encore de cette inscription du gymnase de Théra(1),
 qui donne la suite des plus célèbres γνώμαι des Sages.

Mais, au vrai, l'inscription de Dokimion est une *inscription
 talismanique*, destinée à préserver du φθόνος, c'est à dire de
 la *jettatura*, ou, comme nous disons, du mauvais œil, de la
 fascination.

Il serait superflu de résumer à ce propos ce qu'ont exposé
 Otto Jahn(2) et Tuchmann(3), l'un sur la superstition du mau-
 vais œil chez les anciens, l'autre sur la pérennité de cette su-
 perstition et sur son ubiquité. Je me contenterai de réunir
 les textes épigraphiques où elle est désignée par son nom.

(1) *CILns.* III, 1020 ; *Rev. Ét. Gr.*, 1899, p. 41.

(2) *Ueber den Aberglauben des bösen Blicks bei den Alten* (Berichte de la So-
 ciété royale de Saxe, 1855).

(3) Dans son enquête sur la fascination, qui paraît dans la *Mélusine*
 depuis 1885.

1° Épigramme funéraire de Naples (1):

Στάς, ξένε, τάνδ' ἄθρησον ἐπὶ στά[λ]αι Κλεοπάτραν,
 ἂν Φθόνος εἰς Αἶδαν, οὐ Χρόνος ἡγαγέτο.

2° Amulettes, ou monuments d'un caractère prophylactique:

Un amulette de la coll. Schlumberger (2) montre l'*oculus invidiosus* avec son nom ΦΘΟΝΟΣ écrit à côté de lui; l'œil est attaqué par une horde de bêtes, un échassier, un scorpion, un serpent, deux lions. Deux autres amulettes (3) portent l'acclamation ΝΙΚΑ Ο ΣΕΡΑΠΙΣ ΤΟΝ ΦΘΟΝΟΝ. Une acclamation analogue a été relevée sur le mur d'une maison antique (4): ΕΙΣ ΖΕΥΣ ΣΕΡΑΠΙΣ ΒΑΚΑΝΟΣ ΛΑΚΗCΕΤΩ, c'est à dire: « Il n'y a qu'un Zeus, un Sérapis! Maudit soit le jaloux! ».

A Auch, une pierre tombale juive d'époque mérovingienne (5) porte ces mots: ΟCVLI INVIDIOSI CREPENT.

La Syrie a toujours été une terre d'élection pour les superstitions. On voit par les inscriptions combien la croyance à la *jettatura* y était forte. Un bas-relief de Beyrouth (6) représente un φάλλος, sous lequel est une inscription qui dit la puissante vertu prophylactique de cet emblème: ΠΑΤΑΞΙ ΒΑΚΑΝΟΣ. Sur des édifices publics: ΠΑΡΑΓΕ ΚΑΙ ΜΗ ΦΘΟΝΙ (7). Sur un temple syrien, à la fin de la dédicace (8): καὶ σοί, (ὦ) ἀναγίνωσκον, βοηθήσῃ σοι ὁ Θεός· καὶ ἔριζε καὶ μὴ φθόνι· ὁ δὲ φθ(νερός) ῥάχητη (ῥάχηται). Sur le mur d'une maison syrienne, Waddington a déchiffré cette inscription (9): Αὖξε, Μαρκελλίνε,

(1) *CIG*, 5819 = Kaibel, *Epigr.*, 560.

(2) *Rev. Ét. gr.*, 1892, p. 74.

(3) Gori, *Inscr. Etr.*, I, p. LXIV; Jahn, *op. cit.*, p. 64; Le Blant, 750 *inscr. de pierres gravées*, n° 217.

(4) Fabretti, *Inscr. domest.*, p. 104.

(5) Le Blant, *Nouv. rec. des inscr. chr. de la Gaule*, n° 292.

(6) Mordtmann, *Ath. Mitth.*, 1885, p. 165.

(7) Waddington, *Inscr. de Syrie*, 2360, 2406.

(8) Dussaud et Macler, *Voyage au Sadjá*, p. 183.

(9) *Inscr. de Syrie*, 2415. Οἰκοδόμησες, ἔκτισες = ὠκοδόμησας, ἔκτισας. L'inscription a été copiée par W. qui a lu le premier mot ΑΥΞΙ, et qui en fait le vocatif de Αὖξις, nom d'homme. Mais y a-t-il eu un nom Αὖξις? Et comment admettre le double nom Αὖξι Μαρκελλίνε? Il est plus vraisemblable de lire αὖξε, impératif de αὖξιν, équivalant à εὐτόγει.

ὁ Θεὸς σε ἐβοήθησεν· θεμελιώσας τὴν αὐλὴν οἰκοδόμησας, ἔκτισες καὶ τὸ μνημα ἐπ' ἀγαθῶ· τοιαῦτα τὰ τέκνα σου καὶ ἄλλα πολλά· καὶ ὁ φθονῶν ῥαγήτω. Ἄναμος οἰκοδόμησεν. «Prospère, Marcelin; Dieu t'a aidé..... à tes enfants les mêmes biens et beaucoup d'autres». Mais comme louer quelqu'un de sa prospérité, ou lui souhaiter de prospérer, c'est l'exposer au φθόνος, l'inscription envoie les φθονεροὶ à la male heure. On notera la saveur populaire de ces malédictions; elles sont énergiques comme des injures de la rue.

Pour se préserver de la βασκανία, les anciens n'avaient pas toujours recours à ces imprécations populaires. Certains vers avaient le pouvoir d'effrayer les *jettatori*, et chose curieuse, ces vers n'étaient pas des incantations versifiées, des *carmina* plus ou moins incompréhensibles, mais des vers de lettrés, pris à des poètes moralistes, qui en les écrivant n'avaient eu sans doute en vue que l'envie au sens ordinaire du mot, l'envie, vice du cœur: la superstition s'était emparée de ces vers moraux, de ces γνώμαι, pour les appliquer à l'envie entendue au sens spécial et étroit de fascination. Le vers qu'on a trouvé à Zante(1):

Ὁ φθόνος αὐτὸς ἑαυτὸν τοῖς βελέεσσι δαμάζει

ce vers est dans l'Anthologie, où il forme à lui seul une épigramme parmi les Ἀδέσποτα (X, 111). Le distique qui commence l'inscription de Dokimion reproduit tant bien que mal une épigramme anonyme de l'Anthologie (XI, 193):

Ὁ φθόνος ὡς κακὸν ἐστίν· ἔχει δέ τι καλὸν ἐν αὐτῷ·
τήκει γὰρ φθονερῶν ὄμματα καὶ κραδίην(2).

(1) *CIGS*, III, 601.

(2) La Monnoye l'a traduite ainsi (*Œuvres choisies*, I, p. 214 de l'édition de 1770):

L'Envie est, dites-vous, de mille maux la cause;
holà, cher ami, parlez mieux;
l'Envie est une bonne chose:
elle fait crever l'envieux.

Avant d'être signalée à Dokimion, elle avait déjà été déchiffrée au dessous d'une épitaphe latine de Lyon (1) :

D(iis) M(anibus)

*Lucretiae Valeriae Sex(tus) Avius Hermeros
coniugi sibi merit(ae) et sibi vivus posuit et sub ascia dedicavit.*

Ὁ φθόνος ὡς κακὸν ἐστίν· ἔχι γάρ τι καλὸν ἐν αὐτῷ·
τῆκε γὰρ φθονερῶν ὄμματα καὶ κραδίην.

Que l'envie soit pour l'envieux comme un ver rongeur ; qu'elle porte avec soi sa punition ; c'est un lieu commun de la morale que les anciens ont exprimé plus d'une fois. Le distique de l'Anthologie le présente d'une façon ingénieuse, presque sous forme de pointe, de *conchetto* : l'envie est un grand mal, mais elle a quelque chose d'excellent, c'est qu'elle fait souffrir l'envieux. Cette façon piquante de présenter l'idée, cette forme antithétique est tout à fait dans le goût de la sophistique, et sans doute de son invention ; on ne s'étonne point de la trouver déjà dans Isocrate (*Évag*, p. 190 B) : τῷ φθόνῳ τοῦτο μόνον πρόσσεστιν ἀγαθόν, ὅτι μέγιστον κακὸν τοῖς ἔχουσιν ἐστίν.

Les poètes anciens ont eu de fortes images pour rendre l'effet de l'envie sur l'envieux. Elle le consume comme une phthisie, le ronge comme la rouille fait le fer (Ménandre ap. Stobée, *Flor.*, XXXVIII, 42) ; elle le dissout comme un acide (*macerat invidia*, Lucr., III, 75) ; elle fait fondre les yeux et le cœur de l'envieux, dit l'épigramme de l'Anthologie : τηκεὶ γὰρ φθονερῶν ὄμματα καὶ κραδίην. On remarquera ce verbe *τήκει* ; c'est le mot propre pour désigner cet effet de la jalousie :

τύ δ', ὦ κακέ, καὶ τόκ' ἐτάκευ
βασκαίνων

dit Comatas à Lakon dans les *Boucoliastes* (Théocr., V, 12).

Voilà l'épigramme de l'Anthologie expliquée dans son sens original, dans celui qu'elle avait pour son auteur. Mais les superstitieux qui l'écrivaient sur un tombeau ou sur la colonne

(1) Boissieu, *Inscr. de Lyon*, 490.

d'une maison, comment la comprenaient-ils? Comment la fascination peut-elle faire fondre celui qui l'exerce?

Évidemment, d'abord parce que la fascination procède de l'envie; nous les distinguons l'une de l'autre; les Grecs et les Latins n'avaient qu'un mot pour les deux (φθόνος ou βασκανία, *invidia*). Pour avoir le mauvais œil, il faut être jaloux: et quiconque est jaloux, souffre et se dessèche. Mais il y a plus: le fascinateur quelquefois se fascine lui-même, si par exemple il se voit dans un miroir; il devient sa propre victime; ses propres traits se retournent vers lui pour le frapper: ὁ φθόνος αὐτὸς ἑαυτὸν εἰς βελέσει δαμάζει, dit l'inscription de Zante. «L'agneau fasciné se fond, dit Sannazar; l'ombre du pin ni celle de l'érable ne le peuvent guérir». De même le fascinateur qui s'est fasciné lui-même.

Tandis que l'épithaphe de Lyon reproduit correctement l'épigramme de l'Anthologie, l'inscription de Dokimion en estropie les deux vers, sans respect pour la prosodie. L'inscription de Lyon est païenne; celle de Dokimion chrétienne, les dernières lignes ne laissent aucun doute à cet égard. Il n'y a pas lieu d'être surpris qu'un chrétien de Phrygie sût mal la prosodie. Une épithaphe chrétienne d'Euménia en Phrygie (1) cite trois γνῶμαι iambiques — dont deux sont de Ménandre — d'une façon qui n'est pas plus correcte que celle dont l'inscription de Dokimion reproduit l'épigramme de l'Anthologie.

Autre remarque: ces γνῶμαι de l'épithaphe d'Euménia, ce distique de l'inscription de Dokimion sont des vers profanes; et on les trouve gravés sur des monuments chrétiens. C'est que, comme le dit excellemment M. Ramsay dans un des chapitres les plus intéressants de son grand ouvrage sur la Phrygie (2), il n'y avait pas, aux II^e et III^e siècles, dans la plupart des cas, un abîme entre chrétiens et païens. Les néophytes appartenant aux classes instruites apportaient au christianisme un esprit irrémédiablement imbu d'hellénisme; ils gardaient dans l'église le souvenir des leçons du théâtre et de

(1) Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, II, p. 514, n° 353.

(2) *Ibid.*, p. 484 sq (The christian inser. of S.-W. Phrygia).

l'école, ils trouvaient tout naturel que leur épitaphe citât Ménéandre, après avoir parlé du Jour du Jugement et du Dieu vivant; et d'autre part, comme « la superstition poussée jusqu'à ses dernières limites a été l'un des caractères du siècle des Antonins » (1), nul des chrétiens, aussi bien parmi les bourgeois que parmi les petites gens, n'avait débarrassé son esprit des vieilles superstitions, de la croyance aux sorts, à l'astrologie, au mauvais œil.

J'imagine que ces chrétiens que hantait la peur du φθόνος, quand ils voyaient que St Paul avait mis ensemble les meurtriers et les envieux (μεστοὺς φθόνου, φόνου, *Ép. aux Rom.*, I, 29), devaient penser que l'apôtre l'avaient fait à juste titre : la fascination n'était-elle pas selon eux un sûr moyen de faire périr les gens? Et Φθόνος avait la même origine que Φόνος, était entré en même temps dans le monde : « Κάιν... ὁ πρῶτος μαθητῆς τοῦ διαβόλου, καὶ φθόνον καὶ φόνον παρ' αὐτοῦ διδαχθεῖς, τὰς ἀδελφὰς ἀνομίας, ἃς καὶ Παῦλος συνέζευξεν, εἰπὼν· Μεστοὺς φθόνου, φόνου. » Ainsi parle St Basile dans sa belle homélie sur l'Envie.

Cette homélie a été négligée des savants qui ont traité de la fascination. Il s'y trouve pourtant un passage qui concernait leur sujet, et qui offre un intérêt immédiat pour le commentaire de l'inscription chrétienne de Dokimion. La plus grande partie de cet excellent sermon traite de l'envie au sens large. Mais le mot φθόνος désignait si bien, pour l'auditoire de St Basile, non seulement l'envie en général, mais la fascination, que le prédicateur n'a pas pu ne point s'expliquer sur celle-ci. Je transcris le passage en entier :

« Ἦδη δὲ καὶ τῶν ἰσθόλων αὐτῶν ὀλεθριώτεροι εἶναι οἱ νοσοῦντες τὴν βασκανίαν ὑπονενοήνται· εἴπερ τὰ μὲν διὰ πληγῆς ἐνίησι τὸν ἰόν, καὶ κατὰ μικρὸν σηπεδοσί τὸ δηχθὲν ἐπινέμεται· τοὺς δὲ φθονερούς τινες οἶονται καὶ δι' ὀφθαλμῶν μόνων τὴν βλάβην ἐπιβάλλειν· ὥστε τὰ εὐεκτικὰ σώματα καὶ ἐκ τῆς κατὰ τὴν ἡλικίαν ἀκμῆς εἰς τὴν ἄκραν ὥραν ὑπερανθήσαντα, τῆκεσθαι παρ' αὐτῶν καταβασκανιόμενα, καὶ ὅλον ἀθρώως συναναίρεισθαι τὸν ὄγκον, οἷον ρεύματός τινος ὀλεθρίου ἐκ τῶν φθονερῶν ὀφθαλμῶν ἀπορρέοντος, καὶ λυμαινομένου καὶ διαφθείροντος.

(1) Waddington, *Mém. sur Élius Aristide* (*Mém. Ac. Inscr.*, XXVI, I, p. 205).

Ἐγὼ δὲ τοῦτον μὲν τὸν λόγον ἀποπέμπομαι, ὡς δημῶδη καὶ τῇ γυναικωνίτιδι παρεισχυθέντα ὑπὸ γραΐδιων· ἐκείνο δὲ φημι, ὅτι οἱ μισόκαλοι δαίμονες, ἐπειδὴν οἰκείας ἑαυτοῖς εὖρωσι προαιρέσεις, παντοίως αὐταῖς πρὸς τὸ ἴδιον ἀποκέχρηται βούλημα· ὥστε καὶ τοῖς ὀφθαλμοῖς τῶν βασκάνων εἰς ὑπηρεσίαν χρῆσθαι τοῦ ἰδίου θελήματα».

«Ceux qui souffrent des effets de la fascination sont tenus pour plus gravement atteints que ceux qui ont été mordus par quelque bête venimeuse. Car, pour qu'une bête vous empoisonne de son venin, il faut qu'elle vous morde; de la morsure s'ensuit graduellement l'inflammation de la partie mordue. Mais pour qu'un fascinateur vous fasse du mal, il suffit, croit-on, qu'il vous regarde; les corps les mieux portants, des gens dans la fleur de l'âge et de la force, se fondent, dit-on, sous l'effet de la fascination, leur embonpoint disparaît entièrement, comme si quelque fluide de destruction, de corruption et d'anéantissement était sorti des yeux du fascinateur. Pour ma part, c'est là une explication que je ne saurais admettre: c'est une superstition populaire, un de ces contes de vieilles femmes, comme il s'en débite dans les gynécées. Mon idée, la voici: les mauvais démons, quand ils trouvent des âmes animées de désirs dont ils peuvent tirer parti, les font servir de toutes façons à leurs desseins; ils y font par exemple servir les yeux des envieux».

On le voit, St Basile ne nie pas la fascination. Il nie seulement qu'elle soit un effet naturel. La méchanceté de l'homme ne suffit pas pour l'expliquer; c'est le Diable qui en est la cause. Telle est du reste sur ce point, si je ne me trompe, la doctrine de l'Église; et Luther n'était pas d'un autre avis (1).

(1) Puisque nous avons été amenés à parler du *Περὶ φθόνου* de St Basile, nous en profiterons pour faire la remarque suivante. Le 38^{ème} chapitre de Stobée (*περὶ φθόνου*) contient, entre autres citations, deux phrases dont les éditeurs paraissent ignorer l'origine. Cf. *Ioannis Stobaei anthologium rec. Wachsmuth et Hense*, III, p. 719: «Ceterum IIII quae sequuntur apud Gaisfordum et Meinekium eclogas (51-54 Mein.) addiderat Gesn.² p. 225 libris invitis:

§ 52 ὥσπερ ἡ ἐρυσίδη ἰδιὸν ἐστὶ τοῦ σίτου νόσημα, οὕτως φθόνος φιλίας ἐστὶν ἀρρώστημα.

§ 53 ὥσπερ ὁ ἰὸς σίδηρον, οὕτως ὁ φθόνος τὴν ἔχουσαν αὐτὸν ψυχὴν ἐξαναψήχει.

Ce sont deux phrases de l'homélie de St Basile, § 1 et 4.

Il y aurait à déterminer d'où est prise la fin de l'inscription de Dokimion, et de quel monument provient la colonne où cette inscription fut gravée: la question reste pendante.

INSCRIPTIONS DE PHILIPPES

Les Rosalies.

Pourquoi le gobelet aux squelettes de Boscoreale est-il bordé d'une guirlande de roses? Parce que, d'abord, la rose, à force de servir à couronner les morts et les tombeaux, avait pris un sens funéraire; parce que l'on s'en couronnait dans les banquets, aussi bien dans les repas funèbres que dans les festins; parce qu'enfin la rose, qui ne dure que l'espace d'un matin, fait songer de la mort; elle symbolisait, pour les Grecs, la vie trop tôt finie des ἄωροι, de ceux qui meurent avant le temps:

Εἰ θέλετε γυνῶναι τίς ὁ κείμενος, ἄνδρες ὀδεῖται,
 ἐνθάδε Μηνό[φ]α[ν]τον νεογύνον βλέπετε.
 Αἰ[ν]ητὸς νεὸς οὗτος ὅς ἤκμασεν, ἀλλ' ἐμαράνθη
 ὡς ῥόδον. Ἐρμῆν τοῦτον ἐφη[μ]ίσαμεν.
 Μοιρῶν γὰρ τελέσας τακτὸν χρόνον ὡς φωτὸς ἀνὴρ,
 Εἴκοσι καὶ δὺ' ἔτων οἴχεται εἰς Αἶδην (1).

Pour parer le mort, lors de la πρόθεσις et de l'ἐκφορά, et pour le culte du tombeau, les Grecs employaient indifféremment toutes les belles fleurs:

(1) *Revue biblique*, 1899, p. 25 (texte mal établi; Hippos de la Décapole). Cf. Kaibel, *Epigr. gr.*, 570, et à Chypre l'épitaque de Tryphéra: Ἐν ἀρώμασι καὶ στεφάνοις ῥοδίνοις καὶ συνδόνι λεπτοῦρῃ Τρυφέρα κτλ. (*BCH*, XX, p. 341). *CIRhen.*, 1053: *Rosa simul floruit et statim periit*. Aleiphron, 36 (Herschel, *Epistol. gr.* p. 57): στεφάνιά μοι καὶ ῥόδα ὥσπερ αἶρω τάφῳ πέμπει.

Ἄνθεα πολλὰ γένοιτο νεοδμήτῳ ἐπὶ τύμβῳ,
 μὴ βάτος αὐχμηρή, μὴ κακὸν αἰγίπυρον,
 ἀλλ' ἴα καὶ σάμψουχα καὶ ὕδατινή νάρκισσος,
 Οὐεΐβις, καὶ περὶ σοῦ πάντα γένοιτο ῥόδα (7).

Ils n'y employaient pas exclusivement les roses. Ils se servaient des fleurs de la saison, στεφανώσαντες τοῖς ὡραίοις ἄνθεσι (2). Quand un membre d'une confrérie mourait, ses confrères faisaient la dépense d'une couronne; les inscriptions grecques ne disent jamais que cette couronne dût être de roses (3).

C'est en Italie, bien plus qu'en Grèce, que la rose a joué un grand rôle dans le culte funéraire: à ce point que les Italiens appelaient *rosalies* (*rosalia*) leurs fêtes des morts (4). Les inscriptions d'Italie en parlent souvent. Ce jour là, chaque famille, chaque collège funéraire visitait les tombeaux de ses morts, y venait répandre (*profundere, profusiones*) des offrandes et des fleurs, surtout des roses, et y faisait un repas (*escae*) où les convives étaient couronnés de roses. Les *rosalies* avaient lieu à la fin du printemps, quand les roses refleuries annonçaient le retour de la belle saison: le jour était au choix de la famille ou de la confrérie (5). L'église catholique a placé la fête des morts

(1) Kaibel, 548.

(2) Lucien, *De luctu*, 11.

(3) *Sylloge* 2, 737, l. 160: Ἐὰν δέ τις τελευτήσῃ ἰδὲ αἰχρὸς, γεινέσθω στέφανος αὐτοῦ μέχρι ✕ εἰ. Kaibel, 153: Στέμμα δέ [μοι] πλέξαντο Διονύσου θιασῶται. Même remarque pour les autels funéraires de Téos, où sont sculptées les couronnes offertes au mort par les associations religieuses dont il était membre (*BCH*, VI, p. 164, 170).

(4) Sur les *rosalies*, cf. Mommsen, *Ber. d. sach. Ges. d. Wiss.* 1850, p. 67; Miklosich, *Wiener Sitzungsberichte*, XLVI, p. 386—405; Tomaschek, *id.* LX, p. 351—404 (*Ueber Brumalia und Rosalia*); Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 156—164; Marquardt, *Le culte chez les Romains*, I, p. 374 de la trad.; Ersilia Caetano-Lovatelli, *La festa della rosa* (Rome 1888); Joret, *La rose dans l'antiquité et au moyen-âge*, p. 93; Lanciani, *Pagan and christian Rome* (Londres 1892), p. 48; Fränkel, *Die Inschriften von Pergamon*, II, p. 266; Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, II, p. 563; Καρολιδης, Ἡ ἑορτὴ τῶν ῥόδων, dans la revue Ἀρχαῖα, I, p. 201-206 (mémoire lu au congrès d'archéol. chrét. tenu à Rome, en 1900).

(5) *Dies rosae* du coll. *Aesculapii et Hygiae* le 11 Mai (*CIL*, VI, 10234). *Rosaria* à Capoue le 13 mai (*CIL*, X, 3792). *Dies rosationis* de T. Flavius

à la fin de l'automne, quand la nature entière semble entrer dans la mort. Le paganisme l'avait mise à l'entrée de la belle saison, quand tout dans le monde renaît à la vie, comme si à ce moment de l'année les mânes eux-mêmes, participant de la renaissance universelle et revenant se mêler aux vivants, pouvaient exiger d'eux plus de crainte et plus de piété. Par là s'explique aussi la vieille superstition qui interdit le mariage en mai: le mois de mai était néfaste. C'est en mai que partout se célébraient les rosalies.

A Hiérapolis de Phrygie (1), comme à Laodicée du Lykos (2), existait un usage qui n'est pas sans analogie avec les rosalies. Dans ces deux villes, on léguait soit à une association, soit à un corps constitué, de préférence à la gérusie, une somme dite στεφανωτικόν, dont l'intérêt devait servir une fois l'an à couronner le tombeau du donateur. Mais on ne voit pas qu'à Hiérapolis la rose jouât dans le culte du tombeau le rôle capital qu'elle avait en Italie; et surtout, le couronnement du tombeau, à Hiérapolis, avait lieu, comme les *parentalia* romains, à l'anniversaire de la naissance ou de la mort du fondateur (3); tandis que les rosalies se célébraient invariablement à la fin du printemps.

On trouve l'usage italien des rosalies répandu d'une façon sporadique en Anatolie, dans les pays où l'influence romaine a été particulièrement sensible. Tant de Romains et d'Italiens sont venus s'établir en Asie-Mineure, comme négociants, employés, agents du fisc, qu'il n'est pas surprenant d'y saisir, par exemple en Phrygie, et surtout en Bithynie, la trace de coutumes importées d'Occident.

Syntrephus le 21 mai (CIL, VI, 10239). Ῥοδισμός dans le culte impérial à Pergame du 24 au 26 mai (Frankel, *Inscr. von Pergamon*, II, p. 262). *Rosalia* du coll. *Silvani* le 20 juin (CIL, X, 444). Et dans le culte chrétien, ῥοδισμός de St Jean le 8 mai; de St Timothée et de St Nicolas le 9 mai (d'après Tomasehek, *op. cit.*).

(1) Judeich, *Alterthümer von Herapolis*, p. 129.

(2) *Ath. Mitth.*, 1891, p. 146. C'est à tort que Franz a cru retrouver le στεφανωτικόν à Tlos (CIG, 4252 b).

(3) Judeich, p. 130.

En Phrygie, à Acmonia, marché assez important, où résidaient des marchands romains (1), M. Ramsay a trouvé la mention des rosaliés dans une inscription chrétienne (2): [Αὐρ. Ἀ]ριστέας [Ἀπολ]ωνίου ἡγόρασεν ἀργὸν τόπον παρὰ Μάρκου Μα-
θοῦ π[ή]χ[εων] ι' ἐπὶ ι' ὑποσχόμενος τῇ γειτοσύνῃ τῶν Πρωτο-
πυλειτῶν . . . ἐφ' ᾧ κατὰ ἔτος ῥοδίσωσιν τὴν συμβίαν μου Αὐρη-
λίαν. [Ἐὰν δὲ μὴ θέλωσιν] ῥοδίσαι κατὰ ἔτος, [ἔσ]ται αὐτοῖς πρὸς τὴν
δικαιοσύνην τοῦ θεοῦ.

Quatre inscriptions de Bithynie parlent des rosaliés :

1. *Nicée* : Λόνγος υἱὸς Σοσσιανοῦ Λόνγου βουλευτοῦ ἀπολιπὼν
γερουσία * βφ' ἐπὶ τῷ ῥοδιζεσθαι αὐτόν (*CIG*, 3754).

2. *Maktoumlar*, à 2 lieues de Tarakly. Communiquée par
M. Mendel ; brisée à dr. A la l. 2, le mot [ἄ]μπέλους indique
que le legs dont le revenu devait entretenir la fondation con-
sistait en vignobles ; cf. l'inscription de Salonique que nous
donnons plus bas, ἀνπέλων πλέθρα δύο, et l'inscr. de Philippes
CIL, III, 656, *ex fundo Psychiano vinear(um) pl[ē]thra . . .*].

A la l. 1. indication d'un lieu dit ἐν Λαμνεῦσιν. Cf. une in-
scription de Galatie, *JHS*, 1899, p. 73 : ἔδωκα δὲ ἐν Λίμεσιν
τόπον . . . ἵνα σπονδὴν ἐπιχύνωσιν τὰ τέκνα.

Ε Ν Λ Α Μ Ν Ε Υ C Ι Ν

Μ Π Ε Λ Ο Υ C

Ρ Ο Δ Ι Ζ Ω C Ι Ν Ε Ν Π Ο Ρ Ι Ω

3. *Keur-oghlou-devrend*, sur la route de Bithynium-Clau-
diopolis à Cratia-Flaviopolis Communiquée par M. Mendel.

ΒΩΒΑΕΒΩΒΑΕΑΥΤΩΚΑΙ
ΓΥΝΑΙΚΙΛΙΛΙΑΜΝΗ
ΜΗΕΧΑΡΙΝΑΠΟΛΙΠΩ
ΔΕΔΑΔΟΚΩΜΗΤΑΙΕΙ
5 ΕΡΟΔΙΣΜΟΝΜΟΥΚΑΤ

Βωβᾶς Βωβᾶ εἰαυτῷ καὶ
γυναικὶ Λιλ[ι]ᾶ μνή-
μης χάριν. Ἀπολίπω
δὲ Δαδοκωμήταις εἰ-
ς ῥοδισμὸν μου κατ'

(1) *CIG*, 3874 = Ramsay, *Cities and bishoprics*, II, p. 641, n° 533 : οἱ κατοικοῦντες Ῥωμαῖοι.

(2) *Op. cit.*, II, p. 562.

ΕΤΟΙΧΩΡΙΑΔΥΟΕΝΤΕΚ
ΟΥΣΛΑΝΚΙΚΑΙΤΟΩΔΕΑΝ
ΔΕΜΗΠΟΙΩΣΙΕΙΝΑΙΤΩ
ΝΕΓΟΝΩΝΜΟΥ

ἔτος χώρας δύο ἐν τε Κ
ουσλανκι (?) καὶ τὸ ὠδε· ἐὰν
δὲ μὴ ποιῶσι, εἶναι τῷ
ν ἐγ(γ)όνων μου.

L. 6-7. Situation des deux terres léguées ; l'une à (?) et l'autre *ici*, au lieu même où est le tombeau (restitution de M. Homolle).

4. *Göl-bazar*, sandjak de Biledjik. Fragment de sarcophage ; l'inscription est complète à droite et en bas. Communiquée par M. Mendel.

○
○ Δ Ω Σ Ε Ι
○ Υ Ν Τ Ω Ν
Α Ι Ρ Ο Δ Ι Ζ Κ Α Τ Α Ε Τ Ο Σ
Ε Θ Σ Ι Ο Ν Ο Ι Ν Ο Η Θ Η Ν Ε Ν Α

A part ces quelques cas isolés, qui s'expliquent par la dispersion des Italiens dans l'Asie-Mineure, l'usage des rosaliés est connu, pour les provinces orientales de l'Empire, par des inscriptions provenant de colonies romaines de la péninsule balkanique, soit des colonies du Danube, soit — et ce sont les plus nombreuses — de cette grande colonie de Philippes. Je voudrais expliquer pourquoi c'est sur le territoire de Philippes qu'ont été trouvées, en dehors de l'Italie, la plupart des inscriptions où il est question des rosaliés. Mais, auparavant, il faut mettre sous les yeux du lecteur les pièces du dossier.

I. Inscriptions des pays danubiens.

1. *Nicopolis ad Danuvium*. Épitaphe d'Aelia, femme de Fronton, *dispensator ad fiscum*. III^e siècle. *CIL*, III, 7436 ; Bücheler, *Carmin. epigr.*, I, n° 492 ; traduction versifiée de Desjardins, dans le *Tour du monde*, 1873, II, p. 121.

v. 21—26 *Carmini, possessor, faveas precor, ac precor ut tu hanc tituli sedem velles decorare quodannis et foveas aevi monumentum tempore grato, roscida si rosula, seu grato flore amaranthi et multis generum pomis variisque novisque, ut possit toto refoveri temporis anno.*

2. Près de *Tomi*. *Arch.-ep. Mitth.*, II, p. 16 ; *CIL*, III, 7576. Fragment.

[β]LIV[s patri?]
BENEME[renti]
POSVERVN T
V·IDVS·IVNIAS·OB
[d]IEROSALIORVM

3. Près de Karaharman, dans la Mœsie inférieure. *Arch.-ep. Mitth.*, VIII, p. 249 ; *CIL*, III, 7526.

A . . . *Dianes* o[pti]me meae titulum [po]suimus nos viventes ; ipsi rosalia confrequentavimus [po]situ[m] . . . I[dus] Junias

B. [. . . ti]tulum [con]frequent(etis) III Kal. Junias per mag(istros) q[ui] tunc erunt. Eadem condicione do vico Cereris ✕ LXXV ut faciant pri(die) Kal. Junias hoc loco. Quod si q[ui] ex eis vicis non fecer[un]t, ab die jubeo at [=ad] eos reverti qui perseverent facere.

4. Près de Laibach (*Emora*), dans la Pannonie supérieure. *CIL*, III, 3893. *D(iis) m(anibus). L. Caesernio Primitivo VI v(iro) et dec(uria)li col(legi) fab(rum) et Olliae Primillae conjug(i) ejus, legatis ex testament(is) eor(um) dec(ur)is IV coll(eg)ii fab(rum), uti rosas Carnar(iis) ducant ✕ CC, L. Caesernius Primitivos parentib(us).*

Les *Carnaria* sont les calendes de Juin ; v. le commentaire du *Corpus*.

II. Inscriptions de Philippes.

1. La planche XIII reproduit une stèle funéraire du village de Podgóra (Ποδογόρῃανη, Ποδοχώριον), au Mt Pangée, sur le territoire de la colonie de Philippes. Je l'ai décrite autrefois ici même (*BCH*, 1894, p. 445), sans en expliquer l'inscription. Depuis, le monument a été donné au musée du Louvre par M. Bulgaridis, agent consulaire de France à Cavalla, et je l'ai étudié à nouveau. La planche ci-jointe a été exécutée d'après une photographie due à l'obligeance de M. Héron de Villefosse.

Haut. 0^m.95 ; marbre blanc du Pangée. Bon spécimen de stèle thrace à portraits de famille. Deux rangées de bustes en relief. Rangée supérieure : à g , le père, Zipas, barbu, ; puis sa femme, Cleudis, parée d'un collier de grosses perles, et coiffée à la Julie Mammée ; deux petites tresses descendent des

tempes sur les joues. Un peu en arrière, le buste d'un petit garçon. Puis, une jeune fille, coiffée et parée comme sa mère. Il manque à dr. un 5° buste. Deuxième rangée: à g., buste d'un jeune homme; puis, trois jeunes filles; manque à dr. une 5° figure. Entre les deux rangées, l'építaphe: Ζείπας ἐαυτῷ καὶ τῇ ἰδίᾳ [συνθίῳ] Κλεῦδι καὶ τοῖς ἰδίοις τέκνοις πᾶσι [ἐποίησε]. — Au dessous de la deuxième rangée, un extrait testamentaire, gravé à dr. et à g. du symbole funèbre des Thraces, le cavalier chassant le sanglier: Καταλινπάν[ω] δὲ μύσ(τ)αις [Δι]ονύσου δηνάρια ρκ'. Παρακαύσουσιν μοι ῥόδοις κα[τ'] ἔτος | . .] Le reste a disparu par la cassure.

L. 2. ΚΛΕΥΔΙ. Datif de *Κλεῦδης. Le même nom se retrouve dans une autre építaphe de Podgóra donnée ci dessous, qui montre, comme celle de notre Zipas, que ce bourg du Pangée, quoique incorporé à la colonie de Philippes, restait sous l'Empire ce qu'il était resté sous les Macédoniens, un village thrace.

D'après 'Αστέριος Δ. Γούσιος, 'Η κατὰ τὸ Παγγαῖον χώρα' Λακκοθηκίων τοπογραφία, ἡθη, ἔθνη καὶ γλῶσσα. Ἐν Δειψίᾳ (en réalité à Serrès, chez Sotérios), 1894, page 9.

ΜΑΡΚΟΣ ΔΥΝΟΥΖΕΝΟΣ
ΤΩ ΠΑΤΡΕΙΚΑΙ ΤΗ ΜΗΤΡΙ
ΜΑΝΤΑ ΚΑΙ ΑΥΤΩ ΚΑΙ
ΤΗ ΓΥΝΑΙΚΙ ΚΛΕΟΥΔΙ ΠΟΙΗ
ΣΕ ΖΩΝ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ

Μάρκος Δυνουζένος
τῷ πατρὶ καὶ τῇ μητρὶ
Μάντᾳ καὶ αὐτῷ καὶ
τῇ γυναικὶ Κλέουδι ποίη-
σε ζῶν μνήμης
χάριν.

Ce serait une erreur que de voir dans ΔΥΝΟΥΖΕΝΟΣ un nom géographique (Δυνουζηνός=du bourg de Dynouza). Cette építaphe de famille doit donner le nom du père de Marc, comme elle donne les noms de sa mère et de sa femme. Δυνουζένος est un génitif, comme par ex. Διαζένος dans une inscription de Pautalia (Δίζας Διαζένος δῶρον), *Arch. - ep. Mitth.*, 1895, p. 107).

2. Copiée en 1899 à Cavalla, chez M. Wix, agent consulaire

d'Autriche-Hongrie; vue en 1898 par M. Cumont, entre Cavalla et Philippes, dans le fossé de la grand'route. Stèle haute de 1^m.85, large de 0^m.52, épaisse de 0^m.31; en haut, dans un carré creux, le chasseur thrace. Belle gravure, régulière et profonde; h. des lettres, 0^m.05. Imparfaitement publiée par Cumont, *Rev. de l'instr. publ. en Belgique*, 1898 (*Notes épigraphiques*, V, p. 12 du tirage à part).

ΜΑΝΤΑΙΔΙΔΙΚΕΚΝΩ
 ΟΥΔΙΩΤΑΙΒΙΛΑΕ
 ΩΝΚΕΜΜΕΧΑΡΙΝ
 ΚΑΤΑΛΕΙΤΩΔΕΚΟΥ
 ΤΙΑCΙΝΚΑΛΠΑΤΟΥ
 ΡΕΙΤΑC·ΧΡΗΠΤΑΡΑ
 ΚΑΥCΟΥCΙΝΔΕΑΠΙΖ
 ΤΟΥΕΤΟΥCΡΟΔΙC

Μάντα ιδίω τέκνω | Σουδίω Παιδίλα
 ἔτων κς' μνήμης χάριν. | Καταλείπω δὲ
 κου[π]ίσιν Καλπαπου|ρείτα(ι)ς * ρν'.
 Παρρα|καύσουσιν δὲ ἅπαξ | τοῦ ἔτους ρόδοις.

Les noms de cette épitaphe prêtent à quelques remarques, qui pourront servir de compléments au lexique onomastique de Tomaschek (*Die alten Thraker*, II, 2).

1° *Σούδιος*. Autre exemple de ce nom à Salonique (Duchesne et Bayet, *Miss. au Mont Athos*, p. 42): Μαντῶ Σουδίω τῷ ἀνδρὶ κτλ. Plusieurs exemples du composé *Sudicentius* (Tomaschek, p. 44).

2° *Παίβιλας*. Nom nouveau. *Παίβης* et ses composés semblent particuliers à la Thrace macédonienne, et plus précisément au pays odomante:

Δείγηπ[ις] Παίβιῳ dans un catalogue inédit, d'époque hellénistique, à Rahova, cazas de Zikhna;

Διοσκουρίδης Μουκάσου, φύσι δὲ Παίβου dans une épitaphe inédite, à Nouska, entre Zikhna et Serrès;

Τορκουπαίβης Διοσκουρίδου deux fois dans un catalogue de Serrès (*Berl. philol. Woch.*, 1891, p. 771);

Βίβυς Ζιπαίβου Ἰολίττης dans une dédicace inédite de Mousga, près Drama (voir plus bas).

Il faut lire le nom Μεστουπαίβης dans une inscription de Bulgarie (*Arch.-ep. Mitth.*, 1894, p. 194).

3° *Μάρτα*. Nom de femme fréquent dans la Thrace macé-

donienne, et particulièrement dans la région du Pangée. A Salonique, on trouve le nom de femme Μαντώ (Duchesne et Bayet, *loc. cit.*; *BCH*, XXIII, p. 341). Μάντα dans une épitaphe de Karien, que j'ai copiée en 1899 au konak de Pravi :

Stèle de m. bl., moulurée en haut, incomplète à dr.; h. 0^m.22; ép. 0^m.12. A la l. 2, noter l'orthographe τυγά[τηρ] — d'après laquelle il vaudrait mieux restituer, à la l. 3, ἐν[τάδε] que ἐν[θάδε]; de même Ψε[σκου]δίτου au lieu de Ψε[σκου]δίθου: la prononciation des Thraces et des Macédoniens avait une tendance à éviter les aspirées. Jordanès dit que les Besses appelaient Philippopolis *Pulpudeva* (en bulgare *Plovdiv*). Cf. Kretschmer, *Einleitung*, p. 287-288.

MANTA · P _
BITOY · TYΓA _
ΞΤΩΝ · Λ · ΞΝ
ΚΞΙΤΑΙ

Μάντα Ψε[σκου]-
δίτου τυγά[τηρ] *sic*
ἔτων λ' ἐν[τάδε]
κεῖται.

Manta dans une dédicace à Bendis trouvée à Proussotchani :

Copiée en 1899, à 40 minutes à cheval au Sud du village, dans un ancien cimetière turc dit *ova-mézarlik* (le cimetière de la plaine). Sur un petit autel de marbre blanc écorné en haut. Le nom du père de Manta est difficile à lire; j'ai cru voir CLIRINI, ce qui n'est pas un nom latin. Peut-être *Quirini*?

/// ENDIDEI ·
S A C R ·
/// ITHVS · RASCIL /
QVI · ET · CRISPVS · D · S · F ·
AC · MANTA ///
FILIA

[B]endidei
sacr(um)
[B]ithus Rascila,
qui et Crispus, d(e) s(uo) f(ecit),
ac Manta
filia

Μάντα dans une épitaphe de Podgóra (p. 305). Une autre épitaphe, qui suit, du même village, donne la forme Μαντάδα.

Copiée en 1899 à Podgóra, chez Δημήτριος Κουλήλης, sur un morceau de marbre mal dégrossi (Gouzos, p. 9):

ΕΤΟΥΣΘ ΡΡ
ΑΡΤΕΜΙΔΟΥ
Ε

Ἔτους θ' ἔρ'
Ἀρτεμίδου ε'

ΜΑΝΤΛΔΑ

Μάνταδα

ΓΟΥΞΙΔΟC

Γουσίδος

ΘΥΓΑΤΗΡ

θυγάτηρ.

La forme masculine correspondant à Μάντα ou Μαντώ était Μάντας, qu'on trouve dans les deux épitaphes suivantes

Copiées en 1899 à Radolivos, gros village sur le flanc N. du Pangée, non loin d'Amphipolis. Sur deux plaques de marbre, chez Moustapha Machmoud-Cumont, *art. cité*, p. 5 (copies imparfaites). La première plaque est complète, l'autre écornée aux deux angles supérieurs.

ΕΤΟΥC ΣΙΕΜΗΝΟC ΑΡΤ

Ἔτους σις' μηνός Ἀρτ-

ΕΜΕCΙΟΥΚΗΜΑΝΤΑC ΜΕ

εμεσίου κὴ Μάντας Μέ-

CΤΟΥΕΤΩΝ ΜΕ

στου ἔτων με'.

ΗΡΩCΧΑΙΡΕ

ἥρως χαῖρε.

ΟΥCΕΝC

[Ἔτ]ους εὗς' [Δί]-

ΥΖ ΜΑΝΤΑ

[ο]υ ζ' Μάντα[ς Διο]-

ΝΥCΙΟΥΕΤΩΝ

νυσίου ἔτων

Ξ ΗΡΩCΧΑΙΡΕ

ξ' ἥρως χαῖρε.

Si l'on date ces épitaphes d'après l'ère macédonienne, comme fait M. Cumont, elles seront des années 67/70 et 108/109 après J. C. Je crois qu'il en faut plutôt calculer la date d'après l'ère d'Actium, qui était celle de la colonie de Philippes, fondée en l'an 30 av. J. C., après Actium. Elles proviennent en effet de villages dépendant de la colonie. D'autre part, l'épitaphe de Podgóra : Ἔτους θλρ' (=199) Ἀρτεμισίου ε' Μάνταδα Γουσίδος θυγάτηρ, ne semble pas, d'après le caractère de l'écriture, pouvoir être datée d'après l'ère macédonienne. Cette présomption se change en certitude avec l'épitaphe suivante, qui est d'une écriture que personne ne voudra dater de l'an 153 de l'ère macédonienne, c'est à dire des premières années de la nôtre.

Copiée en 1899 à Kioup-Keuï, village du flanc N. O. du Pangée. chez

Ἀναστάσιος Λαζάρου; éclat de marbre blanc à bords irréguliers, haut de 0^m.80. Mauvaise gravure.

ΕΤΟVC ΓN

PΛHNOC

ΔΕΙΟΥ AK

CAIDELAC

ΔIOCKOYPI

ΔΟΥHPΩC

XAIPE

Ἔτους γνρ' μηνὸς Δεῖου ακ'.

Σαιδεῖλας Διοσκουρίδου. ἥρως χαῖρε.

Σαιδεῖλας, nom thrace nouveau, à rapprocher de Σαδάλας. Μέστος, dans la 1^{re} épitaphe de Radolivos, nom thrace particulier à la Thrace macédonienne; je le retrouve, dans mes inscriptions inédites, à Zilachova et à Drama; *Mestus* dans l'inscr. de Proussotchani (v. infra, n° 3); Μεστεῖς à Thasos (Tomaschek, II, 2, p. 24); Μέστυλος dans une inscr. inédite de Gopatch en Bisaltie; Μεστίκενθος à Névrocop (Dimitsas. 823).

Il est intéressant de trouver le nom d'homme Μάντας à Radolivos, dans le voisinage d'Amphipolis: cela permet de proposer une correction assez plausible à un texte littéraire. La curieuse liste de noms thraces contenus dans le Περὶ μακροβίων de Phlégon de Tralles parle d'un Μάντις Καιπροῖζου Μακεδὼν ἐξ Ἀμφιπόλεως. Mais Μάντις n'est pas un nom d'homme. Il faut probablement corriger Μάντις en Μάντας. Cet amphipolitain était de sang thrace, comme le prouve le nom de son père. Les μακρόβιοι macédoniens cités par Phlégon (d'après les registres du cens, ἐξ αὐτῶν τῶν ἀποτιμήσεων, sous Hadrien) sont tous de la région d'Amphipolis, soit d'Amphipolis même, soit de Philippes ou de cette Παρθικόπολις dont la position exacte est encore à identifier; presque tous portent des noms ou des patronymiques thraces (1). C'est une bonne preuve de la per-

(1) Βασκία Ἀστικόσου, Μακεδὼν ἀπὸ Φιλίππων. Βόνζης (?) Τόνου (corr. Τόρκου?), Παρθικοπολίτης, Μακεδὼν. Φρόντων Ἀλβουτίου, Μακεδὼν ἀπὸ Φιλίππων. Σάρκη (?) Σκίλα, Μακέτις, Ἀμφιπολίτης. Αἰδέσιος Δῖζα, Παρθικοπόλεως τῆς Μακεδόνων. Ζαικαδένης (Ζιακαδένης, Tomaschek, *Alt. Thr.*, II, 2, p. 40) Μουκάσου, Παρθικοπολίτης, Μακεδὼν. Μάντας Καιπροῖζου, Μακεδὼν ἐξ Ἀμφιπόλεως

sistance de l'élément thrace dans la Macédoine première, en dépit des influences grecque et romaine ; les inscriptions éparses dans le pays confirment ce résultat, comme on vient de le voir par les quelques spécimens que j'en donnais tantôt.

3. Plaque maçonnée dans l'église de Proussotehani, gros bourg au N. de Drama. Imparfaitement publiée dans la *Mission de Macédoine*, p. 150, et *CIL*, III, n° 707. Elle est difficile à lire, parce que les lettres sont mal formées, souvent liées, et parce que la pierre a été badigeonnée de plâtre. Je crois cependant en avoir pris une copie plus complète que celle qui a été publiée. Dimitsas, *Max. ἐρ λιθοις* la donne deux fois, d'abord d'après Heuzey (n° 1056), puis (n° 1105) d'après une informe copie parue en 1892 dans le *Νεολόγος*, comme si c'était une autre inscription.

CINTISPOLVLAE·FIL·SC
 APORENV·S·SIBIETVXORISV
 AESECVBIT·II·FIL·V·F·C·
 DEDV·HERMEIS·X·LXVTIXV
 SVRISEIVS·ADA·IAN·ROSAL
 SVBCVRAT ZIPAE·MESTIFIL
 ADARBITERIO·EIVS·Q·SNEDIAE
 X·CCL

*Cintis Polulae fil(ius) Scaporenu
 sibi et uxori suae Secu Bithi
 fil(iae) v(ivus) f(aciendum) c(uravit). Dedu
 her(edibus) meis X LX ut (e)x
 usuris eius adaiant Rosal(ibus) sub
 curat(ione) Zipae Mesti fil(ii). Ad
 arbiterio eius q(ui) s(upra) n(ominatus)
 e(st) Diane X CCL.*

L. 3. SECV = *Seci* (cf. L. 4 DEDV = *dedi*), dat. de **Secis*, nom de femme, correspondant au nom masculin *Secus* (*CIL*,

(*FHG*, III, p. 609). Pour la correction Παρθικόπολις au lieu du Παροικόπολις du ms., cf. Wesseling, *ad Hierocl.*, p. 639, et C. Müller, *ad Ptolem.*, III, 12, 27. Plusieurs noms de cette liste, qui n'est connue que par un ms., paraissent défigurés. Sur le Περὶ μακροζώνων de Phlégon, cf. Christ, *Gr. Litt.*³, p. 678 et 747.

III, 7330: *Secus Didygis fil(ius)*, à Salonique); cf. les noms daces *Comosicus*, *Seiciper*.

Le testament de Cintis imposait à Zipas une double charge: de veiller, comme *curator* (1), sur les héritiers de Cintis jusqu'à leur 25^{me} année, pour qu'ils célèbrassent les rosales instituées par Cintis; et de régler, comme *arbiter*, avec les pompes funèbres les obsèques de Cintis. «*Arbitria funeris* ap. Cic. *Dom.* 37 et *Pis.* 9 in fin. et in *Senat.* 7 sunt mercedes et pretia quae solvuntur vespillonibus aliisque ministris libitinariis pro funere. Et dicuntur arbitria, quia in locandis conducendisque funeribus solebat adhiberi arbiter, qui ea quanti locari conduce possent, spectatis facultatibus et dignitate defuncti ex aequo et bono aestimaret: qua de re Ulp. *Dig.* II, 7, 12, § 6 » (2). On traduira donc ainsi la dernière phrase de l'inscription, en sous-entendant *dedi*, exprimé dans la phrase précédente: «J'ai légué 250 derniers à Diane (au collège funéraire de Diane), conformément à l'arbitrage du susdit Zipas». Les *vespillones* de Philippes étaient donc placés sous l'invocation de Diane, comme ceux de Rome sous celle de Libitine. Diane en effet est à certains égards une divinité de la mort; sous le nom d'Hécate, elle régnait aux enfers; et c'est à Diane qu'on attribuait les morts subites. On connaît la loi du collège funéraire de Diane et d'Antinoüs à Lanuvium.

(1) «In jure *curator* est, qui datur puberi, qui sub alterius potestate non est, usque ad vigesimum quintum annum, ut ejus bona curet». Forcellini, *s.v.*

(2) Forcellini, *s. v.* arbitrium. Une autre mention de *l'arbitrium funeris* se trouve dans l'épigraphie de Philippes. Cf. *Miss. de Mac.*, p. 127 = *CIL*, III, 653. Partie droite d'une inscription funéraire monumentale.

OL · FLACCO · Q · II

R · DIC · PHILIPPIS

EX · CODICILLIS · EIVS · TESTA

IVSSIT · ARBITRATV ·

ATVR · NINI · C · SEMPRONI · SA

Du reste, la Diane de Philippes ne devait être latine que de nom. C'était la vieille divinité thrace, qui près de Philippe, sur le territoire même de la colonie, avait un sanctuaire fameux, la grande Diane de Gazoros, une déesse indigène que nous connaissons assez bien, tant par les monuments figurés que par les inscriptions : (1) car c'est elle que représentent la plupart des reliefs votifs taillés dans les rochers de l'acropole de Philippes

Si l'on se reporte à l'épitaque de Soudios, on y retrouvera, je crois, une autre mention des *vespillones*. « Καταλείπω, dit Manta, κουπίασιν Καλπαπουρείταις ✕ ρν' ». Il me paraît impossible d'expliquer ceci autrement qu'en voyant dans κουπίασιν un datif pluriel de * κουπίας-αδος, synonyme de κοπιαταί, *copiatae*, mots qui sont ainsi expliqués par Forcellini, *s. v.* *copiatae*: « Vespillones, quorum munus cadavera christianorum obvolvere, efferre, sepelire; α κοπιᾶω, laboro. » Καλπαπουρείτα serait un nom de village : Κάλπη ou Καλπαί, nom géographique de Bithynie.

4. A Reussilova, sur un énorme sarcophage qui a été scié en deux, dans le sens de la longueur; la coupure a mutilé la ligne 3. Copiée en 1899. A la copie de M. Heuzey (*Miss. de Mac.*, p. 152 = *CIL*, III, 703 = *Dimitsas*, 1507) manque la surcharge de la ligne 5, NEPOT·S ET qui est écrite en très petites lettres.

Bithus Tauzigis fili(us), qui et Macer, an norum) LX, Tauzies Bithi qui et Rufus, an(norum) XLV, Bithus Tauzigis ann(or)um LXXII h(ic) s(iti) s(unt). Zipacenthus Tauzigis. Bithicenthus Cerzulae, Sabinus Dioscuthis, nepotes et heredes f(aciendum) c(uraverunt). Idem Bithus donavit thiasis Lib(eri) pat(ris) Tasibast(en)i (denarios) CC et Rufus denarios C ex quor(um) redit(u) annuo rosali(bus) ad moniment(um) eor(um) vescentur.

Bithus dit Macer était le grand père; Tauzies dit Rufus, le fils; et le deuxième Bithus, le petit fils; Zipacenthus était un autre fils de Tauzies dit Rufus.

(1) Dédicace de Doxat, *BCH*, XXII, p. 346.

BITHVS · TAVZIGIS · FIL · QVIET
 MACER · AN · LX TAVZIES BITHI QVIETRV
 FVS AN · X · LV BITHVSTAVZIGIS AN · XXIIHSS
 ZIPACENTHVSTAVZIGISBITHICENTHVS
 NEPOTESIT
 CERZVLAE SABINVS DIOSCVTHISHEREDES FC
 IDEMBITHVSDONAVITIASIS · LIB · PAT · TASIBAST · XCC ET · RVFVS · XCEXQVOR · REDIT · ANNO
 ROSAL · ADMONIMEN · EOR · VESCENTVR ·

5. Copiée par M. Heuzey à l'église de Reussilova, *Miss. de Mac.*, p. 153 = *CIL*, III, 704 = *Dimitsas*, 1058. En 1899, elle n'existait plus; du moins, l'ai-je cherchée en vain.

D · I · M ·	<i>D(ius) i(nferis) M(anibus)</i>
Ici chasseur thrace	
LVCIVSCAESIVICTORI	<i>Lucius Caesi Victori(s)</i>
SERVVSACTOR ANL	<i>servus actor an(norum) L</i>
H · S · E · IDEMLVCIVSTHI	<i>h(ic)s(itus)e(st). Idem Lucius thi-</i>
ASIS LIB · PAT · TASIBAS	<i>asis Lib(eri) pat(ris) Tasibas-</i>
TEN DONAVIT · X · C · //	<i>teni donavit · X · C</i>

J'ai trouvé dans une tout autre région de la colonie un cippe funéraire (1) élevé par un autre intendant de ce Caesius Victor (*Abrocomae Caesi Victoris Niger actor*). Victor était un grand propriétaire de la colonie — comme aujourd'hui à Drama, Agiah bey ou Moustapha-bey — qui possédait divers domaines. A la tête de chacun était un régisseur (*actor*, *πραγματευτής*). M. Heuzey a trouvé l'épithaphe grecque d'un de ces *πραγματευται* (2). En voici une autre.

Copiée en 1899, chez M. Wix, à Cavalla. Cippe de marbre blanc. H. 0^m.98; larg. 0^m.48; grandes lettres profondément gravées; beaucoup de ligatures.

ΑΡΧΕΔΗΜΟΣ
 ΠΡΑΓΜΑΕΥΤΗΣ
 ΒΑΙΒΙΟΥΜΑΓΝΟΥ

Ἀρχέδημος
 πραγματευτῆς
 Βαΐβιου Μάγνου

(1) *BCH*, 1897, p. 530.

(2) *Miss. de Mac.*, p. 94.

ΕΑΥΤΩΚΕΤΗΕΥΝ
ΒΙΩΚΛΕΟΠΑΤΡΑΚΕ
ΕΚΝΟΙΣΟΑΝΔΕΕ
ΕΡΟΝΠΤΩΜΚΑΤΑ
ΘΗΕΔΩΣΙΠΡΟΣΤΙ
ΜΟΥΤΗΠΟΛΙΧΑΦ
ΚΕΔΗΛΑΤΟΡΙΧΦ

ἑαυτῷ καὶ τῇ συν-
βίῳ Κλεοπάτρῃ καὶ
τέκνοις. Ὁς ἂν δὲ ἑ-
τερον πτώμα κατὰ-
θῇτε, δώσι προστί-
μου τῇ πόλει Χ, αφ'
καὶ δηλάτορι Χφ'

Les *Baebii* étaient l'une des grandes familles de la colonie. Dans les ruines de Philippes, près de l'édifice appelé *Dérékler*, se lit sur une belle base de marbre blanc l'inscription suivante (copiée en 1899; cf. *Miss. de Mac.*, p. 92): Βαίβιον Οὐαλέριον Φέρμον, τὸν κράτιστον, ὁ δῆμος ἐκ τῶν ἰδίων. La prime à la délation est mentionnée dans une autre épitaphe de Philippes: c'est une inscription de sarcophage, dont un fragment a été retrouvé par M. Heuzey (*Miss.*, p. 38); la moitié de ce fragment est aujourd'hui chez M. Wix, à Cavalla (les lettres soulignées sont celles qui se lisent sur le fragment Wix):

SECVNDILLASIVIET·VLPIA·MATRONA
V·F·C·INEAMARCAMALIVM·QVI·P·O·S·VERIT
dabi T·R·P·P·X·MIL·ET·DELATORI·X·C·C

6. Copiée par M. Heuzey au pont de Kadim-Kupru, entre Drama et Ali-strati. *Miss. de Mac.*, p. 163 = *CIL*, III, 662 = *Dimitsas*, 1060.

VBCVR/	[S]ub cura[tione]...
ATVRN	
MA	
VIVA	viva.....
EACC	fac. e[ur. et don. X...]
QVO	quo[rum ad monu]-
MENT	ment[um eorum]
ROSA	rosa[libus annuo]
VESCA	vesc[antur. Quod si non]
FECERIN	fecerin[t, da]-
BVNT·HERE	bunt here[des...]

7. Trouvée à Sélani, près des ruines de Philippes, par M. Heuzey; aujourd'hui au Louvre. *Miss. de Mac.*, p. 40 = *CIL*, III, 656 = *Dimitsas*, 995.

P. Opinio P. f. Vol. Felici an(norum) XX Taginia Quarta, quae et Polla, filio faciendum) c(uravit). Hic ab herede matre post obitum eius legavit libertis matris et suis posteris(ue) eorum fundos Aemilian(um) et Psychian(um), ne unquam de familia exeant, sed ut ex reditu eorum ii qui s(upra) s(cripti) s(unt) monument[um eius] et parentium eius colant et ipsi alantur; item vicanis Media[nis eadem] condicione ex fundo Psychiano vinear(um) pl[ethra. . .].

« Parmi les curieux renseignements que contiennent les inscriptions de Reussilova, le fait capital paraît être l'existence, dans le pays de Zikhna (1), d'un sanctuaire du Bacchus thrace, situé, comme tous ceux que nous avons déjà signalés, au milieu des montagnes. . . Sans doute, il ne serait pas nécessaire, à la rigueur, que le sanctuaire de Tasi-basta fut situé dans le pays de Zikhna. On pourrait même rapporter, si l'on voulait, le nom gravé sur les tombeaux de Reussilova, à la bourgade sacrée où les Besses, chassés du Pangée et refoulés vers les Balkans, avaient transporté le centre principal de la religion du Bacchus thrace. . . Au commencement du principat d'Auguste, vers le temps de la fondation de la colonie de Philippes, les Besses sont encore en possession des domaines sacrés de Bacchus, que le proconsul de Macédoine, M. Licinius Crassus, leur enlève pour les donner aux Odryses alliés du peuple romain (2): τὰ δ' ἄλλα « [la Thrace] πλὴν τῆς τῶν Ὀδρυσῶν γῆς ὁ Κράστος κατέδραμε. « Τούτων γὰρ ὅτι τῷ τε Διονύσῳ πρόσκεινται καὶ τότε ἄνει τῶν « ὀπλων ἀπῆντησάν οἱ, ἐφείσατο καὶ αὐτοῖς καὶ τὴν χώραν ἐν ἣ « καὶ τὸν θεὸν ἀγάλουσιν, ἐχρίσατο, Βησσοὺς τοὺς κατέχοντας αὐ- « τὴν ἀφελόμενος (Dion Cassius, LI, 25) ».

Cette Διονύσου χώρα, dont les Odryses, grâce aux Romains, dépossédèrent les Besses—de même aujourd'hui, dans les mêmes régions, Grecs et Bulgares, sous l'œil des Turcs, se dis-

(1) Géographiquement, Reussilova appartient au pays de Drama. Administrativement, ce village fait partie du casaz de Zikhna, chef-lieu Zilachova. Mais Zikhna et Zilachova sont vers Serrès, dans le pays odomante sur les collines qui bordent à l'Est la plaine Strymonique.

(2) Heuzey, *Miss. de Mac.*, p. 154.

putent les monastères — devait être fort loin, je crois, de Philippes et n'a rien à voir avec les inscriptions de Reussilova. Elle se trouvait sur les confins des Besses et des Odryses, de l'autre côté du Nestos et du Rhodope, vers Philippopolis. Le sanctuaire de Διόνυσος Τασιβαστηνός, s'il faut l'identifier avec un sanctuaire thrace connu par les auteurs, devra l'être avec le μαντεῖον des Satres dont a parlé Hérodote (1). Les Satres habitaient à l'Est du Pangée, assez loin de la côte, puisque l'armée de Xerxès n'eut pas à traverser leur territoire; c'était un pays de très hautes montagnes boisées, neigeuses une partie de l'année. Ces renseignements d'Hérodote s'appliquent trait pour trait à l'imposant massif du Boz-Dag (2), entre Névrocop et Drama, au pied duquel s'étend justement la plaine de Reussilova et de Proussotchani. Mais a-t-on le droit d'identifier Tasibasta avec l'antique sanctuaire prophétique des Satres? Il est bien possible que Διόνυσος Τασιβαστηνός fût simplement un dieu de village, sans grande illustration.

« Dans les montagnes de Zikhna, poursuit M. Heuzey, la religion du Bacchus thrace conserve jusqu'au milieu de l'époque romaine son antique popularité ». Cette persistance du culte de Bacchus a été beaucoup plus générale dans la colonie de Philippes que M. Heuzey ne pouvait le penser; et par là nous apparaît encore l'importance de l'élément thrace dans la colonie, sa vitalité, et l'attachement opiniâtre des Thraces à leur religion. Les inscriptions suivantes en sont la preuve.

(1) VII, 411 : Σάτραι δὲ οὐδενός κ' αὐ ἀνθρώπων ὑπάρχοσι ἐγένοντο, ὅσοι ἡμεῖς ἴδμεν, ἀλλὰ διατελεῦσι τὸ μέχρι ἐμεῦ αἰεὶ ἔόντες ἐλευθέροι μοῦνοι Ὀρηίκων οἰκέουσι τε γὰρ οὔρεα ὑψηλὰ ἴδῃσι τε παντοίησι καὶ χιόνι συνηρέφια, καὶ εἰσὶ τὰ πολέμια ἄκροι, οὔτοι οἱ τοῦ Διονύσου τὸ μαντήϊόν εἰσι ἔκτεμνοι. Τὸ δὲ μαντήϊον τοῦτο ἐστὶ μὲν ἐπὶ τῶν οὔρεων τῶν ὑψηλοτάτων, Βησσοὶ δὲ τῶν Σατρέων εἰσὶ οἱ προφητεύοντες τοῦ ἱεροῦ, πρόμαντις δὲ ἡ γρέουσα κατὰ περ ἐν Δελφοῖσι, καὶ οὐδὲν ποικιλωτερον.

(2) Je l'ai traversé en 1899 avec M. Mendel, en allant de Serrès à Névrocop, par Vroundou, et de Névrocop à Drama. Aucun archéologue n'avait passé par là avant nous.

Dédicace copiée en 1899 au djami de *Mousga*, village de mohadjirs venus de Bulgarie, entre Karakavak et Drama. Stèle de marbre blanc, écornée à la partie supérieure, à droite et à gauche.

ΔΥΕ Ε-
 ΔΥΕΒΕΡΒΟΝΙΟΛ
 ΙΤΗΕΚΑΙΝΟΙ
 ΒΙΘΥΕΖΙΠΑΙΒΟΝ
 ΙΟΛΛΙΤΗΕΚΑΙΝΟΙ
 ΔΙΟΝΥΕΩΕΙΟΛ
 ΟΙΩΚΑΙΤΡΙΠΟΛΙ
 ΤΑΙΕ
 ΕΤΟΑΝ

[Ἔ]τους σ'
 [Βι]θους Βέρβου Ἴολ-
 [λ]ίτης καὶ υἱοί·
 Βίθους Ζιπαίβου
 Ἴολλίτης καὶ υἱοί·
 Διονύσω
 οἱὲ καὶ Τριπολί-
 ταις
 στοάν

Copiée en 1899 à Alistrati, chez le pappas Κωστᾶς. Grande stèle de m. b¹. ; dans le fronton, un buste en relief, de face, représentant un homme avec la barbe en collier. C'est la plus laide sculpture que j'aie vue dans les villages de la Macédoine. H. 0^m.73 ; larg. 0^m.74. Copie insuffisante de M. Giannopoulos, *BCH*, 1893, p. 634 (cf. Ziebarth, *Griech. Vereinswesen*, p. 56) ; une meilleure de M. Pappadopoulos Kérameus dans le Σύλλογος de C/ple, παράρτημα XVI, p. 108. L'inscription est incomplète en bas ; des deux dernières lignes conservées, il ne reste que la partie droite.

ΟΙ ΠΕΡΕΙΡΟΥΦΟΝ
 ΖΕΙΠΑΜΥΣΤΕΒΟΤΡΥ
 ΟΣΔΙΟΝΥΣΟΥΜΥ
 ΥΦΩΤΩΕΥΕΡ
 ΡΟΝΕΧΑΡΙ

Οἱ περεὶ Ροῦφον
 Ζεῖπα μύστε Βότρυ-
 ος Διονύσου μυ-
 [στη Ῥο]ύφω τῷ εὐερ-
 [γέτη δῶ]ρον ἐχαρί-
 [σαντο]

A la l. 4, il n'y a pas de place dans la lacune pour la restitution de Pappadopoulos, μυ[στέραχη Ῥο]ύφω.

Stèle funéraire élevée par la confrérie des mystes de Dionysos Botrys à son bienfaiteur et chef. L'épithète du dieu, *Bacchus-raisin*, est singulière et manque à Preller-Robert ; cf. *Zeus-foudre* (Ζεὺς κεραυνός) en Arcadie (Fougères, *Mantinée*, p. 221 ; Weil, dans la *Rev. arch.*, 1876, II, p. 50). A Lébadée, Διόνυσος εὐσταφύλιος (*CIGS*, I, 3098) ; dans Élien, *H. V.*, III, 41, Δ. σταφυλίτης. Cf. *Hymn. orph.*, LII Abel :

βοτρυόκοσμε | ἔλθε, μάκαρ, μύστησι βρύων κεχαρισμένος αἰεὶ.

On se rappelle les monnaies de Thasos, avec la tête de Bacchus; celles de Maronée, avec les pampres, et le relief thasien archaïque, aujourd'hui perdu, où l'on voyait Bacchus dans une vigne (S. Reinach, *Chron. d'Or.*, I, p. 106). Le pays du Pangée, dans l'antiquité, était riche en vin; il n'a dû cesser de l'être que par la conquête turque. Aujourd'hui la vigne y est partout remplacée par le tabac; on ne la cultive plus en grand que dans un seul bourg, et c'est justement au bourg d'Alistrati, d'où provient ce curieux monument du culte de Bacchus-raisin. Une coïncidence aussi remarquable ne peut être fortuite. Elle m'a frappé d'autant plus que j'étais à Alistrati au temps des vendanges.

On voit par la série d'inscriptions que nous venons de passer en revue comme les collèges funéraires étaient nombreux dans la colonie de Philippes. Il y en avait dans chaque village. Les collèges de ce genre ont pullulé partout sous l'Empire, mais plus encore en pays romain qu'ailleurs. On sait comme le christianisme s'est développé sous le couvert des sodalités funéraires, les seules associations que tolérât la loi (1); il est intéressant de constater qu'elles ont été particulièrement nombreuses dans la première ville d'Europe où la foi nouvelle ait pris racine.

Si à l'inscription d'Alistrati et à celles de Reussilova l'on ajoute celle de Podgóra que nous citons au début (χαταλιπένω δὲ μύσταις Διονύσου ✕ ρα'), on pourra croire que beaucoup de ces petits collèges funéraires de la colonie de Philippes étaient placés sous l'invocation du grand dieu indigène. C'est que le Dionysos thrace était essentiellement un dieu funéraire. Le dogme de sa religion était celui de la résurrection. Le sarment de vigne dont le feuillage meurt chaque automne pour reverdir au printemps était pour les mystes un symbole d'espérance. Ces idées, que l'orphisme a dû prendre à la Thrace et qu'il a inculquées à la Grèce, ne sont nulle part plus nettement ex-

(1) Cf. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, II, p. 238-305 (Les classes inférieures et les associations populaires).

primées que dans une inscription de Philippes, l'épigramme trouvée à Doxat par M. Heuzey (1).

... *reparatus item vivis in Elysiis.*
Nunc seu te Bromio signatae mystides ad se
florigero in prato congreg[em uti] Satyrum,

Mais y a-t-il un rapport à établir, comme le veut M. Heuzey, entre la religion du Bacchus thrace et les rosalies?

« Ce que les inscriptions de Reussilova présentent de particulier à la Thrace, écrit-il (p. 156), c'est que de semblables cérémonies (celle du repas funèbre, *ad monumentum vescantur*) y sont confiées aux thiasés de Bacchus . . . Il y a quelque raison de supposer que la fête des Roses n'était pas elle-même sans liaison avec la religion locale. Les habitants de la plaine de Philippes cultivaient dans leurs jardins des roses à cent feuilles, qui étaient renommées dans l'antiquité. Théophraste nous apprend que les Philippiens en tiraient l'espèce du mont Pangée, de la montagne sainte, qui était comme l'Olympe du Bacchus thrace. Notez qu'il y avait dans la même zone un autre canton montagneux, renommé à la fois par ses roses doubles et ses mines d'or: c'était le mont Bermios. Là se trouvaient les jardins sacrés de Midas, dont les roses à 60 feuilles passaient pour une merveille. Je croirais volontiers que les roses du Pangée étaient de même consacrées au Bacchus thrace qui a tant de rapports avec le Midas phrygien, et qu'elles avaient été cultivées originairement dans les jardins sacrés qui devaient entourer le fameux sanctuaire des Besses dans cette montagne. De là peut être la présence de la rose sur les monnaies de *Tragilos*, ville dont la position exacte n'est pas connue, mais qui était certainement dans le voisinage de Philippes. [En somme], certains rites funéraires que nous trouvons à l'époque romaine, répandus un peu partout dans l'empire, avaient un rapport particulièrement étroit avec la religion du Bacchus thrace, et ils se retrouvent en Thrace comme dans leur patrie primitive ».

Je crois pour ma part que si l'usage des rosalies a existé à Philippes, la Thrace n'y est pour rien; que cet usage, là comme ailleurs, est d'origine italienne; avant qu'Auguste n'établît des colons à Philippes, les rosalies devaient y être inconnues. Rien ne prouve que les Thraces offrisent des roses à leur Bacchus; aucun texte ne parle ni de roseraies consacrées à Bacchus sur le Pangée, ni d'un sanctuaire besse de Diony-

(1) *Miss. de Mac.*, p. 128; *CIL*, III, 686; Bücheler, *Carmina epigraphica*, n° 1233.

sos au Pangée: les Besses sont les Thraces du Rhodope. Quant à la ville thrace de Tragilos, dont les monnaies, du V^e siècle avant notre ère, portent au revers une rose ouverte et de l'autre côté une tête d'Hermès, je crois avoir démontré qu'elle était située bien loin de Philippes, en Bisaltie, sur la rive droite du Strymon, près du bourg actuel d'Ἀπιδονχώρι (1).

Les colons établis à Philippes par Auguste y apportèrent d'Italie des cultes et des usages qui devinrent ceux de la population mixte, issue du mélange de ces Italiens avec les Grecs de Philippes et de Néapolis, et avec les Thraces des villages environnants. Nos inscriptions de la colonie datent presque toutes du II^e siècle de l'Empire, c'est à dire d'environ 200 ans après la fondation de la *Col. Aug. Jul. Philippi*. Ce laps de temps a suffi pour la romanisation des villages indigènes. Sans doute, dans les bourgs écartés des vallées du Pangée, le grec persiste comme idiome paysan. Mais les dieux sont italiens, Silvain (2), Vertumne (3); le Bacchus Thrace, devenu latin, change son nom grec en celui de *Liber Pater*. De même pour les coutumes. On continue, il est vrai, à compter plutôt par plèthres que par jugères (4); par contre, on date, non par l'ère macédonienne, mais par l'ère d'Actium. Le symbole thrace du héros chasseur décore toujours les tombeaux de village, mais on fête les morts comme en Italie, au printemps, par les *escae rosales*, et aussi à l'anniversaire de leur naissance ou de leur décès: c'est l'usage tout italien des *parentalia*, (5), qu'atteste l'inscription suivante :

Copiée en 1899 à Pravi. Dans le dallage de l'église "Αγ. Νικόλαος, près du βαπτιστήριον; complet à g. et à dr.; grandes lettres effacées par les pas; marbre blanc.

(1) *Congrès intern. de numismatique*, 1900.

(2) *Miss. de Mac.*, p. 69.

(3) *Inscr. inéd. de Pronssotchani*.

(4) *Miss. de Mac.*, p. 134; *CIL*, III, 656. D'autres inscriptions de Philippes comptent par pieds: Le Bas, 1439, et une inscr. inédite à Madgyar-tchiflik: *in fr(onte) p(edes) XX, in ag(ro) p(edes) XX*.

(5) Marquardt, *Le culte chez les Romains*, I, p. 372.

ΕΛΕΥΤΗΜΟΥΠΑΡΑΚΑΥΣΩΣΙ
ΜΟΙΠΑΡΕΝΤΑΛΙΟΙΣΑΙΑΝΔΕ
ΠΑΡΑΚΑΥΣΩΣΙΝΤΟΤΕΔΩΣΣΙΝ
ΤΟΙΣΚΕΡΔΩΣΙΣΙΠΡΟΣΤΙΜΟΞΣ

μου τελευταίην παρακαύσωσι
μοι παρενταλίοις· αἶψαν δὲ [μὴ]
παρακαύσωσιν, τότε δώσωσιν
τοῖς κερδῶσισι προστίμου * σ'.

Mais la question que nous nous sommes posée plus haut reste entière : pourquoi, dans la colonie de Philippes, trouvons-nous si souvent mentionnées les rosalies, et pourquoi, au contraire, en est-il si rarement parlé dans les innombrables inscriptions latines de la Mœsie, de la Dacie et de la Pannonie? C'est, je crois, que les colons de Philippes venaient tous du pays originaire des rosalies, tandis qu'il n'en allait pas de même des colons que les Empereurs établirent en Mœsie, Dacie et Pannonie. Les colonies danubiennes sont de date tardive, et d'origine militaire; elles ont été fondées avec des éléments disparates, venus de tous les coins de l'Empire. Philippes est une colonie d'une tout autre sorte; elle fut fondée anciennement, trente ans avant notre ère, uniquement avec des Italiens (*BCH*, XXI, p. 537); elle était donc, si l'on peut ainsi dire, de sang plus pur et de plus noble extraction que les colonies du II^e ou du III^e siècle. C'était comme une petite Italie transportée au pied du Balkan, et qui devait y garder intactes les coutumes de son pays d'origine.

Pour être complet sur la question des rosalies en Macédoine, je joins en appendice aux inscriptions de Philippes le texte suivant :

Copie en 1899 à Salonique, sur un cippe dans la mosquée Eski-Djouma. Duchesne, *Miss. au M^t Athos*, p. 34; plus complètement, Pappageorgios, dans la *Néa Hμέρα* de Trieste, 1899, αρ. 1286-1288 (article publié à part sous le titre Δεξιός ξρανός) et dans la revue *Αθηνά*, XII, p. 87. Cette inscription avait été copiée au XVIII^e siècle par J. B. Germain, chancelier du consulat de France (*Rev. arch.*, 1894, I, p. 23); elle était connue de Texier, qui l'avait prise pour une inscription honorifique (Texier et Pullan, *L'Architecture byzantine*, p. 122, note 2). Elle est divisée en 3 parties. La 1^{re} (A), en 3 lignes à peu près illisibles, donnait le nom de la morte, avec l'indication de l'année d'après les deux ères, provinciale et augustéenne, (ἔτους... τοῦ καὶ...), suivie de *μνήμης χάριν*. Les deux autres parties (B et C) sont gravées

sur les deux faces latérales du cippe; les dernières lignes de B, cachées dans le sol de la mosquée, restent à déchiffrer.

B

ΙΕΡΕΙΑΘΥΣΑ
ΕΥΕΙΑΠΡΙΝΟ
ΦΟΡΟΥΚΑΤΑ
ΛΙΠΩΕΙΣΜΝΙ
ΑΣΧΑΡΙΝΑΙΩ
ΝΙΑΣΑΝΠΕΛΩΝ
ΠΛΕΘΡΑΔΥΩ
ΣΥΝΤΕΣΤΑΦΡΟΙΣ
ΟΠΩΣΑΠΟΦ
NTAIAIMO I
NTAIAIMO I

Ἱέρεια θύσα
εὐεία Πρινο-
φόρου κατα-
λίπω εἰς μνί-
ας χάριν αἰω-
νίας ἀνπέλων
πλεθρα δύω
σὺν τῆς τάφροις
ὅπως ἀποφ-
[έρω]νται αἱμοὶ
.....

C

ΚΑΙΟΙΜΥΣΤΕ
ΜΙΚΡΟΣΜΕ
ΓΑΣΕΚΑΣΤΟΣ
ΣΤΕΦΑΝΟΝΡΟ
ΔΙΝΟΝΟΔΕΜΗΕ
ΝΕΝΚΑΣΜΗΜΕΤΕ
ΧΕΤΩΜΟΥΤΗΣ
ΔΩΡΕΑΣ ΑΙΑΝ
ΔΕΜΗΠΟΙΗΣΩ
CΙΝΕΙΝΕΑΥΤΑ
ΤΟΥΔΡΟΙΟΦΟ
ΡΩΝΘΕΙΑΣΟΥΕ
OICAYTOIC

καὶ οἱ μύστε
μικρὸς μέ-
γας ἕκαστος
στέφανον ῥό-
δινον. Ὁ δὲ μὴ ἐ-
νένκας μὴ μετε-
χέτω μου τῆς
δωρεᾶς. Αἰὰν
δὲ μὴ ποιήσω-
σιν, εἶνε αὐτὰ
τοῦ Δροιοφό-
ρων θειάσου ἐ-
[πὶ τ]οῖς αὐτοῖς.

D'après les titres qu'elle se donne, *évienne* (εὐίος épithète de Bacchus), et *thysienne* (cf. Euripide, *Bacchantes*, 586 θύσαν Διονύσου | κόραν κτλ.), la fondatrice était prêtresse d'un thiasé dionysiaque, le thiasé des Prinophores. Au cas où les Prino-

phores ne s'acquitteraient pas des charges imposées, le legs devait aller à une autre confrérie dionysiaque, le thiasé des Dryophores. Ces noms de thiasés montrent l'importance qu'avait l'arbre dans les cultes dionysiaques de la Macédoine. Le chêne (δρῦς) et le chêne-vert (πρῖνος) étaient-ils portés en procession dans la fête solennelle de ces thiasés? Donnaient-ils lieu à une véritable *dendrophorie*, comme celle de la religion de Cybèle, ou encore comme la dendrophorie d'Hylæ près Magnésie (Pausanias, X, 32, 6; cf. Frazer, *ad loc.*)? Il est permis de le croire. C'est un groupe de faits nouveaux à ajouter à ceux que Bötticher a réunis dans son livre sur le culte des arbres chez les Grecs. Pour le chêne-vert, c'est un arbre fort répandu dans la Macédoine orientale; le Pangée lui doit son nom actuel (*Pournar-dag*).

Cette inscription n'est pas le seul monument de Thessalonique qui nous atteste que dans cette grande ville où les Romains étaient si nombreux, et qui au III^e siècle devint colonie, certaines familles pratiquaient l'usage italien des rosales. On se rappelle au Louvre le grand sarcophage envoyé de Salonique sous Louis-Philippe (1); sur le couvercle, sont couchés deux époux, sculptés en grandeur naturelle. La femme tient de la main gauche une couronne qui paraît faite de roses simples. Dans les monuments analogues, la morte tient, le plus souvent, non pas une couronne de roses, mais une palme (2).

PAUL PERDRIZET



(1) Clarac, *Musée de sculpture*, II, p. 1185; Robert, *Sarkophag.* II, pl. XXVIII.

(2) Robert, I, pl. XXXIV; II, pl. XIV. Riegl, *Spätrom. Kunstindustrie*, fig. 13.

UN NOUVEAU PROCONSUL D'ACHAÏE

Le Bas a copié et M. Foucart a commenté (1) une inscription métrique découverte à Mégare et transportée à Égine, qui est ainsi conçue :

[Φ]ωσφορίου Μεγαρήες ἀριστονόοιο καμώντες
εἰκόνα λαϊνέην στήσαν ἐπ' εὐδικίης,
οὔνεκα, πυργώσας πόλιν, κρατερὰ λγέα θούρο[ν]
τεῦξεν ἀτάρβητον δῆϊον ἐνναέτες.

« A Phosporius, doué d'un esprit excellent, les Mégariens ont fait et érigé cette statue de pierre en souvenir de ses actes de justice, et parce que, ayant fortifié les villes, il a rendu inoffensif pour les habitants l'ennemi impétueux, qui exerce des terribles ravages ».

« Le surnom très rare de Φωσφόριος, dit M. Foucart, a été porté par L. Aurelius Avinius Symmachus (Orelli n° 1186), qui fut préfet de Rome en 364 et qui remplit plusieurs fonctions importantes. C'est probablement de lui qu'il est question dans cette inscription. Il fut le père de l'écrivain Symmaque. »

L'identification proposée par M. Foucart a été approuvée par M. Dittenberger: « *Quae sententia, écrit-il, si non certa, at in summa illius cognominis raritate probabilis est.* »

En ce qui concerne la rareté extrême du surnom Phosphorius, on ne peut que donner raison à MM. Foucart et Dittenberger. En effet, en dehors des deux textes cités, la dédicace de Mégare et l'inscription romaine de la statue de L. Aurelius Avinius Symmachus, je ne sache pas que ce surnom se soit jamais rencontré. Il est donc bien tentant de confondre les deux

(1) Le Bas, II, 61; Le Bas-Foucart II, 38; *CHS*, I, n° 96. Cf. aussi Keil, *Rhein. Museum*, 1859, p. 502; Kaibel, *Epigr. graeca*, 914.

personnages, alors surtout que les deux textes paraissent être à peu près contemporains. Mais une découverte récente va nous obliger, si je ne me trompe, de renoncer à cette identification.

C'est une base de marbre, découverte à Argos, près de l'emplacement de l'ancienne agora et publiée par le journal grec *Καίροι* dans son numéro 4322 du 13/26 Décembre 1900. J'en dois la connaissance à l'amabilité de M. Contoléon, épheure du Musée de Delphes, et je le prie de recevoir ici l'expression de ma reconnaissance pour sa précieuse communication. Voici le texte de l'inscription gravée sur la base d'Argos :

Εἰκόνα Φωσφορίου μεγάλυδρος ἀνθυπάτοιο
 Ἀρχέλειως Δαναοῖς στῆσε χαρίζομενος.
 Ψ(ηφίσματι) Β(ουλῆς).

« Cette image de Phosphorius, le très puissant proconsul, c'est Archélaus qui l'a érigée pour faire plaisir aux Danaëns. Par décret du Conseil. »

La statue a été dressée *avec l'autorisation* du sénat d'Argos, mais non pas, ce semble, comme celle de Mégare, aux frais de la ville : c'est un bienfaiteur particulier, Archélaos, qui s'en est chargé, pour faire plaisir, dit-il, aux Danaëns (c'est à dire aux Argiens), peut-être aussi pour faire sa cour au gouverneur. L'essentiel est que nous savons maintenant — ce qu'on aurait pu déjà soupçonner — que Phosphorius fut proconsul d'Achaïe : c'est en cette qualité qu'il obligea les Grecs par sa justice (ἐὐδικίαις), qu'il releva leurs fortifications, et que Mégare et Argos lui érigèrent des statues. Mais si Phosphorius a été gouverneur d'Achaïe, il ne peut être identique avec Symmachus, père de l'orateur. Voici en effet la partie essentielle de l'inscription romaine consacrée à ce dernier personnage (1) :

(1) *CIL*, VI, 4698 (Orelli, 1186; Wilmanns, 641; Dessau, 1257). Sur les surnoms ainsi détachés au génitif en tête d'une dédicace, et qui ne se retrouvent pas toujours dans la titulature complète, cf. Borghesi, *Œuvres*, III,

Phosphorii.

*Lucio Aur. Aviano Symmacho v. c.
 praefecto urbi, consuli, pro praefectis praetorio in urbe Roma finitimisque
 provinciis, praefecto annonae ur-
 bis Romae, pontifici maiori, quinde-
 cemirro s(acris) f(aciundis), multis legationibus
 pro amplissimi ordinis desideriis
 apud divos principes functo, qui
 primus in senatu sententiam roga-
 ri solitus . . .*

D'après ce *cursus honorum*, qui a tout l'air d'être complet, Symmaque père a fait toute sa carrière à Rome, à l'exception de quelques missions temporaires entreprises au nom du sénat (1). S'il avait exercé les fonctions de proconsul d'Achaïe avant l'érection de sa statue, la dédicace n'eût pas manqué de le rappeler, comme on l'a fait dans le cas de son contemporain Vettius Agorius Prætextatus «*correctori Tusciae et Umbriae, consulari Lusitaniae, proconsuli Achaiae, praefecto urbis. . .*» (2). De même dans l'*elogium* de Symmaque le fils (Eusebius) le proconsulat d'Afrique figure en bonne place avant la préfecture urbaine (3). Il n'est pas davantage admissible que Symmaque père ait été chargé du gouvernement d'Achaïe après l'année 377, date de l'érection de sa statue (4), c'est à dire après sa préfecture de Rome (5) et son consulat (6); car dans

503; Cagnat, *Cours d'épigr.* 3, p. 56. D'autres y avaient vu le nom du père du personnage honoré: si cette opinion difficilement acceptable était reprise, il faudrait en conclure que le père de L. Symmachus s'appelait Phosphorius, et lui-même Eusebius: ce qui cadrerait avec les résultats du présent travail. L'usage des surnoms détachés commence au III^e siècle et se multiplie au 4^e à raison de la confusion créée par la multitude des *cognomina* d'un même personnage.

(1) L'une d'elles (à Antioche) est mentionnée par Ammien, XXI, 12, 24 et par Libanius, 925.

(2) *CIL*, VI, 1777-1779.

(3) *CIL*, VI, 1699 (Orelli, 1187; Wilmanns, 1235).

(4) *Gratiano IIII et Merobaude coss.*

(5) La date en est fixée à 364 (Ammien, XXVII, 3, 3).

(6) L'inscription 4 le qualifie de *consul* et non de *consul désigné*; je ne puis donc croire avec Seeck (préface de son édition de Symmaque dans les *Monum. Germ.*, p. XLIV) qu'il s'agisse simplement d'une désignation. Bien plutôt adopterai-je avec Mai la date de 376 pour le consulat de L. Symma-

l'usage de ce temps, le gouvernement des provinces proconsulaires, si honorable qu'il fût, n'était jamais attribué à des ex-consuls ni à des ex-préfets ; c'est ce qui résulte à l'évidence de tous les *cursus honorum* connus postérieurs à Dioclétien. « Le consulat, dit M. Cagnat, est le couronnement de la carrière et ne conduit pas à des fonctions spéciales » (1).

Il est une autre considération qui aboutit à la même conclusion. Le Phosphorius des inscriptions grecques a relevé les fortifications des villes helléniques pour les mettre à l'abri des ravages d'un ennemi redoutable. Une telle précaution implique qu'à une date assez rapprochée de son proconsulat ces villes, faute de remparts solides, avaient eu effectivement à souffrir de pareils ravages. Or, la Grèce, à l'époque où nous sommes, n'a subi que deux invasions de ce genre, l'une et l'autre de la part des Goths : en 267, ils pillèrent Sparte et Argos ; en 395, sous Alarie, ils ravagèrent, outre ces deux villes, Mégare, Corinthe, Olympie, Némée. Il ne peut évidemment être question de l'invasion d'Alarie ; c'est donc à l'incursion de 267 que l'inscription de Mégare fait allusion. Mais si le Phosphorius de ce texte était Symmaque père, qui fut préfet à Rome en 364, son proconsulat se placerait nécessairement vers 350, c'est à dire plus de 80 ans après l'incursion gothique. Est-il admissible qu'après ce terrible avertissement, après le rétablissement de l'ordre dans l'empire par Aurélien et Dioclétien, le gouvernement réparateur de Constantin et de ses successeurs ait attendu 80 ans pour remettre en état de défense les villes du Péloponnèse ? Poser la question, c'est y répondre.

Nous devons donc écarter l'identification du proconsul d'Achaïe Phosphorius avec L. Symmachus Phosphorius de la dédicace romaine. Faut-il pour cela renoncer à déterminer sa personnalité ? Je ne le crois pas. Lorsqu'un surnom ou pour mieux dire un nom de parade aussi prétentieux est porté par

chus ; on ne peut pas remonter plus haut, car dans le discours de remerciement prononcé à cette occasion par son fils il est question de la mort de Valentinien qui eut lieu fin 375.

(1) *Cours d'épigr.*³, p. 129.

deux personnages du même siècle, il y a fort à parier qu'il existe entre eux un lien de parenté. Tel est le cas, par exemple, du surnom *Populonium*, porté à la fois par Q. Aradius Rufinus Valerius Proculus et par L. Aradius Valerius Proculus, qui paraissent avoir été frères(1). Or, en 319, nous trouvons un Symmachus, proconsul d'Achaïe, auquel est adressé un rescrit des empereurs Constantin et Licinius, daté de Sirmium, la veille des nones de Février(2). Ce Symmaque a été identifié avec le personnage du même nom qui fut consul ordinaire en 330 avec Gallicanus(3); tout porte à croire qu'il faut voir en lui le père de L. Symmachus Phosphorius, et l'aïeul de l'orateur Symmaque. Quoique nous ne lui connaissions pas d'autre nom que Symmachus(4), je crois infiniment probable que c'est lui qui aura pris le premier et transmis à son fils le surnom de Phosphorius, que c'est à lui par conséquent qu'il convient de rapporter les dédicaces de Mégare et d'Argos.

THÉODORE REINACH



(1) *CIL*, VI, p. 367.

(2) *Cod. Theod.* II, 4, 1 (= *Cod. Just.* V, 40, 2). Sa qualité de gouverneur d'Achaïe résulte de la souscription *accepta VIII id. Mar. Corinthi*. Cf. Hertzberg, *Grèce romaine*, tr. fr. III, 209.

(3) *Cod. Th.* II, 26, 1 et 2; XVI, 2, 7 etc., etc.

(4) Les noms de *Aurelius Tullianus* qu'on lui donne parfois ne reposent que sur une faible combinaison de Borghesi, *Fastes*, V, p. 600. Cf. De Vit, s.v. Avianus et Gallicanus.

VOYAGE EN CARIE

(BCH, 1898, p. 361-402, 421-439; 1899, p. 168-192; 1900, p. 24-69)

(Suite et fin)

Nous allons à *Bouyouk-Ala-Fahraddin Yaila* (1). A un quart d'heure du village, cimetière ture fait avec des pierres antiques (colonnes lisses et cannelées, etc.). Plusieurs portent des inscriptions; voici les plus lisibles.

Colonne; cassée en haut :

- - - - -
 | - - - - -
 NANNHCAPICTIE
 ΠΟ . . . C

Autre colonne, cannelée seulement en haut; au dessous les cannelures ne sont pas tracées, et sur cette partie lisse étaient gravées deux inscriptions.

De l'une on ne voit que quelques lettres à la dernière ligne :

ΚΑΙΜΙΔΑΘΕΥ

l'autre, enfoncée en terre et dégagée par nous, porte :

ΕΤΟΥΕΒΠΡ
 ΤΡΟΚΟΝΔΑΕ
 ΦΩΣΦΟΡΟΥΕ
 ΘΠΟΙΟΑΤΟΝ
 5 ΝΑΟΝΙΔ/ΝC
 ΔΙΙΧΟ
 ΕΥΧΗ

(1) Il y a en effet deux Ala-Fahraddin : le petit (*Koutchouk*), et le grand (*Bouyouk*). La nouvelle carte de Kiepert marque deux Ala-Fahraddin, au N. E. et au N. O. d'Istenaz; nous sommes à celui de l'Ouest; l'autre est peut-être une erreur.

Dédicace d'un temple (l. 5, ναόν) à Zeus (l. 6, Δι). L. 4, ἔποισα pour ἐποίησα.

Un peu plus loin, autre cimetière ture (*mézarlik*). Ici encore beaucoup de pierres antiques ; deux d'entre elles portent des inscriptions.

ΛΝΟΥΚΟΤΕΟΥΕ ΜΑΝΟΥΘΟΑΝΤΟΕ ΑΡΜΑΚΤΑΕΡΜΑΙΟΕ
Η ΓΗΕΑΡΤΕΙΜΟΥ

ΓΕΝΟΥΣΑΝΕΘΗΚΕΝ ΕΡΜΑΙΩΙΚΑΙΑΡΜΑΚΤΑΤΟΙΣΤΕΚΝΟΙΣΚΑΙΜΑΝΟΥΔΙΘΟΑΝΤΟΕ
ΙΙΑΝΑΚΑΙΓΗΔΙΑΡΤΕΙΜΟΥΤΗΝΥΜΦΗ

Les deux premières lignes sont en plus grands caractères. L'inscription est gravée sur une architrave cassée à gauche, intacte à droite. Les mêmes personnes se retrouvent dans les deux parties de l'inscription.

L'autre pierre inscrite est une colonne qui porte en haut un bas-relief d'un dessin grossier : aux deux extrémités, deux hommes debout, dont l'un, celui de gauche, paraît juché sur un petit piédestal ; entre eux, deux femmes debout. La pierre est cassée vers le milieu dans le sens de la longueur, et la cassure, dépassant l'inscription, s'étend jusqu'au bout de la colonne. Au dessous du bas-relief, l'inscription suivante qui présente cette particularité que les lettres sont gravées de droite à gauche comme dans les inscriptions archaïques, quoique celle-ci soit d'assez mauvaise époque (?). Inutile de faire remarquer la barbarie de la langue.

ΙΞΝΑΥΟΝΕΤΑΡΧΙΔΑΥΟΥΟ

ΙΙΤΥΑΑΡΤΝΑΙΙΟΤΕΤΙΕΤ

ΝΙΡΑΧΙΑΗΝΜΝΕΙΞΕΝΟΥ

Ούουας Κρατέρου άνέσ-

τεισε τὸ(ν) άντρα αὐτίς

Ούνεσεν(?) μνήας χάριν(1).

Inscription funéraire en l'honneur du mari (άνδρα) de Oúvas, fille de Cratéros. Cf. Ούσουας, Ούζουας, nom de femme=Babas, *BCH*, XVI, p. 439 ; *Reisen in Lykien. Mil. u. Kib.*, I, p. 157, 166, n° 194 ; Kretschmer, *Einleitung*, p. 352.

(1) J'ai cru pouvoir corriger en quelques points la copie dans la transcription : la lecture proposée me paraît certaine, à part le nom du mari qui est altéré].

(2) Le Ν est également renversé, mais n'a pu être reproduit typographiquement.

Plus loin, bas-relief dans le rocher. En allant de gauche à droite, on a successivement : une femme tournée à droite ; un cavalier tourné à droite ; une femme avec une haute coiffure, la main droite sur le sein gauche ; un cavalier allant vers la gauche ; une femme avec une haute coiffure, étendant la main gauche vers le personnage suivant ; un homme à pied, levant le bras droit nu ; enfin, à droite, dans un rectangle séparé, une niche où est sculpté en relief un vieillard assis. Le relief est en assez mauvais état de conservation ; il est difficile quelquefois de distinguer le geste ; la femme à gauche regarde vers la droite, les deux cavaliers se regardent, la femme du milieu et les personnages de droite sont tournés vers le spectateur et regardent en face. J'ai jugé inutile de prendre un dessin de ce relief, pour avoir constaté qu'il avait été vu l'année même par des devanciers qui avaient inscrit leurs initiales N + M. Ces voyageurs sont ceux de l'expédition autrichienne. Leur dessin est reproduit dans les *Reisen in Lykien*, II, p. 168, fig. 78, n. 207. Les initiales N + M sont peut-être celles de N(ie)m(ann). Au dessous du dessin, une inscription en lettres fines et jolies :

-----ΟΣΑΡΤΕ..ΙΔΟΣ.....ΗΣ ΕΡΜΕΙΚΑΙΔΙΟ
[σκούροις] Ι Ι

Au moulin, bas-relief représentant un cavalier. Au dessus :

ΛΙΕΙΩΙCΕΡΜΑΙΟΥΤΟΥΘΟΦ
ΑΝΤΟΗΚΑΙΕΛΕΙΕΥΧΙΝ

..... Ἐρμαίου τοῦ Θό<φ>|αντος ἡ καὶ-----εὐχ[ῆ]ν.

Tout le long de la route si fréquentée où sont ces inscriptions et bien d'autres, sont des cimetières tures où l'on trouve des colonnes et des pierres antiques. A l'extrémité de la plaine, des rochers dans lesquels sont sculptés des tombeaux, creusés horizontalement ou verticalement dans la pierre. Partout où il y a de la place, il y a un tombeau. On en trouve par rangées de quatre ou cinq à la suite, portant des inscriptions. Ce

qu'ils offrent de remarquable, c'est la présence d'un lion sculpté sur le couvercle. Il est représenté accroupi, la queue enroulée autour des pattes de derrière, la tête haute tournée vers le spectateur. L'art en est un peu grossier, mais le muflle est toujours rendu en traits énergiques, autant que l'état de la pierre permet de le deviner. Les inscriptions sont grandes, dans des cartouches où la pierre a été polie. Mais, ayant constaté que, partout où il y avait des lettres, la pierre était plus propre et comme lavée, j'ai pensé que les inscriptions avaient été relevées récemment, et qu'il était dès lors inutile de faire double emploi.

Nous revenons sur nos pas jusqu'à l'inscription chrétienne; nous repassons devant les ruines où se trouve le dessin byzantin dont il est parlé plus haut, et, quittant la route de Koutchouk - Ala - Fahraddin, nous longeons un cimetière ture où s'on voit des ruines byzantines et un dessin byzantin, semblable au précédent et provenant sans doute d'un même édifice. Puis nous nous engageons dans la montagne, longeant une plaine au bout de laquelle est *Farsak* (sur la route de Hasan-Pacha à Istenaz); *Surekler*; 1h.5 *Kischlar*; 0h.30 lieue han d'*Istenaz*.

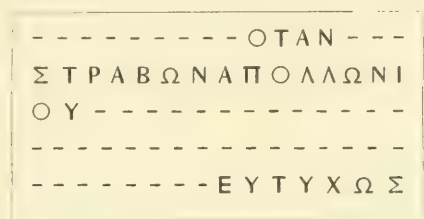
1h.45 *Bayat*, situé au pied d'une montagne qui domine une vaste plaine. La carte autrichienne indique des ruines dans les environs. Il y a en effet, nous dit-on, un *monastiri* dans la montagne.

Au bout de quelques minutes, à droite de la route, une colline isolée au milieu de la plaine; quelques pierres antiques.

1h.15. Nous passons devant une ruine antique perchée à mi-côte (1). C'est un grand tombeau; des pierres grises, taillées en parallélipèdes, arrangées suivant un art de bonne époque, et un peu polies près des arêtes. La porte, surmontée d'une grande pierre qui soutient ce côté de l'édifice, est assez étroite. Au dessus, la pierre a été polie avec plus de soin, et l'on a dessiné un cartouche dans lequel est gravée une inscrip-

(1) Le monument est à gauche de la route pour qui va dans la direction d'Adalia; la porte regarde la route.

tion. Malheureusement elle est trop haut et je n'ai pu lire que quelques lettres isolées. La première ligne est en caractères plus petits : les lettres des autres lignes sont grandes, minces, de bonne époque romaine.



1h.30 *Gueuljuk*. Deux tambours de colonne, cannelés en haut, non en bas, et surmontés d'un chapiteau. Dans le mur du café qui a lui seul constitue Gueuljuk, quelques pierres taillées. Le tout a été trouvé près de là, mais pas dans la montagne.

0h.15. Fontaine où sont encastrées des pierres antiques. Cimetière ture, sur un tombeau l'on voit un dessin tout à fait primitif et dans un coin la date en chiffres tures 1221. Évidemment il faut lire 1224 (de l'hégire); l'auteur du dessin ignorait donc que, si les *mots* tures se lisent de droite à gauche, les *nombres* au contraire se gravent, comme les nôtres, de gauche à droite.

0h.55. *Indjerjik - Khayvé*. Notre route est rejointe ici par celle qu'a suivie M. Fougères.

0h.40. A l'entrée d'un long et étroit défilé entre deux hautes montagnes presque à pic, le gouvernement ture a installé un *devrend*, sorte de poste-caserne, où sont installés des gendarmes chargés d'assurer le libre passage des caravanes à travers ce couloir, qu'elles sont obligées de franchir et qui semble fait pour le brigandage (1).

(1) Déjà dans l'antiquité, ce pays (la Pisidie) avait mauvaise réputation, Strabon (XII, 7, 2-3) dit des Pisidiens de la montagne: « ληστρικῶς ἔσκηνται », et des Pamphyliens, leurs voisins: « οὐ τελείως ἀφείνται τῶν ληστρικῶν ἔργων ».

Au bout de vingt minutes, *Yénidjé-Khayvé*. Ce n'est qu'un café, isolé dans la montagne; mais, pour cette raison même, toutes les caravanes qui vont à Adalia ou en reviennent, s'y arrêtent, ne fût-ce que pour faire boire les chameaux. De là un mouvement incessant, un perpétuel *kalabalik*, dont le cafetier, il faut l'avouer, ne m'a pas semblé tirer grand profit. A côté du café, la fontaine, à cause de laquelle s'arrêtent les caravanes, porte la date en chiffres turcs, 1090 de l'hégire, soit 215 années musulmanes avant notre passage, soit 1679 - 1680 de notre ère. Dans ce café, le seul endroit habitable près des ruines de Termessos la Grande, j'ai passé dix nuits, consacrant le jour à l'exploration des ruines, du 18 au 25 Septembre, puis, après un court séjour à Adalia (26-29 Septembre), les 30 Septembre et 1^{er} Octobre. Au café même, les auges pour faire boire les animaux sont des pierres antiques taillées, et une écurie, située en face, en contient d'autres. Entre Termessos et Adalia, on remarque quelques ruines antiques dans la montagne, puis des tombeaux à inscriptions dans la plaine, connus depuis longtemps.

De Termessos à Aïdin (1).

Nous reprenons la route d'Istenaz par le défilé (*boghaz*); nous repassons à Gueuldjuk, puis au monument de Strabon, et nous prenons la route d'Elmaly (2).

Th. *Sousouss*, qui signifie «endroit où il n'y a pas d'eau» (3).

Avdan, *Tchobansa*, *Tchufun*, dont les habitants sont de vrais sauvages. Rien. Retour à Tchobansa. Puis l'on traverse un défilé.

(1) Les inscriptions de Termessos ont été données à part, *BCH*, 1899, p. 164-191, 280-303.

(2) Forme populaire, *Almaly*.

(3) Le nom est justement mérité; les chevaux sont restés près de vingt heures sans boire; pour ma part, je n'ai trouvé en route qu'un peu d'eau croupie dans un creux de rocher.

Bagtché-Yakas. Un peu partout des tombeaux tures, faits avec des colonnes antiques.

0h.40 *Kapou-Tach.*

0h.12 *Bou-Hadin.*

0h.35 *Moumattlar.* Colonne dégagée par nous : bas-relief représentant quatre personnages, dont trois enfants vus de face; même mauvais style qu'à Ala-Fabraddin. Au dessous, une inscription fort endommagée.

ΠΡΑΥΛΟΧΡΑΚΛΕ

- - - - ΕΛΟΠΙΡΑΣ

ΑΝΕΣΤΗΣΕΝ ΕΑΥ

ΤΟ ΚΑΙ ΤΗΝ ΥΜΒ

- - - ΤΟΥ ΚΛΙΕ

- ΤΟΥ ΚΑΙ Μ

- - - - -

- - - - -

- - - - -

Πραύλος Ἡρακλε-

- - - - -

ἀνέστησεν ἑαυ-

τὸ [ν] καὶ τὴν [σ]ύμβι-

5 [ον αὐ] τοῦ Κλ. - -

- - του καὶ Μ - -

De l'autre côté de la même pierre, une longue inscription latine, malheureusement indéchiffrable. On voit au début:

FL: VAL
FL

Ce doit être une borne milliaire, et l'on peut croire qu'il y avait :

DDNN	<i>Dominis nostris</i>
FL: VAL	<i>Fl(avio) Val(erio) [Constantino]</i>
FL	<i>Fl(avio) [Cl. Constantio, etc.]</i>

Au même endroit j'ai trouvé une monnaie de bronze portant sur une face ΠΩΓ-ΛΕΩΝ; sur l'autre, une tête de femme entourée de caractères illisibles. Pour le numismatique de Pogla, cf. Hill, *Cat. of the greek coins of Lycia, Pamphylia and Pisidia*, p. XCVII et 236.

Départ pour *Tchikinova*. Sur la route, cimetière turc fait presque exclusivement avec des colonnes funéraires antiques

ou de grandes pierres antiques. J'ai voulu en faire dégager une où l'on voyait quelques lettres; mais, pour y réussir complètement, il nous aurait fallu des instruments que nous n'avions pas, et le village était trop loin. Voici ce que nous avons pu mettre au jour avec l'aide de morceaux de bois, comme leviers.

Α.

	ΑΡΤΕΜΙ...ΜΟΛΕΣΕΟΞΕΡΜΑΙΟΥ	
	ΚΑΙΠΟΝΛΞΕΡΜΑΙΟΥΕΡΜΑΙΟΥΓΕΝΟΜΕ	
α.	ΝΗΓΥΝΗΑΡΤΕΡΜΩΝΟΣΚΑΤΑΤΗΝΕΝ	β.
ΟΣΑΔΙΚΗΣΕΙΤΟ	ΤΟΛΗΝΕΡΜΑΙΟΥΕΡΜΑΙΟΥΒΙΛΗΤΗΜΗ	ΜΝΗΜ
ΥΝΟΣΕΣΤΩΜ	ΤΡΙΕΡΕΑΔΗΜΗΤΡΟΣΤΑΥΤΗΣΕΓΕΝΕ	ΗΝΙΚΑ
	ΤΟΙΕΡΕΑΜΑΜΜΗΚΑΙΠΡΟΜΑΜΜΗ	
	ΚΑΙΤΗΘΙΟΙΜΝΗΜΗΣΕΝΕΚΕΝ	

Υ.

ΟΣΑΔΙΚΗΣΕΙΤΟΜΝΗΜΑΥΠΕΥΟΥΥΝΟΣΕΣΤΩΜ

α et β) Grandes lettres grasses, à droite et à gauche de l'inscription Α :

ὅς ἀδικήσει τὸ μνημ[α, ὑπεύθ]-
υνος ἔστω Μ ηνὶ κα[ταχθονίῳ].

Α) Petites lettres :

Ἀρτέμ[ων] Μολέσεος (?) Ἑρμαίου | καὶ Πο[λ]ῆς Ἑρμαίου (τοῦ)
Ἑρμαίου, γενομέ[ν]η γυνή Ἀρτέμωνος, κατὰ τὴν ἐν[ὶ] πολλὴν Ἑρμαίου
5 (τοῦ) Ἑρμαίου | Κ[α]ὶ ἰλ(λ)ῆ τῇ μη|τρὶ ἱερε(ι)ᾷ Δήμητρος. Ταύτης
ἐγένε|το ἱερε(ι)ᾷ μάμμη καὶ προμάμμη | καὶ τηθίς. Μνήμης ἔνεκεν.

γ) Grandes lettres grêles :

ὅς ἀδικήσει τὸ μνημ.α. ὑπεύθυνος ἔστω Μ[ηνὶ]

Mên est invoqué de même contre les violateurs de sépultures dans les épitaphes de Lycæonie (*BCH*, 1896, p. 69).

1h.15 *Tchikinova*, où les hommes et les chiens sont également inhospitaliers. Puis quelques ruines sur la route. A un quart d'heure de *Tchikinova*, un rocher isolé et très abrupt; en haut, l'une des pierres est taillée de telle manière qu'elle offre l'aspect d'un livre ouvert.

1h.10 *Stüt* (qui signifie, paraît-il, « saule »). Quelques pierres; fragment d'un chapiteau de mauvaise époque.

1h.20 *Yazyr-Yaila*, tout près du village même de *Yazyr*, que l'on aperçoit. Quelques minutes après *Yazyr*, à côté de la route, deux colonnes funéraires; l'une d'elles porte une inscription qui a été copiée aussi par M. v. Luschan (*Reisen*, II, p. 171):

ΑΝΕΤ - - - -	3h. <i>Tchaltillar</i> . A vingt minutes à
- - - - -	l'Ouest dans la montagne, une grotte dont
ΟΙΑΤΤΑΚ - -	le mur est intérieurement orné de dessins
ΝΟΜΟΙΚΑΙΟ	et d'inscriptions. A gauche en entrant,
ΑΥΤΩΝΘΟΑ	un bas-relief; en venant du dehors, on
ΘΡΕΨΑΝΤΕΣΔ	a successivement sous les yeux: un ca-
ΟΙΜΕΝΚΛΗ	valier tourné vers la droite, une femme
- - - - -	vue de face, un cavalier tourné vers la
- - - - -	gauche, enfin, tout à droite et à un ni-
	veau un peu plus élevé que les autres

personnages, un homme à pied tendant les mains vers eux. Le style de ce bas-relief est d'une barbarie rare. Au dessous, inscription de cinq lignes:

ΑΥΡΑΡΤΕΜΩΝΓΙΔΛΑΣΙΟΟΙΝΟΑΝΔΕΥΣΚΕΝ:
 ΚΛΘΩΝΑΠΟΚΑΘΟΛ'ΧΚΥΡΙΑΚΩΝΡΕΓΕΩΝΟΣ
 ΟΙΝΟΕΞΥΠΑΡΧΟΝΤ'ΠΡΟΚΛΗΘΕΙΣΙΣΕΠΗ
 ΚΟΟΙΣΕΥΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝΤΟΙΣΑΥΤΟΙΣΑΝΕ
 5 ΘΗΚΑ ΚΑΙΛΥΧΝΟΝΚΡΕΜΑΣΤΟΝ

Αὐρ. Ἀρτέμων Γιδλάσιος Οἰνοανδεὺς . . .

[ἐ]λθὼν ἀπὸ καθολ(ικῶν) κυριακῶν ῥεγεῶνος

- - - ἐξ ὑπαρχόντ(ων) Προκλῆς Θε[ο]ῖς ἐπη-
 κόσις εὐχαριστήριον τοῖς αὐτοῖς ἀνέ-

5 θηκα καὶ λύχνον κρεμαστόν.

L. 2. Faut-il rapprocher de ce mot ῥεγεῶν les ῥεγεωνάρχαι que mentionne Suidas, s.v. Ἀγροустεῖον? (cf. *infra*). Je lirais plutôt: ῥεγεῶνος Οἶνο (= *regionis Ceno(andeae)* (1).

(1) [Le personnage paraît avoir été attaché à l'administration des finances de l'empereur. Voir, sur les mots καθόλου λόγος, καθολικός = *rationalis, a rationibus*, Hirschfeld, *Untersuch.*, I, p. 34 et suiv. La copie ne permet pas une restitution].

Plus loin à gauche, autre bas-relief. Deux cavaliers affrontés à droite et à gauche; au milieu femme vue de face; à droite, à un niveau un peu plus élevé et dans une niche à part, un homme à pied. Au dessus :

ΑΥΡΑΘΗΝΟΔΩΡΙΑΝΗΝΕ	Αὐρ. Ἀθηνοδωρινῇ Νε-
ΝΑΚΚΙΔΗΤΙC.Υ. . ΑΡΙΕΜΩ	νασιδητις [γ]υ[ν]ή] Ἀρτέμω-
ΝΟCΓΙΔΑΛΑCΙΟCΜΘΕΟΙC	νος Γιδάσιος Μ(εγάλοις) θεοῖς
ΕΥΧΑΡΙCΤΗΡΙΟΝ	εὐχαριστήριον.

C'est la femme du précédent. On remarquera la ressemblance entre les deux bas-reliefs.

À droite et plus haut ΝΕCΤΩΡΑΠΗ peut être la signature de l'artiste. CEN

En dehors de la grotte, à gauche autre bas-relief taillé dans le roc. Deux cavaliers affrontés à droite et à gauche; au milieu, femme vue de face. Au dessous :

ΘΟΑCΤΡΩΙΛΟΥΚ.ΥΡΑΛΟΥ	Θόας Τρωίλου Κ[ο]υράλου
Δ. ΟCΚΟ	Δ[ι]οσκό[ροις] (1).

Tcheilen. Près du village, cimetière turc avec quelques colonnes antiques.

3h.30 *Indje-alilar*, au pied de l'antique Cenoanda. On connaît déjà les fragments philosophiques que nous y avons copiés (*BCH*, X, p. 217; XVI, p. 1; XXI, p. 346). Voici le reliquat de nos inscriptions d'Cenoanda.

1. Sur l'un des côtés de la «place rectangulaire, dallée, entourée de portiques et de gradins», où MM. Holleaux et Paris ont découvert plusieurs inscriptions (*BCH*, X, p. 217 sqq.). 1889. Copie et estampage. La pierre était profondément enfoncée, mais verticalement, au milieu des buissons; il ne paraissait que deux à trois lignes au dessus du niveau actuel du sol. Le six premières lignes sont écrites en caractères plus grands et plus espacés.

ΕΡΜΗΣΣΕΩΝΤΩΝΠΡ . .
 ΔΙΝΟΑΝΔΟΙCΗΒΟΥΛΗΚΑΙ .
 ΔΗΜΟCΚΑΙΗΓΕΡΟΥCΙΑΕΤΕ
 ΜΗCΕΝΕΙΚΟΝΙΧΑΛΚΗΤΗΝ
 5 ΑΞΙΟΛΟΓΩΤΑΤΗΝΜΑΡΚΙ

(1) [Cf., pour le culte des Dioscures en ces régions, ci-dessus p. 331 et *Reisen*, p. 168-169, 171, fig. 79, n. 214, p. 172, n. 216].

- ΑΝΑΥΡΗΛΙΑΝ ΠΟΛΥΚΛΕΙΑΝ
 ΜΟΛΗΤΟΣ ΜΑΥΣΩΛΟΥ ΜΟΛΗΤΟΣ·
 ΓΥΝΑΙΚΑ ΤΟΥ ΑΞΙΟΛΟΓΩΤΑΤΟΥ
 ΜΑΡΚΟΥ ΑΥΡΗΛΙΟΥ ΑΡΤΕΜΙΔΟΥΣ
 10 Β· ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΜΕΓΑΛΟΦΡΟΣΥ
 ΝΗΔΙΑ ΠΡΕΠΟΥΣΑΝ ΔΩΡΗΣΑΜΕ
 ΝΗΝ ΚΑΙ ΣΥΣΤΗΣΑΜΕΝ ΗΝ ΜΕΤΑ ΤΟΥ
 ΑΝΔΡΟΣ ΕΙΣ ΤΟΝ ΠΑΝΤΑ ΧΡΟΝΟΝ
 ΚΑΙ ΑΙΩΝΑ ΕΞΟΙΚΕΙΑΣ ΦΙΛΟ
 15 ΤΕΙΜΙΑΣ ΑΓΩΝΑΣ ΘΥΜΕΛΙΚΟΝ
 ΚΑΙ ΓΥΜΝΙΚΟΝ ΕΚ ΤΕΛΥΚΙΩΝ ΠΑΝ
 ΤΩΝ ΚΑΙ ΤΗΣΑΝ ΕΚΑΘΕΝ ΣΥΝ ΓΕΝΙ
 ΔΟΣΥ ΠΑΡΧΟΥΣΗ ΣΤΕΡΜΗΣ ΕΩΝ
 ΤΗΣ ΠΑΝΦΥΛΙΑΣ ΚΑΙ ΤΗΣ ΚΑΙΣΑ
 20 ΡΕΩΝ ΚΙΒΥΡΑ ΤΩΝ ΤΗΣΑΣΙΑΣ
 ΤΩΝ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΩΝ ΠΟΛΕΩΝ
 ΑΝΔΡΙΑΝ ΤΩΝ ΚΑΙ ΘΕΜΑΤΩΝ
 ΑΘΛΑΘΕΜΕΝ ΗΝ ΟΡΙΣΑΝΕΝ
 ΤΩ ΧΡΟΝΩ ΤΗΣ ΠΑΝΗΓΥΡΕΩΣ
 25 ΔΙΑΝΟΜΗΣ ΤΟΙΣ ΜΕΝ ΠΕΝΤΑΚΟ
 ΣΙΟΙΣ ΑΝΑ· * ΔΕΚΑ· ΤΟΙΣ ΔΕ ΔΗΜΟ
 ΤΑΙΣ ΑΝΑ· * ΔΥΟ· ΚΑΙ ΣΕΒΑΣΤΟ
 ΦΟΡΟΙΣ ΔΙΕΝΕΚΕΙΣ ΙΚΑΙΔΙΑ ΤΟΙΣ
 ΕΞΗΣΑΙΡΟΥΜΕΝΟΙΣ ΠΡΟΣ ΗΜΕΡΑΣ
 30 ΤΡΕΙΣ ΣΕΒΑΣΤΟΦΟΡΟΙΣ ΚΑΙ ΜΑΣΤΕΙ
 ΓΟΦΟΡΟΙΣ ΕΚΑΣΤΩ ΗΜΕΡΗΣΙΟΝ
 * ΕΝ· ΕΥΝΟΙΑΣ ΧΑΡΙΝ· ΑΜΕΙ
 ΨΑΜΕΝΗ

[Τ]ερμησσέων τῶν πρ[ὸς]
 Οἰνοάνδοις ἢ βουλῇ καὶ [ὁ]
 δῆμος καὶ ἡ γερουσία ἔτε[ι]-
 μησεν εἰκόνη χαλκῇ τὴν
 5 ἀξιολογωτάτην Μαρτί-
 αν Αὐρηλίαν Πολύκλειαν

- Μόλητος Μαυσώλου Μόλητος,
 γυναίκα τοῦ ἄξιολογωτάτου
 Μάρκου Αὐρηλίου Ἀρτέμωτος
 10 ὁ Ἀπολλωνίου, μεγαλοφροσύ-
 νη διαπρέπουσαν, δωρησαμέ-
 νην καὶ συστησαμένην μετὰ τοῦ
 ἀνδρὸς εἰς τὸν πάντα χρόνον
 καὶ αἰῶνα ἐξ οἰκείας φιλο-
 15 τειμίας ἀγῶνας θυμελικόν [τε]
 καὶ γυμνικόν ἔκ τε Λυκίων πάν-
 των καὶ τῆς ἀνέκαθεν συγγενί-
 δος ὑπαρχούσης Τερμησιέων
 τῆς Πανφυλίας καὶ τῆς Καισα-
 20 ρέων Κιβυρατῶν τῆς Ἀσίας
 τῶν λαμπροτάτων πόλεων,
 ἀνδριάντων καὶ θεμάτων
 ἄθλα θεμένην, ὀρίσασαν ἐν
 τῷ χρόνῳ τῆς πανηγύρεως
 25 διανομῆς· τοῖς μὲν πεντακο-
 σίοις ἀνὰ (δηνάρια) δέκα, τοῖς δὲ δημό-
 ταις ἀνὰ (δηνάρια) δύο, καὶ σεβαστο-
 φόροις διενεκεῖσι καὶ (ι)δίᾳ τοῖς
 ἐξῆς αἰρουμένοις πρὸς ἡμέρας
 30 τρεῖς σεβαστοφόροις καὶ μαστει-
 γοφόροις ἐκάστῳ ἡμερήσιον
 (δηνάριον) ἐν, εὐνοίας χάριν ἀμει-
 ψαμένη.

L. 9-10. *BCH*, X, p. 219, l. 7.

L. 14. Il ne manque rien. Le graveur avait écrit d'abord quelques lettres (il semble que l'on distingue encore IC); puis, s'apercevant qu'il s'était trompé, il a gratté et réécrit par dessus.

L. 17-20. τῆς . . . Τερμησιέων, τῆς . . . Κιβυρατῶν. Manque chaque fois πόλεως. Peut-être est-il contenu dans le pluriel πόλεων qui suit (l. 21).— L. 16-18. *BCH*, X, p. 221.

L. 22. θέμα, dans le sens de *prix décerné aux vainqueurs des jeux*.

L. 27-28 et 30. Σεβαστοφόροι. Cf. Suidas s. v. Αὐγουστειόν: «... τῇ ἐ τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς οἱ ῥεγεωνάρχαι καὶ σεβαστοφόροι ἐχόμενον ἐν τῷ Αὐγουστείῳ, οἷον ἐν τῷ ὀψοπωλίῳ εἰς τιμὴν Τεβερίου».

L. 28. διενεκέσι = *perpetuis*.

L. 32-33. ἀμειψαμένη. La bouλή (καὶ ὁ δῆμος καὶ ἡ γερουσία) a honoré la défunte d'une statue (l. 5) *en échange, en retour*, des dons généreux qu'elle a faits.

Les inscriptions suivantes ont été trouvées du côté esplanade. Elles couvraient une série de bases suivant une ligne perpendiculaire au grand mur.

2

.. ΧΙΕΡΑΤΕΥΣΑΝΤΙ...

[ἀρ]χιερατεύσαντι (1)

. ΑΣΤΩΝΕΝΤΩΕΘΝΕΙΚΑΙ.

. . ἄς τῶν ἐν τῷ ἔθνει καὶ [ιε-

. ΑΤΕΥΣΑΝΤΙΛΥΚΙΩΝΚΑΙΠΑ

ρ]ατεύσαντι Λυκίων καὶ πᾶ-

ΑΣΕΘΝΙΚΑΣΤΕΚΑΙΠΟΛΕΙΤΙ

σας ἐθνικὰς τε καὶ πολειτι-

.. ΣΑΡΧΑΣΤΕΤΕΛΕΚΟΤΙΤΩ

5 [κὰ]ς ἀρχὰς τετελεκότι, τῷ

. ΤΗΤΟΡΙΤΩΝΕΝΓΑΙΩΝ

[ἡγ]ήτορι τῶν ἐνγαίων

ΗΡΩΙ

ἥρωι.

3

ΤΕΡΜΗΣΣΕΩΝΤΩΝ

Τερμησέων τῶν

ΠΡΟΣΟΙΝΟΑΝΔΟΙΣΗΒΟΥ

πρὸς Οἰνόανδοις ἡ βου-

ΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣΚΑΙΗΓΕ

λὴ καὶ ὁ δῆμος καὶ ἡ γε-

ΡΟΥΣΙΑΕΤΕΙΜΗΣΕΝΑΝ

ρουσία ἐτείμησεν ἀν-

ΔΡΙΑΝΤΟΣΑΑΣΤΑΣΕΙ

5 δριάντος ἀ[ν]αστάσει

ΤΗΝΚΡΑΤΙΣΤΗΝΣΥΝΚ

τὴν κρατίστην συγκ-

ΛΗΤΙΚΗΝΓ. . ΥΛ. . ΔΕ

λητικὴν Γ. [Ἰο]υλ[ίαν] Δε-

. ΙΤΙΝΚΑΤ. . ΑΝΟΥ

. . ιτιν Κα[τιδι]ανοῦ.

4

ΟΔΗΜΟΣΟΤΕΡΜΗΣΣΕΩΝΤΩΝΠΡΟΣ

ΑΠΠΙΟΥΤΟΥΕΡΜ...

ΟΙΝΟΑΝΔΟΙΣΕΤΕΙΜΗΣΕΝΠΕΝΝΕΑΝ

ΓΗΝΟΞΑΛΒΙΟΥΤ...

(1) [Peut-être τῶν Σεβασ]τῶν ἐν τῷ ἔθνει, cf. *Reisen in Lyk.*, I, n. 35, 49, 93, etc.—Τὸ ἔθνος, *ibid.*, I, 35, 37, etc.

ΕΡΜΑΙΟΥΤΟΥΟΠΡΑΜΟΟΥΕΙΚΟΝΙΧΑΛΚΗ ΕΑΥΤΩΝΜΗΤΕΡ.
 ΧΡΥΣΩΣΤΕΦΑΝΩΑΡΙΣΤΕΙΩΤΩΤΗΣΑΡΕ
 ΤΗΣΕΠΕΝΩΠΡΟΕΔΡΙΑ 5
 - - ΜΕΤΕΤΕΘΗ

Ὁ δῆμος ὁ Τερμησέων τῶν πρὸς	Ἀππίου τοῦ Ἑρμ...
Οἰνόανδοις ἐτείμησεν [Μ]εννέαν	Γῆν Ὁξαλβίου τ[ὴν]
Ἑρμαίου τοῦ Ὀπραμοῦ εἰκόνι χαλκῇ,	ἐαυτῶν μητέρ[α].
χρυσῷ στεφάνῳ, ἀριστείῳ τῷ τῆς ἀρε-	
τῆς, ἐπ(αί)νῳ, προεδρίᾳ - - - - -	5
- - μετετέθη - - - - -	

5. Jolies lettres, assez grandes, mais irrégulières. Côté esplanade.

ΣΕΚΟΥΝΔΑ ΑΡΤΕΜΩΝΟΣ	Σεκούνδα Ἀρτέμωνος
ΚΑΙ ΑΡΤΕΜΕΙΣΘΟΑΝΤΟΣ	καὶ Ἀρτέμεις Θόαντος
ΔΙΣΤΟΥΚΑΙ ΕΡΜΑΙΟΥ	δὲς τοῦ καὶ Ἑρμαίου,
ΔΙΑΤΑΞΑΜΕΝΟΥ	διαταξαμένου
ΘΟΑΝΤΟΣ ΑΡΤΕΜΩΝΟΣ	5 Θόαντος Ἀρτέμωνος.

6. Grande pierre sans moulures. Même place.

ΤΟΝΠΑΤΡΙΟΝ Μ ΕΓΑΝ	Τὸν πατριὸν μέγαν
ΘΕΟΝΦΟΙΒΟΝΑΠΟΛΛΩΝΑ	θεὸν Φοῖβον Ἀπόλλωνα
ΟΔΗΜΟΣΟΤΕΡΜΗΣΣΕΩΝΤΩΝ	ὁ δῆμος ὁ Τερμησέων τῶν
ΠΡΟΣΟΙΝΟΑΝΔΟΙΣΑΓΩΓΕ	πρὸς Οἰνόανδοις ἀγωνοθε-
ΤΟΥΝΤΟΣΔΙΑΒΙΟΥΛΟΥΚΙΟΥ	5 τοῦντος διὰ βίου Λουκίου
ΚΡΕΠΕΡΗΙΟΥΦΡΟΝΤΩΝΟΣΟΙ	Κρεπερηίου Φρόντωνος Οἰ-
ΝΟΑΝΔΕΟΣΠΑΝΗΓΥΡΕΩΣ	νοανδέος, πανηγύρεως (τὸ ἔκτον)
ΕΠΙΤΕΛΟΥΜΕΝΗΣ ΑΠΟΔΩ-	ἐπιτελουμένης ἀπὸ δω-
ΡΕΑΣΙΟΥΛΙΟΥΕΥ ΑΡΕΣΤΟΥ	ρεᾶς Ἰουλίου Εὐαρέστου.

Les vides se trouvent sur la pierre et sont dûs à des déficiences originelles. Pour Évarestos, cf. *CIG.* 4380 m, n; *BCH*, X, p. 230 sq., n^{os} 10 à 13.

7. Grande base. Même place.

ΑΓ Ο Ν Ο Θ Ε Τ Ο Υ Ν Τ Ο Σ
 ΔΙΑΒΙΟΥΤΟΥΑΞΙΟ
 ΛΟΓΟΤΑΤΟΥΛ ΚΡΕΠΕ
 ΡΗΙΟΥΦΡΟΝΤ Ο Ν Ο Σ
 ΠΑΝΗΓΥΡΕ Ο Σ ΓΥΜΝΙ
 Κ Η Σ Θ Υ Μ

Ἀγωνοθετοῦντος
 διὰ βίου τοῦ ἄξιο-
 λογωτάτου Λ. Κρεπε-
 ρήϊου Φρόντωνος,
 πανηγύρεως γυμνι-
 κῆς 5 θυμ[ελικῆς] —

Il n'y a pas de point après ΘΥΜ, indiquant une abréviation, qui d'ailleurs n'est pas en usage; il n'y pas non plus trace de lettres dans le reste de la pierre. L'inscription n'a jamais été terminée. Cf. l'inscription précédente.

8. Inscription trouvée en 1885.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΣΑΡΙΤΑΙΛΙ Ο ΑΔΡΙ
 ΟΥΒΑΣΙΟΣΘΥΓΑΤΡΟΣΑΜΜΙΑΣΤΗΣΚΑΙΠΟΛΥΚΛΕΙΑΣ

Αὐτοκράτορι Καίσαρι Τ. Αἰλ. Ἀδρι[ανῶ]
 ..., Οὐβάσιος θυγατὸς Ἀμμίας τῆς καὶ Πολυκλείας

9. Côté esplanade.

Ο Δ Η Μ Ο Σ Ο Τ Ε Ρ Μ Η Σ Σ Ε Ο Ν . . .
 Π Ρ Ο Σ Ο Ι Ν Ο Α Ν Δ Ο Ι Σ Ε Τ Ε Ι Μ Η . . .
 Κ Α Τ Α Τ Α Π Ρ Ο Ε Ψ Η Φ Ι Σ Μ Ε Ν Α . . .
 Π Ο Λ Υ Κ Λ Ε Ι Α Ν Κ Ρ Ο Ι Σ Ο Υ Τ Ρ Ι Σ
 5 Γ Υ Ν Α Ι Κ Α Δ Ε Τ Λ Η Π Ο Λ Ε Μ Ο Υ Κ Ρ Ο Ι
 Σ Ο Υ Ι Ε Ρ Α Σ Α Μ Ε Ν Η Ν Θ Ε Α Σ Σ Ε
 Β Α Σ Τ Η Σ Ε Υ Σ Ε Β Ο Σ Κ Α Ι Φ Ι Λ Ο
 Δ Ο Ξ Ο Σ Ε Ι Κ Ο Ν Ι Χ Α Λ Κ Η Κ Α Ι Χ Ρ Υ
 Σ Ο Σ Τ Ε Φ Α Ν Ο Α Ρ Ε Τ Η Σ Κ Α Ι . .
 10 Φ Ρ Ο Σ Υ Ν Η Σ Ε Ν Ε Κ Ε Ν

- Ὁ δῆμος ὁ Τερμησέων [τῶν]
 πρὸς Οἰνοάνδοις ἐτείμη[σεν]
 κατὰ τὰ προεψηφισμένα [Αὐρ.] (?)
 Πολύκλειαν Κροίσου τρίς,
 5 γυναῖκα δὲ Τληπολέμου Κροί-
 σου (1), ἱερασσάμενην θεᾶς Σε-
 βαστῆς εὐσεβῶς καὶ φιλο-
 δόξως, εἰκόνι χαλκῇ καὶ χρυ-
 σῇ στεφάνῳ ἀρετῆς καὶ [σω]-
 10 φροσύνης ἔνεκεν.

10. Grande base. Dans les dernières lignes les lettres deviennent plus petites et plus serrées. Côté esplanade.

ΟΝΗΣΙΦΟΡΟΥ

Ὀνησιφόρου.

ΑΓΩΝΟΘΕΤΟΥΝΤΟΣ
 ΤΟΥΑΞΙΟΛΟΓΩΤΑΤΟΥ
 ΜΑΥΡΑΝΤΙΜΑΧΟΥ
 ΚΡΟΙΣΟΥΑΜΜΙΑΝΟΥ
 ΚΡΟΙΣΟΥΠΑΝΗΓΥΡΕ
 ΩΣΘΥΜΕΛΙΚΗΣΛΔ
 ΠΡΟΓΟΝΙΚΗΣΑΥΤΟΥΔΩ
 ΡΕΑΣΓΙΟΥΝΔΗΜΟΣΘΕ
 ΝΟΥΣΚΑΙΤΟΥΣΑΝΔΡΙΑΝ
 ΤΑΣΚΑΙΤΑΘΕΜΑΤΑΤΟΥ
 ΓΥΜΝΙΚΟΥΑΓΩΝΟΣΕΞΟΙ
 ΚΕΙΑΣΦΙΛΟΤΕΙΜΙΑΣ
 ΠΑΡΑΣΧΟΜΕΝΟΥ
 ΜΑΥΡΟΝΗΣΙΦΟΡΟΣΕΡ
 ΜΑΙΟΥΤΟΥΚΑΙΕΡΜΟΓΕ
 ΝΟΥΣΑΙΛΕΡΜΑΙΟΥΝΕΙ
 ΚΗΣΑΣΕΝΔΟΞΩΣΠΑΙΔΩΝ
 ΠΑΛΗΝΤΟΝΑΝΔΡΙΑΝΤΑ
 ΑΝΕΣΤΗΣΕΝ

Ἀγωνοθετοῦντος
 τοῦ ἀξιολογωτάτου
 Μ. Αὐρ. Ἀντιμάχου
 5 Κροίσου Ἀμμιανοῦ
 Κροίσου, πανηγύρε-
 ως θυμελικῆς λδ,
 προγονικῆς αὐτοῦ δω-
 ρεᾶς Γ. Ἰουλ. Δημοσθέ-
 10 νους, καὶ τοὺς ἀνδριάν-
 τας καὶ τὰ θέματα τοῦ
 γυμνικοῦ ἀγῶνος ἐξ οἰ-
 κείας φιλοτειμίας
 παρὰσχομένου,
 15 Μ. Αὐρ. Ὀνησίφορος Ἐρ-
 μαίου τοῦ καὶ Ἐρμογέ-
 νους Αἰλ. Ἐρμαίου, νεί-
 κήσας ἐνδόξως παιδῶν
 πάλην τὸν ἀνδριάντα
 ἀνέστησεν.

(1) [Sur la généalogie de Polycleia, voir *Reisen*, II, p. 187, n. 233a et le tableau de la famille].

41. Même endroit.—Grande base dont les lettres sont assez effacées.

ΟΝΗΣΙΜΙΟΝΟΣ

Ὀνησιμίωνος.

ΑΓΟΝΟΘΕΤΟΥΝΤΟΣ
 ΤΟΥΑΞΙΟΛΟΓΟΤΑΤΟΥ
 ΜΑΥΡΑΝΤΙΜΑΧΟΥ
 ΚΡΟΙΣΟΥΑΜΜΙΑΝΟΥ
 ΚΡΟΙΣΟΥΠΑΝΗΓΥΡΕ
 ΟΣΘΥΜΕΛΙΚΗΣΛΖ
 ΠΡΟΓΟΝΙΚΗΣΑΥΤΟΥ
 ΔΟΡΕΑΣΓΙΟΥΛΑΔΗΜΟ
 ΣΘΕΝΟΥΣΚΑΙΤΟΥΣΑΝ
 ΔΡΙΑΝΤΑΣΚΑΙΤΑΘΕΜΑ
 ΤΑΤΟΥΓΥΜΝΙΚΟΥ
 ΑΓΟΝΟΣΕΞΟΙΚΕΙΑΣΦΙΛΟ
 ΤΕΙΜΙΑΣΠΑΡΕΣΧΗΜΕΝΟΥ
 ΑΥΡΟΝΗΣΙΜΕΙΟΝΙΑΤ

Ἀγωνοθετοῦντος
 τοῦ ἀξιολογωτάτου
 Μ. Αὐρ. Ἀντιμάχου
 5 Κροΐσου Ἀμμιανοῦ
 Κροΐσου, πανηγύρε-
 ως θυμελικῆς λζ,
 προγονικῆς αὐτοῦ
 δωρεᾶς Γ. Ἰουλ. Δημο-
 10 σθένους, καὶ τοὺς ἀν-
 δριάντας καὶ τὰ θέμ[α]-
 τα τοῦ γυμνικοῦ
 ἀγῶνος ἐξ οἰκείας φιλο-
 τειμίας παρeschiμένου,
 15 Αὐρ. Ὀνησιμείων Ἰατρ[. .
 . . . νεικήσας
 τὸν ἀνδριάντα ἀνέστησεν].

Quittant Indje-Alilar, nous reprenons la route par laquelle nous sommes venus (pour tourner la montagne), puis la quittons au bout de quelques heures pour suivre la route directe de Macri.

2h. *Atli-Déré*.

0h.30 *Sédiler*.

0h.35 *Mungan* ou *Mungen*.

3h.40 *Macri*.

2h.45 *Keurki*.

3h.40 Nous passons devant un tombeau creusé horizontalement dans le roc, comme ceux de Macri; une des colonnes est tombée, le reste est très endommagé; pas trace de lettres.

0h.30 *Gutschek*.

3h.10 *Dermen-Yakas*.

2h. Après avoir traversé pour la dernière fois le Dalaman-tchai, nous repassons à *Ortadjé-tchiflik* (cf. *supra*), et, par des routes recouvertes d'eau, nous arrivons à *Dalian* (plus

exactement : au *dalian de Köidjes*), après avoir traversé un défilé appelé *Dalaman-boghas*. Puis (2h.) *Kodja-Dermen*, (2h. $\frac{1}{4}$) *Yuksekk-Oum*. Reprenant en sens inverse la route suivie à l'aller, nous repassons à *Tcherkess-Keui*, *Sari-tchiftlik Khayvé*; 1h.30 plus loin, le *Namnam-tchai*, torrent très large, qui, malgré les pluies persistantes des derniers jours, n'avait pas plus d'eau au 13 Octobre qu'à notre premier passage, à la fin du mois d'Août.

0h.45 *Groba*.

3h.15 *Oula*.

2h.45 *Moughla*. Nous longeons la ville sans y entrer et continuons notre route.

0h.40 *Dumbelek-Khayvé*.

1h.20 *Merdimenli-Khayvé*, ce qui signifie : *café avec escalier* : il s'agit de la montée en pierre que l'on trouve immédiatement avant cet endroit, quand on vient de *Moughla*.

2h. Nous longeons la plaine arrosée par le *Kamis-tchai*, et arrivons à *Dermen-bachi*, d'où, en 1885, M. Deschamps et moi sommes partis. nous engageant dans la montagne, pour aboutir à la découverte du temple de Zeus Panamaros. Mais, avant de revenir à Aïdin, j'ai voulu vérifier si, à *Asin*, l'antique Iasos, la destruction des ruines avait mis à jour de nouveaux documents (1)

1h.5 *Eski-hissar* (Stratonicee).

2h. *Badirga*.

1h.15 Moulin et établissements de tachtadjis, qui portent le nom général de *Bey-Bounar*.

0h.25 *Douz-ova*, « la plaine plate ».

2h.50 Arrivée à un café qu'on nous avait indiqué pour passer la nuit; mais impossible de s'y loger, il n'y a pas d'eau.

0h.40 *Bagtché-Keui*. De là nous suivons la route, puis la perdons, et nous égarons au milieu des marais. Forcés de revenir en arrière au village de *Afsar*, nous y reprenons la bonne route et au bout de 5h.30 arrivons à *Asin*. Les quelques inscriptions que nous y avons trouvées ont déjà été publiées (*BCH*, XVIII, p. 21 sq.). Nous relèverons seulement quelques corrections :

p. 22, n° 13. $\chi \lambda \iota \Delta \circ \text{N} \circ \Sigma$ ($\chi \lambda \iota \delta \omega \nu \circ \varsigma$, non $\text{K} \lambda \iota \delta \omega \nu \circ \varsigma$).

(1) M. Diehl et moi avons signalé cette destruction, *BCH*, XIII, p. 26, note. Les blocs avaient été enlevés pour paver, dit-on, les quais de Constantinople. Si jamais on trouve sur l'un d'eux une inscription, on saura à quelle ville l'attribuer; cf. *BCH*, XV, p. 545; XVIII, p. 21. [Ces pierres, qui avaient été transportées à Constantinople en Mars 1887 pour y servir à la construction de la jetée de Bebek, ont été sauvées par S. E. Hamdi-Bey, et sont conservées aujourd'hui à Tchinery-Kiosk. Cf. *Rev. Ét. Gr.*, 1893, p. 153].

p. 22, n° 15, restituer: 'Ολυμπιάδ[ι β]ιζ', comme le prouve le commentaire (Olympiade 217). La 217^e Olympiade (89-92 ap. J. C.) concorde avec le règne de Domitien (cf. l. 2, le nom Φλάβιος).

p. 23, n° 16. Déjà publié (*BCH*, XV, p. 545).

— n° 17. L. 1 *Pote]ntis f(i)lius*; l. 6 [*P]otenti*; L. 8. Y aurait-il un jeu de mots sur le nom du personnage: [*muneri*]-*bus potens* ?

Puis nous reprenons le chemin de Aïdin.

3h.50 *Tchiflik-Khayvé*.

0h.50 *Kara-Kekhaya-Khayvé*.

2h.40 *Doug-Ova*.

0h.25 *Bey-Bounar*.

1h.15 *Badirga*.

2h. *Eski-Hissar*, où nous n'entrons pas.

0h.25 *Shahanlar*.

0h.55 *Berber-Khayvé*, où nous sommes passés le 24 Août (cf. *BCH*, XVIII, p. 35).

3h.10 *Harumdjik-Khayvé*, où nous avons passé la nuit du 23 au 24 Août.

1h.30 *Essenti* (cf. *supra*).

1h.15 *Zamro-Khayvé*, au pied de la montagne qui sépare la plaine d'Alabanda de celle de Lagina (cf. *supra*).

3h. Passant devant *Oumour-Keui*, *Kabataç*, *Arab-hissar*, nous arrivons à *Kieurluk-Khayvé*.

Puis, par une grande route (*susei-yolou*) de construction récente, nous arrivons au café d'Émir-oglou.

0h.55 *Palxo-tchiflik*.

1h.20 Passage difficile du Mender-tchai en bac.

0h.40 Arrivée à *Aïdin-Gusel-hissar*, le Dimanche 20 Octobre 1889.

G. COUSIN.



SEPT MIROIRS A RELIEF DU MUSÉE NATIONAL

(Pl. I, II, III, XVII).

M. de Ridder a publié le miroir reproduit sur notre pl. I à droite (1). Il le donne comme provenant d'Anactorion. La même provenance est indiquée aussi, mais avec un point d'interrogation, sur l'étiquette du miroir au Musée National. Dans les *Πρακτικά* de 1891, p. 64, et dans le *Catalogue des bronzes de la Société archéologique*, n° 167 bis, il est dit provenir de Tyrrhéion en Acarnanie. En fait, c'est un objet entré par voie d'achat dans la collection de la Société archéologique et dont la provenance exacte ne sera jamais sue. Heureusement, elle importe assez peu ; qu'il ait été trouvé à Tyrrhéion ou à Anactorion, ce miroir n'a pas dû être fabriqué dans une bourgade acarnanienne ; et c'est par abus que M. de Ridder nous parle des bronziers d'Anactorion.

La gravure que M. de Ridder a donnée de ce petit miroir n'est pas parfaite, et je n'accepte pas sans réserve son interprétation. « Sur un terrain en pente, écrit-il, est accroupi Éros. Un justaucorps couvre le buste. Sur le sol, près de la main droite, un osselet ». En réalité, le relief représente Niké ; les formes de la poitrine et les détails du costume, tunique, manteau, chaussure paraissent indiquer assez clairement le sexe de la figure. Sur le sol, on distingue, non pas un, mais deux osselets.

Le gracieux motif de la jeune femme accroupie a été cher à l'art ancien, qui s'est ingénié à le diversifier. La joueuse

(1) *Monuments Piot*, IV, p. 400. Diamètre, 0^m.09

d'osselets, soit seule (1), soit groupée avec une partenaire (2); la joueuse de balle (3); la cueilleuse de fleurs; la Niké au taureau (4); la servante agenouillée devant sa maîtresse pour lui lacer les souliers ou lui arranger la robe (5); la femme au bain, accroupie pour recevoir l'eau de la douche, ou peignant ses cheveux assise sur les talons: autant de variantes d'un même thème, charmantes de vérité et de grâce.

Dans la plastique ancienne, le motif de la femme accroupie est représenté par des statues d'époque hellénistique et romaine, par les répliques de la Vénus au bain et de la joueuse d'osselets (6). Mais on aurait tort d'attribuer à ce temps la création d'une seule même des variantes du motif en question. C'est le grand art grec qui les a toutes inventées. Il se peut que nos répliques de la Vénus accroupie dérivent d'un original du III^e siècle (7); mais le maître à qui l'on devait ce chef-d'œuvre n'avait fait lui-même que reproduire un motif connu, qui figurait déjà au répertoire des peintres céramistes du V^e siècle (8). De même le type original d'où dérivent les statues romaines de la joueuse d'osselets est antérieur à l'époque hellénistique, comme le prouvent les monnaies, les pierres gravées, les ter-

(1) Monnaies de Kiérion (*Cat. gr. coins, Thessaly*, pl. II) et de Tarse (*Cat. gr. coins, Cilicia*, p. LXXX, pl. XL, 11, et Furtwängler, *Coll. Sabouroff*, not. de la pl. XCII); *Gaz. arch.*, 1876, pl. VIII (t. c. de Cyrénaïque); Heuzey, *Figurines*, pl. 32; *Monuments grecs*, 1876, pl. 2.

(2) Peinture d'Alexandros (*Bull. comm.*, 1897, pl. VI; C. Robert, *Knächenspielerinnen*); *Gaz. arch.* 1876, p. 97 (t. c. de Capoue).

(3) *Coll. Sabouroff*, pl. XCII.

(4) *JHS*, 1886, pl. E.

(5) Stèles funéraires attiques; pyxis à f. r. avec scènes de toilette, par ex. *Compte-rendu de Pétersbourg*, 1861, pl. I. Cf. la jeune fille accroupie du fronton Est d'Olympie, d'après l'interprétation de Kékulé (*Jahrbuch*, 1897, p. 169).

(6) Enumérées par M. Murray, *Gaz. arch.*, 1876, p. 95. Cf. Heydemann, *Die Knächenspielerin in palazzo Colonna*, Halle, 1877.

(7) Th. Reinach, *L'auteur de la Vénus accroupie*, dans la *Gaz. des beaux-arts*, 1^{er} avril 1897, p. 314.

(8) *Compte-rendu de St Pétersbourg*, 1861, pl. I; 1862, pl. I; *Élite céram.*, IV, pl. 11. Cf. *Etrusk. Spiegel*, V, pl. 154.

res-cuites. C'est ainsi que les innombrables produits des arts industriels, comme les vases et les terres-cuites, et des arts mineurs, comme les pierres gravées et les monnaies, nous attestent la fécondité d'invention des grands arts de la belle époque, et forment le lien entre les originaux perdus de la peinture et de la sculpture du V^e siècle et les copies de l'époque suivante.

Des arts majeurs de la belle époque, la peinture est celui qui nous échappe le plus; et cette ignorance où nous sommes de la peinture du V^e siècle est regrettable pour l'étude de la sculpture antique, car nous ne pouvons pas savoir combien et comment la peinture et la sculpture ont alors influé l'une sur l'autre. On croit deviner pourtant que la sculpture doit à la peinture l'invention de certains motifs. Je rappelais tantôt que le motif de la Vénus accroupie, si cher à l'art sensuel de l'époque hellénistique et romaine, se trouve déjà dans le répertoire des peintres céramistes du V^e siècle. De même pour le motif de la joueuse d'osselets : le groupe de Camiro et de Clytie, dans la Νέκυια de Polygnote (1), est peut-être l'œuvre originale dont s'était inspirée la sculpture. Il semble donc qu'on puisse revendiquer pour la peinture du V^e siècle l'invention des diverses variantes du motif de la femme accroupie; pourtant, à première vue, le motif, qui prête à des compositions ramassées et bien assises, qui n'exige l'emploi d'aucun tenon, d'aucun support adventice, paraîtrait une idée de sculpteur — et de sculpteur en marbre — plutôt qu'une idée de peintre.

Comme document pour la mythologie figurée, notre miroir est à rapprocher d'une belle intaille du Cabinet de France (2), où l'on voit Niké dans l'attitude ordinaire des ἀστραγαλίζουσαι, c'est-à-dire accroupie et recevant sur le revers de la main les osselets qu'elle a jetés en l'air. Notre Niké est représentée dans une attitude différente : le dernier coup est joué, la partie finie, les mains sont au repos; c'est exactement l'attitude de la

(1) Paus., X, 30, 2. Cf. Girard, *Peinture antique*.

(2) Furtwängler, *Ant. Gemmen*, pl. XIV, 28: «schöne Arbeit des 4 Jahrh.».

statue du Céramique, qui représente le Scythe Toxaris (1).

Le sol, sur le miroir dont nous parlons, est figuré par un semis de points (2). Entendons qu'il s'agit d'un sol sablonneux, tel qu'était par exemple le sol des palestres. Le ciseleur, peut-être, a voulu représenter Niké jouant au jeu des enfants dans la cour bien sablée d'une école; la colonne, abrégé conventionnel d'un édifice entier (comme souvent sur les vases), indiquerait le portique qui entourait la cour de la palestra.

Les indications pittoresques sont toujours rares et discrètes dans l'art grec avant l'époque alexandrine. L'artiste grec de l'époque classique ne s'intéresse qu'aux personnages; il réduit au strict minimum le paysage, quand il ne le supprime pas tout-à-fait. Les reliefs des miroirs suivent la loi générale: il est rare que le paysage y soit indiqué, même de façon sommaire. Quelques pièces du Musée d'Athènes font pourtant exception; elles portent quelques indications pittoresques, si atténuées, il est vrai, et tracées d'un burin si léger qu'on ne les distingue qu'avec de l'attention. Ainsi, sur un miroir à deux reliefs, dont l'un représente Aphrodite sur le cygne (3), le sol est rendu par un semis de points et par de petits ronds incisés qui figurent la terre et les fleurs dont elle s'émaille sous les pas d'Aphrodite. L'autre relief de ce miroir offre un détail analogue (4): une déesse ἑρμιππος chevauche au dessus de la mer, parmi les sauts des dauphins; une incision très légère, à peine visible, indique le moutonnement des vagues.

Mais le miroir du Musée d'Athènes le plus intéressant pour les traits pittoresques est un autre miroir à double relief (5),

(1) *Rev. arch.*, 1864, pl. 42.

(2) Cf. *Arch. Ztg.*, 1876, pl. 4; *Rev. Arch.*, 1868, pl. 4; *Ath. Mitth.*, 1878, pl. 9; *Gaz. arch.*, 1880, pl. 10; *Annali*, 1869, tav. d'agg. N°. Ces semis de points ne sont pas rares sur les miroirs étrusques; mais ils y indiquent d'ordinaire le fond sur lequel se détachent les personnages.

(3) *Eg. ἀρχ.*, 1893, pl. 15 a. La zincogravure des *Monuments Piot*, IV, p. 79, n'est pas bonne.

(4) *Eg. ἀρχ.*, 1893, pl. 15 b.

(5) *Cat. des bronzes de la Soc. arch.*, n° 461.

dont notre planche II donne pour la première fois la reproduction. L'un des reliefs représente Dionysos et Ariane assis sur les rochers de Naxos; le thyrses d'Ariane est appuyé à une roche; au pied des deux amants, quelques plantes dessinées au burin, des touffes d'herbe et une tige rampante du lierre cher à Bacchus. Quand les peintres des vases à figures rouges de beau style dessinent le paysage, ils ne s'y prennent pas autrement : un sol montueux, avec des touffes d'herbe de ci de là, c'est bien la montagne grecque en raccourci; rappelez-vous, par exemple, ce beau vase de Berlin, où l'on voit Dionysos assis dans la montagne au milieu des Satyres et des Nymphes : des lignes ondulées figurent le sol; de place en place, une plante fleurie (1). Les exemples donnés aux ouvriers d'art par la grande peinture ne sont sans doute pas étrangers à cette introduction graduelle des indications pittoresques dans la peinture céramique et dans la ciselure de la fin du V^e siècle.

Ces plantes et ce lierre, que le ciseleur du miroir de notre planche II a dessinés aux pieds d'Ariane et de Bacchus, rappellent tellement les indications analogues sur les vases à sujets dionysiaques et dithyrambiques de la fin du V^e siècle, qu'il y faut voir une première raison de rapporter le miroir en question à peu près à la même époque que ces vases. J'en dirai autant de l'autre miroir dont je parlais tantôt, celui qui porte d'un côté l'Aphrodite au cygne, et de l'autre la déesse à cheval. Du reste, les deux miroirs ont l'un avec l'autre les rapports les plus étroits, et ce n'est pas seulement par ces menues analogies de technique qu'ils se ressemblent. On ne connaît pas d'autres miroirs à double couvercle que ces deux-là; et tous deux proviennent d'Érétrie. La charnière, les colombes du fermoir, les dimensions, les rais de cœur au pourtour, tout dans les deux miroirs est pareil; à tel point que nous avons cru qu'il suffisait de reproduire, du miroir inédit que nous publions, seulement les *emblemata* des deux couvercles, nous contentant de renvoyer pour le détail des fermoirs

(1) Dumont, *Céramiques*, I, pl. XII; *Coll. Sabouroff*, pl. LV.

et des charnières et pour les ornements du pourtour aux planches de l'Ἐφρημείς qui reproduisent le miroir érétrien jumeau du nôtre. En somme, il me paraît évident que les deux miroirs sont l'œuvre d'un même ciseleur. On se résignera difficilement à croire que le maître ouvrier à qui l'on doit ces deux belles pièces, les plus parfaits miroirs à reliefs que nous possédions, ait été un Érétrien ; plus volontiers en ferait-on honneur à un artiste d'Athènes. La question du reste ne pourra être tranchée que quand le sera celle de la provenance des autres objets de beau style trouvés dans la nécropole d'Érétrie, lécythes, bijoux, terres-cuites.

En publiant le vase de la collection Sabouroff, qui représente Bacchus et son thiasé, M. Furtwängler en a rapproché les vases du même style et il n'a pas hésité à rapporter toute la série à un même céramiste, destiné par malheur à rester anonyme, ces vases n'étant plus du temps où les céramistes avaient accoutumé de signer leurs produits. La tentative de M. Furtwängler est beaucoup moins téméraire qu'elle ne semble d'abord, si l'on réfléchit à l'invraisemblance qu'il y aurait à multiplier, même aux époques les plus favorisées, le nombre des ouvriers d'art capables d'exécuter des chefs-d'œuvre.

En appliquant cette remarque à nos miroirs je serais fort tenté d'attribuer au ciseleur des deux miroirs à double couvercle un autre miroir à un couvercle, trouvé celui-ci non plus à Érétrie, mais en Attique, à Kaphiarapi (1). Ce serait aussi, si notre attribution était juste, un argument en faveur de l'origine attique des beaux miroirs d'Érétrie. L'*embléma* de ce miroir est reproduit sur notre planche I, à gauche. Éros est accouru près de sa mère pour lui montrer quelque chose. Aphrodite, assise, écarte son voile et tourne la tête avec tranquillité pour regarder dans la direction que lui indique son fils. Le contraste est joli entre ce calme maternel et l'animation, la vivacité de l'adolescent. Remarquez aussi ce beau geste de la déesse qui se dévoile; c'est le geste que la frise du Parthénon—après la métope de Sélinonte—

(1) *Cat. des bronzes de la Soc. arch.*, n° 165.

prête à Héra devant Zeus; notre ciseleur l'affectionnait; il l'a représenté sur chacun des trois miroirs que nous lui attribuons, et chaque fois c'est à Vénus qu'il l'a prêté. Sur notre miroir à double couvercle, Vénus écarte son voile pour contempler Éros (Pl. II, à droite); sur le miroir à double couvercle publié dans l'*Ἐφημερίς*, Vénus pour donner à boire au cygne écarte son voile, exactement de la même façon que le fait la Vénus du miroir de Kaphiarapi.

Le motif qui décore le miroir de Kaphiarapi ne donne pas un sens complet; il paraît donc bien extrait d'une composition plus grande. L'échassier (grue, héron ou cigogne) posé à terre derrière Vénus semble décéler, lui aussi, l'imitation plus ou moins directe de la peinture; du moins c'est un de ces détails pittoresques comme l'art grec les aimait à la fin du V^e siècle. Dans les vases de cette période qui représentent des scènes de toilette, on voit très souvent des oiseaux, échassiers ou palmipèdes, se promenant parmi les femmes, comme des êtres familiers de la maison (1). Ce sont les oiseaux privés dont les dames grecques s'amusaient dans les gynécées, suivant une habitude qui a persisté dans la maison levantine.

C'est à la fin du V^e siècle, à l'époque des vases avec lesquels ces miroirs présentent, par le style, par les sujets, par les détails pittoresques, des analogies si étroites, que nous placerons notre ciseleur anonyme: à l'époque des belles pyxis du cycle d'Aphrodite et d'Éros, et des cratères du cycle de Bacchus. On peut placer aux environs de l'an 400 la fabrication des plus beaux miroirs à reliefs. Il n'y a pas encore très longtemps, de bons juges la faisait descendre jusqu'au III^e siècle (2). C'était oublier que dans le tombeau de la grande Blisnitza, un miroir de bronze avait été trouvé en compagnie d'objets qui datent sûrement de la fin du V^e siècle (3). L'in-

(1) Un paon sur le miroir du Louvre, *BCH*, 1885, pl. 8.

(2) Cecil Smith, *JHS*, 1886, p. 243; cf. Dumont - Pottier, *Céramiques*, II, p. 243.

(3) *Compte-rendu de Pétersbourg*, 1864, p. 11, pl. V, 1; cf. Furtwängler, *Coll. Sabouroff*, pl. CXLVII, note 22.

ventaire de ce tombeau est d'une importance extrême pour dater les objets d'art industriel de beau style, miroirs, vases, bijoux, terres-cuites, qui abondent aujourd'hui dans nos musées. Ils y adonnent depuis que les plus riches nécropoles de la Grèce propre, celles d'Athènes et de l'Attique, de Corinthe et d'Érétrie, de Thèbes et de Tanagre, ont été saccagées par les chercheurs clandestins. Il est à jamais regrettable que ces fouilles n'aient pas été faites au grand jour, par des savants, et qu'on n'en possède point de journaux détaillés, comme il en existe pour plusieurs nécropoles italiennes. Rien ne serait plus facile que de dater nos miroirs, si l'on savait avec quels objets ils ont été trouvés.

Les trois miroirs dont il me reste à parler sont plus récents que les précédents. Ils appartiennent à la catégorie des miroirs à appliques découpées, comme le miroir de Niké, c'est-à-dire que le relief a été découpé tout autour des lignes principales et appliqué après coup sur le couvercle. En général, les miroirs à relief découpé sont plus récents que les autres. En général aussi, le couvercle de ces miroirs est lisse au pourtour (1) tandis que le couvercle des miroirs à couvercle repoussé est, décoré, tout autour du relief central, d'un fin travail ornemental, filets et rais de cœur. Parfois pourtant, le couvercle des miroirs à relief découpé est orné d'une tresse au pourtour (2): cette tresse est peut-être la marque distinctive d'un atelier.

Le miroir découpé dont notre planche XVII reproduit l'*embléma* est un de ces miroirs à couvercle lisse (3). Il représente un de ces Éros melléphèbes, tels qu'on en voit si souvent sur les vases de la fin du V^e siècle. Le jeune dieu, assis sur un rocher, dans la pose qu'affectionnent les ciseleurs de nos miroirs, se retourne gracieusement et regarde en arrière. Dans la coquetterie de son geste, dans l'abondance de sa chevelure, dans l'embonpoint fleuri de son beau corps, il a

(1) Pl. III à droite.

(2) Pl. III à gauche. Cf. *Coll. Sabouroff*, pl. CXLIX; *BCH*, 1885, pl. 7; *Walters, Cat. of bronzes*, pl. 10.

(3) *Cat. des bronzes de la Société arch.*, n° 164. Provenance, Corinthe.

quelque chose de féminin, qui fait pressentir l'Éros presque androgyne de Myrina ; mais sa beauté un peu grasse n'a pas encore cette enflure asiatique, qui ne va pas sans quelque vulgarité, de l'art myrinéen. Il faut dire du reste que notre *embéma* est dans la réalité d'un travail plus poussé et plus ferme qu'il ne paraît sur la reproduction. La photographie alourdit et empâte ces fins reliefs de bronze, presque autant que les terres-cuites (1). Le pli de l'aine, nettement marqué sur l'original, a disparu dans la photographie ; de même le souple modelé du torse. En somme, ce relief est une jolie pièce, d'un art distingué, et d'autant plus agréable à voir en original qu'elle a reçu du temps une patine d'un vert pâle fort doux.

D'époque plus basse encore que le précédent, en tous cas d'un travail beaucoup moins fin, sont les deux reliefs reproduits sur notre planche III, l'un, celui de gauche, qui figure depuis longtemps dans les musées athéniens (2), l'autre qui y est entré récemment par voie d'achat (3).

Celui de gauche représente Aphrodite apprenant à son fils à tirer de l'arc. Le bas du corps d'Aphrodite est boursoufflé d'une façon singulière — peut-être un peu, à vrai dire, par l'effet de l'oxydation. La tête de la déesse rappelle des têtes toutes pareilles sur un certain nombre de miroirs (4), qui sont, comme celui-ci, d'un relief prononcé et d'un style médiocre. On est tenté de les attribuer à une même fabrique.

Plusieurs des miroirs de cette catégorie sont composés d'une façon identique : on y voit deux personnages, Aphrodite, Éros, ou des personnages du cycle d'Aphrodite et d'Éros, assis l'un en face de l'autre (5). Des compositions de ce genre, sans

(1) M. Collignon exprime des regrets analogues, à propos de la reproduction en héliogravure d'un miroir du Louvre, exécutée pourtant par Dujardin (*BCH*, 1885, p. 251).

(2) *Cat. des bronzes de la Soc. arch.*, n° 167. Provenance, Tanagre.

(3) Inv. 12074.

(4) *Gaz. arch.*, 1876, pl. 27 ; *Ath. Mitth.*, 1878, pl. 9 ; *BCH*, 1884, pl. 15 ; 1885, pl. 8.

(5) *Gaz. arch.*, 1876, pl. 27 ; 1880, pl. 9 ; *Ath. Mitth.*, 1878, pl. 9 ; *BCH*, 1884, pl. 15 ; *Cat. of the bronzes in the Brit. Mus.*, pl. 9.

mouvement ni action, n'imposaient pas au décorateur de grands frais d'imagination; elles caractérisent le IV^e siècle, qui pour l'art des miroirs est l'époque de la décadence. Le miroir qui nous reste à examiner est composé de cette façon simpliste.

Ses dimensions sont remarquables; il n'a pas moins de 20^{cm}. de diamètre; c'est de beaucoup le plus grand miroir à relief du Musée d'Athènes. Oxydation d'un blanc bleuâtre. Au milieu de la composition, un hermès sur une base à deux degrés. A droite et à gauche, symétriquement assis, une femme vêtue, et un homme nu, son manteau sous lui. Un enfant nu, sans ailes, est juché sur l'hermès, où la femme le soutient; il levait les bras, pour faire on ne sait quoi, car ses bras sont brisés. Si l'on reconnaît dans les trois personnages Aphrodite, Adonis et l'Amour, on dira qu'Amour levait le bras pour lancer un javelot; mais comment admettre qu'Amour ait été figuré sans ailes? Il semble plutôt qu'on ait affaire à une scène familière, comme on en trouve sur les stèles funéraires; je rappellerai une stèle de Thespies, à peu près contemporaine de notre miroir (1): on y voit une femme, coiffée du calathos, comme celles des terres-cuites de Béotie et de Locride, et voilée; elle est assise, et tient son jeune fils sur les genoux; c'est un enfant de deux ou trois ans; devant la mère, le père, debout, nu, son manteau à l'épaule, appuyé sur son bâton; il joue avec son fils, et l'agace avec un fruit.

P. PERDRIZET



(1) Cf. en dernier lieu *Mon. Piot*, III, p. 35, où le monument est rapporté à une date trop basse. M. Furtwängler semble plus dans le vrai en le rapportant aux environs de l'an 400 (*Coll. Sabouroff*, p. 46 de l'introduction, note 3).

SUR LA STÈLE ARCHAÏQUE DE PHARSALE

On se rappelle le beau fragment de relief archaïque, rapporté de Pharsale au Louvre par M. Heuzey (1). C'est le haut d'une stèle funéraire qui surmontait la tombe de deux sœurs, et qui les représentait debout en face l'une de l'autre; de même, sur des stèles archaïques d'Attique et de Béotie (2), on voit deux frères, ou deux amis, debout à côté l'un de l'autre. De la main droite levée les deux Pharsaliennes tiennent chacune une fleur, qu'elles se montrent l'une à l'autre. Mais que tiennent-elles dans l'autre main? La question, que je sache, n'a pas encore été tout à fait éclaircie.

Regardons d'abord ce qui reste de la main gauche de la femme de droite. M. Heuzey pensait autrefois que cette main tenait une poignée de fleurs; et, dans le dessin fait pour lui par M. Daumet, l'objet, ou les objets qui remplissent la main en question se sont transformés en une fleur à fin calice et à corolle épanouie, comme serait une rose simple. A mon avis, ce qui remplissait cette main, c'étaient, non des fleurs, mais des osselets; trois sont encore assez distincts; on s'en con-

(1) Reproductions dans Heuzey, *J. des savants*, 1868; *Miss. de Macéd.*, p. 415; Kékulé, *Das akad. Kunstmuseum zu Bonn*, p. 40, pl. III; Murray, *A hist. of gr. sculpt.*, I, fig. 57; Lucy Mitchell, *A hist. of anc. sculpt.*, fig. 131; Rayet, *Monuments*, I, pl. 42; Paris, *La sculpt. antique*, fig. 122; Duruy, *Hist. des Grecs*, I, p. 534; Collignon, *Sculpt. gr.*, I, fig. 134; Ern. Gardner, *A handbook of gr. sculpt.*, I, fig. 17; Brunn-Bruckmann, n° 58; Radet, *L'hist. et l'œuvre de l'École d'Athènes*, p. 422. Cf. Brunn dans les *Münch. Sitzungsber.*, 1876, p. 328-330; Overbeck, *Gesch. der gr. Plastik*¹, I, p. 212; Friederichs-Wolters, n° 41; Furtwängler, *Coll. Sabouroff*, I, p. 7 et 46 de l'intr.; Paris, *Cat. des moulages de Bordeaux*, n° 39; Robinson, *Cat. of casts*, Boston (1896), p. 32; *Cat. sommaire des marbres antiques du Louvre*, n° 701; Helbig, *Führer*², I, n° 607.

(2) Dermys et Kitylos à Tanagre; stèle de Gathon et d'Aristocratès à Thespies, *Ath. Mitth.*, III, pl. 15; stèle du Laurium, *Ath. Mitth.*, XII, pl. 10.

vaincra en étudiant, à défaut de l'original ou du moulage, l'excellente planche des *Denkmäler* de Brunn. L'ἀστραγάλισμός, qui était un jeu de hasard analogue à notre jeu de dés, se jouait avec quatre osselets (1); le jeu d'adresse dit des cinq pierres (πεντάλιθα) se jouait avec cinq (2). Notre Pharsalienne pouvait donc tenir dans la main gauche, soit quatre, soit cinq astragales.

Si l'une des deux jeunes femmes a des osselets plein la main, on devine aisément ce que c'est que cette bourse molle que tient sa compagne. C'est un sac à osselets (3). Les deux sœurs vont se mettre à jouer; chacune a apporté ses osselets; l'une les tient à poignée, l'autre n'a pas encore tiré les siens du sachet où elle les renfermait. Et ces belles roses qu'elles se montrent avec un geste gracieux d'aimable défi, c'est l'enjeu de la partie.

M. Furtwängler a voulu voir dans la stèle de Pharsale un monument de transition, intermédiaire, au point de vue de la conception, entre une stèle comme celle de Chrysapha, où les défunts sont figurés tout à fait comme des divinités (δαίμονες), et les stèles attiques de l'époque classique qui nous montrent des scènes de famille. « Une stèle de Thessalie — il s'agit de la stèle de Polyxène, trouvée à Larisse — représente une femme debout, soulevant son voile d'une main, et tenant dans l'autre un fruit de grenade, comme en tient la déesse des enfers: il ne saurait être question d'un jouet ou d'un aliment; l'artiste ne peut avoir eu en vue qu'un attribut revenant à la déesse, comme à un être supérieur mis sur la même ligne que la déesse. Sur la stèle de Pharsale, nous voyons deux jeunes

(1) Becc de Fouquières, *Les jeux des anciens*, p. 334.

(2) *Ibid.*, p. 52; Robert, *Die Knächenspiel. des Alexandros*, p. 2. Comparer, pour la main gauche de la femme de droite de la stèle de Pharsale: 1^o avec l'Hiléera du tableau d'Alexandre (Robert pense qu'Hiléera tenait probablement des osselets dans la main gauche); 2^o avec l'une des deux joueuses du groupe de t. c. au Musée Britannique (Heydemann, *Die Knächenspielerin in palazzo Colonna*, pl. II).

(3) Sur le sac à osselets, cf. Heuzey, dans les *Monum. grecs*, 1876, p. 14 et 15.

filles qui se tendent l'une à l'autre des fleurs de grenade; ici évidemment il s'agit d'un jeu gracieux, mais dont l'idée aura été empruntée à l'ancien type où la fleur jouait le rôle d'attribut (1)». Si notre explication est juste, si la stèle de Pharsale représente deux jeunes femmes qui se défient au jeu d'osselets, si le sujet de ce relief est pris de la vie familière, comment y trouver la persistance d'un ancien symbolisme? La stèle de Pharsale est un de ces monuments funéraires où les artistes archaïques, avec le don d'observation naïve et minutieuse des primitifs, ont représenté les défunts tels qu'ils étaient leur vie durant, dans une attitude familière, se livrant à une de leurs occupations ou de leurs plaisirs ordinaires. Nos deux joueuses d'osselets ne signifient rien de symbolique, pas plus que leur compatriote Vékédamos, l'éphèbe de Larisse, qui va parier sur son coq de combat (2); que cet autre éphèbe Thessalien, coiffé de son grand chapeau de soleil, sa balle dans une main, et sur l'autre son lièvre privé (3); que la fileuse de Phalanna; que le bourgeois d'Orchomène, ou celui de la stèle de Naples, qui se reposent, appuyés sur leur bâton, et distraient leur flânerie en agaçant leur chien avec une sauterelle; que le musicien de la stèle d'Acarnanie, qui chante en s'accompagnant de la lyre (4); que la fillette de Paros, qui se fait becqueter par ses colombes familières (5).

P. PERDRIZET



(1) *Coll. Sabouroff*, intr., p. 46. De même, Collignon, *Sculpture grecque*, I, p. 271: « Un souvenir très discret de l'ancien symbolisme funéraire flotte dans cette composition (la stèle de Pharsale) ».

(2) *Ath. Mitth.*, VIII, pl. 3.

(3) *BCH*, XV, pl. 6; stèle thessalienne analogue, *Ath. Mitth.*, XII, p. 78.

(4) *Ath. Mitth.*, XVI, pl. 11.

(5) Michaelis, *Anc. marbles*, p. 229.

INSCRIPTIONS DE BITHYNIE.

Les inscriptions suivantes ont été recueillies dans deux voyages faits aux mois d'Août, Septembre et Octobre 1899, et Juin, Juillet, Août et Septembre 1900 (1). Dans le premier de ces

(1) Je donne ici la bibliographie des inscriptions déjà connues des régions que j'ai parcourues. Les initiales des titres entre parenthèses sont les abréviations par lesquelles les ouvrages sont indiqués dans la suite. *CIG*, 3710-3809, 4149-4152, *addenda* 3722 *b*, 4150 *b*, *c*, 4152 *b*, *c*, *d*.; *inscr. chrét.*, 8664, 8744-8748, 8782, 8783, 8831, 8869 (?), 8903, 8912 (?), 9262. — *CIL*, III, 320-347, 6983-6996. — Lœt Blas et W(addington), *Inscriptions d'Asie Mineure*, 1107-1184, 1782. — Le Bas-Reinach, *Monuments figurés*, pl. 43 (*Itinéraire*); pl. 130, 131, 133 (*Mon. fig.*). — Perrot, *Exploration de la Bithynie et de la Galatie*, n. 1-43; *Mélanges d'épigraphie et d'histoire*, p. 160 sq.; *Inscriptions d'Asie-Mineure*, p. 39, 65. — *Annali dell' Inst.*, 1861, p. 189. (Kirchhoff d'après Mordtmann). — *C(omptes-) R(endus de l')Ac. (des) Inscr.*, 1874, p. 438 (Perrot). — *BCH*, II, 1878, p. 289-299 (Duchesne), p. 446 (Dumont); VII, 1883, p. 517 (A. Leval); XII, 1888, p. 498 sq. (Radet et Lechat); XIII, 1889, p. 293 sq. (Doublet); XV, 1891, p. 481 (Radet), p. 679 (Lucovich); XVI, 1892, p. 319 (Lucovich); XVII, 1893, p. 534 sq. (Legrand), p. 637; XVIII, 1894, p. 537; XXI, 1897, p. 92 sq. (Legrand); XXII, 1898, p. 492 (Pargoire). — *A(thenische) M(ittheilungen)*, IV, 1879, p. 11 sq. (Mordtmann); V, 1880, p. 83 (Mordtmann); XII, 1887, p. 168 sq. (Mordtmann); XIV, 1889, p. 240 sq. (Cichorius), p. 314 sq. (Mordtmann); XV, 1890, p. 342 (*inscr. parues dans l'Eḗδομας*, 1890, VII); XVII, 1892, p. 80 sq. (B. Græf); XVIII, 1893, p. 27 sq. (B. Græf); XIX, 1894, p. 368 sq. (Færster, d'après von Diest et Anton); XXIV, 1899, p. 398 sq. (A. Kærte). — *R(evue) A(rchéologique)*, 1874², p. 5 sq. (Perrot); 1876, p. 285, 408 sq. (Perrot, *Inscriptions copiées par Ch. de Peyssonel*, 1745 = *Philologus*, XXVII, 1877, p. 361); 1877, p. 57 sq. (Perrot); 1879, p. 208 (Carabella = Bursian, *Ueber ein griechisches Relief aus Prusa dans les Berichte der Sächs. Gesellschaft der Wissensch.* Janv. 1873); 1888, p. 88, (S. Reinach = *Chr. d'Or.*, II, p. 430 = *Ἐφημερίς*, 1887, n° 213, 1^{er} Août). — *Archaeologisch - E(pigraphische) M(ittheilungen aus) OE(sterreich)*, VII, 1883, p. 168 sq. (Domaszewski); VIII, 1884, p. 195 sq. (Mordtmann); XVII, 1894, p. 63, 162 (Kubitschek). — *J(ournal of) H(ellenic) S(tudies)*, XVII, 1877, p. 268-9 (Munro). — *R(evue des) É(tudes) G(recques)*, III, 1890, p. 68 (S. Reinach d'après le Capitaine Callier 1830-34); V, 1892, p. 409 (Th. Reinach)

voyages, j'étais accompagné de mon ami M. Louis Gaillet-Billotteau, à qui je dois plusieurs copies et estampages. Son amitié m'a été bien précieuse au cours d'un voyage qui a souvent été pénible, et je suis heureux de pouvoir l'en remercier ici. Je dois remercier aussi tous ceux qui, d'une manière ou de l'autre, ont facilité ce voyage: S. E. Hamdy-bey, qui m'a accueilli à Constantinople avec une bienveillance charmante, et muni de lettres de recommandation pour les hauts fonctionnaires de l'intérieur; le Commandant Berger, grâce à qui j'ai trouvé chez tous les représentants de la Dette et de la Régie le concours le plus efficace; M. Ch. Cottard, président de la Société des chemins de fer Smyrne-Cassaba; MM. Huguenin, directeur de la Société des chemins de fer ottomans d'Anatolie, et Daudrix, ingénieur en chef, qui non seulement m'ont recom-

— *American Journal of Archaeology*, VI, 1893 p. 454-5 (Merriam). — *Monatsberichte der Berliner Akademie*, 1877, p. 474-5 (Curtius). — *Sitzungsberichte der Berl. Akad.* (1888), 1888, p. 807 sq. (G. Hirschfeld d'après von Diest). — *Berliner philologische Wochenschrift*, VIII, 1888, n° 14, p. 417-8 (4 inser. d'Héraclée du Pont d'après Dragatsis). — *Mnemosyne*, X, p. 398 (Herwerden). — *Hermes*, XVI, p. 164 sq. (Dittenberger). — *Αθήναιος*, VII, p. 207, n° 2 (Koumanoudis). — *Sylloge de Constantinople*, 1870-71, p. 47, pl. I (Ἀδράμ); 1874-75, Παράρτημα du Tome IX, p. I-XIII (Mordtmann); 1880-81, Παράρτημα du T. XV, p. 73 sq. (Mordtmann). — *P(etermanns) M(itteilungen)*, *Ergänzungsheft* n°s 94, 116, 125, *passim* (inscriptions recueillies par von Diest dans ses différents voyages et qui n'ont pas été reproduites dans les *SBA* ni dans les *AM*). — *Cosmos* (revue française des Augustins de l'Assomption), n° 535, 27 Avril 1895, nouvelle copie de *CIG*, 3777. — Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse*, IV, p. 330 sq., pl. III sq. (la plupart de ces inscriptions se retrouvent dans le recueil *LBW*). — Frœhner, *Mélanges d'épigraphie*, n° V. — Mordtmann, *Epigraphik von Byzanz*, p. 68. — Déthier, *Études archéologiques*, p. 120 (Cette inscription, donnée comme étant de Brousse, se retrouve dans la *Mission au Mont-Athos*, Bayet et Duchesne, n° 83, et provient en réalité de Salonique. Cf. Mordtmann, *AM*, X, 1885, p. 45). — Je n'ai pas vu les *Inscriptionen aus Bithynien* publiées par Mordtmann dans les *Sitzungsberichte der Bayerischen Akad.* (1863), p. 201-241, mais la plus grande partie des textes a été republiée depuis. Quelques inscriptions ont été publiées dans le *Πλάτων* et le *Ξενοφάνης* par Tryphon Évangélidès (cf n°s 12-22). Je ne connais pas les *Βιθυνικά* de M. Cléonymos et Chr. Papadopoulos, ni *Προῦσα* de Kandè. On trouvera des renseignements intéressants sur la région de Chalcédoine dans les *Échos d'Orient*, revue de la mission de l'Assomption à Constantinople; je ne sais s'il s'y trouve aussi des inscriptions.

mandé aux agents de leur service, mais m'ont encore fourni sur la région d'Ada-Bazar des documents très précis; M. le Docteur Vitalis, à Kios, qui nous a guidés dans cette ville et aux environs; bien d'autres encore à qui j'adresse ici l'expression de ma gratitude. Je dois nommer à part M. et M^{me} Dybowski qui m'ont reçu dès le premier jour à Ada-Bazar comme un ami ancien, et près de qui j'ai connu ce que l'hospitalité a de plus cordial et de plus affectueux.

On trouvera, parmi ces inscriptions bithyniennes quelques textes paphlagoniens. Ils ont été recueillis dans mon second voyage, où je me suis laissé entraîner, par les circonstances et l'occasion, un peu au-delà de l'itinéraire que je m'étais fixé (1).

I. Brousse

Il est curieux de constater combien peu de monuments antiques cette ville célèbre a gardés. On peut alléguer qu'elle n'a jamais cessé d'être habitée, et que les pierres ont dû être employées et réemployées dans les constructions modernes; mais je crois qu'il y a d'autres raisons à cette pauvreté. Malgré sa réputation, qui était déjà grande dans l'antiquité, Prusa n'a jamais été une grande ville. Elle a été sans doute fondée au II^e siècle(2). Au I^{er}, elle n'est pas encore bien importante :

(1) Voilà les points principaux de mes deux itinéraires : 1^o Brousse, Kios-Ghemlek, rive N. du lac d'Isnik, Isnik, Lefké, Geivé, Gœl-Bazar, rive gauche de la Sakkaria jusqu'à In-hissar, vallée du Mourad-déré et Mouradja-kaya, Tarakly, Torbaty, Moudournou, Boli, Dusdjé, Uskub-Kassaba, Hendek, Ada-bazar, Ismidt, Karamoursal, passe de Kys-dervend, lac d'Isnik, Ghemlek, Brousse.— 2^o Ada-Bazar, Khandra, littoral de la Mer Noire jusqu'à Aktechéchir, vallée du Kodjaman déré, vallée de l'Alaply-sou, Alaply, Bender-Érégli, Zangouldak, Bender-Érégli, district de Tcharehamba, embouchure du Filios-tehai, Bartin, Amassra, districts d'Elus, d'Alpy, Zafaramboli, Viran-chehir, Gérédé, Boli, Dusdjé, Uskub-Kassaba, Ada-Bazar.

(2) Le fait généralement adopté a été dernièrement contesté par M. A. Kœrte (*AM*, XXIV, 1899, p. 412, note). Ses raisons ne m'ont pas convaincu. Même si l'on ne tient pas compte du texte de Pline, il est difficile d'admettre que lorsque Dion écrit (*Or.*, 44, 9) : εὖ γὰρ ἴστε, ὅτι οὐ μεγίστη τῶν πόλεων

dans la guerre de succession de Bithynie, elle ne préoccupe aucun des adversaires. Placée entre Chalcédoine, où est enfermée l'année de Cotta, et Cyzique, où Lucullus se mesure avec Mithridate, elle n'est pas nommée par Plutarque, et Appien (*Mithr.*, 77) dit seulement qu'elle fut prise par Barba, un des lieutenants de Lucullus. Au 1^{er} siècle après J. C., ce n'est pas une grande ville. Si ces mots de Dion avaient besoin d'un commentaire, c'est Pline qui nous le fournirait. De son temps la ville était petite, et certains de ses quartiers tombaient en ruines. *Ad Traj.*, 70, Keil: « *Per hoc — la construction de bains — consequemur ut fœdissima facies civitatis ornetur, atque etiam ut ipsa civitas ampliatur, nec ulla ædificia tollantur, sed, quæ sunt vetustate sublapsa, relaxentur in melius* ». Ce qui a fait illusion, à toutes les époques, c'est la beauté pittoresque de la ville, qui s'étagé sur les derniers contreforts de l'Olympe, dominée par la haute montagne, et dominant une plaine d'une prodigieuse fertilité. Sur ce point, tous les voyageurs sont unanimes, depuis P. Belon, qui la vit en 1547, jusqu'à M. Kœrte, le dernier qui l'ait visitée (1). Mais cela ne suffisait pas assurer son développement.

οὐσα οὐδὲ πλεῖστον χρόνον οἰκουμένη, πολλῶν γνωριμωτέρα ἐστί . . . , il pense à Athènes, à Argos, à Lacédémone, et non pas à Cyzique, à Kios, à Chalcédoine. D'autre part on connaît des monnaies impériales de Prusa portant au droit la tête de Commode, et au revers, une autre tête, sans doute celle de Prusias, avec la légende ΠΡΟΥΣΑΕΙΣ ΤΟΝ ΚΤΙΤΗΝ ΠΡΟΥΣΙΑΝ. (Mionnet, II, p. 481, n° 385; *Suppl.*, V, p. 226, n° 1335). Pour ce qui est de la « situation si merveilleusement favorable — die so wunderbar günstige Lage — », cf. le texte.

(1) Belon (1546-7), *Les observations de plusieurs singularités et choses mémorables*, III, ch. 42, p. 450: « C'est une des villes de tout le monde de la plus merveilleuse situation... Elle n'a pas de murailles... La grande épée de Roland pend encore pour l'heure présente à la porte du château de Bourée. Les Turcs la gardent chère comme quelque reliquaire: car ils pensent que Roland était Turc . . . ». — Spon (1675), *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, I, p. 276 « Prousa a un abord des plus agréables: tout le terroir d'alentour étant ombragé de noyers, de chataigniers et de meuriers, et embelli de jardinages de côté et d'autre du grand chemin qui est fort large et aussi beau qu'on se puisse imaginer ». *Ibid.*, p. 277-8: « Elle a encore les murailles qu'elle avait sous la domination des chrétiens. Les Turcs ne les

Elle avait à l'E. et l'O. de puissantes voisines, fortes d'une prospérité déjà ancienne, Cyzique, Nicomédie, Chalcédoine, et qui avaient l'incomparable avantage de se trouver à l'entrée des routes naturelles vers l'intérieur. La route de Pergame à Cyzique, celle de Dorylée à Nicée et Nicomédie laissent Prusa très loin à droite et à gauche de leur parcours. Pouvait-elle espérer modifier à son profit l'itinéraire traditionnel des caravanes? Cela se fit sous la domination turque, mais pour des raisons historiques connues : Tournefort nous apprend que la caravane de Satalié - Adalia passe par Eski-ehir (Dorylée) et Brousse. Mais dans l'antiquité il n'en allait pas de même. Prusa n'avait pas de port. La côte, qui est à 40 kilomètres, est plate et sans abri. Aujourd'hui encore, on ne peut aborder à Moudania les jours de mauvais temps. Apamée, qui était à un kilomètre plus à l'E. (Perrot, *Exploration*, p. 12), en avait un, bâti de main d'homme, dont les môles se voient encore sous l'eau. Mais était-ce assez pour lutter avec le double port de Cyzique, avec cet admirable golfe de Nicomédie, assez vaste pour recevoir toutes les escadres de l'Europe, et assez sûr pour les protéger contre les plus violentes tempêtes? Sans doute on construisit des routes qui unirent Prusa à Kios, à Cyzique, à Nicée. Mais si elles facilitèrent ses relations avec le dehors, elles ne suffirent pas à attirer les étrangers chez elle. Le développement du commerce et de la fortune se fit sans elle et en dehors d'elle. Elle ne paraît pas avoir participé au grand mouvement de prospérité qui au II^e siècle s'étend à toute l'Anatolie. Sa période héroïque ne devait commencer qu'au moyen âge, après la destruction du royaume d'Iconium et la retraite des Mongols.

ont pas voulu démolir parce qu'ils la considèrent comme une des villes royales de l'Empire ». — Tournefort (1701), *Relation d'un voyage du Levant*, II, lettre 21, p. 187 : «... La plus grande et la plus magnifique ville d'Asie. Les murailles sont à moitié ruinées, et n'ont jamais été belles, quoique fortifiées par des tours carrées. On n'y remarque ni vieux marbres ni inscriptions, parce qu'elle a été rebâtie plusieurs fois ».

1. **Brousse**.— Cour du grand ban. Stèle à moulures, brisée en bas, à gauche. H. 0^m.60; l. 0^m.62; lettres de 0^m.04. γ barré.

Ο Δ Η Μ Ο Σ
Α Σ Κ Λ Η Π Ι Α Δ Η Ν Α Σ
Κ Λ Η Π Ι Α Δ Ο Υ Τ Ρ Α
Γ Ζ Ε Ι Τ Η Ν Ζ Η
Τ Α Κ Ο Σ Μ Ι Ω Σ

Ὁ δῆμος
Ἀσκληπιάδην Ἀσ-
κληπιάδου τρα-
[πε]ζείτην ζή-
[σαν]τα κοσμίως
[ἔτη . . .]

Il s'agit ici d'un magistrat préposé à une banque publique — δημοσία τράπεζα —, comme il en est mentionné par exemple, à Assos (*CIG*, 3599, 3600), à Cyzique (*CIG*, 3679), à Temnos (Cic., *pro Flacc.*, 19, où sont indiquées les formalités qui accompagnent dans ces établissements les dépôts et retraits d'argent), à Sinope (Diogène Laerte, VI, 2, 20). Il est regrettable que ce texte soit rédigé d'une manière si concise et ne nous donne pas de renseignements plus précis sur la situation financière de Prusa vers la fin du II^e siècle, époque à laquelle semble appartenir cette inscription (1). Au début, la ville était dans un état lamentable, et à peine arrivé en Bithynie, Pline dut s'occuper de l'améliorer (*Ad. Traj.* 17). Ses efforts (2) ne semblent pas d'ailleurs avoir produit grand effet. Hadrien dut encore envoyer Ti. Julius Severus comme διορθωτής et λογιστής de la province (*CIG*, 4033). Pour la période suivante les renseignements font défaut.

2. Dans l'usine de MM. Bay frères. H. 0^m.45; l. 0^m.65; lettres de 0^m.02. L'inscription est réglée.

Λ Ο Υ Κ Ι Ω · Ι · Ο Υ Λ Ι Ω Φ Ρ Ο Υ Γ Ε Ι Ε Υ Χ Α Ρ Ι Σ Τ Ο Ι Ν
Ο Ι Μ Υ Σ Τ Α Ι Υ Π Ε Ρ Π Ο Τ Α Μ Ω Ν Ο Σ Σ Ω Σ Τ Ρ Α Τ Ο Υ Τ Η Σ Ε Ι Σ Ε Α Υ Τ Ο Ν Ε Υ Ε Ρ Γ Ε Σ Ι Α Σ
Σ Α Ρ Α Π Ι Δ Ι Κ Α Ι Ε Ι Σ Ι Δ Ι Ε Υ Χ Α Ρ Ι Σ Τ Η Ρ Ι Ο Ν

(1) L'Υ et le Υ barrés se rencontrent surtout entre Antonin le Pieux et Alexandre Sévère. Cf. Benndorf, *Reisen*, p. 71, n. 1. Voyez les réserves de G. Hirschfeld, *SB* 4, 1888, p. 873.

(2) Nous le voyons s'occuper des finances à Byzance (*ibid.*, 52), à Apamée (47), à Nicomédie (46), à Nicée et à Claudiopolis (48), à Sinope (191), à Amisos (93).

ΟΙ ΠΕΡΙ ΛΕΩΝΙΔΗΝ ΕΡΜΗΣΙΛΑΟΥΙ ΕΡΕΑ
 5 ΜΥΣΤΑΙ ΚΑΙ ΔΕΚΑΤΙΣΤΑΙ
 ΑΓΙΑΣ ΕΡΜΗΣΙΛΑΟΥ
 ΔΙΟΔΩΡΟΣ ΕΡΜΗΣΙΛΑΟΥ
 ΤΙ ΦΛΑΒΙΟΣ ΠΕΡΣΕΥΣ
 ΜΕΙΔΙΑΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
 10 ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
 ΠΟΤΑΜΩΝ ΔΗΜΟΣΘΕΝΟΥ
 ΠΟΤΑΜΩΝ ΣΩΤΡΑΤΟΥ ΕΥΧΑΡΙΣΤΩ Λ. ΙΟΥΛΙΩ ΦΡΟΥΓΕΙ ΕΥΕΡΓΕΤΗ ΚΑΙ ΤΡΟΦΕΙ
 ΔΙΟΓΕΝΟΥ ΤΟΥ ΑΓΕ

Λουκίω Ίουλίω Φρούγει εὐχαριστ[οῦσ]ιν
 οἱ μύσται ὑπὲρ Ποτάμωνος Σωστράτου τῆς εἰς ἑαυτὸν εὐεργεσίας.
 Σαράπιδι καὶ Εἰσίδι εὐχαριστήριον
 οἱ περὶ Λεωνίδην Ἑρμησιλάου ἱερέα

5 μύσται καὶ δεκατισταί·
 Ἀγίας Ἑρμησιλάου
 Διόδωρος Ἑρμησιλάου
 Τι. Φλάβιος Περσεὺς
 Μειδίας Ἀλεξάνδρου
 10 Διογένης Ἀπολλωνίου
 Ποτάμων Δημοσθένου(ς)
 Ποτάμων Σω[στρά]του εἰ[(ῦ)χαριστῶ] Λ. Ίουλίω Φρούγει εὐεργέτῃ καὶ τροφεῇ
 [Διο]γένου τοῦ Ἀγε...

Les mystes remercient L. Julius Frugi des bienfaits qu'il a accordés à l'un d'entre eux, Potamon, fils de Sostratos, et adressent en même temps un témoignage de leur reconnaissance à Sérapis et à Isis. Potamon lui exprime à la fin personnellement sa reconnaissance. Ce Lucius est sans doute un parent de T. Julius Frugi, qui fut *legatus pro praetore* du Pont et de la Bithynie sous Marc-Aurèle (*Eph. Epigr.*, IV, p. 286, n° 823). Les δεκατισταί paraissent ici pour la première fois. Une inscription attique, publiée par Milchhøfer (*AM*, XII, 1887, p. 88) mentionne des δεκαδισταί. M. Dareste, dans son commentaire (*BCH*, XII, 1888, p. 302) traduit « receveurs

de la dîme». Mais, comme l'ont justement observé MM. Wilhelm (*AEMC*, XVII, 1894, p. 46) et Kœhler (*CIA*, IV², 1139^b) le mot ne doit pas être rapproché de δεκζτη, mais de δεκζς et doit désigner une association qui a emprunté son nom aux décades du mois. Nos décatistes doivent au contraire être des fonctionnaires de l'association, chargés de percevoir les dîmes, ou, comme nous disons, les cotisations qui subvenaient aux dépenses du culte et aux frais généraux de la société.

Le culte de Sérapis et d'Isis paraît s'être répandu dès une époque assez ancienne dans cette région de l'Asie-Mineure. Il est attesté par les inscriptions : à Kios (1), à Nicomédie (2), à Cyzique (3); par les monnaies : à Prusa même (monnaies, au type de Sérapis debout ou assis, de Maximin, Caracalla, Commode), à Nicée, à Apamée, etc. (4).

3. Même endroit. Relief à fronton, soutenu par deux piliers. Dans le tympan du fronton, buste auréolé; dans le champ du relief, bustes de Sérapis et d'Isis, en haut relief. M. bl. brisé en bas, h. 0^m.69; l. 0^m.62. Entre les figures, l'inscription :

ΟΙ ΜΥΣΤΑΙ
ΕΡΜΙ

Οι μύσται
Ἑρμ(ῆ)

Il est curieux de voir le nom d'Hermès sur un monument qui représente Isis et Sérapis, et peut-être Hélios dont les rapports avec Sérapis sont bien connus. Il n'est pas impossible que le monument ait été réemployé comme ex-voto à Hermès.

(1) *CIG*, 3724 = Fræhner, *Inscr. du Louvre*, n° 1; Robiou, *Mélanges Graux*, p. 601-607; *LBW*, 1143; Foucart, *Associations*, p. 240, n° 66, et p. 37, 118, 119; *Inscr. du Péloponnèse*, 34 e, p. 23, col. 1, où est proposée une explication de l'expression ἐκδέχεται τὰ χαρμόσυνα τῆς Ἰσιδος; cf. Lafaye, *Divinités alexandrines*, p. 128, note 6.

(2) *BCH*, VI, 1882, p. 324; Plinç, *Ad. Traj.*, 33.

(3) *RA*, 1876², p. 270-272; 1879, p. 258-9; *AM*, VI, 1881, p. 54; IX, 1884, p. 18; *SC*, VIII, 1874, p. 72; Παράρτημα du Tome XV, 1881, p. 78.

(4) Drexler, *Numismatische Zeitschrift*, XXI, p. 23-46, 287, 388; Imhoof-Blumer, *Gr. Muenzen*, dans les *Abhandl. der K. Bay. Akad. der Wiss., philol.-philos. Cl.*, XVIII, 1890, p. 587, n° 89; Ziebarth, *Das griechische Vereinswesen*, p. 49-50 et *passim*.

Ceux-ci sont rares en Bithynie. Cf. *CIG*, 3799; Kaibel, *Epigr. gr.*, n° 247. L'inscription du *CIG*, attribuée par Böckh à Nymphæum de Bithynie est même attribuée par Kiepert au Nymphæum voisin de Smyrne (*Addenda* du Vol. II, p. 1136).

4. Cour des écuries du grand han. H. 0^m.95; L. 0^m.38; lettres de 0^m.025.

ΝΕΙΚΟΜΗΔΕΙΣΤΡΑΤΙ
ΩΤΗΣΠΕΙΡΗΣΕΚΤΗΣ
ΣΤΡΑΤΕΥΣΑ ΕΝΩ
ΕΤΗΑΙ ΖΗΣΑΝΤΙΕΤΗ
ΚΘ ΝΗΜΕΙΟΝ
ΚΕΥΑΣΕΝ
ΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ

Νεικομήδαι στρατι-
ώτη σπείρης ἑκτῆς
στρατευσα[μ]ένῳ
ἔτη αἰ', ζήσαντι ἔτη
χθ' [τὸ μ.]νημεῖον
[κατεσ]κεύασεν
μνήμης χάριν.

ΧΑΙΡΕΤΕ

Χαίρετε.

La sixième cohorte équestre séjournait en Bithynie à l'époque de Pline (*ad Traj.*, 107).

5. Cour des écuries du grand han. H. 0^m.42; L. 0^m.50; lettres de 0^m.04.

D M
I E L I O N I O V A [r] R O [ni]
H A S T L E G · X I I I I
G E M I [nae] C E N S O R I N [a]
M A R I T O · P I E N T I S S I
M O P O S V I T

La nom complet de la légion est *Gemina Martia Victrix*; mais elle est désignée parfois sous le simple nom de XIV Gemina: cf. Orelli, 922, 2103, 2377, 3077, 3100, et une inscription de Nicée qui mentionne un χειλιάρχον λεγ(εώ)νος ιδ' Γεμίνης. C'est une des légions dont l'histoire est le mieux connue, grâce aux fouilles de Carnuntum (*AEMCE*, X, p. 12; XI, p. 1; XX, p. 205), où elle demeura à partir du premier siècle.

6. Dans une rue. Base carrée.

Ο ΔΗΜΟΣ
ΔΙΩΝΑΔΙΩΝΟΣ
ΕΤ ΠΓ

Ὁ δῆμος
Δίωνα Δίωνος
ἐτ(ῶν) πγ'.

7. Dans une rue près d'Oulou-djami. Stèle carrée à moulure en haut et en bas. H. 1^m.20; l. 0^m.47; épaisseur 0^m.42; lettres de 0^m.035. γ barré.

Θ Ε Α Γ Ε Ν Ο Υ Κ Α Θ Ο
Ρ Α Κ Κ Α Σ Λ Η Π Ι Α Δ Ο Υ
C Y N O M A I M Ω N
Π Α Ι Δ Ω Ν Ο Υ Χ Ο C I O N
5 Τ Ο Ν Θ Α Ν Α Τ Ο Υ Θ Α Λ
Μ Ο Ν Ο Υ Κ Ο Υ Κ Ε Υ Ξ
Μ Ε Ν Η Μ Η Τ Η Ρ Τ Ο Δ
Θ Η Κ Α Τ Υ Ρ Α Ν Ν Ι C
C Η Μ Α Τ Ε Κ Ν Ο Ι C Λ
10 C O I C Μ Η Μ Ο C Y
Ε Ν Ε Κ Ε Ν

Θ Ε Α Γ Ε Ν Η C Ε Τ Ω Ν Ι Ε
Α C Κ Λ Η Π Ι Α Δ Η C Ε Τ Ω Ν Θ

Θεαγένους καθορᾶς κάσκληπιάδου συνομαίων
παίδων οὐχ ὅσιον τὸν θανάτου θάλ[α]μον,
ο(ί); οὐκ εὐξ[α]μένη μήτηρ τόδ' ἔθηκα Τυραννίς
σῆμα τέκνοις [δισ]σοῖς μνημοσύνης ἔνεκεν.

Θεαγένης ἐτῶν ιε'
'Ασκληπιάδης ἐτῶν θ'.

On n'a pu reproduire toutes les ligatures: l. 2. ΑCΚΛΗΠΙΑΔΟΥ, le dernier Α est dans le Δ; γ dans Ο.

l. 4. ΟCΙΟΝ. ι dans C. Ν dans Ο.

l. 5. ΤΟΝ Ν dans Ο: ΘΑΝΑΤΟΥ. γ dans Ο

8. Cour des écuries du grand han. Base carrée à moulure, portant à la partie supérieure un ornement de guirlandes et de bucranes. Lettres à apices, très ornées, de 0^m.04. Υ barré.

ΚΥΙΝΤΟΣΒΑΛΕΡΙ
 ΡΟΥΦΟΣΟΚΑΙ
 ΠΠΟΣΖΗΣΑ
 ΜΙΩΣΕΥ

Κύντος Βαλέρι-
 [ος] Ρούφος ό και
 [Φίλι]ππος Ζήσα[ς]
 [κος]μίως έ[τη]...

Certaines lettres ont des formes qui n'ont pu être reproduites typographiquement : le trait oblique supérieur du Κ se recourbe en spirale vers la haste intérieure; le trait oblique gauche de l'Υ est également recourbé, tandis que celui de droite est sans ornement. La panse du Φ s'amincit à la partie centrale.

9. Même endroit. Stèle funéraire, brisée en haut et à gauche. H. 1m.; l. 0^m.43; lettres de 0^m.02. Υ barré.

ΑΡΧΗCΑCΑΡΕΩCCTA
 ΙΝΑΧΙΛΛΕΥCΚΑΙΠΟΛ
 ΙΟΥCΔΑΜΑCΑCΧΕΙΡΕC CΙΤΑΙCΦ
 ΝΙΑΙCΕΝΘΑΔΕΝΥΝΚΕΙΜΑΙΤΕ
 ΛΕCΑCΠΙΚΡΑΔΟΓΜΑΤΑΜΥΡΩΝ
 CΗΜΑΔΕΜΟΙΤΕΥΞΕΝΚΑΙΤΥΜ
 ΒΟΝΕΘΗΚΕΘΑΝΟΝΤΙΑΜΜΙΟΝ
 ΗΓΑΜΕΤΗΜΗΜΗCΤΟΠΑΡΗ
 ΓΟΡΟΝΕΙΔΟC

... άρχήσας "Αρεως στα[χύες]σιν 'Αχιλλεύς
 και πολλούς δάμασας χείρεσι ταῖς φ[ο]νίαις
 ένθάδε νύν κεῖμαι τελέσας πικρά δόγματα Μύρων.
 Σῆμα δέ μοι τεύξεν και τύμβον έθηκε θανόντι
 'Αμμιόνη γαμετή μνήμης τὸ παρήγορον είδος.

Le poète, après avoir composé un premier distique a terminé son épigramme en hexamètres. L'expression "Ἀρεῶς στάχυν" est inspirée d'expressions analogues qui se rencontrent fréquemment chez les poètes: Χρυσοπῆληκα στάχυν Σπαρτῶν, Eur., *Bacch.*, 264; δυσμενέων Σπαρτῶν σ. *Anth. Palat.*, 9, 362, 25 (cf. *Thesaurus s. v.*). Au premier pied je restituerais un adverbe, comme πολλάκις, auquel répond καὶ πολλοὺς au vers suivant. Les derniers mots sont singulièrement embarrassés et prétentieux. Je comprends, traduisant mot pour mot: «Ammonion m'a élevé ce monument, *figure consolatrice du souvenir*». Au troisième vers il semble que le poète ait recherché un trait d'esprit, d'un goût douteux, dans l'assonance du nom de Myron avec celui des Moires. Πικρὰ δόγματα Μοιρῶν et une formule consacrée qui se trouve ainsi renouvelée d'une façon singulière. On pourrait penser, il est vrai, que le mort s'appelle Achille et que ΜΥΡΩΝ n'est qu'une faute d'orthographe. Mais il n'y pas d'autre exemple d'iotacisme dans notre inscription, et, dans ce genre de fautes, celles qui consistent dans la substitution de l'ypsilon à des lettres ou groupes de lettres de son analogue sont parmi les plus rares. Je crois donc qu'Achille n'est là qu'une apposition et que le nom du guerrier est Myron.

10. Même endroit. Plaque carrée, complète à gauche et en haut.

Α Σ Ο Υ Β Ρ Ι Α
Κ Υ Ε Ι Ν Τ Α

Ἀσουβρία
Κυεῖντα

11. Dans une maison du quartier arménien. Stèle funéraire à relief. Femme assise dans un fauteuil, profil à dr.; la main dr. tient une corbeille placée sur ses genoux, la g. écarte la voile; devant elle, un homme debout: de la main droite tendue vers la femme, il tient un objet indistinct; de la gauche, abaissée, un petit panier. Le tout est compris dans un *naiscos* à fronton courbe. Style très grossier. Au dessous du relief, inscription, en caractères irréguliers et mal gravés.

Δ Ε Κ Ν Ο C Δ Ε Κ Ν Ο Υ Α Ν Τ Ε Ι Γ
Ε Ν Ι Α Ζ Η C Α C Η Κ Ο Ν Ω C
Ε Τ Η Ο

Δέκνος Δέκνου Ἀντειγ-
 ενίᾳ ζησάσῃ κο(σμι)ῶς
 ἔτη ο'.

II. De Brousse à Kios.

12. **Paladari** (Filadar), 3 h. de Brousse (1). Petite stèle funéraire à relief : à dr. un homme assis dans un fauteuil, profil à gauche ; devant lui sa femme ; à g. un enfant près d'une table circulaire ; brisée en haut. Au dessous du relief, l'inscription.

A · S · E · R · V · I · L · I · V · S · M · A · X · I · M · V
 · I · V · R · I · S · P · R · V · D · E · N · S ·
 A · C · E · P · B · E · I · Λ · I · O · C · M · A · Ξ · I · M · O · C
 Ξ · N · O · M · I · K · O · C

A. Servilius Maximu[s]
 jurisprudens.
 A. Σερβείλιος Μάξιμος
 νομικός.

Le νομικός n'est pas un fonctionnaire, mais il donne à l'occasion des consultations à la cité, et ses connaissances le rendent propre à exercer les magistratures. A Aphrodisias nous voyons deux personnages ayant rempli les plus hautes char-

(1) Ce village est déjà signalé par Tournefort, à son départ de Brousse (II, p. 491, lettre 23) : « A gauche [il fallait dire à droite : allant de Brousse à Aboullionte, c'est-à-dire du S.E. au N.O., on a toujours à sa droite la montagne de Filadar, qui est exactement au N. de Brousse] règne une chaîne de collines sur laquelle est *Phisidar*, bourgade considérable habitée par des Grecs, qui, pour avoir la plaisir d'être seuls chez eux, sans mélange d'autres Turcs, payent double capitation et ne voyent qu'une fois l'année un cadi ambulant ». Aujourd'hui encore le village est habitée de la même manière, et ses 2300 habitants sont tous Grecs. L'Acropole de Filadar porte des restes importants de fortifications byzantines : murs, citernes, souterrains, chambres voûtées. J'ai inutilement cherché à identifier cette place. Les quelques inscriptions publiées dans le *BCH*, XVII, 1893, p. 543, et celles que j'ai recueillies ne donnent aucun renseignement à cet égard, et je n'en ai pas trouvé davantage dans les historiens byzantins. La situation de Filadar qui domine à la fois la mer et la plaine devait lui donner quelque valeur stratégique.

ges être félicités en premier lieu comme ἄριστον νομικόν (*CIG* 2787-2788). Cf. aussi un texte intéressant de Strabon, XII, 3, 9: χρῶνται δὲ οἱ Μαζακηνοὶ τοῖς Χαρώνδα νόμοις, αἰρούμενοι καὶ νομῶδόν, ὅς ἐστιν αὐτοῖς ἐξηγητὴς τῶν νόμων, καθάπερ οἱ παρὰ Ῥωμαίοις νομικοί.

Cette inscription a déjà été publiée par M. Tryphon Évangélidès dans le *Ξερογράφης*. Je ne crois pas inutile de reproduire ici quelques inscriptions de cette région qui ont paru dans de petits périodiques grecs peu répandus. Elles n'ont pas d'ailleurs un grand intérêt et je ne prends que celles qui offrent au moins un commencement de sens. Je ne puis donner les références exactes, ayant trouvé ces textes dans un recueil de tirages à part qui ne contenait aucune indication. Elles proviennent du *Η.τάτωρ* et surtout du *Ξερογράφης*.

13. **Besbycos**. Dans le couvent de H. Théophanès. Plaque de m. bl. H. 2^m.50; l. 1m. Copie de T. E.

Ι Π (Π) Ο Κ Ρ Α Τ Η Σ Κ Α Ι Ι Ο Υ Ν Ι Α Γ Ρ Α Π Τ Η
Ε ΑΥ Τ Ο Ι Σ Κ Α Ι Τ Ο Ι Σ Τ Ε Κ Ν Ο Ι Σ

14. Chez M. Hélias Panios. B.-relief de bon travail représentant un jeune homme à cheval; en face de lui, un arbre. Copie de T. E.

Ὀλυμπος Ἡρωνι εὐχὴν.

Héron est un nom du dieu cavalier thrace. Cf. *CIL*, VI, 2803, 2804, 2805, 2807, dédicaces de soldats thraces à Rome; *Eph. Epigr.*, II, p. 300, n° 308: dédicace *Heroni invicto* (Musée de Bucharest, provenance inconnue). C'est le même qui est si souvent adoré comme ΚΥΡΙΟΣ ΗΡΩΣ. Cf. Dumont, *C.-R. Acad. des Inscr.*, 1868, p. 417; Dumont-Homolle, *Mélanges*, p. 218 sq., p. 288 sq.; *Inscr. et monum. fig. de la Thrace*, index, aux mots Ἡρων, Ἡρωος; Mordtmann, *RA*, 1878², p. 294 sq.

15. Au couvent de H. Théophanès. Plaque de m. bl. H. 2^m.30; l. 0^m.48
Copie de T. E.

τέκνοις
τοῖς· εἰ δέ τις [ἕτερον]
ἐπεμβάλη σῶμα δώση [προστίμου]
τῷ φισκῷ ✕ φ
ΥΟ κων

σ = Σ

16. Dans le dallage de l'église du couvent. H. 4^m.40; l. 0^m.16. Copie de
T. E.

μνήμης χάριν
Αὐρηλίου Σαπρικίου ὁ κα[ι]
.... αὐτῶν ζήσαντα καὶ τῇ γλυκυ-
τάτῃ [συμβίῳ]

17. Sans désignation. Copie de T. E.

οἱ ἀδελφοί[οἱ]

18. Πλάτων, 1888, X, p. 249, déjà publiée par Fauvel, *Magasin encyclo-
pédique*, XII, p. 100, et par Marquardt, *Cyzicus*. B.-relief avec Isis et Sérapis.
Copie de T. E.

Μοσχίων Ἀθηναίου χαῖρε.

19. *Saint-Pantéléimon*. Copie de T. E.

νικαμι = αντατ
ἐαυτῷ καὶ γλυκυτάτῃ
μοῦ συμβίῳ Κορνηλίᾳ
καὶ τοῖς γλυκυτάτοις
μοῦ τέκνοις
· · · · ·
στυνιορχος.

20. **Bei-Tchiflik**, entre Daskylion et le Rhyndacos. Copie de T. E

νθια σοι μνήμης χάριν Ων με
χημ λδεχσμ βρομίου
ν]εкус ὃν βλέπομεν εἴ δε μέτις

ωνεσι δημονουτω δειν πυμδω
 ὃ δοςπος εταρην και μόνος ον
 ρ==ε. χαιρετέ μοι παρχοντες
 σ'ι μύστα Διονύσου].

Il semble qu'on puisse reconnaître les restes d'une épitaphe métrique. L. 4: Τῷ δ' ἐν[ι τ]ύμβῳ. La mention des mystes de Dionysos est seule intéressante. A la l. 2, θρομίσω est une épithète du dieu.

21. **Kourschounlou** = Ἐλεγκοί. Fontaine Melki. Copie de T. E.

Ἐρμᾶς και Κλ-
 αυδία Ἀγαπη-
 τῇ τῇ θυγατρὶ
 ζησάσῃ ἐτη θ'.
 Χαῖρε.

L. 3, la pierre doit porter -τῇ τῇ θυγατρὶ.

III. Kios

22. Sans désignation. Copie de T. E.

Πριμα σουντου ματου
 βασου θυγατρὸς ετων θ'.

Il faut lire Πριμα Κ]ύντου [Αἰλ]ίου Βάσ[σ]ου, κτλ.

L'inscription *AM.* XXIV, 1890, p. 423, n° 17, avait déjà été publiée par M. Tryphon Evagélidès.

23. Petite stèle dans la maison Christos Zaphos. H. 0^m.45; l. 0^m.24; lettres de 0^m.01. γ barre.

Ι Ν Κ Ι Π Ι Ο Υ Κ Ι
 Α Ν Ο Ϟ Φ Υ Λ Α Ρ Χ Ο Ϟ
 Φ Υ Λ Η Χ Η Ρ Α Κ Λ Ε Ω Τ Ι
 Δ Ο Ϟ Ζ Ω Ν Ε Μ Α Υ Τ Ω Τ Ο
 Μ Ν Η Μ Ε Ι Ο Ν Κ Α Τ Ε

...τω
 ...ανκιπίου Κι-
 ανός, φύλαρχος
 φυλῆς Ἡρακλεωτι-
 δος, ζῶν ἐμαυτῷ τῷ
 μνημεῖον κατε-

ΚΕΥΑΣΑ ΚΑΙΤΗΓΥ
 ΝΑΙΚΙΜΟΥΔΗΜΗΤΡΙΑ
 ΚΑΙΤΟΙΣΠΑCΙΝΗΜΩΝ
 ΕΙΔΕΤΙCΕΤΕΡΟΝΝΕ
 ΚΥΝΕΝΟΑΔΕΘΑΥΗ
 ΔΩCΕΙΠΡΟCΤΕΙΜΟΥ
 ΤΩΦΙCΚΩΔΥΟΧΑΙΛΑΚΑ
 ΜΥΡΙΑΔ'ΑCΨ

σκεύασα καὶ τῇ γυ-
 ναικί μου Δημητρίᾳ
 καὶ τοῖς παῖσιν ἡμῶν·
 εἰ δέ τις ἕτερον νέ-
 κυν ἐνθάδε θάψῃ,
 δώσει προστειμὸν
 τῷ φίσκῳ δύο καὶ [δ](έ)κα
 μυριάδας.

Une inscription du même type et mentionnant la même tribu Héracléotis et un phylarque. Αὐρήλιος Κύριλλος, est publiée au *BCH*, XII, 1888, p. 202. Il faut restituer cette inscription d'après la nôtre et lire l. 1: φύλαρχος [φυλῆς] et non φύλαρχος [τῆς] | Ἑρακλεωτίδος. Le chiffre de l'amende est extrêmement élevé, si on le compte en deniers d'argent. Il me paraît plus vraisemblable qu'il s'agit ici de deniers de cuivre, dont 6000 valent un *solidus* (Mommsen, *Röm. Muenz-wesen*, p. 840). L'amende se trouve ainsi réduite à 20 *solidi*. Cf. d'autres chiffres d'amende très élevés, au moins en apparence, à Brousse (*AEMCE*, VII, 1883, p. 173), 500.000 et 250.000 deniers; à Gallipoli (*AM*, VI, 1881, p. 259), 3.000.000 et 1,000,000; 200.000 près de Byblos (Renan, *Mission en Phénicie*, p. 255). L'une des plus fortes est peut-être celle du Dipylon (*CIA*, III², 1429), où les deniers sont certainement en argent, μυριάδας πέντε ἀργυρίου.

24. Dans le pavé de la rue, devant la maison de Konstantinos Pinakis. Stèle à fronton, légèrement brisée à dr. H. 0^m·66; l. 0^m·35; lettres de 0^m·03. Y barré.

ΑΥΡ·ΧΡΗΣΤΗ
 ΑΠΟΛΛΟΝΙΔΟ
 ΤΗΓΛΥΚΕΤ
 ΤΗΑ ΠΙΝΘ·
 ΧΡΗΣΤΗΕΚΚ
 Ν ΙΔΙΗΝΚΑΤΕ
 ΣΚΕΥΑΣΑΤΗΝ
 ΣΤΗΛΗΝΖΗΣ

Αὐρ(ηλία) Χρήστη
 Ἀπολλωνίδο[υ]
 τῷ γλυκ(υ)τ[ά]-
 τῳ ἁ[νδ]ρίν
 5 Χρήστῳ ἐκ<κ> [τ]-
 ῶ[ν] ἰδίων κατε-
 σκεύασα τὴν
 στήλην, ζήσ-

ANTIETHN		αντι ἔτην
PENTHKONTA	10	πεντήκοντα.
ΧΑΙΡΑΙΤΑΙ		Χαίραιται
ΠΑΡΟΔ		παροδ[ῖται].

Certaines particularités orthographiques sont intéressantes. L. 4. ΑΝΔΡΙΝ n'est peut-être qu'une faute du graveur. En tout cas je m'explique mal l'origine de ce barbarisme. Mais l. 9 ΕΤΗΝ est à ajouter à la liste de ces méta-plasmes qui ont surtout consisté à ramener au type de la première déclinaison des formes qui ne lui appartiennent pas: cf. ἄνδραν, *CIG*, 1781; γυναῖκαν, *CIG*, 2087; *RA*, 1879¹, p. 282. Cette dernière inscription, thasienne, est datée des premières années de notre ère, et montre par suite combien est ancienne cette manière de parler qui a pris un si grand développement dans la langue romaine (1).

25. Dans le mur de l'église.

Π Ε Ρ Σ Ε Υ Σ Π Ω	Περσεὺς Πω-
Λ Α Δ Ι Τ Ο Μ Ν Η	λάδι τὸ μνη-
Μ Ε Ι Ο Ν Ε Κ Τ Ω	μεῖον ἐκ τῶν
Ν Ι Δ Ι Ω Ν Ε Π Ο Ι	ιδίων ἐποί-
Η Σ Ε Ν	ησεν.
Χ Α Ι Ρ Ε	Χαῖρε.

26. **Koutschouk-Koumlar**, (3 h. de Kios). Dans une maison du village. La pierre est brisée de toutes parts et très usée en certains endroits (2).

Ε ς ς ς ς ς ς ς
 Ε ς ς ς ς ς ς ς Ε Ι
 Π Ω Ι Ι Κ Α
 Σ Ο Υ Κ Α Τ

(1) Cf. un fait analogue dans la conjugaison, attesté par des formes telles que γέγοναν, Buresch, *Rhein. Mus.*, N. F., XLVI, 1091, p. 193 sq.

(2) La restitution est faite d'après le Τρισάγιος Ὕμνος. Les premières lignes n'ont pu être complétées, malgré le très obligeant concours de M. Sp. Lambros. Il nous suggère qu'à la l. 5 ΕΞΕΓΕΡC peut appartenir à l'impératif ΕΞΕΓΕΡΘΗΤΙ, qui forme avec Κόρει un *stichos* diversement complété dans les *Τροπαρία*.

5

Ι Ι Ε Ξ Ε Γ Ε Ρ C

Ε Ι C Χ Ι Ρ Α C

[λυ] Τ Ρ Ω C Ε Η Μ [ἄς ἀπὸ πάσης ἀνάγκης]

[καὶ θλίψεως. Ἁγίος] Ι C Χ Υ Ρ Ο C Α Γ [ιος ἀθάνατος, ἐλέησον]

[ἡμᾶς διὰ πατρὸς κ] Λ Ι Υ Ι Ο Υ Κ Α [ι ἁγίου μνεύματος, καὶ]

10 [νῦν καὶ αἰεὶ καὶ ε] Ι C Τ Ο Υ C Α [ιδῶνας τῶν αἰώνων. Ἁγίος]

[ισχυρὸς, ἅγιος ἀθάνα] \ Τ Ο C Ε Λ Ε [λήησον ἡμᾶς καὶ λύτρωσε]

[ἡμᾶς ἀπὸ πάσης ἁμαρτί] Α C

IV. Rive Nord du lac d'Isnik

Bazar-keui.— Cette petite ville de 3000 habitants a déjà donné quelques inscriptions publiées dans le *BCH*, XVII, 1893, p. 539. Les débris antiques y sont nombreux, en particulier dans un champ situé à 20 minutes au S., où l'on voit des fûts de colonnes d'un assez fort diamètre (0^m.66), des fragments de décoration architectonique, un relief représentant le « banquet funèbre », de dimensions tout-à-fait exceptionnelles (1^m.50 de large). Toutes ces ruines, d'époque romaine tardive ou byzantine, semblent indiquer un emplacement antique. La position est favorable : les montagnes qui forment la ceinture du lac s'en éloignent à cet endroit, et s'entrouvrent vers le Nord pour laisser passage à une route qui conduit à Yalova et à Hersek. D'autre part, les communications sont aisées avec Kios et Isnik. Je crois qu'on peut placer à cet endroit la ville de *Basilinopolis*. Ramsay (*Hist. Geogr.*, p. 179) exprimait l'avis qu'elle devait être cherchée à l'O. du lac; elle serait ainsi plutôt au N. O. Von Diest, dans sa dernière carte (*PM, Ergänzungsheft*, n° 125) inscrit son nom, avec un point d'interrogation, au dessous de Bazar-Keui. Elle fut disputée entre les métropoles de Nicomédie et de Nicée. Les Notices ecclésiastiques (III, 127; VIII, 204, etc., Parthey) la donnent dans l'éparchie du premier, et Hiéroclès (692, Parthey), semble-t-il, sûrement Anastase (1), dans celle du second. La

(1) Cité dans le commentaire de Wesseling au *Synecdème* de Hiéroclès, Constantin Porphyrogénète, éd. Bonn, III, p. 490.

question fut tranchée au concile de Chalcédoine de 454 en faveur de Nicée (1). La situation de Bazar-Keui, à 23 kilomètres d'Isnik, mais relié directement à Nicomédie, et placé entre les diocèses d'Apollonie et d'Hélénopolis qui relevaient de cette métropole, expliquent les compétitions dont Basilinopolis fut l'objet et la sentence qui intervint finalement.

27. Dans une maison. Stèle de m. bl. A la partie supérieure, restes d'un bas-relief: deux guerriers morts, étendus à terre, ayant à leur côté le long bouclier thrace; à dr., on ne voit plus que les jambes d'un troisième guerrier qui paraît s'avancer vers eux; à ses pieds, un casque. D'après les renseignements qu'on m'a donnés, la pierre proviendrait du village de *Djihan-keui*, entre Bazar-keui et Jéni-keui. H. 0^m.63; l. 0^m.48; lettres de 0^m.015.

ΕΙΚΑΙ ΜΕΥΔΟΛΙΧΟΣ ΠΕΡΙΑΙΝΥΤΑΙ ΟΣΤΕ ΑΤΥΜΒΟΣ
ΞΕΙΝΕΤΟ ΔΥΣΜΕΝΕΛΝΟΥΧΥΠΤΕΤΡΕΣΣΑΒΑΡΟΣ
ΠΕΙΟΜΑΧΟΣ ΔΙΠΤΕΙΑΣ ΕΝΤΡΟΜΑΧΟΙΣΙΝ ΕΜΕΙΝΑ
ΟΠΠΟΤΕ ΠΕΡΚΟΥΡΟΥ ΜΑΡΝΑΜ ΜΠΕΔΙΛ
5 ΡΗΚΑΔΕ ΤΡΟΠΑΡΟΙΘΕ ΒΑΛΛΕΝΤΕΥΧΕΣΙΝΑΙ
ΙΜΥΣΟΝ ΜΕΓΑΛΑΣΚΑΤΘΑΝΟΝ ΑΜΦΑΡΕΤΑΣ
2ΤΙΣ ΕΠΑΙΝΗΣΕΙΕΘΟΟΝ ΒΙΟΗΡΙΟΣΥΙΑ
ΒΙΟΥΝΟΝ ΜΗΝΑΝΕΞΟΧΟΝ ΗΓΕΜΟΝΑ
ΑΛΛΟ

10 ΑΚΡΥΑ ΜΕΝ ΔΕ ΙΛΟΙΣ ΤΙΣΙΛΝΕΠΤΙ ΤΥΜΒΙΑΧΕΥΟΙ
ΛΝΥΜΟΝΕΓΝΟΥΣΛΝΔΕΞΑΜΕΝΟΙΣΘΑΝΑΤΟΝ
ΑΥΤΑΡΕ ΜΕΦΡΥΓΙΟΙΟΠΑΡΑΡΟΟΝΑΜΦΙΤΕΤΑΤΡΗΣ
ΑΜΦΙΤΕΚΥΔΑΛΙΜΛΝΜΑΡΝΑΜΕΝΟΝ ΤΟΚΕΛΝ
ΕΥΚΛΕΑΔΕΞΑΤΟΓΑΙΑ ΜΕΤΑ ΤΡΟΜΑΧΟΙΣΙΔΑΜΕΝΤΑ
15 ΔΥΣΜΕΝΕΛΝΤΟΛΛΟΥΣ ΤΡΟΣΘΕΔΑΙΞΑΜΕΝΟΝ
ΒΙΟΥΝΟΝ ΤΛΤΙΣ ΒΙΟΗΡΙΟΣΥΙΕΑΜΗΝΑΝ
ΑΙΝΗΣΑΙ ΜΕΑΡΕΤΑΣ ΦΕΓΓΟΣΑΜΕΙΨΑΜΕΝΟΝ

Εἰ καὶ μεῦ δολιχὸς περιαίνυται ὅσπερ τύμβος
ξείνε, τὸ δυσμενέων οὐχ ὕπेटρεσσα βάρος.
Πεζόμαχος δ' ἰππείας ἐν προμάχοισιν ἔμεινα
ὅπποτε περ Κούρου μάρναμ[αι] ἔ]μ πεδίῳ.

(1) Harduin, *Collect. Conc.*, I, 1, cité par Kuhn, *Verf.*, II, p. 239, n. 2031.

- 5 [Θ]ρήϊκα δὲ προπάροιθε βαλὼν ἐν τεύχεσιν ἄ[μα]
 [κα]: Μυσὸν, μεγάλας κἀτθανον ἀμφ' ἀρετᾶς·
 [τῷ] τις ἐπαινῆσαις θοὸν Βιοήριος υἱά
 Βιθυνὸν Μηνᾶν, ἔξοχον ἡγέμενον.
 Ἄλλο.
- 10 [Δ]άκρυα μὲν δειλοῖς τις ἰὼν ἐπιτύμβια χεῦοι
 [ν]ώνυμον ἐγ νοῦσων δεξαμένοις θάνατον.
 Αὐτὰρ ἐμὲ Φρυγίῳ πάρα ῥοὸν, ἀμφὶ τε πάτρης,
 ἀμφὶ τε κυδαλίμων μαρνάμενον τοκέων.
 εὐκλέα δέξατο γαῖα μετὰ προμάχοισι δαμέντα
- 15 δυσμενέων, πολλοὺς πρόσθε δ' αἰχιάμενον.
 Βιθυνὸν τῷ τις Βιοήριος υἱέα Μηνᾶν
 αἰνῆσαι με ἀρετᾶς φέγγος ἀμειψάμενον.

Il est inutile de relever tous les emprunts faits au langage homérique dans une pièce qui n'est qu'un centon. Le début des deux pièces rappelle celui d'un grand nombre d'épigrammes de l'*Anthologie* (voyez les *Index*), de même que le mot ΑΛΛΟ placé entre elles. La même disposition se retrouve en particulier dans les deux épigrammes de Posidippe sur le phare d'Alexandrie et le sanctuaire d'Arsinoé Aphrodite (1).

L. 1. περιαινυται. Le composé ne se trouve pas chez Homère. La forme περιαινυτο est mentionnée par Hésychius, qui l'explique par les mots περιελάμβανεν, περιεῖχεν.

L. 6. La restitution ἐν τεύχεσιν ἄ[μα] est très douteuse, le premier *alpha* étant bref.

L. 7. Je restitue [τῷ] τίς, « c'est pourquoi l'on... » d'après la l. 16.

Je crois le nom Βιοήριος nouveau. Quant à Ménas, il est très répandu.

L'intérêt de cette épitaphe réside dans le vers 4. Ménas est tombé dans la bataille de Coroupédion, où Lysimaque fut vaincu et trouva la mort en 281. Les vers 5-6 donnent à entendre qu'il était dans les rangs de l'armée de Séleucos. On sait qu'après la mort d'Agathoclès, qui était très populaire en

(1) *Monum. Gr.*, 1879, n° 8, p. 30.

Asie-mineure, presque toutes les villes se prononcèrent contre Lysimaque et se mirent à « séleuciser ». La Mysie, placée juste en face de la Thrace, en subissait plus fortement l'influence(1).

On a proposé d'identifier la plaine de Coros avec la « plaine de Cyrus », située près de Sardes (2). Mais les termes de notre épigramme, Φρυγίοιο παρὰ ῥοόν, viennent confirmer ceux d'Appien (*Syr.* 62): « Καὶ πόλεμον τελευταῖον Λυσιμάχῳ περὶ Φρυγίαν τήν ἐφ' Ἑλλησπόντῳ πολεμῶν, Λυσιμάχου μὲν ἐκράτει πεσόντος ἐν τῇ μάχῃ ». L'emplacement exact est d'ailleurs inconnu.

L'inscription se trouve ainsi datée exactement et c'est l'une des plus anciennes que l'on connaisse en Bithynie. La gravure en est fine mais n'est pas très régulière. Le *sigma* seul a une forme qu'on n'attendrait pas à cette époque. Les traits supérieurs et inférieurs sont divergents, seulement ils se rattachent non pas aux extrémités, mais au milieu des traits intérieurs, et dans certains cas ils sont courbes. De même le *mu* a dans certains cas le premier et le quatrième jambages courbes. La barre intérieure de l'*alpha* est brisée. *O* et *omega* plus petits que les autres lettres. La haste droite du *rho* reste au dessus de la ligne; de même celle du *nu* qui la dépasse parfois à la partie supérieure. Les traits obliques du *kappa* restent également au dessus et au dessous de la ligne

28. Dans un champ à un quart d'heure du village. La pierre est brisée de tous côtés.

[Αὐτο]ΚΡΑΤΟΡΟΣΚΑΙΣΑΡΟΣ
[Μ. Αὐρη ΛΙΟΥΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ
[εὐσεβοῦς] ΕΥΤΥΧΟΥΣΣΕΒΑΣΤΟΥ
ΤΩΝΥΝ

29. Même endroit. La pierre est brisée à droite et en haut. Lettres de 0^m·03. γ barré.

ΜΙ ΦΛΑΚΚΟΣ Φλάκκος
ΩΝ ΛΑΓΡΟΛΙΠΩΝ [έτ]ων λα' προλίπων

(1) Voyez Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, II, p. 608 sq. de la trad. fr.

(2) Heinrich, *Zeitschr. für österr. Gymnas.*, XXXIV, 1883, p. 401-405, cité par Hirschard, *ap. Droysen, l.l.*, p. 610, note 4. Cf. Strabon, XIII, p. 626-629.

ΠΙΑΤΡΙΑΚΑΙ ΓΥΝΑΙΚΑ
ΚΥΤΑΤΗΝ
ΑΙΡΕΤΑΙ

[νή]πια τρία καὶ γυναῖκα
[γλυ]κυτάτην.
[X]αίρεται.

30. Dans une maison.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ

Διονύσιος

ΓΟΥΑΥΡΙΑΙΩΤΗ

...του Αὐριλίω [τῷ πατρὶ]

ΗΜΗΤΡΙΣΟΙΔΗΜΗΤΡ

[καὶ τῇ] μητρὶ . . . Δημητρίχ

ΤΟΥΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟΥ

...του Ἀσκληπιοδότου.

31. **Tcheltiktchi** (1 h. de Bazar-Keui). Dans une maison.

ΑΙΣΙΟΣΕΡΜΟΓΕ
Σ ΤΩΝΑΚ

Αἴσιος Ἑρμογέ-
[νου]ς [ἐ]τῶν αχ'.

32. **Djihankeui**. Rive N. du lac de Nicée. Dans un champ. Fragment d'une stèle portant en relief une double arcade; au dessus, une petite frise de fleurettes et de rosettes. Les lettres sont très usées.

ΑΚΑΜΗΝΑΚΩΝΤΟΣΟΥΓΑΤΗΡΓ[υνή δὲ
ΜΕΝΕΣΤΟΥΖΩ[σα φρονούσα τὸ μνημεῖον κατεσκεύασα].

33. **Iéni-keui**. Rive N. du lac de Nicée. Dans le cimetière arménien. H. 0^m.75; l. 0^m.50; lettres de 0^m.03.

ΘΗΙΤΥΧΗΙ
ΖΕΥΣΑΣΤΡΑΠΑΙΟΣ
ΔΗΜΟΣΕΤΕΙΜΗΣΕΝΚΑΣ
CIONΛΥΑΙΟΝΤΟΝΕΚΔΙ
ΚΟΝΚΑΙΓΡΑΜΜΑΤΕΥΑ
ΚΑΤΑΕΠΑΓΓΕΛΙΑΝ
ΕΠΑΞΩΝΟΣΛΙΘΟΥ
ΓΟΥ

[Ἄγα]θῇ τύχῃ
...Ζεὺς Ἀ(σ)τραπαῖος.
[Ὁ] δῆμος ἐτείμησεν Κάσ-
σιον Λυαῖον τὸν ἐκδί-
κον καὶ γραμματεῦα
κατὰ ἐπαγγελίαν
Ἐπαξ[ι]ωνος λιθοῦ[ρ]-
γοῦ.

L. 5. ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΑ *sic*.

Une dédicace à Ζεὺς Ἀστραπαῖος a été trouvée non loin de là, au village de Tchelidjik (Tcheltiktchi), et semble indiquer que l'origine de ce culte remonte à l'année 138 (BCH, XVII, 1893,

p. 540, n° 162: ἐν τῷ πρώτῳ ἔτει ἐπὶ Τίτου Ἀντωνεῖνου Καίσαρος). Sur les ἐκδικοί, cf. Lévy, *REG*, XII, 1899, p. 275. J'avais d'abord transcrit: ἐπ' ἄζωνος λίθου [ἔτους] γου'. En tout état de cause on ignore l'ère à laquelle aurait pu se rapporter l'année 473.

34. Même endroit. Les lettres sont presque toutes rongées par la mousse et l'humidité.

ΑΝΟΣΑΡΧΕΛΛΟΣ[ἐγδι]
 ΚΟΣ ΚΑΙΓΕΡΟΥΣΙΑΣΤΗΣΤΟΙΣΘ
 Σ ΑΣΥΝΚΡ[ιτως]
 ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΗ
 Κ Α Ν Α Ε

 ΗΜΩΝ

35. Dans le mur de l'église arménienne.

ΜΕΝΕΚΡΑΤΗΣ	Μενεκράτης
ΠΟΛΥΠΕΡΟΝΤΟΣ	Πολυπέρ[χο]ντος
ΑΠΦΟΥ ΧΑΙΡΕ	"Απφου. Χαῖρε.

36. Dans une maison.

ΑΡΙΣΤΟΝΙΚΟΣ	Ἀριστόνικος
ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ	Παυσανίου

37. Devant une maison, sur l'abaque d'un chapiteau byzantin, servant de base à une poutre.

ΑΡΙΣΤΟΝΙΚΟΣ
 ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ
 ΑΤΡΟΑΜΗΝ

Ἰς Ἁγίος, ἰς Κ[ύριος]
 [Ἰησοῦς Χριστὸς εἰς]
 [δ]ό[ξ]αν Θεοῦ [Π]α-
 τρός. Ἀμήν.

38. **Tchengiler** (1). Rive N. du lac de Nicée. Stèle funéraire, portant un relief: en haut, un homme étendu sur un lit; à côté, une femme assise; au dessous, une charrue et deux bœufs. Style très grossier. H. 0^m.50; l. 0^m.44; lettres de 0^m.015.

ΠΥΘΙΩΝ ΚΕ ΦΙΛΙΠΠΙΟ Ω ΕΑΥΤΩΝ
 ΠΑΤΡΙ

Πυθίων κέ Φίλι[ππ]ο[ς τ]ῷ εαυτῶν
 πατρί.

39. **Kérémed**. Rive N. du lac de Nicée. Dans une maison. Fragment d'une stèle funéraire. Lettres de 0^m.03.

ΛΟΥΚΙΟ ΚΑΤΙΛΛΙΟ ΦΙΛΟΜ Λούκιος Κατίλλιος Φιλομ...
 ΑΠΕΛΕΥΘΕΡΟC ΖΗΣΑΣΕΤΗ ἀπελεύθερος ζήσας ἔτη ...

40. Dans le cimetière arménien, cinq minutes à l'E. du village.

ΒΑΣΣΟC ΠΛΑΚΕΝΤΕΙΝΟΥ ΒάσσοC Πλακεντείνου
 ΖΗΣΑΣΕΤΗ ΚΕ ΧΑΙΡΕ ζήσας ἔτη κέ'. Χαῖρε.

41. Même endroit. Grande stèle à fronton, brisée à droite sur toute la hauteur. Dans le tympan du fronton, une couronne. H. 1^m.76; l. moyenne conservée 0^m.56; lettres de 0^m.03.

(1) L'inscription LBW, 1170, « communiquée à Le Bas par un Grec de Ghemlik, mais copiée probablement dans l'intérieur de l'Asie-Mineure », se trouve en réalité à Tchengiler. Elle comporte trois vers de plus que n'indique la copie reproduite par Le Bas. J'ai vu la pierre dans des conditions si défavorables que je n'ai pu lire la première ligne. Je donne ma copie des lignes 2 et 3.

Ο ΑΝΟΝΔΕΦΕΜΕΝΟΥ ΠΑΝΤΟΣ ΥΠΕΡ ΕΠΕΤΗΣ
 ΟΙΣ ΟΦΗΚΑΙ ΜΟΥΣΑΣ ΣΥΝ.. ΚΑΙ ΘΕΟΣ ΕΜΦΡΩΝ

ΑΓΑΘΗ	Ἀγαθῇ [τύχῃ].
ΕΤΟΥΣΔΤΩΝ	Ἔτους δ' τῶν [κυρίων ἡ]-
Μ ΑΥΤΟΚΡΑΤ	μ[ῶν] αὐτοκρατ[όρων Γαίου]
ΟΥΑΕΡΙ	Οὐά[λ]ερί[ου Διοκλητῆα]-
Ν	5 ν[οῦ καὶ Μ.Αὐρ. Οὐάλ. Μα]-
ΞΙΜΙΑΝΟΥΕΥΕΥ	ξιμιανοῦ εὐ[σεβῶν εὐτυ]-
ΧΩΝΣΕΒΑΣΤ	χῶν Σεβαστ[ῶν, ...]
ΟΣΟΩΡΟΛΟΓΙΑ	ς ὁ ὥρολογιά[ρχης τῆς]
ΤΕΤΡΑΚΟΜΙΑΣ	τετρακομίας [ἀνέστη]-
ΣΕΝΑΥΡΜΑΡΚΙΑ	10 σεν Αὐρ. Μαρκία[νὸν τὸν ἀπὸ ἐ]-
ΓΔΙΚΟΥΒΟΥΔΟ	γδίκου. βουδο...,
ΟΙΝΟΠΟΣΙΑΡΧΟΥ	οἶνοποσιάρχου, [Βει]-
ΘΥΝΙΑΡΧΟΥΚΑΙ	θυνιάρχου, καὶ [εὐερ]-
ΓΕΤΟΥΝΤΑΤΟΝΔ	γετοῦντα τὸν δ[ῆμον].
ΣΥΝΤΗΓΥΝΕΚΙΑΥ	15 σὺν τῇ γυνεκί α[ὐτοῦ Αὐ]-
ΡΗΛΙΑΣΤΦΑΝΗΙ	ρηλίᾳ Στεφάνῃ [καὶ τῶν]
ΤΕΚΝΩΝΑΥΤΩΝ	τέκν(ων) αὐτῶν
ΕΠΙΜΕΛΗΣΑΜΕΝ	ἐπιμελησαμέν[ων],
ΧΡΗΣΤΟΥΓΡΑΜ/	Χρήστου γραμ[μ]ατέως
ΤΟΥΔΗΜΟΥΚΑΙΑΥ	20 τοῦ δήμου καὶ Αὐ-
ΛΟΥΠΡΟΘΥΤΟ	λου προθύτου[υ].

Dioclétien donna la pourpre à Maximien le 1^{er} Mai 285. L'inscription est donc datée de l'année 288/9.

L. 8. La restitution ὥρολογιά[ρχης] ne peut être donnée comme certaine, mais elle semble la seule possible. Il doit s'agir d'un magistrat chargé de la surveillance des horloges publiques. Cf. Hermann-Blümner, *Griech. Privatalterthümer*, p. 142; Marquardt, *Privatleben*, p. 768.

L. 9. La tétracomie dont il est question est sans doute un groupe de quatre bourgades relevant de Nicée. Il est possible d'ailleurs que la pierre ait été transportée d'Isnik à Kérémed.

L. 11. ΒΟΥΔΟ doit être le début d'un titre inconnu se rapportant à quelque association religieuse analogue aux Βουκόλοι de Pergame (*Inschriften*, 485-488), d'Éphèse, (*Greck Inscr*,

in the *Br. Mus.*, III, 602), de Périnthe (*Eph. Epigr.*, III, 235), d'Apollonie du Pont (*CIG*, 2052), de Rome (*CIL*, VI, 500, 504, 510). On peut penser à βουδόχος, ou βουδόρος. Le titre d'ἑγδικος peut aussi se rapporter à une fonction exercée dans un thiasé (*AEMC*, VI, p. 19, n° 39).

L. 12. L'œnoposiarque, d'après son nom, appartient à une compagnie du même genre. Ces confréries célébraient des banquets en commun, et, de là, dans leur terminologie, tant de mots qui rappellent cet usage: on connaît des σύσσιτοι (*Digeste* 47,22,4), des συμποσιασται (*AEMC*, XVIII, 1895, p. 116), des σιτηθέντες (Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, 163b), et, comme fonctionnaires, des ἐστιάρχοι, (Dumont-Homolle, *Inscr. de Thrace*, 111^d, p. 457), des κρατηριάρχοι (*ibid.*), des συμποσίαρχοι (*CIG*, 4485, συμποσίαρχον τῶν τοῦ Διὸς Βήλου ἱερῶν). Le meilleur commentaire de ces textes, est dans certains monuments figurés, dont le plus célèbre est au Musée d'Athènes; il représente précisément un repas de θιασίται (1).

L. 13. La restitution Βειθυνιάρχου καὶ [Ποντάρχου εὐερ.] serait trop longue. Il faut donc admettre que le père d'Αὐρήλιος Μαρκιανός avait exercé la bithyniarchie sans la pontarchie. C'est le troisième exemple connu de ce fait (cf. *AM*, XII, p. 175, n° 27: τὸν ἐκ προγόνων Βειθυνιαρχῶν... Τ. Φλ. Πομπώνιον Δομιτιανὸν Τιμοκράτη, et *LBW*, 1142).

L. 19-21. Le γραμματεὺς τοῦ δήμου est un magistrat de la cité, et l'un des plus importants (cf. Ramsay, *Cities*, p. 66; Swoboda, *Griech. Volksbeschlüsse*, p. 206); le προθύτης est sans doute un membre de la confrérie, peut-être analogue aux ἱεροποιοί qui sont mentionnés dans plusieurs inscriptions (cf. Foucart, *Associations religieuses*, p. 25; Ziebarth, *Griech. Vereinswesen*, p. 34, 36, 37, etc.). Une association rhodienne porte le titre de συνθύται (*CIGI, Rhodos*, 157). D'autre part on connaît des ἱεροθύται qui sont des fonctionnaires publics d'ordre religieux: à Tégée ce titre est porté par le sacrificateur

(1) Sybel, n° 570; Conze, *Lesbos*, pl. XIX; Foucart, *Associations religieuses*, p. 238-940; Schreiber, *Kulthistorischer Bilderatlas*, I, pl. XV; Fougères, *Vie publique des Grecs et des Romains*, p. 96, n° 751.

du temple d'Athéna Aléa; à Histiée, par le prêtre d'Artémis Προσηωία. Dans cette ville il est éponyme au même temps que les archontes; de même à Agrigente, à Ségeste, à Malte (1).

42. Même endroit. Stèle : les premières lignes illisibles.

Κ Α Ι Τ Η Κ Α Σ
Π Ρ Ο Σ Τ Ι Μ Ο Υ
Η Ρ Ο Ο Π Α Ρ Ο Δ Ι Τ Ε

43. **Boyalidja**. Rive N. du lac de Nicée. Dans une maison. Petite stèle surmontée d'un relief représentant le banquet funèbre.

Α Σ Κ Λ Η Π Α Σ Κ Λ Α Ρ Ο Υ Ζ
Ε Α Υ Τ Ω Κ Α Ι Τ - Ε Α Υ Τ Ο Υ Γ Υ Ν
Α Ι Κ Ι Τ Ι Τ Θ Α Ζ Η Σ Α Σ Ξ Ε Τ Η
Μ Τ Ο Μ Ν - Μ Ε Ι Ο Ν Κ Α Τ Ε Σ Κ Ε Υ

Ἀσκληπᾶς Κλάρου ζ[ών]
ἐαυτῷ καὶ τῇ ἐαυτοῦ γυν-
αικί Τίτθα ζησάση ἔτη
μ' τὸ μνημεῖον κατασκευ-
[ασεν μνήμης χάριν].

A une heure et demie au N. de Boyalidja s'ouvre la passe de *Kys-dervend*, d'où coule vers la mer le *Kyrk-getschid déressi* (ruisseau des quarante gués). C'est l'ancien Draco, dont Justinien élargit et régularisa le cours (Procopé, *de Aedif.*, V, 2). Là passait la route de Kibotos et d'Hélénopolis à Nicée, le premier secteur de la grande route militaire byzantine (cf. Ramsay, *Hist. geogr.*, p. 200 sq., et *passim*). Toute cette région comprise entre le lac Ascanios et le golfe de Nicomédie est mal connue, à peine explorée. La passe de Kys-dervend qui est importante au point de vue historique, où l'on voit des restes de routes antiques et turques, n'a été décrite que par Prokesch d'Osten (*Reiseerinnerungen*, III, p. 238). Le major von Diest n'a fait qu'une courte excursion au delà de Baghtchédjik. (*PM., Ergänzungsheft*, n° 125, p. 7, sq.) Il est à souhaiter qu'un géographe complète bientôt la carte de Kiepert pour cette région, qui n'est pas moins intéressante à l'époque des Croisades qu'à l'époque romaine et byzantine.

(1) *BCH* XIII, 1889, p. 281 sq.; XV, 1891, p. 412 sq.; *AEMOE*, XV, 1892, p. 111 sq.; *IGSI* (Kaibel), 952, 290, 953.

V. Isnik et les environs.

44. **Isnik-Nicée.** Dans le mur d'une maison, en face de la maison dite *Alla Franca*. Base moulurée de m.bl. H. 0^m.40; 1.0^m.90; belles lettres de 0^m.03.

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗΙ
ΔΙΔΑΙΔΑΙΩΙΤΟΝΔΙΑΚΑΙΤΗΝΡΑΝ
ΚΑΙΤΗ ΑΘΗΝΑΝ
ΓΑΙΟΣΟΣΤΙΛΙΟΣΑΣΚΑΝΙΟΣΤΡΑΠΕΖΕΙΤΗΣ
ΕΥΧΗΝ

'Αγαθῇ τύχῃ,
Διδι Διδάϊω τὸν Δία καὶ τὴν Ἥραν
καὶ τῇ[ν] Ἀθηνᾶν
Γάιος Ὀστείλιος Ἀσκάνιος τραπεζεῖτης
εὐχὴν.

Cette base portait trois ex - voto, représentant Zeus, Héra et Athéna, consacrés tous trois à Zeus Lidaïos. Ζεὺς Λιδαῖος doit être le dieu dont on voit le nom sur une monnaie de Nicée, qui porte au revers, sur un autel carré, la légende : ΔΙΟΣ ΛΙΤΑΙΟΥ (*BCH*, II, 1878, p. 508, pl. XXIV). Je crois pouvoir répondre de ma copie.

45. Chez M. Fabiano, dans le jardin. H. 0^m.40; 1.0^m.19; lettres de 0^m.015.

ΑΥΡΗΛΙΑΧΡΗΣΤΗ	Αὐρηλία Χρήστη
ΠΩΛΙΩΝΟΣΑΥΡΗΛΙΩ	Πωλίωνος Αὐρηλίω
ΑΤΤΙΚΩΚΑΙΑΥΡΗΛΙΑ	Ἀττικῶ καὶ Αὐρηλίᾳ
ΤΡΟΦΙΜΙΑΚΑΙΕΜΑΥΤΗ	Τροφιμίᾳ καὶ ἑμαυτῇ
ΤΟΜΝΗΜΕΙΟΝΚΑΤΕΣΚΕΥ	τὸ μνημεῖον κατεσκεύ-
ΑΣΑΕΠΙΤΩΜΕΤΑΤΟΚΑ	ασα, ἐπὶ τῷ μετὰ τὸ κα-
ΤΑΤΕΘΗΝΑΙΗΜΑΣΑΜΦΟ	τατεθῆναι ἡμᾶς ἀμφο-
ΤΕΡΟΥΣΕΙΝΑΙΑΥΤΟΑ	τέρους εἶναι αὐτὸ ἄ-
ΣΚΥΛΤΟΝΕΙΜΗΤΕΚΝΟΝ	σκυλτον, εἰ μὴ τέκνον
ΗΜΩΝΤΙΠΑΘΗΕΙΔΕΤΙΣ	ἡμῶν τι πάθῃ· εἰ δέ τις
ΕΤΕΡΟΣΣΚΥΛΗΔΟΣΕΙΛΟ	ἕτερος σκυλῆ, δόσει λό-
ΓΟΝΤΩΘΕΩΝΗΜΕΡΑΚΡΙΣ	γον τῷ Θεῷ ἐν ἡμέρᾳ κρίσ[εως].

La formule de la dernière ligne semble indiquer que l'inscription est chrétienne.

46. Dans le mur d'un jardin.

ΗΛΙΑΝΟCΧΡΗCΤΟΥ
ΚΑΤΕCΚΕΒΑCΑΤΟ
ΜΗΜΕΙΟΝΕΚΤΩΝΕ
ΙΔΙΩΝΤΩΑΔΕΛΦΩ
ΓΑΙΩΖΗCΑΝ

Ἡλιανὸς Χρήστου
κατεσκέβασα τὸ
μνημεῖον ἐκ τῶν ἐ-
ιδίων τῷ ἀδελφῷ
Γαίῳ Ζήσαν[τι ἔτη...]

47. Fragment encastré dans le mur oriental de la ville.

ΤΕΡΤΙΝΝΙΟCΚΟΥΑΡ
ΜΝΗΜΑΚΑΤΕCΚΕΟ

Τερτίννιος Κουάρ[τος]
[τ]ὸ μνημα κατεσκεο[ύασα].

48. Fragment chez M. Fabiano.

ἁΠΟΔώσει
τῷ φίλῳ C Κ Ω Χ Φ

49. Fragment encastré dans le mur du jardin de M. Fabiano.

V S C L
N V S L E G atus
N E S C E L E B R A R unt
P R A E D E R I S
V R A I
Γ Ρ Ε Σ Β Ε Υ της

50. Dans une maison. Petit cippe funéraire à moitié enfoui en terre.

C G R A N I O C. F.
A E M
A P H R O D I S I V S D E S V O

C. Granio C(aii) f(ilio)
Aem(ilia tribu)
Aphrodisius de suo.

Les inscriptions suivantes n'ont pas été copiées par moi, mais elles m'ont été communiquées par M. N. Mille, qui était

en 1899 agent commercial de la Compagnie des chemins de fer ottomans d'Anatolie à Isnik. Je reproduis toujours exactement ses lectures. Les indications de lieu manquent fréquemment, mais tous ces textes proviennent des environs d'Isnik.

51. Sans désignation. Copie de N. M.

ΜΟΧΟΕΠΙΚΡΑΤΟΥΣΓΕΡΟΥ
 ΣΙΑΣΤΗΣΚΑΤΑΦΙΑΜΕΝΕΣΘΕ
 ΟCΖΩΝΤΕCΕΑΥΤΟΙCΤΟΜΝΗ
 ΜΕΙΟΝΚΑΤΕCΚΕΥΑCΑΝΚΑΙ
 ΤΟΙCΕΑΥΤΩΝΤΕΚΝΟΙC
 ΧΑΙΡΕΤΕ

Μόσχος Ἐπικράτους γερου-
 σιάστης κα[ι] Ἀφία Μενεσθέ-
 ως ζῶντες ἑαυτοῖς τὸ μνη-
 μεῖον κατεσκεύασαν καὶ
 τοῖς ἑαυτῶν τέκνοις.

Χαίρετε.

La γερουσία est déjà connue à Nicée. Cf. *CIG*, 3749, 3754; *BCH*, XII, 1888, p. 198, n° 10; *AM*, XIV, 1899, p. 241, n° 2.

52. Sans désignation. Copie de N. M.

ΒΑΣΙΛΕΙΔΗΣ ΜΕΝΕCΘΕΩCΖΗCΑC
 ΕΤΗ ΙΗ

Βασιλείδης Μενεσθέως ζήσας
 ἔτη ιη'

53. Sans désignation. Copie de N. M.

ΞΕΝΩΝ ΠΗΣΙΣΤΡΑΤΟΥ
 ΖΗΣΑΣ ΕΤΗ ΠΕΑΥΤΩ ΚΑΙ
 ΑΥΤΟΥ ΓΥΝΑΙΚΙ ~

Ξένων Πησιστράτου
 ζήσας ἔτη π' ἑαυτῷ καὶ
 [τῇ] αὐτοῦ γυναικί.

54. Stèle. H. 2^m.25; l. 0^m.95. Copie de N. M.

Ο C Α Ν Δ Ε Ε Ι C Τ Ο Υ Τ Ο
Τ Ο Μ Ν Η Μ Ε Ι Ο Ν Δ Ο Λ Ο Ν
Π Ο Ν Η Ρ Ο Ν Π Ρ Η Ε C Π Α
Α Δ Ι Μ Μ Ι Α Υ Τ Ο Ν Θ Ε Ο
C Κ Α Τ Α Χ Θ Ο Ν Ι Ο Ι C

Ὁς ἂν δὲ εἰς τοῦτο
τὸ μνημεῖον δόλον
πονηρὸν πρ[άξῃ], πα-
[ρ]αδίδωμι αὐτὸν Θεο[ῖ]-
ς καταχθονίοις.

Α Ν Ε Ξ Ο Δ Ι Α C Τ Ο Ν

Ἀνεξοδίαστον.

Les formules ordinaires sont : ἀμαρτωλὸς εἶναι θ. χ. (Cf. G. Hirschfeld, *Ueber die gr. Grabinschr. welche Geldstrafen anordnen*, *Königsberger Studien*, I, 1887, p. 83-144, B, n^{os} 13, 15, 36, 37, 45) ou ὑπεύθυνος θ. χ. (*ibid.*, 43), ou ἱερό-συλος, (*ibid.*, 14), ou ἀσεβής (*ibid.*, 1). La formule παραδίδωμι κτλ. se retrouve dans des inscriptions attiques, *CIA*, 1423, 1424 (1). On remarquera que, à la différence des inscriptions lyciennes du même type, celle-ci ne contient pas de prescription pécuniaire.

55. Sur le côté d'un sarcophage. H. 0^m.37; l. 0^m.62; épaisseur, 0^m.46. Copie de N. M.

Θ Α Λ Α Μ Ο C
Σ Α Τ Ι Α Ν Ω
Υ Ι Ω Ζ Η C Α Ν Τ Ι
Ε Ι Α Σ Υ Μ Β Ι Ω

Λ Σ Τ Η Ι Ω
Α Γ Α Θ Α Ν Γ Ε Λ Ω
Ε Τ Η Ϟ Κ Κ Α
Ζ Η Ξ Α Σ Ε Τ Η Ν Ε

Θάλαμος (?)
Σατιανῶ Ἀγαθανγέλω
υἱῶ ζήσαντι ἔτη κ' κα[ι]
Εἴα συνβίω ζησάσ[η] ἔτη νε'.

Sur le nom Εἴα, cf. *CIG*, 3722 b (= *SC*, Παράρτημα du T. IX, 1875, p. XII, n^o κδ'); *AM*, XXIV, 1899, p. 449, n^o 46. C'est ce nom qu'il faut restituer *CIG*, 8762. Cf. *AEMCE* VIII, 1884, p. 196, n^o 13.

(1) Voyez les exemples réunis par Rohde, *Psyche*, p. 631, note.

56. Sans désignation. Copie de N. M.

ΓΛΥΚΕΙΟΣ ΑΝΤΩΝΙΟΥ
ΥΙΟΣ ΖΗΣΑΣ ΕΤΗΘΧΑΙΤΕ

Γλυκεῖος Ἀντωνίου
υἱὸς Ζήσας ἔτη ιθ'. Χαῖρε.

57. Sans désignation. Copie de N. M.

ΜΙΔΩΡΟΕΛΑΥΤ
ΚΑΤΑΛΝΩ
ΟΕΑΝΕ

[Ἀρτε]μίδωρος [ἐ]αυτ[ῶ]
...κα[ὶ]...
...ὅς ἂν ἔ[τερον ἐπεμβάλη] ..
...[δώσει προστίμου]

58. Sur le côté d'un sarcophage.

ΕΚΤΩΝ	ΙΔΙΩΝ	ἐκ τῶν ἰδίων
ΟΣ	ΑΝΞΟ	
ΑΝΟΣ	petit génie ailé	

59. Pierre trouvée dans le jardin Kalpakli, 2 km. à l'E. de la ville. Copie de N. M.

ΙΩ
[μετὰ] ΤΟΚΑΤΑΤΕΘΗΝΑΙ
[ἐτ'] ΕΡΟΝΣΚΥΛΑΙΤΗΝ
[εἰ δέ τ'] ΙΣΚΥΛΗΔΩΣΕΙ

ΦΚΑΙΤΗΤΟΛΕΙΧ/Β

Fragment d'épigramme funéraire, qui prescrit contre le vio-
lateur une amende 500 derniers, sans doute au profit du fisc,
et de 2000 au profit de la cité.

60. **Kiresi - Yaïla**, *Odali - Kaya*, à 25 kil. de Nicée, sur la montagne,
côté de Iéni-Chehir. D'après le nom transcrit (*Odali-Kaya* signifie « roche
en forme de chambre »), l'inscription doit appartenir à un monument funé-
raire pratiqué à même dans le rocher. De là ses dimensions considérables.
H. 6^m.72; l. 4^m.60. Copie de N. M.

Ρ ΚΛΟΔΙΟΑΝΘΟΓ
ΕΦΙΛΙΒΙΡΙΣΙΙΥΣ
Π ΚΛΩΔΙΩΙΑΝΘΩΙΥΙΩΙ
ΚΑΙΤΟΙΣΤΕΚΝΟΙΣ
ΣΚΑΦΗ Α

P. Clodio Antho f(ilio)
e(t) lib(e)ris (e)jus.

Π. Κλωδίῳ Ἀνθῷ υἱῷ
καὶ τοῖς τέκνοις.
Σκαφῇ α'.

61. Même endroit. Copie de N. M.

C L O D I A E C A L L I S T A E
C I R I M A M A I R E
Κ Λ Ω Δ Ι Σ Κ Α Λ Λ Ι Σ Τ Η Ι
C Y Γ Π Ρ Ε Ι Ν Α Τ Η Μ Η Τ Ρ Ι
Σ Κ Α Φ Η Α

· Clodia[e] Callistae
c[um P]rima ma[t]re
Κλώδις Καλλίστῃ
σὺ(ν) Πρεῖ(μ)α τῇ μητρὶ.
Σκαφῇ α'.

62. Sans désignation. Copie de N. M.

S E R V I N O Q U E R I N A M E
C V M V X O R E N Λ V I I S E I V S
Σ Ε Ρ Ο Υ Ο Ι Λ Ι Ω Ο Υ Τ Ρ Ι Ν Α Λ Ε Ι Υ Ι Ω
C Y N T H Γ Y N A K I K A I T E K N Ο Ι Σ
Σ Κ Α Φ Α Ι Δ Υ Ο

Servi[li]o Qu(i)rina[li] f(ilio),
cum uxore [et nat]is ejus
Σερουιλίῳ [Κο]υ(ι)ρινάλι υἱῷ
σὺν τῇ γυνα(ι)κὶ καὶ τέκνοις.
Σκαφαὶ δύο.

Le chemin qui conduit d'Isnik à Lefké franchit la ligne de hauteurs qui sépare les deux bassins du lac et de la Sakkaria par un col que les indigènes appellent *Arab-utchdu*, l'*Arabe a volé* (avec des ailes). A cet endroit le sentier devient très étroit, bordé à gauche, quand on va vers Lefké, d'un haut mur de rochers, et, à droite, par un précipice profond. Le rocher porte une inscription, encadrée dans un cartouche à queue d'aronde. Elle est malheureusement fort effacée, et le soleil, au moment où je la vis, l'éclairait si violemment que je n'ai pu la lire. J'ai cru distinguer au début de la première

ligne les lettres **IMP**, un peu plus loin **DIV**. Je souhaiterais qu'un autre voyageur passât par là et pût déchiffrer ce texte qui est peut-être intéressant.

VI. La Sakkaria entre Lefké et Geivé.

63. **Lefké**. Dans la maison de Soeratis Tchaouch - oghlou. Petite stèle, à relief, «banquet funéraire». H. 0^m·35; lettres de 0^m·02.

ΕΥΒΟΥΛΟΣ ΜΕΝΙΣΚΟΥ

Εὐβούλος Μενίσκου

ΧΑΙΡΕΤΕ [καὶ ἡ γυνή γλυκυτάτη].

ΝΗΓΛΥΚΥ

Χαίρετε.

64. **Ak.hissar**. Stèle encadrée dans le mur d'une maison. H. 0^m·80; l. 0^m·57; lettres de 0^m·03.

ΘΕΟΔΟΤΟΣ

Θεόδοτος

ΑΓΑΘΟΚΛΕΟ

Ἀγαθοκλέο-

ΥΣΛΟΥΠΟΣ

υς Λοῦπος

ΖΗΣΑΣΕΤΗ

ζήσας ἔτη

Ο ΧΑΙΡΕ

ο'. Χαίρε.

ΛΑΡΩΝΙΑΝΟΣ

Λαρωνιανός

ΛΟΥΠΟΥΥΙΟΣ

Λούπου υἱός

ΖΗΣΑΣ

ζήσας

ΕΤΗ ΙΕ

ἔτη ιε'.

ΧΑΙΡΕ

Χαίρε.

ΟΥΛΙΑΘΕΟΔΟΤΟΥ

[Ι]ουλία Θεοδότου

ΥΝΗΔΕΛΟΥΠΟΥ

[γ]υνή δὲ Λούπου

ΑΣΑ ΕΤΗ Ζ

[ζήσ]ασα ἔτη ζ'.

ΧΑΙΡΕ

Χαίρε.

65. Dans une maison. Sur un fragment d'architrave à trois bandes.

ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΒΑΧΧΙΟΣ

στρατιώτης σεπεί vide ΡΗΣ

Peut-être faut-il compléter ἐκτῆς. Cf. plus haut, n° 4.

66. Dans une maison. H. 0^m.85; l. 0^m.63; lettres de 0^m.03.

Α Λ Ε Ζ	Ε Ι Δ Ι	Ἀλέξ-	εἰδί-
ΑΝΔΡΟΣ	Ω Ν Υ	ανδρος	ων ὕ-
ΓΑΙΟΥ	ΠΑΡΧ	Γαίου	παρχ-
ΤΟΜΝ	ΟΝΤΩ	τὸ μν-	όντω-
ΗΜΕΙ	Ν Ο Ι	ημεῖ-	ν [μ]οι.
ΟΝΕΑΥ	ΑΝΕΞ	ον έαυ-	Ἀνεξ-
Ω Ε Κ	Ο Δ Ι Α	[τ]ῷ εκ	οδία-
Ω Ν	ΕΤΟΝ	[τ]ῶν	στον.
Κ Α	ΤΟΤΕ		τὸ τέ-
Φ	ΛΟΕΧ		λος. Χ-
ΟΝΕΕ	Α Ι Ε Δ		αἰ[ρ]ε δ.
Ε Ι Δ Ω	ΚΑΙ		[ε] καὶ
Γ Α Φ Ω	ΠΑΡΑ		πάρα-
Α Λ Α	Γ Ε		γε.
Ο			
Ο Υ Τ			
Ο Υ			

La première partie de la seconde inscription est trop mutilée pour qu'on en puisse rien tirer.

67. Dans une maison. Stèle à fronton courbe (h. 1^m.10), sur la moulure :

ΚΑΤΩΝΟΚΑΙΒΙΑΣΘΥΓΑΤΗΡ

68. Dans une maison située en haut du village. Stèle à fronton. H. 0^m.93; l. 0^m.52; lettres de 0^m.025 :

ΖΩΙΛΟΣΤΟΜΝΗ	Ζώϊλος τὸ μνη-
ΜΕΙΟΝΚΑΤΕΣΚΕΥ	μεῖον κατεσκεύ-
ΑΣΕΤΩΠΑΤΡΙ	ασε τῷ πατρὶ
ΛΟΥΠΠΩΖΗΣΑΝ	Λούππω ζήσαν-
ΤΙΕΤΗ ΟΕΚΑΙ	τι ἔτη ο(ε') καὶ
ΤΗΜΗΤΡΙΧΡΥΣΟ	τῇ μητρὶ Χρυσο-

ΓΟΝΗΚΑΙΤΩΔΕΛ
ΦΩΧΡΥΣΟΓΟΝΩ
ΖΗCΑΝΤΙΕΤΗΚΗ

γόνη καὶ τῷ ἀδελ-
φῷ Χρυσογόνῳ
ζήσαντι ἔτη κε'.

69. **Pachalar** (1 h. d'Ak-hissar). Base de m. bl. dans un mur de pierres sèches.

ΔΙΟΓΕΝΗCΑΤΤΑΛΟΥ
ΑΝΕC ΝΑΙΑΥΤΩ
ΚΑΙΑΜΜΙΑΤΗΕΑΥΤΟ
CΥΜΒΙΩΚΑΙΑΤΤΑΛΙΩ
ΝΙΤΩΕΑΥΤΟΥΥΙΩ
ΖΗCΑΝΤΙΕΤΗΗ
ΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ

Διογένης Ἀττάλου
ἀνέσ[τησε]ν αἰαυτῷ
καὶ Ἀμμίᾳ τῇ ἑαυτοῦ[υ]
συμβίῳ καὶ Ἀτταλίῳ-
νι τῷ ἑαυτοῦ υἱῷ
ζήσαντι ἔτη η'.

μνήμης χάριν.

70. Sur la route d'Ak-hissar à Geivé, rive g. de la Sakkaria, dans un cimetière turc, base carrée à moulures. H. 0.80; l. 0^m.45; lettres de 0^m.03.

ΝΕΙΚΕΡΩC CΩCΙΚ
ΡΑΤΟΥΑΝΕCΤΗCΑ
ΕΑΥΤΩΚΑΙΕΙΑCΤ
ΗC CΥΝΒΙΟΥΖΗCΑC
ΕΤΗΜΗΧΑΙΡΕΤΕ

Νεικέρως Σωσικ-
ράτου ἀνέστησα
ἑμαυτῷ καὶ Εἰᾶς (*sic*) τ-
ῆς συμβίου (*sic*) ζησάσ[η]
ἔτη μη'. Χαίρετε.

71, **Geivé**. Sur une place du village. Grande stèle funéraire, du genre des stèles phrygiennes du Musée de Constantinople publiées par Joubin, *RA*, 1894, XXIV, pl. V-VI; par Noack. *AM*, XIX, 1894, p. 315 sq.; par Radet, *Nouvelles Archives des Miss.*, VI, 1895, fig. VI et IX des planches. H. 1^m.60; l. 0^m.75. Lettres très effacées.

ΤΡΙΤ ΕΠΙΓΕΝΟΥΟΙΚΛΗ
ΝΟΜΟΙΑΝΕΤΗCΑΝ
ΕΥCΕΒΙΗCΧΑΡΙΝΚΑΙ
ΧΩΡΑΝΟΥΔΑΛΛΟΥC
ΕΝΑΝΤΙCΑ
ΕΙΝΕΤΩΝΚΛΗ
ΡΟΝΟΜΩΝ ΠΡΟ
ΝΟΟΥΝ
ΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ

Ἐπιγένου οἱ κλη-
[ρο]νόμοι ἀνέστησαν
εὐσεβίης χάριν καὶ...
.., χώραν οὐδαμῷ
ἄν τις...
τῶν κλη-
ρονόμων
μνήμης χάριν.

La pierre va en diminuant légèrement vers la partie supérieure, et elle est partagée en son milieu par une large bande sur laquelle est gravée l'inscription. Dans le registre supérieur est dessiné une sorte de *naïscos*, formé d'un fronton très élevé porté sur deux colonnes basses. Sur les rampants du fronton, de part et d'autre, deux oiseaux affrontés; au dessous d'eux une guirlande. Entre les colonnes, deux bucrânes. Dans le registre inférieur, un compas, une hache, un alabastré, des vases et des coupes. On voit que, sauf les bucrânes, tous ces motifs sont ceux qui sont représentés sur certaines des stèles de Tchinyinly-Kiosk. En les rapprochant cependant de ceux qui se trouvent sur des monuments analogues de la région de Gœl-bazar (voyez plus bas), on n'y trouve plus une préférence aussi marquée pour la représentation des objets féminins. La décoration aussi en est plus simple. En dehors des bandes plates que dessinent sur la pierre une porte et la divisent en plusieurs parties, elle est réduite à quelques ornements, guirlandes, spirales, exécutés hâtivement : je n'ai pas trouvé une seule fois les piliers fleuris, les frontons cintrés et travaillés comme un coquillage, qui donnent aux stèles de Tchinyinly-kiosk, si médiocre qu'en soit encore l'exécution, un aspect plus soigné et plus élégant.

72. Sur le chemin de Geivé à Gœl-bazar, dans un cimetière. Base carrée. H. 1^m 45; l. 0^m 57; lettres de 0^m 03.

ΕΤΟΥΣΕΝΑΤΟΥ
ΕΠΙΝΕΡΩΝΟΣΚΛ
ΑΥΔΙΟΥΚΑΙΣΑΡΟΣ
ΣΕΒΑΣΤΟΥΓΕΡΜΑ
ΝΙΚΟΥΓΑΙΟΣΟΣΤΙΑ
ΑΙΟΣΠΩΛΛΙΩΝΥ
ΠΕΡΕΑΥΤΟΥΚΑΙΤΩΝ
ΙΔΙΩΝΑΝΑ ΕΝΗ
ΖΩ
ΡΟΝ

Ἔτους ἐνάτου
ἐπὶ Νέρωνος Κλ-
αυδίου Καίσαρος
σεβαστοῦ Γερμα-
ῖο Νικοῦ Γάιος Ὁστίλ-
αιος Παλλίων ὁ-
πέρ αὐτοῦ καὶ τῶν
ιδίων ἀν[έστησ]εν...

L. 5 ΑΙΟΣΠΩΛΛΙΩΝ, *sic*. Année 62/63.

VII. Région de Gœl-bazar.

Elle était complètement inconnue, il y a quelques années encore, et figurait parmi les « taches blanches » de la carte de Kiepert.

Elle avait été cependant visitée en 1834 par un Français, Aucher-Eloy. Il quitte Lefké le 5 Mars (*Relations de voyages en Orient de 1830 à 1838 par Aucher-Eloy, revues par M. le Comte Taubert*, Paris, chez Roret, 1843, Vol. 1, p. 65). « 6 Mars. Nous passons de nouveau le Sangarius, et après trois ou quatre heures de marche dans la plaine nous arrivons à un village nommé Soudjak-Bounar [Sydjak-Pounar sur le Gœneck-Su, cf. *PM, Ergänzungsheft* n° 125, carte pl. I]. Une heure après nous gravissons une montagne élevée au pied de laquelle coule un torrent à travers des rochers très élevés et qui font un bel effet. Après trois heures d'une marche pénible, nous arrivons à *Gueul-bazar*, ainsi nommé d'un petit lac qui a dû être beaucoup plus considérable autrefois; région subalpine. *Colchicum species nova*. *Gueul-bazar*, peut contenir 400 maisons turques. [Il n'en a plus guère que 300 aujourd'hui]. Il n'y a pas d'autres habitants. Marché tous les mardis, assez considérable.

7 Mars. De *Gueul-bazar* à Torbaly, douze heures de marche à travers les montagnes.... ».

Si Aucher-Eloy avait eu la curiosité de demander le nom de ce torrent qui coule à « Soudjak-Bounar », la géographie de l'Asie-Mineure aurait gagné d'y connaître dès cette époque le cours exact du Gœnek-Sou qui ne fait pas un coude au S. après Tarakly, comme l'ont cru Kiepert, Stieler et d'autres— toute cette région est coupée par plusieurs chaînes de hautes collines rocheuses qui courent de l'E. à l'O.,— mais qui coule vers l'O., après comme avant Tarakly, et se jette dans la Sakkaria, vers le village de *Kasandjilar*, huit kilomètres environ au dessus de Lefké (cf. von Diest, *PM, Ergänzungsheft* n° 116, p. 8; 125, p. 18).

Pour la description de cette région, je ne puis que renvoyer au journal et aux cartes de von Diest. Je remarquerai seulement que la disposition physique de cette plaine qui ne s'ouvre guère que vers le Sud, par la vallée du *Deirmen-déré* ou *Gæl-déré*, sur la vallée de la Sakkaria, semble la rattacher bien plus aux populations de la r. g. de ce fleuve, qu'à celles de la r. d., dont elle est séparée par des montagnes peu praticables. Il semble que l'on ait là une sorte d'enclave phrygienne en terre bithynienne, et c'est ce que confirme le style des monuments funéraires, qui rappelle de très près les tombes en forme de porte si fréquentes en Phrygie.

Von Diest a décrit deux autres monuments intéressants. L'un pratiqué dans la haute muraille rocheuse qui ferme la plaine au N., à une demi-heure de Gæl-bazar: c'est celui de *Kapylyk-kaya*. On y lit les deux inscriptions suivantes.

73. Sur l'archivolte qui surmonte une niche creusée dans la paroi du fond. Lettres de 0^m.04. (v. Diest, *l. l.*, n° 116, p. 10).

ΕΤΗ Ο Ε ΧΑΙΡΕ
ΑΝΕΞΟΔΙΑΚΤΟΝ

74. Sur l'archivolte qui surmonte une niche creusée dans la paroi de droite. Lettres de 0^m.04. (v. Diest, *ibid.*).

Τ ΦΛΑΟΥΙΟΣ ΠΕΙΣΩΝ ΖΗ ΣΑΣ ΕΤΗ ΛΖ
ΧΑΙΡΕ

Τ. Φλαούιος Πείσων ζήσας ἔτη λζ'. Χαῖρε.

L'autre, situé dans la vallée du Deirmen-déré, au lieu dit *Kapu-kaya*, est de dimensions plus considérables, et d'aspect plus monumental. Sa façade à fronton, taillée dans le roc vif n'a pas moins de douze mètres. L'architrave, divisée en trois bandes, qui soutient directement le fronton, portait une inscription qui a été mutilée par les Turcs (v. Diest, *l. l.*, p. 11). On en distingue encore quelques lettres, d'une belle gravure qui paraît appartenir à l'époque des Antonins.

75. A gauche de l'entrée, une autre inscription, postérieure et d'une gravure très négligée.

Γέννιος Δοκιμεύς καὶ Παυλείνη
μετὰ τῶν κοινωνῶν εὐχαριστοῦμεν.

J'ai relevé les traces d'un troisième monument funéraire, de style différent, sur les bords de la Sakkaria, à une demi-heure environ du village de *Gemidji-keui*. Il est construit sur plan rectangulaire et se compose essentiellement d'un couloir et d'une chambre. La porte subsiste encore. Elle est large de 0^m·65. Le linteau en est formé d'une seule pierre demi-circulaire. Le δρόμος qui suit à 1^m·55 de large et 1^m·85 de long. La chambre funéraire, où l'on a accès par une ouverture de 0^m·70, mesure 2^m·30 sur 2^m·70. Les murs sont faits de pierres bien équarries et disposées en assises régulières. La dernière dépasse un peu les autres, et les pierres y sont taillées en biseau de manière à soutenir la voûte, aujourd'hui écroulée, qui recouvrait l'édicule. La hauteur actuelle au-dessus de la terre varie entre 0^m·60 et 1^m·10. La hauteur primitive a dû être double. Je n'ai plus trouvé d'inscriptions.

Quant aux traces de villes, les plus nombreuses sont au N. E. de la plaine, près du village d'*Arydjaklar*, à l'endroit où débouche la route de Tarakly. On y a trouvé, en creusant, des pierres taillées, de dimensions considérables, des fondations qui appartiennent à d'anciennes constructions. Un «tépé» qui se trouve là, près d'un moulin, passe dans le pays pour recouvrir les restes d'un grand palais (*beujouk-sérai*). La colline sur laquelle est construite Arydjaklar semble disposée pour une acropole, et les restes antiques y sont nombreux. Von Diest en a signalé d'autres, que j'ai revus, près du village de *Demir-hanlar* (inscriptions, pierres équarries), et j'en ai trouvé encore sur la Sakkaria, près du petit monument que j'ai décrit plus haut. J'ai pensé un moment avoir découvert le nom ancien de ce pays. Mais il n'est malheureusement plus lisible sur l'inscription où il se trouve. La dernière carte de

von Diest l'appelle *Regio Doris*. Mais ce n'est guère plus qu'une hypothèse.

76. **Kadja.viran**. (route de Geivé à Gœl-bazar). La pierre est fichée dans le sol, et les dernières lettres sont cachées. M. bl.; h. 1^m.05; l. 0^m.60; lettres de 0^m.04. v. Diest, *l. l.*, n° 116, p. 9, incomplet.

ΚΟΥΡΙΔΙΗΝΑΛΟΧΟΝΒΑCΣΑΝΠΑΠΙΑΝΟCΕC
ΤΗΝΠΙΝΥΤΗΝΖΗCΑCΑΝΑΜΕΝΠΤΩCΕΞΗΚΟΝΤΑ
ΩCΤΕΜΕΚΥΜΗΘΕΝΤΑΤΕΘΕΝΤΑCΥΝΤΗΦΙΛΛ
ΕΙΤΙCΕΤΙCΚΥΛΗΛΥΜΩΓΕ Τ ΔΕΕΞΑΠΟ

Κουριδίην ἄλογον Βάσσαν Παπιανὸς ἐσ[τησα]
τὴν πινυτὴν ζήσασαν ἀμένπτως ἐξήκοντα
ὥστε, με κυμηθέντα τεθέντα σὺν τῇ φιλ' [ἄ]λόχῳ
εἴ τις ἔτι σκύλη, ... ἐξαπο[δώσει]

77. Devant une maison.

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
ΙΖΑΝΕΚΤΩΝΙΔΙΩΝΑΥΚΟΜΗΔΗCΑΓΑΘΟΔΩΡΟΥΚΑΙΑΝ
ΚΑΝΤΩΔΗΜΩ

Ἀγαθῇ τυχη.
... ἐκ τῶν ἰδίων Λυκομήδης Ἀγαθοδώρου καὶ Ἀν...
[ἀνέθη]καν τῷ δήμῳ.

78. **Gœl-bazar**. Pierre maçonnée dans la margelle du lavoir. H. 1^m.35; l. à la base, 0^m.48, au sommet, 0^m.88; lettres de 0^m.035.

ΕΤΟΥC ΥΤΟΚΡΑ
ΤΟΡΟCNC ΥΑΤΡΑΙΑΝΟΥ
ΚΑΙCΑΡΟC ΕΒΑΟΥΓΕΡ
ΜΑΝΙΚΟΥΔΑΚΙΚΟΥΗ
5 ΝΟCΗΡΑΚΛΗΟΥΗ ΟΤΑ
ΑΗΝΩΝΓΕΙΤΟCΝΗΕΤΕΙ
ΜΗCΕΝΔΗΜΟCΘΕΝΗΝ
ΛΟΥΚΙΟΥΤΟΝΕΥΕ ΤΗΝ
ΚΑΙΕΓΔΙΚΟΝΚΑΙΠΙ ΙΟΙ
10 ΟΥΝΤΑΔΙΑΠΑΝΤΟC

"Ετους . . [Α]ὐτοκρά-
 τορος Νέρουα Τραϊανοῦ
 Καίσαρος [Σ]έβασ[το]ῦ Γερ-
 μανικοῦ Δακικοῦ [μ]η-
 5 νός 'Ηρακλήου, ἡ . . οτα
 . . αηνῶν γειτοσ[ύ]νη ἐτεί-
 μησεν Δημοσθένην
 Λουκίου τὸν εὐε[ργέ]την
 καὶ ἔγδικον καὶ π. . . ο. .
 10 οὔντα διὰ παντός.

L'inscription est postérieure à l'année 102 où Trajan prit le titre de *Dacicus*, et antérieure à 114 où il reçut le surnom d'*Optimus*. La forme des lettres, la gravure très négligée et irrégulière auraient semblé, à première vue, lui assigner une date beaucoup plus basse (cf. une observation analogue de M. A. Kœrte sur l'inscription de Kios publiée dans le *BCH*, XV, 1891, p. 481, et reprise par lui, *AM*, XXIV, 1899, p. 415, n° 14 et pl. XII). Je ne puis retrouver le titre indiqué aux deux dernières lignes. Il doit manquer trois ou quatre lettres entre π et ο, une après ο à la fin de la l. 9. La l. 10 est complète. Le nom de la localité nous échappe. Le mot γειτοσύνη paraît indiquer plutôt un assemblage de petits bourgs groupés autour d'un chef-lieu qu'un endroit déterminé. Il aura passé du sens abstrait au sens concret. C'est le premier qu'il a dans un passage de Strabon, XIII, 1, 22: διὰ δὲ τὴν γειτοσύνην ὑπὸ τῷ αὐτῷ ἡγέμονι καὶ αὐτῇ (Abydos) ἐτέτακτο. Le mot *voisinage* en français a de même les deux sens. Cf. *SC*, παράρτημα du T. XIII, inscription d'Alekian-Orkistos: Οἱ περὶ τὴν γειτονίαν τοῦ χώρου, etc. Sur la terminaison -ηνός. Cf. F. de Saussure, dans Chantre, *Mission en Cappadoce*, p. 185-191.

79 Grande base carrée. Lettres très effacées.

ΕΤΟΥΕΑ
 ΙΕΤΟΕΟΙΑΙ ΝΙΩ
 ΙΗΤΡΟΣ Η

ΕΤΟΥΣΕΙΙ:ΑΝΑ
ΤΟΥ
ΔΑΙΟ

80. Dans un café, près du han. Grande base carrée à moulures, brisée environ à la moitié de sa hauteur. H. 0^m.80; l. 0^m.55; lettres de 0^m.05.

E	ΕΡ	Ε... [ύ]περ [των]
ΤΕ	ΚΝΟΝ	τέκνων
ΕΥΧΗΝ		εύχην.

81. Grande stèle funéraire du type de celle qui est décrite plus haut (n° 71, p. 398). H. 1^m 63; l. 0^m.67. Sur la bande du milieu, l'inscription :

ΕΤΟΥΣΕΑΝΔΡΗΑΣ	ἔτους ε' Ἀνδρ(έ)ας
ΑΠΟΜΩΝΟC ΖΕΑΣΕΤΗΝ	Ἀπομών(ι)ος ζ(ή)σας ἔτη ν'.

Le nom Ἀπομώνιος se retrouve sur une monnaie phrygienne. (Mionnet, IV, p. 227, n° 133).

82. Sur une paroi de sarcophage à demi enfouie sous la terre. Lettres de 0^m.06. (*BCH*, XXIV, 1900, p. 303).

ΙΟ	
ΙΟΔΩΣΕΙ	... δώσει...
ΟΥΝΤΩΝ	... ούντων
ΑΙΡΟΛΙΖ	[κα ι ρο[δ]ιζ[εσθαι] κατὰ ἔτος
ΕΤΗΙΟΝΟΙΝΟ	ἐτήσιον οἶνο...
ΗΤΗΝΕΝΑ	

Fragment qui paraît contenir l'indication d'une amende contre les violateurs et des prescriptions concernant certaines cérémonies à accomplir sur la tombe: offrandes de roses, libations de vin. M. Perdrizet, a récemment étudié la question des *Rosalia* (*BCH*, XXIV, 1900, p. 299 sq.). Aux textes qu'il a réunis, on pourra ajouter: *CIG*, 2448. col. IV, l. 32, testament d'Épictète: παρεξοῦντι δὲ οἱ δωρεὰν ἐπιμηνιεύοντες οἶνον ξενικὸν ἱκανὸν δόκιμον ἕως τριῶν πινόντων, στεφάνος, μουσικόν, μύρον. — *CIG*, 3028 (Éphèse): Τούτου κήδονται οἱ ἐν Ἐφέσῳ ἐργάται προφυλεῖται πρὸς τῷ Ποσιδῶνι· οἷς καὶ καθιέ-

ρωσεν δηνάρια πεντακόσια ἐπὶ τῷ γείνεσθαι ἀπὸ τοῦ γεινομένου τό-
κου οἰνοποσίαν, καὶ κηρίλους, καὶ στεφάνους· ποιήσουσιν δὲ τὴν
εὐωχίαν μηνὸς Ποσειδεῶνος ἢ ἀπιόντος. — Capitolin, *M. Ant.*
Philosophus, 3: tantum autem honoris magistris suis detu-
lit, ut imagines eorum aureas in larario semper haberet ac se-
pulehra eorum aditu, hostiis, *floribus* semper honoraret.

83. Au même endroit, fragment en trois morceaux. Lettres de 0^m.05.

Α Τ Ζ Η Ζ Λ	ζή[σας] ἔ[τη]
Π ΛΙΑΜΑΡΚΕΛΛ ΓΑΙΟΥ	Π[ο]πλία Μαρκέλλ[α] Γαίου.
ΝΕΖΟΔΙΑΣΤΟΝΕΑΝ	[᾿Α]νεξοδίαστον. Ἐὰν [δέ τις...]
ΤΑΤΟΚΑΤΑΤΕΘ	[με]τὰ τὸ κατατεθ[ῆναι] ἡμᾶς.,]
ΩΙΕΡΩΤΑΤΩΤΑΜ	[δῶσει τ]ῷ ἱερωτάτῳ ταμ[είῳ] δηνάρια..]
Ν Κ Ω Μ Η Σ	[καὶ τῇ τῶν ...]ν κώμη ς'.

84. Près d'un moulin, situé à 3/4 d'h. à l'E. de Gæl-bazar. Les paysans qui ont creusé à cet endroit ont mis au jour de grandes pierres, régulièrement taillées, dont l'une a 3^m.20 de long. Non loin de là est un tertre qui paraît artificiel. Sur une grande stèle en forme de double niche, et couronnée par deux petits frontons, l'inscription :

Λ Ο Π Ε Χ Α Ι Ρ Ε Λο(ῦ)πε χαῖρε.

85. *Atjilar* (1 h. à l'E. de Gæl - bazar). Dans un jardin. Lettres de 0^m 03.

Ε Τ Ο	Ἔτο[υς . .]
Β Α Κ Χ	Βάκχ[ιος]
Τ Η	τῇ [συμβί]-
Δ	[φ] Δ...

86. Devant une maison. Les lettres sont presque entièrement effacées et la pierre est brisée de partout.

C I A C T
 H C N Π A
 Ω T A . Π . T T A
 Ο Υ Α Χ Α Ι Κ Ο Υ
 5 M A T E Y T H N
 A C T P E ^ M E N
 E N T Ω Π Ω A
 K A I A Π

Il est impossible de rien tirer de ce fragment. L. 1 [γερου]-
σιαστ[ής]. L. 5 [πραγ]ματευτήν.

87. Stèle représentant un petit *naïscos* à fronton. Sous la fronton, entre deux colonnettes, deux bucrânes. H. 1^m.; l. 0^m.52; lettres de 0^m.02.

ΕΤΟΥΣ Κ	Ἔτους κ'
ΕΠΙΤΕΥΞΙΖΗΣΑ	Ἐπίτευξι Ζησά-
ΣΗΕΤΗΝΙ ΑΝΕΣΤΗ	ση ἔτη ν[η'] ἀνέστη-
ΣΑΝΟΙΥΙΟΙΜΝΗΜΗΣ	σαν οἱ υἱοὶ μνήμης
ΧΑΡΙΝ	χάριν.

88. A la fontaine du village. Grande stèle funéraire du type déjà signalé plus haut. Ornaments du registre supérieur: poinçon, hache, enclume; le registre inférieur est partagé en deux niches, divisées chacune en quatre par deux bandes qui se coupent. H. 1^m.40; l. 0^m.78; l'inscription est presque entièrement effacée. On lit seulement :

ΓΥΝΗ
ΧΡΗΣΤΕ ΧΑΙΡΕ

89. A la fontaine près du village. Fragment d'une petite base à moulures, en deux morceaux.

ΠΟΠΛΙ
ΚΑΙΑ
ΔΗΜΗ
ΚΑΙΓΥ
ΚΑΙΕΠΙ
ΟΥΝΑΟΥ
ΝΑΙΕΤΟΝ

Le dernier mot semble indiquer qu'il s'agit de la dédicace d'un aigle, comme dans l'inscription suivante.

90-91. Dans un jardin, près de la fontaine. Base moulurée en deux morceaux. Le premier est complet en haut et à la hauteur de la première ligne. H. 0^m.42; l. 0^m.48; lettres de 0^m.03. Le second est complet en bas et à g., à la hauteur des lignes 11-13. H. 0^m.59; l. 0^m.40; lettres de 0^m.03.

Fragm. A.

ΑΘΗΤΥΧΗΙ
ΧΑΓΑΘΩΖΗΝΙΠΑΝΥΠΕΡ
ΤΑΤΩΑΓΓΕΛΟΝΕΝΘΑ

ΛΙΕΤΟΝΥΨΙΠΕΤΗΘΗΚΑ
 5 ΝΙΚΑΔΕΩΣ
 ΕΑΙΣΤΑΓΑΙΣΠΕΙΣΘΕΙΣ
 ΔΑΠΑΤΕΡΕΥΧΟ
 ΛΩΣΕΣΘΑΛΓΓ

Fragm. B.

10

ΔΟΙΛΛ
 ΕΥΣΕΒΙΗΣ
 ΔΙΙΑΡΧΑΓΑΘΩΜΚΑΣΣΙΟΣ
 ΝΟΣΝΙΚΑΔΑΣΕΝΠΟΡΙΑΡΧΗΣ
 ΠΑΤΡΟΣΚΑΣΝΙΚΑΔΟΥΚΑΙΠΑΠΟ
 ΔΙΑΒΙΟΥΟΙΝΟΠΟΣΙΑΡΧΗΣ
 15 ΙΑΡΧΗΣΚΑΙΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ
 ΕΤΗΣΤΟΥΝΕΟΚΤΙΣ
 ΑΤΙΣΜΟΝΟΝΙΡΟΥΤΟ
 ΜΩΩΑΝΕΘΗΚΑ

[Ἀγ]αθῇ τύχῃ.

[Ἀρ]χαγάθω Ζηνὶ πανυπερτάτῳ ἄγγελον ἔνθα

[α]ιετὸν ὑψιπέτη θῆκα [ὁ] Νικαδέως

σαῖς ταγαῖς πεισθεῖς [Κρονί]δα πάτερ, εὐχομαι...

ἔσθλα γ[ε...]

.

. [εἵνεκεν] εὐσεβείας.

Διὶ ἀρχαγάθω Μ. Κάσσιος [Κασσι?]-

ανὸς Νικάδας ἐμποριάρχης [ὑπὲρ]

πατρὸς Κασ. Νικάδου καὶ πάπ(π)[ου?]

...διὰ βίου, οἰνοποσιάρχης

..ιάρχης καὶ γραμματεὺς,

[καὶ γερουσια]στῆς τοῦ νεοκτίστου [ἐμπορίου?]

[κατὰ χρημ]ατισμὸν ὀνίρου τὸν [ἄετὸν]

[σὺν τ]ῷ βομῷ ἀνέθηκα.

Dédicace à Zeus ἀρχάγαθος πανυπέρτατος de l'aigle-messager, en deux parties : 1° une épigramme, qui paraît contenir trois distiques et se termine avec les mots [εἵνεκεν] εὐσεβείας ; 2° une

dédicace en prose, où le dédicant rapporte tous ses titres et ceux de son père qui n'auraient pu entrer dans un vers.

L. 4. L'emporiarque est le chef d'une association de marchands. On connaissait déjà l'existence d'associations de ce genre en Bithynie par une dédicace trouvée à Délos: Μελέαγγρον Ζμερτομάρου Νικαιέα οἱ καταπλέοντες εἰς Βιθυνίαν ἔμποροι καὶ ναύκληροι καλοκαγαθίας ἔνεκον τῆς εἰς ἑαυτούς, Ἀπόλλωνι, Ἀρτέμιδι, Λητοῖ (*BCH*, IV, 1880, p. 222, n° 15). En Asie-Mineure même, des compagnies analogues sont connues à Cyzique et à Apamée (1). Ce dernier texte mentionne, lui aussi, un ἐμποριάρχης. A Thasos, une société d'armateurs et de négociants étaient unis autour d'Hermès Κερδέμπορος (2), et le président est appelé ἀρχικερδέμπορος. Enfin plusieurs inscriptions de Palmyre nous font connaître dans cette ville des συνοδίαι, associations formées par les membres d'une même caravane et des ἀρχέμποροι (3). D'autre part, si la restitution de la l. 15, τοῦ νεοκτίστου [ἐμπορίου] est juste, il n'est pas impossible qu'il faille voir simplement ici, dans l'ἐμποριάρχης, le chef de l'*emporium*.

L. 6. Sur l'οἶνοποσιάρχης, cf. plus haut, n° 41.

L. 8. Ici, comme plus haut, manque le mot le plus intéressant. C'est peut-être à cette «fondation nouvelle» que se rattache l'ère employée dans certaines inscriptions de la région.

92. **Arydjaklar.** Sur le seuil d'une porte. H. 0^m.48; l. 0^m.90; lettres de 0^m.35.

Δ Ι Ι Α Ι Α

Ν Ι Κ Α Δ Α

Κ Α Ξ Ξ

Α Ν Ε Θ Η Κ Α

Δι . . , Κάσσ[ιος]

Νικάδας ἀνέθηκα

Peut être faut-il restituer, l. 1, Δι (Λ):(δ)[αίφ] comme dans l'inscription de Nicée publiée plus haut, n° 44.

93. Au bas de la colline sur laquelle est bâti le village, se trouve une grande citerne (5^m. × 4^m.70), construite en briques, dont les assises, régulièrement

(1) *Berliner Monatsbericht*, 1874, p. 16; *BCH*, VII, 1883, p. 307, n° 29.

(2) *JHS*, VIII, 1887, p. 415, n° 14.

(3) *LBW*, 2589, 2590, 2596, 2599, 2603, 2606a; Sterrett, *Wolfe Expedit.*, n°s 639, 641. Cf. Ziebarth, *Gr. Vereinswesen*, p. 30-31.

appareillées, alternent avec une couche de ciment. Ce n'est certainement pas une construction turque; elle peut être byzantine et même romaine. Un peu au-delà, du côté du village de Tchimourki, on voit, presque côte à côte, plusieurs grandes bases carrées, ornées de moulures avec des acrotères aux angles ($3^m. \times 0^m.70$; $2^m.10 \times 0^m.50$). Une seule portait une inscription. H. $1^m.26$ (brisée); l. $0^m.75$; lettres de $0^m.04$.

ΥΦΑΙΝΑΓΓΑΙΟΥΕΤΩΝ ΝΗ
ΦΙΛΟΠΛΩΡΔΩΡΟ
ΘΕΟΥΕ Ν ΚΑ
ΧΡΗ
Η Σ

[Τρ]ύφαινα Γαίου ἐτῶν νη'.
Φιλο[πάτ]ωρ Δωρο-
θέου ἐ[τῶ]ν κα'.

94. **Gœdjéler.** (3 h. au S. E. de Gœl-bazar, sur le chemin qui mène à la Sakkaria, rive g. du déré. Fragment sur lequel on ne distingue plus que quelques lettres.

ΕΠΙ ΣΑΝ Η Ω Ι
ΑΡΙΣΤΩΙ ΝΕ Ν
ΕΠ Ο
ΧΑΙΡΕ

95. Fragment d'une inscription latine.

Ι
ΡΗΙ
[Ι]V L I V S
C H I

96. **Bayat.** Base de m. bl. H. $0^m.87$; l. $1^m.30$; épaisseur $0^m.40$; lettres de $0^m.03$.

ΦΙΛΙΣΚΟΣΘΡΑ
ΣΥΜΑΧΟΥΜΗ
ΤΡΙΘΕΩΝΕΥ
ΧΗΝ

Φίλισκος Θρα-
συμάχου Μη-
τρὶ Θεῶν εὐ-
χήν.

97. **Chahanlar.** Devant la mosquée. H. $1^m.22$; l. $0^m.42$; épaisseur $0^m.42$; lettres de $0^m.03$

ΤΕΡΤΙΟΣΕΡ
ΤΙΟΥΣΕΚΟΥΝΔΗ
ΤΗΕΑΥΤΟΥΓΥΝΑΙΚ
ΙΕΤΩΝΜΓ

Τέρτιος Τερ-
τίου Σεκούνδη
τῇ ἑαυτοῦ γυναικ-
ὶ ἐτῶν μγ'.

98. Partie supérieure d'une stèle, encastrée dans la fontaine du village.

Ο Ι Λ Ω Ν Β Α Σ Ι Λ Ο Υ
Ζ Ω Ν Ε Α Υ Τ Ω
Α Ι Θ Η Ι Δ Ι Α

..οιλων Βασιλου
ζών έαυτῳ
[κ]αί τῇ ιδία [γυναικι].

99. **Demir-harlar.** Sur la place du village, autel orné de guirlandes et de bucrânes. H. 4^m.20. von Diest *l. l.*, n° 116, p. 12.

Δ Ι Ο Σ

Διός

100. Fragment encastré dans le mur d'une maison.

Ο Υ Σ Ε Ν
[ἀπελευ] Θ Ε Ρ Ο Ι Σ
Π Ι Δ Ι
Α Ρ Β Α Ι Ι Λ Ι
Ε Υ Ο Δ Ω
Φ Ι Λ Η Τ
Π Ι Π Ο /
Υ Ζ Η
Ι Μ

VIII. Rive gauche de la Sakkaria entre Déré-keui et In-hissar.

101. **Déré-keui.** Petit autel de m. bl., encastré dans un mur. H. 0^m.47;
l. 0^m.16; lettres de 0^m.02.

Α Γ Α Θ Η Τ Η
Α Π Ο Λ Λ Ω Ν Ι
Κ Ρ Ε Λ Λ Η Ν Ω
Α Π Ε Τ Ω Λ Ι Ν
Ο Σ Κ Ο Υ Α Ρ Τ Ο
Υ Ε Υ Χ Η Ν

Ἀγαθῇ τ[ύχ]ῃ.
Ἀπολλωνι
Κρελληνῳ
[Κ]απετωλῖν-
ος Κουάρτο-
υ εὐχῆν.

L'épithète Κρελληνός (il manque peut-être une lettre au début) paraît être un ethnique. Elle est nouvelle.

102. Petit autel apporté par un paysan. H. 0^m.40; l. 0^m.15; lettres de 0^m.01.

Α Γ

Ἀγ[αθῇ τύχῃ].

C Y

N I

[Ἀ]-

Π Ο Λ Λ Ω

πόλλω-

Ν Ι Ε Υ Χ Η Ν

νι εὐχὴν

Υ Π Ε Ρ Τ Η Σ

ὑπὲρ τῆς

Ε Α Υ Τ Ο Υ Σ Ω

ἐαυτοῦ σω-

Τ Η Ρ Ι Α Σ

τηρίας.

103. **Essir-keul.** Base carrée, maçonnée dans la fontaine près de la mosquée.

Α Γ Λ Θ Η Τ Υ Χ Η

Ἀγαθῇ τύχῃ.

Δ Ι Ι Β Ρ Ο Ν Τ Α Ν Τ Ι Υ Π Ε Ρ

Διὶ Βροντῶντι ὑπὲρ

Τ Ο Υ Π Α Τ Ρ Ο Σ Ε Υ Ε Λ

τοῦ πατρὸς Εὐέλ-

Π Ι Σ Τ Ο Υ Τ Ο Ν Β Ω Μ Ο Ν

πίστου τὸν βωμὸν

Α Ν Ε Σ Τ - Ε Α Ν Ε Υ Ε Λ Π

ἀνέστησαν Εὐέλπ-

Ι Σ Τ Ο Σ Κ Α Ι Τ Ρ Υ Φ Ω Ν

ιστος καὶ Τρύφων

Κ Α Ι Μ Α Ρ Κ Ε Λ Λ Ε Ι Ν Α

καὶ Μαρκελλεῖνα

Κ Α Ι Ε Υ Π Α Τ Ε Ρ Ι Α Σ Υ Ν

καὶ Εὐπατερεῖα σὺν

Τ - Μ - Τ Ρ Ι Β Α Σ Σ Η Υ Χ Η Σ

τῇ μητρὶ Βάσση εὐχῆς

Χ Α Ρ Ι Ν

χάριν.

104. Petit autel maçonné dans une fontaine en dehors du village. Brisé à g. et en haut.

Τ Ω Μ Ε Ι Λ Ι

τῷ μ[ειλίχῳ]

Α Π Ε Λ Λ Ι Ν Α Ρ Ω Τ Ο Ν

Ἀπελλινάρῳ(?) τὸν

Β Ω Μ Ο Ν Α Ν Ε Σ Τ - Ε Α Ν

βωμὸν ἀνέστησαν

Ε Υ Χ Η Σ Χ Α Ρ Ι Ν

εὐχῆς χάριν.

Fragment d'une dédicace consacrée sans doute au mort et à Zeus Brontôn. Cf. plus bas, n° 106.

105. Dans le mur de la mosquée.

Τ Ι Κ Λ Α Ι Ε Ι Σ Μ Ε Π Α Τ Ε Ρ Θ Ν Η Τ Ο Ι Σ

Β Α Ρ Υ Σ Ε Σ Τ Ι Ν Ο Δ Α Ι Μ Ω Ν Ζ Ω Ν Δ Ε Λ Α Θ Ο Υ

Ο Φ Ε Λ Ο Σ Δ Ο Υ Κ Ε Τ Ι Σ Ο Ι Ε Σ Ο Μ Α Ι

Ε Τ Ο Υ Σ Γ Ι Γ Ε Μ Ι Ν Ο Σ Γ Ε Μ Ι Ν Ι Ο Υ

Τί κλαίεις με, πάτερ; θνητοῖς βαρὺς ἐστὶν ὁ δαίμων·
 ζῶν δὲ λάθου· ὄφελος δ' οὐκέτι σοι ἔσομαι.
 Ἔτους γι', Γέμινος Γεμινίου,

IX. De la Sakkaria à Tarakly et à Boli.

Un grand pont de bois est construit sur le fleuve, à cinq cent mètres environ en amont de *Koujounlou* (r. d.). Le village est construit dans l'angle que forme la Sakkaria avec le *Mourad-déré*. Cette région n'avait encore été traversée par aucun Européen. Von Diest qui le premier en a signalé l'intérêt s'est trompé sur la forme de la *Mourad-kaya*. Il a cru qu'elle était traversée par le *Mourad-déré* qui coule en réalité sur son flanc Sud. La Mourad-kaya forme une colossale muraille qui s'élève brusquement de toute sa hauteur et se prolonge ensuite, de l'E. à l'O., toujours au même niveau. En un point seulement, l'horizontalité de cette crête est interrompue par une sorte de créneau gigantesque, qui la coupe jusqu'à moitié: von Diest, qui ne la vit que de la r. g. de la Sakkaria, put croire que cette brisure régnait sur toute la hauteur, la partie inférieure de la montagne lui étant dissimulée par les montagnes du premier plan. Au-delà s'étend un vaste plateau rocheux, puis une région très découpée, traversée de vallées étranglées, entre des montagnes calcaires, aux flancs ravinés, qui forment eux-mêmes une série de mamelons et de vallées minuscules. La route est dure et les villages sont rares. Voici d'ailleurs mon itinéraire entre Koujounlou et Tarakly.

Koujounlou. Nous remontons la vallée du *Mourad-déré*.

1h. Le déré reçoit à droite le *Hammani-déréssi*, qui sort d'une source chaude dans le *Hammani-dagh*, et est chargé de matières minérales qui ont couvert d'un dépôt blanc son lit et toutes les roches voisines. A l'E. les rochers de *Kara-kaya*; à l'O. ceux de *Koujoun-kaya*; dans le fond *Mourad-kaya*.

1h. Nous abandonnons la vallée, si étroite qu'il nous faut marcher dans le ruisseau, et gagnons les hauteurs de la r. d. par un chemin de chèvres, taillé dans le roc (direction N. O.).

1h. Arrivés sur la hauteur, nous voyons la vraie forme de la Mourad-kaya. A deux kilomètres à l'E., le grand village arménien de *Mouradcha*; à l'O., celui de *Dédé*.

3b. Nous traversons un grand plateau rocheux, et arrivons au village de *Téhéren*.

1 kil. à l'O., *Omoutlar* (15 maisons); à côté, *Tépédjilar*.

Nous passons successivement à :

¹/₂ h. *Eren-keui*.

Sighwar.

¹/₂ h. *Maltaly*.

Aklar, forte montée, puis descente rapide sur :

1 h. *Hadji-keui*.

¹/₄ h. à l'O. d'Hadji-keui, *Achagha-keui*.

2 h. Descente dans la vallée du *Ganek-su*.

106. **Koujounlou**. (R. dr. de la Sakkaria). Dans le mur d'une maison. Autel à moulures. H. 0^m 70; l. 0^m 40; lettres de 0^m 025.

Α Γ Α Θ Η Τ Υ Χ Η

Δ Ι Ι Β Ρ Ο Ν Τ Ω Ν Τ Ι

Ζ Ω Ι Α Ω Κ Α Ι Α Ψ Α Δ Ι

Τ Ρ Υ Φ Ω Ν Κ Α Ι Υ Α Δ Ε Λ Φ Υ

Β Ω Μ Ο Ν Α Ν Ε Σ Τ Η Ε Α Ν

Υ Π Ε Ρ Α Υ Τ Ω Ν

Ι Δ Ι Ω Ν Π Α Ν

Ε Υ Χ

Ἀγαθῇ τύχῃ.

Διὶ Βροντῶντι

Ζωίῳ καὶ Ἀψάδι

Τρύφων καὶ ὁ ἀδελφὸς

βωμόν ἀνέστησαν

ὑπὲρ αὐτῶν [καὶ τῶν]

ἰδίων πάν[των]

εὐχ[ήν].

On sait que le βωμός n'est souvent qu'un nom du tombeau dans les inscriptions phrygiennes (1). Le caractère mixte de ces monuments se retrouve jusque dans la formule employée où Zeus Brontôn est intimement associé aux morts. Il paraît certain cependant que les inscriptions où il figure ainsi ont un caractère nettement funéraire, celles où il est invoqué seul un caractère plutôt votif (2). Pour l'iotacisme ὁ ἀδελφός, cf. *AM*, XIV, 1889, p. 245, n° 10.

107. Dans le mur d'une maison. Petit autel. H. 0^m 96; l. 0^m 29; lettres de 0^m 02.

Α Γ Α Θ Η Τ Υ Χ Η

Κ Α Τ Α Δ Ι Α Τ Α Γ

Ἀγαθῇ τύχῃ.

Κατὰ διαταγ-

(1) *JHS*, V, 1884, p. 251. Cf. dans les inscriptions thraces, Dumont-Homolle, nos 45, 61^r, 74^g, 74^x, 74^{z7}.

(2) Cf. *JHS*, l. l., p. 245 sq.; *AM*, XIX, 1894, p. 310 sq.; XX, 1898, p. 11; XXII, 1897, p. 32; XXIV, 1899, p. 443; *BCH*, XXII, 1898, p. 237; *Gættling, Gel. Anz.*, 1897, p. 409.

Η Ν Δ Ι Ο Ε Β Ρ Ο	ἦν Διὸς Βρο-
Ν Τ Ω Ν Τ Ο	ντῶντο-
Ε Α Ν Ε Θ Η Κ Ε Ν	ς ἀνέθηκεν
Λ Ο Υ Π Π Ο Ε	Λοῦππος.

108 **Aklar**. Dans une maison. Stèle du type décrit plus haut (ornements: faucille, marteau). La plus grande partie de l'inscription est cachée sous le montant de l'escalier à qui elle sert d'appui. H. 1^m.10; l. 0^m.60; lettres de 0^m.05.

Ε Τ Ο Υ Σ Κ Ι Α Θ Ν Η	Ἔτους κ'
Ε Τ Ω Ν Π Β Χ Α Ι Ρ	ἐτῶν πβ' χαῖρ[ε]

109 **Achaga-Keui**. Dans le mur d'une maison. H. 0^m.70; l. 0^m.65; lettres de 0^m.04.

Α Υ Ρ Ι Λ Ι Ο Ι Λ Α Μ Υ Ρ Ο Σ Κ Ε Α Λ Ε Ξ
Ι Ω Ν Κ Ε Α Ρ Χ Ε Λ Α Σ Τ Ω Ν Γ Λ Υ Κ Υ
Τ Α Τ Ω Η Μ Ω Ν Π Α Τ Ρ Ι Α Υ Ρ Α Ρ Χ Ε
Λ Α Ω Α Λ Ε Ξ Ι Ω Ν Ο Σ Σ Υ Ν Τ Η Μ
Η Τ Ρ Ι Η Μ Ω Ν Α Υ Ρ Σ Ε Υ Η Ρ Α Δ Ι Ο Ν Ο Ι Σ Ι
Ο Υ Τ Ο Μ Η Μ Ε Ι Ο Ν Κ Α Τ Ε Σ Κ Ε Υ Α Σ Α
Μ Ε Ν Ζ Η Σ Α Ν Τ Ι Ε Τ Η Μ Ε Μ Ν Η Μ Η Σ
Χ Α Ρ Ι Ν

Αὐρίλιοι Λάμυρος καὶ Ἀλεξ-
ίων καὶ Ἀρχέλας τῶ(ν) γλυκυ-
τάτῳ ἡμῶν πατρὶ Αὐρ. Ἀρχε-
λάῳ Ἀλεξιῶνος σὺν τῇ μ-
ητρὶ ἡμῶν Αὐρ. Σευήρᾳ Διονοισί-
ου τὸ μνημεῖον κατεσκευάσα-
μεν ζήσαντι ἔτη με' μνήμης
χάριν.

110. **Gösetchanlar**. Stèle du type décrit plus haut (ornements: faucille, marteau). H. 1^m.30; l. 0^m.47.

Ε Π Ι Γ Ε Ν Η Σ Β Ι Ο Β Ρ Ε Ο Σ	Ἐπιγένης Βιοβρεος,
+ Α Ι Ρ Ε	χαῖρε.
Ε Τ Ο Υ Σ Π Ρ Ω Τ Ο Υ	Ἔτους πρώτου.
Σ Τ Ρ Α Τ Ο Ν Ι Κ Ο Σ Β Ι Ο Β Ρ Ε	Στρατόνικος Βιόβρε-
Ο Σ + Α Ι Ρ Ε	ος, χαῖρε.

On peut rapprocher du génitif Βιόθρεος, à la fois le Βιοήριος d'une inscription de Bazar-keui (n° 27) et le ... οζυθρέους d'une inscription des environs de Khandra (*infra*, n° 201).

111. **Maktoumlar.** (2 h. N.E. de Tarakly). Fragment brisé de tous côtés.

ΕΝΛΑΜΝΕΥCIN

[ἔδωκα] ἐν Λαμνεῦσιν

ΑΠΕΛΟΥC

[τόπον καὶ ἀμ]πέλους

ΡΟΔΙΖΩCINΕΝ ΠΟΡΙΩ

[ἔνα] ῥοδιζῶσιν ἐνποριῳ?

Fragment d'inscription funéraire, contenant la prescription du ῥοδισμός. Le mort avait sans doute laissé un fonds de vigne dont les revenus devaient être employés à fleurir sa tombe. Λαμνεῖς serait un lieu-dit. La restitution est empruntée à une inscription de Galatie, publiée par M. Anderson, *JHS*, XIX, 1899, p. 73, n. 25. — Cf. plus haut., n° 82.

112. **Hammalar.** Grande stèle à fronton. H. 1^m.92; l. 0^m.69; lettres de 0^m.045.

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ

Ἀγαθῇ τύχῃ.

ΕΤΟΥCΒΙ ΟΚΑΗΝΩ

Ἔτους βι' [ἡ] Ὀκαηνῶ[ν]

ΚΩΜΗΕΤΕΙΜΗCΕΝ

κώμη ἐτείμησεν

ΔΟΥΦΟΡΟΝΤΗΣΚΡΑ

Δορυφόρον τῆς κρα-

ΤΙCΤΗΣΚ ΕΙΑΔΟC

5

τίστης κ..ειάδος

ΔΟΓΚΟΝΟΜΟΝΤΑΛΑ

(λ)ογ(χ)ονόμον ταλα-

ΜΩΝΙΚΑΙΕΙΚΟCΙΝΚΑΙ

μῶνι καὶ εἰκόσιν καὶ

ΠΡΟΕΔΡΙΑΚΑΙΚΑΤΕΥ

προεδρίᾳ καὶ κατευ-

ΧΗΝΔΙΑΒΙΟΥΚΑΙ

χῆ<ν> διὰ βίου καὶ

ΤΗΝΓΥΝΑΙΚΑΝΑΥ

10

τὴν γυναῖκαν αὐ-

ΤΟΥΠΟΤΑΜΙΑΔΑ

τοῦ Ποταμιάδα

ΑΡΕΤΗΣΧΑΡΙΝΚΑΙ

ἀρετῆς χάριν καὶ

ΦΙΛΑΝΔΡΙΑCΔΙΑ

φιλανδρίας διὰ

ΤΟΗΜΑCΠΑΤΡΩ

τὸ ἡμᾶς πατρῶ-

ΝΕΥΘΑΙΥΠΟΔΥ

15

νεύ(εσ)θαι ὑπὸ αὐ-

ΤΟΥΑCΥΝΚΡΙΤΩC

τοῦ ἀσυγκρίτως.

J'ai vu cette inscription par un jour de pluie violente : je

n'ai pu en prendre l'estampage, et j'ai dû me contenter de la copier rapidement. Je ne puis donc garantir l'exactitude absolue de ma lecture.

L. 1. Le nom de la κώμη comprend peut-être une lettre de plus avant l'O. L'ère est inconnue.

L. 5. Lecture douteuse. La restitution est difficile, sinon impossible, car le mot incomplet doit être un nom propre. On peut penser à une épithète de déesse dont Doryphore aurait été le λογχονόμος, c'est-à-dire le fonctionnaire chargé de répartir entre les intéressés le produit des offrandes et des sacrifices.

L. 6. Je crois être sûr de ma lecture, sauf le Δ initial. Δογκονόμον n'a pas de sens. Δογχονόμον, que je propose ne me satisfait pas complètement. Je le rattache au mot λόγχη, qui d'après Hésychius, *s. v.*, signifie λήξις, μερίς. Cf. *Etym. M.*, 569, 34, et *AM*, XIII, 1888, p. 166, n. 4. On lit dans cette dernière inscription, qui provient de Chios: ἐκν δ[ὲ] ὁ] ἱερεὺς μὴ παρῆι προ-
ιερη[τευ]έτω τις ὧν αἱ λόγχαι εἰσίν, [τά] δὲ γιν[ό]μενα ἀποδιδόν[αι]
τὸν θύοντα τῷ ἱερεῖ.

L. 6. Sur ταλαμῶνι, cf. *LBW*, 1143; Dumont-Homolle, *Inscr. et monum. fig. de la Thrace*, 1, 72^c 111^{d1}; Latyschev, *Inscr. Pont. Eur.*, 1, 17, 31; 25, 20; II, voyez l'index *s. v.*; *BCH*, XXIII, 1899, p. 595, où d'autres textes sont encore indiqués.

L. 8-9. J'entends par κατεύχη une prière publique décrétée à perpétuité par la κώμη, en faveur de Doryphoros. Sur le Ν final du mot et sur celui de γοναῖκαν, l. 10, cf. plus haut, n° 24.

L. 14-15. Πατρωνεύ(εσ)θαι. Le verbe est formé régulièrement sur πάτρων. Il se trouve déjà dans une inscription de Delphes, *CIG*, 1695.

113. **Ark.** Grande stèle du type décrit.

ΕΤΟΥΣΒΑΠΟΛΛΩΝΙΑΝΩΠΙΖ
ΓΥΝΗΔΕΠΑΠΙΟΥΧΑΙΡΕ

Ἔτους 6' Ἀπολλωνιανῶ Πί[στις...]
γυνὴ δὲ Παπίου. Χαῖρε.

114. Petite base à moulures.

Α Σ Κ Λ Η Π Ι Ο
Δ Ο Τ Ο Σ Σ Υ Λ Λ Α
Π Ρ Α Γ Μ Α Τ Ι Κ Ο Σ
Ζ Ω Ν Ε Α Υ Τ Ω

Ἀσκληπιό-
δοτος Σύλλα
πραγματικός
ζῶν ἐαυτῷ.

On connaît le *πραγματικός τῆς πόλεως* à Magnésie du Méandre (*AM*, XIX, 1894, p. 24), le *π. τῆς γερουσίας*, dans la même ville (*BCH*, XII, 1888, p. 205, l. 18), un *πραγματικός* sans autre désignation, encore à Magnésie (*AM*, XIV, 1889, p. 104). Cf. aussi *CIG*, 2701 (Mylasa). C'est un intendant qui fait valoir les biens, soit d'un particulier, soit de l'association ou de la municipalité à laquelle il est attaché.

115. Base maçonnée dans un mur qui était entouré de broussailles. Je n'ai pu lire l'inscription que d'assez loin, entre les branches.

Ε Τ Ο Υ Σ Γ Ι Χ Ρ Η Σ Τ Η
Ι Π Π Ο Κ Ρ Α Τ Ο Υ Μ Α Ρ
Κ Ω Τ Ω Ε Α Υ Τ Η Σ
Σ Υ Μ Β Ι Ω Κ Ε Ι Π Π Ο
Τ Η Τ Ω Υ Ι Ω Ζ Η Σ Α Ν
Τ Ι Ε Τ Η Κ Α Κ Ε Μ Α Ρ Κ Ι Α
Γ Α Τ Ρ Ι Η Ρ Μ Ο Σ Α Ι Ε Ν Η Σ
Ε Τ Ω Ν Ι Ζ Κ Ε Ε Α Υ Τ Η
Μ Ν Η Μ Η Σ Χ Α Ρ Ι Ν

Ἐτους γι', Χρήστη
Ἰπποκράτου(ς) Μάρ-
κῳ τῷ ἐαυτῆς
συμβίῳ καὶ Ἰππό-
τῃ τῷ υἱῷ ζήσαν-
τι ἔτη κα' καὶ Μαρτίῃ [θυ]-
γατρὶ ἡρμοσ[μ]ενῇ<ς>
ἐτῶν ιζ' καὶ ἐαυτῇ
μνήμης χάριν.

116. A 1b. du village. Grande base carrée à moulures. H. 1^m.50; lettres de 0^m.05.

Ε Τ Ο Υ Σ Ι Β
Ο Ι Υ Φ Ο Ρ Ο Σ Τ Ω Υ
Π Ε Ι Θ Η Μ Ν Η
Σ Χ Α Ρ Ι Ν Ζ Η Σ Α Ν
Τ Δ Ε Κ Α Ο Κ Τ Ω

Ἐτους ιβ'
[Δ]ο[ρ]υφόρος τῷ υ[ιῷ]
...πειθῇ μνή-
[μ]ης χάριν ζήσαν-
[τι ἔ]τ[η] δεκαοκτώ.

117. **Orendjik**. Grand autel à moulures. H. 1^m.40; l. 0^m.51; lettres de 0^m 035.

[Ἀγα] Θ Η [τυ] Χ [ῆ]
Ζ Η Ν Ι Θ Ε Ω Ν Β Α

ΣΙΛΗΙΚΑ ΕΙ
 ΔΡΥΣΕΒΩΜΟΝ
 5 ΟΡΗ ΕΥΑΝ
 ΔΡΟΣΔΗ ΟΝΟ
 ΣΩΛΒΙΣΕΝΑΥΤΟΥ
 Ο ΑΝΙ
 Η ΟΣΙΕΡΟ
 10 ΧΑΡ ΟΥΣΑΠΡΟ
 Π ΠΙΑΝ
 ΠΑ
 ΠΑ

Ζηνι θεῶν βασιλῆι κα[θ]ε[ι]δρυσε βωμὸν Ορη....
 Εὐάνδρος, δῆ[μ]ον... ὃς ὥλθισεν αὐτοῦ.

Autel consacré à Zeus, roi des dieux, par Évandros.

118. **Boulanyk.** Cippes rond.

ΠΑΤΡΙΜΝΗΜΗΣ πατρί μνήμης
 ΧΑΡΙΝ ὅς
 ὅς χάριν.

X. Plaine de Boli.

119. Dans un cimetière, à l'E. de Boli. Base à moulures. H. 1^m.80; l. 0^m.62; lettres de 0^m 045.

Κ ΚΑΙΚΙΛΙΟΣ Κ. Καικίλιος
 ΠΡΟΚΛΟΣ Πρόκλος
 ΜΑΡΚΙΑΔΟ Μαρκία Δο-
 ΜΙΤΙΑ μιτία
 ΤΗΓΥΝΑΙΚΙ τῇ γυναικί
 ΜΝΗΜΗΣ μνήμης
 ΧΑΡΙΝ χάριν.

120. **Oldour.** Cippes cylindrique. H. 1^m.15; diam. 0^m.70; lettres de 0^m 06.

Δ Ο Μ Ι Τ Ι Ο Σ	Δομίτιος
Κ Λ Η Μ Ε Ν Τ Ι Ν Ο Σ	Κλημεντίνος
Α Π Ο Λ Λ Ω Ν Ι Ω Κ Α Ι	Ἀπολλωνίῳ καὶ
Θ Ρ Ε Π Τ Η Θ Ρ Ε Ψ Α Σ	Θρέπτη θρέψας[ι]
Μ Ν Η Μ Η Σ Χ Α Ρ Ι Ν	μνήμης χάριν.

121. Dans un cimetière. Cippes cylindrique. H. 1^m.20, brisé en bas et à droite; lettres de 0^m.04.

Τ Ο Ν Π Α Σ Ι Ν Α Ν Θ Ρ Ω Π Ο Ι Σ
Π Ο Θ Η Τ Ο Ν Κ Α Ι Ν Ε Ο Ν
Ε Π Ι Τ Ε Ι Μ Ω Σ Χ Α Ρ Ι Τ
Λ Α Β Ο Ν Τ Α Θ Ε Ο Υ Κ Α Τ Ε
Σ Ε Μ Ν Ω Σ Β Ι Ω Σ Α Σ Μ Ε Τ Α
Π Α Σ Η Σ Σ Τ Ο Ρ Γ Η Σ Μ Ν Η Μ Ο
Ε Ν Ε Κ Ε Ν Σ Τ Η Σ Α Τ Ο Δ Ε
Σ Υ Ν Φ Ι Λ Ο Ι Σ Τ Ε Κ Ν Ο Ι Σ

Τὸν πᾶσιν ἀνθρώποις ποθητὸν καὶ νέον ...

ἐπιτίμως χάριτ[ας]... λαβόντα θεοῦ
κατε... σεμνῶς βιώσας μετὰ...

[καὶ] πάσης στοργῆς μνημο[σύνης] ἔνεκεν,
στήσα τόδε [σῆμα] σὺν φίλοις τέκνοις.

L'épigramme comprend deux distiques. Les derniers mots ne sont plus métriques.

Les expressions τὸν πᾶσιν ἀνθρώποις ποθητόν, et χάρι[τας?] λαβόντα θεοῦ pourraient indiquer que l'inscription est chrétienne. Il semble qu'à la l. 5, il faudrait βιώσαντα.

122. **Samat.** Cippes cylindrique. H. 1^m.50; diam. 0^m.94; lettres de 0^m.04.

Ρ Υ Σ Ι Π Π Ι Α Ν Η Χ Ρ Η Σ	[X]ρυσιπιπιανή Χρήσ-
Τ Ο Υ Χ Α Ρ Μ Ι Δ Η Χ Α Ρ Μ Ι	του Χαρμίδη Χαρμί-
Δ Ο Υ Ν Ε Ι Κ Α Ι Ω Ν Β Ο Υ Λ Ε Υ	δου Νεικαι(έ)ων βουλευ-
Τ Η Α Ν Δ Ρ Ι Γ Λ Υ Κ Υ Τ Α Τ Ω	τῇ ἀνδρὶ γλυκυτάτῳ
Κ Α Ι Ε Α Υ Τ Η Ζ Ω Σ Α Φ Ρ Ο	καὶ ἑαυτῇ, ζῶσα φρο-
Ν Ο Υ Σ Α Μ Ν Η Μ Η Σ Χ Α Ρ Ι Ν	νοῦσα, μνήμης χάριν.

L'ethnique de Nicée est Νικαεύς-έως ou Νικαιεύς-έως, d'après Étienne de Byzance. C'est cette dernière forme que reproduit le latin Nicæensis (Cic., *ad. fam.*, 13, 61; Pline, *ad. Traj.*, 83).

123, **Adana**. Cipse cylindrique. H. 1^m.30; diam. 0^m.68; lettres de 0^m.04.

Α Σ Κ Λ Η Π Ι Α Δ Η Σ	Ἀσκληπιιάδης
Α Σ Κ Λ Η Π Ι Α Δ Ο Υ	Ἀσκληπιιάδου
Ε Α Υ Τ Ω Κ Α Ι Ο Υ Α	έαυτῷ καὶ Οὐα-
Λ Ε Ρ Ι Α Τ Η Γ Υ Ν Α Ι Κ Ι	λερίᾳ τῇ γυναικί.

124. Cipse cylindrique. H. 2^m.15; lettres de 0^m.06.

Τ Ϛ Δ Ο Μ Ι Τ Ι Ω Ι	Τ. Δομιτίωι
Π Ρ Ο Κ Λ Ω Ι	Πρόκλωι
Ο Ι Γ Ο Ν Ε Ι Σ Ϛ	οἱ γονεῖς.

125. **Iénidjé**. Cipse cylindrique. H. 1^m.30; diam. 0^m.65; lettres de 0^m.04.

Μ Κ Ο Κ Κ Η Ι Ο Σ	Μ. Κοκκήϊος
Α Ρ Χ Ε Δ Η Μ Ο Σ	Ἀρχέδημος
Μ Α Ι Λ Ι Ω Κ Ο Ρ Ν Ι	Μ. Αἰλίῳ Κορν[η]-
Λ Ι Α Ν Ω Γ Α Υ Ρ Ω	λιανῷ Γαύρῳ
Τ Ω Υ Ι Ω Μ Ν Η Μ Η Σ	τῷ υἱῷ, μνήμης
Χ Α Ρ Ι Ν Ε Τ Ω Ν Ι Ι Ι	χάριν, έτῶν ιη'.

126. Dans un cimetière. Cipse cylindrique. H. 1^m.20; diam. 0^m.68; lettres de 0^m.05.

Β Α Σ Σ Ο Σ Σ Ε Ι Λ Ι Α	Βάσσος Σειλίχ
Τ Η Γ Υ Ν Α Ι Κ Ι Σ Ε Μ Ν Ο	τῇ γυναικί σεμνο-
Τ Α Τ Η Κ Α Ι Τ Α Τ Ε Κ Ν Α	τάτῃ καὶ τὰ τέκνα
Δ Ο Μ Ν Α Κ Α Ι Κ Α Ι Κ Ι	Δόμνα καὶ Καικι-
Λ Ι Α Ν Ο Σ Μ Ν Η Μ Η Σ	λιανὸς, μνήμης
Χ Α Ρ Ι Ν	χάριν.

127. Dans un cimetière. Cipse cylindrique brisé. H. 0^m.20; diam. 0^m.68; lettres de 0^m.055.

Α Λ Ε Ξ Α Ν Δ Ρ Ο ˘	Ἀλέξανδρος [καὶ Διο]-
Γ Ε Ν Η Σ Δ Ι Ο Γ Ε Ν Ε Ι	γέννης Διογένει
Τ Ω Π Α Τ Ρ Ι Μ Ν Η Μ Η Σ	τῷ πατρὶ, μνήμης
Χ Α Ρ Ι Ν	χάριν.

128. **Démirdjiler.** Cipse cylindrique. H. 1^m.40; diam. 0^m.80; lettres de 0^m.06.

Δ Η Μ Ο Σ Θ Ε Ν Η Σ	Δημοσθένης
Φ Ι Λ Η Τ Ο Υ Φ Ι Λ Η	Φιλήτου Φιλή-
Τ Ω Λ Υ Κ Ο Μ Η Δ Ο Υ	τω Λυκομήδου
Τ Ω Π Α Τ Ρ Ι Μ Ν	τῷ πατρὶ μν[ή]-
Μ Η Σ Χ Α Ρ Ι Ν	μης χάριν.

129. **Bourouzanlar.** Fragment d'une base carrée. H. 0^m.65; l. 0^m.71; lettres de 0^m.02 et 0^m.05.

Η Σ Κ Ρ Α Τ Ι Σ Τ Η Σ Β Ο Υ Λ Η Σ	[Κρίματι τ]ῆς κρατίστης Βουλῆς
Α Μ Π Ρ Ο Τ Α Τ Ο Υ Δ Η Μ Ο Υ	[καὶ τοῦ λ]αμπροτάτου δήμου
Ο Ν Λ Ο Υ Κ Ι Ο Ν Α Ι Λ Ι Ο Ν	..ον Λούκιον Αἰλίου
Ρ Ο Υ Τ Ο Τ Ι Α Ν Ο	..ρου Τοτιανού
Ο Ν Λ Α Μ Π Ρ Ο Τ Α	[τ]ὸν λαμπρότα[τον]

130. Dans un cimetière. Cipse cylindrique; une partie des lettres, à droite et à gauche des deux premières lignes, est sous terre et n'a pu être dégagée. H. 1^m.55; diam. 0^m.85, lettres de 0^m.05.

Ω Ο Φ Ι Λ Α Ι Ω Ι Ο Υ Α Λ Ω	῾Οφ[ι]λλίῳ ῾Ιούλλῳ.
Ε Φ Ε Σ Ι Ω Α ; Ο Ω	῾Εφρσίῳ ἀ[γα]θῷ
Φ Ι Α Ω Α Α Β Ι Ν Ν	φίλῳ [Βα]λθ[εῖ]ν[ω]
Κ Α Ι Α Ν Τ Ω Ν Ι Ν Ω	καὶ ῾Αντωνίνῳ,
Μ Ν Η Μ Η Σ Χ Α Ρ Ι Ν	μνήμης χάριν.

131. **Agatchilar.** Cipse cylindrique. La pierre a été équaree, et le milieu de l'inscription est tombé. H. 1^m.45; diam. 0^m.80; lettres de 0^m.05.

Ε Ι Κ Ο Σ Τ Ο Ν	Τ Ο Ν
Α Γ Ο Υ Σ Ε Τ Ο Σ	Κ Ε Ι Τ Α Ι
Α Ι Λ Ι Α Α Ν Τ Ι Π Α Τ Ρ	Γ Ο Υ
Θ Υ Γ Α Τ Η Ρ Π Ε	Ο Σ
Σ Η Μ Α Δ Ε Ι	Τ Ι Ο Σ
Λ Ο Ν Γ Ο Σ Ν	Τ Ι Τ
Θ Ο Ν Ε Ο Ν Τ	Ι Ε Τ Η Σ
Γ Α Ι Ο Σ Ε Ι Ν	Ε Τ Η Σ

M N H M H I O N
T O Z Ω O N
M Ε Λ Α Χ Η C I

Λ I A Y
Κ E I

Fragment d'une inscription métrique. Le fin et le commencement des lignes sont complets.

132. Cipse cylindrique. H. 1^m.80; diam. 0^m.85; lettres de 0^m.04.

T·AΙΛΙΟC·MΕΝΑΝΔΡΟC
ΚΑΙ Π·ΑΙΛΙΟC·ΤΑΤΩΝΙ
ΑΝΟC·ΛΥΚΟΜΗΔC·Π·ΑΙ
ΛΙΩ·ΟΥΛΠΙΑΝΩ·ΜΕΝΑΝ
ΔΡΩ·ΤΩΠΑΤΡΙΚΑΙ·ΕΙΑ
ΗΓΥΝΗΑΥΤΟΥ·ΤΩΑΝΔΡΙ
ΜΝΗΜΗC·ΧΑΡΙΝ

℞

T. Αἴλιος Μένανδρος
καὶ Π. Αἴλιος Στατωνι-
ανὸς Λυκομήδης Μ. Αἰ-
λίω Οὐλπιανῶ Μενάν-
δρῳ τῷ πατρὶ καὶ Εἰᾶ
ἡ γυνὴ αὐτοῦ τῷ ἀνδρὶ
μνήμης χάριν.

Sur le nom Εἰᾶ, voyez plus haut, n° 55.

133. **Sarai-Keui.** Cipse cylindrique. H. 1^m.47; diam. 0^m.69; lettres de 0^m.06.

ΚΥΡΙΛΑΟC·ΚΕ
ΖΩC·ΙΜΩΝ
ΝΤΟΙC·ΑΔΕΛΦΟΙC
ΤΩΓΛΥΚΥΤΑΤΩΠΑ
ΤΡΙΗΜΩΝ·ΑΥΡΚΥ
ΡΙΛΑΩ·ΚΥΡΙΛΛΩ
ΝΟC·ΚΕΤΗΓΛΥΚΥ
ΤΑΤΗΜΗΤΡΙΗΜΩΝ
ΑΥΡΚΑΤΙΑΝΕCΤΗ
CΑΜΕΝ·ΜΝΗΜΗC·ΧΑΡΙΝ

Κυρίλαος καὶ
Ζωσίμων
[σὺν] τοῖς ἀδελφοῖς
τῷ γλυκυτάτῳ πα-
τρὶ ἡμῶν Αὐρ. Κυ-
ριλάῳ Κυρίλλω-
νος καὶ τῇ γλυκυ-
τάτῃ μητρὶ ἡμῶν
Αὐρ. Κ[ρ]ατία (ἅ)νεστή-
σαμεν, μνήμης χάριν.

134. Dans un cimetière. Cipse cylindrique. H. 1^m.30; lettres de 0^m.05.

ΛΥΚΟΜΗΔΗC
ΧΟΥΚΑC·ΕΝΔΡ

Λυκομήδης [Μόσ]-
χου Κασσ(ά)νδρα [τῇ γυ]-

ΝΑΙΚΙΙ<ΜΟΧΟCΙ<
ΜΕΝΑΝΔΡΟ<CΤΡ
ΤΩΝΙ<ΛΥΚΟΜΗΔΗC
ΤΑΤΕΚΝΑΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ

ναϊκὶ καὶ Μόσχος καὶ
Μένανδρος καὶ Στρ[ά]-
των καὶ Λυκομήδης
τὰ τέκνα μνήμης
χάριν.

XI. Route de Boli à Viran-chéhir.

135. **Bodouroglou-han.** Cippe brisé. Lettres de 0^m.04.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟCΤΑΤΑΙΟΥΛΙΩ
ΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ

Ἀλέξανδρος Τατᾶ Ἰουλίῳ,
μνήμης χάριν

Le nom de Tatas ou Tata, Tatta au féminin, et leurs dérivés, Tatos, Tattès. Tatis, Tateis, Tatia, Tation, etc., sont très répandus dans toute l'Asie-Mineure. Cf. Kretschmer, *Einleitung*, p. 348.

136. **Keur-oghlou - devrend.** Cippe brisé. H. 0^m.80; lettres de 0^m.04. *GIG*, 3806; J. H. Mordtmann, *SBAB*, 1863, p. 208 - 209; Hirschfeld, *SBA*, 1888, p. 873, n° 20.

Ϸ ΙΟΥΛΙΑΝΟΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΙΟ Ϸ
ΑΝΗΡΣΟΦΟΣΕΝΘΑΔΕΜΙΜΝΩ
ΣΥΝΣΕΜΝΗΑΛΟΧΩΑΓΑΠΗΤΗ
ΑΝΔΡΙΠΟΘΗΤΗ
ΣΥΝΤΕΦΙΛΟΙΣΙΤΟΚΕΥΣΙ
Ϸ ΚΑΙΤΕΚΝΩΛΕΝΕΟΥΣΙΝ
ΖΩΝΦΡΟΝΩΝ

Ἰουλιανὸς Ἀλεξάνδροιο ἀνὴρ σοφὸς ἐνθάδε μίμνω
σὺν σεμνῇ ἀλόχῳ Ἀγαπητῇ, ἀνδρὶ ποθητῇ,
σὺν τε φίλοισι τοκεῦσι καὶ τέκνῳ [αἰ]ὲν ἰοῦσιν,
ζῶν, φρονῶν.

L. 1. Hirschfeld, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC Ο

L. 2. *CIG*, 3806, ΝΗΣΟΦΟCΣΕΝΘΛΔΕΜΙΜΝΟ; Hirschfeld, ΜΙΜΝΟ.

L. 3. *CIG*, 3806, ΑΓΑΠΗΤΗΣΥ.

L. 5. *CIG*, 3806, ΦΛΟΙΣΙ.

L. 6. Hirschfeld, ΤΕΚΝΟ: «Wohl Versehen des Steinmetzen für τέκνοις». Mais 'Ιουλιανός n'avait peut-être qu'un enfant et εἰῶσιν peut se rapporter à la fois à τέκνω et à τοκεῦσι. *CIG*, 3806, ΤΕΚΝΟ.

L. 7. Hirschfeld, ΣΩΝ.

Le texte d'Hirschfeld provient d'une copie prise par le prince Carolath, dans son voyage avec von Diest. Ma lecture confirme les observations de Mordtmann fils, *AM*, XIV, 1889, p. 315. Au second vers, 'Αγαπητή peut être le nom de la femme de Julianus.

437. Cipe cylindrique. H. 1^m.38; lettres de 0^m.05.— *CIG*, 3805; Mordtmann, *l. l.*, p. 208, n° 6; Hirschfeld, *l. l.*, p. 874, n° 22.

ΙΟΥΛΙΑΝΟΣ ΑΛΕ
ΞΑΝΔΡΟΠΑΤΡΙ
ΚΑΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΑ
ΤΗΜΗΤΡΙ
ΓΟΝΕΥΣΙ ΓΛΥΚΥ
ΤΑΤΟΙΣ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ

'Ιουλιανός 'Αλε-
ξάνδρω πατρί
καὶ 'Αλεξάνδρα
τῇ μητρὶ
ἡ γονεῦσι γλυκυ-
τάτοις μνήμης
χάριν.

L. 2. *CIG*, ΑΛΕΞΑΝΔΡΩ; Hirschfeld, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

L. 3. Hirschfeld, ΑΛΕΞΑΝΔΡΑΙ. Cf. Mordtmann, *AM*, XIV, 1889, p. 316. Même personnage qu'au n° 136.

438. Lettres de 0^m.03.— Mordtmann, *l. l.*, p. 209, n° 9; Hirschfeld, *l. l.*, p. 874, n° 23.

ΔΙΟΦΑΝΤΟC
ΑΡΙCΤΟΜΗΔΟΥ
ΕΑΥΤΩ ΖΩΝΤΙ ΧΑΙΦ
ΡΟΝΟΥΝΤΙΚΑΙ ΧΡΙCΑΤΗ
ΓΥΝΑΚ ΜΝΗΜΗC ΧΑΡΙΝ

Διόφαντος
Αριστομήδου
ἐαυτῷ ζῶντι (καὶ) φ-
ρονοῦντι καὶ Χρῖσθ τῇ
ἡ γυνα(ι)κ(ι), μνήμης χάριν.

Toutes les restitutions ont été faites par Hirschfeld; mais la copie dont il s'est servi est très fautive.

L. 2. ΑΙΙΤ.

L. 3. ΧΑΡ / /

L. 4. ΡΟΝΟΙΝΠΚΑΙΧΡΙΣΑΤΗ.

L. 3. ΧΑΙΦ. L. 5. ΓΥΝΑΚ: *ita lapis*.

139. Cipse cylindrique. Lettres de 0^m.05.—Hirschfeld, *l. l.*, p. 873, n° 49. γ est barré.

ΑΥΡΗΛΙΟΣ ΑΛΕΞΑΝ
ΔΡΟΣ ΖΩΝΦΡΟΝΩΝ
ΕΑΥΤΩ ΚΑΙ ΑΥΡΗΛΙΑ
ΟΛΥΝΠΙΑΔΗΣΥΝΒΙΩ
ΓΛΟΙΚΟΙΤΑΤΗΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ

ΓΛΥΚΥΤΑΤΩΝ

Γ Δ Ν Ε Υ Σ Ε Ρ Η Κ Ν Α

ΑΥΡΗΛΙΟΙΔΙ-Μ-ΤΡΙΟΣ

ΤΙΙ ΔΥΝΙΣΔΙΟΓΕΝ-Σ

Αὐρήλιος Ἀλέξαν-

δρος ζῶν φρονῶν

ἑαυτῷ καὶ Αὐρηλίᾳ

Ὀλυμπιάδ(ι) συνβίῳ

5 Γλοικοιτάτῃ, μνήμης
χάριν.

Γλυκυτάτων

γονέων εὐσε(β)ῇ τέκνα

Αὐρήλιοι Δημήτριος

10 Τ.. [θ]ύνης Διογένης

L. 4. Hirschfeld, ΟΛΥΜΠΙΑΔΗ.

L. 5. Hirschfeld, ΓΛΟΙΚΟΙΤΑΤΗΝ.

L. 7. Hirschfeld ΓΛΥΚΥΤΑΩΝ

L. 10. Hirschfeld, ΤΙΙ ΔΥΝΙΣ.

Mordtmann, *AM*, l. l., propose de lire Τατούνης, dérivé de Τάτα, et le nom se retrouve dans Kretschmer, *Einleitung*, p. 349.

140. Cipse cylindrique. H. 1^m.40; diam. 0^m.85; lettres de 0^m.045. Perdrizet, *BCH*, XXIV, p. 302, n° 3, d'après ma copie.

ΒΩΒΑΣΒΩΒΑΕΑΥΤΩΚΑΙ
ΓΥΝΑΙΚΙΛΙΛΛΙΑΜΝΗ
ΜΗΕΧΑΡΙΝΑΠΟΛΙΠΩ
ΔΕΔΑΔΟΚΩΜΗΤΑΙΕΙ
ΕΡΟΔΙΣΜΟΝΜΟΥΚΑΤ
ΕΤΟΙΧΩΡΙΑΔΥΟΕΝΤΕΚ
ΟΥΣΛΑΝΚΙΚΑΙΤΟΩΔΕΑΝ
ΔΕΜΗΠΟΙΩΕΙΝΑΙΤΩ
ΝΕΓΟΝΩΝΜΟΥ

Βωβᾶς Βωβᾶ ἑαυτῷ καὶ

γυναικὶ Λιλλ[α]ίᾳ μνή-

μης χάριν· ἀπολίπω

δὲ Δαδοκωμήταις ἐι-

ς ῥοδισμὸν μου κατ'

ἔτος χωρία δύο, ἐν τε Κ-

ουσλάνκι καὶ τὸ ὠδε· (ἐ)ὰν

δὲ μὴ ποιῶσι, εἶναι τῷ-

ν ἐ(κ)γόνων μου.

Sur le ῥοδισμός, voy. plus haut, n. 82. La κόμη des Δαδο-

κωμῆται est inconnue. Κουσλάνκι—je crois être sûr de ma copie—doit être un lieu-dit.

141. **Tchoukour .keui.** (2h. à l'O. de Gérédé). Base octogonale, dans un champ. H. 1^m.30. Lettres t. irrégulières.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΣ ΕΠΤΙΛΙΩΣΕΟΥ
ΗΡΩΕΥΣΕΒΗΠΕΡΤΙΝΑΚΑΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΑΡΑΒΙΚΟΝΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΝΠΑΡΘΙΚΟΝΒΡΥΤΑ
ΝΙΚΟΝΜΕΓΙΣΤΟΝΤ ΔΟΜΙΤΙΟΝΟΥΑΛΛΕΡΙΑ
ΝΟΣΤΟΝΙ ΙΟΝΩΤΗΡΑΚΑΙΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

Αὐτοκράτορα Λ. Σεπτίμι(ον) Σεου-
ῆρ(ον), Εὐσεβῆ, Περτίνακα, Σεβαστόν,
'Αραβικόν, 'Αδιαβηνικόν, Παρθικόν, Βρυτα- (*sic*)
νικόν Μέγιστον, Τ. Δομίτιος Οὐαλλερια-
νὸς τὸν ἱ[δ]ιον σωτῆρα καὶ εὐεργέτην.

La date de l'inscription est comprise entre 210, année où Septime Sévère prend le titre de *Britannicus*, et le 14 février 211, date de sa mort.

142. Cimetière de *Chahanlar*, au S. E. du Tchaga - gæl. Cippes cylindriques. H. 0^m.80; l. 0^m.04.

Σ Ο Υ Α Δ Ε Λ Φ Ω	...σου ἀδελφῶ
Κ Α Ι Μ Α Ρ Κ Ι Α Θ Ε Ο Κ Λ Ε Ω Σ	καὶ Μαρκία Θεοκλέ(ου)ς
Σ Υ Ν Β Ι Ω Γ Λ Υ Κ Υ Τ Α Τ Ω	συνβίῳ γλυκυτάτῳ
Δ Η Μ Ο Φ Ι Λ Ω Μ Ν Η Μ Η Σ	Δημοφίλῳ, μνήμης
Χ Α Ρ Ι Ν	χαρίν.

143. Même endroit. Base carrée, dont il ne subsiste que la partie supérieure. H. 0^m.75; l. 0^m.75; lettres de 0^m.03.

ΕΝΘΑΔΑΓΙΠΠΑΚΕΙΤΑΙ
ΜΟΣΒΗΜΑΤΟΣΑΝΗΡ
ΚΟΣΠΙΣ

'Ενθάδ' 'Αγίππας κεῖται . . .

. μος βήματος ἀνὴρ.

Fragment d'épithaphe métrique.

(à suivre).

GUSTAVE MENDEL.



MONUMENTS FIGURÉS DE DELPHES

La sculpture dans le Péloponnèse et les influences ionienne et crétoise.

I

Le trésor de Cnide et Bathyclès de Magnésie (1).

Le trésor de Cnide, dédié par des Grecs d'Asie, dans la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère, présente tous les caractères de l'archaïsme gréco-oriental que l'on désigne sous le nom d'*ionisme*, dans les formes et le style de l'architecture, les motifs de la décoration, les procédés de la sculpture et le choix des sujets. Le luxe de l'ornementation, partout répandue et prodiguée, répond aux goûts et aux habitudes artistiques de l'Orient; il semble aussi attribuable aux tendances personnelles de l'auteur, sculpteur en même temps qu'architecte, et très préoccupé de faire la part aussi belle que possible au décor et à la plastique.

On ne peut pas imaginer que le monument ait été préparé en Asie, dans la ville de Cnide ou ailleurs, et expédié, après sculpture faite, à Delphes pour y être monté; force est donc de supposer, ou que l'on avait envoyé en Grèce des artistes et des artisans tout exprès, ou qu'il s'y trouvait à ce moment

(1) Cette étude doit être complétée à la fois par des recherches sur l'emplacement présumé du trône, que M. Cavvadias, avec son obligeance ordinaire, a bien voulu me permettre d'entreprendre, et par une illustration qui offre clairement aux yeux la construction du trône et la répartition des sujets décoratifs. M. Tsoundas a rendu compte de la découverte de l'amyclaion dans l'*Εφημ. ἀρχ.*, 1892, p. 1 et suiv.; il a donné des ruines un plan sommaire et une interprétation; M. Furtwängler en propose une autre (*Meisterwerke*, p. 693). Je me dispense de toute discussion ou hypothèse, avant d'avoir examiné le terrain, me bornant ici à l'examen strict du texte de Pausanias.— Cet exposé a été fait dans une séance de l'Institut de corr. hellénique, le 12 mars 1899.

des maîtres et des équipes d'ouvriers, nés et instruits en Asie, ou formés sur le sol hellénique par des artistes étrangers (1).

Nous voyons en effet que le commerce artistique remontait très haut et était fort actif entre les deux rives de la mer Égée: point n'est besoin de rappeler des faits très connus, mentionnés par les auteurs et qui ont reçu la confirmation des découvertes archéologiques.

La destruction de l'empire lydien, les violences de la conquête perse poussèrent vers l'occident, avec le flot des émigrants, nombre d'artistes désormais inoccupés dans des villes en ruines: cela se passait dans le temps même où l'incendie du temple d'Apollon delphien attirait vers la Phocide l'attention des dévôts et les espérances des artistes.

Parmi les étrangers venus ou appelés en Grèce, il n'en est pas de plus célèbre que Bathyclès de Magnésie, qui construisit pour la vieille statue d'Apollon Amycléen un trône colossal et somptueusement décoré. L'œuvre est contemporaine, ou bien peu s'en faut, du règne de Crésus; l'artiste vint dans le Péloponnèse et y séjourna; le trône par la prodigalité de la sculpture rappelle le trésor de Cnide; il offre, avant lui, un exemple de sa principale originalité, l'emploi de la caryatide: il a en commun avec lui deux sujets au moins, l'enlèvement des Leukippides et l'apothéose d'Héraclès, sans compter la scène d'inspiration homérique, le combat d'Achille et de Memnon, qui rappelle celui d'Hector et de Ménélas, et les combats singuliers qui semblent comme des épisodes de la grande gigantomachie de Delphes.

Certes je ne commettrai pas l'imprudence de conclure de ces rapprochements que Bathyclès ait été appelé à Delphes ni qu'il soit l'auteur du trésor de Cnide. Mais la critique la plus sévère, la plus timorée même, peut affirmer sans scrupule que, si l'œuvre n'est pas de lui, ou de son entourage immédiat, elle a été conçue, exécutée par des artistes animés du même esprit, pratiquant

(1) Cette conclusion est aujourd'hui confirmée par la découverte à Marmaria, dans l'enceinte du temple d'Athéna Pronaia, d'un nouveau trésor en marbre du VI^e siècle et du plus pur style ionique.

mêmes procédés, subissant même style, originaires eux aussi de l'Ionie ou inspirés et dressés par des artistes ioniens : tel le praticien ou l'artiste qui a laissé son nom sur le bouclier d'un des Géants et dont l'orthographe trahit l'origine argienne, qu'on voie en lui un descendant de la colonie argienne établie à Cnide, ou bien un Argien instruit en Grèce à l'école des étrangers venus d'Asie. Il était naturel que les Cnidiens s'adressassent à des compatriotes ou à des congénères d'Ionie, dont ils connaissaient et appréciaient la manière, conforme à leurs habitudes et à leur goût ; et, comme ils voulaient faire beau, qu'ils ne ménageaient pas l'argent, ils devaient rechercher de préférence les plus éprouvés, les plus célèbres des maîtres de cette catégorie : à ce titre, Bathyclès demeure un de ceux auxquels ils devaient songer d'abord.

En tout cas, les rapports des deux œuvres subsistent ; il paraît difficile de comprendre le trésor sans les antécédents du trône, et je doute qu'on puisse maintenant essayer la restauration du trône sans s'inspirer du trésor de Cnide. Elle a été faite bien des fois et, pour la recommencer, il faut d'abord s'abstraire complètement, s'il se peut, des tentatives antérieures, se placer en face du texte, en recevoir tout naïvement l'impression directe et l'interpréter avec la plus entière simplicité.

L'interprétation devra d'ailleurs se conformer à certaines nécessités logiques, qui s'imposent au lecteur comme elles se sont imposées à l'auteur de la description ; à certaines nécessités techniques aussi, que nous ne saurions pas plus négliger que n'a fait l'architecte du monument.

La description ne peut être conduite au hasard ; elle doit s'élever progressivement des parties les plus basses, les plus voisines de l'œil, jusqu'au sommet du trône, passer des pieds au siège, aux bras, au dossier, ou inversement, mais toujours dans un ordre méthodique ; puis, s'il y a lieu, faire le tour du trône, de droite à gauche et d'avant en arrière.

Le trône, de quelque matière qu'il soit, subit les lois de la construction en bois, matière la plus usuelle pour le mobilier, il se composera donc de pièces s'ajustant à tenon et mor-

taise, c'est-à-dire que le siège formera un cadre aux proportions et aux lignes duquel toutes les autres parties s'adapteront exactement, du haut en bas.

La décoration, outre le parallélisme symétrique qui est la règle de l'archaïsme, devra être répartie dans les champs ménagés par la structure même des divers membres du siège. Elle sera disposée de façon à être vue aisément et complètement.

La description, en négligeant pour le moment la liste des sujets sculptés, se développe ainsi (1). Je traduis les mots essentiels en priant qu'on veuille bien se reporter au texte.

I. « Le trône a pour *supports* (ἀνέχουσι) en avant et de même en arrière, deux Charites et deux Heures; à gauche se tiennent Échidna et Typhon, à droite des Tritons.

II. « Les *sujets traités en bas-reliefs* (τὰ ἐπειργασμένα), si l'on devait les décrire minutieusement un à un, fatigueraient l'attention du lecteur; il suffira d'indications sommaires, d'autant que, pour la plupart, il ne sont pas inconnus
 *sont aussi représentés en bas-relief* (ἐπειργασται) . . .
 il y a aussi sur le trône . . . est fait aussi . . . il y a encore . .
 il y a . . . *est représenté aussi en bas-relief* (ἐπειργασται) . . ,
 il y a . . . il y a . . .

III. « *Au dessus* (ἐπὶ δὲ τούτοις), on a fait, . . . il y a . . .
 il y a . . .

IV. « *Aux extrémités supérieures* (τοῦ θρόνου . . . πρὸς τοῖς ἔνω πέρασιν) du trône, il y a de chaque côté un des fils de Tyndare à cheval.

V « *Au dessous des chevaux* (ὑπὸ τοῖς ἵπποις) sont des sphinx, et *en haut* (ἔνω) des fauves courant, d'un côté une panthère, du côté de Pollux, une lionne.

VI. « *Au point le plus élevé du trône* (ἀνωτάτω) est représenté un chœur des habitants de Magnésie.

VII. « *En pénétrant sous le trône* (ὑπελθόντι ὑπὸ τὸν θρόνον τὰ ἔνδον . . .), on rencontre *à l'intérieur, à partir des Tritons* . . . est représenté aussi . . . les derniers sujets sont . . .

(1) Pausanias IV, 18, 9-15. 19, 1-5.

VIII. « *Le trône, où s'assiérait le dieu* (ἡ καθίζουτο ἄν ὁ θεός), n'est pas tout entier uni et d'un seul tenant, mais il présente *plusieurs stalles*; un espace est ménagé en rapport avec chaque stalle; l'espace du milieu est le plus large, et c'est là que la statue est placée debout. Je ne sache pas que personne en connaisse la hauteur par mesure; à l'œil, on lui donnerait 30 coudées.

IX. « *La base de la statue* (τὸ βῆθρον) présente la forme d'un autel (βωμός): Hyakinthos y est, dit-on, enseveli, et aux Hyakinthia, avant de sacrifier à Apollon, on fait sur cet autel, par une porte de bronze, les offrandes funéraires à Hyakinthos.

Sur cet autel sont représentés en *bas-reliefs* (ἐπιέργασται)... on a fait aussi sur cet autel . . . on a fait sur l'autel . . . il y a aussi . . . »

L'ordre de la description paraît être identique à celui que nous avons indiqué; chacun des neuf articles ci-dessus répond à une partie du trône.

I. *Les pieds*: ils sont au nombre de 6, sur les faces avant et arrière, savoir: 2 Charites + 2 Heures + 2 supports tectoniques, qui les encadrent comme des antes, et forment, à côté des « caryatides », les pieds véritables du trône.

Il y en a 2 sur les côtés droit et gauche, savoir 2 montants tectoniques, encadrant de part et d'autre 2 figures accouplées.

II. Sur les pieds et les caryatides repose immédiatement le *cadre du siège*, qui règne comme une architrave, et qui offre aux bas-reliefs un champ tout à fait propice, comme serait une frise dans un temple. C'est là qu'on mettra les 21 sujets énumérés par Pausanias aux paragraphes 10-13.

IV-V. Les numéros 4-5 se rapportent certainement aux parties hautes et les plus hautes du siège (ἄνω, ἄνωτάτω) c'est à dire au *dossier*. Il résulte des expressions mêmes de Pausanias qu'il n'a pas partout la même hauteur, et que le milieu en est plus élevé. La décoration se compose en effet de cinq sujets: celui du milieu complexe et étendu en largeur, un chœur de danse; ceux des extrémités, simples, réduits à un cavalier de part et d'autre; dans l'intervalle, deux fauves, un à droite et un à gauche.

Comme on compte cinq sujets, il y a donc aussi sans doute cinq divisions dans le dossier ; et celle du milieu est plus large, de même que le dossier en cette partie est plus élevé. Tout cela s'enchaîne logiquement.

III. Dès lors, la place des sujets énumérés sous le n° III devient facile à déterminer : entre le cadre du siège et le dossier, il n'y a que les *bras* qui comportent une décoration. J'écarte la partie basse du dossier, parce que la saillie du siège aurait masqué les motifs dont il aurait été orné. On ne conçoit guère sans des bras un trône, c'est à dire un siège somptueux, approprié à la majesté divine ou royale ; il en fallait de toute nécessité au trône d'Amyclées. Puisque le dossier se partageait en cinq compartiments, à chacun des 6 montants dont il se compose devait répondre un bras. On remarquera que ce nombre de 6 est justement celui des pieds, et ainsi se trouve établie du haut en bas du fauteuil cette symétrie nécessaire à la régularité et à la solidité des ajustements, comme à l'harmonie et à l'unité de l'ensemble. Or cette série de sujets compte elle aussi 6 numéros. Le siège central, plus large, avec un dossier plus élevé, doit avoir logiquement des bras plus hauts et pourvus d'une décoration plus riche ; en effet, les groupes 3 et 4 sur lesquels ils reposent sont formés de deux cavaliers, les autres 1, 2, 5, 6 de personnages à pied.

Reste à assigner une place aux deux sphinx décrits au dessous des chevaux de Castor et de Pollux, c'est à dire aux deux extrémités du trône. Il ne pourront que reposer, couchés ou accroupis, sur les bras latéraux, tandis que de leurs ailes relevées, ils se rattacheront au dossier. Cette combinaison aura l'avantage de clore et de caler, si je puis dire, tout l'ensemble de la composition, en arrêtant les contours extrêmes par une masse qui en marquera la limite et en assurera la solidité. Sur les deux supports tectoniques, qui sont les soutiens véritables du trône, plus larges, plus aptes à recevoir un fardeau que les caryatides intermédiaires, ils seront dans une situation tout à fait appropriée, et par la continuité de la ligne ils relieront fermement ensemble toutes les parties du meuble.

VIII. La description du siège justifie de tous points nos hypothèses. Il n'est pas continu, dit Pausanias, mais divisé en compartiments. Ces compartiments sont en nombre impair, puisqu'il y a un milieu; il y en a au moins deux de chaque côté, en tout *cinq*, chiffre le plus bas que puisse désigner le mot *πλεῖονας*; enfin ils sont de largeur inégale, et celui du milieu est le plus large. Ces *compartiments ou stalles* sont pleins, pour qu'on s'y puisse asseoir, et ils sont inoccupés, puisque, dit Pausanias, le dieu s'y pourrait asseoir (*ἡ καθεζοίτο ἄν ὁ θεός*): preuve manifeste, pour le dire en passant, qu'il n'y est point assis et encore moins dressé.

IX. Le complément ordinaire et presque indispensable du trône, c'est le *tabour et*, sur lequel le personnage pose les pieds, quand il est assis, et où il se place debout, soit avant de s'asseoir, soit pour se lever, comme sur un espèce de *piédestal*. Ce tabouret ne manque pas au trône d'Amyclées, c'est l'autel d'Hyakinthos, qui se trouve devant le compartiment le plus large, le compartiment central, et qui porte la statue du dieu. La préposition *παρά, le long de, parallèlement à, en rapport avec*, indique bien la situation et démontre qu'on s'est trompé en repoussant l'autel à l'intérieur du trône, en l'incorporant avec lui, en en faisant le siège même. Je ne dis rien de l'aspect fâcheux que présente cette masse incongrue au milieu du fauteuil, et de l'air presque ridicule de cette statue longue et mince comme un cierge, qui s'élève à une hauteur excessive sur cette énorme base, au milieu de cette interminable et plate banquette vide; je ne veux faire intervenir dans la solution du problème que des arguments de fait et tiens à écarter les considérations d'art, toujours subjectives.

La hauteur de ce tabouret-piédestal, avec sa porte du bronze, n'a rien qui doive étonner: elle est en proportion avec la hauteur de la statue elle-même, avec l'importance que les traditions religieuses donnent à cet accessoire, tombeau et autel de Hyakinthos. Aussi bien, je crois que sur ce point même on s'est mépris et que l'on a considérablement exagéré la hauteur de la base et les dimensions de la porte. Un piédestal

élevé n'est pas dans les habitudes de l'archaïsme : le colosse d'Apollon dans l'île de Délos est à moins d'un mètre au-dessus du sol ; à Delphes, le socle de « l'Apollon » de Charopinos ne mesure que 0^m.202, dont une partie était en terre et celui de « l'Apollon » de Polymédès que 0^m.19 ; c'est environ $\frac{1}{10}$ de la hauteur totale de la statue(1). La base de l'Apollon Amycléen devait avoir des proportions analogues ; on avait d'autant moins sujet d'exagérer la hauteur qu'il fallait monter dessus une masse très lourde, et une statue par elle-même très allongée, qui eût demandé un énorme échafaudage. Aussi bien convenait-il de réduire la base pour l'approprier au rôle de tabouret qui lui était assigné. Quant à la porte, il n'est point dit qu'elle fût de grandes dimensions, ni qu'on y dût circuler à l'aise, comme par la porte d'un temple ou même d'une maison ; les termes de Pausanias indiquent seulement une ouverture par laquelle on offrait au mort les sacrifices funéraires des héros. Il suffit pour cela d'un trou qui laisse passer les offrandes, et le monument des Harpyes nous donne l'exemple d'une porte de ce genre, qui a moins d'un mètre de hauteur.

L'étude attentive du texte de Pausanias nous permettra de deviner encore quelques détails de la construction du trône.

Ce siège, extraordinairement développé en longueur, divisé en compartiments et pourtant un, a besoin d'être liaisonné à sa base par une traverse qui en assemble et consolide toutes les parties. Les caryatides sont montées sur des socles, ces socles et les montants extrêmes sont reliés entre eux par une balustrade peu élevée. L'existence de la balustrade antérieure paraît démontrée par ce fait que, pour visiter le dessous du trône, on est obligé de pénétrer par côté.

Il est conforme aux usages de la construction en bois que sur les côtés les pieds d'un siège soient aussi réunis et renforcés par un barreau transversal qui les empêche de s'écarter sous le poids de ceux qui s'y asseyent. Ce barreau est fréquemment placé à mi-hauteur entre le sol et le siège. Il y en avait

(1) Voir ci-dessous la description de cette statue.

un, et à cette place, dans le trône d'Amyclées. Les figures décrites entre les deux pieds ne reposaient point sur le sol : égales à celles de la façade, elles donneraient aux côtés une importance exagérée, elles porteraient la profondeur du siège aux $\frac{3}{4}$ de la longueur, proportion évidemment excessive. Elles-mêmes ne sont pas aptes au rôle de caryatides proprement dites, ni faites pour se tenir debout et se développer en hauteur. Échidna, Typhon, Tritons, monstres à corps de serpent ou de poisson, sont beaucoup plus à leur aise dans un cadre allongé, où ils puissent dérouler leurs replis et étendre leur queue.

On obtient un tel cadre en coupant les pieds à mi-hauteur par une traverse, et en interposant les figures entre cette traverse et le siège. Le texte lui-même semble nous inviter à cette supposition : 1° il indique que l'on entrait sous le trône par la côté gauche et par conséquent les côtés ne sont pas fermés, comme la face, par une balustrade au ras du sol ; 2° le mot *υπελθόντι* par lequel il exprime l'acte de pénétrer sous le trône donne l'idée d'une entrée un peu basse plutôt que d'un passage très élevé.

Tous les détails du texte s'interprètent ainsi avec un parfaite concordance ; l'agencement de toutes les parties du meuble est logique, conforme aux règles de la menuiserie, qui a fourni le modèle du trône, sinon exécuté le trône lui-même, analogue à celui des trônes représentés dans les bas-reliefs ou les peintures antiques : l'explication proposée semble donc ne guère laisser de prise au doute. Cependant elle doit encore subir une épreuve ; il faut de toute nécessité qu'elle se prête à la décoration décrite par Pausanias, que tous les sujets y trouvent place et s'y répartissent avec la symétrie qui est la loi du genre, qu'ils viennent pour ainsi dire naturellement occuper chacun des espaces ménagés à la décoration par la structure du meuble.

Sur la face antérieure, les six pieds se prolongent jusqu'au cadre du siège pour bien accuser leur fonction de supports, pour marquer la séparation des stalles, pour s'emboîter avec

les autres pièces de la charpente, pour recevoir les figures qui portent les bras : la frise se partagera donc en 5 champs. Les sujets décrits pour la remplir sont les suivants :

- | | |
|---|---------------------------------------|
| A. 1° Les filles d'Atlas | composition à 5 personnages au moins. |
| B. 2° Héraclès et Kyenos | } scènes à 2 personnages. |
| 3° Héraclès et Pholos | |
| 4° Thésée et Minotaure | |
| C. 5° Le chœur des Phéaciens. | composition à nombreux personnages. |
| D. 6° Persée et Méduse | } scènes à 2 personnages. |
| 7° Héraclès et Thourios | |
| 8° Tyndare et Eurytos | |
| E. 9° Enlèvement des filles de Leukippos, | composition à 5 personn. au moins. |

Les lettres A B C D E montrent avec quelle facilité les neuf sujets se répartissent en cinq groupes pour occuper les cinq compartiments. La composition la plus ample est celle du milieu, et le compartiment central est en effet le plus large. Les combats singuliers groupés 3 par 3 (B D) = 6 personnages, donnent une masse égale à celle des deux compositions restantes (A E), qui comptent cinq personnages au moins, sans compter les accessoires.

A droite et à gauche du sujet central les scènes de combats se répondent trois par trois, et prises chacune à leur tour elles ont deux à deux symétriquement d'un côté à l'autre un rapport plus spécial :

4-6 combats de deux héros contre deux monstres (Minotaure et Méduse),
 3-7 combats d'Hercule contre des êtres fantastiques (Centaure, Géant),
 2-8 combats de héros contre héros.

La frise continue à régner sur les côtés, la décoration faisait de même : en effet la description mentionne encore à la même hauteur toute une série de bas-reliefs. Les supports intermédiaires (Échidna, Typhon, Tritons) ne portant pas sur le sol et ne jouant pas le rôle de colonnes, n'ont pas de couronnement, et la frise est ininterrompue ; elle peut néanmoins être partagée entre plusieurs sujets, et le point de rencontre des figures affrontées et accouplées qui sont placées au dessous en marque le milieu.

Côté gauche :

- A. 1 Hermès portant Dionysos enfant. Scène à 2 personnages.
 2 Athéna introduisant Héraclès
 dans l'Olympe Composition à plusieurs personnages.
 3 Pélée remet Achille à Chiron... Scène à 2 personnages.
 B. 4 Himéra et Képhalos..... » » »
 5 Noées d'Harmonia..... Composition à plusieurs personnages.
 6 Achille et Memnon..... Scène à 2 personnages

Côté droit :

- A. 1 Héraclès et Diomède..... Scène à 2 personnages
 2 Héraclès et Nessos » » »
 3 Jugement de Pâris Composition à 5 personnag. au moins.
 B. 4 Adrastus et Tydée mettant fin au
 combat d'Amphiaraos et Ly-
 courgos..... » » » »
 5 Héra et Io Scène à 2 personnages.
 6 Athéna et Héphaïstos » » »

La frise se partage en deux moitiés, dont le milieu divise en deux groupes égaux les six tableaux : à chacune des moitiés répondent de part et d'autre les n^{os} 1, 2, 3 — 4, 5, 6. La seule différence est dans l'agencement relatif des 2 compositions et des 4 scènes: le nombre des tableaux est le même, et leur étendue, déterminée par le nombre des personnages, identique.

Les motifs de décoration des bras, au nombre de six, comme il a été indiqué ci-dessus, sont :

- 1^o Héraclès et l'Hydre.
- 2^o Héraclès et Cerbère.
- 3^o Anaxis et Mnasinous à cheval.
- 4^o Mégapenthès et Nicostratos à cheval.
- 5^o Bellérophon et la Chimère.
- 6^o Héraclès et Géryon.

On remarquera la ressemblance des motifs, leur distribution symétrique deux à deux, enfin la hauteur plus grande des deux personnages du milieu.

Le dossier a été recomposé déjà, j'en présente ici d'un seul coup le tableau complet.

A — attaches latérales des bras et du dossier :

Sphinx à droite et à gauche.

B—motifs du sommet des cinq dossiers :

1 Castor. — 2 Panthère.

3 (milieu plus élevé) Chœur des Magnètes.

4 Lionne. — 5 Pollux.

La décoration *intérieure* (ἐνδοῦν) du *dessous* du siège (ὑπό) consiste en 14 sujets, grands et petits, scènes ou compositions; rien dans le texte de Pausanias n'indique la place qu'elle occupait. L'hypothèse la plus naturelle est de lui en attribuer une qui corresponde à celle de la décoration extérieure, c'est à dire de la distribuer, comme elle, en frise, sur le pourtour intérieur du siège, dans l'intervalle des pieds et des caryatides.

Ces intervalles sont au nombre de 5 en avant et 5 en arrière, de 2 à gauche et 2 à droite, chacun des côtés étant divisé en son milieu par les groupes de monstres, c'est à dire qu'il y en a exactement 14 au total. Cependant le nombre des personnages que les sujets comportent ne suffirait pas à remplir un espace aussi étendu; en groupant les scènes deux par deux et en garnissant seulement trois des faces au lieu de quatre, on obtient 7 intervalles, d'une longueur bien plus réduite, à diviser entre les 14 sujets. Cette hypothèse n'a rien d'in vraisemblable, car le trône est fait pour être regardé de face et la décoration est limitée à ce qui se voit de face. Ainsi, les caryatides qui forment les pieds de derrière sont tournées vers l'intérieur, le revers du dossier ne porte aucun ornement, et la frise extérieure n'est décorée que sur trois côtés, celui de derrière restant uni. On comprendrait par analogie qu'à l'intérieur les faces latérales et postérieure, seules visibles, eussent seules porté des sculptures. Il se pourrait encore que, pour la même raison, la frise du fond fût seule décorée: elle apparaît seule quand on regarde le monument par devant, et même à l'intérieur, seule aussi elle se présente de face—les caryatides de la façade et les figures de côté sont par dessous, vues à revers—. Les 14 sujets seraient alors répartis dans cinq entrecolonnements.

On obtiendra l'arrangement suivant :

à chacune des extrémités, en pendants, deux compositions à plusieurs personnages.

A. 1 Chasse de Calydon.

2 Héraclès et les Actorides.

E. 14 Les funérailles d'Hector.

13 Admète attelant son char.

dans les deux entrecolonnements suivants, deux compositions pour chacun :

B. 3 Les Harpyies.

4 Enlèvement d'Hélène.

12 Ménélas et Protée.

11 Les jeux funèbres d'Akestor.

dans l'entrecolonnement central, six scènes à deux personnages ou trois au plus.

C. 5 Héraclès et le lion de Némée.

6 Tityos, Apollon, Artémis.

7 Héraclès et Oreios.

8 Thésée et le Minotaure.

9 Héraclès et Achéloos.

10 Héra et Héphaistos.

La combinaison n'est pas aussi précise, je l'avoue, aussi sûre, aussi impérative en quelque sorte, que celle des frises, bras et dossier : possible, vraisemblable, probable même, elle n'exclut pas des variantes de détail, ou même des hypothèses différentes : j'ai choisi celle qui m'a paru la meilleure ; peut-être d'autres en préféreront - ils une autre. Quelle qu'elle soit, elle devra toujours partir de ce point, que je considère comme acquis, la division du trône en cinq stalles et la décoration en frise du pourtour du trône.

Cependant il faut encore écarter une objection qui pourrait être faite à ce quintuple siège. A quoi bon, dira-t-on, cinq places pour une seule statue ? On est tenu ou d'expliquer pourquoi les stalles sont vides, ou bien de les remplir. Les anciens avaient l'habitude, à l'occasion des fêtes, de dresser des lits sur lesquels ils déposaient pour la circonstance les statues des dieux ; ou bien les dieux eux-mêmes étaient censés venir en personne s'y asseoir : ainsi Apollon aurait pu accueillir de temps en temps sur son trône d'autres divinités, dont la place eût été d'avance toute préparée auprès de lui. Toutefois, dans

l'intervalle de ces réunions, c'est à dire pour l'ordinaire, la bizarrerie eût persisté d'un monument incomplet ou mal conçu, en majeure partie inutile. Il faut trouver à Apollon des compagnons plus constants ; je crois qu'en cherchant bien on les découvre dans Pausanias.

Outre la statue d'Apollon, il en désigne à propos du trône plusieurs autres: Bathyclès de Magnésie, dit-il, qui fit le trône d'Apollon Amycléen, consacra après l'achèvement du trône les Charites et la statue d'Artémis Leucophryène. Si l'on compte trois Charites, voilà justement, avec Artémis, quatre figures pour les quatre stalles; mais, outre qu'il n'y a pas parité entre Artémis et les Charites et que le balancement n'est peut-être pas tout à fait égal, les Charites au VI^e siècle ne vont souvent que par paire, comme les Heures et autres divinités analogues. La solution n'est point là encore.

Au chapitre 19, la description du tombeau d'Hyakinthos, base de la statue d'Apollon, contient une expression singulière: certaines des figures qui décoraient l'autel sont désignées par le mot *ἀγάλματα*, qui paraît très impropre pour des personnages sculptés en bas-relief (*ἐπιεργάζεται*). Il est répété par deux fois et s'applique, d'abord à Iris, Amphitrite et Poseidon, ensuite à Hyakinthos lui-même. Les figures sont au nombre de 4, cela mérite considération ; on remarquera encore qu'elles se partagent en deux couples, un dieu, une déesse, un héros, une nymphe, bien appariés, et capables de faire à Apollon un entourage à souhait, en deux pendants équilibrés. Les locutions adverbiales *τοῦτο μὲν . . . τοῦτο δέ*, qui précèdent ces divers noms, semblent en effet les diviser en deux groupes et répartir les images sur les deux côtés de l'autel. Je pense donc que les *ἀγάλματα* doivent être mis en dehors des scènes représentées en bas-reliefs, que ce sont des statues réelles et qu'elles sont les titulaires légitimes des quatre sièges sans maître à la droite et à la gauche d'Apollon.

Apollon est à leur égard le maître du trône, le premier, le plus grand, celui qui les accueille : c'est le dieu *πρωτοθρόνιος*, comme Artémis, dans le temple d'Éphèse ; ainsi qu'elle,

sur son autel, il est entouré de statues (Pausan., X, 38, 6), et plus petites que lui.

Si cette hypothèse est admise, on peut dire que la démonstration s'achève, car aucun détail ne reste inexpliqué et l'accord des parties se poursuit d'un bout à l'autre avec exactitude; tout s'enchaîne et se lie, dans une harmonie parfaite des formes et des nombres, sans une contradiction, sans une lacune, ni un excès.

Je n'ai point pensé qu'il y eût lieu de critiquer les restaurations proposées avant moi par Quatremère de Quincy, Pyl. Ruhl, Bœtticher, Brunn, Overbeck, Keil et Furtwängler (1): si la mienne est admise, la critique est superflue, et elle l'est encore, si l'on rejette mon hypothèse; car sa valeur ne dépend pas du plus ou moins de justesse des suppositions antérieures, mais bien de ce qu'elle peut elle-même contenir de vérité.

On a beaucoup discuté aussi et sans aboutir à une conclusion valable sur la matière dont était fait le trône d'Amyclées. On peut supposer, je crois, que c'était la pierre, et pour les raisons suivantes:

1° Le trône paraît avoir été en plein air, du moins rien n'indique qu'il fût enfermé dans un temple, ni même placé sous un abri; condition mauvaise pour un ouvrage de menuiserie, quelque préparation qu'on fasse subir au bois.

2° Le bois ne saurait convenir à la tombe de Hyakinthos, à l'autel où l'on sacrifie à ce héros, à la base de la statue colossale d'Apollon; or l'harmonie semble exiger que les deux parties constitutives du trône, le siège où l'on s'assied, le tabouret où l'on pose les pieds, aient été de même matière l'un et l'autre.

3° La dimension colossale du trône en eût fait un ouvrage extraordinaire de charpente ou de métallurgie, et il paraît peu vraisemblable que Pausanias se soit tu sur un emploi si remarquable du métal ou du bois, étant d'ordinaire plus explicite. Il n'est venu à l'esprit de personne que les sujets au nombre de 50, composés d'une infinité de figures, fussent

(1) Furtwängler, *Meisterwerke*, p. 689-719; bibliographie antérieure, p. 689-690, dans la note.

sculptés dans le bois, et l'on a admis généralement qu'ils étaient fondus et ciselés dans le métal; le silence de Pausanias surprendra davantage encore, si l'on suppose un mélange de matériaux qu'il aurait négligé de distinguer.

4° La construction du trône en pierre ne présente, semble-t-il, aucune impossibilité technique. La partie inférieure du trône, avec ses colonnes et ses caryatides, ne diffère pas sensiblement d'un portique et n'est point plus difficile à bâtir en pierre; les bras sont aussi d'une exécution aisée, et le dossier lui-même, si on le suppose parfaitement droit, se conçoit sans peine en la même matière. On sait d'ailleurs que l'architecture archaïque ne répugne pas dans la construction en pierre à des emboîtements qui rappellent les procédés de la charpente, les assemblages par tenon et mortaise.

La seule objection sérieuse contre l'emploi de la pierre, c'est qu'on n'en a point retrouvé de débris, ou du moins que fort peu, en explorant l'emplacement présumé du trône de Bathylès. Ce point reste à examiner et il ne pourra l'être que sur place, car le relevé publié par M. Tsoundas (*Εφ. ἀρχ.*, 1892, p. 1 suiv.) est un peu sommaire.

Les ouvriers d'Asie, et on ne peut guère douter que Bathylès en eût amené avec lui, étaient experts dans le travail de la pierre; l'on s'imagine aisément ces figures en caryatides, ces longues frises à nombreux personnages, d'après des ouvrages tel que le monument des Harpyes, le temple d'Éphèse ou le trésor de Cnide.

Ces deux ouvrages surtout, le trésor et le trône, exécutés tous les deux en Grèce, à peu près contemporains l'un de l'autre, s'expliquent excellemment l'un par l'autre.

La construction du trésor était bien facilitée par la présence dans la Grèce continentale d'un personnel d'artistes et d'ouvriers rompus au métier, qui avaient pu eux-mêmes en former d'autres dans le pays; l'un de ses traits caractéristiques, l'une de ses principales beautés, la caryatide, trouvait dans le trône son prototype. D'autre part, si l'on veut se figurer l'aspect des caryatides aujourd'hui détruites, des frises aujourd'hui dis-

parues du trône d'Amyclées, rien n'en peut mieux donner l'idée que les caryatides et les frises du trésor, exécutées très peu de temps après, par des artistes de même origine ou de même éducation, et qui répètent quelquefois les compositions de Bathylès.

C'est là le fait essentiel, et j'y insiste parce que l'importance en est considérable pour l'histoire de l'art grec et qu'il est indépendant de la restauration du trône de Bathylès: qu'on la conteste, qu'on la rejette même, il n'en subsistera pas moins que le Péloponnèse a subi l'influence ionienne. Un Bathylès y est venu, y a demeuré, y a travaillé, y a employé des ouvriers du pays; il a importé et implanté les procédés des ateliers orientaux et sa propre manière avec la double autorité d'un chef de chantier et d'un artiste supérieur. Le cas d'ailleurs n'est pas isolé et, malgré la pauvreté de nos informations sur les origines de la sculpture, nous pouvons citer encore celui de Théodore de Samos, qui construisit à Sparte le portique appelé Σκιάς (1).

Les exemples se multiplieraient, si l'on étendait l'enquête à la Grèce entière, et nous retrouverions, à Delphes seulement, des œuvres de Glaucos de Chios, dès la 22^e olympiade (2), de Théodore de Samos, durant le règne de Crésus, vers le temps même de Bathylès.

Ces contacts directs et répétés entre la Grèce d'Europe et celle d'Asie, ces séjours prolongés, cette activité des artistes orientaux en Occident, expliquent les ressemblances maintes fois relevées entre les œuvres exécutées sur les deux rivages de la mer Égée, dans le courant du VI^e siècle, et justifient les attributions, moins contradictoires au fond qu'elles ne le paraissent, qui ont pu être faites des mêmes statues à des artistes des deux continents ou des îles intermédiaires. L'esprit d'imitation et d'émulation, les leçons reçues, les collaborations ont rap-

(1) Pausan., III, 12, 10.

(2) Hérodote I, 25; Pausan., X, 16, 1; Plutarque, *de def. orac.*, 47; Ét. de Byz., Αἰθάλη; Athénée, V, p. 210 B-C; Philostrate, *Apoll. de Tyane*, VI, p. 247; cf. Overbeck, *Schriftq.*, 263-272.

proché les pays éloignés, mêlé des artistes, confondu les écoles, unifié le style dans une espèce de *κοινή* artistique.

Entre les diverses hypothèses par lesquelles on a expliqué la signature en écriture argienne qui se lit sur une des plaques de la frise du Trésor de Cnide, celle qui a paru la plus modeste n'est peut-être pas la plus prudente en effet, et la plus acceptable. La persistance que l'on a supposée de l'alphabet argien dans l'écriture d'un descendant des vieux colons péloponnésiens de Cnide pourra, après les remarques historiques qui précèdent, paraître moins simple que celle de l'embauchement par l'architecte ou le décorateur du Trésor de Cnide d'un artiste péloponnésien, recruté sur place, mais exécutant une maquette ionienne, et soumis lui-même dans son propre pays à la discipline ionienne. C'est voir bien des choses, dirait-on, dans un simple lambda; la conclusion serait téméraire et forcée en effet, si elle n'avait d'autre appui qu'une barre transversale plus ou moins haut placée dans une lettre; mais elle repose sur des rapprochements artistiques qui ont été faits par d'autres archéologues aussi bien que par moi-même, sur des témoignages littéraires depuis longtemps connus, éclairés naguère par les découvertes d'Olympie, d'Athènes, sans doute plus encore par celles de Delphes. Cet indice, ténu, mais matériel, visible et palpable, parmi des textes dont l'interprétation n'est pas définitive, des arguments de style toujours discutables comme une impression, a la valeur d'un fait précis et facile à constater.

Le trône de Bathyclès est un monument de l'activité des ateliers ioniens d'Asie-Mineure dans le Péloponnèse: le Trésor de Cnide nous fournit la preuve écrite de la collaboration d'un Péloponnésien à une œuvre ionienne dans la Grèce septentrionale.

Deux autres statues de Delphes seront des témoins nouveaux de cette influence orientale. Plus anciennes environ de quarante ans, elles ont cet intérêt que, tout en portant la marque de l'Ionie, elles peuvent être, en raison de certains caractères artistiques, rattachées à la Crète, dont les traditions

littéraires établissent également les rapports avec le Péloponnèse. Ce mélange d'actions concurrentes est ce que je me propose d'étudier dans les deux «Apollons» argiens découverts au voisinage du trésor des Athéniens.

II

Deux statues archaïques de l'école argienne.

Elles ont déjà été décrites sommairement dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1), et l'une d'elles y est représentée, telle qu'elle nous apparut dans la tranchée, entourée de terre, accotée à une muraille. L'originalité des œuvres, la signature qui se lit sur une des bases justifieront avec une publication meilleure et plus complète, une étude plus développée. Il semble en effet qu'une attribution certaine, un caractère très personnel soient des données à ne pas négliger dans les études de style et d'origine, si attirantes et d'ordinaire plus décevantes encore.

Les pl. XVIII-XXI, représentent les deux statues : *A* de face seulement ; *B* de face, de profil et de dos ; elles dispenseront d'une longue description, en même temps qu'elles permettront d'indiquer et de saisir avec facilité les traits essentiels et typiques.

B.—Pl. XIX-XXI.—Inv. 467, 980, Mai et Novembre 1893.—Entre le trésor d'Athènes et le second des deux trésors parallèles situés en arrière et à l'Ouest de lui. La trouvaille a été faite en deux fois, la statue d'abord, la base ensuite. La statue se présenta dans la tranchée debout, légèrement inclinée vers la droite, au fond de l'impasse, à 1^m.50 de l'angle N.E. du second trésor, tout contre le mur qui ferme le passage et soutient la terrasse supérieure (2).

Statue d'homme du type dit des «Apollons», debout, la jambe gauche portée en avant, les deux pieds adhérents au sol, les bras pendants, les poings collés aux cuisses. La figure et la base étaient d'une seule pièce, elles ont été séparées par accident.

(1) *Gazette des B.A.*, 1894, III^e sér., XII, p. 444-446; 1895, XIII, p. 321-325; — cf. *BCH*, 1893, p. 613; *C.-R. Acad. des Inscr.*, 1894, p. 585; *Berlin. Phil. Woch.*, 1894, p. 1275; *Woch. für kl. Phil.*, 1895, p. 671-2; *Am. J. of Arch.*, 1895, p. 115 (*Arch. news*).— Deux reproductions, malheureusement informes, Reinach, *Répertoire*, II², p. 77, n. 6, 7.

(2) Voir le plan du sanctuaire, *BCH*, 1897, pl. XVI.

Manquent les pieds et le bas des jambes jusqu'au mollet, le ponce de la main droite, la verge, le nez. Éraflures au ventre, à la main dr., au menton: usure des boucles qui entourent le front et des cheveux jusqu'au sommet de la tête en avant; la conservation par ailleurs est parfaite.

Restitutions: les pieds et les chevilles, qui ont été seulement massés, et en plâtre, pour accuser à l'œil les parties modernes.

Marbre de Paros, à très grosses paillettes, ou de Naxos. Haut. de la figure seule 1^m.97, avec le socle 2^m.46.

La base, brisée en deux et recollée, a la forme d'un rectangle; le petit côté, qui est la face antérieure, a été arrondi: haut. 0^m.49, larg. 0^m.38, épais. d'avant en arrière 0^m.70. A la surface supérieure, les plantes des deux pieds (long. 0^m.36), et deux inscriptions, l'une serpentant entre les deux pieds, l'autre sur le bord droit de la base.

A.—Pl. XVIII.—Inv. n° 1524, 28 Mai 1894.—A l'Ouest du trésor des Athéniens, au pied du premier des deux trésors parallèles, sur le bord de la voie sacrée, à moins de 10 mètres par conséquent de la précédente statue.

Figure du même type, égale à 2 ou 3 centimètres près, identique, sauf de très légères variantes, pour la pose et les formes, autant que la matière et le travail.—Manquent: la base, le pied gauche et la jambe jusqu'à la rotule, le pied et le genou droits, la main gauche, le bras droit en entier, la verge.—La partie conservée est en cinq morceaux: torse et tête; bras gauche sans main, cuisses droite et gauche, mollet droit. Entaille profonde à la cuisse gauche: éraflures sur tout le corps, en particulier sur le dos, comme si la statue avait été traînée à terre; cassures ou usure au menton, au nez, dans la chevelure. Le marbre a partout souffert et perdu son épiderme. Conservation très inférieure à celle de la première figure.

A ne considérer qu'en gros l'attitude du personnage, les « Apollons » de Delphes ne diffèrent pas des très nombreuses statues archaïques d'hommes qui ont été trouvées dans tous les pays grecs, depuis Naucratis jusqu'à Ambracie, dans les îles de la mer Égée aussi bien que sur les rivages d'Asie ou sur le continent hellénique. C'est la figure, encore gauche et contrainte, débitée avec sa base dans un bloc parallélépipédique de marbre des îles, et derrière laquelle on sent encore la poutre de bois ou de pierre d'où elle est issue. Elle repose sur un petit socle bas, une sorte d'escabeau ou de tabouret, $\sigma\tau\epsilon\lambda\lambda\alpha\varsigma$ (1), comme dit l'inscription du colosse de Délos, qui suffit tout juste à recevoir les deux pieds et garde encore fidèle-

(1) Ce mot, pour l'Apollon de Délos, doit s'entendre de la plinthe sur laquelle reposaient les deux pieds de la statue et non de la base dans laquelle cette plinthe elle-même était encastrée.

lement la forme du madrier originel. Et cependant ces statues produisent une impression différente de toutes leurs congénères: l'air du visage, une coiffure redondante, une corpulence vigoureuse et un peu lourde, une musculature puissante, très étudiée dans sa rude fermeté, leur donnent un aspect tout particulier, on peut dire unique: elles n'ont point leurs pareilles. Ce sont là traits originaux qui doivent retenir l'attention; seraient-ils point aussi les signes d'une époque et la marque d'un atelier?

La double inscription, dont on pouvait attendre des données décisives comme des arguments de fait, ne tient pas à beaucoup près tout ce qu'elle semblait promettre. Les lettres qui couraient entre les deux pieds sont plus qu'à moitié effacées et celles qui subsistent ne sont pas les plus significatives; elles ne peuvent point être assemblées en mots, comme le montre le fac-simile ci-dessous (fig. 1): 9 lettres en tout, qui ne se rejoignent pas, dont plusieurs sont incertaines; des lacunes dont on ne peut mesurer l'étendue, au début et à la fin de la ligne, posent un problème à peu près insoluble.

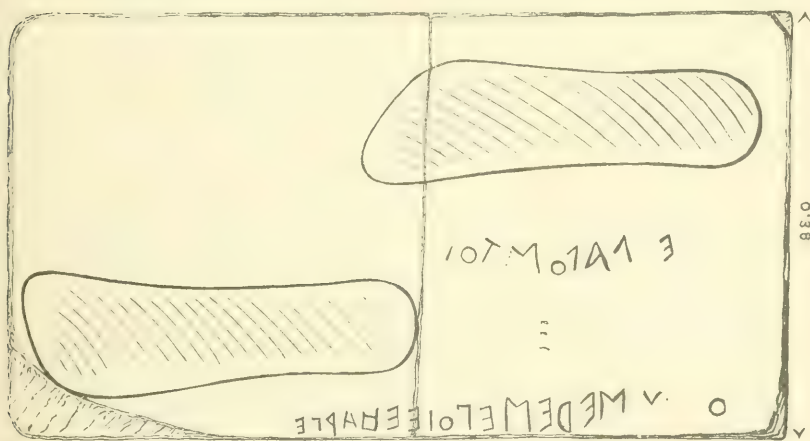


Fig. 1.

Il doit y avoir une lacune, et de 3 ou 4 lettres, au début, c'est à dire à droite; car le graveur n'eût pas laissé vide précisément l'endroit où gravure et lecture étaient les plus aisées.

Suivent les lettres : ΜΟΙ ΜΑ.Α, nominatif singulier en ων, accusatif singulier en ον, génitif pluriel en ων. On écartera l'hypothèse d'un nominatif ou génitif en ος ou ως, car les trois points finaux ne sont pas les restes du quatrième jambage d'un sigma Μ, mais un signe d'interpunction. Le mot a résisté à toutes mes tentatives de déchiffrement, malgré les espérances que quelques lectures m'ont parfois inspirées : ΜΟΞ ΜΡΑ, nom du dieu à qui l'offrande appartenait; — ΜΟΙΑ ΜΟΞΙΑ, nom du peuple qui avait consacré les statues (1); — ΜΟΡΑ ΜΑ.Α [ΜΟ.Ι], nom des Dioscures qui avaient été représentés (2); toutes ont dû être abandonnées tour à tour, avec d'autres que j'omets.

La signature par bonheur se lit au clair, sauf encore toutefois les premières lettres du nom de l'artiste, qui sont probables, mais non absolument certaines : ΑΟΠ.

[Πολυ]μέδεις ἐποίησεν ἁργεῖος = ὁ ἀργεῖος

La crase est la même que dans la signature d'Atotos et Argeiadas :

Ἐχγλαίδας ἀργεῖου = ὁ Ἀγγλαίδας τοῦ Ἀργεῖου (3).

L'imparfait, sans être la forme la plus usuelle dans les signatures archaïques, se rencontre cependant au V^e et au VI^e siècles (4), et il paraît inutile de supposer ἐποίησε, avec une par-

(1) Les habitants de Cléones avaient consacré à Delphes un bélier de bronze, que Pausanias signale dans le voisinage immédiat du trésor d'Athènes (X, 11); or l'on n'ignore pas que les offrandes de même provenance étaient souvent groupées en un même endroit.

(2) Un petit bronze du Musée de Berlin, de provenance argienne, porte la dédicace suivante (*Arch. Zeit.*, 1882, p. 385; Roberts, *Gr. Epigr.*, p. 108, n° 72):

ΜΕΘΞΜΑ:Α + ΑΡΙΜΙΟΤ:ΜΟ.Ι ΔΜΑΡΜΟΤ

Les Dioscures étaient honorés à Argos sous le nom de Εἰζυζες (*Uti. A. 43a add.*; Pausan., II, 36, 7); ils y avaient été de fort bonne heure représentés par les sculpteurs Dipoinos et Skyllis (Pausan., II, 22, 5; cf. Overbeck, *Schriftl.*, 324 et 325); et, comme les deux héros, les deux statues font la paire.

(3) *IGA*, 42.

(4) Loewy, *Bildhauereinschr.*, p. XIII.

ticularité orthographique telle que l'omission du sigma, remplacé entre les deux voyelles par une aspiration, ἐποίειη (1).

La chronologie de l'alphabet argien repose sur un trop petit nombre d'inscriptions et trop insuffisamment datées pour être susceptible d'une grande rigueur. Tout au moins on peut dire que la dédicace et la signature de Delphes appartiennent à la série la plus ancienne des textes argiens (2); les signes d'antiquité sont:

1° la direction rétrograde de l'écriture, et cela avec constance;

2° la forme des caractères: Δ Δ. 1. □. ∃. Θ (= h). 4 (?) . 4. 4. 4 M. Y;

3° les lacunes de l'alphabet, dépourvu des voyelles longues ω η;

4° la valeur exclusive de Θ comme signe d'aspiration;

5° l'emploi de l'interponction;

6° la gravure de l'inscription sur la surface supérieure de la base, en une ligne onduleuse qui serpente entre les pieds de la statue (ἐλιγμός).

L'inscription et la statue avec elle peuvent être rapportées au VI^e siècle et sans aucun doute à la première partie de ce siècle.

Voilà donc Polymédès daté, et par lui l'activité de l'école argienne démontrée, au début même du VI^e siècle, que, sur des indices un peu légers, malgré les textes (3) et la vraisemblance (4), on avait prétendu lui fermer (5).

Nous chercherons plus bas à déterminer, autant qu'on peut le faire sur une œuvre unique — les deux statues sont identiques —, les caractères de la sculpture argienne. Pour en finir avec les questions extérieures, il ne sera pas tout à fait indifférent de rechercher si l'on peut donner un nom aux deux figures. Leur identité même, d'autant plus significa-

(1) *IGA*, 42.

(2) Kirchhoff, *Gr. Alphab.*, tableaux; Roberts, *Gr. Ep.*, p. 408 et suiv., 354.

(3) Eutélidas, vers 520, se vante de tenir son art ἐκ προτέρων.

(4) Agéladas n'est pas une génération spontanée, ni toutes les œuvres argiennes dont à la fin du VI^e siècle la Grèce se remplit.

(5) de Ridder, *Catal. des bronzes de l'Acropole*, p. XVIII.

tive que les deux œuvres étaient placées côte à côte, limite beaucoup le champ des recherches : elle n'est pas le fait de la maladresse, de la pauvreté d'invention d'un artiste qui ne sait que se répéter; elle est voulue; elle répond ou à une particularité des modèles, ou à une conception de l'artiste. Si les statues sont pareilles, jumelles, c'est pour exprimer l'union étroite de deux jeunes hommes inséparables dans la gloire ou l'amitié, plutôt encore de deux frères, en tout semblables l'un à l'autre(1), deux jumeaux.

Si l'on veut voir en eux des êtres divins, le nom de Dioscures ou, comme disaient les Argiens, de *Φύλλαες*, est celui qui conviendra le mieux, peut-être même le seul que l'on puisse proposer.

Si l'on cherche parmi les humains, Cléobis et Biton, particulièrement chers aux Péloponnésiens, dont la gloire était au début du VI^e siècle dans toute sa nouveauté, dont nous savons que les statues avaient été consacrées à Delphes même (2) par les Argiens, paraîtront sans doute les candidats les plus autorisés. En proposant cette hypothèse dans la *Gazette des Beaux-Arts*, j'ai fait remarquer combien l'âge, l'extraordinaire vigueur soulignée à plaisir, l'expression douce et bonasse du visage de ces athlètes redoutables, étaient séantes à ces héros jumeaux de la force musculaire et de la piété filiale. L'attitude des figures, qui est vraiment très originale parmi les « Apollons » archaïques, ne contredirait pas l'hypothèse. Les bras détachés du corps, pliés et ramenés en arrière, au lieu de pendre tout de leur long et collés sur les flancs; les épaules qui s'effacent; la poitrine qui s'élargit; le cou qui se tend; le bras dont tous les muscles vibrent; le poing, non pas seulement fermé, mais serré, leur donnent l'apparence de personnages en action. Parmi toutes ces figures inertes dans un immobile repos ou tout au plus prêtes à se mettre en marche, les nôtres agissent, elles semblent marcher en tirant quelque chose, elles font effort pour ébranler un fardeau. On

(1) *Gazette des B. A.*, 1895, p. 321-4.

(2) Hérodote, I, 31.

remarquera encore que ces deux statues, placées l'une auprès de l'autre, ne sont pourtant pas soumises à la règle ordinaire des pendants, l'opposition de mouvements symétriques et contrariés: elles n'avancent pas, l'une le pied droit, l'autre le gauche, mais marchent du même pas, comme des hommes qui manœuvreraient ensemble: attelés sous le même joug, les pieux fils de Kydippé ne faisaient pas autrement. Sur l'une des deux figures enfin, j'ai pensé un moment avoir retrouvé un indice du joug lui-même. La statue B porte au flanc droit une entaille (1) assez profonde, qui n'est ni une cassure accidentelle, ni une mal-façon causée par la difficulté du travail du ciseau dans un endroit resserré; elle est régulièrement évidée et ne se reproduit pas au côté opposé. La figure A, à la même place sur le flanc gauche, présente une dépression plus légère, mais qui pourtant ne se reproduit pas au côté droit. L'idée s'offrit à moi que, sans composer un groupe, les sculpteurs avaient pu, comme cela se faisait fréquemment, indiquer tout un ensemble par un accessoire, dans le cas présent le char de Kydippé au moyen d'un joug ou d'un collier, et, par ce signe matériel évoquer l'idée du dévouement des jeunes hommes traînant leur mère. Les deux dépressions opposées auraient marqué les points d'attache des deux extrémités du joug. Toutefois, ni sur la croupe, ni en avant sur le ventre, je ne trouvai trace, ou des goujons qui auraient dû fixer une pièce de métal, ou de la peinture qui aurait figuré le joug ou le collier. Il faut bien avouer que l'encoche du côté n'est pas expliquée, ni démontrée l'attribution des deux figures à Cléobis et à Biton. L'hypothèse est plausible: le fait n'est pas acquis.

Ce qui demeure et, somme toute, ce qui surtout importe, c'est le caractère unique des deux statues de Delphes dans la série des « Apollons »: la variété introduite dans les lignes de la figure par la courbure des bras pliés et détachés du corps; le rythme qui en résulte pour tout le torse dégagé et animé; le principe de vie et de mouvement qui a son contre-coup dans tous les membres, et jusque dans les jambes, d'une si ferme élas-

(1) Elle n'est pas visible sur la photographie.

ticité ; la recherche du caractère et de l'expression par les traits personnels du modèle, ici la force physique ; l'observation attentive et le rendu fidèle de la nature, qui en sont la condition et la conséquence.

Nulle part, dans les « Apollons », je ne retrouve une semblable science de l'anatomie ; elle s'accuse parfois avec lourdeur et dureté, comme dans la rotule et le bourrelet qui le borde, dans les muscles du cou et la clavicule, avec une vigueur de saillie et une sécheresse de contours quasi-assyriennes, dans les jambes et l'avant-bras ; mais à des gaucheries d'exécution on pourra bien opposer une très juste exactitude à mettre chaque détail en sa place et souvent une véritable adresse dans certains modelés, par exemple du bras, de la cuisse, du jarret et du dos, qui est en son ensemble une des parties remarquables de la statue.

L'observation de la nature, nous en trouvons encore la preuve dans le soin avec lequel l'artiste s'est étudié à représenter le pubis, et les petites touffes des poils, qui sont d'ordinaire négligés dans les figures d'Apollon. C'est un procédé un peu simplet que ce triangle géométrique dans lequel des lignes parallèles à la base ou aux côtés, dessinent en se croisant plusieurs registres de losanges remplis par des petits traits droits ou courbes qui figurent les poils ; mais c'est une indication intéressante de la méthode et de la conscience de l'artiste que l'idée nouvelle de reproduire, tant bien que mal, tous les détails du corps humain.

Le nombril, à fleur de peau, est figuré comme une sorte d'œil en amande : le sein et le mamelon se relèvent mollement en deux rondeurs (1) concentriques, au bord des pectoraux, presque comme une pièce rapportée qui rappelle le travail du métal. La poitrine ne manque pas de quelque moëlleux, elle fait contraste avec le reste du torse. La cage thoracique, les flancs, l'estomac, l'abdomen et le ventre, charpente osseuse ou parties charnues, sont également mal venus. On dirait qu'une cuirasse recouvre le corps d'une enveloppe rigide et cache également les fermes contours des côtes ou les plissements des

(1) Aujourd'hui très atténuées et presque effacées par l'usure.

chairs molles, et en effet un simple trait vertical désigne la ligne blanche, et un autre trait arrondi en arceau, qui s'appuie au sommet du premier et forme avec lui une ancre renversée, sont à la façon des cuirasses, les seules indications anatomiques (1). Bien que l'attitude du corps, redressé par le mouvement des bras, ait pour effet naturel de faire saillir et tendre l'abdomen, c'est à dire d'en effacer les divisions naturelles ou les plis, toute cette partie du corps n'en reste pas moins vraiment imparfaite. C'est d'ailleurs une des difficultés de la représentation du corps humain, la principale et plus commune faiblesse de toutes les figures nues des maîtres primitifs. Le torse dans son ensemble est court; trop élargi à sa partie supérieure par d'énormes épaules, trop aminci à sa rencontre avec les cuisses. Le raccord du corps et des jambes est encore une des plus choquantes maladresses de cet ouvrage: les deux parties s'emboîtent suivant le triangle formé par le pli de l'aîne, ligne rigide et coupante comme l'intersection de deux plans. Point de ces passages moëlleux qui rendent la souplesse des chairs, point non plus de ces solidités qui les soutiennent; les os du bassin, par exemple, ne se font point sentir.

Avec tous ces défauts, et en tenant compte aussi de la tension accidentelle des muscles abdominaux qui résulte de l'attitude du personnage, cette figure peut être considérée, parmi les «Apollons» archaïques, comme l'étude la plus poussée, la plus voulue de l'anatomie humaine; l'on peut ajouter et la plus réussie, quand on la replace à sa date, au commencement du VI^e siècle. Cette représentation consciente de la force par le rendu minutieux des muscles, qui en sont les signes extérieurs et les ressorts, paraît le caractère essentiel de l'œuvre et, semble-t-il, de l'artiste ou de son école. Et c'est encore le goût de la réalité qui donne à l'artiste le sentiment de la vie; à son ouvrage, le rythme et l'action.

Rien peut-être dans la statue n'attire plus le regard que la grosse tête, surmontée d'une surabondante chevelure, où s'encadre un lourd et placide visage; elle a aussi, cette tête, son

(1) Voir les cuirasses sur les vases peints, ou dans la frise de Cnide.

originalité et sa saveur. Il n'y faut chercher ni franes méplats, ni fines rondeurs : le front, les maxillaires manquent de fermeté ; le contour de l'œil, les joues, les lèvres, de souplesse et de grâce ; presque tout est uniformément dur et comme épais. La face large et plate, les joues rondes, tendues, presque gonflées, l'œil saillant en boule, sous un sourcil en fort relief, entre deux minces paupières trop ouvertes, terminées en pointe très aiguë, sans glande lacrimale, le front très bas, les lèvres coupées en biseau, comme au couteau, arrêtées à leurs extrémités par une ligne droite qui forme avec elles une section triangulaire, le menton empâté, un cou énorme, ne constituent pas assurément un ensemble très flatteur.

Ajoutez à cela le luxe excessif d'une chevelure qui masque à moitié le front sous une couronne de frisons en accroche cœur, et qui, retenue au dessus des oreilles par un serre-tête d'étoffe ou de métal, s'en échappe en flots rebondissants, comme des eaux qui ont rompu leur digue, et couvrent de leurs ondes les épaules et le dos—trois boucles de chaque côté en avant, et six ou sept en arrière (1). Encore un second anneau emprisonne-t-il à nouveau sur la nuque la chevelure pour l'empêcher de s'épandre et de couvrir le dos tout entier. Chaque mèche enfin est arrêtée à son extrémité par trois tours d'un ruban ou d'une spirale métallique (2).

Tout cela est rendu avec un soin méticuleux et l'auteur s'est manifestement étudié et complu à n'omettre ni une boucle, ni un frison, ni un ornement à dessiner, pour ainsi dire à part, chaque cheveu d'un trait excessivement tenu : mais il n'a pas toujours été aussi heureux que bien intentionné. Les cercles concentriques, coupés par des rayons qui forment avec eux un quadrillage, par lequel on a essayé d'exprimer les ondulations de la chevelure, les mèches tombantes en chapelets, pour

(1) Six dans la statue A, et sept dans B.

(2) M. Studniczka a étudié la coiffure de notre Apollon dans le *Jarchibach d. Arch. Inst.*, 1896, p. 287, fig. 19.— Il identifie les liens qui serrent le bout des mèches avec les *ἐλκισες* de la poésie homérique, avec les spirales métalliques que l'on recueille en abondance dans les tombeaux de Grèce et d'Italie.

être d'un usage fréquent dans les têtes archaïques, n'en sont pas pour cela de meilleur effet. Le diadème qui enserre les cheveux se termine brusquement à l'oreille, sans qu'on s'explique comment il disparaît dans la chevelure et comment il est attaché. Sous sa toison, la tête, déjà forte par elle-même et carrée, devient énorme et les proportions de toute la figure en sont alourdies.

Toutefois il n'y a pas qu'à blâmer dans ce morceau, et il serait injuste de ne pas tenir compte à l'artiste de son ancienneté, de ne pas reconnaître ses tentatives plus ou moins réussies, mais personnelles et intéressantes, pour réaliser une certaine conception de la beauté.

L'oreille bien dessinée, à la différence de presque toutes les statues archaïques, est mise juste en sa place, ce qui n'est pas moins rare: la paupière supérieure est bordée d'un petit liseré très finement tracé pour en imiter le clignement et, si la commissure des lèvres a embarrassé le sculpteur, il a su mettre dans le modelé des joues autour des lèvres une certaine souplesse, qui adoucit les formes et l'expression du visage tout entier. Ces gros yeux, ouverts et ronds comme ceux d'un bœuf, ont quelque chose de calme et de bienveillant. Le personnage enfin ne mérite pas d'être placé sans réserve dans ce que M. Gardner a appelé le «*stolid type*» (1). Il a, avec toute sa brutalité, une tranquillité assurée, il a aussi un air de bonté qui sied bien à la force. Il n'est pas jusqu'à la chevelure qui ne contribue à l'effet: son opulente longueur est un signe de race, c'est aussi une manifestation de la vigueur physique. Par ce caractère expressif, par la forme même de la tête, par la carrure du crâne, par la plénitude des chairs, les deux statues de Delphes se distinguent des œuvres de la même catégorie et du même temps: elle sont nouvelles: elles ont une personnalité.

Les proportions, si l'on prend pour échelle la tête, et même en l'allégeant de la superfluité de la chevelure, sont courtes;

(1) *JHS*, 1887, p. 187; M. Holleaux, à propos de l'«*Apollon*» de Milo, signale aussi cette sorte d'hébètement des figures archaïques (*BCH*, 1892, p. 565, pl. XVI).

et c'est surtout aux dépens du torse, en particulier du ventre, qu'elles s'accourcissent. La figure tout entière compte moins de 7 têtes, et du menton à la verge la tête n'est comprise que 2 fois $\frac{1}{3}$. Le bras, si vigoureux, manque de longueur, il est vrai par contre, si la main s'ouvrait, qu'elle pêcherait par excès. Somme toute, l'impression que donne l'ensemble de la figure indique encore la préférence du sculpteur pour la force, la force ramassée dans un corps trapu et carré.

L'analyse de style qui précède ne contredit pas les indications de la signature. Si l'on juge des tendances des primitifs de l'école argienne par celles de ses grands maîtres à l'époque classique, il semble bien qu'on puisse reconnaître en Polymédès un ancêtre de Polyclète. L'école argivo-sicyonienne a le goût des proportions carrées; et certes on entend par là un équilibre solide comme celui des quatre côtés du carré, symbole de la justesse absolue et parfaite; mais cependant ce mot implique tout le contraire de formes grêles ou même allongées. Elle se plaît à la représentation des athlètes, c'est à dire qu'elle met son idéal dans la beauté de corps jeunes et vigoureux; elle est en conséquence très fidèle observatrice de la nature et s'attache dans la nature aux signes et aux ressorts de la force; elle est amoureuse du rythme, c'est à dire de ce mouvement réglé, logique, qui fait vibrer d'un seul coup à l'unisson le corps tout entier. Qualités de maîtrise à part, inventions géniales d'artistes supérieurs exceptées, ne retrouvons-nous pas dans cette analyse des critiques anciens les termes mêmes de celle que nous venons de faire de l'œuvre de Polymédès?

Si nous comparons maintenant nos « Apollons » à une œuvre tenue pour un produit argien, l'Apollon de Ligourio, celui-ci nous offrira encore une lourdeur de formes d'autant plus remarquable, qu'il reste à peine archaïque et est très avancé déjà. Courtes et pleines aussi sont les figures des bas-reliefs péloponnésiens de Tégée et de Sparte; mais le détail anatomique en échappe, effacé par l'usure, ou masqué sous le vêtement.

Bien plus frappante et plus décisive est la comparaison iné-

vitable des deux jumeaux de Delphes et des Dioscures du trésor de Sicyone (1) : ils ont mêmes formes, mêmes proportions, même allure ; ils se ressemblent par la rondeur du visage, la ligne droite de la bouche sèchement coupée, l'ampleur de la chevelure épandue sur les épaules et le dos, serrée au dessous de la nuque par une broche métallique. Les chanteurs montés sur le vaisseau Argo n'ont pas moins grosse face et tête moins carrée (2).

Il semblera donc légitime de se représenter sous l'aspect de « Cléobis ou de Biton », si on veut ainsi appeler les figures de Delphes, les athlètes vainqueurs qu'aimaient à représenter les artistes d'Argos, les œuvres d'Eutélidas, ou plutôt encore celles des maîtres dont il avait lui-même reçu les leçons et conservait la tradition.

Toutefois, pour que la démonstration eût toute sa valeur, il faudrait encore prouver que le caractère des formes, des proportions observées dans ces œuvres archaïques est exclusivement propre à l'Argolide. Or on sait de reste, sans qu'il soit nécessaire de multiplier les exemples, que les Ioniens n'avaient aucune aversion pour les formes pleines, courtes et ramassées, pour les musculatures saillantes et tendues comme des cordes (tombeau de Xanthos ou des Harpyes) ; que les Grecs de Sicile tenaient pour belles des figures comme le Persée tuant Gorgone, ou l'Hercule portant les Cercopes, des métopes de Sélinonte, antérieures de peu (3) aux Apollons de Delphes. Sans chercher plus loin que Delphes même, placez à côté l'un de l'autre le profil d'un des Apollons et celui d'un des Géants de la frise du trésor de Cnide et les ressemblances vous sauteront aux yeux (4). Une chevelure abondante était dans tout le monde antique un sujet de fierté, un signe de noblesse (5). Les cheveux épandus en trois masses sur les épaules et sur la nuque, les frisons en

(1) *BCH*, 1896, pl. XI, fig. 1.

(2) *Ibid*, fig. 2.

(3) Collignon, *Sculpt. Gr.*, I, p. 263-4, fig. 130-131 ; p. 244-5, fig. 118-119.

(4) *Gaz. des B. A.* 1895, planche hors texte sans numéro p. 328 et la vignette de tête du troisième article, p. 324.

(5) Voir l'article *Coma* du *Dict. des Antiquités* de Saglio et Pottier.

accroche-cœur autour du front (1), les ondulations concentriques et le quadrillage du crâne (2), les boucles en chapelet (3) sont procédés répandus partout, dans les îles et sur le continent.

Aussi bien l'école argienne, si haut qu'on en fasse remonter l'origine n'est pas purement autochtone; elle a, suivant la tradition, reçu de maîtres étrangers l'initiation et l'élan; elle se rattache à Dipoinos et Skyllis, et par eux à la Crète (4).

Il importe donc de rechercher si quelque détail de la forme, de l'ajustement, quelque particularité technique ne nous permettra pas de renouer les liens qui unissent les artistes d'Argos à ceux d'écoles plus anciennes, soit à celle de la Crète, suivant la tradition, soit à tout autre.

La représentation de l'arcade thoracique par une simple ligne gravée au trait ne me paraît pas une originalité typique. On n'aboutit pas d'abord dans la sculpture au modelé; on grave d'un trait les plis de l'étoffe ou de la peau, avant de les faire saillir en relief; même procédé est à relever dans des fragments de figures en tuf de l'Acropole, un torse de jeune homme du Musée Central, et celui d'un cavalier de l'Acropole (5).

Le nombril en œil, sans insister sur ce détail, n'est pas sans exemple (6).

Le ventre, court (7), arrêté par la ligne horizontale du pubis triangulaire, est une particularité beaucoup plus caractéristique

(1) Apollons de Théra, d'Orchomène, de Milo, du Ptoïon, d'Épidaure, Cavvadias, *Γλυπτά*, n. 8, 9, 1558, 10, 63; une tête inédite à Délos.

(2) Les mêmes têtes que ci-dessus.

(3) Les Dioscures du trésor de Sicione; les xoana du Ptoïon et d'Éleusis Cavvadias, 9, 10, etc.; le Moschophore, Collignon, *SG*, I, p. 217, fig. 402; les Cercopes, etc.

(4) Plin^e, *HN*, XXXVI, 9, 41; Pausanias, II, 15, 4, 22, 5; cf. Overbeck, *Schriftl.*, 321-7.

(5) Musée Central, n° 76; Musée de l'Acropole, n° 590. Dans le Moschophore (n° 624) le modelé est à peine indiqué.

(6) Nombril en amande ou en œil, cavalier de l'Acropole, n° 590. A Delphes une figure d'homme, qui semble avoir appartenu au fronton du grand temple du VI^e siècle.

(7) Cette forme du ventre se conserve dans les statues de l'époque classique à Argos.

et plus rare ; à telles enseignes que, pour le pubis du moins, je n'ai point d'autre exemple à citer. Reste la forme du ventre lui-même. Si l'on en jugeait par deux autres torses de Delphes (fig. 2 et 3), dont l'un appartient selon toute vraisemblance à la figure dédiée par les fils de Charopinos le Parien(1), et sans doute exécutée par eux-mêmes ou par leur père, cette forme s'opposerait à celle des statues insulaires, qui prolongent au contraire le ventre en l'étrécissant. Tel encore il nous apparaît dans un Apollon dessiné par M. Lœwy dans l'île de Paros(2), et tel dans un spécimen de la sculpture insulaire trouvé à Délos. Au contraire, les Apollons continentaux, celui d'Orchomène (3), ceux du Ptoïon (4) en particulier, ceux d'Ambracie(5), ont le ventre court. Toutefois les figures assez nombreuses que j'ai recueillies à Délos montrent en ce lieu la juxtaposition des deux types en nombre à peu près égal.

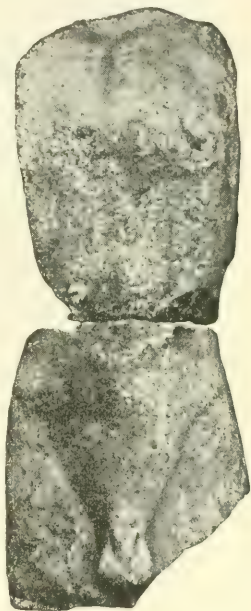


Fig. 2

L'Apollon de Ténée se rapprocherait de la série insulaire.

Le bouche rectiligne et coupée en biseau est celle de la Héra d'Olympie, d'un des Apollons du Ptoïon (6). Les sourcils en bourrelet s'observent plus souvent encore et jusque dans des œuvres beaucoup plus récentes (7).

(1) *BCH*, V, p. 445 (fig. dans le texte).

(2) *AEMOE*, 1887, p. 161, fig. 14-15.

(3) Collignon, *SG*, I, fig. 56.

(4) *Ibid.*, fig. 92, p. 196. Ajoutez, en Béotie, Dermys et Kitylos (Collignon, fig. 91).

(5) *Ibid.*, fig. 93.

(6) *Olympia, Bildw.*, pl. I. Musée Central, n° 10 (Ptoïon).

(7) Collignon, *SG*, I, p. 249, fig. 120 (la tête de Mélignon). Têtes de bronze de l'Acropole et du Musée de Naples, Collignon, *SG*, I, p. 304 et 303, fig. 151 et 150, etc.

Dans la coiffure, qui contribue si singulièrement à l'effet de la figure, deux choses sont à relever: 1° l'exubérance de la che-



Eig. 2

velure et en particulier le renflement énorme, illogique même, des boucles s'échappant du diadème et rejetées derrière l'oreille, qui ne saurait dans la réalité leur livrer passage; 2° les accessoires métalliques dont la tête est ornée et qui maintenaient la chevelure, diadème, broche, spirales.

Presque toutes ces particularités et jusqu'aux détails de la coiffure (accroche-cœur autour du front), jusqu'aux minuties

de l'exécution (boucles en boudins, stries fines dessinant les cheveux), je les retrouve dans la figure de tuf découverte à Aïgiorgitika, près de Tégée, par M. Bérard et rapportée au Musée d'Athènes (1), comme aussi dans la statue de calcaire d'Eleuthernes étudiée par M. M. Lœwy et Joubin (2). Chacune d'elles a huit boucles en arrière; sur les côtés, l'une trois et l'autre quatre. Comme en des œuvres plus anciennes et malhabiles, les boucles s'y gonflent et s'y boursofflent encore avec moins de mesure (3); mais ce n'est que l'exagération d'un trait caractéristique et d'autant plus frappant. Ni la Nicandra de Délos, ni les autres figures (4) qui sont ainsi coiffées n'offrent semblable redondance.

(1) Bérard, *BCH*, XIV, pl. XI (face et revers), p. 382-4; Lœwy, *Rendic. Lincei*, p. 539, fig. B; Cavvadias, *Ἡετα τοῦ Ἐδρ. Μουσ.*, 57. MM. Bérard et Cavvadias sont surtout frappés de l'air «égyptien» de la statue, et, l'identifiant avec Déméter, rappellent que le culte de cette déesse était une importation d'Égypte.

(2) Lœwy, *Rendic. Lincei*, 1891, p. 599 et suiv., fig. A; Joubin, *RA*, XXI, 1893, p. 10; Mariani, *Monum. Antichi*, 1896, p. 187, fig. 24; *American J. of A.*, 1889, p. 382. M. Mariani est frappé du caractère «chamitique» de la figure et de l'influence égyptienne.

(3) Cf. un effet semblable dans un petit bronze de l'Acropole cité par Mariani, *Rendic. Lincei*, 1896, p. 388, fig. 23, et plusieurs têtes de Délos.

(4) *De antiq. Dianæ simul. deliacis*, pl. I, II.

Des accessoires de la parure, le diadème et les spirales seulement paraissent à Tégée et sans doute aussi à Éleuthernes; ces dernières plus rares et plus typiques par conséquent.

Ce ne sont que détails, mais on ne saurait négliger les particularités de costume et de facture : on peut presque dire que plus ils sont ténus, plus ils sont à considérer, car ils ne s'imposaient pas comme une nécessité. La parenté des œuvres où on les relève en devient plus probable.

Cellé des Apollons de Delphes s'étend à l'Arcadie et passe jusqu'à la Crète. On remarquera que Pausanias et Pline font venir Dipoinos et Skyllis de la *Crète* à *Argos*, et que le *Crétois* Cheirisophos avait travaillé pour *Tégée*. La coïncidence des textes et des monuments mérite l'attention.

La matière dont sont faites les statues de Crète et d'Arcadie, plus aisée à travailler, plus anciennement employée que le marbre, la qualité inférieure de l'exécution, assignent à ces œuvres une date de beaucoup antérieure à celle des Apollons de Delphes. Ceux-ci, contemporains des métopes de Sicylene, plus récents que les vieilles métopes de Sélinonte, plus anciens que les frises du trésor de Cnide, remontent environ à 570 avant J. C., c'est à dire au temps même où l'on plaçait la venue de Dipoinos et de Skyllis.

Quelque part que l'on veuille faire à la légende (1) et que les noms mêmes des artistes puissent engager à lui faire; si suspects que semblent et la chronologie et la généalogie de l'école crétoise, il est prudent pourtant de tenir pour des faits et l'existence d'une école d'art en Crète, et son influence sur l'art péloponnésien au début du VI^e siècle et plus haut encore. Les figures d'Éleuthernes, de Tégée et de Delphes sont les anneaux de la chaîne qui relie la grande île à la Grèce, et par là Polymédès, tient dans l'histoire de l'art une place intéressante, comme héritier des traditions crétoises et devancier des grands maîtres d'Argos, comme intermédiaire des deux écoles.

Toutefois, si frappantes que soient les ressemblances, les statues d'Arcadie et de Crète ne suffisent pas à rendre compte

(1) C. Robert, *Arch. Mærchen*, I. Dædaliden

du type et du style des Apollons argiens, et nous avons chemin faisant indiqué plus d'une comparaison qui s'impose et les met en relations étroites avec des œuvres de la Grande-Grèce, des îles, ou surtout des œuvres ioniennes. Et certes, la légende fait voyager Dédale dans toute la Grèce, et depuis l'Asie jusqu'à la Sicile; Dipoinos et ses élèves travaillent pour le Péloponnèse, la Grèce du Nord, les îles, l'Ionie même. Mais pour ces traditions, que de témoignages précis, que de découvertes archéologiques qui attribuent formellement à l'Ionie même l'invention des procédés artistiques (1), la création des types; elle est dans la plastique la grande initiatrice, comme dans la poésie, l'histoire, la science, l'industrie et le commerce. Son influence seule peut rendre compte de ressemblances profondes comme celles de l'Apollon et des figures du trésor de Cnide et de relations étroites avec des œuvres lointaines de l'Asie-Mineure et de la Grande-Grèce. Ainsi les artistes se rencontrent, les actions se croisent, les méthodes se modifient par une pénétration réciproque. Il est vrai de dire que, dans ces allées et venues des hommes, des œuvres, des inventions, toutes choses sont à la fois causées et causantes; et voilà pourquoi des maîtres d'origine diverse peuvent collaborer sans disparates, comment un Argien peut se trouver associé à la décoration du trésor de Cnide, œuvre ionienne, comment une autre Argien se ressent à la fois de la Crète et de l'Ionie. Que l'on ne s'étonne plus, après cela, d'avoir tant de peine à classer avec quelque rigueur les restes de la sculpture antique et qu'on ne se scandalise pas outre mesure des jugements contradictoires que l'on entend porter sur les œuvres du VI^e siècle: ils sont une reconnaissance implicite et involontaire de l'unité de l'art; et cette unité c'est surtout l'Ionie qui l'a faite.

TH. HOMOLLE

(1) Sur le rôle de l'Ionie, cf. Furtwängler, *Meisterw.*, p. 712 suiv.: pour lui, Smilis est Ionien (p. 720-3) comme Théodoros, Endoios est Ionien, comme Bathyclès; l'école ionienne crée les types, les élabore et les propage. Le Péloponnèse dans la seconde moitié du VI^e siècle, est « tout ionien ». L'« Apollon » est un modèle égyptien transformé par les Ioniens. Dédale disparaît, et la Crète avec lui, et Dipoinos et Skyllis s'évanouissent. L'auteur leur avait fait autrefois un destin moins rigoureux.

INSCRIPTIONS DE DELPHES.

Les comptes sous Caphis et sous Théon.—La chronologie delphique sous Alexandre.

Les deux textes que l'on trouvera transcrits ci-dessous ont été rédigés au nom des intendants de finances sous les archontats de Caphis et de Théon. Ils font partie de la même série que les comptes déjà publiés et qui sont datés par les noms des archontes Damocharès et Dion. J'exposerai bientôt, dans une étude d'ensemble sur l'administration financière du sanctuaire pythique, la part qu'y ont prise les *ταμίαι*. Je ne joins aujourd'hui au commentaire des deux textes que quelques observations sur un sujet déjà plusieurs fois abordé, la chronologie delphique sous Alexandre. Peut-être n'arrivera-t-on jamais à résoudre cette question d'une manière définitive. On admettra du moins comme très vraisemblable la réponse que je propose, en particulier pour le groupe d'archontats auquel appartiennent ceux de Caphis, de Charixénos et de Théon.

1.

Inv. 3859. — Une vingtaine de fragments, trouvés dans la voie sacrée, entre l'autel et le coin N. E. du temple, en juin 1896 : j'ai vérifié ma première lecture en octobre 1899. La plaque de calc. gris, recomposée, mesure 1^m.45 (hauteur incomplète, mais il ne manque pas une ligne); 0^m.77 (largeur incomplète, de très peu inférieure à la largeur totale), et 0^m.14 (ép. inc.). Le revers a été travaillé pour faire de la pierre une dalle, l'épaisseur en a été réduite. On n'a pas le bord gauche : des deux joints sur la face latérale droite, il ne reste que celui qui est le plus rapproché de la surface inscrite.—Στοιχηδόν. Lettres et interl. 0^m.007-008. L'écriture devient irrégulière à partir de la l. 54, mais les dernières l. surtout ont été gravées sans soin. Un vide d'une ou deux lettres a été ménagé dans l'énumération des recettes ou des dépenses pour séparer deux chapitres successifs; d'autres fois, l. 46, c'est un défaut ancien de la pierre qui a obligé de séparer ΠΑΡΑΤ de ΗΜΠΟΛΙΝ. Il est de cas où les vides semblent moins justifiés : l. 16, 51, 65.—Le début des paragraphes est en général d'une lettre en avance sur la suite : l. 1, 4, 10, 12, 44 etc....; quelquefois il est d'une lettre en retrait : l. 36, 54. Enfin deux fois, l. 66 et 69, il est à l'alignement du reste,

[Ἐλείπετο τοῖς τα]μ[ι]αῖς [ἐ]πὶ τῆς ἡρινῆς πυλα[ι]α[ς] εἰς τὴν ὀπω[ρι]νὴν
[πυλαίαν] τάλαντα πεντήκοντα ἐπτά, μναῖ δέκα ὀκτώ, στατῆρες δέκα
[ἕξ, ὁ]βολοὶ τέσσαρες.

[Πρ]όσοδοι δὲ ἐγένοντο· παρὰ τῶν ἱερομνημόνων τὸ [ἐ]πιδέκατον [μν]αῖ

- 5 [δ]έκα ὀκτώ, στατῆρες εἴκοσι· καὶ τῶν θαρεικῶν [τῶ]ν εἰς τοὺς στεφά-
[νο]υς οὐ ἐχρησάμεθα παρὰ τῶμ. πρυτάνιων ὀλ[κ]α HH^ΠΔΙ,
[θα]ρεικῶν ἑκατὸν ἐνενήκοντα, ἐπικαταλλ[α]γ[ῇ] ἐ[γ]γένετο στατῆρες
[ἐν]ενήκοντα πέντε.

[Κεφά]λαιον τῆς προσόδου· μναῖ εἴκοσι [μ]ι[α], σ]τατῆρες δέκα.

- 10 [Σύμπαν κε]φάλαιον σὺν τῷ ὑπά[ρχ]οντι τάλα[ν]τα πεντήκοντα ἐπτά,
[μναῖ τρι]άκον[τ]α ἑννέα, στατῆρες εἴκοσι ἕ[ξ], ὁ]βολοὶ τέσσαρες.

[Ἀπὸ τ]οῦ[τ]ων [ἀν]άλλ[ω]μα τῆς ὁ[π]ωρινῆς πυλαίας ἐ[π]ὶ Κάριος ἄρχοντας
[τοῖς] ναοποι[ο]ῦ[ς] κελευσ[ά]ντων τῶν ἱερομνα[μ]ῶ[ν] δοῦναι τάλαντα
[αἰγ]ιναῖ[ο]υ εἴκο[σι], ἐδώκαμεν ἀττικοῦ τάλαν[τα] δέκα ὀκτώ,

- 15 [μνᾶ]ς τεσσαράκοντα· τ[ὸ] δὲ ἄλλο ἐπικαταλλ[α]γ[ῇ] ἐγένετο·
[τοῖςδ]ε· Μολύσ[ω]ι Παι[δ]ίνα Φαρσαλίωι, Οἰολύκωι Διοκλέωι
[Λαρι]σ[α]ίωι, Μηδ[ε]ίωι Ἀριστοφυλίδᾳ Λαρισαίωι, Ἀμύντορι Σιμμίᾳ
[Φερα]ίωι, Ὀρέστ[α]ι Ναύτα Κραννώνωι, Ἰππίαι Ἀρκεσιλάωι [Π]ελινναίῃ,
[Ἐτυμ]ώνδᾳ Λαρίσιου Δελφῶι, Σιμυλίωι Δελφῶι, [Ἰ]πποδᾶ[μα]ι Ἀγάθω-

- 20 [νος Φαρ]σαλίωι, Κλεόττᾳ Εὐνομίδᾳ Περραιβῶι, Μνασ[τ]ῶνι Μνασιθίου
[Πλ]α[τα]ίῃ, Πύθωνι Πύρρου Θεσπιεῖ, Φερεκλεῖ Κλησίᾳ [Τ]αναγραίωι,
[Ἐπ]ιτέλει Σωινό[μ]ωι Ἀθηναίωι, Φίλι Δεινάρχωι Ἀργεῖωι, Πολυκράτει
Ἀν[τι]ώνωι, Ἀργεῖ[ω]ι, Νοίω Νοίωνωι Ἀργεῖωι, Σωίδᾳ Σωμήτορος
[Κο]ρινθίωι, Καλ[λ]ισ[θ]ῇ νει Σ[α]υγᾶλου Κορινθίωι, Ἀγησίλαι Αἰνησίᾳ

- 25 [Λο]κρῶι Ὀπουντί[ω]ι, Ἀ[γ]ίᾳ Ἀριστάρχωι Λοκρῶι Θρονιεῖ, Διοκλεῖ
Ἀψόφωι Λοκρῶι, Λα[ο]νίκωι, Τραχάλωι, Ἀγρατιδίᾳ, Κυλωιάδᾳ, Πρατο-
νίκωι Λακεδα[ί]μονίοις, Ἀνδρέᾳ Μιλτιάδᾳ Φλειασίωι, Φίλλῃ Ἀλκίᾳ
Ἀργεῖ[ω]ι, Ἀλκιμάχωι Ἀντιμάχωι Ἀργεῖωι, Μικίωνι Κλάσιος Ἀργεῖωι,
[Πύ]θοδῶρι Πύθωνος Ἀθηναίωι, Τιμανορίδᾳ Κορδυπίωνος Μ[α]κεδόν[ι],

- 30 [Δ]έωνι Ἠγησάνδρου Μακεδόνι. Κράτῃτι Τιμοκράτης Σικωνίωι,
[Ε]ὐφάνει Σωφάνεος Τροζανίωι, Διευχίδᾳ Πραξιῶνος Με[γ]α[ρ]εῖ.
Νικηράτῳ Τιμᾶ[ν]α[ι]τος Αἰγινήτῃ, Ἀνδρονικεῖ Ἀνδροντίμου Κορινθίωι,
Διαμνόνωι Μενεκ[ρά]τους Φαρσαλίωι. Δαμιμάχωι Ἀρχίππου Ἀργεῖωι,
Ὀρ[μ]ασίλαι Ἐχεκρά[τε]ος Ἀργεῖωι, Κεφάλωνι Θρασιππίδᾳ Πελινναίῃ,

- 35 [Δει]γίᾳ Ἀργεῖωι, Ἀντόχῳ Τιμέᾳ Λοκρῶι.
Ξενοδόκῳ κήρυκι [μ]ε[σ]θ[ῆ]ς σ[τα]τῆρες δέκα· Χέρητι, τοῦ γυμνασίου

- [τῆς ἐ]πιμελείας μ[ην]ῶν ἕξ, στατῆ[ρ]ας τεσσαράκοντα πέντε·
 [γρ]αμματεῖ τῶν [ταμι]ῶν μισθὸς ἡμιμναῖον· Ἐπιτέλει Ἀθηναῖωι,
 [τῆς ὕ]δραγωγίας τῆς εἰς τὸ γυμνάσιον ἡμιμναῖον· Ἀρισταῖωι,
 40 [στῆλ]ης ἐν ἧ[ι] τὰ ἐπιδ[έ]κτα τὰ παρ[ὰ] τῶν ἱερομνημόνων ἀναγέγραπται,
 [στατ]ῆρ[ας πέντε·] Μνασικλεῖ, γραμμάτων ἐκκοπῆς τῶμ προδικιῶν
 [στα]τή[ρ] Δεινομάχῳ[ι], τῶμ Πυθιονικῶν ἀναγραφῆς, κλειουσάντων
 [τ]ῶν ἱερομνημόνων, μναῖς δύο.
 [Κεφ]άλαιον ἀναλώματος τάλαντα δέκα ὀκτώ, μναῖ τεσσαράκοντα
 45 [τέ]σσαρες, στατῆρες εἴ[κ]οσι ἕξ.
 [Ἐλείπ]ετο τοῖς ταμίαις π[α]ρὰ τὴν πόλιν τῶν Δελφῶν, ἀφαιρεθέντο[ς]
 [τοῦ ἀ]ναλώματος, τάλαντ[α τ]ριάκοντα ὀκτώ, μναῖ πεντήκοντα πέντε,
 [ὀβολ]οὶ τέσσαρες.
 [Τούτο]ν ἀμφικ[τ]ιονικοῦ τέ[λαντ]α εἴκοσι ἕξ, μναῖ εἴκοσι, στατῆρες
 50 [δύο, ὀ]βολοὶ ἑπτά.
 [καὶ ἀττ]ικ[ο]ῦ μναῖ εἴκοσι τέσσ[α]ρες, δραχμαὶ εἴκοσι πέντε, ὀβολοὶ δύο.
 [καὶ παλ]αι[ο]ῦ τάλαντα δέκα δύο, μναῖ δέκα, στατῆρες εἴκοσι τρεῖς, ὀβολοὶ
 [δέκα].
 [Ἡρινῆ]ς πυ[λ]αίας ἐπὶ Κάφιο[ς] ἄρχοντος, πρυτανευόντων Μαιμάλου,
 55 ο[υ], Τεισίλα, Κρα[τ]ίνου, Ἄντωνος, Δ[ι]ώνος ἀπὸ Δ[ι]οδώρου ὀπωρι-
 [νῆι, ἱερο]μν[ημ]ονούντων τῶνδε· Θεσσαλῶν Πολίτα Φαρσαλίου,
 [Νικασί]ππου [Π]ελινναίος· πα[ρ]· Ἀλεξάνδρου Ἀρχεπόλιος
 [Δελφ]ῶν Δεινομάχου, Πλει[σ]τω[νο]ς· Δωριέων Κλεωνύμου Μαιτροπολίτου,
ύτου ἐκ Πελοποννήσου· Ἰώνων Ἀπημάντου Ἀθηναίου, Τιμοκράτ[ε]ρο[ς]
 60 [Ἐρετρ]ιέος· Περραιβῶν Ἀριστολάου Φαλαρναίου, Δολόπων Ἑλλαν[οκ]ρά-
 [τεος· Β]οιωτῶν [Φί]λλιος Ὀρχομενίου, Φέρητος Ταναγραίου· Λοκρῶν
 [Πολυκ]λέος· Ὀπ[ο]υντίου, Εὐδ[ό]κου Ἀμφισσέος· Ἀχαιῶν Ἐπισθέν[ε]ρος [Μ]ελι-
 [ταιέ]ρος, Λαρισαίου [Εὐ]ξένου· Μαγνήτων Παυσανία Μεθωναίου, Σιμία
 [Ὀμολ]ιέος· Αἰνιάνων Κέλωνος Κο[ρ]οφαίου, Νικάνορος Φυρ[ρ]αγίου·
 65 [Μαλι]έων Ἀρχίππου Λαμῖέ[ο]ς, Λυκόφρονος Ἡρακλ[ε]ιώτου.
 [Ἐλείπ]ετο τοῖς ταμίαις ἐπὶ τῆς ὀπωρινῆς πυλαίας εἰς τὴν ἡρινὴν
 [πυλαίαν] τέλαντα τριάκοντα ὀκτώ, μναῖ πεντήκοντα πέντε, ὀβολοὶ
 [τέ]σσαρες.
 [Προ]σοδοὶ δὲ ἐγένοντο ἐπὶ τῆς ἡρινῆς [πυ]λαίας ἐπὶ Κάφιος ἄρχοντος·
 70 [πα]ρὰ Φωκίων [ὀ]κτω[κ]αιδεκάτ[η] καταφορὰ τάλαντα δέκα.
 [πα]ρὰ Περπόλα Λαρισαίου τοῦ συνεδρ[ίου] τοῦ ἐμ Πυλαίαι κατα τὸ ψήφισμα
 [τῶν ἱερο]μνημόνων ἡ πέμπτη καταφορ[ὰ] μναῖ δέκα πέντε.

Le compte porte sur toute la durée de l'archontat. Les $\tau\alpha\mu\iota\chi\iota$ commencent par vérifier (l. 1-3) l'encaisse qui restait à la session de printemps sous l'archontat immédiatement antérieur: ils y ajoutent le montant de deux recettes (l. 4-9). Du total ainsi obtenu (l. 10-11), ils déduisent plusieurs dépenses (l. 12-45). Le calcul de ce qui reste en trois espèces de monnaies termine les opérations de l'automne (l. 46-53). A la session de printemps, on répète le total du reste en caisse auquel viennent s'adjoindre deux recettes (l. 54-72).

Tout en appartenant à la même série, les comptes de $\tau\alpha\mu\iota\chi\iota$ ne sont pas tous rédigés de la même manière. On se rappelle les différences qui ont été notées entre le compte de Dion et celui de Damocharès. Comme ce dernier, le compte de Caphis et celui de Théon comprennent les opérations financières de l'archontat tout entier; mais, à la session d'automne sous Damocharès, la liste amphictionique était transcrite entièrement, après avoir été annoncée d'abord par les noms des deux Thessaliens, et ces noms servaient encore à la rappeler pour la session de printemps. Sous Théon, comme on le verra plus loin, elle est transcrite en entier à chacune des deux sessions, au lieu que sous Caphis on ne la trouve qu'une fois, au printemps, et c'est à ce moment-là seulement que les prytanes aussi sont énumérés (1). Ces différences de rédaction, et d'autres qui pourront être relevées dans la suite, ont sans doute quelque importance. Elles ne peuvent pourtant nous empêcher de reconnaître les caractères généraux qui distinguent les documents de cette série: on y fera rentrer avec certitude des fragments comme celui de l'archontat de Lykinos (*BCH.* XXIII, p. 360) ou celui de l'archontat de Charixénos, qui sera transcrit plus loin.

L. 4-5. — La première recette, entrée dans la caisse entre la

(1) Ce fait prouve peut-être que le compte de Caphis a été gravé en une fois, à la fin de l'exercice. Le contraste entre l'écriture du commencement et celle du dernier tiers ne suffirait pas à démontrer le contraire. Si la même main a écrit tout le texte, elle n'a mis pour la fin aucun soin dans son travail. Mais on peut supposer aussi deux lapicides, d'habileté très inégale, ayant travaillé à la suite l'un de l'autre.

session de printemps de l'archontat précédent et celle d'automne sous Caphis, c'est τὸ ἐπιδέκατον. Le dixième du prix total qui représentait la valeur d'un travail n'était versé à l'entrepreneur qu'une fois l'ouvrage terminé et reçu : jusqu'à ce moment, il restait comme garantie entre les mains des amphictions qui en faisaient inscrire le montant sur une stèle particulière, cf. l. 40. Le travail achevé, les ταμίαι recevaient des amphictions ce dixième pour le remettre, par l'intermédiaire des naopes, aux entrepreneurs. On a vu (*BCH*, XXII, p. 304, l. 41) les naopes verser à des Tégéates une somme ἀπὸ τοῦ ἐπιδεκάτου : le collège des intendants de finances n'était pas encore institué à ce moment, mais le même procédé a dû être employé depuis : il y a eu seulement, pour ce paiement comme pour d'autres, un intermédiaire de plus.

Ce dixième représente 3 tal. 5 m. 25 stat. de travaux réellement effectués. S'il a été transmis tout de suite par les ταμίαι aux naopes, peut-être faut-il admettre qu'il est compris dans la somme que les amphictions ordonnent de verser à ces derniers, l. 13 et suiv.

L. 5-8.—Les ταμίαι portent en compte comme seconde recette une somme de 95 stat., qui provient de l'ἐπικαταλλαγή ou du change de 190 dariques.

Comme il n'y a rien sur la pierre après les lettres ΣΤΕΦΑ à la fin de la l. 5, on ne peut restituer, au début de la ligne suivante, que νο[υς]. La phrase οὗ ἐχρησάμεθα. . . : est donc comme entre parenthèses : le sujet doit en être le mot ὀλ[κός] ; l'attribut, un nombre exprimant un poids et duquel les deux dernières lettres seules, ΔΙ, ont été conservées.

Il s'agit ici de changer des pièces d'or, non pas contre une somme d'argent de valeur équivalente, mais contre des lingots d'or à un titre plus faible et dont on devait faire des couronnes. Aussi était-il nécessaire de peser les dariques empruntés aux prytanes : c'est en effet le même poids d'or qui a été donné en échange. Les ταμίαι ont reçu de plus 95 statères, c'est à dire une drachme éginétique par darique. Cette somme ne représente pas le prix de la main-d'œuvre pour la

frappe. Elle indique l'écart entre le titre des pièces, d'un métal très pur, et celui de l'or employé par l'art industriel: en outre, elle marque le cours du change pour la monnaie asiatique à un moment déterminé.

Le poids de ces pièces de monnaie est exprimé par un nombre écrit en lettres: je propose de lire [HH $\square$ Δ I, c'est à dire 261 drachmes éginétiques. On obtient un peu moins (258) en multipliant 8gr.5, poids du darique, par 190, et en divisant le total par 6gr.25, poids de la drachme éginétique; mais je ne crois pas que les deux lettres conservées permettent une restitution plus approchée.

On ne dit pas l'usage auquel ces couronnes d'or étaient destinées. Elles ne sont sûrement ni pour les vainqueurs des Pythia, ni pour les personnages honorés par décret, comme à Athènes. Il est possible que les prêtres aient porté des couronnes d'or dans les cérémonies, mais on doit plutôt, me semble-t-il, reconnaître ici celles dont on ornait les statues du dieu. Quelques années auparavant (compte d'Aristonymos, l. 29-30), on paie au moins deux mines Νικοδόμῳ τὸν στέφανον ἐπιστάσαντι | ἐπὶ τοῖς μέγαν ἀνδριάντα. Les inscriptions de Délos mentionnent souvent des offrandes de ce genre, je rappelle seulement le στέφανος χρυσοῦ, δάφνης ὡς τὸ ἄγαλμα ἐστεφάνωται, (BCII, XIV, p. 410). A Délos, ces couronnes étaient presque toujours apportées toutes faites par les étrangers, tandis que les collèges financiers à Delphes ont refait le matériel du culte et les objets sacrés qui avaient disparu dans le pillage: ils y ont employé, entre autres ressources, les sommes recueillies par les souscriptions. Remarquons que, dans les fragments de listes qui nous en restent, les pièces d'or sont toujours comptées à part.

L. 12.—C'est l'étude de ce compte si nettement rédigé, où les opérations financières sont distinguées avec tant de clarté, qui m'avait amené à penser que toujours, à la session d'automne, étaient comptées exclusivement les dépenses et à celle du printemps les recettes. On a déjà vu et on verra aussi

plus loin que cette distinction ne peut pas être admise sans quelques réserves.

L. 13-15. — La première dépense que les ταμίαι aient acquittée, c'est un versement que les hiéromnémones leur ont ordonné de faire aux naopes : le datif τοῖς ναποποιῖς dépend à la fois de δοῦναι et de ἐδώκαμεν. Ils devaient leur remettre vingt talents d'argent éginétique, ils avaient de cette monnaie en caisse; mais les naopes ont préféré de l'argent attique, à cause sans aucun doute des paiements qu'ils avaient eux-mêmes à effectuer. Ces derniers par conséquent ont eu à payer le change. Il est assez élevé : 20 tal. égin. = 126,000 drachmes att., telle est la somme qui, sur l'ordre des amphictions, aurait dû sortir de la caisse des ταμίαι, si l'argent attique n'avait pas fait prime. Ils n'ont donné en fait que 18 tal., 40 mines d'argent attique, c'est-à-dire 112,000 dr. att. La différence, 14,000 dr., représente le change : c'est $\frac{1}{9}$ de la somme à payer, par conséquent 11 p. $\frac{0}{10}$ (1). Les ταμίαι, on l'a vu, avaient trouvé, quelques années plus tôt, à acheter de l'argent attique moins cher. Le bénéfice qu'ils font en le vendant de nouveau, c'est dans leur caisse qu'il rentre : le total des dépenses le prouve, cf. l. 44-5.

L'emploi de cet argent remis aux naopes n'est pas spécifié. Il n'y a même plus ici, comme sous Palaios, Damocharès ou Dion, la formule εἰς τὰ ἔργα τὰ εἰς τὸν ναόν. Ils continuent évidemment à tenir leur comptabilité à part. Ils n'ont pas encore à ce moment rouvert leur ancien compte avec le conseil, compte resté clos depuis Aristonymos. Ce n'est que par les ταμίαι qu'ils reçoivent les fonds à dépenser.

Je reviendrai plus tard sur les noms des naopes dont l'énumération remplit les l. 16-35. Je veux aujourd'hui signaler seulement deux patronymiques : Κλησίτας l. 21 est appelé Τλησίτας dans la liste des naopes sur marbre. Le nom Σαιγάλου l. 24 ne se trouve aussi que deux fois, ici et dans la liste qui est gravée à gauche du compte des naopes sous Damoxénos

(1) Et non pas 12,5, comme je l'ai écrit par erreur (*BCH*, XXIV, p. 146), en calculant que 14,000 dr. att. étaient $\frac{1}{8}$ de la somme réellement payée.

et Archon (*BCH*, XXII, p. 303) Là, le premier α m'a paru certain : il ne l'est pas du tout ici. Les autres lettres sont sûres.

Voici, pour cette session, la composition du collège :

Thessaliens.....	9	Athéniens.....	2
Delphiens.....	2	Dor. Pélopon.....	22
Perrhèbe.....	4	Locriens.....	4
Béotiens.....	3	Macédoniens.....	2. Total: 45.

L. 36-43 — Comme on l'a vu dans les comptes de ταμίαι précédemment publiés, les quelques dépenses énumérées ici ne sont pas comprises dans la somme donnée aux naopes. Ce sont des paiements directement effectués par les intendants de finances et qui comprennent le traitement du héraut, celui du surveillant du gymnase, celui du secrétaire des ταμίαι, le prix de construction des conduites qui amènent l'eau de Castalie au gymnase, enfin le prix d'une stèle et des frais de gravure (προδίδιξι et catalogue des Pythioniques). Si l'Athénien Épitélès l. 38 est le même que le naope l. 22, les honneurs qui lui ont été rendus (*BCH*, XXII, p. 519; XXIII, p. 490) s'expliquent encore mieux.

L. 44-5. — Total de la dépense: ces derniers paiements ajoutés à la somme de 18 tal 40 m qu'ont reçue les naopes,

L. 46-53. — Évaluation du reste: énoncé des sommes, en trois espèces de monnaies, qui composent ce reste.

Deux chiffres ont dû être restitués: δύο l. 50 et δέξα l. 53. Ce sont ceux qui permettent d'approcher le plus près du total indiqué d'abord. Mais il y a, encore ici, un léger écart, il manque à peu près cinq oboles, quand on fait la réduction d'après l'équivalence déjà indiquée 1 dr. att. = 4 ob. éginét.

L. 54-65. — Intitulé de la session de printemps. Il n'y a que dix prytanes, mais ce n'est pas un argument qui suffise à placer Caphis après les archontes sous lesquels la commission financière du conseil compte huit membres. Le sixième, Dion, remplace Diodoros qui avait siégé à la session d'automne.

Pour la liste amphictionique, on verra plus loin en quoi elle diffère de celle de l'automne, qu'un fragment nous a conservée en partie. Une place a été réservée pour le nom du se-

cond hiéromnémon d'Alexandre; sur le fragment, ce sont exactement sept lettres qui ont été laissées vides: il n'y a donc aucun doute, c'est Ἀγίππος qui était désigné cette année-là comme représentant du roi et qui n'est venu à aucune des deux sessions.

L. 60. — L'ethnique de l'Eubéen peut tout aussi bien être Ἰστιαῖος. — L. 61. Le nom de Phillis à Orchomène était déjà connu. — L. 64. Koropé ou Korophé appartient sous Caphis au pays des ἌEnianes, tandis que, sous Charixénos (*BCH*, XX, p. 207, l. 48), c'est un Magnète qui porte l'ethnique Κοροφαῖος. — M. Holleaux m'a proposé de voir dans le mot Φυρ- [ρ]άγιος plutôt l'ethnique de la ville de Pyrasos en Phthiotide que celui de Pyrrha. Il faudrait lire Φυρρά[τ]ιος, mais le τ n'est pas douteux. Je crois donc que la ville désignée ici est Pyrrha, aussi en Phthiotide, dont parle Strabon. IX. p. 435, et à qui il donne expressément, p. 432, le nom de πόλις.

L. 66-68. — On répète à la session de printemps le total de l'encaisse laissé depuis celle d'automne au compte des ταμίαι.

L. 69-72. — Deux recettes, le dix-huitième versement des Phocidiens et l'amende d'un entrepreneur infidèle au cahier des charges, viennent s'ajouter à cet encaisse.

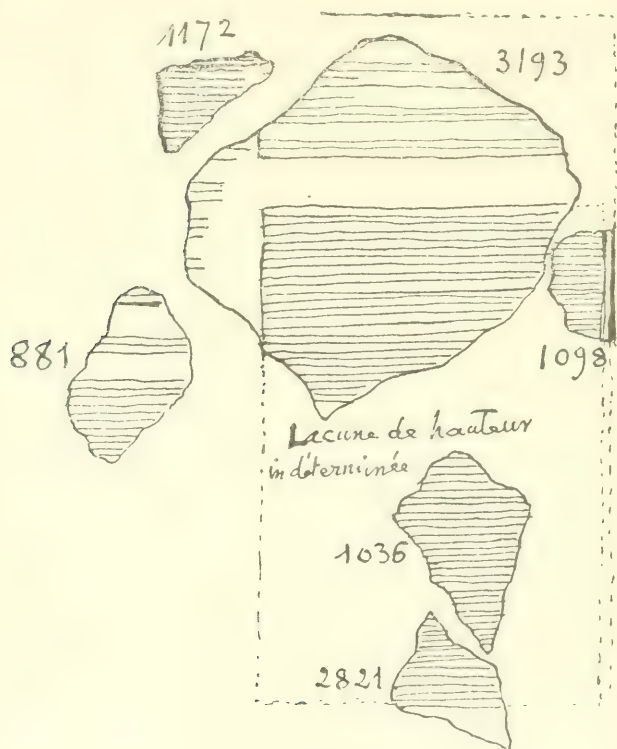
Ce texte, comme celui de Damocharès, confirme ce qu'avait déjà appris une inscription d'Élatée (*IGS*, III, 112); les versements de l'amende se font directement entre les mains des ταμίαι.

Περπόλας (= Περιπόλας, cf. περίπολοι) de Larissa avait accepté de construire l'édifice où les Amphictions s'assemblaient aux Thermopyles: pour l'expression ἐμ. Πυλαίαι, voir le compte de D on. Un ψήφισμα (et non δογμα) des hiéromnémons a été nécessaire pour le frapper d'une amende, parce qu'il n'avait pas exécuté les travaux, et sans doute aussi pour lui faire rendre les avances qu'il avait pu recevoir. Son cinquième versement est de quinze mines.

2.

Six fragments de calc. gris bleu de St Élie, ayant fait partie d'une plaque de 0^m.215 d'épaisseur. — 881, sept. 1893, E. du temple entre la voie sacrée

et le mur du téménos; 1036 et 1098, hiver 93-94, coin S. E. du temple, entre le soubassement et le mur polygonal: 1172, avril 94. même place: 2821, 26 juillet 1895, jardin de la maison de M. Homolle (548 plan Convert): 3193, 24 oct. 95. entre le mur polygonal et l'autel de Chios. Trois fragm. 881, 3193, 1098 donnent la largeur la plus grande 0^m 87. en y comprenant une partie où les lettres manquent, à gauche. Hauteur de 3193 = 0^m 56, haut. de 1036+2821=0^m 50; mais entre ce groupe de deux fragments et le précédent, existe une lacune importante et dont on ne peut déterminer la hauteur. Le bord supérieur est très voisin de ce qui est pour nous la l. 4 de la seconde colonne. Lettres et interl. col I et col. II, l. 1-10, 0^m 007-008; dans le reste de la col. II, 0^m 006-007, στοιχδὼν plus serré, les lettres sont plus grasses et plus profondes.



Col. I.

(Θεσσαλῶν — π[αρ] 'Αλ[ε]-
 ξάνδρου — 13 lettres — Δελφῶν Κλ[ε]οβούλου.
 [Νικωνος· Δωριέων Τηλεμάχου Κυτ[τι]νιέος, Δαμο-
 [— 15 lettres Τῶνων Εὐθυκλέος Ἀθηναίο[υ],

- 5 [17 lettres — Περρριβ]ων Δολόπων
[Ἀριστολάου Φαλανναίου, Ἑλλα]νοκράτεος
[Κτιμεναίου· Βσιωτῶν..... Λ]εβαδείο[ς],
[19 lettres — Λοκρῶν Πολυκ[λέος]
[Ὀπουντίου, ... Ἑσπερίου] Ἀχιῶν [Εὐξένου]
10 [Λαρισχίου, Μεγαλλία Μελιτα]ίο[ς· Μαγνήτων]
[Φειδολάου, Κοροφαίου, Παναρί]τ[του Ὀμο]λίου·
[Αἰνιάνων Εὐπολέμου, Εὐρύα· Μαλιέων Ν]ικάτα
[Λαμίου, Λυκόφρονος Ἡρακλειώτου.]
[Ἐλείπετο τοῖς ταμίαις παρὰ τῇ πόλ]ει τῶν
15 [Δελφῶν ἀπὸ τῆς ἐαρινῆς πυλαίας εἰς τ]ῇν ὅπω-
[ρινὴν πυλαίαν τάλαντα δέκα, μυαῖ εἴκ]οσι τρεῖς,
— (?)
[Πρόσοδοι δὲ ἐγένοντο ... ἐπὶ τῆς ὁπωρινῆς
[πυλαίας τάλ]αντα
[ὀκτ]ῶ
20 —
—
....τα
....ς
—
—
25 —
—
—
[Κεφάλαιον τῆς προσόδου τάλ]αντα πεν[τήκοντα],
[..... στατ]ῆρες πέντ[ε.]
30 —
[Σύμπαν κεφάλαιον σὺν τῷ ὑ]πάρχοντι καὶ [τῇ]
[προσόδῳ τάλαντα ἐξήκον]τα ἔν, μυαῖ εἴκο[σι]
[ὅ]λοιοι τρεῖς, χαλ[κοὶ ἐπτά].
[Ἀπὸ τούτων ἀναλώματα ταύ]της τῆς πυλαίας[ς·]
35 [ταῖς νανοποιῖς, κελευσά]ντων τῶν ἱερομν[ημό]-
[νων, τάλαντον, μναῖ (?). Δει]νομάχῳ γραμμάτῳ[ν]
[ἐγκοπῆς τῶν Πυθιονικῶν κ]αὶ τῶν ἐπιδικατῳ[ν]
Ἰσχεδάμῳ τοῦ
.... νοῦ μισθόν

40

γραμματεῖ

[τῶν ταμιῶν μισθὸς ἡμιμναῖον]. Ξενοδόκ[ωι]

[κῆρυκι μισθὸς]

Col. II. A

Vide

[Δοκι]μεῖον ἀπὸ τοῦ περيرانτηρίου....]

δ[αρ]εικοὶ ἑκατὸν ἑνεν[ήκοντα....]

[ἡρι]θμημένοι.

.... οἱ δαρεικοὶ τριάκοντα ἐ[ν]νέ[α...]

5 [ἡρ]ιθμημένοι.

[κ]αὶ δοκιμ[εῖ]ον ἀπὸ τοῦ περيرانτηρίου....

[δ]αρεικός· ἀριθμεῖται δὲ ὁ δαρεικὸς ἐ[πτὰ] στατῆρσι]

[κ]αὶ δραχμῇ. Τὸ δὲ ἄλλο πᾶν καλό[ν].

Τούτων ἀπέχεται μναῖ ἑννέα, στατῆρε[ς]

10 τριάκοντα, ὀβολοὶ τρεῖς, χαλκοὶ τέσσα[ρες].

'Εαρινῆς πυλαίας ἐπὶ Θέωνος ἄρχοντος ἐν Δελφοῖς].

πρυτανευόντων 'Αναξανδρίδα, Πολυκλήτου, Ε....

τος, Χαίρωνος, Τεισία, Νικία, Θέωνος, Νικοβο[ύλου· ἱε-]

ρομνήμονούντων Θετταλῶν Κυρσίλου Φερ[α]ίου· Δελ-

15 φῶν Κλεοβούλου, Νίκωνος· Δωριέων Τηλεμάχου ἐγ Μα-

τροπόλιος, Μενεμάχου 'Αργείου· 'Ιώνων Εὐ[θ]υκλέους

'Αθηναίου, Μενάλκου 'Ωρείτου· Περραιβῶν 'Αριστολά-

ου, Δολόπων 'Ελλανοκράτους· Βοιωτῶν Μαιρίχου, 'Ιππ-

οσσθένους· Λοκρῶν Πολυκλέους 'Οπου[ντ]ίου, Νικάρχ-

20 ου 'Εσπερίου· 'Αχαιῶν Μεγαλία Μελιτα[ι]ῶς, Εὐξένου

[Λ]αρισαίου· Μαγνήτων Παναρίστου, Φειδο[ύ]λου· Αἰνι-

[ά]νων Εὐπολέμου, Εὐρύα· Μαλιέων Λυ[κ]όφρονος 'Ηρακλ-

[ε]ώτου, Νικάτα Λαμιάς. 'Ελείπετο [τοῖς] ταμίαις ἐπ-

[ι] τῆς ὅπωρινῆς πυλαίας τῆς ἐπὶ Θ[έωνος] τ[έ]λαντα πε-

25 ντ[ήκ]οντα ὀκτώ, μναῖ πεντήκοντ[α τέτταρ]ες, στατῆρ-
ς δ[έ]κα ὀκτώ, δραχμή, χαλκοῖ πέντ[ε καὶ δαρεικοὶ τρι-]
ακόσιοι εἴκοσι εἰς· τούτων

ἐ]πτά στατῆρσι· λε....

καὶ εἰς ἐπτά

30

μ]ναῖ τέττα.....

Col. II. B.

ἐλε]ίπ[ετο

nom de nombre ... κοντ]α, ὁ χρ[υσοῦς]...

ινον τα

κεφάλ]αιον ἐγένετο τ[ῆς προσόδου]

5 [ἐπὶ τῆς ἡρινῆς πυλαί]ας τῆς ἐπὶ Θέωνος ἄ[ρχοντος τ-]

[ἄλαντα {ἐνδεκα}, μναῖ πεντήκοντα μία, στατῆρ, καὶ χρ-]

[υσοῖ ἐξήκοντα· ἀπὸ τοῦ]του δέκα χρυσοὶ ἄ[φηρεύθησ-]

[αν εἰς τὸν τ]ὸν ἐπὶ τῆς ἡρινῆς π[υλαίας·]

[Σύμπαν κεφάλαιον τ]ῆς προσόδου καὶ τῶ[ν ὑπαρχόν-]

10 [των παρὰ τῇ πόλει] τῶν Δελφῶν ἐπὶ Θέωνο[ς τάλαντα]

[ἑκατὸν, μναῖ τριάκ]οντα, στατῆρες πέντε, [δραχμή, ὀβ-]

[ολοὶ τρεῖς, χαλκοὶ π]έντε καὶ χρυσοὶ δια[κόσιοι πε-]

[ντήκοντα. Ἀπὸ τούτω]ν ἀναλώματα ταύτῃ τῇ πυλαί-]

[αι· ἐδόθη τοῖς ναο]ποιοῖς εἰς τὴν οἰκο[δομίαν το-]

15 [ὑ τάλαντα] εἴκοσι τέτταρα το[ῖς δε· Μολύ-]

[σων Παιδίνα Φαρσαλίω]ι, Οἰολύκωι Διοκ[λέους Λαρ-]

[ισαίωι, Μηδείωι Ἀριστο]φυλίδα Λαρισαί[ωι, Ἀμύντο-]

[ρι Σιμμία Φεραίωι, Ὀρέ]σται Ναύτα Κρανν[ωνίωι, Ἴππι-]

[αι Ἀρκεσιλάου Πελινναι]εῖ, Ἴπποδάμωι Ἀ[γάθωνος Φα-]

20 [ρσαλίωι, Ἀμυνάνδρωι Πρ]ωταγόρῃ Κυρτω[νίωι, Δαιμο-]

[νίωι Μενεκράτεος Φαρσ]αλίωι, Κεφάλων[ι Θρασιππί-]

[δα Πελινναιεῖ, Κλεόττ]αι Εὐνομίδῃ Περρ[αιβώι, Ἐτυμ-]

[ώνδῃ Λαρισίου Δελφ]ῶ[ι, Σι]μυλίωι Δελ[φῶι, Μνασίω-]

[νι Μνασιθοῖνου Πλα]τα[ιεῖ, Π]ύθωνι Πύρ[ρου Θεσπιεῖ,]

25 [Φερικλεῖ Κλησία Τα]ναγραίωι, Ἐπιτέλ[ει Σωινόμου]

[Ἀθηναίωι, Λεώφρονι] Εὐφρονο[ς Ἀ]θηναίωι, Ἀντόχωι Τ-]

- [ιμέα Λοκρῶι Ἀμφισε]ι, Φίλλει [Δε]ινάρ[χου Ἀργείωι, Π-]
 [ολουκράτει Ἀντίων]ος Ἀργείωι, Νοίωι [Νοίωνος Ἀργε-]
 [ίωι, Φίλει Ἀλκία Ἀρ]γείωι, Ἀλκιμάχωι [Ἀντιμάχου Ἀρ-]
 30 [γείωι, Μικίωνι Κλά]σιος Ἀργε(ι)ωι, Δαι[μάχωι Ἀρχίππ-]
 [ου Ἀργείωι, Ὀρμασί]λαι Ἐχεκράτε(ο)ς [Ἀργείωι, Δεινί-]
 [αι Ἀργείωι, Σωίδαι] Σωμήστορος Κορ[ινθίωι, Καλλισ-]
 [θένει Σαιγάλου Κ]ορινθίωι, Ἀνδροκ[λεί Ἀνδροτίμο-]
 [υ Κορινθίωι, Λαον]ίκωι, Τραχάλωι, Ἀκ[ρατίδαι, Κυλωι-]
 30 [άδαι Λακεδαιμον]ίοις, Ἀριστολόχωι , . .
 [. , Ἀνδρέαι Μιλ]τιάδα Φλειασίωι, [Νικηράτωι Τι-]
 [μάννακος Αἰγινήτηι,] Εὐφάνει Σωφάνε[ος Τροζανίωι.]

vide

L'inscription, comme la précédente, portait les comptes de tout un archontat, mais, sous Théon, ces comptes étaient beaucoup plus complets que sous Caphis. En voici un résumé rapide:

Col. I. Session d'automne. Archonte, prytanes, hiéromnés-mons. — Encaisse depuis la session précédente. Recettes effectuées à la session d'automne sous Théon. Total de l'encaisse et des recettes. — Dépenses à déduire de ce total (la fin de la col. manque).

Col. II. Vérification de quelques échantillons d'or pour les περιρανθήρια.

Session de printemps. Archonte, prytanes, hiéromnés-mons. Encaisse. Recettes (cette partie a disparu). — Dépense effectuée à cette session: somme donnée aux naopes. Liste des naopes.

Ce texte est très mutilé, et beaucoup de restitutions ne sont proposées qu'à titre d'essai. Mais, parmi les compléments de la col. I, ceux au moins des formules en tête des paragraphes sont justifiés par les lettres qui restent: [ὕ]παρχοντι καὶ l. 31 appelle forcément: σύμπαν κεφάλαιον σὺν τῶι ὑπάρχοντι καὶ τῇ προσόδωι, il est donc prouvé qu'à la session d'automne des recettes ont augmenté l'encaisse, les l. 17-29 en contenaient le détail et le total. D'autre part, col. II, B, l. 13,

le mot ἀναλώματα, précisé par ce qui suit, témoigne qu'à la session de printemps des dépenses ont été effectuées. De même, nous savons que, conformément à l'habitude, il y a eu des dépenses acquittées à l'automne et des recettes encaissées au printemps, mais nous ne connaissons que très peu de chose de celles-là et rien de celles-ci.

Ce qui est pour nous la première ligne de la col. I était autrefois la l. 5 du texte. Avant la liste des hiéromnémones il faut en effet restituer la suite des huit prytanes que nous connaissons par l'intitulé de la session de printemps et, avant ces huit noms, celui de l'archonte précédé de la mention : ὀπωρινῆς πυλαίας.

Pour la liste amphictionique de cette session d'automne et les raisons qui exigent d'une manière irréfutable l'insertion dans la col. I du fragment 1172 qui nous a conservé quelques restes de cette liste, je renvoie encore à la discussion chronologique que l'on trouvera ci-dessous. Je fais remarquer seulement qu'on n'est pas autorisé à compléter le nom du Dorien du Péloponnèse Δαμο..... avec les lettres ...ύτου que fournissait la liste de Caphis-printemps. L'ethnique Κτιμεναῖος l. 7 est donné, pour un autre Dolope, par le compte de Palaios : c'est celui qu'il faut restituer *BCH* XX, p. 207, l. 45 ; cf. Kiepert, *Formae orb. ant.*, XV.

Les chiffres des opérations financières pour l'automne sont restitués de la manière la moins improbable. Si l'encaisse montait en effet, au printemps de l'archontat immédiatement antérieur, à dix talents (l. 16) et que les recettes se soient élevées à cinquante talents (l. 28) sous Théon-automne, il est exact que le total de l'encaisse et des recettes ait atteint, avec l'appoint des mines et des sommes inférieures que nous ne pouvons faire entrer en ligne de compte, soixante et un talents (l. 32).

De ce total il faudra soustraire quelques dépenses et le reste pourra encore s'élever (col. II, A, l. 23 et suiv.) à cinquante-huit talents.

Parmi les recettes de l'automne, nous ne pouvons compter

ni un versement des Phocidiens, puisque la mention devait s'en trouver parmi les sommes encaissées à l'autre session, précisément dans la partie de la col. II qui manque; ni le montant des souscriptions recueillies par les ἀργυρολογέοντες pendant les derniers mois de l'archontat précédent, puisqu'il paraît probable que ce revenu rentrait, non pas directement, comme l'amende des Phocidiens, dans la caisse des ταμίαι, mais dans celle du Conseil. Si vraiment l'encaisse, au début de l'archontat de Théon, était tombé à dix talents, les ταμίαι, pour faire face à des paiements prévus et imprévus, ont dû demander de l'argent aux prytanes, toujours sous le contrôle de l'assemblée amphictionique.

Pour cette même session, la première dépense, accompagnée de la formule *κελευσάντων τῶν ἱερομνημόνων*, paraît être analogue à la première dépense de Caphis-automne: c'est un versement aux naopes, et le montant en est assez peu élevé: le montant de toutes les dépenses, celle-ci ajoutée aux autres qui remplissaient la col. I et dont la mention manque, ne doit pas dépasser trois talents.

L. 36. — C'est toujours le graveur Deinomachos que l'on a vu sous Dion et sous Caphis. Pour les ἐπιδέκτα, cf. le compte de Caphis, l. 4-5 et 40.

L. 39. — Peut-être [Καλλι]νου μισθόν. Ce Κάλλινος est connu par d'autres fragments mutilés: il y est appelé ὑπαρχιτέκτων, puis ἀρχιτέκτων.

L. 40-1. — Cf. Caphis, l. 38. Lors de l'institution des ταμίαι, il avait été spécifié que leur secrétaire serait payé par eux à chaque session. Jusqu'ici nous n'avons trouvé qu'à celle d'automne la mention de ce traitement. — Le héraut s'appelle Ξινδοκος sous Théon comme sous Caphis. Si l'on se souvient que, sous l'archontat de Dion, c'était Antigénès qui remplissait ces fonctions, on sera peut-être tenté de séparer cet archontat des deux autres et de rapprocher plus étroitement ceux de Caphis et de Théon. Ce n'est qu'une présomption, et très légère, je l'accorde; mais d'autres arguments la fortifieront.

Col. II, A. — Ce qui est pour nous la l. 1 correspond à la l. 5 de la col. I. Il est donc possible qu'au dessus du vide il y ait eu au moins deux, au plus quatre lignes de texte, et sans doute contenaient-elles l'explication d'un passage (l. 1-10) qui est loin d'être clair. Je crois y reconnaître une vérification de quelques quantités d'or que les ταμίαι avaient en caisse: il n'est question que d'or, puisque c'est sur des dariques (l. 2, 4, 7) que portent les calculs.

D'autre part, malgré la restitution de la l. 1 qui a été proposée *BCH*, XXII, p. 612, je crois qu'il ne s'agit pas ici d'un cratère: la dernière lettre de la ligne ne peut avoir été qu'un Γ ou un Π. S'il fallait penser qu'il y avait deux περιβαντήρια (l. 1 et l. 6), tous deux en or évidemment, on devrait supposer que la mention de chacun d'eux était accompagnée d'une indication plus particulière qui permît de les distinguer: l'un était plus grand que l'autre ou l'un pouvait être à droite, l'autre à gauche, etc... Mais peut-être est-il plus simple de rapporter les deux δοκιμαία au seul et même bassin à lustration en or dont la réfection avait été annoncée sous Damocharès.

A la l. 2, ce chiffre de 190 dariques rappelle le début du compte de Caphis, l. 7, et l'on pourrait être tenté de reconnaître ici précisément le même poids d'or que les intendants de finances ont emprunté aux prytanes. Mais il faudrait alors de toute nécessité que l'archontat de Théon eût précédé celui de Caphis, et l'on verra les raisons qui interdisent d'une manière décisive ce classement. De plus, peut-être les dariques n'indiquent-ils ici qu'un poids, tandis que, sous Caphis, c'est bien réellement de l'or monnayé que les prytanes ont tiré de leur caisse. Enfin, le premier mot de la l. 4, que j'avais restitué [χρυσ]οί *BCH*, XXI, p. 484, doit être complété d'une manière toute différente: peut-être y a-t-il une relation entre ces quarante dariques (l. 4 et 7) et la somme de 9 m. 30 stat.... (l. 9-10). Peut-être faut-il lire au contraire l. 4 [λοιπ]οί δαρεικοί. Ces premières lignes ne me paraissent pas complètement intelligibles.

L. 11 et suiv.—Avec les opérations financières de la session de printemps commence une autre partie du texte. L'écriture est nouvelle, d'une autre main sûrement, toujours στοιχειδόν, mais plus serrée, les lettres plus petites et d'un trait plus creux. Les lignes de la première partie n'avaient pas toutes la même longueur: ici chacune contient régulièrement quarante lettres. Trois ou quatre fois seulement, et dans l'intérieur des lignes, non pas à la fin, deux lettres occupent la place d'une seule. La langue aussi a changé, ce sont les formes attiques que l'on trouve ici: δραχμή, Θετταλῶν, τέτταρα, Ἑλλανοκράτους, Λαμνείως.

L. 12-13.—Je ne trouve pas la restitution qui convient au nom du troisième prytane. E[ῥφραν]τος remplirait exactement la lacune, et on a vu d'autres irrégularités de ce genre, des noms propres au nominatif après un mot au génitif indiquant leurs fonctions: *IGS* III, 111 (mieux dans *BCH*, XI, p. 323), mais là l'irrégularité porte sur toute la série des noms.

Un des prytanes s'appelle du même nom que l'archonte: sous Aristonymos, un prytane s'appelle aussi Aristonymos. Doit-on penser que, dans ces deux cas, l'archonte et le prytane ne sont qu'une seule et même personne? Il faudrait alors noter que l'archonte ne faisait pas, de droit, partie de la commission financière du conseil.

Pour la liste amphictionique du printemps, cf. ci-dessous la discussion chronologique.

Les l. 23-30 contiennent l'état des sommes en caisse au nom des ταμίαι après les opérations de l'automne précédent. Elles sont de deux sortes: une somme en argent d'abord, 58 talents, etc..., et puis une somme en or, sans doute 321 dariques. De la l. 28, il résulte, semble-t-il, que le darique qui valait (l. 7-8) 7 stat. 1 dr., n'équivaut plus qu'à 7 statères. Les deux lettres ΛΕ, qui ne permettent pas de lire comme plus haut καὶ δραχμῇ, sont peut-être le commencement de λε[ίπεται]. Alors commence un calcul de réduction pour cette monnaie d'or: l. 29 εἴκοσι καὶ εἰς indiquent qu'on reprend, pour la convertir, cette somme de 321 dariques, mais ici les essais de restitution ne tombent pas juste avec les chiffres qui res-

tent. Ce qui vient encore compliquer la difficulté, c'est que nous n'avons aucun moyen de mesurer exactement l'étendue de la lacune.

Col. II. B. — Dans la partie de l'inscription qui manque, il y avait sans doute une énumération de recettes, et c'est le total de ces recettes qui se trouvait l. 4-7. Une partie de ces recettes était formée, encore ici, par de la monnaie d'or, et sur cette somme, avant tout autre calcul, dix statères d'or sont prélevés, nous ne savons pour quel objet (1). Puis, l. 9-13, était calculé le total d'ensemble, τῶν ὑπαρχόντων καὶ τῆς προσόδου. Et il n'y a pas lieu de s'étonner si les chiffres restitués ne concordent pas exactement avec celui de l'encaisse laissé à la session d'automne (col. II. A), puisque, dans la partie qui manque, cet encaisse était lui-même modifié par un calcul qui portait sur un certain nombre de dariques. On ne peut d'ailleurs rien affirmer avec précision, puisque la plupart des chiffres sont restitués uniquement d'après le nombre des lettres qui manquent (2).

L. 13-15. — Dépenses du printemps. Il semble bien qu'après la liste des naopes l'inscription était finie: la somme qui leur est attribuée doit donc être la seule dépense de la session, malgré le pluriel ἀναλώματα. Cette somme est la plus élevée qui ait été donnée aux naopes par les ταμίαι, mais on ne peut rien en conclure: voici par ordre chronologique les versements dont le taux a été conservé: Palaïos, 15 talents; Damocharès, 5; Dion, 3; Caphis, 48 tal. 40 mines; Théon, 24. — L'édifice à la construction duquel cette somme devait être employée ne peut être désigné avec certitude: on a le choix, ici comme dans le compte de Damocharès, entre beaucoup d'hypothèses: γυμνασίου, ναοποιίου, συνεδρίου, ou encore τῆς ὀπλοθήκης.

L. 15-37. — Liste des naopes. Pour compléter les noms, j'ai dû admettre en trois endroits, l. 19, 22, 37, une lettre en

(1) L. 7-8. peut-être ἀ[φηρεθήσαν εἰς τὸν λογισμὸν τὸ]ν ἐπὶ τῆς ἡρινῆς π[υλαίας]. Mais il y a bien des raisons pour que ce complément ne soit pas le bon.

(2) Nous ne savons même pas où commençaient et finissaient les lignes: la division adoptée est tout arbitraire.

excès, c'est-à-dire deux lettres occupant la place d'une seule; mais, dans les parties conservées, cette irrégularité est attestée deux fois; A, l. 25, PE dans $\sigma\alpha\tau\tilde{\eta}\rho\epsilon\varsigma$; B, l. 18, AI dans $\text{'}\text{Ο}\rho\acute{\epsilon}\sigma\tau\alpha\iota$. D'autre part, à la fin de la l. 30 ou au début de la l. 31, il manque une lettre, mais les noms sont certains.

L. 20. — Le nom du Thessalien de Gyrtion est conservé par le fragment de liste sur marbre: il n'y reste que la troisième lettre du patronymique Ω , mais elle suffit pour garantir la restitution. — L. 26, le nom du second Athénien est écrit $\Theta\acute{\epsilon}\phi\rho\omega\nu$ dans la liste des naopes sous Charixénos, *BCH*, XX, p. 206, l. 33 et $\Lambda\epsilon\acute{o}\phi\rho\omega\nu$ dans le fragment de liste sur marbre. Dans ce même fragment le patronymique est $\text{Εὐθύφρων}[\omicron\varsigma]$. Le lapicide a commis ici une erreur en passant une des deux syllabes qui se terminent toutes deux par Υ . Il est permis d'identifier le naope avec le fils de l' Εὐθύφρων $\Lambda\alpha\mu\pi\tau\rho\acute{\epsilon}\upsilon\varsigma$ qui a été (*CIA* II, 943) $\delta\iota\alpha\iota\tau\eta\tau\acute{\eta}\varsigma$ précisément dans une année toute voisine de celle qu'occupe l'archontat de Théon,

L. 27-29. — Le patronymique des deux Argiens $\Phi\acute{\iota}\lambda\iota\varsigma$ et $\Phi\acute{\iota}\lambda\lambda\iota\varsigma$ est interverti: cf. le compte de Caphis, l. 22 et 27. Dans les deux lignes suivantes, ΑΡΓΕΩΙ et ΕΧΕΚΡΑΤΕΩΣ . Le graveur ou le rédacteur de la liste n'a pas observé jusqu'au bout la règle qu'il semblait s'être fixée d'écrire les noms en attique: l. 37 $\Sigma\omega\phi\acute{\alpha}\nu\epsilon[\omicron\varsigma]$.

L. 35. — C'est la seule fois qu'apparaît le naope Aristolochos. Vu sa place, il doit être rangé parmi les Doriens du Péloponnèse: c'est peut-être un Mégarien, et le remplaçant de Dieuchidas. En admettant pour lui cet ethnique, voici comment est composée cette liste:

Thessaliens... 10	Athéniens... 2
Perrhèbe 1	Locrien..... 1
Delphiens ... 2	Dor. Pélop. .20
Béotiens 3	Total ... 39

On ne peut insérer en aucune place le nom de l'un des deux naopes Macédoniens que nous connaissons par le compte de Caphis.

J'ai dit plus haut que l'inscription, après la liste des naopes, pouvait être considérée comme finie. En effet, on a déjà vu que les textes de cette série ne se terminaient pas par le calcul de l'encaisse qu'ont accru des recettes ou, comme ici, diminué des dépenses. C'est au début de l'archontat suivant que ce calcul était repris.

3.

Si les textes de cette série avaient été intégralement conservés et que l'on eût toute la suite des opérations financières, si l'on possédait du moins le chiffre exact de l'encaisse à l'ouverture de chaque exercice en automne et que l'on pût établir avec certitude le résultat de l'année à la clôture des comptes au printemps, la succession des archontats se trouverait par là même fixée avec la plus grande rigueur. Cette base solide nous manque, mais, à défaut de chiffres, un autre ordre d'arguments a bien, lui aussi, sa certitude.

M. Homolle a proposé (*BCH*, XXII, p. 612-17) pour les deux archontats de Dion et de Théon un classement chronologique qu'il convient maintenant d'examiner. Sous Théon-printemps, le roi de Macédoine n'est pas représenté à l'Amphictionie : c'est d'une révolte contre Alexandre que témoigne cette abstention. D'autre part, les Delphiens rendent, la même année, la proxénie à un Thébain. Comme il est impossible, pour plusieurs raisons et surtout à cause des homonymies, de descendre jusqu'après la résurrection de Thèbes, 336-5 est la seule où puisse trouver place, avant la destruction de cette ville, une insurrection antimacédonienne. C'est à cette date que l'on doit s'arrêter pour l'archontat de Théon. Tout concorde alors : l'absence des hiéromnémones d'Alexandre, les honneurs accordés à des Thébains, et enfin la mention sous ce même archontat des vases sacrés dont la réfection avait été annoncée sous Damocharès. L'année 336-5 sera donc donnée à Théon, et Dion occupera celle qui suit immédiatement

Les trois arguments que je viens de résumer n'ont pas la même valeur. D'abord, on n'est pas obligé de rapprocher si étroitement de l'archontat de Damocharès tous les textes où il est question des offrandes de Crésus. Un fragment, d'ailleurs difficile à restituer (inv. 1204), contient du moins d'une manière sûre, à quelques lignes de distance, l'indication de δοκιμεία ἀργύρεα et celle du cratère, puis les lettres ΙΟΥΤΟΥ ΧΡΥΣΕΟΥ, que l'on doit compléter [δοκιμεία τοῦ περιαντηρίου τοῦ χρυσοῦ. Or ce fragment est daté de l'archontat de Mégaclês qui, jusqu'ici, a été rapporté avec une très grande vraisemblance aux quinze dernières années du siècle. Sous Théon il ne s'agit, comme on l'a vu, que du seul bassin à lustration, mais on ne peut tirer de là une indication précise sur la date de son archontat.

En second lieu, le fait que des Thébains sont honorés à Delphes semble fournir avec plus d'assurance une limite chronologique, mais il prouve moins en réalité qu'il ne paraît. Ce ne serait certes pas la première fois que l'on verrait des personnages, nés citoyens d'une ville qui fut détruite dans le courant de leur vie, continuer après la catastrophe à faire suivre leur nom de leur seul véritable ethnique dans les actes officiels d'autres cités. Aux exemples que l'on a cités (1), je peux en ajouter pour Olynthe un nouveau. Sur une plaque, encore aujourd'hui encastrée dans la terrasse de l'opisthodomé, et où quelques lettres se déchiffrent à grand peine, j'ai lu distinctement Ὀλωνθίωνι : ce document illisible est à coup sûr postérieur à 346. On pouvait donc, de même, appeler Proménès et ses fils «Thébains» après la ruine de Thèbes. Remarquons de plus qu'on ne leur donne pas les privilèges qu'énumère le décret, on les leur rend : ἀπεδοσαν. Ce n'est pas un simple renouvellement, c'est une mesure de réparation.

(1) Wilhelm, *Eranos Vindob.*, p. 245. Voir l'article auquel M. Wilhelm renvoie : Wilamowitz, *Hermes*, XXII, p. 245 et suiv. Outre les textes du *CIA*, cf. *Flinders Petrie Papyri*, II, 115, l. 15, cité *BCH*, XXI, p. 118. — *CIA* IV, 2, 574b (Θηβαῖος) ne peut entrer en ligne de compte puisque l'écriture indique une date antérieure au milieu du IV^e siècle (Cf. Foucart, *Rev. Ét. Gr.*, 1893).

Que leur ville ait été debout à l'époque où on les leur conféra pour la première fois, on peut l'admettre comme quasi certain. Mais rien ne prouve qu'elle n'eût pas disparu quand on les leur donna de nouveau. On comprendrait fort bien au contraire qu'ils aient été privés de leurs honneurs, ipso facto, au moment où Thèbes fut châtiée (1) et que, quelques années plus tard, des services particuliers leur aient valu de recouvrer ces mêmes honneurs.

Le troisième argument, l'absence des amphictiones macédoniens, est le plus fort. Il prend toute sa valeur quand on ajoute qu'Alexandre ne fut pas, non plus, représenté au collège des naopes pour cette session. On a vu en effet plus haut qu'il est impossible d'insérer soit le nom de Timanoridas, soit celui de Léon dans la liste restituée en partie, mais certaine de la page 475-6. On serait malaisément reçu à prétendre que, pendant l'absence d'Alexandre, la désignation des représentants du roi a pu se faire irrégulièrement et qu'une fois ils ne sont pas arrivés à Delphes pour le moment voulu. Les naopes ne changeaient pas si souvent, ni si brusquement; et, d'un autre côté, la présence à Delphes de représentants macédoniens nous est attestée pour la session précédente de l'amphictionie, sous Théon-automne. Qu'il n'y en ait aucun ni parmi les hiéromnémons ni parmi les naopes pour celle de printemps, c'est une coïncidence étrange. Il faut examiner si ce fait suffit à donner la date de l'archontat. Expliquer en effet l'absence des Macédoniens par la révolte de 335, c'est faire une hypothèse qui, avec l'appui des autres raisons, pouvait paraître probable, mais qui, maintenant, n'est plus que possible.

Elle perd de sa vraisemblance à mesure que l'on étudie de plus près les listes amphictioniques. Celles que nous possédons peuvent être classées en différents groupes que suffit à désigner le nom des deux Thessaliens, présents pendant plu-

(1) C'est de ce moment aussi que doit dater la destruction de la stèle où était inscrite la promantie des Thébains: *BCH*, XXIII, p. 517. L'archonte est certainement Μνα[σίμαχος], connu par les listes de souscriptions.

sieurs sessions de suite à la tête du collège. C'est ainsi qu'après le groupe Cottyphos-Colosimmos, nous avons le groupe Daochos-Thrasydaos, et ensuite le groupe Politas-Nicasippos. La liste que commence le nom de Kyrilos de Phères peut-elle être insérée dans l'intérieur d'un de ces groupes? A première vue, rien ne s'y oppose. Laissons Théon en 336-5: Dion occupe alors l'année suivante; Daochos et Thrasydaos, les Thessaliens dévoués au roi de Macédoine, reviennent à l'amphictionie après avoir été remplacés pendant une session. Ce fait même serait une preuve que l'année de l'insurrection a été justement attribuée à Théon: la révolte vaincue et Thèbes détruite, il serait naturel que l'ancien personnel eût repris ses fonctions.

Mais on ne peut pas ne pas être arrêté tout de suite par les ressemblances que la liste de Théon présente avec celles de Caphis et de Charixénos. Si vraiment la première était une manifestation révolutionnaire, comment ne pas admettre que les deux autres le sont aussi? Pourtant ici, à côté des mêmes Perrhèbes-Dolopes, du même Locrien d'Oposite, etc..., figurent les hiéromnémons d'Alexandre, et le roi de Macédoine est représenté en même temps au collège des naopes. Il serait bien étrange, si vraiment ces amphictions des petits peuples (1) ont pris part à l'insurrection de 335, qu'on les eût renvoyés à Delphes après une interruption de quelques années, et cette fois pour une suite de sessions. Mais voici un fait encore plus frappant. Nous avons, comme il sera prouvé tout à l'heure, une partie de la liste amphictionique sous Théon-automne. Ici aussi figurent les mêmes Perrhèbes Dolopes, le même Locrien d'Oposite, les mêmes Achéens et les

(1) Qu'on ne dise pas que nous attachons beaucoup d'importance, et plus peut-être qu'il n'est permis, à la représentation des *ἑθνη* ou *πόλεις* amphictioniques de second ordre. Cet argument se retournerait contre ceux qui en voudraient user, et d'ailleurs, en droit tout au moins, aucune *πόλις* amphictionique n'occupe un rang inférieur à celui d'une autre. Si les Perrhèbes-Dolopes ont pu, comme les Thessaliens, être représentés régulièrement par les mêmes hiéromnémons plusieurs années de suite, les Athéniens et les Béotiens ont, avec la même régularité, changé leurs amphictions tous les ans.

mêmes Magnètes que sous Théon - printemps; mais ici se trouve de plus au moins un, et plutôt deux (il y a treize lettres vacantes) hiéromnémons qui représentent Alexandre. Que faut-il en conclure? Que le personnel amphictionique de Théon-printemps, en dépit de l'absence des hiéromnémons d'Alexandre, n'est pas devenu un personnel d'insurrection, puisque, six mois avant, quand il siégeait à côté d'un Macédonien, il ne représentait sans doute pas la révolte.

Il est donc impossible d'insérer l'archontat de Théon avant celui de Dion, et la liste de Kyrilos ne doit pas être introduite dans l'intérieur du groupe Daochos-Thrasydaos. Il faut maintenant lui trouver sa vraie place, soit entre ce groupe et le suivant — celui qui est commandé par Politas et Nicasippos —, soit après celui-ci. Mais, pour cela, il est nécessaire de reprendre jusque dans le détail le plus minutieux les listes amphictioniques *datées* du règne d'Alexandre. J'ajouterai aux textes publiés quelques fragments dont la place est sûre, pourvu que l'on veuille bien tenir compte d'un fait désormais prouvé.

J'avais cru nécessaire d'admettre (*BCH*, XX, p. 238-40), avec répugnance et comme une exception unique, qu'un hiéromnémon athénien, Diognètos, avait siégé à l'amphictionie deux ans de suite. Maintenant l'archontat de Palaïos est fixé — on en verra bientôt la preuve — à l'année 339-8, celui d'Aristonymos occupe l'année précédente, et on est sûr que Diognètos n'a représenté Athènes comme amphiction que pendant les deux sessions de celui-ci. Comme l'année athénienne et l'année delphique commençaient et finissaient en même temps, on peut affirmer que le hiéromnémon athénien a été renouvelé tous les ans, et son nom permet de dater avec certitude même des fragments de liste très incomplets.

A la liste de l'archontat de Dion, *BCH*, XXIV, p. 130, j'ai peu de chose à adjoindre. M. Wilhelm veut bien me dire qu'il préférerait écrire le nom du premier Béotien Ὠφελιά-
[δx]. Il ne manquerait alors que deux lettres au nom du second: [Φι]λλίων, [Κα]λλίων, etc...

Dans les listes de Lykinos et de Bathyllos transcrites *BCH*, XXIII, p. 361 et 363, le nom de l'un des deux Achéens, celui de Larisa, est obtenu d'une manière très vraisemblable en combinant les restes des deux fragments: $\Xi\epsilon\nu\omicron\pi\epsilon[\iota]\theta\omicron\upsilon[\varsigma]$. De plus, comme le fragment de Lykinos présente exactement la même disposition qu'un autre, daté de Charixénos-*printemps* et qui va être publié ci-dessous, ce que j'avais avancé (*ibid.* p. 364) me paraît aujourd'hui prouvé: la liste de Lykinos est celle de la session de printemps et les deux archontats inséparables de Lykinos et de Bathyllos se suivent en effet dans cet ordre.

Voici maintenant un fragment nouveau.

Inv. 3803. — Frag. calc. S. Élie, dans le dallage de la voie sacrée tout auprès du compte de l'archontat de Caphis. Juin 1896. Larg. 0^m·43, complet à g. Ép. 0^m·10, incomplète: le revers noyé dans un cailloutis rendu compact par des infiltrations d'eau calcaire. Lettres et interl. 0^m·007—008. Στοιχιδόν.

|| I

ΩΝΘΕΣ ΑΛΩΝΠΟΛΙΙΑΦΑΡΣΑΛΙ ΑΡΧΕΡΟΛΙΟΞ vide ΔΕΛΦΩΝΠΡ ΕΟΣΙΩΝΩΝΑΡΗΜΑΝΤΟΥΑΘΗΝΑΙΟΥΜ ΡΩΝΑΡΙΣΤΟΛΑΟΥΠΕΡΡΑΙΒΟΥΒΟΙΩΙ ΛΟΚΡΩΝΠΟΛΥΚΛΕΟΣΟΡΟΝΤΙΟΥΜΝΑΣΙ ΡΙ ΙΟΥΕΡΙΣΘΕΝΟΥΣΜΕΛΙΤΑΙΕΟΣΜ ΟΣΑΙΝΙΑ ΠΥΓ -Υ ΡΟΦ	
---	--

La l. 1 nous donne le nombre des lettres qui manquent: [ιερομνημονούν|τ]ων Θεσ[σ]αλῶν Πολι[τ]α Φαρσαλί[ου, Νικασίππου Πελενναίος, παρ' Ἀλεξάνδρου]. Même en sachant que chaque ligne avait une soixantaine de lettres environ, nous ne pouvons arriver à une restitution certaine. Le nom de l'Athénien Apémantos atteste du moins que nous avons ici l'une des deux listes de l'archontat de Caphis. D'autre part, la fin du nom du second Dorien ...τος, les premières lettres du nom d'un Delphien Πρ..., Πρ[αξέα] ou plutôt Πρ[αξιμένεος], l'ini-

tiale de celui de l'Eubéen M..., les premières lettres de celui du Locrien Hespérien Μνασι..., permettent d'affirmer que ce n'est pas la liste du printemps, mais celle de l'automne. Il est nécessaire de présenter quelques remarques complémentaires. Les hiéromnésmons delphiens assistaient aux deux sessions du même archontat. Or ici le premier n'est certainement ni Deinomachos ni Pleiston, les deux Delphiens de Caphis-printemps. Il faut donc admettre que Πρ... était mort ou malade au moment de la session: c'est plutôt Praximénès que Praxias, qui reparaitra sous Ménaichmos. De plus, à la l. 4 [Δολό]πων Ἀριστολάου Περραιβοῦ n'est pas une erreur ou une négligence du graveur: cf. la liste de Théon-printemps. On ne peut pas en conclure que les Perrhèbes et les Dolopes n'étaient représentés, sous Caphis-automne, que par un seul hiéromnésmon, un Perrhèbe. A la fin de la l. 3, même en supposant le nom et l'ethnique de l'Eubéen assez longs, il reste une place suffisante pour écrire Περραιβῶν ..., Δολό- (1). Notons encore la présence d'Épisthénès, Achéen de Mélita, l'autre Achéen est de Larisa. La dernière ligne peut se restituer ainsi: [Ὁμολιέ]ος· Αἰνιάν[ω]ν Κέ[λωνος] Κ[ο]ροφ[αίου].

J'insère ici les deux morceaux suivants d'une plaque de comptes.

Deux fragments de calc. gris, se raccordant exactement l'un au dessus de l'autre: 1648 (en haut), juin 1894, à l'O. de la maison des membres de l'École française (291 plan Convert), trois petits morceaux contenant les débris des 3 premières lignes; 2149 (en bas), février 1895, près de la porte C du téménos à l'E.—Ép. 0^m.46 assez irrégulière, dos non aplani. Haut. totale 0^m.43. Larg. la plus grande 0^m.16.—Joint à g.; en arrière du joint assez large, tranche piquetée. Lettres 0^m.007—0^m.008, nettes, mais gravées sans beaucoup de soin, surtout à la fin. Interl. 0^m.006—0^m.008; στοιχηδόν; l. 22 et 23, deux lettres occupent la place d'une seule.

(1) Ce serait faire une hypothèse trop téméraire que de restituer, ici encore, Φαίχου, et de croire que les Perrhèbes ont été représentés par un Dolope, comme les Dolopes par un Perrhèbe.

E
T O T C
M N A I

Κ Α Ι Α Τ Τ Ι
5 Ε Ι Κ Ο Σ Ι Γ

Κ Α Ι Π Α Α Α
Τ Ε Ξ Ξ Α Ρ Ε

Ε Α Ρ Ι Ν Η Ξ
Π Ρ Υ Τ Α Ν Γ
10 Κ Ε Ν
N T // K P L O
Ω Ν Δ Ε Θ Ε Ξ Ξ Α Λ Λ
Π Ο Υ Ρ Ε Λ Ι Ν Ν Α
Α Γ Ι Π Ρ Ο Υ Δ Ε Λ
15 Δ Ω Ρ Γ Ν Ε Υ Θ
Λ Υ Α Τ
Π Ε Ρ Ρ Η Ι Β Ω Ν
Γ Ε Ο Ξ Β Ο Ι Ω
Ο Π Ο Υ Ν Τ
20 Ε Υ Ξ Ε Ν Ο
Μ Α Γ Ν Η
Α Ι Ν Ι Α Ν
Λ Α Μ Ι Ε Ο
vide

C'est la fin du compte des ταμίαι sous l'archontat de Charixénos. On peut lire :

.....
Το[ύ]το[υ ἀμφικτυονικοῦ τάλαντα ,]
μναῖ [, στατῆρες...]
κ[α]ὶ ἀττι[κοῦ τάλαντα , μναῖ]

- 5 εἴκοσι πέντε, δραχμαὶ ...]
καὶ παλαιότατα, μναῖ]
τέσσαρες, στατήρες....]
Ἑαρινῆς [πυλαίας ἐπὶ Χαριζένου ἄρχοντος,]
πρυτανεῦσιν,]
- 10 K[λ]έ[ω]ν[ος, ., .,]
[Ἀ]ν[ξ]ί[κ]ρο[ς], ... ἱερομνημονούντων]
[τ]ῶνδε· Θεσσαλῶν Πολίτα Φαρσαλίου, Νικασίπ-]
που Πελινναίος· παρ' Ἀλεξάνδρου Ἀρχεπόλιος,]
Ἀγίππου· Δελφῶν Ἀλεξάρχου, Καλλιζένου·]
- 15 Δωρ[ι]έ[ω]ν Εὐθ[ρείσου, Ἀριστομήδους· Ἰώνων]
Λυσιστράτου Ἀθηναίου, Θεο...ου Χαλκιδέος·]
Περραιβῶν [-Δολόπων Ἀριστολάου, Ἑλλανοκρά-]
τος· Βοιωτῶν Ὑλίου, Καλλία· Λοκρῶν Πολυκλέος]
Ὀπουντίου, Τιμοκράτους Ἐσπερίου· Ἀχαιῶν]
20 Εὐξένο[υ Λαρισαίου, Μεγαλλία Μελιταίως·]
Μαγνήτων Σιμμία Ὀμολίου, Φειδῶλα Κοροφαίου·]
Αἰνιάν[ων Εὐπολέμου, Εὐρύα· Μαλιέων Νικάτα]
Λαμείο[ς, Λυκόφρονος Ἡρακλειώτου].

Je n'ai fait le rapprochement de ces deux fragments qu'en novembre 1899. C'est alors seulement que la liste amphictionique, datée dès l'abord par le nom de l'Athénien et attribuée sûrement à l'archontat de Charixénos, a pu être rapportée avec la même certitude à la session de printemps de cet archontat (1). C'est donc la liste déjà publiée *BCH*, XX, p. 206-207, qui était répétée ici, et ce qui reste de la l. 14 prouve péremptoirement que, dans le compte du conseil et des naopes, il y avait bien à cette place une erreur du lapicide : Alexandre a été représenté par deux hiéromnémones, et les Delphiens par deux autres. Ce texte ainsi complété apprend peu de nouveau : nous savons les noms de deux prytanes,

(1) Si j'avais songé plus tôt à ajuster les deux morceaux de cette inscription, je n'aurais pas cherché d'autre argument pour réfuter la théorie de M. Keil (*Hermes*, 1897, p. 399) que M. Dittenberger a reprise dans la seconde édition de sa *Sylloge*.

et il est assez étrange — pour le noter en passant — que les huit membres de la commission financière n'aient pas été énumérés dans le compte du conseil et des naopes. D'autre part, la fin du nom du Lacédémonien manque : j'ai donc gardé mon ancienne lecture qui m'a paru, à la vérification (1899), s'accorder mieux avec les misérables restes des lettres que la correction ingénieuse de M. Baunack : Εὐθρέπτου. Du moins la composition régulière de la liste amphictionique est maintenant confirmée, et aussi la place attribuée ci-dessus au fragment de Lykinos.

Reste à justifier maintenant l'insertion du fragment 1172 dans la colonne gauche de la plaque de Théon et les compléments que j'ai proposés. Je n'ai pas vérifié moi-même le rapprochement des morceaux, et M. Homolle a bien voulu me dire qu'ils ne s'ajustaient pas. Mais ce petit fragment est brisé en éclat, aminci sur les bords : il serait étonnant, dans ces conditions, que l'on pût faire coïncider les cassures. D'autre part, ce n'est nullement nécessaire, puisque la restitution exige l. 11 un intervalle vide de six lettres entre les deux morceaux. Le fait que la vérification matérielle est impossible n'est donc pas du tout un argument pour repousser cette insertion du fragment 1172, si d'ailleurs les raisons positives de l'admettre sont valables.

Le nom de l'un des Delphiens, conservé presque tout entier [Κλ]εοβούλου, et celui de l'Athénien, qui se restitue à coup sûr [Εὐθ]υκλέος, garantissent que la liste amphictionique appartient bien à l'archontat de Théon. D'autre part, le nom du Péloponnésien Δαμο.... prouve que c'est non pas celle du printemps, mais celle de l'automne.

Aux l. 2 et 3 après ΕΟΒΟΥΛΟΥ et après ΔΑΜΟ, il apparaît qu'il n'y a rien eu d'écrit sur la pierre : de même l. 5 après ΔΟΛΟΓΩΝ. Nous pouvons donc savoir le nombre des lettres manquant à gauche. En effet, connaissant par les deux listes d'Aristonymos ce fait que le Dorien de la Métropole siège à l'amphictionie pendant les deux sessions d'un archontat delphique, nous écrirons

[Δελφῶν Κλ]εοβούλου,
[Νίκωνος· Δωριέων Τηλεμάχου Κυτ]ινιεύς, Δαμο-

restitution immédiatement confirmée par celle de la l. 6 :

[Περραιβ]ῶν-Δολόπων
[Ἀριστολάου Φαλανναίου, Ἑλλαν]νοκράτης
[Κτιμεναίου· Βοιωτῶν etc....]

Les deux lettres ΙΟ n'occupent l. 4 que la place d'une seule, l'Υ final d'Ἀθηναίο[υ] était à l'alignement de la fin des deux lignes précédentes. La l. 5 était plus courte et probablement aussi les trois suivantes. Jusqu'ici la longueur maxima de chaque ligne est donc de 36 lettres.

Passons maintenant aux dernières lettres de ce fragment. ΙΕΟ l. 10 ne peut être que le reste d'un ethnique, celui d'un Achéen, donc [Μελιτα]ιέο[ς]. Rapprochons cette fin de liste de celles que nous connaissons déjà, nous pouvons y insérer les noms suivants et ce n'est sans doute pas un hasard si ces noms s'adaptent exactement aux quelques lettres conservées ;

Ἀχαιῶν [Εὐξένου] 36 lettres
[Λαρισαίου, Μεγαλλία Μελιτα]ιέο[ς· Μαγνητῶν] 36 lettres
[Φειδολάου Κοροφαίου, Παναρί]σ[του Ὀμολιέος] 36 lettres

Mais, sur le plus grand fragment (3193) de la plaque de Théon, nous avons précisément les dernières lettres de cet ethnique ΛΙΕΟΣ. Le nom que l'on voit au-dessous ΙΚΑΤΑ, [Ν]ικάτα, permet alors de compléter :

[Αἰνιάνων Εὐπολέμου, Εὐρύα· Μαλιέων Ν]ικάτα

ce qui donne une ligne de 35 lettres. Je crois le rapprochement justifié.

Voici un petit fait qui le démontre de la manière la plus

formelle: à la hauteur de [Κλ]εβοόλου, l. 2, à droite après le vide qui marque la fin de la ligne, j'ai noté un reste à peine visible, le haut d'une lettre triangulaire Λ, c'est-à-dire Α, Λ ou Δ. Rappelons nous que les deux colonnes ont, dans leur partie supérieure, même hauteur de lettres et d'interlignes. En remontant à partir de la l. 11 où les deux fragments se continuent l'un par l'autre et en tenant compte d'un blanc d'une ligne dans la seconde colonne, la ligne 2 de la première vient exactement en face de la l. 2 de la seconde, et ce reste de lettre est le commencement du mot δ[αρ]εικοί.

Ce que la liste ainsi reconstituée nous apprend de plus important, c'est que, sous Théon-automne, Alexandre fut représenté par un et plutôt par deux hiéromnémons. Les lettres ΑΡΑΛ indiquent la restitution [π]αρ' Ἀλ[ε]ξανδρου; puis, entre le nom du roi et Δελφῶν, treize lettres restent vides et c'est beaucoup pour un seul nom. Il n'est possible de faire aucune hypothèse.

Il faut maintenant présenter, dans un tableau d'ensemble, les résultats obtenus et la suite de toutes ces listes, complètes ou mutilées. Je propose de les ranger dans l'ordre suivant, de Dion à Théon: j'ai mis entre crochets toutes les restitutions certaines, écarté tout complément qui n'eût été que possible et remplacé par des guillemets le nom des hiéromnémons *absents*, par un trait celui des hiéromnémons qui ont siégé, mais que je ne connais pas sûrement.

(Voir le tableau pages 496 et 497).

Il semble inutile de reprendre tous les noms l'un après l'autre: la succession des archontats ainsi présentée se démontre elle-même. On passe d'une liste qui contient encore le nom du Dolope Phaicos, déjà hiéromnémon sous Cléon, à celles où Aristolas et Hellanocratès représentent les Perrhèbes Dolopes. Il est naturel de même qu'au groupe Épisthénès-Xénopeithès (Achéens) succède le groupe Épisthénès-Euxénos et que celui-ci soit suivi du groupe Euxénos-Mégallias. L'exemple des Magnètes est encore plus probant: d'abord la

mention d'un Κοροραῖος, parmi les Ænienes sous Caphis et parmi les Magnètes sous Charixénos et Théon semble devoir interdire l'insertion du premier de ces archontes entre les deux autres; mais surtout Pausanias, puis Pausanias-Simmias, puis Simmias-Pheidolas, enfin Pheidolas-Panaristos forment comme une chaîne: les mailles ont pu en être plus ou moins longues, selon que tel groupe restait plus ou moins longtemps à l'amphictionie, mais l'ordre même des anneaux ne peut être interverti.

L'archontat de Théon doit donc être placé après celui de Charixénos et celui-ci après l'archontat de Caphis.

Ce classement ne peut pas être accepté sans discussion. S'il est rigoureusement nécessaire d'après les listes amphictioniques, d'autres listes paraissent en indiquer un tout autre, celles des naopes. Un fait surprend d'abord, c'est que sous Charixénos ils soient bien moins nombreux (29) que sous Théon (39) ou sous Caphis (45). Rapprochons-en cet autre fait que, dans le compte du conseil et des naopes, le collège international n'apparaît plus après la séance de l'archontat de Charixénos. Il deviendra presque probable que les naopes se sont réunis à ce moment-là pour la dernière fois, que, pendant les quelques années qui ont précédé leur dispersion, ils sont venus à Delphes en nombre de moins en moins grand, qu'il faut suivre cette indication dans l'ordre des archontats et que Charixénos doit être le dernier du groupe.

Cette conclusion serait tout à fait erronée. Le collège international a survécu longtemps à la séance de l'archontat de Charixénos. S'il n'apparaît plus dans le compte du conseil et des naopes, c'est que le nom des deux Delphiens suffisait sans doute depuis la reprise de cette série d'opérations, à représenter celui de tous leurs collègues, comme auparavant le nom des deux Thessaliens dans le résumé des listes amphictioniques. C'est surtout admissible à un moment où il ne s'agit plus que de versements réguliers et presque toujours identiques. Mais qu'il ait continué à exister, c'est ce qu'attestent les fragments de listes que j'ai déjà plusieurs fois men-

	DION	LYKINOS	BATHYLLOS
	<i>Printemps</i>	<i>printemps</i>	<i>aut.</i>
Thessaliens	{ Daochos	Politas	Politas
	{ Thrasydaos	[Nicasippos]	Nicasippos
d'Alexandre	{ Euthycratès	[Euthy]cratès	[Hagippos]
	{ Philoxénos	Archépolis	Archépolis
Delphiens.....	{ Chairolas	—	—
	{ Philoxénos	—	...ytos
Doriens.....	{ Nicaïos	Lysimachos	—
	{ Phantos	—	—
Ioniens	{ Archidémos	—	—
	{ Phi[listidès]	...ophilos Hist.	...ophilos
Perrhèbes-Dolopes....	{ Phaicos	—	Phaicos
	{ ... on	—	—
Béotiens.....	{ Ophélia[das]	Chairéas	Chairéas
	{ [Phi]llion	Orsiehidas	—
Locriens.....	{ Nicasidamos	—	Ameinias
	{ —	—	—
Achéens	{ —	Épisthénès	—
	{ —	Xéno[peithès]	[Xéno]peithès
Magnètes	{ —	—	Pausanias
	{ —	—	—
Ænians.....	{ —	Tel.....	—
	{ —	—	—
Maliens.....	{ —	...nicos	—
	{ Ar...Héracl.	Archippos Lam,	—

CAPHIS		CHARIXÉ- NOS	THÉON	
<i>aut.</i>	<i>printemps</i>	<i>printemps</i>	<i>aut.</i>	<i>printemps</i>
Politas	Politas	Politas	—	Kyrsilos
Nicasippos	Nicasippos	Nicasippos	—	»
»	»	Hagippos	—	»
Archépolis	Archépolis	Archépolis	—	»
Pr[aximénès] [Deinomachos ou Pleiston]	Deinomachos Pleiston	Alexarchos Callixenos	Cleoboulos [Nicon]	Cleoboulos Nicon
—	Cléonymos	Euthreisos	Télémachos	Télémachos
—	...ytos Pél.	Aristomedes	Damo...	Ménémachos
Apémantos	Apémantos	Lysistratos	Euthyclès	Euthyclès
M....	Timocratès	The...Chalc.	—	Ménalcas
Aristolas	Aristolas	Aristolas	[Aristolas]	Aristolas
—	Hellanoeratès	Hellanoeratès	Hellanoeratès	Hellanoeratès
—	[Phi]llis	Hylimos	— Léob.	Moirichos
—	Phérès	Callias	—	Hipposthénès
Polyclès Op.	Polyclès	Polyclès	Polyclès	Polyclès
Mnasi....	Eudocos	Timocratès	—	Nicarchos
Épisthénès	Épisthénès	Mégallias	[Mégallias]	Mégallias
—	Euxénos	Euxénos	[Euxénos]	Euxénos
—	Pausanias	Pheidolas	[Pheidolas]	Pheidolas
—	Simmias	Simmias	[Panaristos]	Panaristos
Kélon	Kélon	Eupolémos	[Eupolémos]	Eupolémos
—	Nicanor	Euryas	[Euryas]	Euryas
—	Lycophron	Lycophron	[Lycophron]	Lycophron
—	Archippos	Nicatas	Nicatas	Nicatas

tionnés. Je crois, d'après l'écriture et certains noms, que ces listes nous font descendre jusque dans le III^e siècle; en tout cas, on y trouve les fils de quelques personnages qui ont rempli des fonctions précisément dans les années dont nous nous occupons en ce moment. Pour en prendre trois exemples dans le même fragment, le Delphien $\Xiένων Βούλωνος$, fils d'un bouleute de Cléoboulos; $\Piύρχχρος$ d'Oponthe, fils de l'Ameinias qui fut amphiction sous Bathyllos, Ἀντίων d'Argos, fils de ce Polycratès que l'on a vu comme naope de Damocharès à Théon.

Il serait inutile, pour repousser l'argument tiré du petit nombre des naopes présents sous Charixénos, de faire remarquer l'origine diverse des documents qui nous ont conservé les trois listes. Deux sont des comptes de $\tauαρχίαι$, l'autre est le compte des naopes et du conseil. Quand les naopes rouvrent cet ancien compte, dans la séance de Charixénos - printemps où les $\tauαρχίαι$, eux non plus, ne sont pas nommés, ils ont pris part depuis Palaïos et même depuis Aristonymos à des séries d'opérations financières bien plus importantes. Je ne peux pourtant pas penser que si nous avions conservé intacte la plaque du compte des $\tauαρχίαι$ sous Charixénos, les naopes y figureraient en nombre plus grand que dans la liste transcrite *BCH.* XX, p. 206. Il me paraît certain que 29 seulement ont siégé tant à la réouverture de leur compte avec le conseil qu'à la continuation de leur compte avec les $\tauαρχίαι$. Mais, d'une manière générale, on ne peut pas tier de conclusion bien précise du nombre variable des naopes en session. Ils ne sont que 19 sous Palaïos: on ne voudra sans doute pas voir dans ce petit nombre une protestation contre les nouvelles mesures financières. S'il y a de bonnes raisons pour intercaler chronologiquement une liste de naopes courte entre deux autres plus longues, une telle irrégularité, quelque difficile qu'elle soit à expliquer, ne peut pas permettre d'écarter le classement obligé.

Enfin quelques noms, dans ces listes mêmes qui semblaient infirmer le résultat acquis, le garantissent au contraire. Je

ne veux faire ici aucune hypothèse, quelque vraisemblable qu'elle pût être. Je considère, par exemple, comme certain que le groupe de lettres $\Sigma \text{K} \text{O} \text{P} \cdot \text{v} \text{O}$, *BCH*, XX, pl. V, à la fin de la l. 33, doit être écarté davantage de ce qui précède et qu'il faut lire sous Charixénos comme sous Caphis et sous Théon $\text{K}[\alpha\lambda\lambda\iota\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\eta\varsigma] \text{K}\phi\rho[\iota\nu\theta\iota\varsigma]$. De même à la ligne suivante, ce n'est pas $\text{N}[\epsilon\theta\acute{\iota}\omega\nu] \text{A}\varsigma\gamma\epsilon\iota\varsigma$ qu'on doit lire: le vrai nom de ce naope, déjà sous Damoxénos, est $\text{N}\acute{o}\iota\omega\nu$. La similitude de son nom et de celui de son fils a produit une confusion, et c'est par suite d'une erreur évidente que le naope argien, $\text{N}\acute{o}\iota\omega\varsigma$ $\text{N}\acute{o}\iota\omega\nu\varsigma$ sous Caphis, s'appelle $\text{N}\acute{o}\iota\omega\nu$ sous Charixénos. Mais ces deux corrections n'ont pour résultat que de rapprocher les trois archontats. La présence du Thessalien Amyndros et du Péloponnésien Aristolochos, qui apparaissent pour la première fois sous Théon, si elle ne prouve pas que cet archontat soit le dernier, incline du moins à le faire admettre. Rappelons enfin que l'Athénien Léophron (ou Théophron) n'est pas venu à Delphes sous Caphis, mais qu'il siège sous Charixénos et sous Théon: à lui seul, son nom est un argument qui complète l'autre et qui autorise formellement à classer les trois archontats dans cet ordre.

Le classement relatif est donc certain. Mais il est permis de préciser davantage. Nous savons déjà que Dion peut rester fixé à la date qui lui avait d'abord été attribuée, 336-5, et que tout justifie. Peut-on assigner aussi sûrement à chacun des trois archontats en question une année déterminée?

Grâce à la mention du dix-huitième versement des Phocidiens, Caphis occupe l'année 331-0. Rien ne s'oppose à ce que Charixénos le suive immédiatement (*BCH*, XXIII, p. 369). Cependant, s'il est vraisemblable que la reprise du compte des naopes et du conseil ait été décidée au moment d'une célébration des Pythia, il faut remarquer que l'on a attendu six mois pour le reprendre en réalité, le vérifier et présenter aux hiéromnémons les comptes en balance. Il est à regretter que rien ne nous soit parvenu de la liste amphictionique de l'automne. La liaison de cet archontat avec celui de Caphis, liai-

son que les raisonnements ci-dessus rendent à peu près certaine, en eût été, je pense, absolument démontrée.

Au contraire, deux indices suffisent à prouver que l'archontat de Théon n'a pas suivi immédiatement celui de Charixénos. C'est, dans la liste de Théon-automne, le nom du Péloponnésien $\Delta\alpha\mu\omicron\ldots$ et l'ethnique du premier Béotien $\{\Lambda\}\epsilon\text{-}\zeta\alpha\delta\epsilon\iota\epsilon\omicron\varsigma$. Sous Charixénos-printemps, les deux Dorien sont du Péloponnèse, le nom d'aucun des deux ne commence par $\Delta\alpha\mu\omicron$. De plus, aucun des deux Béotiens n'est de Lébadée. Il y a donc au moins un an d'intervalle entre Charixénos et Théon.

Je ne crois pas qu'il y ait davantage : la similitude partielle des listes amphictioniques exige, on l'a vu, que les trois archontats soient aussi rapprochés que possible. Mais cette raison ne serait pas suffisante. A un ou deux ans près, on pourrait hésiter, si un nouvel élément chronologique ne devait être rapidement examiné : c'est la série d'Éribas à Maimalos.

Dans cette suite d'archontats, où l'on accordera sans aucune peine que tout au moins les quatre premiers (Éribas-Eucritos) ne peuvent pas être séparés, nous avons, je crois, un point fixe : c'est l'archontat de Pleiston. Il a déjà été plusieurs fois question de ces fragments qui nous ont conservé quelques morceaux des listes de naopes. On n'y trouve que quatre noms d'archontes ; Pleiston, Athambos, Héracléidas, Archiadas. Comme le second et le quatrième ne nous étaient pas connus pour une période antérieure, j'avais cru pouvoir attribuer les fragments où étaient leurs noms à la seconde moitié du III^e siècle. Héracléidas nous faisait remonter sans doute au premier quart du même siècle : il était assez tentant de conclure que l'archontat de Pleiston était d'une période voisine, et comme M. Pomtow avait précisément assigné à Pleiston II l'année 246-5, une année de Pythia, c'est à cette même année que j'avais rapporté la mention que contient une liste de naopes : $\epsilon\pi\iota\ \text{Πλει}\sigma\tau\omega\nu\omicron\varsigma,\ \text{Ηυθι}\omicron\iota\varsigma$.

Sans parler de l'écriture, une étude plus attentive m'a con-

vaincu que ces mots ne peuvent désigner que l'archonte du IV^e siècle. La disposition même des listes successives sur un fragment assez bien conservé me permet d'affirmer que ces trois archontats d'Athambos, d'Héracléidas et d'Archiadidas se sont suivis, peut-être avec des intervalles, dans l'ordre où je viens de les transcrire. C'en est déjà assez pour reconnaître que l'on n'est pas autorisé à descendre jusqu'aux années 236-233, où Archiadidas a précédé Athambos (1). De plus, la présence, sous ces mêmes archontes, des fils de personnages que l'on a vus en fonctions dans les années 336-327 oblige à remonter le plus haut possible, vers le premier quart tout au moins du III^e siècle et peut-être même les quinze dernières années du IV^e. Donc, à moins de supposer dans cette période un Πλειστον II dont l'existence n'est pas attestée d'ailleurs, il faut admettre que c'est bien sous le Pleiston déjà connu, et aux Pythia de 326 ou de 322, qu'un nom a été ajouté à la liste des naopes.

On n'a le choix qu'entre ces deux années pour l'archontat de Pleiston : 330-29 est déjà occupée par Charixénos et il est impossible de descendre jusqu'en 318. Disons même tout de suite que la date la moins basse paraît la plus vraisemblable. Dans les dernières années de la série Éribas-Maimalos, nous trouvons en fonctions des personnages que l'on connaît depuis Dion : Étymondas par exemple ; Damocharès, bouleute sous Ménaichmos, était archonte en 338. De plus, c'est sous Charixénos qu'a été décidée la reprise de l'ancien compte du Conseil et des naopes : il semble bien que l'on n'a pas dû attendre plus d'une pythiade pour le reprendre en effet.

Acceptons pourtant un instant que Pleiston doive être placé en 322-1. On se trouverait alors tout naturellement amené à donner, comme M. Homolle, les deux années 327-6 et 326-5 à Étymondas et à Thébagoras, l'archonte du péan (Théoxénia) et celui de la consécration du temple (Pythia) qui ne

(1) Cf. en dernier lieu l'article *Delphoi* dans Pauly-Wissowa. M. Pomtow a bien voulu me communiquer les épreuves de la partie chronologique avec une libéralité dont je suis heureux de le remercier ici.

peuvent guère être séparés. Même dans ce cas, Théon ne quitterait pas la place où il a été mis, 328-7, parceque s'il descendait au dessous de Thébagoras, ce seraient six ans qui le sépareraient de Caphis. et les listes amphictioniques interdisent d'admettre un intervalle si considérable.

Mais il est temps de revenir à cet espace laissé en partie vide entre Dion et Caphis. Sur quatre archontes, nous en connaissons deux successifs: Lykinos et Bathyllos. Ils peuvent flotter de 335-4 à 333-2 et de 334-3 à 332-1. Rien ne s'oppose à ce que des quatre années, Lykinos et Bathyllos occupent les deux dernières: Bathyllos peut précéder immédiatement Caphis. Restent alors une année de Théoxénia et une année de Pythia, qui me paraissent devoir être attribuées précisément à Étymondas et à Thébagoras. On ne peut en effet songer à retarder davantage, sinon l'achèvement définitif, du moins la consécration solennelle du temple. M. Pomtow l'avait bien vu, quand il dressa son tableau chronologique pour l'article *Delphoi* (Pauly-Wissowa). Rien ne nous empêche plus désormais de fixer, comme nous y inclinions pour les raisons énoncées ci-dessus, Pleiston en 326-5; Éribas occupera par conséquent l'année précédente, et Théon restera donc à cette date de 328-7 où les listes amphictioniques et aussi peut-être une curieuse coïncidence nous invitaient à le placer.

Plutarque raconte en effet (*Alex.* 55) qu'Alexandre, dans la première partie de l'année 327, écrivit à Antipater(?) une lettre où il disait: τὸν δὲ σοφιστὴν ἐγὼ κολάσω, καὶ τοὺς ἐκπέμψαντας αὐτόν, καὶ τοὺς ὑποδεχομένους ταῖς πόλεσι τοὺς ἐμοὶ ἐπιβουλεύοντας. De Callisthène et d'Aristote qui sont nettement désignés par les premiers mots, la pensée du roi s'est étendue à tous ceux qui en Grèce pouvaient comploter contre lui. Le décret des Delphiens que nous avons précisément daté de 328-7 est en l'honneur d'une grande famille thébaine, il est gravé avec soin, en belles lettres de 0^m.01 à 0^m.015, comme un acte d'importance. Il est possible que l'on ait là un cas particulier, parmi plusieurs autres que l'on a rapportés à Alexandre, d'une ville faisant accueil à des personnages mal dis-

posés pour lui. Je sais tout ce que cette hypothèse a de conjectural. Et même si l'on admettait que Delphes est une de ces *πόλεις* auxquelles le roi voulait témoigner son ressentiment, il ne faudrait peut-être pas aller jusqu'à en conclure que l'absence des amphictions et des naopes macédoniens sous Théon-printemps est une conséquence et une preuve de sa colère.

Cette absence, il faut se borner à la constater, sans en trouver l'explication. Sous Caphis, un seul hiéromnémon représente le roi : mais Ἀγίππος était déjà venu à Delphes, on y connaissait son nom (1), puisqu'à l'automne sept lettres restées vides en réservent la place et ce nom eût été écrit, si le personnage n'avait pas été absent : de même au printemps. Deux Macédoniens au contraire siègent parmi les naopes. — Sous Charixénos, les hiéromnémons sont deux, mais il n'y a qu'un naope. — Enfin, sous Théon - automne, il y a presque sûrement deux représentants du roi à l'amphictionie, et sous Théon-printemps il n'y en a aucun ni parmi les hiéromnémons, ni parmi les naopes. Il ne semble pas qu'on puisse tirer de là une indication très précise sur la politique que le régent a suivie à l'égard des choses de Delphes : il est pourtant utile de noter que la seule occasion depuis Lykinos où deux Macédoniens siègent au conseil amphictionique, c'est à la séance de printemps sous Charixénos, où la reprise de l'ancien compte des naopes, clos depuis dix ans, fut décidée.

Voici la liste des archontes de Delphes pour cette période :

336-	5	Dion
335-	4	Étymondas
334-	3	Thébagoras
333-	2	Lykinos
332-	1	Bathyllos
331-	0	Caphis
330-	29	Charixénos

(1) C'est ce qui autorise la restitution de son nom sous Bathyllos-automne dans le tableau ci-dessus.

329- 8 —

328- 7 Théon

327- 6 Éribas

326- 5 Pleiston

325- 4 Euarchidas

324- 3 Eucritos



319- 8 Maimalos.

De Damoxénos à Maimalos, il n'y a donc plus que deux années vides; 337-6 et 329-8. L'une doit sans doute être donnée à Ornichidas, et pour l'autre on peut hésiter entre Cléodamos et Phainis.

Ce classement, entre autres conséquences, permet d'affirmer que la nombre des prytanes a été régulièrement de huit. C'est par un cas fortuit et inexplicable que sous Caphis-prin-temps ils ne sont que six. Les années suivantes, de Charixénos à Euarchidas, ils se trouvent de nouveau au complet, comme on les a vus de Cléon à Bathyllos.

4.

J'ajoute aux textes précédents quelques fragments d'inscriptions qui ne sont pas rigoureusement datés, mais que les résultats obtenus permettent de fixer approximativement.

Inv. 1645. — Fragm. calc. gris, brisé partout. Juin 1894 : à l'emplacement du musée projeté, à l'O. de la maison 291 (plan Convert). H. 0^m.23; larg. 0^m.17; ép. 0^m.07. Lettres 0^m.006-7; interl. 0^m.008.

Α Ξ Ι
Α Χ Ι Ω Ν Δ
Ρ Ι Ξ Α Ι Ο Υ vide
Α Ι Γ Ι Λ Ο Υ Ο Λ Ι
5 vide Μ Α Λ Ι Ε Ω Ν Δ Α Ι
Ο Ξ

Η Ι Π Ο Λ Ε Ι Τ Ω
 Τ Ο Ν Τ Ρ Ι Α Κ Ο
 Ψ Ε Ξ Δ Ε Κ Α Ε Γ

10

Ε Ξ Η Κ Ο Ι
 Ψ Ε Ξ Ξ Α Ρ

— Α

Les lignes 7, 8 et 10 nous indiquent avec une très grande vraisemblance le nombre des lettres manquant à gauche.

Il paraît que la ligne devait compter au plus quarante lettres, d'après la formule :

[Ἐλείπετο τοῖς ταμίαις παρὰ τῇ πόλει τῶν Δελφῶν,
 ἡρινῆς πυλαίας, τάλαντα ἑκατὸν τριάκο[ντα. . . .],
 [μναῖ , στατῆρες δέκα ἐπ[τά.]]

La restitution de la l. 10 est aussi certaine :

[Τούτων ἀμφικτυονικοῦ τάλαντα] ἐξήκον[τα, . . .], et cette ligne commence à l'alignement du paragraphe précédent.

Il est impossible de compléter la liste amphictionique. Je crois cependant que nous connaissons deux des personnages qui y ont figuré. L. 1, les restes ΑΞΙ représentent un nom de Locrien. On pourrait penser à Μνασι.... hiéromnémon des Locriens Hespériens sous Caphis-automne, mais on ne tiendrait alors pas compte de ce fait que l'amphiction d'Oponte est toujours, dans les listes que l'on connaît, nommé le premier des deux Locriens.

Il faut donc lire :

[Λοκρῶν Νικ]ασι[δάμου Ὀπ (1) -]
 [ουντίου, — Ἀμφισσέος].

(1) Les lignes peuvent avoir été de longueur très inégale. Si l'on coupe après Νικασιδάμου, le nom de l'Amphisséen a cinq lettres; si après Ὀπουν—, dix. On peut aussi restituer Ἐσπερίου : le nom du second Locrien aura alors une lettre de plus.

Je reconnais dans le premier Achéen le Δημ..... dont la liste de Damocharès (col. II, l. 3) nous a transmis le nom incomplet. Cet Achéen est sûrement de Mélita. La l. 3 pourrait s'écrire sans doute :

[Μελιταιέρος, Ξενοπείθερος Λα]ρισαίου.

L'ethnique du second Magnète est 'Ολιζωνίου], d'Olizon, au S. de la presqu'île. Il est probable que le mot Μαγνήτων était coupé de la l. 3 à la l. 4 : autrement le nom du premier de leurs représentants, accompagné de Μεθωναίου, 'Ομολιέος etc..., eût été bien long.

Il serait téméraire de pousser plus loin les restitutions. Ce qu'on peut retenir de ce fragment d'un compte de ταμίαι, c'est qu'il appartient à une année voisine de Damocharès et de Dion, et peut-être à l'année intermédiaire.

Inv. 3941. — Fragm. calc., brisé partout. On a le commencement de trois lignes à g., mais il n'est pas certain que nous ayons la tranche g. de la pierre. Ce pourrait être un morceau de la seconde col. d'un texte comme celui de Théon ou de Damocharès. — 1^{er} juillet 1896 : Sud du temple et près du coin S. O. H. 0^m.11; larg. 0^m.12; ép. 0^m.14. — Lettres 0^m.008; interl. 0^m.007.

Λ Ι Ε Ω
 Ο Υ Α Μ Φ Ι
 Ο Ξ Ξ Ε Ν Ο
 Ν Ι Α Μ Ε
 5 Ε Λ Ω Ν Ο Ξ
 Μ Α Λ Ι Ε Ω Ν
 Α Α Μ Ι Ε Ο Ξ
 Ε Λ Ε Ι Ρ Γ Τ

A la l. 1, c'est la fin de l'ethnique d'un Béotien dont on a les restes : donc [ΙΙλα[τ]αίεος]; à la l. 2, la fin du nom et le commencement de l'ethnique du second Locrien. Les lignes, ici encore, pouvaient n'avoir pas toutes la même longueur.

Pourtant les 1, 2, 3 et 5 paraissent arriver à 34 lettres exactement :

.ου Ἀμφι[σέρος· Ἀχαίων Ἐπισθένης Μελιται-]
 [έ]ρος, Ξενο[πίθεος Λαρισαίου· Μαγνήτων Παυ-]
 [σα]νία Με[θωναίου, — Ἀϊνιάνων]
 [Κ]έλωνος [Κοροφαίου, Νικάνορος Φυρραγίου.)

Au contraire, 1, 4, si l'on veut écrire le nom et l'ethnique du second Magnète, il faut repousser Αἰνιάνων de quelques lettres sur la droite. Enfin le second Malien doit être Archippos, et le nom de l'Héracléote avait au moins huit lettres.

Si l'on compare ce fragment de liste avec le tableau dressé ci-dessus, on verra qu'il faut le rapporter à un des archontats intermédiaires entre Dion et Caphis. mais il n'est pas permis d'être plus précis.

Inv. 4223.— Deux fragm. de calc. se rajustant l'un au dessus de l'autre; trouvés, le 1^{er} juillet 1899, par un habitant du nouveau village dans les matériaux de sa maison. Complet à g. ; la tranche n'est pas préparée à joint, elle est simplement aplanie. Ép. 0^m.15-16; le revers non travaillé. Lettres 0^m.007. Interl. 0^m.005-6.

	M	A	Λ	Δ
	E	Υ	Φ	Α
	Π	Ρ	Α	Ξ
	Α	Ι	Γ	Ι
5	Ω	Ι	Δ	Α
	Μ	Α	Χ	Ω
	Τ	Ε	Ο	Ξ
	Ν	Α	Ι	Ε
	Κ	Ρ	Ω	Ι
10	Α	Ν	Α	Γ
	Ι	Ο	Υ	Τ
	Ε	Ξ	Ξ	Α
	Ι	Ξ	Ε	Π
	Τ	Ε	Ξ	Α

15 Τ Ω Ν Ε Γ Κ Ο
 Ξ Τ Η Λ Η Ξ Ι
 Τ Ω Ν Τ Α Χ Ρ
 Φ Ω Κ Ε Ω Ν Ο
 Η Ο Χ Ι Δ Η
 20 Σ Θ Ο Ν Μ Α Ξ
 Ξ Τ Ι Ι Λ

[..... Λέωνι Ἡγησάνδρου]

- Μα[χ]εδ[ό]νι, Κράτῃτι Τιμοκράτεος Σικυωνίωι,]
 Εὐφάνε[ι Σωφάνεος Τροιζανίωι, Διευχίδαι]
 Πραξίων[ος Μεγαρεῖ, Νικηράτῳ Τιμάνακτος]
 Αἰγινήτ[ῃ, Ἀνδροκλεῖ Ἀνδροτίμου Κορινθί-]
 5 ωι, Δαιμ[ονίωι Μενεκράτεος Φαρσαλίωι, Δαι-]
 μάχῳι Ἀ[ρχί]ππου Ἀργεῖωι, Ὀρμασίλῃι Ἐχεκρά-]
 τεος Ἀρ[γείωι, Κεφάλωνι Θρασιπιίδα Πελιν-]
 ναιεῖ, Δ[εινί]αι Ἀργεῖωι, Ἀντόχῳ Τιμέα Λο-]
 κρῳι. Δε[ινομάχῳι Δελφῳι τῶμ. Πυθιονικῶν]
 10 ἀναγραφῆς μνᾶς δύο. Ἐπιτέλει τοῦ γυμνα-]
 [σίου τῶν ὑδραγωγίων, στατῆρας]
 τεσσαρά[κοντα πέντε. Χάρητι Ἀθηναίωι]
 τῆς ἐπιμ[ελείας τοῦ γυμνασίου στατῆρας]
 τεσσαρά[κοντα πέντε. Μνασικλεῖ γραμμᾶ-]
 15 των ἐχο[πῆς τῶν προδικιῶν στατῆρ, καὶ τῆς]
 στήλης μ[ισθός ἀναγραψάν-]
 των τὰ χρ[ήματα τὰ τοῦ θεοῦ]

Je reviendrai tout à l'heure sur ce qui reste de la l. 18. L. 19, je ne trouve pas de complément. L. 20 [μι]σθὸν μνᾶς; l. 21 στή[λης]...

Les premières lignes sont la fin d'une liste de naopes, exactement semblable à celle de l'archontat de Caphis. De plus, à la l. 18, les lettres Φωκέων Ο ne semblent appeler qu'une restitution: ὁ[κτωκαιδεκάταν καταφοράν], ce qui confirme la première impression. Avons-nous ici un double du compte des ταμίαι sous Caphis? on pourrait même dire un triple, puisque le fragment 3803, qui contenait la liste amphictionique de l'au-

tomne, ne fait évidemment pas partie, avec ses soixante lettres à la ligne, du même texte auquel appartient le fragment 4223.

Remarquons d'abord qu'il n'est pas nécessaire d'admettre que le fragment 3803 faisait partie d'un compte de ταμίαι. La liste amphictionique de Caphis-automne a pu être transcrite sur un compte tenu en commun et en dehors de l'ancien par le conseil et les naopes, par exemple, ou sur tout autre document financier. Nous ne connaissons pas avec assez de rigueur et dans tous ses détails la comptabilité delphique : il nous paraît, jusqu'à plus ample informé, très difficile d'admettre que les ταμίαι auraient commencé à faire inscrire leurs comptes de l'automne sous Caphis, très détaillés, avec la liste amphictionique, et puis qu'ils en auraient simplement repris le résumé sur la plaque publiée plus haut, où la liste des hiéromnémons n'est transcrite que pour la session de printemps.

De plus, acceptons un instant que cette lettre unique, cet O représente en effet le dix-huitième versement des Phocidiens. La mention s'en trouve ici, à n'en pas douter, parmi des dépenses : c'est donc les frais de gravure qu'on acquitte, plusieurs mois après ; ce serait alors la liste des naopes pour Charixénos-automne, tout à fait semblable dans sa dernière partie à celle de Caphis-printemps, que nous aurions transcrite ci-dessus. Dans ce cas, le fragment 4223 pourrait appartenir, — et rien en effet ne s'y oppose, — à la même plaque que les deux fragments 1648 - 2149, que l'on a vus raccordés plus haut. Tout en admettant volontiers cette conséquence, je reconnais le premier que ce rapprochement a une base bien fragile et qu'on pourrait après Φωκέων, restituer un mot comme ὁ[λοῦς] ou tout autre supplément qui ne permettrait plus d'attribuer ce fragment à l'archontat de Charixénos, session d'automne. On y verrait en tout cas un document d'un archontat tout voisin de celui de Caphis, l'archontat de Bathyllos, par exemple ; mais je suis tenté de préférer, malgré tout, la première combinaison.

Montpellier.

ÉMILE BOURGUET.

LES SUJETS DE GENRE DANS LES FIGURINES ARCHAÏQUES DE TERRE CUITE

Planches IX, X, XI.

I. Beaucoup de collections contiennent d'amusants et pittoresques groupes qui représentent, dans un style archaïque, des laboureurs, des cuisiniers, des boulangers, des coiffeurs, et qui nous rendent la vie familière des Grecs sous la forme spirituelle de petites pochades faites en quelques coups de pinceau. Le Musée du Louvre possédait depuis longtemps quelques exemplaires de ce genre (1); mais le nombre s'en est accru notablement dans les dernières années. J'ai donc rassemblé les plus importants dans les trois planches du *Bulletin* qui accompagnent cet article, et j'en profiterai pour rechercher quelles idées ont pu en suggérer la création.

Voici d'abord la description des sujets.

1. (Pl. IX, n° 2.) Groupe de laveuses. (A M 816 — Chypre — acquis en 1899. Haut. 0,13; largeur 0,27; épaisseur 0,12; profondeur du bassin 0,03 à 0,035). — Cinq femmes rangées autour d'un bassin de forme oblongue font mine de savonner ou de laver. Chacune d'elles est devant une petite cavité pratiquée dans le rebord du lavoir; de l'autre côté, en face, cinq petites dépressions sont aménagées dans le même rebord. A gauche une sixième femme porte un enfant dans ses bras. A droite une septième tient un vase.

Tous les corps de ces maquettes pleines sont soudés par le tronc au rebord du lavoir, laissant les jambes invisibles. Le style est très archaïque; bouches, mains et yeux figurés par un trou rond; coiffures en bandeau double serré autour de la tête; colliers à double ou triple rang autour du cou. Seule la femme à l'enfant a les oreilles percées de trous pour y mettre des anneaux; ses cheveux sont indiqués au revers par des incisions parallèles.

Terre claire et friable. Engobe rougeâtre sur toute la surface; pas d'autre ton visible. Un petit morceau du lavoir a été refait intérieurement; toutes

(1) Heuzey, *Atlas des figurines antiques du Louvre*, pl. 39, n° 1; cf. E. Potier, *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, p. 46-48 et la bibliographie citée.

les femmes ont été de nouveau rajustées à leur place, avec un peu de ciment, sur le bord du lavoir; les bras ont été tous recollés et quelques-uns refaits.

2. (Pl. IX, n° 1). Groupe de pétrisseuses de pain accompagnées d'une joueuse de flûte (C A 804 — Thèbes, en Béotie — acquis en 1897. Haut. 0,095; largeur 0,18; épaisseur 0 066).—Quatre femmes drapées, debout et rangées à la file, se penchent en avant pour pétrir un rouleau de pâte posé devant chacune d'elles sur une petite tablette; les quatre pétrins sont portés par une grande table en forme de long canal creux en dedans, terminé à chaque extrémité par un rebord. Sous les bras de chaque pétrisseuse on voit, posé sur le pétrin, un second pain cylindrique; devant la première et la quatrième femme un troisième pain est posé sur le bout opposé du pétrin (en tout dix pains longs et cylindriques). A gauche, une cinquième femme, debout devant un des petits côtés de la longue table, paraît diriger et rythmer les mouvements des ouvrières en jouant de la double flûte (dont une manque).

Maquettes pleines, les bras en boudins, les mains aplaties et allongées sans autre détail que le pouce; type de visage archaïque, mais non très ancien, adroitement modelé, avec un léger sourire, les cheveux en bandeaux ondulés sur le front et ceints d'une bandelette.

Terre rosée, assez fine. Surface encroûtée par places. Quelques traces d'un bain de blanc, sans autres couleurs visibles. Toutes les maquettes ont été rajustées sur leur base; plusieurs bras et mains recollés, mais sans restaurations.

3. (Pl. X, n° 3). Cuisinière (CA 471 — Thespie — acquis en 1892. Haut. 0,11, largeur 0,12).—Sur un escabeau rustique et bas est assise une femme, les genoux repliés, vêtue d'une tunique collante qui dessine les seins, la main gauche appuyée contre sa jambe, le bras droit avancé (brisé au coude). Elle se penche en avant vers un grand bassin rectangulaire, posé par terre devant elle et dont le fond porte une sorte de plaquette incisée de traits (sans doute le foyer allumé); de chaque côté du bassin on distingue encore les extrémités de deux traverses ou de deux broches, qui ont été brisées et qui devaient porter la viande ou le poisson qu'on mettait à griller au-dessus du feu. Contre le rebord du bassin, à gauche, est appuyé le manche d'une longue cuillère, dont le bout est brisé. A droite, par terre, deux petites coupelles dont une contient un petit objet allongé (sans doute un poisson frit).

Maquette pleine, type de visage archaïque, la tête toute ronde, sans indication de cheveux (qui devaient être peints). Base en plaquette mince et rectangulaire, avec une petite saillie en dessous (en deux morceaux recollés).

Terre jaunâtre, assez foncée et fine. Surface encroûtée par places, traces de blanc. Traces d'ocre jaune sur la draperie de la femme, de vermillon près de son pied droit.

4. (Pl. XI, n° 3). Cuisinière (C A 634 — Tanagre — acquis en 1895. Haut. 0,09, larg. 0,09).—Sur un escabeau bas à quatre pieds est assise une femme, penchée en avant, le bras droit écarté (main brisée), tenant de la main gauche une cuillère à long manche, avec trou de suspension, dont le bout plonge dans un grand pot à deux anses, posé par terre; de petites aspérités d'argile, massées autour du vase, représentent des bouts de bois allumés. Au rebord du pot est encore adhérent le bout d'une autre cuillère que la femme

devait tenir de la main droite. Un chien s'approche d'elle, à droite, dressant la tête, une des pattes de devant levée; par terre est posé un petit plat à une anse, contenant des ingrédients.

Maquette pleine, visage indécis; couronne en bandelette ronde sur la tête, les cheveux relevés par derrière en chignon. Base en plaquette mince rectangulaire. Recollage dans la tête du personnage, le bras droit, la grande cuillère, la patte du chien, l'anse du petit plat et plusieurs morceaux de la base.

Même terre et même aspect que dans le précédent. Traces de blanc sur la femme, de vermillon sur la tranche de la base et sur la partie inférieure du pot au feu, d'ocre jaune sur le chien.

5. (Pl. X, n° 1). Boulangère (CA 458 — Tanagre — acquis en 1892. Haut. 0,12; largeur 0,08).—Devant un mortier, en forme de vasque sur pied haut, au fond duquel on voit des petits grains ronds ou allongés, une femme debout, vêtue d'une tunique collante, est penchée, plongeant ses deux mains dans la vasque. A gauche, est déposé par terre le grand pilon à double renflement dont elle se sert pour concasser le blé; à droite, un autre petit vase rond, posé par terre, contient aussi des graines.

Maquette pleine, visage archaïque, cheveux relevés en chignon. Base en plaquette mince, brisée en deux et recollée.

Même terre et même aspect; surface encroûtée par places. Les yeux et les sourcils indiqués en noir; tout le visage blanc; sur le haut du bras droit le rebord de la manche est figuré par un trait rouge et un ornement en zigzag.

6. (Pl. X, n° 2). Femme portant un enfant (CA 582 — Thèbes — acquis en 1893. Haut. 0,12; largeur de la base 0,05).—Le type est tout semblable à celui de la femme précédente; l'enfant, placé sur le bras gauche, appuie sa main gauche sur le sein de sa mère et passe l'autre bras sur son épaule; par derrière, sa jambe droite est visible contre le corps de la femme, qui tient avec sa main droite l'autre jambe de l'enfant.

Maquette pleine; même style. Petite base en plaquette rectangulaire.

Même terre. Ton brun sur les cheveux de la femme, noir sur ceux de l'enfant, sur sa nuque; ton rouge sur le haut de son corps nu.

7. (Pl. XI, n° 1). Homme jouant de la cithare (CA 685 — Thèbes — acquis en 1896. Haut. 0,10; largeur 0,075).—Il est assis sur un escabeau à quatre pieds et il joue d'une cithare à cinq cordes avec un plectre qu'il tient de la main droite, la main gauche touchant les cordes par derrière (la caisse de l'instrument en forme d'écaille ronde, les branches coudées). Il porte un himation qui, drapé sur l'épaule gauche et passant sous le bras droit, dégage le haut de la poitrine nue.

Maquette pleine, visage archaïque, imberbe avec le menton un peu proéminent. Base en plaquette mince, un peu écornée.

Même terre. Ton rouge sur les cheveux, le haut du corps, les bras et les pieds; blanc sur l'himation.

8. (Pl. XI, n° 2). Homme écrivant sur un diptyque (CA 684 — Thèbes — acquis en 1896. Haut. 0,10; larg. 0,075).—Il est assis sur un escabeau et tient de la main gauche sur ses genoux un diptyque ouvert à deux feuillets, de la main droite un stylet pointu d'un côté pour écrire, plat de l'autre pour raturer et polir la cire. Des petits caractères grecs sont tracés en creux sur

un des côtés du diptyque; on y lit en trois lignes superposées ΕΠΙ | ΟΥ ΜΕ | ΚΑΙ (1).

Maquette pleine. Même costume que dans le précédent avec lequel il forme une sorte de pendant. Mêmes traces de couleurs, mais bien conservées: trait rouge sur la bouche.

9. (Pl. XI, n° 3). Boulangère de style égyptisant (CA 444—Thèbes—acquis en 1899. Haut. 0,075; largeur 0,10). — Elle est nue, la musculature assez puissante et indiquée en détail, le corps trapu et un peu gros. Agrouillée sur le sol, les deux jambes repliées sous elle, et penchée en avant, elle paraît concasser ou râbler des grains de blé sur une tablette posée entre ses bras et couverte d'un pointillé rugueux (imitation de la meule primitive). La tête est coiffée d'un haut bonnet ocnique; les traits n'ont rien d'arabesque, la bouche est faiblement souriante.

Le statuette, posée sur une base oblongue qui fait corps avec elle, paraît être une maquette pleine. Une large éclat enlevé à l'épaule gauche laisse voir l'intérieur de la terre, d'un ton jaune clair, fine et peu cuite. La tête est recollée et la plus grande partie du cou a été restaurée, mais il n'est pas douteux, d'après l'argile et la couleur, que les deux morceaux appartiennent bien à la même statuette. Traces de couleur jaunâtre sur le bonnet, le visage et le corps.

II. Le premier groupe (pl. IX, n° 2) est très ancien. Il est même, je crois, le plus ancien document qui existe dans la série des petites scènes familiales, étudiées sur le vif et traduites tant bien que mal dans une maladroite et naïve ébauche. C'est l'épisode du lavoir, tel qu'on le voit aujourd'hui encore dans les campagnes. Cinq femmes de village sont en train de laver leur linge dans l'abreuvoir public; deux commères sont venues les rejoindre, l'une portant son enfant dans les bras, l'autre tenant un vase qu'elle va remplir d'eau. Naturellement on l'avarde. C'est du Théocrite transporté vers la fin de la période d'Hissarlik, peut-être deux mille ans et plus avant notre ère. En effet, on ne peut pas douter que ces idoles féminines ne soient contemporaines des plus anciennes maquettes de Chypre. C'est la même façon de faire les yeux et la bouche au moyen de petits trous ronds; ce sont les mêmes colliers à double ou triple rang qui retombent sur les épaules et jusque sur la poitrine, c'est la même façon de préciser certains détails

(1) Les quatre premières lettres sont sûres — le reste est plus incertain. On peut se demander s'il n'y a pas la mention d'un nom propre, comme Έπί-
[...], καὶ [..]? Mais je ne saurais rien proposer à ce sujet. [Je préférerais pour ma part, l'acclamation] Έπί-καὶ [..], καὶ [..] qui répond mieux aux traces de lettres et fait allusion à l'occupation du personnage].

de parure par des petits coups de pointe enfoncés dans l'argile molle ou par une ondulation serpentine (1).

Il eût été fort important de savoir si ce groupe a été trouvé, tel qu'il est, dans un tombeau. Nous n'avons pu malheureusement être renseigné sur ce point. Mais les nécropoles de Chypre ont récemment livré aux fouilleurs de curieuses et nouvelles formes de vases (fig 1) sur les flancs desquels on voit

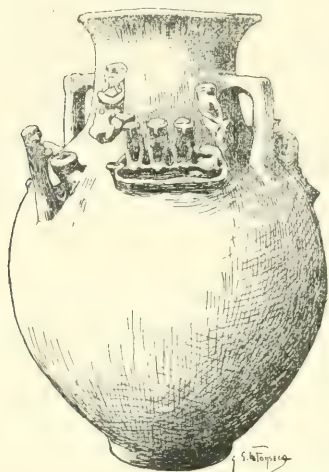


Fig. 1.

accrochés et comme suspendus des groupes entiers de laveuses, de mères berçant leurs enfants, de femmes causant, qui sont exactement de la même fabrication (2). Dans les exemplaires que j'ai pu examiner à Paris, les groupes sont plus petits que le nôtre. Si notre sujet de laveuses provenait d'un vase, il faudrait supposer qu'il était de très grande taille, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire. Mais je dois dire que la base du groupe me paraît en dessous assez lisse, sans trace d'arrachement, sans vestiges d'un contact avec la panse

d'un vase. Pour cette raison, on pourrait douter qu'il ait servi à décorer une poterie. Quoique vraisemblable, la chose n'est pas certaine. Ce qui est sûr, c'est que cette pièce fait partie d'une série céramique aujourd'hui constituée par un ensemble de monuments datant des périodes primitives de l'art chypriote et appartenant à la civilisation d'Hissarlik.

Je connais seulement par une photographie un objet similaire provenant de Chypre, un peu plus tardif et exécuté dans le style géométrique peint : c'est une sorte de vase oblong,

(1) Cesnola, *A descriptive atlas of cypric antiquities*, 1894, pl. 1 et 2.

(2) Actuellement au Musée Céramique de Sèvres. D'après une photographie obligeamment communiquée par M. Ed. Garnier, conservateur du Musée. Haut. 0,62. Inventaire n° 10687.

aux deux bouts relevés comme ceux d'un bateau, qui sur chaque bord porte une rangée de personnages soudés à la poterie par le milieu du corps ou par le bas des jambes. La collection Cesnola de New-York contient aussi plusieurs maquettes primitives dont le style effroyablement barbare atteste une haute antiquité : on y remarque des groupes de gens buvant et mangeant (1), un homme placé dans une baignoire et s'appuyant sur l'épaule d'une femme (fig. 2) qui paraît l'aider à s'installer commodément dans son bain (2), des animaux chargés de provisions, etc. (3).

Il est donc certain que les sujets familiers étaient connus et usités dans la céramique de Chypre, dès une époque qu'on peut croire antérieure à l'âge mycénien et qui se prolonge jusqu'à la période doriennne. Il n'est pas douteux non plus que ces sujets se soient développés sous l'empire des idées funé-



Fig. 2.

raires qui attribuaient au mort une vie d'outre-tombe tout à fait matérielle, avec des besoins de nourriture, des habitudes de toilette et de confort qu'il fallait satisfaire. Lorsque nous voyons plus tard, surtout pendant la période florissante de la domination assyrienne, foisonner à Chypre et en Phénicie les petits cavaliers, les chars et les guerriers (4), nous sommes à une seconde étape de la céramique funéraire : c'est une transformation d'un état de choses plus ancien. Sous l'empire des

(1) Cesnola, *A descriptive Atlas*, pl. 40.

(2) Groupe inédit, reproduit ici d'après une photographie que m'a communiquée obligeamment M. Georges Perrot. Sur l'usage du bain apporté au mort, voy. les remarques de M. Wolters dans le *Jahrbuch des deut. Inst.*, 1899, p. 133-135, et l'article *Loutrophoros* (Collignon) du *Dict. des Antiquités* de M. Saglio, p. 1319.

(3) Cesnola, *A descriptive Atlas*, pl. 14.

(4) *Id.*, pl. 68 à 72; Heuzey, *Atlas des figurines du Louvre*, pl. 10.

idées régnantes, la guerre passe au premier plan dans la conception de la vie d'outre-tombe; elle se superpose à l'ancien rituel. Mais il ne faut pas oublier que toutes ces croyances ont eu pour fondement premier la nécessité de nourrir le mort, et cette croyance ne s'efface pas. Elle subsiste dans les porteuses d'offrandes, dans les femmes tenant un plat, dans les hydrophores (1) que contiennent les tombes. C'est ainsi que de proche en proche, et par une tradition continue, on arrive, à Chypre même, aux scènes de boulangers enfournant leur pain, aux cuisiniers, dont les formes archaïques indiquent encore une période antérieure au VI^e siècle (2). Le nécropole de Camiros, à Rhodes, a fourni les mêmes sujets dans un style plus perfectionné et plus voisin du type trouvé à Tanagré (3).

Quand on examine le contenu des tombes de la Grèce continentale, on est amené à des observations toutes semblables. L'enseignement le plus précieux de la céramique grecque est de nous faire constater l'intime union des œuvres d'art dans les contrées réparties autour du bassin de la Méditerranée. Il est merveilleux de voir avec quelle rapidité chaque sujet ou chaque style, une fois créé et mis en mouvement, se répercute et s'étend en tous lieux. L'empire d'Hissarlik comprend non-seulement la Troade, mais une partie de la vallée du Danube, toute l'Asie Mineure, Chypre, les îles et la Grèce continentale. L'empire mycénien n'a pour limites que les frontières du bassin méditerranéen. A son tour, l'influence dorienne conquiert le monde après la Hellade. On pourrait se figurer toutes ces races isolées, tant leurs moyens de communications nous apparaissent faibles et lents, tant elles sont promptes à entrer en conflit dès qu'elles se connaissent. En réalité elles ne forment, aux différentes périodes de l'histoire, qu'un grand corps et au dessus de leurs luttes, comme dans un domaine

(1) Cesnola, pl. 20; Heuzey, pl. 9.

(2) Cesnola, pl. 10.

(3) Miss Hutton, *Greek terracotta statuettes*, dans *The Portfolio*, nov. 1899, p. 15, fig. 3.

inaccessible, se maintient un ensemble d'idées communes, qui sont le patrimoine de tous ces peuples, désunis en apparence, séparés par les distances ou par les haines politiques, malgré eux reliés par les mêmes conceptions de la vie et de l'art.

On ne s'étonnera donc pas de voir le rituel funéraire des Grecs continentaux parcourir les mêmes étapes que celui des Chypriotes. Nous n'avons pas dans cette région de monument aussi ancien que le lavoir de notre pl. IX, et les terres-cuites de l'âge mycénien ne nous laissent pas entrevoir, à côté des milliers d'idoles féminines, d'autres représentations familières que le char attelé de chevaux ou les troupeaux de bœufs et de moutons qui se rapportent à la vie agricole, devenue la vie idéale des morts (1). C'est seulement avec la période dorienne que se dessinent plus nettement les sujets réels (fig. 3 et 4), et ils



Fig. 3.



Fig. 4.

sont tout semblables à ceux de Chypre : chars de guerre (2),

(1) Schliemann, *Mycènes*, trad. Girardin, fig. 2 à 6, 114 à 119, 161.

(2) Les deux sujets reproduits appartiennent au Musée du Louvre. Un d'eux est très semblable au char publié par M. Perdrizet dans l'*Éphéméris arch.*, 1896, pl. 3. Voici la description des deux monuments. — 1^o CA 477 — Grèce — acquis en 1892 — Sur un char à deux roues pleines, attelé de deux chevaux réunis par un joug sur lequel s'appuie le bout du timon, deux hommes barbus sont debout, l'un en hoplite casqué, tenant sur le bras droit un petit bouclier rond, l'autre en écuyer, portant longue tunique, ayant le bouclier

cavaliers, etc. (1). C'est à la même phase que je rattacherai le curieux Laboureur publié par M. Martha dans le *Bulletin* (2).

A l'Héraion d'Argos, parmi les figurines en galette, portant en relief le large pectoral qui caractérise aussi la série des idoles de Tégée (3), l'École Américaine a recueilli une boulangère sous la forme d'une femme debout, concassant les grains de blé dans un mortier (4). Le même aspect est donné à une statuette fragmentée de Tirynthe (5). Dès cette époque, les compositions se compliquent et tendent à exprimer tous les détails de la fabrication du pain. M. Courouniotis a publié dans l'*Éphéméris archéologique* de très curieux groupes, trouvés en Grèce, qui sont de véritables tableaux populaires à six et huit personnages : on y voit l'intérieur d'une boulangerie ; on y suit toutes les opérations du métier, depuis le vannage du blé jusqu'à la cuisson du pain dans le four (6).

Nous gagnons ainsi, par de lentes étapes, la fabrication clas-

à double échancrure attaché dans le dos et levant les deux bras (pour tenir les rênes). L'écuyer est ici placé *à la gauche* du guerrier, ce qui est une anomalie, la règle étant de placer celui qui tient les rênes au côté droit de son compagnon. Maquettes pleines. Style géométrique ; peint en rouge et noir. Nombreuses parties recollées. Manquent la queue du cheval de droite et la main gauche du guerrier. Haut. 0,42. Largeur 0,16. — 2^o C A 1436 — Thèbes, en Béotie — acquis en 1899. Un écuyer, portant son bouclier ovale attaché dans le dos, est en train de placer le joug sur le dos de deux chevaux qu'il va atteler à un char. Maquettes pleines ; même style. Parties recollées. Le joug est en partie brisé. Manque un morceau de la base en plaquette. Haut. 0,14. Largeur 0,15.

(1) Jamot, *BCH*, 1890, pl. 13, p. 218 ; Perdrizet, *Éphéméris arch.*, 1896, pl. 3, p. 57.

(2) Martha, *BCH*, 1893, p. 80, pl. 1. J'ai retrouvé le même sujet en bronze dans un groupe inédit qui appartient à l'École Anglaise d'Athènes.

(3) Martha, *Catalogue des figurines en terre cuite du Musée d'Athènes*, nos 541 et suiv.

(4) Inédit, au Musée d'Athènes.

(5) Schliemann, *Tirynthe*, fig. 76 (Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, VI, fig. 379). On peut peut-être rattacher aussi aux scènes de cuisine les fragments de *Tirynthe*, fig. 62 et 63 ; cf. notre planche XI, 3.

(6) *Éphéméris archéologique*, 1896, p. 201, pl. 11.

sique qui au VI^e siècle a produit tout ce petit peuple de cuisiniers, de boulangers, de coiffeurs, de scribes et de musiciens, dont le charme spirituel est bien rendu par les sujets décrits plus haut sous les n^{os} 2 à 8 (1). Bien que le corps y garde le plus souvent, sous l'empire de traditions séculaires, la forme d'un bloc rigide, tous les gestes de ces petites figures sont si justes, les attitudes si aisées, le visage modelé d'une main si ferme, qu'on y sent un art déjà sûr de lui-même et proche de la perfection définitive. Je ne serais pas étonné que plusieurs de ces pochades appartenissent même à la première moitié du V^e siècle. Malheureusement on se heurte ici, comme toujours, à une chronologie incertaine, causée par la désastreuse absence de procès-verbaux qui est comme la règle malfaisante des fouilles exécutées en Grèce; on en est réduit à des conjectures d'après le style. La représentation la plus ancienne et la plus curieuse est assurément celle qui nous fait voir (pl. IX n^o 1) quatre femmes en train de pétrir la pâte du pain, pendant qu'une joueuse de flûte règle leurs mouvements au son de sa musique (2). C'est une application encore inédite du principe si heureusement développé par M. Bücher dans sa remarquable étude, *Arbeit und Rythmus* (3); on sait qu'il fait dériver des métiers manuels et des mélopées créées par la nécessité de l'effort en commun tous les rythmes qui sont à l'origine de la musique et de la poésie. Pour achever le commentaire de ce groupe, je rappellerai aussi un texte d'Athénée (4) que m'a obligeamment communiqué mon ami M. Paul Girard et qui est relatif à des usages étrusques. « Ὑπὸ δὲ τῆς τρυφῆς οἱ Τυρρηνοί, ὡς Ἀλκιμος ἱστορεῖ, πρὸς αὐτὸν καὶ μάττουσι καὶ πυκτεύουσι καὶ μαστιγοῦσιν. » Alcimos raconte que par raffinement les Tyrrhéniens accompagnent au son de la flûte ceux qui pétrissent la pâte du pain, ceux qui luttent et ceux qui fouettent (les esclaves ?). — Ce que

(1) Voy. aussi *Éph. arch.*, l. c. pl. 12.

(2) Ce petit groupe a été étudié et publié en vignette par M. Lindet dans un article sur les *Origines du moulin à grains* (*Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, août 1900).

(3) Karl Bücher, *Arbeit und Rythmus*, 2^e édit. Leipzig, 1899.

(4) Athénée, XII, p. 518 B.

l'auteur ancien attribuait à un excès de civilisation est au contraire, comme on le voit par notre terre-cuite, un trait de la vie primitive, dans laquelle on s'efforçait de régler par la musique, les mouvements du travail manuel et, en général, de tout effort fait en commun. La musique militaire chez les modernes n'a pas d'autre cause.

III. En dernier lieu se pose une question importante. Quelle a été l'influence de l'Égypte sur la formation de tous ces sujets, à Chypre et en Grèce? On sait combien sont nombreux les monuments égyptiens qui représentent, soit en peinture, soit en sculpture, des scènes de ce genre. Peints sur les parois des hypogées, les laboureurs, moissonneurs, vendangeurs, pâtres, chasseurs et autres serviteurs, assurent au défunt la nourriture corporelle et, pour plus de sûreté, une série de statuettes en bois ou en calcaire, déposées dans la chambre funéraire, font office de boulangers, cuisiniers, brasseurs de bière, etc. (1) Il est impossible de ne pas songer à ces œuvres bien connues de l'art égyptien, quand on examine les terres cuites grecques que nous venons d'analyser. La difficulté est de les relier par un lien chronologique, car la distance qui les sépare est énorme. La série égyptienne appartient tout entière aux V^e et VI^e dynasties (2); elle remonte, comme le célèbre Scribe accroupi du Louvre, à plus de trois mille ans avant notre ère. Si haut qu'on place le contact entre la Grèce et l'Égypte, fût-ce à l'époque mycénienne ou même antérieurement, il semble qu'alors ces sujets de métiers eussent depuis longtemps disparu du rituel funéraire dans la vallée du Nil. Les idées se sont épurées; on attache moins d'importance à la vie matérielle d'outre-tombe. Les voyages de l'âme et les scènes

(1) Maspéro, *L'archéologie égyptienne*, p. 212, fig. 187; *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 35^e vol. 1897, p. 119 (article de Borchardt, *Die Dienerstatuen aus den Gräbern des alten Reiches*). Voy. les curieux rapprochements établis entre les scènes égyptiennes et les épisodes du Bouclier d'Achille par M. A. Moret, *Revue archéologique*, 1901, I, p. 198-212.

(2) Borchardt, *article cité*.

religieuses ont remplacé les cuisines et les brasseries. Il en résulte que l'influence orientale dans la formation de la catégorie grecque reste pour nous insaisissable. Tout au plus pourrait-on dire que, lors de la renaissance archaïsante qui marqua les règnes de Psammétique et d'Amasis, les artistes égyptiens auraient pu revenir à des représentations comme celles des boulangers et des cuisiniers funéraires; mais nous n'en avons jusqu'ici aucune preuve palpable.

Ce petit problème pourra recevoir une solution, au moins provisoire, si l'on admet que les Grecs eux-mêmes, mis en contact avec la vie égyptienne après la fondation de Naucratis et pénétrés par l'éducation qu'ils en recevaient, ont repris à leur compte la tradition des anciennes œuvres égyptiennes, parce qu'elles leur paraissaient très bien convenir à leurs propres croyances. Si les sujets de genre avaient disparu des tombes, il est peu croyable que l'art civil les eût complètement perdus de vue; ils avaient dû subsister comme motifs dans le décor du mobilier ou comme sujets de peinture dans les appartements. Les pastiches des modèles égyptiens sont fréquents en Phénicie et à Chypre pendant la période du VI^e siècle (1). En Grèce même, nous le constatons par des monuments de la plastique, comme les jolies statuettes en marbre de scribe assis que nous ont fait connaître les fouilles de l'Acropole d'Athènes (2), et dont il faut rapprocher la figurine du Louvre décrite sous le n^o 8 : c'est une formule égyptienne, reprise et commentée par un cerveau grec. L'imitation est plus flagrante encore dans notre figurine de pétrisseuse accroupie (n^o 9), qui rappelle d'une façon si étonnante quelque statue en bois de l'Ancien Empire thébain (3); tout, dans la pose, dans le geste, dans l'ou-

(1) Heuzey, *Catalogue des figurines du Louvre*, p. 69-82, 170-173; Pottier, *Statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, p. 26-28; BCH, 1894, p. 408, pl. 17.

(2) Furtwängler, *Ath. Mittheilungen*, 1881, p. 180-184, pl. VI; Studniczka, *ibid.*, 1886, p. 358, pl. IX, 3; Cavvadias, *Catalogue du Musée de l'Acropole*, nos 144-146.

(3) Par exemple la belle statue en bois de la Collection Dimitriou, au Musée d'Athènes.

tillage même, procède du sujet égyptien (1). On remarquera, en outre, que le style de cette terre-cuite n'est plus archaïque: la tête et la musculature du corps trahissent l'influence des grands modèles de l'art classique. C'est donc une prolongation à travers les âges, peut-être jusqu'au IV^e siècle, du vieux sujet né sur les bords du Nil au temps des premières dynasties égyptiennes et repris par les Grecs du VI^e siècle. Il est d'ailleurs probable qu'il n'est jamais mort complètement. On le retrouve, par exemple, dans une œuvre égypto-grecque, datant de l'époque hellénistique ou même romaine. C'est un relief qui ornait peut-être un grand vase: on y voit les apprêts d'une fête en l'honneur d'une déesse ayant à ses côtés Harpocrate; parmi les sacrificateurs et les porteurs d'offrandes, une femme drapée, penchée sur une vasque ou une corbeille, paraît occupée à pétrir le pain (2). Elle a rappelé tout naturellement à M. Erman, qui l'a publiée, les statuettes de l'Ancien empire égyptien.

Ainsi le motif a pu, par des apparitions intermittentes, durer jusqu'à la fin de l'art grec. Mais il est bien probable qu'à ce moment il n'a plus de valeur religieuse; il est plutôt fait pour amuser les yeux. J'en dirai autant de deux petits groupes de Myrina, conservés au Musée d'Athènes, qui représentent deux Éros armés de pilons et debout de chaque côté d'un mortier à grains (3): c'est un simple sujet de genre et l'on ne pensait sans doute plus à la nourriture du mort en lui consacrant cet ex-voto.

(1) Voyez l'étude de M. Lindet, *Les origines du moulin à grains*; cf. *Revue archéologique*, 1899, II, p. 413; 1900, I, p. 17.

(2) *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1895, p. 38, pl. III, article de M. Erman.

(3) Salle Γ' des terres cuites d'Asie-Mineure (Collection Misthos), n^{os} 4928 (arm. 120) et 5014 (arm. 117). Voyez aussi dans la Salle B', n^o 6022 (arm. 107), un petit groupe trouvé en Cyrénaïque: une femme drapée, debout, pose les deux mains sur la chevelure d'un homme assis, demi-nu, comme si elle le coiffait. C'est l'ancien sujet du coiffeur (cf. Rayet, *Monuments de l'art antique*, pl. 84), ramené au rang de sujet de genre, sans signification funéraire précise.

En résumé, l'étude des terres cuites nous apprend que les sujets matériels et concrets, relatifs à la nourriture et à la toilette du mort dans son tombeau, datent des origines mêmes de l'industrie céramique et qu'ils ont dû disparaître peu à peu avec le V^e siècle. Les idées funéraires se sont alors transformées et spiritualisées en Grèce, comme elles s'étaient épurées longtemps auparavant en Égypte. L'existence matérielle dans le tombeau cessa d'être l'objectif unique de la religion. Le pain et le vin étaient encore nécessaires à la vie du défunt, mais on les lui assurait d'une façon symbolique et mystique par la présence des grandes divinités qui incarnent les aliments essentiels, Déméter et Dionysos. Les grands masques en terre cuite de ces protecteurs des morts (1) continuent, en somme, sous une forme symbolique, l'idée que représentaient les hydrophores les boulangers et les cuisiniers du temps passé. Tout l'esprit du V^e siècle est dans cette transformation. Si, plus tard, les scènes familières de ce genre reparaissent encore, par exceptions, elles n'ont plus qu'une valeur de sujets pittoresques ou comiques (2).

E. POTTIER



(1) Heuzey, *Atlas des figurines du Louvre*, pl. 19; E. Pottier, *Statuettes*, p. 61-65.

(2) Il faut placer dans la même série les motifs empruntés aux bas-reliefs hellénistiques, le paysan revenant du marché, les esclaves mangeant ou buvant qu'on trouve dans les terres-cuites d'Asie Mineure (cf. Pottier et Reinach, *Nécropole de Myrina*, p. 488, pl. 47). Le seul motif qui paraisse conserver jusqu'à la fin sa valeur funéraire est la scène du banquet (*ibid.*, p. 437, pl. 40), parce qu'elle fait allusion, non seulement à la nourriture du mort, mais aux repas funèbres qui réunissaient les survivants.

NOTES ÉPIGRAPHIQUES

I. Un Hermès Στροφαῖος en Crète.

Qu'il nous soit permis de reprendre ici même le curieux texte épigraphique de Critsa (éparchie de Mirabello), que M. Demargne vient de livrer aux lecteurs du *Bulletin* (XXIV, p. 241-245).

Nous ne cacherons pas notre impression : ni la forme Κυφ-ρίσαι pour Κυφάριστε, ni l'épithète Φακυλλάνιε, ni la lecture βιέτω pour βιότω ne nous paraissent admissibles.

D'un autre côté, il résulte indubitablement du premier vers que la dédicace s'adresse à Hermès, divinité clairement désignée par le vocatif Κυλλάνιε (1).

Ainsi en possession de l'adresse de l'épigramme, il ne nous sera peut-être pas malaisé, — après quelques rectifications, que le mauvais état de conservation de la pierre a rendues inévitables, — d'arriver à donner du texte une interprétation satisfaisante, précisant et le motif qui a donné lieu à l'érection de la statue et la qualification plus spéciale que nous devons reconnaître ici au dieu qui faisait dire à Aristophane par la bouche de Carion (Plutus, 1164) : ὡς ἀγαθόν ἐστ' ἐπωνυμίας πολ-λὰς ἔχειν.

Et d'abord nous avons ceci de certain, comme M. Demargne l'a déjà expliqué, que « le dieu était apparu une nuit à l'auteur de l'offrande et lui avait fait promettre de lui consacrer une statue » (2). Cela résulte clairement de la première partie de la dédicace, dont l'ensemble peut être considéré exact, mal-

(1) Suidas, s.v. Κυλλήνη . . . καὶ Κυλλήνιος ὁ Ἑρμῆς. *Anthol.*, XI, 274 : εἰπέ μοι εἰρομένῳ, Κυλλήνιε. *Anth. Planud.*, 193: Κεράμης ἄψωμαι, Κυλλήνιε ; — Lucien, *Icaromén.*, 34 : ἐμὲ δὲ ὁ Κυλλήνιος . . . etc.

(2) Il faudrait dire plus exactement que le dieu lui avait fait une prédiction agréable qui lui avait valu à lui-même une statue.

gré les mots tenus en réserve et que nous indiquons ci-après en majuscules :

Σοὶ ΚΥΦΑΡΙΣΣΙΦΑ Κυλλάνιε, σεμνὸν ἄγαλμα ΤΙΜΩΙ ἔστασει, σὰν ΚΑΤΑΦΗΜΟΣΥΝΑΝ, ἀνίκα οἱ κατὰ νύκτα διέφραδες; Εἰκεν ἐν ἐσθλῷ ἐκ χαλεποῦ.

Dans ces premières lignes le premier groupe de lettres ΚΥΦΑΡΙΣΣΙΦΑ va nous procurer le nom propre et le patronymique de l'auteur de l'offrande : Κύφαρις Σίφα, Kypharis, fils de Siphas (1).

Viennent ensuite les lettres ΤΙΜΩΙ, toutes bien nettes, — à part la dernière, dont il ne reste qu'une partie, mais qui était sans nul doute un Ν. M. Demargne y a vu le nom propre Τιμων; nous tenons pour le participe τιμῶν.

Pour ce qui concerne le troisième groupe de majuscules ΚΑΤΑΦΗΜΟΣΥΝΑΝ, on pourrait y lire indifféremment, ou bien en deux mots κατὰ φημοσύναν, avec M. Demargne, ou bien en un seul mot καταφημοσύναν, sans nul heurt grammatical et sans altérer le sens fondamental. Dans la première acception, on sous-entendrait le régime (σέ), dans l'autre on le trouverait dans l'accusatif καταφημοσύναν. Φημοσύνα ou καταφημοσύνα sont des mots nouveaux, auxquels, malgré la différence d'origine on doit reconnaître la signification de ἐφημοσύνη, terme fréquemment employé pour désigner l'expression du désir, de l'ordre divin (2).

Reste le groupe ΕΙΚΕΝ. Qu'on le déchiffre εἴκεν, comme M. Demargne, ou que l'on propose de lire εἴκεν = εἴκειν (céder), nul profit pour le sens de la phrase. Aussi le premier éditeur de l'inscription a-t-il pris soin de nous avertir par un point d'interrogation qu'il ne donne sa transcription que sous toutes réserves.

(1) Pour justifier la leçon Κύφαρις = Κύπαρις, il suffira de renvoyer aux noms déjà connus Κυπάρις (nom de femme), Κυπάρις et Κύπαιρα (noms de fontaine et de ville). Quant à Σίφας qui est la forme dorique de Τίφας, il peut se réclamer de Τίφυς (nom d'homme) et de Τίφη ou Σίφη, la ville béotienne. Le substantif τίφη signifiait une sorte de blé et, d'après le témoignage de Pollux (VII, 19), était aussi synonyme de μυλακρίς.

(2) Voir φήμη dans le sens de prédiction, oracle, augure, présage.

Pour notre part, sans trop hésiter, nous proposerions ΟΙΚΕΝ à la place de ΕΙΚΕΝ, soit que (ce qui paraît plus probable) il y ait erreur dans la copie, soit que le lapicide eût par mégarde gravé un Ε à la place de Ο. ΟΙΚΕΝ nous donnerait l'infinitif οἰκέν = οἰκείν, dont l'admission avant les mots ἐν ἐσθλῷ suffirait pour doter la période entière d'un sens complet et tout à fait satisfaisant. Σοὶ Κύφῃρις Σίφα, Κυλλάνιε, σεμνὸν ἄγαλμα τιμῶν ἔστασεν σὺν καταφημοσύαν, ἀνίκα οἱ κατὰ νύκτα διέφραδες (1) οἰκέν ἐν ἐσθλῷ ἐκ χαλικοῦ. « A toi, ô Cyllénien, Kypharis fils de Siphos a érigé cette vénérable statue, rendant hommage à ta prédiction, lorsque dans une apparition nocturne tu lui présageas une heureuse installation en échange de sa misérable chaumière (2). »

C'est justement à Hermès que les Grecs en général avaient coutume d'élever autel ou statue près de la porte de la maison qu'ils se donnaient pour habitation (πρὸς ταῖς θύραις, — παρὰ τὴν θύραν, — πρὸ τῶν θυρῶν) (3).

Si l'on veut bien s'arrêter un moment sur les raisons qui avaient conduit les anciens à reconnaître à Hermès la qualité de dieu tutélaire de l'entrée de leurs demeures, on ne tardera pas de se convaincre, sur le témoignage des auteurs, que le choix était bien naturel. Il n'y a pas de meilleur gardien contre les voleurs que celui qui connaît leurs tours à fond. Or nous savons bien que dans la croyance populaire Hermès, reconnu maître passé en matière de vol, avait même été promu au grade suprême de Φωρῶν Ἀναξ. L'autel d'Hermès, personification de la fourberie et de la ruse (πανοῦργος, στροφαῖος), était tout indiqué par ces qualités pour être élevé à côté de la porte

(1) Hésychius, s.v. διεφράδεν· ἐνετείλατο, διέσημνε.

(2) Pour bien pénétrer le sens de ce passage, entrant dans les idées de Kypharis, il faut se rappeler qu'Hermès dans la croyance des Grecs était aussi considéré comme Ηλουτοδότης.

(3) C'est à cet usage que fait allusion Aristophane lorsqu'il dit (*Plutus* 1154) : παρὰ τὴν θύραν στροφαῖον ἰδρύσασθέ με : ce que Suidas explique s.v. στροφαῖον) ainsi : ἐπωνυμία δὲ ἐστὶν Ἑρμοῦ παρὰ τὸ ταῖς θύραις ἰδρῦσθαι ἐπὶ φυλακῇ τῶν κλεπτῶν· οὗτοι γὰρ ὑπὸ τῶν θυρῶν εἰώθεσαν καὶ ἀναδύεσθαι καὶ ὅλως πανουργεῖσθαι. Hésych., στροφαῖος; *Etyim. M.* Ἑρμοῦς στροφαῖος; Pollux, VIII, 72; Photius, 401 b; Théognoste, 53, 14.

de la maison, ἐπὶ φυλακῇ τῶν ἁλλῶν κλεπτῶν, selon l'heureuse expression de Suidas (1).

Mais on n'érigait pas un autel sans consécration. Et justement pour ce qui concerne les statues ou autels dédiés à Hermès στρωφχιος, nous possédons, grâce à Aristophane et aux anciens grammairiens, des informations dont la connaissance paraît devoir nous donner la clef de l'énigme contenue dans la dernière partie de notre inscription, qu'aucun essai jusqu'ici n'a réussi ni à expliquer ni à accorder avec ce qui précède.

En même temps que la statue ou l'autel et par la même cérémonie on consacrait aussi la maison. La consécration se faisait par certaines offrandes, pots de terre pleins de légumes cuits, bœuf, chèvre, porc ou brebis. D'ailleurs, à peu près les mêmes pratiques étaient employées pour les autels ou statues qu'on érigeait aux autres dieux domestiques, p. ex. à Ζεὺς Κτήσιος, — «ὃν ἐν τοῖς ταμειοῖς ἰδρύοντο ὡς πλουτοδότην», — à Ζεὺς Ἑρκείος, — «ὃ βωμὸς ἐντὸς ἔρκους ἐν τῇ αὐλῇ ἰδρύεται» (2). Il est intéressant de suivre dans Aristophane (*Paix*, 922-1116) les détails d'un rituel qui semble avoir laissé quelques traces dans les cérémonies actuellement usitées en Grèce pour la consécration de la maison (3).

Nous venons de voir que parmi les offrandes, et tout au premier rang, tous les textes mentionnent un pot de terre; on disait tout court χύτραις ἰδρύειν ou ἰδρύεσθαι pour énoncer l'idée de la consécration de l'autel d'Hermès gardien de la porte, et aussi des autres dieux domestiques (κτήσιοι, ἔρκειοι, μύχιοι) qui correspondaient aux dieux pénates des Romains. Mais souvent

(1) Voir pour une explication différente Roscher, *Ausf. Lexikon d. griech. und römischer Mythologie*, Hermes, p. 2383.

(2) Voir Aristophane, *Oiseaux*, 42-45 et la scolie dans Suidas (v. κανοῦν); *Plutus*, 1197-1199, et les scolies; *Paix*, 922-923, les scolies et Suidas (v. χύτραις ἰδρυτέον); *Danaïdes*: «μαρτύρομαι δὲ Διὸς Ἑρκείου χύτρας, μεθ' ὧν ὁ βωμὸς οὗτος ἰδρύθη»; Suidas (v. Ζεὺς Κτήσιος) et Harpocraton, s.v. Κτησίους Διός; Athénée, XI, 46 (473).

(3) Il est encore d'usage, à Athènes même, de sacrifier un coq au moment de poser la première pierre d'une maison. Ce sacrifice, pour ainsi dire laïque, est immédiatement suivi d'une bénédiction religieuse, — ἀγιασμός, — cérémonie de rigueur aussi le jour de l'entrée dans la nouvelle maison.

on ne se contentait pas d'un sacrifice aussi frugal, ainsi qu'on peut voir dans les textes susmentionnés : « Ἐθος εἶχον Ἑρμαῖς ἰδρύνοντες πρὸ τῶν θυρῶν καὶ ἄλλα τινὰ ἀγάλματα ὑπὲρ τοῦ μὴ βραδύνειν τὴν ἀνάστασιν, χύτραις ἀθάραξ ἰδρύνεσθαι καὶ ἄλλοις τισίν », dit le scoliaste d'Aristophane ; et un autre scoliaste ajoute encore ces détails : « ὅτε μὲν ταῖς χύτραις ὄσπρια ἤψων, ὅτε δὲ ἄλλοι τι πολυτελέστερον ἰερεῖον καὶ οὕτως ἰδρυνον. Καὶ πρὸς τὸ θυόμενον ἔλεγον βοὶ ἰδρύνεσθαι ἢ αἰγὶ ἢ προβάτῳ ἢ οἴον ἀν' ἧ τὸ ἰερεῖον, ὥσπερ ἐν Πλούτῳ ».

Ce sont ces derniers témoignages qui vont nous aider à retablir dans le texte très altéré des deux dernières lignes de la dédicace le sens exact qui faisait défaut.

A l'avant-dernière ligne, βιέτω, — nous l'avons déjà dit, — paraît absolument inadmissible. Ce qui dans la copie en majuscules a été rendu par les lettres ΒΙΕΤΩΙ proviendrait à notre avis d'une confusion bien compréhensible avec ΒΗΚΙΩΙ, ou peut-être même ΒΙΚΙΩΙ, qui doit se trouver sur la pierre.

Si l'on veut admettre la première supposition, on obtiendra βηκίῳ, datif de βηκίον, qui signifie agneau ou chevreau, προσβάτιον ἢ ἐρίφιον (1). Si au contraire on donne la préférence à la leçon βικίῳ, on se trouvera avoir sous les yeux l'image d'un pot de terre de l'espèce de στάμνος ou καδίσκος (2).

Que ce soit l'un ou l'autre, que le mot réellement gravé sur le marbre fût βηκίον ou βικίον, il indique qu'il s'agit d'une de ces offrandes qu'il était d'usage d'employer à la consécration de l'autel ou de la statue d'Hermès Πύλαιος (3) ordinairement appelé Στροφαῖος. Mais nous n'hésitons pas à nous prononcer pour βηκίῳ, autant par des considérations graphiques (il y a plus d'affinités entre ΒΗΚΙ et ΒΙΕΤ qu'entre ce dernier

(1) Hésychius, s.v. + βῆμα qu'il faut corriger en « βῆκα· προσβάτα », — βῆκα· χήμαιρα » et au bas dans les notes COD. 52 : « βηκίους· προσβατίους ». A comparer avec « βαίχνυλος· προσβατώδης » et surtout avec « βαῖχνα » qu'Hésychius nous donne comme particulier aux Crétois. Voir aussi les mots μηκάδες, μηκάσθαι, μηκᾶται.

(2) Hésychius, s.v. βίκος et στάμνος; Suidas, s.v. βίκος, βικίδιον; Pollux, X, 73; Athénée, I. c. καδίσκος . . . ἀγγεῖον δὲ ἐστὶν ἐν ᾧ τοὺς Κτησίους Δίας ἐγκαθιδρύουσιν.

(3) A l'Acropole d'Athènes Προπύλαιος. Paus. I, 22, 8.

et ΒΙΚΙ), que par ce que nous avons cru découvrir un peu plus loin une mention de graines cuites qui impliquerait nécessairement l'idée de la χύτρα.

Les lettres qui viennent à la suite ΣΤΑΙΚΑΙ et qui dans le *Bulletin* ont été transcrites «στῆ και» me paraissent contenir sûrement la mention du σταῖς, sorte de pâte de farine. Mais il serait tout à fait contraire à ce que nous savons de ce substantif d'admettre pour le datif la forme σταί ou σταί, au lieu de σταίτι, à moins qu'il ne s'agisse d'une particularité dialectale. D'un autre côté, rien ne nous autorise à supposer une forme σταίτα ou σταίτά = σταίτη ou σταίτή (ῆ) et à changer, pour admettre ce mot nouveau, le Κ en Τ (1). Quoi qu'il en soit, il est évident pour nous que dans cette partie du texte il est fait mention d'un gâteau de farine.

Nous arrivons au dernier groupe . . . √ √ ΙΑΙΑΝΟΕΜΑ^ς, dont M. Demargne s'est demandé s'il ne pourrait pas être lu ainsi: [ἐν ἡσυγ]ίαι. Ἀνθεμά σ[οι]? En attendant que, comme il est permis de le souhaiter, un nouvel examen de la pierre, accompagné cette fois d'une planche phototypique ou d'un *fac-simile*, vienne nous mieux éclairer, nous oserons, sans être affirmatif, émettre l'avis de lire: [βρ](υτ)ι(δ)ι ἀνθέμασ[ιν]. Βρυτίς, qui est une espèce de tisane d'orge ou quelque chose d'approchant du gruau, occuperait ici la place de l'ἄθρα, qui, d'après les témoignages rapportés plus haut, était cuite dans la χύτρα traditionnelle: χύτρας ἄθρας ἰδρύεσθαι καὶ ἄλλοις τισίν (2).

Si les données qui précèdent ne se trouvent pas de tout point inexactes, il nous semble établi que la seconde partie de la dédicace contient une mention plus ou moins détaillée des offrandes rituelles par lesquelles Kypharis a consacré la statue du dieu bienveillant qui lui avait révélé en songe son fu-

(1) Hésychius, v. σταῖς, σταίτηα, σταίτιας; Suidas, v. σταῖς, σταίτηης. Hérodote, II, 36; Pollux, VII, 22; Etym. M. v. δαῖς et παῖς: «ταῦτα δὲ τὰ τρία κλίσιν μὲν ἀνεδέξαντο, κανόνι δὲ οὐχ ὑπέπεσον».

(2) Hésych. v. βροῦτος, βροῦτον, βρούτιον, ἄθρα, ἄθραα, βαλῆρα (après le mot βατάνια). — On pourrait aussi proposer βρυχίδι (Hésychius, v. βρυχίς· κλημα), terme qui indiquerait une οἰνόσπονδος θυσία, sacrifice pour lequel on se servait de ξύλα ἀμπέλια (κληματίδες) qualifiés aussi de οἰνόσπονδα.

tur bonheur. Βηκίφ, σται(;) και βρυτίδι(;) ἀνθέμασιν. Un Grec, au courant des règles particulières en vigueur pour une consécration pareille, ne faisait que suivre la coutume en énumérant les offrandes pour commémorer la consécration de son Hermès. Πρὸς τὸ θυόμενον ἔλεγον βοὶ ἰδρύεσθαι ἢ αἰγὶ ἢ προβάτῳ ἢ οἴον ἂν ᾗ τὸ ἱερεῖον.

Il nous reste à compléter la dédicace placée en tête.

L. 1. M. Demargne avait déjà admis que les traces de la troisième lettre sont celles d'un Μ. Il est clair maintenant que le signe ι qui vient avant est le reste d'un Ρ gravé sur la pierre. Nous lisons donc [‘E](ρ)μ[ῆι].

L. 2. A titre d'essai et sous toutes réserves, nous avons mis ici [Π]υλοσ[τρόφωι], épithète nouvelle composée du substantif πύλη et du verbe στρέφω. Hermès était comme on l'a vu Πύλαιος et Στροφαῖος.

[‘E](ρ)μ[ῆι]

[Π]υλοσ[τρόφωι]?

Κύφαρις Σί[φρα]

εὐχάν.

Σοὶ Κύφαρις Σίφρα, Κυλλάνιε,

σεμνὸν ἄγαλμα | τιμῶ[ν]

ἔστασεν σὰν καταφημοσύ-

ναν, | ἀνίκα οἱ κατὰ νύκτα διέ-

φραδες [ο]ικὲν ἐν ἐσθλῶι |

[έκ] (χ)αλεποῦ, β(ηκί)ωι(?), σται(?) και

βρ](υτ)ιδι(?) ἀνθέμασ[ιν]

γ1 Α

II. *BCH*, XXIV, 1900, p. 70-74, et note p. 176-177.

Dans l'épigramme d'Acræphiæ publiée par M. Perdrizet nous croyons que les vers 9-10 et 15-16 doivent être lus comme il suit :

Ἄλλ' ὃ γ', ἀνείς θώρακα, παρὰ ξίφος ἄρσενι θυμῷ
[κλίν]ατο, γενναίων ὡς ἔθος ἡγεμόνων.

Il n'était pas, que nous sachions, dans les habitudes des chefs valeureux de se donner la mort à la suite d'un insuccès, mais bien de la chercher résolument au plus fort de la mêlée, pour ne pas survivre à une défaite qui conduisait à l'asservissement de la patrie. — Du reste, παρὰ, précédant l'accusatif ξίφος, ne permet pas de voir dans l'épée de Εὐγνώτος l'instrument meurtrier qui lui ôta la vie. — Le vaillant stratège des Acræphiens, désespéré de l'issue du combat, se débarrassa de sa cuirasse pour atteindre plus sûrement à l'honneur d'être couché à côté de son épée.

Παρὰ ξίφος κλίνατο. Pour exprimer à l'inverse la même idée, le poète de l'Iliade (K, 471) se sert du même verbe : ἔντεα δέ σφιν καλὰ παρ' αὐτοῖσι χθονὶ κέκλιτο.

Ἀλλὰ, νέοι, γίνεσθε κατὰ κλέος ὧδε μαχῆται
ὧδ' ἀγαθοί, πατέρων αἴσ(χ)εα [λ]υ[ό]μενοι.

Αἴσχεα, — l'opprobre de la défaite, — ὄνειδος, ἄδοξία, αἰσχρὰ τύχη (1). — Une fois ce substantif admis, la restitution λούμενοι s'impose. Ce verbe sera pris ici dans le sens de *racheter*, *payer*, *venger*. Exemples : λύσων ὅς' ἐξήμαρτον ἐν τῷ πρὶν χρόνῳ (Soph., *Philoct.*, 1224); λύσαι τὰς πρότερον ἁμαρτίας (Aristoph., *Gren.*, 690); φόνῳ φόνον λύσει (Eurip., *Oreste*, 510).

La jeunesse, à qui s'adresse l'épigramme, est exhortée à faire oublier par ses exploits l'opprobre dont la défaite a couvert la génération précédente.

Athènes, le 5/17 Juillet 1901.

ÉTIENNE DRAGOURIS



(1) *Elym.* v. s. v. αἴσχος et la note, ὄνειδος, αἰσχύνη, ἁμαρτία, λοιδορία, etc.

TORSE D'UN CITHARÈDE

AU MUSÉE DU LOUVRE

En 1889, M. Studniczka indiquait d'un mot, et pour ainsi dire en passant, l'intérêt de ce monument, qu'il connaissait par un moulage de l'Université de Vienne, et remarquait qu'il n'en était pas fait mention dans la littérature archéologique (1). Je ne le trouve en effet signalé que dans le catalogue des moulages de l'Université de Strasbourg (2), et dans le *Catalogue sommaire des marbres antiques du Louvre*, où il est décrit comme un torse de femme (3). La provenance en est tout à fait inconnue. On sait seulement que ce torse a été d'abord conservé au Château de Sceaux, puis à la Bibliothèque Mazarine. En l'état actuel, privé de sa tête et brisé au dessous des genoux, il mesure en hauteur 1^m.08 environ. La matière est un marbre gris, d'un grain serré, qui se prête bien au fini du travail; mais le torse nous est parvenu fort mutilé. Le revers a été martelé, et sur toute la surface on observe des traces de chaux, comme si ce fragment avait été engagé dans une maçonnerie. Tel qu'il est exposé aujourd'hui dans la Rotonde du Mars Borghèse, avec ce costume d'apparence féminine et ces boucles tombant sur les épaules, démunie des attributs qui pouvaient le caractériser, ce torse a pu facilement être interprété comme appartenant à une statue de femme. Une analyse plus précise montrera, croyons-nous, qu'il s'agit en réalité d'un personnage masculin.

(1) «Ich kenne das merkwürdige Werke aus dem Abgüsse in der Sammlung der Wiener Universität; in der Litteratur ist mir nicht einmal eine Erwähnung bekannt.» *Röm. Mittheil.*, III, p. 285, note 2.

(2) Michaelis, *Führer durch das arch. Museum der Universität Strassburg* 2^e éd., 1897, p. 14. Cf. Lechat, *Rev. des Ét. grecques*, 1899, p. 234.

(3) N^o 690. «Torse de femme drapée de style archaïque; trois longues boucles tombant sur chaque épaule».

I

Bien que la tête soit brisée, on peut, grâce aux parties de la chevelure qui sont encore apparentes sur les épaules et sur le dos, restituer sans peine l'agencement de la coiffure. Sur la face antérieure de la statue, les cheveux forment de chaque côté trois boucles minces et ondulées, qui s'étalent sur le haut de la poitrine, sans tomber bien bas. Le revers les montre divisés en neuf boucles pareilles, séparées les unes des autres, mais assez rapprochées pour offrir à l'œil l'aspect d'une masse rectangulaire, couvrant la nuque et le haut des épaules. Toutefois, rien ne rappelle ici la chevelure opulente qui ondule en une large nappe sur les épaules des κορὰι de l'Acropole d'Athènes, et ce fait seul suffirait à lever tous les doutes sur le sexe du personnage. Il s'agit bien d'un homme, portant, suivant la mode archaïque, une chevelure longue et frisée, qui flotte librement par derrière, et d'où se détachent des boucles disposées par devant de chaque côté du cou. C'est là un arrangement de coiffure tellement connu qu'il n'y a pas lieu d'y insister.

Le costume se compose de deux pièces. D'abord un long chiton, fait d'une fine étoffe de laine à plis menus, et pourvu de manches cousues sur la longueur du bras; on distingue très bien, sur le bras droit, la couture qui réunit les deux pièces de la manche, de telle sorte que les stries de l'étoffe viennent y aboutir obliquement, comme les nervures d'une feuille. Le chiton est sans ornement; on ne voit, ni sur les manches ni autour de l'ouverture du col, aucune trace de ces galons ou de ces bandes de toile qui agrémentent le chiton des statues féminines de l'Acropole(1). Le vêtement de dessus est l'himation, maintenu par une agrafe sur l'épaule droite, et dont le bord, passant sous l'aisselle gauche, remonte obliquement par derrière vers le point d'attache. La partie supérieure, retombant plus bas que la ceinture, forme l'*apoptygma*, et des-

(1) Lechat, *BCH*, XIV, 1890, p. 307-308.

sine du côté droit la chute de plis en zigzags qui est classique dans ce type d'ajustement.

Si ce costume, dont le caractère archaïque n'a pas besoin d'être démontré, rappelle dans son ensemble celui des *κόραι* de l'Acropole, nous savons d'autre part qu'il n'était pas exclusivement réservé aux femmes, et qu'il est en particulier attribué à Apollon citharède. L'hypothèse de M. Michaelis, qui reconnaît dans le marbre du Louvre un torse de citharède, nous paraît tout à fait justifiée. Le même chiton à plis fins est porté par Apollon dans une statue du Vatican, où il est représenté assis, la lyre sur les genoux, et qui paraît être la copie d'un bronze grec exécuté entre 480 et 450 (1). Comme dans le marbre du Louvre, ce vêtement est muni de manches, plus courtes, il est vrai, et agrafées sur les bras; il tombe jusqu'aux pieds, et l'on peut ainsi, à l'aide de ce monument, restituer la partie inférieure de notre torse. Quant à l'himation disposé obliquement sur la poitrine, on sait de reste qu'il n'est pas particulier au costume féminin (2). Si l'on compare notre marbre à l'Apollon du bas-relief des nymphes provenant de Thasos, et conservé également au Louvre (3), le rapprochement est décisif. L'ajustement est identique de part et d'autre. C'est la même disposition oblique du bord supérieur, passant sous l'aiselle gauche, la même chute de plis du côté droit, avec cette différence que, dans le bas-relief de Thasos, les plis étant formés par la double épaisseur de l'himation et de l'*apoptygma*, le sculpteur leur a donné plus de consistance. Rayet reconnaissait ici le vêtement appelé *ἑπωρίς*. Il est plus exact, croyons-nous, de le désigner avec MM. Böhlau et Kalkmann par le nom d' *ἐπιπόρπημα* ou d' *ἐπιπορπίς*, usité certainement au quatrième siècle, et qui s'applique au vêtement caractéristique

(1) Hefbig, *Führer*, I², n° 209. Le monument est reproduit par Julius Lange, *Darstellung des Menschen in der ält. griech. Kunst*, p. 79, fig. 21.

(2) Voir les remarques de Kalkmann, *Jahrbuch des arch. Inst.*, XI, 1896, p. 38.

(3) Rayet, *Mon. de l'art antique*, I, pl. 20. Pour l'analyse du costume, voir Studniczka, *Allgriech. Tracht*, p. 78-79.

des citharèdes(1). Un vers de Platon le comique en fait foi.

δῶτω τὴν κιθάραν τις ἐνδοθεν

καὶ τοῦπιπόρημα(2).

D'autre part les définitions données par les lexicographes, qui font de l' ἐπιπόρημα l'équivalent de l' ἰμάτιον διπλοῦν(3) sont d'accord avec le témoignage des monuments. Rien, en effet, ne convient mieux au citharède qu'un vêtement semblable, qui, dégagant les deux bras, laisse aux mains toute liberté(4). Assurément le port de l' ἐπιπορπίς a varié avec le temps. Les statues du quatrième siècle, comme l'Apollon Musagète du Vatican (5), la montrent agrafée sur les deux épaules, et prenant l'apparence d'un vêtement de parade, destiné à donner au joueur de cithare un aspect majestueux. Mais s'il fallait démontrer qu'au VI^e siècle les citharèdes le portaient de la même manière que notre personnage, on pourrait invoquer le témoignage de la métope des Argonautes, dans la frise du Trésor des Sicyoniens à Delphes. Orphée et le chanteur qui se tient debout auprès de lui sur le pont du navire portent un costume tout à fait analogue, « un long chiton et un manteau replié à sa partie supérieure d'un tiers de sa hauteur, et attaché sur l'épaule droite »(6). C'est exactement le vêtement de notre citharède.

II

Tout serait fort simple, dans cette question du costume, si l'on ne relevait ici une particularité curieuse, qui doit retenir notre attention. Le long du flanc gauche s'allonge une pièce d'étoffe qui forme de gros plis droits, celui de gauche ramassé en bourrelet, les autres plus lâches. Si l'on regarde la statue

(1) Bœhlau, *Quæstiones de re vestiaria Græcorum*, p. 49; Kalkmann, *Jahrbuch*, XI, 1896, p. 38.

(2) Meineke, *Frag. com. græc.*, II, p. 617; Callimaque, *Hymn. in Apollin.*, V. 32, et suivants: Χρῦσα τῶπόλλωνι τό τ' ἐνδυτὸν ἢ τ' ἐπιπορπίς.

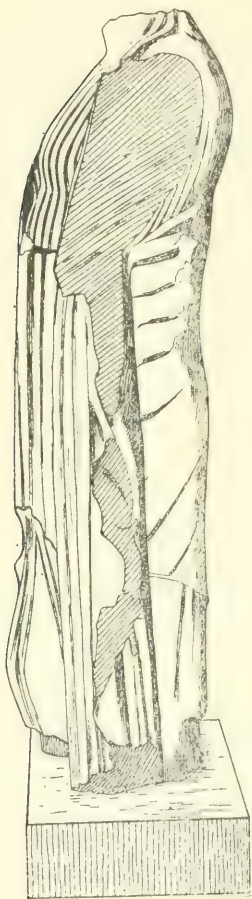
(3) Bekker, *Anecdota græca*, I, p. 254, 29. Hésychius, s.v. ἑμπερονατρίς.

(4) Cf. Studniczka, *Altgriech. Tracht*, p. 79.

(5) Helbig, *Führer*, I², n° 274.

(6) Homolle, *BCH*, 1896, p. 663, et pl. XI, 1. Cette forme de costume s'est encore conservée dans un bas-relief de Sparte du IV^e siècle, représentant Apollon citharède devant une Niké. *Ath. Mittheil.*, 1887, pl. XII, (Wolters).

de côté, sous l'aspect que reproduit le dessin ci-joint, on s'aperçoit que le bras droit comprime l'étoffe dans la partie supérieure, tandis que le bas tombe librement. A première vue,



on est tenté de croire que cette draperie fait partie du costume; mais les objections se présentent immédiatement. Peut-on penser à une chute de plis formée par l'étoffe de l'himation qui serait ramenée et attachée sur l'épaule gauche? Nous ne le croyons pas, car on voit très distinctement, sur le revers de la statue, le bord de l'himation remonter vers l'épaule droite; et s'il est vrai que, de ce côté, les plis de l'*apoptygma* suivent une direction oblique, au lieu de tomber droit comme par devant, c'est là une de ces libertés que l'art archaïque prend volontiers, et dont le costume de la Héra de Samos nous offre un exemple bien connu. Ajoutez que si cette conjecture était exacte, le bord de l'étoffe serait forcément plissé en zig-zag, et ce n'est pas le cas. Enfin d'où partirait cette chute de plis? Elle devrait prendre naissance à l'épaule. Or cette sorte d'appendice laisse le dessus de l'épaule tout à fait dégagé(1), et ne commence qu'un peu plus bas. Il faut donc admettre que cette draperie est indépendante du costume, et chercher une autre explication.

On n'a pas, à ma connaissance, remarqué que le même problème se pose pour l'Apollon du bas-relief de Thasos. Dans

(1) La même raison interdit de songer à un second manteau jeté sur l'épaule, comme le petit voile que porte, sur la *diplos*, une statuette de jeune femme de la *Collection Barracco*, pl. XXVII, XXVII, et p. 29.

les descriptions qu'ils en ont données, ni Rayet ni Overbeck (1) ne font allusion à la draperie qui, du côté droit, tombe derrière la cithare, et s'arrête à la hauteur des genoux. De même que dans le torse du Louvre, elle forme des plis assez ramassés, comme le seraient ceux d'une pièce d'étoffe ayant glissé sur une tringle. Or, pas plus ici que dans notre marbre, elle ne peut faire du partie du costume dont l'agencement est très intelligible, et je ne vois pas d'interprétation plus plausible que d'y reconnaître un appendice de la cithare. Les peintures de vases nous aident à en définir nettement la nature. Entre tant d'exemples qu'il serait facile de réunir, je citerai en particulier un vase de l'ancienne collection de Luynes représentant Apollon en costume de citharède, et tenant de la main gauche la cithare d'où pend par derrière une pièce d'étoffe assez large, formant deux pans décorés de dessins différents (2). La destination de cet appendice n'est pas douteuse. C'est, non pas précisément l'étui, mais l'enveloppe de la lyre, faite d'une pièce d'étoffe double (3). Quand le chanteur jouait de son instrument, il rejetait par derrière les deux pans de l'étoffe, attachée au haut de la lyre. Avait-il cessé de jouer? Il les rabattait sur les deux faces de l'instrument pour en protéger la partie la plus délicate, c'est à dire les cordes. Sur le vase de Luynes, on voit, au côté droit de la lyre, des cordons d'attache, qui n'ont d'autre office que d'assujettir l'enveloppe ainsi ra-

(1) Overbeck, *Griech. Kunstmyth.*, V, *Apollon*, p. 67. M. Studniczka se borne à décrire l'arrangement de l'himation (*Allgriech. Tracht*, p. 79).

(2) De Luynes, *Vases peints*, pl. 26. Cf. Overbeck, *Griech. Kunstmyth.*, V, atlas, pl. XIX, n° 27, et p. 62. Le même détail se retrouve fréquemment sur les vases. Cf. kalpis de Naples, Gerhard, *Aus. Vasenb.*, I, pl. 78; amphore de Munich, *ibid.*, I, pl. 23, et Overbeck, *op. l.*, atlas, V, pl. XIX, n° 18. Cette enveloppe ne saurait être confondue avec les longues ténies qui ornent la lyre d'Orphée sur les vases de l'Italie méridionale. Vase de Canosa (Munich) *Wiener Vorlegebl.*, E, I, et Winckler, *Die Darstellungen der Unterwelt auf unterit. Vasen*, p. 4, n° 1. Vase d'Altamura, (Naples) *Vorlegebl.*, E, II.

(3) Telle est l'explication, fort juste à mon avis, que donne de cet appendice M. Th. Reinach dans un article encore inédit destiné au *Dict. des antiq. grecques et romaines* (art. *Lyra*), que M. Pottier a bien voulu me communiquer en manuscrit.

battue. Je ne crois pas qu'on puisse proposer une explication plus vraisemblable pour la draperie du bas-relief de Thasos : comme dans les vases peints, elle dépend, non pas du costume, mais de la cithare, et comme dans l'exemplaire cité plus haut, elle tombe à la hauteur des genoux. Il semble aussi qu'on puisse reconnaître le même détail dans une terre-cuite béotienne du Musée national d'Athènes, représentant la caricature d'un citharède. Le personnage est tout nu ; mais le modelleur n'a pas oublié l'enveloppe de la lyre, qui tombe le long du flanc gauche (1).

Si le problème est ainsi résolu pour l'Apollon du bas-relief des nymphes, il l'est également pour le torse du Louvre, car le cas est identique. Imaginez, ce qui est fort plausible, que le citharède tienne son instrument appuyé contre l'épaule gauche, et posant sur le bras ; l'enveloppe de la cithare viendra s'appliquer contre le flanc gauche, comprimée dans le haut par l'avant-bras, et formant par suite une chute de plis droits et un peu ramassés. Or telle est bien la disposition de la draperie. Ainsi placée, elle peut avoir d'ailleurs une utilité pratique, et amortir le contact entre le corps du chanteur et le bois du lourd instrument. Dans une statue d'Apollon trouvée à Olympie, où le dieu est représenté nu, une draperie s'enroule autour du bras gauche qui soutient la cithare, et elle est maintenue sous l'aisselle par la pression du bras (2). M. Treu l'interprète comme un petit manteau destiné à former coussin ; peut-être est-ce simplement l'enveloppe de la lyre qui remplit ici cet office de protection. Quoi qu'il en soit, la question ne paraît pas douteuse pour le torse du Louvre : nous y trouvons pour la première fois, rendu plastiquement dans une statue, un détail réaliste que les peintres de vases ont si souvent observé.

(1) Winter, *Jahreshefte des østerr. arch. Inst.*, III, 1900, p. 88, fig. 17. M. Winter date le monument du V^e siècle.

(2) *Olympia. Die Bildwerke in Stein und Thon*, pl. LVII, 3, 4, 5, et p. 234 (Treu).

III

Il nous reste à examiner quel nom convient au personnage représenté, quelle date on peut proposer pour notre marbre, et à quelle école il y a lieu de l'attribuer. Le costume, la draperie appartenant à la cithare, la pose du bras droit tombant le long du corps, comme si la main tenait le plectre, ne laissent guère de doute sur la justesse de l'identification indiquée par M. Michaelis. C'est bien d'un citharède qu'il s'agit. Mais est-ce un professionnel, pour ainsi dire, ou un Apollon? La première hypothèse n'aurait rien d'absolument invraisemblable. Nous connaissons par les textes des statues honorifiques de citharèdes, comme celle de Cléon de Thèbes, œuvre de Pythagoras de Rhégion, celles de Sacadas et d'Aristoniceos à Delphes (1). Des monuments de ce genre ne devaient pas manquer dans les grands sanctuaires où l'on célébrait des concours musicaux. Pourtant les analogies que nous avons relevées entre notre torse et la figure principale du bas-relief de Thasos, les rapprochements qu'on peut établir, pour le costume, avec les peintures de vases représentant Apollon, nous font croire que le personnage est bien réellement le dieu citharède.

Si l'on considère l'attitude solennelle et immobile, l'agencement du costume, le jeu régulier des plis dans les draperies, on reconnaîtra toutes les conventions familières à l'archaïsme (2). Cependant, à bien des indices, on s'aperçoit que ces conventions ont perdu de leur rigueur. Les plis de l'himation n'ont plus la régularité compassée qui est de règle au VI^e siècle; ils tombent plus librement, avec une certaine souplesse. Le sculpteur a également rompu avec la tradition en vertu de laquelle la jambe gauche était invariablement portée en avant: il applique un rythme nouveau, celui qu'on observe dans une statue trouvée sur l'Acropole (3) et dans le bronze Sciarra (4), et

(1) Reisch, *Griech. Weihgeschenke*, p. 52-53.

(2) M. Studniczka rapproche le torse du Louvre de l'Artémis archaïque de Pompéi pour la forme des boucles tombant sur les épaules. *Berm. Mittheil.*, III, p. 285, note 2.

(3) Collignon, *Sculpt. grecque*, I, fig. 191, et *Egypt. arch.*, 1888, pl. 3.

(4) *Sculpt. grecque*, I, fig. 161.

qui fait reposer le poids du corps sur la jambe gauche. Ces remarques nous permettent d'assigner au torse du Louvre une date comprise entre les années 500 et 480. Vouloir préciser davantage serait abuser de l'hypothèse. En tout cas, il est certainement antérieur à la statue du Vatican (1) dont la tête rappelle à M. Furtwängler la manière de Critios et de Nésiotès (2). S'il en est ainsi, il doit prendre place au début de la série où Overbeck a groupé les représentations statuariques d'Apollon en costume de citharède (3).

Pour déterminer l'école dont il relève, il faut tenir compte des caractères de style qui ont pu tromper tout d'abord sur le sexe du personnage (4) : les formes amples et rondes, la saillie des pectoraux, l'agencement du costume. On sait que la préoccupation de faire sentir, même en l'exagérant, le modelé des formes sous la draperie, est un trait particulier aux écoles ioniennes. Faut-il rappeler des exemples bien connus, comme la grande frise du soubassement du Monument des Néréides, où l'on pourrait se méprendre sur le sexe des combattants vêtus de longues tuniques, si les torsos seuls étaient conservés ? Et faut-il citer certaines figures viriles de la frise de Trysa, où l'on observé le même détail ? (5). Sans nous attarder à des sculptures beaucoup plus récentes que le marbre du Louvre, nous irons droit à une œuvre qui peut suggérer des comparaisons plus précises, et qui semble bien être de la même école ; nous voulons parler d'une statue d'homme drapé trouvée sur l'Acropole d'Athènes, très différente des œuvres attiques, et dont l'origine ionienne paraît incontestable (6). Comme l'Apollon citharède, le personnage est vêtu du chiton à plis fins ; il porte également l'himation, mais disposé inversement, sans *apoptyg-*

(1) Helbig, *Führer*, I², n° 209.

(2) *Meisterwerke*, p. 684, note 3.

(3) *Griech. Kunstmyth.*, V, p. 181 et suivantes.

(4) Ce n'est pas d'ailleurs le premier exemple d'une statue d'Apollon citharède interprétée comme une statue féminine. Nous citerons en particulier le marbre de la *Galerie des statues* du Vatican restauré en Pallas (Helbig, *Führer*, I², n° 193).

(5) Ainsi Benndorf et Niemann, *Das Heroon von Gjelbaschi-Trysa*, pl. VII.

(6) *Sculpt. grecque*, I, p. 259, fig. 127.

ma. Je ne connais pas de monument qui soit apparenté de plus près à notre torse et, si le premier doit être rattaché à une école ionienne, la même conclusion s'impose pour le second. Nous nous trouvons ainsi ramené à cette école qui nous avait déjà fourni, dans l'Apollon du bas-relief de Thasos, un terme de comparaison, et dont les habitudes de style expliquent bien ce caractère quasi féminin, ces formes un peu ambiguës qui ont pu provoquer une interprétation inexacte. L'Apollon du Louvre est une œuvre de style ionien, du premier quart du cinquième siècle. A-t-il été exécuté en Ionie, dans une des Cyclades, ou dans une région subissant l'influence de l'art ionien, comme la Grèce du Nord? Il serait aussi aisé de trancher la question par une affirmation que difficile de la résoudre par une preuve.

MAX. COLLIGNON

L'archonte delphien Euboulidas.

En classant les inscriptions du Musée, j'ai retrouvé un fragment qui m'avait échappé. Je ne puis dire exactement ni quand ni où il a été découvert.

Inv. 4390. — Au Musée. — Stèle de m. blanc, brisée en haut et en bas, en deux morceaux. — H.

	Α Ν Ρ Ρ Ο Ε Δ .	[Δελφοὶ ἔδωκαν προ]-
	Ρ Ρ Ο Δ Ι Κ Ι Α Ν	[μ α ν τ ε ἰ :] α ν π ρ ο ε ὀ [ρ]-
	Κ Α Ι Τ Α Λ Λ Α Ο Σ Α Κ Α ,	[ι α ν] π ρ ο ὀ δ ι κ ἰ α ν
	Τ Ο Ι Σ Α Λ Λ Ο Ι Σ Ρ Ρ Ο	κ α ἰ τ ᾱ λ λ α ὀ σ α κ α ἰ
	Ξ Ε Ν Ο Ι Σ Κ Α Ι Ε Υ Ε Ι	τ ο ἰ σ ᾱ λ λ ο ι σ π ρ ο-
	Γ Ε Τ Α Ι Σ Α Ρ Χ Ο Ν Τ Ο	ξ ε ν ο ι σ κ α ἰ ε ὀ ε [ρ]-
	Ε Υ Β Ο Υ Λ Ι Δ Α Β Ο Υ Λ	γ ε τ α ι σ Α ρ χ ο ν τ ο [ς]
	Υ Ο Ν Τ Ω Ν Χ Α Ρ Ι Ξ Ε	Ε ὀ ὀ ο υ λ ἰ ὀ α, β ο υ λ [ε]-
	Ν Ο Υ Ο Ρ Α Σ Ω Ν Ο Σ	υ ὀ ν τ ω ν Χ α ρ ι ξ ε.
	Λ Α Υ Κ Ω Ν Ο Σ	ν ο υ , Θ ρ ά τ [ω ν] ο σ
		[Γ] λ α ὀ κ ω ν ο ς.

Un archonte Euboulidas est déjà connu à Delphes (*SGDI*, 2658); il est attribué par M. Pontow à l'année 310, par M. Baunack au premier tiers du III^e siècle.

Les bouleutes semblent appartenir au IV^e siècle, en raison des homonymies ci-dessous : *Charixénos*, archonte vers 330, prytane sous Damocharès (338), bouleute sous Ménaichmos (X. Ἡρακλείδα). — *Glaucôn*, prytane sous Dion (336), témoin sous Pleiston (327), bouleute sous Sarpadon (306). — *Thrason*, prytane sous Damocharès (338), prytane sous Charixénos (vers 330. Θ. Ἐρμάνθου). — Les rapprochements sont d'autant plus significatifs que Glaucôn et Sarpadon disparaissent presque de l'onomastique, passé le IV^e siècle.

Il semble donc que les deux décrets présentent un seul et même archontat, avec les deux collèges de bouleutes afférents aux deux semestres de l'année. Quant à la date, celle de M. Pontow paraît la plus proche de la vérité. T.H.

TROIS INSCRIPTIONS LATINES DE ROUMÉLIE

I. L'inscription suivante se trouve présentement à Salonique, au lycée ture (École Idadié). C'est là que je l'ai copiée et estampée. On m'a certifié qu'elle provenait de Karaféria, l'ancienne Berhée. Les lettres, peu profondément gravées et qui ne font qu'égratigner la pierre ont la forme grêle, un peu tremblée, du Bas Empire. La pierre est une grande dalle de marbre blanc, brisée en deux morceaux.

BONAE MEMORIAE MACCVSAE
MVCERIS ANN̄ XXII ET VICTORIAE
SIVE VALERIOCLAE ANN̄ XIII IQVAE
OB DESIDERIVMAVVNCVLIEORVM
5 FL̄ GEMELLI V̄ P̄ COMITIS ABVLTIMA
GALLIA PER DIVERSA LOCA PROVIN
CIA RVMA D PROVINCIA M MACEDO
NIA MVENERVNT IBIDEM QV̄ POSTAM
PLEXVMEIVSET COMPLETACVPIDITATE
10 AMORIS INCIVITATI DISSENSIFATIMVNVS
COMPLERVNT QVIBVSMEMORATVS
VIR LAVDABILISVT COGNOSCERE
TVRIVSSITEIS MEMORIAM FIERI

Bonae memoriae Maccusae Muceris ann. XXII et Victoriae sive Valeriosae ann. XIII, quae ob desiderium avunculi eorum (sic) Fl. Gemelli v. p. comitis ab ultima Gallia per diversa loca provinciarum ad provinciam Macedoniam venerunt, ibidemq(ue) post amplexum eius et completa cupiditate amoris in civitate E)d(e)ssensi fati munus complerunt; quibus memoratus vir laudabilis. ut cognosceretur, iussit eis memoriam fieri.

L. 1. *Maccusa*, *Muccer* ne paraissent pas des noms latins : n'ayant pas sous la main l'ouvrage de Holder, je ne puis vérifier s'ils sont celtiques.

L. 3. Noter la forme de l's dans VALERIOEAE.

L. 5. Le comte Fl. Gemellus n'était pas connu. Il y a dans le Code (7, 2, 8 ; 8, 24, 2) deux rescrits adressés à un Gemellus, l'un par l'empereur Philippe, l'autre par Domitien et Maximien. Sur les comtes du Bas-Empire, cf. le *Dict. des ant.*, s. v. *comes* ; une inscription chrétienne de Salonique mentionne un autre fonctionnaire de ce grade, le comte Patrice (*Mélanges de Rome*, 1899, p. 548).

L. 10. *In civitate Edessensi*. Les deux jeunes femmes, quand elles moururent, s'en retournaient en Gaule par le chemin qu'elles avaient suivi à l'aller, la route Égnatienne, dont Édesse (aujourd'hui Vodéna) était l'une des stations importantes.

L. 11. *Memoratus* « le susdit ». Le complément indirect de *iussit fieri* est répété deux fois (*quibus* et *eis*) ; mais ce pléonasme n'a rien d'in vraisemblable dans une inscription de cette époque et dans la langue populaire.

L. 13. *Memoria*, au sens de « tombeau », mot de la basse latinité, très fréquent dans les inscriptions, a passé dans le grec de basse époque sous la forme *μημόριον*, *μημόριν*, dont les inscriptions chrétiennes de Macédoine offrent beaucoup d'exemples (*Mél. de Rome*, 1899, p. 545).

L'histoire est touchante — un vrai canevas de nouvelle triste — et l'építaphe la raconte avec une émotion contenue et un ton de simplicité qui ne sont pas ordinaires dans le style, généralement si sec ou si boursoufflé, des építaphes de l'époque impériale.

Ce texte n'est pas seulement touchant, il est instructif aussi. D'abord pour l'histoire des voyages sous l'Empire. Si les nièces d'un parfaitissime, des femmes de famille distinguée, et toutes jeunes, pouvaient se risquer à aller de Gaule en Macédoine, c'est que les grands voyages étaient moins malaisés dans ce temps là qu'on ne serait tenté d'abord de se l'imaginer. Fried-

lander dit bien justement (1): «La magnificence et la grandeur du système de routes qui embrassait tout l'Empire sont au dessus de tout éloge. Le fait que non seulement ces constructions gigantesques, dont tout l'ancien monde était couvert, avaient presque entièrement péri, mais que l'idée même d'un ensemble de communications aussi complet et aussi parfait s'était entièrement perdue dans les temps modernes, peut seul expliquer l'erreur très répandue autrefois de la prétendue rareté des voyages jusque dans les derniers temps de l'antiquité.» Cependant, quelque parfaites que fussent les routes, et malgré l'emploi des litières ces longs voyages étaient pénibles, surtout pour des femmes, de même qu'il était pénible au siècle dernier de traverser l'Europe, même en chaise de poste. Les inscriptions parlent quelquefois de la fatigue des grands voyages: ainsi, une inscription d'Italie loue une femme de n'avoir pas craint de faire 50 étapes pour venir de Gaule prier sur le tombeau de son mari: *quae venit de Gallia per mansiones* L *ut commemoraret memoriam dulcissimi mariti* (CIL, V, 2108); il est vrai que la voyageuse mourut en arrivant au but.

Pour l'histoire morale aussi, l'épithaphe composée par Gemellus pour ses nièces est intéressante. Elle respire une tendresse sincère. Une société où l'amour familial était si fort et si doux était mûre pour le christianisme. Du reste, le texte en question est tout à fait unique et original: dans sa belle étude *Des sentiments d'affection exprimés dans quelques inscriptions antiques*(2), M. Le Blant n'a cité aucun texte analogue: rien de semblable non plus dans le chapitre du recueil d'Orelli-Henzen intitulé *Affectus parentum erga liberos, etc.*

II. Voici une autre épithaphe latine de Macédoine, non moins originale que la précédente et qui est intéressante à peu près pour les mêmes raisons. Je l'ai copiée et estampée en 1899

(1) *Sittengeschichte*, II, p. 6.

(2) *M. m. de l'ec. des Inscr.*, XXXVI, 1^{re} partie, p. 225 sq

sur le territoire de la colonie de Philippes, dans le petit village musulman de *Karakavak*, qui n'est pas marqué sur la carte autrichienne et qui est situé dans la plaine, entre Drama et Kourmista. Elle a été déjà publiée par M. Cumont, dans ses *Inscriptions de Macédoine* (*Revue de l'instr. publ. en Belgique*, 1898, p. 6 du tirage à part), avec quelques inexactitudes de copie et d'interprétation. L'inscription est gravée assez mal sur une grande feuille de schiste ($2^m \times 0^m \cdot 70 \times 0^m \cdot 04$). L'emploi seul de la pierre suffirait à faire deviner l'humble condition du défunt, dans un pays où le marbre est si commun et d'un usage à peu près général, taillé en cippe ou en sarcophage, pour les tombes des riches ou des gens aisés. D'après la forme des lettres, l'inscription ne paraît pas antérieure au III^e siècle. Au dessus de l'inscription se trouve, dit M. Cumont, « un dessin qui a sans doute quelque signification religieuse. » J'y vois simplement une rosace mal figurée.

VITALIS·C·LAVIFAUSTI
 SER·IDEM·F·VERNA·DOMI
 NATVS·HIC·SITVS·EST·VIXIT
 ANNOS·XVI·INSTITOR·TABERNAS
 5 APRIANAS·AB·POPULO·ACCEPTVS
 IDEM·AB·DIBVS·EREPTVS·ROGO
 VOS·VIATORES·SI·QVID·MINVS
 DEDI·MESVRA·VT·PATRI·MEO·ADICERE
 IGNOSCATIS·ROGO·PER·SVPEROS
 10 ET·INFEROS·VT·PATREM·ET·MATRE·
 COMMENDATOS·HABEATIS·
 ET·VALE

Vitalis C. Lavi Fausti ser(vus), idem f(ilius), verna domi natus, hic situs est. Vixit annos XVI, institor tabernas Aprianas, ab populo acceptus, idem ab dibus ereptus.

Rogo vos, viatores, si quid minus dedi me(n)sura, ut patri meo adicere ignoscatis. Rogo per superos et inferos ut patrem et matre(m) commendatos habeatis. — Et vale!

Il est à croire que Faustus était riche, et qu'il avait fait bâtir, sur un terrain attenant à une grand' route, des *tabernae* ou auberges qu'il faisait gérer par des esclaves. C'était une

manière assez courante pour les propriétaires de tirer parti de leurs capitaux (1). Il suit de là qu'*institor tabernas aprianas ab populo acceptus* ne doit pas être traduit, comme le propose M. Cumont, en faisant d'*acceptus* un déponent: « ayant reçu du peuple des boutiques à gérer », mais qu'il faut mettre une virgule entre *aprianas* et *ab populo* et voir dans *ab populo acceptus* une antithèse à *ab dibus creptus*: « on l'aimait dans la colonie, mais les dieux nous l'ont ravi ». *Institor ad tabernas aprianas* n'est pas du latin classique, tant s'en faut; l'accusatif *tabernas* s'explique par le verbe *insistere* dont l'idée est contenue dans *institor*.

Étant donnés et la position du village de Karakavak et le fait aujourd'hui démontré que la *Via Egnatia* passait le long du flanc N. du Pangée, on doit admettre sans hésitation que les *tabernae aprianae* se trouvaient le long de la célèbre route. *Aprianae*, dit justement M. Cumont, est un mot nouveau. Il le traduit par « en plein vent », comme s'il y avait *apriacas*, et encore *apriacas* signifierait-il « en plein soleil » et non « en plein vent. » En réalité, cet adjectif semble bien dérivé du nom d'*Apri*, colonie romaine de la Thrace, entre l'Hèbre et Périnthe; la route Égnatienne y passait, et les inscriptions nous attestaient déjà qu'il y avait des relations entre Apri et Philippes (2). Il est naturel qu'une auberge près de Philippes ait pris pour enseigne: « A la ville d'Apri » Ces *tabernæ* des grands chemins de l'Empire, dont quelques-unes, placées d'une façon particulièrement favorable, sont devenues des villes (par ex. Rheinzabern dans le Palatinat, ou notre Saverne), avaient des noms et des enseignes, comme nos auberges et nos hôtels (3).

(1) Friedländer, *Sittengeschichte*, II, p. 35

(2) *CHL*, III, 386: *Dici Juli fluminis C. Antonii M. f. Volt. Rufo, fluminis divi Aug. col. Cl. Aprensis et Col. Jul. Philippensis etc.* C. Antonius Rufus était de Philippes. Je reviendrai sur ce personnage.

(3) J'apprends par une revue critique que cette explication de *tabernae Aprianae* a été proposée par M. A. de Ceuleneer dans la *Rev. de l'Instr. publ. en Belgique*, 1899, p. 102-104. On ne trouve pas cette revue à Athènes, et je n'ai pu prendre connaissance de la note du professeur de Gand.

Traduction.

Ci-gît Vital, esclave et fils de C. Lavus Faustus, né dans sa maison. Mort à 16 ans, il fut gérant de l'auberge « A la ville d'Apri ». Les gens l'aimaient, les dieux l'ont ravi.

Je vous en supplie, voyageurs, si j'ai pu parfois ne pas vous donner tout votre dû, n'en veuillez pas à mon père. Je vous en prie par les dieux d'en haut et d'en bas, ayez de l'estime pour mon père et ma mère. — Adieu.

Je ne sais si l'impression que cette curieuse épitaphe a faite à M. Cumont est tout à fait juste. « Cet esclave, dit-il, qui est mis avant l'âge de seize ans à la tête d'une épicerie ou d'un cabaret, se fait bien venir du client et le trompe, est un type original de petit marchand romain » Il n'est point sûr que ce gargon ait de propos délibéré volé les voyageurs. Il est vrai qu'alors comme aujourd'hui, c'était assez l'habitude des hôteliers (1) ; mais un maître fripon n'aurait pas avoué ses friponneries avec cette ingénuité. J'aime mieux croire que Vital était un scrupuleux, qui mourut préoccupé du tort qu'il avait pu lui arriver de causer sans le vouloir, et qui, à l'article de la mort, eut une prière où se peignent à la fois les scrupules de sa conscience alarmée et son amour filial. Il demanda que les erreurs qu'il avait pu faire, en mesurant l'orge aux chevaux, ou en calculant leur note aux voyageurs, ne fussent pas reprochées à son père ; il pria pour son père, le riche Faustus, et pour sa mère, la pauvre esclave que Faustus n'avait pas affranchie, non plus que le fils qu'il avait eu d'elle. Cette prière est fort touchante, et sans doute c'est parce qu'elle avait touché ceux qui l'entendirent qu'elle fut gravée sur l'humble tombe de Vital.

III. En juillet 1899, dans le séjour que nous fîmes, mon ami M. Mendel et moi, à Névrocop, près de l'ancienne *Nicompolis ad Nestum*, S. E. le métropolitain bulgare eut la bonté de nous montrer la copie qu'un de ses prêtres avait prise d'une inscription latine près du village de *Kovatchévi*.

(1) Friedländer, *Sittengeschichte*, II, p. 38.

tza, au Rhodope. Ce village, qui n'est pas marqué sur la carte autrichienne, se trouve dans la vallée du premier affluent que la Mesta reçoit, du côté gauche, en amont de Névrocop et d'Hissarlik; il est à quatre heures environ de Névrocop, et l'inscription plus loin encore dans la montagne, vers le N. O. Nous ne pûmes aller la copier nous-mêmes. Mais grâce à l'obligeante entremise de M. Ivanoff, agent de Bulgarie à Serrès, et de M. Kolouchéff, secrétaire de l'agence bulgare de Salonique, je reçus quelques mois plus tard la copie du pope; on en voit ici le fac-simile. Les notes en minuscule bulgare signifient, aux l. 3, 4, 5, 7, « il y a encore » (*ochte ima*), s. ent. « des restes de lettres en cet endroit »; à la l. 7, « martelé » (*tchoukano*).

ONXIIIION.

OCCO

DDNNNR<<VA^{ouze ima} NINIO

^{ouze ima} TVAK

^{ouze ima} AVOCC

^{ima ouze} DDDT

^{ouze} FLGRATIAII

EE7ELI^{rykano} E

IIITIIJIAHOET

FLTIT7FODOSIOET

FLAROA OIO

ACTDIVM FATO

RISSE 4DERAV

Entre les lignes 11 et 12 de sa copie, le pope a dû laisser tomber une ligne de l'inscription ; cf. *CIL*, III, 7200 *D(ominis) n(ostris) Fl. Gratiano Valentiniano Theodosio et Arcadio, piissimis, semper Augustis* (milliaire d'Asie) Je renonce à rien tirer des deux premières lignes. Suivait probablement ceci :

DDDNNN FL]LLVA[LCONSTA]N[TIN]O
 [ET]VAL[CONSTANTIOETIVLCONSTANTI]
 5 [N]AV[G]GG
 DDD[NNN]
 FLGRATIAN[O]
 E[TFLVAL]E
 [N]TI[N]IANOET
 10 FLT[H]EODOSIOET
 FLAR[C]A[D]IO
 [PIISSIMIS]
 ACT[R]IVMFATO[R]
 [BV]SSE[MP]ERAV[GGG]
 GGG

- I. *D(ominis) n(ostris) Fl(aviis) Val(erio) Constantino et Val(erio) Constantio et Jul(io) Constanti n(obilissimis) Aug(ustis).*
- II. *D(ominis) n(ostris) Fl(avio) Gratiano et Fl(avio) Valentiniano et Fl(avio) Theodosio et Fl(avio) Arcadio piissimis ac triumphatoribus semper Aug(ustis)*

La pierre est sûrement une borne milliaire. Cette borne por-

tail plusieurs inscriptions, dont les deux dernières au moins témoignaient de travaux de réfection, effectués les uns sous Constantin, Constance et Constant, entre 337 et 340, les autres dans le premier semestre de 383, puisque c'est en janvier 383 que Théodose donna le titre d'Auguste à son fils Arcadius, et que c'est en août de la même année que Gratien fut tué près de Lyon.

Ce texte est intéressant, d'abord parce qu'il provient d'une région tout à fait inexplorée — et pour cause —, d'où l'on n'avait pas encore d'inscriptions. Même de Nicopolis, on n'en a pas publié jusqu'ici : *tituli nulli sunt*, dit de cette ville M. Kalopothakis (*De Thracia provincia romana*, p. 39).

Mais le grand intérêt de notre borne milliaire, c'est qu'elle nous apprend l'existence d'une route romaine que nous ne connaissions pas jusqu'ici. Cette route devait, par le Rhodope, Nicopolis ad Nestum et le Boz-Dag, joindre Philippopolis à la route Égnatienne, c'est à dire à la route venant de Rome. Il n'y a plus aujourd'hui de route à proprement parler menant de Névrocop à Philippopoli : l'énorme masse du Rhodope n'est plus traversée que par des sentiers. La route ancienne ne répondait pas à des besoins commerciaux, et la nature n'invitait pas à la construire, au contraire. Cette route n'a donc été faite que pour des raisons militaires, pour mener rapidement au cœur de la Thrace les troupes d'Occident et de Macédoine. Les règnes de Gratien, de Valentinien II et de Théodose furent pour la Thrace d'entre Hémus et Rhodope une période effroyable, à cause des invasions sans cesse renouvelées des Goths. La route dont nous parlons date peut-être du IV^e siècle ; en tous cas, on s'explique qu'elle ait été entretenue avec tant de soin par les empereurs dont la borne de Kovatchévitzza porte les noms.

C'est aux savants bulgares qu'il appartient de retrouver le tracé de cette route pour la partie comprise entre Philippopoli et Névrocop. Il est plausible qu'il la faille reconnaître dans la route romaine signalée récemment par l'un d'eux, M. Va-

sili Kancof(1), entre Philippopoli et Névrocop: « Il y a, dit-il, un sentier à travers le Rhodope menant de Névrocop à Batak en Bulgarie, d'où il continue vers Tatar-Bazardjik et Philippoli. De Névrocop à Batak, ce sentier passe par Dabnütza, Krouchova, Dolian, remonte la haute vallée de la Bistrütza, passe au village pomak de Satovitza, monte au Dospad-Yaïla (c. à d. au *yaïla* du Rhodope, en bulgare *Dospad*; altitude, 1574 mètres), traverse la rivière Rata ou Dospad-déré, arrive au Dospatski-han, franchit la chaîne principale du Rhodope à l'altitude de 1791 mètres, et entre en Bulgarie pour filer sur Batak. *A plusieurs endroits, ce sentier coupe une ancienne route romaine.* »

De Névrocop, il est vraisemblable que la route en question, pour gagner la route Égnatienne, suivait d'abord le même tracé que le sentier muletier qui mène aujourd'hui de Névrocop à Drama, par Libejova, Zernova et Guredjik. Nous avons suivi ce chemin en 1899, M. Mendel et moi, et nous ne nous rappelons pas avoir rencontré aucun reste caractérisé de route romaine. M. Chopoff, agent de Bulgarie à Salonique, qui connaît la Macédoine d'une façon si complète, m'a certifié avoir autrefois constaté l'existence d'une route romaine près de Guredjik, du côté du ravin opposé à celui que suit le chemin moderne. Nous ne l'avons pas remarquée: la faute en est sans doute à une pluie battante qui nous a surpris près de Guredjik et sous laquelle nous avons assez longtemps cheminé.

Où la route de Philippopolis rejoignait-elle l'Égnatienne? Étant donné son rôle stratégique, c'aurait été une perte de temps que de la mener jusqu'à Philippes. Je crois donc qu'une fois entrée dans la plaine, elle coupait au plus court, c'est à dire du N. au S., en suivant la rive droite du Névrocop-Tchai (que la carte autrichienne appelle Sevindria-Tchai) et rejoignait l'Égnatienne à l'endroit où cette route arrivait au seuil d'An-

(1) *Potni soobshchenia vav Makedonia* (= Routes en Macédoine), extrait du *Journal militaire bulgare*, Sofia, 1898, p. 12-13 du tirage à part. Dans son livre *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague, 1877, M. Jirecek ne s'est pas occupé du Rhodope.

gista, c'est à dire au confluent des deux rivières dont la réunion forme la rivière Angista (l'ancien Angitès), le Drama-tehaï et le Névrocop-tehaï. Il existe aujourd'hui en cet endroit un tehlik, *Banitza*, qui n'est pas marqué sur la carte autrichienne, et qui a donné son nom à une halte du chemin de fer : or, précisément près du tehlik de Banitza, sur la rive gauche du Névrocop-tehaï, M. l'ingénieur Doitte, quand il dirigeait la construction de la section du chemin de fer comprise entre Serrès à Drama, a relevé sur une longueur de trois à quatre cents mètres les traces d'une route romaine venant du Nord.

P. PERDRIZET

RELIEFS ARCHAÏQUES DE THASOS

(Planches XIV-XVI).

L'île de Thasos a déjà donné plusieurs monuments importants de l'art archaïque : il suffit de rappeler le beau relief d'Apollon, d'Hermès, des Nymphes et des Charites (1), la stèle de Philis (2), tous deux au Musée du Louvre ; le bas-relief d'Héraclès tirant de l'arc, au Musée de Constantinople (3). Ce même musée possède en outre une statue d'homme du type des « Apollons », que nous publierons prochainement (4). Il n'est pas douteux que des fouilles exécutées à Thasos feraient connaître d'autres sculptures encore (5). J'ai eu l'occasion d'en voir deux nouvelles, pendant le séjour que je fis dans cette île avec M. Perdrizet, en Juillet 1899. On les trouvera reproduites aux planches XIV-XVI de ce volume.

(1) *Catalogue sommaire des marbres antiques du Louvre*, n° 696 ; trouvé et publié par Miller : *Moniteur Universel*, 30 Sept. 1865 ; *Mission scientifique de M. Miller en Orient, Second rapport à l'Empereur*, Paris, 14 Juillet 1865 ; *Rev. Arch.*, 1865², p. 438 sq., pl. XXIV et XXV ; Adert, *ibid.*, 1866, p. 419 sq. ; Michaëlis, *Arch. Zeit.*, 1867, p. 1 sq., pl. CCXVII ; Rayet, *Monuments de l'art antique*, I, pl. 20 et 21 ; Lucy Mitchell, *Anc. Sculpt.*, p. 235, fig. 117 ; Overbeck, *Plastik*, I⁴, p. 223, fig. 56 ; Collignon, *Hist. de la Sculpt. gr.*, I, p. 275, fig. 138-140 ; P. Paris, *Sculpt. ant.*, p. 148, fig. 66 ; Gardner, *Handbook of greek sculpture*, p. 128, fig. 16 ; Michaëlis, *Amer. Journ. of arch.*, 1889, p. 417, fig. 41 ; Brunn-Bruckmann, n° 61.

(2) *Cat. sommaire*, n° 766 ; Prachov, *Annali*, 1872, p. 185, pl. L ; Frœhner, *Musées de France*, pl. 39, p. 76 ; Lucy Mitchell, *Selections from anc. sculpt.*, pl. 2, 1 ; Friederichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n° 36, p. 19 ; Collignon, *Hist. de la sculpt. gr.*, p. 273, fig. 136 ; Brunn-Bruckmann, n° 232 a.

(3) *BCH*, 1894, XVIII, p. 64-69, pl. XVI (Joubin).

(4) Signalé par M. Joubin, *l. l.*, p. 69. Cf. *Cat. des sculpt. du Musée de Constantinople*, n° 8.

(5) J'ai vu moi-même, dans une collection privée, une tête d'« Apollon » archaïque, dont il ne m'est pas permis de parler, et qui d'ailleurs est en mauvais état de conservation.

I

Le premier de ces monuments (pl. XVI) appartient aujourd'hui au musée du Louvre. C'est une petite stèle rectangulaire. Elle va se retrécissant légèrement vers le haut, et mesure 0^m.24 dans sa plus grande hauteur conservée, 0^m.175 dans sa largeur moyenne. Le marbre m'a semblé thasien.

Les côtés verticaux de la stèle sont limités par une sorte de baguette, ornement très simple et qu'on peut à peine appeler une moulure (1). Il se continuait sans doute sur les bords horizontaux, remplacé peut-être à la partie supérieure par un petit bandeau uni qui portait une inscription. Dans cet encadrement sommaire (2), et qui n'a d'autre mérite que d'être bien approprié à la faible saillie du relief, l'artiste a placé une femme, assise sur un fauteuil à dossier droit, embelli de quel-

(1) Un ornement du même genre, mais plus soigné, et combiné avec une décoration très riche se retrouve dans une belle stèle de Troade (*Ath. Mitt.*, XX, 1895, p.3, et mieux dans les *Photographies de l'Institut allemand d'Athènes, Troja*, n° 119). Cf. la stèle de Périnthe-Héraclée (*Arch.-Epigr. Mitt. aus Oesterreich*, XIX, 1896, p. 64 et 65), et la stèle de Dorylée, au Musée de Constantinople, où la baguette unie est remplacée par une rangée de perles (*BCH*, XVIII, 1894, p. 129-136, pl. IV *bis*, et *Ath. Mitt.*, XX, 1895, p. 1 sq., pl. I et II).

(2) L'ensemble de la composition repose sur une plinthe indépendante du cadre, de telle sorte qu'elle paraît comme suspendue dans le champ de la stèle. Il est curieux de constater par combien de tâtonnements les artistes grecs ont passé avant d'arriver à la disposition plus proprement plastique et d'ailleurs si simple et si rationnelle, qui consiste à donner, comme base au relief, la base même du cadre. Dans des œuvres très avancées, telles que la stèle Giustiniani, aujourd'hui à Berlin (*Ant. Denk.*, I, pl. 34, 2; Brunn-Bruckmann, 417 c) et la stèle de l'Esquilin (*Bull. della Comm. comunale di Roma*, XI, 1883, p. 144 sq. pl. XIII et XIV; Brunn-Bruckmann, 417 b), la figure repose encore sur une plinthe de mince épaisseur, qui touche au bord inférieur du cadre, mais qui en est distincte. Si, malgré l'exemple donné par Alxénor de Naxos, cette disposition ne disparaît définitivement qu'à l'époque des belles stèles attiques, je ne puis m'expliquer ce fait que par l'influence persistante des stèles peintes, dans lesquelles, par suite de la matière employée, la composition est nécessairement conçue comme un ensemble distinct du fond sur lequel elle est placée. Comparez, par exemple, la stèle de Symi (*BCH*, XVIII, 1894, pl. VIII) et celle d'Aristion (Conze, *Att. Grabrel.*, pl. II) à celle de Lyséas (*ibid.*, pl. I).

ques moulures. Sous elle, un coussin qui ne couvre pas la largeur du siège ; à ses pieds, un tabouret massif, qui n'est pas dégagé de la base. Le bras du fauteuil se terminait par un ornement, aujourd'hui mutilé, qui paraît avoir été une tête de béliet. La femme est vue de profil. Elle a le front petit, le nez grand et long, le menton très fort et proéminent. L'oreille est placée haut, en partie dissimulée sous la chevelure, et porte, à ce qu'il semble, des pendants. L'œil est représenté de face, étroit et allongé, l'angle intérieur très rapproché du nez, la paupière formant bourrelet. Les cheveux, qui, autant qu'on en peut juger, étaient maintenus sur le haut du front par une stéphané, retombent sur le dos en une masse compacte et régulière. Le costume est la tunique ionienne à manches, légèrement échancrée sur la poitrine et tombant jusqu'à la cheville. Les pieds sont nus. La main gauche tient une colombe, la droite une fleur en bouton (1).

Nous avons là la réplique d'un type connu par de très nombreux monuments. J'en rapprocherai seulement, pour l'attitude, un relief de Paros, et pour le costume, un autre relief de même provenance (2). Autant que j'en puis juger, ces deux petits monuments se rapprochent aussi du nôtre par la technique (3). Dans les trois on a commencé par dessiner une

(1) On distingue à peu près au milieu de la fleur deux traits qui se coupent et qui marquent la séparation du calice et de la corolle encore close. Des fleurs de même forme — en tenant compte des différences qui proviennent du travail très sommaire de notre stèle : statuette de la collection Trau à Vienne (*Arch.-Epigr. Mitt. aus Oesterreich*, II, 1878, pl. VIII) ; support de miroir à Breslau (Roszbach, *Gr. Antik. zu Breslau*, pl. II, 4) ; voyez aussi Gerhard, *Ueber Venusidole*, pl. I, 4 ; III, 2 et 3.

(2) Ils sont reproduits, mais d'une manière très insuffisante, dans les *Arch.-Epigr. Mitt. aus Oesterreich*, XI, 1887, pl. V, 1, et p. 153, fig. 2 (= *Photogr. de l'Inst. all. d'Athènes, Paros*, n° 135). Le premier représente (d'après Furtwängler, *Ath. Mitt.*, VII, 1882, p. 170) un homme assis, dont la main gauche, tendue en avant porte trois épis ; le second, un homme et une femme marchant l'un vers l'autre. La femme est vêtue de la longue tunique à manches, serrée à la taille par une ceinture. Cette ceinture qui se retrouve sur un grand nombre de statues archaïques devait, sur notre stèle, être indiquée par la peinture.

(3) Löwy, *l.l.*, p. 153 : « Die einfache Behandlung des flachen Reliefs » ; p. 155 : « Die ganz flache Reliefbehandlung ».

silhouette, puis ravalé tout autour le champ de la pierre, de manière à faire ressortir les personnages en faible saillie. Quelques coups de ciseau ont suffi ensuite à distinguer les différentes parties du corps et à détacher le fauteuil de la personne qui y était assise. La peinture complétait ensuite ce travail rudimentaire.

Il est presque superflu de relever toutes les fautes de dessin de cette petite œuvre : le buste mal rattaché aux cuisses, celles-ci très allongées pour remplir toute la largeur du fauteuil, le genou placé trop haut, les jambes traitées comme une simple masse, les pieds à peine dégrossis, les mains aux doigts trop longs et bizarrement contournés ; nulle part le moindre effort pour faire sentir le corps vivant sous le vêtement qui l'enserme comme une gaine rigide. Seule la colombe est assez habilement modelée, et la pression de la main qui la retient indiquée adroitement.

Je ne crois pas qu'on hésite à reconnaître ici une image d'Aphrodite. On pourrait à la vérité y voir une stèle funéraire ; mais, en dehors de toutes autres considérations, les dimensions seules de la pierre, qui en feraient peut-être le plus petit de tous les reliefs funéraires connus, me paraissent un argument décisif en faveur de notre interprétation (1).

Quant à dater ce petit monument avec quelque précision, je crois qu'il y faut renoncer. Des œuvres de ce genre, sans caractère individuel, échappent à une chronologie exacte. De plus, le travail du sculpteur ne consiste guère qu'à préparer celui du peintre. Avec la peinture est tombé le voile qui dissimulait certaines insuffisances d'une exécution hâtive et négligente. Elles ont pris un aspect d'archaïsme primitif qui risque de nous égarer. Je ne pense pas, pour ma part, qu'on puisse faire remonter notre stèle au-delà des années 490-500.

Si médiocre soit-elle, elle a pourtant son intérêt, car elle peut nous aider à éclairer un point de technique encore débattu.

(1) On pourrait rappeler ici ces statuettes de terre-cuite de l'Acropole où M. Pottier a reconnu des images de la Pandémios (*BCH*, XXI, 1897, p. 497-509).

Cette technique, qui consiste à réserver la silhouette de l'objet et à entailler le fond à l'entour, a été partout en usage à l'époque archaïque. Elle est connue surtout par les reliefs laconiens (1), mais elle a été répandue dans toute la Grèce, dans les îles, en Asie. Il me suffira de rappeler ici, outre les reliefs pariens dont je parlais plus haut, ceux d'Anactorion (2), de Corinthe (3), de Samothrace (4), de Symi (5), d'Apollonie (6), la frise d'Assos (7). L'origine de cette technique est rapportée par certains archéologues à une persistance des procédés de la sculpture sur bois (8), mais il resterait à expliquer pourquoi, dans la sculpture sur bois elle-même, elle a prévalu de préférence à une autre plus proprement plastique. Je crois qu'il faut adopter une autre explication. M. Conze a depuis longtemps insisté sur les rapports étroits qui, à son origine, ont uni le relief grec à la peinture (9), et rapproché de la technique par silhouette le procédé des peintres céramistes qui commencent par dessiner d'un trait au pinceau, sur la couverte du vase, les contours de leurs personnages. Si l'on se rappelle comment procédait le Corinthien Butadès ou Dibutadès, dessinant sur un mur les contours qu'y projetait l'ombre de sa fille et les remplissant ensuite d'argile (10), on verra que les deux procédés ne sont pas seulement analogues, mais identiques. Et de fait ils ont abouti aux mêmes résultats.

M. Pottier, dans un article encore récent (11), a montré que

(1) *Ath. Mitt.*, II, 1877, pl. XX sq.; IV, 1879, pl. VIII; VII, 1882, pl. VII; *Coll. Sabouroff*, I, pl. I; *Annali*, 1861, pl. C; *BCH*, XXIII, 1899, p. 599; Brunn-Bruckmann, nos 226, 227.

(2) *Ath. Mitt.*, XVI, 1891, pl. XI.

(3) *Ath. Mitt.*, XI, 1886, pl. V.

(4) Collignon, *Hist. de la sculpt. gr.*, I, p. 187, fig. 7; Brunn-Bruckmann, n° 231 a.

(5) *BCH*, XVIII, 1894, pl. VIII.

(6) *Jahrb. des Inst., Arch. Anz.*, 1896, p. 136-138.

(7) Collignon, *l.l.*, p. 185, fig. 85 et 86; *Investigations at Assos*, pl. 15 et 16; Brunn-Bruckmann, nos 411 et 412.

(8) Furtwängler, *Coll. Sabouroff*, I, notice de la pl. I.

(9) *Sitzungsberichte der k. preuss. Akademie*, 1882, p. 563 sq.

(10) Plinie, *HN*, XXXV, 151; Athenagoras, *Leg. pro christianis*, 14, p. 59.

(11) *Rev. des Ét. gr.*, XI, 1898, p. 355-388.

la contradiction qu'on observe dans certaines figures de vases entre le dessin irréprochable des contours et les fautes grossières de certains traits de détail, s'explique par l'usage de poncifs qui donnaient des lignes extérieures très précises et très vivantes, étant faits d'après une ombre projetée sur un écran, mais n'offraient plus aucune indication quand il s'agissait de placer les traits de détail à l'intérieur. De là tant d'erreurs singulières : orteils droits au bout d'une jambe gauche, main gauche au bout d'un bras droit.

Si de pareilles fautes ne sont plus possibles dans une œuvre plastique, on en trouve d'autres, moins choquantes peut-être au premier coup d'œil, mais également instructives. Que l'on observe notre stèle, on y verra que l'artiste a assez heureusement reproduit le galbe de la poitrine féminine. Mais ce qu'on voit sur le relief, ce n'est pas la courbe du sein « dans l'espace », c'en est la projection sur une surface plane. Ainsi le relief est incorrect bien que la silhouette soit juste, l'artiste n'ayant pas su, par le modelé, distinguer les différents plans confondus sur la silhouette en un plan unique. Un détail rend son erreur plus complète encore. La pointe de l'échancrure de la tunique, — qui marque le plan médian du corps, — est indiquée *en avant* de la ligne du sein, de telle sorte que, de ce personnage tourné de profil *à gauche*, nous voyons le sein *droit*, seulement et tout entier. Il me semble reconnaître là une confusion analogue à celles que relevait M. Pottier dans les peintures céramiques. N'est-il pas légitime d'en rapporter la cause à l'emploi d'un procédé commun ?

Parmi d'autres exemples qu'on pourrait invoquer à l'appui de cette hypothèse, je n'en retiendrai qu'un, plus caractéristique. Il nous est donné par le relief d'Anactorion. M. Wolters, en le publiant, a justement observé qu'il est très bien dessiné et mal sculpté ; il a noté le déplorable effet que produit sur le spectateur la jambe *droite* portée en avant dans un personnage qui s'avance *vers la droite*. Comment concilier l'ignorance que suppose cette faute grossière, et l'habileté dont témoignent les contours de l'ensemble ? Très simple-

ment, si l'on admet que le sculpteur acarnanien travaillait à la manière des céramistes, dessinant son personnage en suivant les contours d'une silhouette découpée, évidant le champ tout autour, et, après cette première mise en place dessinant à l'intérieur les traits de détail. Les trois schémas ci-dessous (fig. 1) montrent successivement: *a*, ce que donnait la silhouette; *b*, les traits de détail qu'il fallait y tracer pour faire une figure correcte; *c*, ceux qui à tort ont été tracés. Sans qu'il soit besoin de plus longues explications, on voit qu'il suffit de changer deux lignes à l'intérieur de la silhouette pour donner à l'ensemble une allure plus vive et plus dégagée, et au dessin toute sa valeur.

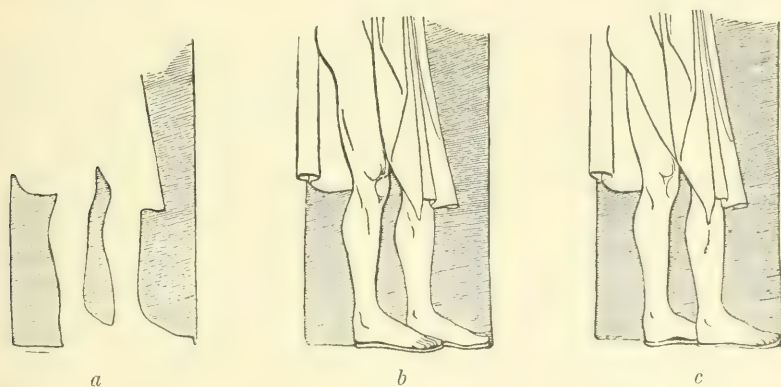


Fig. 1.

En particulier, la disposition de la draperie, très incorrecte dans l'attitude actuelle du personnage, — car la jambe portée en avant doit tendre l'étoffe et non la plisser — s'explique naturellement si, comme dans le schéma *b*, les plis se forment au milieu du corps (1).

Si ces observations sont justes, on y pourra trouver un exemple assez curieux de l'application à la sculpture, des pro-

(1) On retrouve, à certains détails, des traces évidentes des hésitations du sculpteur: si l'on observe de près le modelé de la rotule gauche, on verra qu'il reproduit non pas, comme il faudrait, l'aspect *intérieur*, mais l'aspect *extérieur* du genou. En d'autres termes, ce genou *gauche* est modelé comme un genou *droit*. Or, dans notre hypothèse, il devient précisément genou droit.

cédés de la peinture et une preuve nouvelle des rapports intimes qui unissent encore la première à la seconde, à une époque où les types plastiques sont déjà presque constitués.

II

Le monument dont la planche XIV donne l'ensemble et la planche XV le détail, a dû rester enfoui sous terre jusqu'à ces dernières années. D'après certains renseignements qu'on m'a donnés dans l'île, il aurait été vu par MM. S. Reinach et Kern. Je ne sache pas qu'aucun d'eux l'ait jamais signalé. Il était certainement enfoui quand MM. Perrot et Conze ont passé à Thasos.

Comme le montre la planche XIV, c'est un pilier quadrangulaire, placé exactement sur l'alignement d'un mur d'enceinte, dont deux assises sont encore visibles. Ce mur (1) suit la crête des collines qui limitent à l'E. et au S. la plaine de Liména, descend les pentes de l'acropole, court à l'O., puis au N.-O., est interrompu par une porte où passe encore aujourd'hui le chemin qui mène à Panaghia (2), continue ensuite dans la même direction sur une longueur d'environ 50 m., est coupé par une nouvelle porte (3), au-delà de laquelle il se prolonge vers le N., du côté de la mer. Par cette porte, qui était complètement dégagée quand je la vis, passe un autre chemin, près duquel se trouve le grand sarcophage qui porte l'inscription de Πολιάδης υἱὸς τῆς γερουσίας (4). C'est là que se trouve notre monument qui appartient évidemment au montan placé à droite de la porte, pour qui sort de la ville.

Il est complet à la partie supérieure et mesure 2^m.85 au dessus du sol. La forme en est légèrement pyramidante, mais, vers le haut, les arêtes sont trop endommagées pour permettre

(1) Voir le plan de Conze, *Reise auf den Inseln des thrakischen Meeres*, pl. II; Perrot, *Mémoire sur Thasos*, pl. II, à la p. 74.

(2) Point marqué 1 sur le plan de Perrot; cf. le dessin p. 26. Le tumulus a aujourd'hui disparu, et le mur n'a plus que deux ou trois assises.

(3) Point indiqué « Porte? » sur le plan de Perrot.

(4) *IG*, 2163 d.

une mesure exacte. L'épaisseur moyenne est de 1^m.20. La face O., — vers la campagne — qui a 0^m.63 de large, est ravalée, sur un espace de 0^m.25 à droite, à environ 0^m.03 au dessous de la partie gauche. Cette entaille était sans doute destinée à recevoir un chambranle en bois ou en bronze. Le relief occupe la face S. Il mesure du sommet du fronton à la base 1^m.45; largeur à la base 0^m.85, au sommet 0^m.80; hauteur du fronton 0^m.19; de l'acrotère 0^m.26. L'encadrement latéral manque, mais le champ se relève légèrement sur les côtés. La base est formée d'une plinthe de faible épaisseur. La moulure(1) qui limite le fronton s'enlève en saillie de 0^m.08 sur un listel d'environ 0^m.05, qui n'a qu'une très faible saillie au dessus du champ du relief, et qui est recouvert en partie par la tête des personnages. L'acrotère, sur la photographie, prend l'aspect d'un fleuron. C'est, en réalité, un aigle. On remarquera que notre relief se place parmi les plus anciens des reliefs à fronton connus(2), et que par le type de son acrotère il constitue, si je ne me trompe, une nouveauté sans exemple encore à cette époque.

Bien que notre planche XV donne de l'état actuel du relief une image exacte, une description est nécessaire à cause de la mauvaise conservation de certaines parties. Deux femmes sont représentées : l'une est assise sur un siège élevé et étroit, au dossier bas, légèrement incliné, et recouvert d'un coussin. Ses pieds reposent sur un tabouret soutenu par des griffes de lion. De la tête, il ne reste rien. En observant de très près les traces qui sont à peine visibles sur la photographie, il m'a semblé que les cheveux devaient être relevés tout autour, et main-

(1) Cette moulure est formée d'un filet et d'un quart-de-rond. On peut en conclure que dans le relief d'Héraclès la moulure appartient également au monument original et n'est pas une addition postérieure (Voyez *BCH*, XVIII, 1894, p. 65, n. 1). On peut d'ailleurs en rapprocher l'encadrement d'un relief en bronze d'Olympie, qui représente aussi Héraclès tirant de l'arc (*Olympia, die Bronzen*, p. 106 et pl. XL).

(2) Cf. le relief du Magne (*Ath. Mitt.*, VIII, 1883, pl. XVI), celui de Tégée (Le Bas-Reinach, *Monum. fig.*, pl. 103), les reliefs thessaliens de Polyxénaia et d'Ékhédamos (*Ath. Mitt.*, VIII, 1883, pl. II et III), la stèle de Pella (*BCH*, VIII, 1884, pl. XI).

tenus par un étroit bandeau, selon une mode attestée par de nombreux exemples. Le costume consiste en un chiton ionien, et un himation agrafé sur l'épaule droite, passant sous l'aiselle gauche et dont le bord supérieur s'étage sur la poitrine en une double rangée de plis réguliers. Le bras gauche, à demi-pendant, tient contre l'épaule une lance, ou plutôt un sceptre; car on ne distingue plus rien d'un fer ni d'un saurotère. L'avant-bras droit relevé et la main tournée vers le corps semblent avoir porté un attribut ou tenu un pli du manteau(1). Les pieds posés à plat sont chaussés de sandales, dont les attaches sont délicatement indiquées en relief.

À côté, et au second plan, une divinité ailée se tient debout, le corps vu de face, mais le mouvement de la tête et de la jambe droite semble indiquer qu'elle se dispose à s'éloigner de sa compagne, tout en gardant les yeux tournés vers elle. Du profil du visage, on ne distingue plus rien. Les cheveux, massés en arrière, sont maintenus par un cécryphale; les ailes sont recourbées en coquille. Le costume se compose d'une longue tunique ionienne dont les plis sont groupés sur le devant du corps et d'un manteau simplement posé sur les épaules. Les bras, ramenés vers la poitrine, tenaient une ænochoé dont les contours sont encore visibles. Les pieds sont chaussés de sandales, traitées comme celles du personnage assis.

Enfin, sous le siège même, l'artiste a logé une petite figure d'homme nu, dans une attitude singulière. Sa tête est vue de profil à gauche, et son corps de trois quarts. Le bras gauche est porté à la hauteur de l'épaule, l'avant-bras ramené vers la tête; le bras droit est pendant, les jambes légèrement infléchies, les pieds posés à plat. Tout le corps est dans une po-

(1) Ce geste suppose en général un personnage voilé ou vêtu de l'himation flottant. Mais on le retrouve aussi chez de jeunes femmes, vêtues de la tunique dorienne, qui en saisissent des deux doigts la partie retombante (apoptygma). Cf. par exemple: *Atlas de la Comm. arch. de St.-Petersbourg*, 1860, pl. V; 1862, pl. IV; 1872, pl. VI; *Monumenti*, II, pl. XVI. Le même geste se répète aussi avec le manteau ionien posé de travers: *Monum.*, I, pl. XXXVII. *Denkm. Antik. Kunst.*, I, 42 (puteal de Corinthe, troisième fig. à g.).

sition d'équilibre instable, qui peut être celle d'un homme ivre ou d'un danseur.

Toutes les difficultés qu'on éprouve à donner de ce moment une description exacte et complète, on les retrouve quand il s'agit de l'interpréter. Il n'est pas douteux que nous ayons devant nous deux déesses ; mais, si la figure ailée est certainement une Niké, ou une Iris, ou peut-être une Hébé, il est plus difficile de donner un nom à la déesse assise. Athéna me paraît exclue, faute d'aucun des attributs qui lui sont consacrés, l'objet qu'elle tient de la main gauche étant presque certainement un sceptre. On pense donc à Héra ou à Déméter. Nombreux sont les monuments qui nous représentent l'épouse de Zeus, assise sur son trône, dans l'attitude même de notre relief. Elle est souvent accompagnée d'Iris et c'est ainsi qu'elle apparaît sur la frise du Parthénon (1). Mais, d'autre part, attitudes et attributs se retrouvent sur les monuments, reliefs ou vases peints, représentant Déméter (2). Il est donc permis d'hésiter sur l'interprétation d'un monument qui semble se dérober à une détermination précise, et c'est à d'autres considérations qu'il faut demander une réponse à la question qui nous occupe.

M. S. Reinach a raconté, d'après Miller, la découverte de deux bas-reliefs antiques qui fut faite à Thasos, dans l'été de 1866 (3) : « Le chemin de Liménas à Panaghia traverse une porte monumentale bien conservée à laquelle font suite les

(1) Cf. *Él. Céram.*, I, pl. XXXII : Héra sur son trône, le sceptre dans la main gauche, tend avec la droite une phiale à Hébé, qui y verse le contenu d'une œnochoé ; — *Monum.*, VI-VII, pl. LVIII (*Ann.*, 1861, p. 293) : Héra, assise en face de Zeus, tient le sceptre de la main gauche, une fleur de la droite. L'attitude est exactement celle de notre relief. Quant au geste d'écarter le voile ou de tenir un pli du manteau, il est presque caractéristique d'Héra. Phidias l'a magnifiquement exprimé sur la frise du Parthénon, mais il se retrouve bien auparavant dans les représentations de la déesse (Overbeck, *Kunstmyth.*, II, *Héra*, p. 143).

(2) Cf., p. ex., l'ex-voto de Lysimachidès (*Ép. ἀρχ.*, 1886, pl. III). Plusieurs peintures de vases nous la montrent accompagnée d'une divinité ailée qui semble être Iris. Cf. en particulier, deux peintures qui rappellent de très près la composition de notre relief, *Él. céram.*, III, pl. XXXVIII et XXXIX.

(3) *C.-R. de l'Ac. des Inscr.*, 1866, p. 324-5 ; *Chr. d'Or.*, I, p. 103.

murs de la ville ancienne. C'est dans les murs en question, au sud du port, que furent trouvés alors trois blocs de marbre de grandes dimensions : à gauche de l'entrée de la porte, un bas-relief représentant une procession bachique, en marbre de Paros; à droite, un bas-relief avec Hercule tirant de l'arc, et une inscription de douze lignes sur marbre de Paros également». L'inscription a été publiée dans l'*Hermes* (1866, p. 233), le relief d'Héraclès, aujourd'hui à Tchinery-kiosk, dans le *Bulletin*; celui de Dionysos, transporté lui aussi à Constantinople, n'y a pas été retrouvé, et n'est connu que par un dessin, plein de bonne volonté, mais très insuffisant, du Dr Christidis (1).

Ces renseignements prennent une valeur toute nouvelle depuis que nous avons trouvé, dans la région même où furent faites les découvertes de 1866, un relief encore en place, appartenant à la décoration d'une des portes de la ville. Il ne me paraît pas douteux que les deux autres avaient une destination analogue (2).

Il y avait donc à Thasos une porte consacrée à Dionysos et à Héraclès. Rien de plus naturel : ces divinités sont parmi les plus vénérées de l'île, et leur image y figure sur les monnaies. Mais une troisième divinité se partage avec eux la faveur des Thasiens : c'est la déesse qui a, en quelque sorte, présidé à la fondation de la colonie nouvelle et qui a étendu sa protection sur les émigrants de Paros : c'est Déméter (3). N'est-il pas vraisemblable de supposer qu'on avait consacré à ces trois protecteurs de la cité des portes voisines, et les plus fréquentées, celles qui sont situées dans la plaine et d'où partent les routes vers l'intérieur?

(1) *Chr. d'Or.*, I, p. 106.

(2) M. Joubin exprimait déjà une hypothèse voisine de la nôtre, mais il pensait à un monument du genre de celui auquel appartiennent les reliefs de Thasos au Louvre, ou ceux de Xanthos, au Musée Britannique (monument des Harpyes).

(3) Cf. *BCH*, XXIV, 1900, p. 268. On sait que Paros, la métropole de Thasos est un des séjours préférés de Déméter. Cf. Hymne à Dém., v. 491-2 : Ἀλλ' ἄγ' Ἐλευσίνιος θουέσσας, δῆμον ἔχουσα, | καὶ Παρὸν ἀμειψέτην, Ἀντρώνα τε πετρῆεντα. Cf. *BCH*, XXI, 1897, p. 16-17.

Je proposerai donc de reconnaître dans les deux principaux personnages de notre relief Déméter associée à une déesse ailée, Iris. Niké ou Hébé (1), figure souvent reproduite sur les vases peints et à qui il est parfois difficile de donner un nom précis. Je reconnais que cette hypothèse, appuyée surtout de raisons négatives ou extérieures à l'œuvre même, n'est pas de celles qui entraînent sans résistance la conviction. J'ai apporté ici celle qui m'a paru la plus vraisemblable.

Quant au petit personnage placé sous le siège, il serait tentant d'y reconnaître un de ces Cabires, dont le culte a été dès longtemps uni à celui de Déméter (2), ou un fidèle dansant l'une de ces danses qui étaient rituelles dans le culte des Grands Dieux (3). Il est, je crois, plus prudent d'y voir un simple danseur, sans chercher à préciser davantage. On lui trouvera peut-être l'allure un peu chancelante et lourde. C'est que ce danseur primitif ne connaît pas encore ce qu'un technicien moderne de la danse appelle les *formules croisées* de l'équilibre (4). Il n'associe pas diagonalement le mouvement de ses bras et de ses jambes, mais il avance en même temps jambe droite et bras droit, jambe gauche et bras gauche. Ce n'est guère que cent ans plus tard que les artistes grecs s'aviseront du parti qu'on peut tirer des attitudes dissymétriques, et des effets de grâce et de souplesse qu'on peut obtenir en plaçant certaines parties du corps en dehors du plan d'aplomb (5).

Aussi bien, le nom de ce personnage est moins intéressant pour nous que la place même qu'il occupe. Nous avons là un exemple d'une disposition qui a dû être assez fréquente à l'époque archaïque, mais qui ne nous est guère connue que

(1) Hébé ailée sur la coupe de Sosias, *Ant. Denk.*, I, pl. 9; *Berliner Vasensamml.*, n° 2278.

(2) Preller-Robert, *Gr. Myth.*, II⁴, p. 851; Bloch, dans Roscher, *Lexicon*, s.v. *Megaloi Theoi*, II, p. 2523 et 2526.

(3) Bloch, *l.l.*, p. 2531; Stace, *Achill.*, II, 157; Conze, *Reise*, pl. XII.

(4) M. Emmanuel, *La danse grecque antique*, p. 109.

(5) Cf. l'Éros de Tanagra (Rayet, *Mon. ant.*, II, pl. 83) cité par M. Emmanuel, *l.l.*, p. 108, comme le type accompli du danseur « selon le code de Noverre et de Blasis ».

par les peintures céramiques (1). Il semble cependant qu'elle fût familière aux artistes ioniens (2), qui l'avaient sans doute empruntée à l'Orient (3). Je ne crois pas d'ailleurs qu'il faille, d'une manière générale, se représenter ces figures que nous voyons dans les peintures de vases comme placées *sous* le siège, et exécutées en ronde-bosse. Malgré les apparences (4), j'y ver-

(1) Ces peintures nous montrent à cette place les sujets les plus variés : un homme nu, soutenant de ses bras relevés le dessous du siège (*Monum.*, VI, pl. 56); — un personnage drapé dans son manteau (*Él. céram.*, I, 59 et 60 = Micali, *Storia*, pl. 80, 1 et 2); — un groupe de deux jeunes athlètes (Gehrad, *Aus. Vasenb.*, I, VII); — un groupe d'un vieillard et d'un éphèbe (*Él. céram.*, I, 65 A = *Monum.*, III, 44); — une figure ailée, dont les pieds ne touchent pas le sol et qui est représentée derrière deux traverses obliques qui liaisonnent les supports verticaux du siège (*Él. céram.*, I, 61; Furtwängler, *Berliner Vasensammlung*, n° 1699); — une sirène (*Aus. Vasenb.*, I, 1); — un oiseau (Micali, *Storia*, pl. 20); — un Pégase (*Arch. Zeit.*, 1875, p. 88; *Berl. Vasens.*, n° 2313); — une panthère (Pottier, *Cat. des Vases du Louvre*, II, p. 510); — un lion (Florence, *Galleria dei Vasi*, Vitrine X, n° 1788; mentionné par Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci*, p. 503, note, sous la lettre M; *Monumenti antichi*, VII, 1897, p. 334, fig. 20; Boston, Robinson, *Report* de 1899, 14-5, p. 57-9).

(2) Cf. le trône de Bathyclès à Amyclées. Sur la frise du Trésor de Cnide, le bras du trône de Zeus est soutenu par un satyre poursuivant une nymphe. Sur la face E. du monument des Harpyes, à la même place, un triton; face N., sous le siège, un animal, ours ou chien.

(3) Voyez, par ex., le trône d'Aménophis (Perrot, *Hist. de l'Art*, I, p. 843, fig. 583); les fauteuils du mobilier de Ramsès III (*ibid.*, fig. 582); sièges de la nécropole de Thèbes (Prisse d'Avennes, II, *Art industriel*); au Musée d'Athènes (Collection Dimitriou), une statuette d'argent représentant un Nubien porte encore sur l'épaule droite l'attache d'un support (n° 899; cf. *Ath. Mitt.*, VII, 1882, pl. 11 et n° 1); dans la même collection (n° 290), un lion fixé sur l'accoudoir d'un trône; — le relief de Maltaï (Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 45; Perrot, *l.l.*, II, p. 643, fig. 313; Roscher, *Lexicon*, III, p. 67-68); stèle de Sippara (Perrot, *l.l.*, p. 211, fig. 71; Dieulafoy, *Art antique de la Perse*, III, p. 53, fig. 61); trône de Sennachérib (Perrot, *l.l.*, p. 519, fig. 237); — trône de la tombe de Nakh-i-Roustem (Perrot, *l.l.*, V, p. 452, fig. 289, et p. 514, fig. 324); trône de Darius (*ibid.*, p. 623, fig. 386; cf. p. 629, fig. 392; p. 794, fig. 470; p. 832, fig. 489; p. 833, fig. 490).

(4) La confusion vient de ce qu'il y a impossibilité pour le peintre de figures noires et grande difficulté pour le peintre de figures rouges, à représenter un personnage sur un fond distinct de celui que le vase lui-même offre à l'ensemble de la composition. C'est ainsi que les stèles funéraires à relief reproduites dans les peintures céramiques prennent l'aspect de mai-sonnettes à l'intérieur desquelles semble placée une stèle en ronde-bosse.

rais bien plutôt des reliefs exécutés sur une plaque de marbre qui liaisonne les supports verticaux (1), ou, si le siège est en bronze, des figures découpées dans une feuille de métal (2). D'autre part certaines d'entre elles ne sont là que pour remplir un espace inoccupé (3), et c'est précisément le cas du petit personnage de notre relief. Il n'a manifestement aucun rôle architectonique; le sien est purement décoratif, et l'artiste a fort adroitement choisi l'attitude la plus propre à remplir aussi complètement que possible l'espace vide entre les pieds du trône (4).

Grâce au hasard qui a conservé notre relief en place (5),

(1) Cela est certain, en particulier, pour le plat de Berlin, cité plus haut (*Arch. Zeit.*, 1875, p. 88) où Athéna est assise sur un siège carré et massif.

(2) C'est le cas du vase de Florence (*Monum. Ant.*, VII, 1897, p. 334). Une plaque de bronze ajourée, qui a jadis fait partie de la collection Castellanj et qui se trouve aujourd'hui au Musée du Louvre (*Annali*, 1880, p. 213, pl. 7) peut donner une idée assez juste de l'effet que produisait ce genre de décoration. Cf. *Br. de l'Acrop.*, nos 376-381, p. 123-126; *BCH*, XIX, 1895, fig. 22, p. 218.

(3) Il me paraît difficile d'interpréter autrement la figure ailée placée sous le trône de Zeus (*Él. Céram.*, I, pl. 61). On la voit derrière les traverses du siège, c'est à dire certainement sous le siège; et ses pieds ne touchant pas le sol, on ne peut songer à lui attribuer le rôle d'un support.

(4) On voit d'autre part qu'il n'y a pas lieu de se préoccuper outre mesure du nom de ce personnage. La variété des représentations que nous trouvons à cette même place, dans une série de vases tous consacrés à la naissance d'Athéna, montre que les artistes se souciaient peu de trouver, pour cette partie de leur œuvre, un motif en rapport avec le sujet principal.

(5) Cette place même est à noter. Une semblable disposition est rare dans la Grèce continentale, si l'on met à part les monuments qui jouent le rôle d'apotropaïon et qui se rencontrent un peu partout. A Thasos même, celui qu'a vu Conze (*Reise*, pl. V) et que j'ai revu au même endroit, sur le flanc O. de l'acropole, à 50 m. du mur d'enceinte, paraît avoir appartenu à ce mur. Mais je ne connais en Grèce qu'un exemple nettement caractérisé d'une porte décorée de reliefs, c'est en Acarnanie, à Alizia (cf. Heuzey, *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 413 et pl. XI), la porte des Lions ne pouvant entrer en ligne de compte. Dans la région de Thasos au contraire, le relief d'Acanthe paraît appartenir à la décoration d'une porte (*Cat. somm. du Louvre*, n° 857, sans indication de provenance. Elle est donnée par Brunn, *Sitzungsber. der Ak. der Wiss. zu München*, 1877, p. 17, d'après les indications de Cl. Tarral et Ravaissou). En Asie-Mineure, on trouve une décoration analogue à Xanthos (monument des Harpyes) et à Giöelbaschi-Trysa. Si je ne me trompe, les analogies les plus frappantes nous sont fournies par les reliefs qui ornent

nous pouvons le dater avec une certitude presque complète. Nous savons en effet qu'en 494, lors de la tentative d'Histiée de Milet contre Thasos, la ville n'avait pas une forte muraille. Délivrée de ce danger, elle s'apprêtait à en prévenir le retour en construisant une enceinte mieux défendue, lorsque, en 492, Mardonius parut dans le port et exigea des Thasiens soumission et serment au Roi. Deux ans plus tard arrivait un messager de Darius qui leur ordonnait de raser leurs murs et de conduire leurs vaisseaux à Abdère. Dans les dix années qui suivirent, ils paraissent avoir subi le joug des Perses sans chercher à s'y dérober. Lors du passage de l'armée de Xerxès, ils durent fournir à son armée la nourriture d'une journée et sans doute plusieurs vaisseaux à sa flotte. Mais, après la défaite, ils se retournent immédiatement vers les Grecs, et, en 476, ils entrent dans la confédération délienne. La bonne entente ne dura pas longtemps. En 463, Cimon prenait la ville et la démantelait. Mais la résistance qu'elle opposa à la flotte athénienne, pendant un siège qui dura près de trois années, montre qu'elle avait mis à profit cette période d'indépendance pour relever ses murailles et les fortifier. Tombée au rang de sujette d'Athènes, elle y resta jusqu'en 411. A ce moment le parti aristocratique, aidé par les Spartiates, s'empara du pouvoir, et son premier soin fut de relever les murs.

Les restes de l'enceinte, qui sont encore visibles sur la plus grande partie du péribole, appartiennent en partie à cette troisième reconstruction, en partie à la seconde, celle qui suivit la seconde guerre médique, et c'est évidemment à celle-ci qu'il faut rattacher notre monument. Les Olympiades 75-78 marquent

un chambranle de la salle aux cent colonnes et la porte du palais de Darius à Persépolis (Perrot, *Hist. de l'Art*, V, p. 794, fig. 470, p. 795, fig. 471, p. 826, fig. 486 Dieulafoy, *Art antique de la Perse*. II, pl. XVI, XVII, XXII; III, pl. XVII et XVIII). Il est permis de croire que ce type de porte, dont les murs de Thasos nous offrent plusieurs exemples, est un emprunt fait à cet art oriental par les Ioniens, et transporté par eux dans les pays grecs. Sur les rapports des Achéménides et des artistes grecs, cf. — pour Téléphanès de Phocée, Henzey, *Revue Politique*, 30 Nov. 1886; — pour Théodoros de Samos, Athénée, XII, p. 514 e-f.

à cette époque le moment de la plus grande prospérité de l'île. C'est alors qu'elle dédie à Olympie cette statue colossale d'Héraclès, œuvre d'Onatas, que Pausanias vit encore(1). C'est alors qu'elle dut achever ses murailles et en décorer les portes. On ne risque donc pas de se tromper de beaucoup en assignant à notre relief une date voisine de 470.

Cette hypothèse est confirmée par le caractère du style. S'il n'a pas toute la liberté d'allure dont témoignent les monnaies frappées sous la domination athénienne, il est très supérieur à celui des monnaies de la période précédente, qui reproduisent encore un type remontant au VI^e siècle(2). On y trouve certaines traces d'archaïsme : symétrie excessive des plis de l'himation sur la poitrine de Déméter, quelque raideur dans la pose, un manque de proportion assez sensible dans le dessin des cuisses et des jambes, les pieds trop grands et posés à plat, enfin l'*isocéphalie* des deux figures assise et debout, convention qui se retrouve encore dans des œuvres plus avancées, telles que le beau relief d'Éleusis(3). Mais, ces réserves faites, on peut librement admirer et la svelte silhouette de Niké, et la grâce plus sévère de sa compagne, et l'ingénieuse variété des draperies, et la science d'un modelé à la fois très discret et très senti. Le « morceau » le plus surprenant est peut-être cette figure de jeune homme, placée sous le siège, preuve d'une singulière justesse à saisir les attitudes les plus instables, et, pour ainsi dire, les plus fugitives du corps humain, et d'une merveilleuse dextérité à les reporter sur le marbre. Si mutilé qu'il soit, le relief du sculpteur thasien mérite de prendre place parmi ces œuvres rares et précieuses, particulièrement chères à notre goût moderne, où l'artiste déjà en possession de tout son métier garde encore la fraîcheur d'inspiration et quelques unes des « divines ignorances » des maîtres primitifs, et où ce qui reste de gaucherie ne nous apparaît que comme un charme de plus.

(1) Paus., V, 25, 13; Brunn, *Gr. Künstler*, I², p. 64.

(2) Head-Svoronos, *Γραφ. Νομισμ.*, I, p. 334-5, pl. XIII, nos 10 et 11.

(3) *Ath. Mitt.*, XX, 1895, pl. V.

III.

Si la date que j'ai proposée pour notre relief est admise, il faudra reculer sensiblement plus haut qu'on ne fait d'ordinaire le relief du Louvre et le placer, pour le moins, aux environs de 490. L'« Apollon » de Tchinery-kiosk peut lui être antérieur d'une soixantaine d'années. Dans la stèle de Philis, la tête seule présente encore certaines traces d'archaïsme. La draperie y a toute sa souplesse et le modelé de la poitrine est aussi savant que dans les stèles attiques. L'œuvre est certainement plus jeune que notre relief, mais à l'époque où nous conduit celui-ci, les progrès de l'art sont devenus assez rapides pour qu'on n'ait pas besoin de supposer entre les deux œuvres un écart supérieur à quelques années.

Le relief d'Héraclès, s'il appartient comme je le crois, à l'une des portes de l'enceinte, doit être contemporain du nôtre. A dire vrai, il donne au premier regard l'impression d'un art plus archaïque ; mais, à l'examiner de près, comme j'ai eu l'occasion de le faire à plusieurs reprises au musée de Constantinople, on y trouve dans certains détails une exécution si adroite et si raffinée, qu'on ne doit pas hésiter à lui assigner une date assez avancée dans la première moitié du V^e siècle. M. Joubin a été frappé de son « caractère anti-ionien », et en même temps il nous laisse entrevoir un rapprochement entre la sculpture thasienne et l'« école de Naxos ». Mais cette école n'est pas si nettement opposée, même par son inventeur, aux écoles ioniennes, et d'ailleurs il a suffi d'une note de M. Furtwängler pour mettre un terme aux jours de ce « monstre archéologique » (1). Quant à rapprocher l'Héraclès de Thasos de l'archer d'Égine, il n'est permis de le faire que pour en montrer les différences, et peut-être était-il difficile de trouver un exemple mieux choisi pour définir deux écoles, ou, pour mieux dire, deux tendances d'art qui s'opposent résolument l'une à l'autre.

(1) *Meisterwerke*, p. 715 et note 6. Cf. S. Reinach, *Chr. d'Or.*, II, p. 375, et Lechat, *Rev. des Ét. gr.*, VIII, 1895, p. 408.

L'Héraclès de Thasos est une œuvre ionienne dont il est aisé de rapprocher plusieurs autres (1). Mais il suffit de le regarder. Ses formes ramassées et trapues sont familières à l'art ionien (2). L'artiste, voulant exprimer la vigueur du héros, lui a simplement donné des membres colossaux. Il n'a pas cherché, ou il a été impuissant à exprimer la tension, l'effort, à nous faire sentir, sous ces chairs trop abondantes, un corps nerveux et solidement charpenté. Tout cela est, si je puis dire, sculpté à fleur de peau, par un praticien adroit, mais dont le regard s'arrête à l'apparence extérieure. Cette habileté de main jointe à cette insuffisance de pensée me paraît indiquer très clairement que notre artiste se rattache à une tradition d'art déjà ancienne, qui a su perfectionner certains procédés techniques et les porter presque à leur perfection, mais qui n'a pas su s'élever en même temps à une conception vraiment humaine et vivante de la sculpture. C'est précisément là par certains côtés le caractère de l'art ionien en Asie-Mineure, ce n'est en aucune manière celui des autres œuvres thasiennes. L'Héraclès reste donc isolé dans la série (3). Cet art ionien au-

(1) Voyez, pour la tête, les monnaies de Dicæa (*Cat. of gr. coins in the Br. Museum, the Tauric Chersonese, Sarmatia, Dacia, Mæsia, Thrace, etc.*, p. 115); pour la pose, la belle intaille de la collection Pauvert de la Chapelle, aujourd'hui au Cabinet des Médailles (Babelon, *Cat. de la Collection P. de la C.*, n° 78, pl. VI), et une autre pierre de la même collection (*ibid.*, n° 79, pl. VI); pour la forme des cuisses et leur dimension, l'Héraclès du fronton du Trésor de Cnide (reproduit dans Radet, *Hist. de l'Éc. fr. d'Athènes*, p. 295). La disposition des plis de la tunique entre les jambes et le modelé général rappellent de très près le guerrier du monument des Harpyes (Rayet, *Mon. ant.*, I, pl. XVI).

(2) Cf. de Ridder, *De ectypis quibusdam æneis quæ falso vocantur argivo-corinthiaca*, p. 89; *Cat. des bronzes de l'Acropole*, préface, p. XIII; Pottier, *Cat. des vases du Louvre*, II, p. 510.

(3) L'hypothèse de M. Joubin, d'après laquelle le relief serait la copie d'un monument célèbre de Thasos, que les monnaies reproduisent également est assez séduisante. Le relief de Constantinople serait ainsi une sorte d'œuvre archaïsante à l'époque archaïque. Mais il faut noter que ces monnaies appartiennent à la fin du cinquième et à la première moitié du quatrième siècle (411-350; cf. Head-Svoronos, *Ἰστορ. Νομισμ.*, I, p. 335, pl. XIII, 12). Si elles reproduisent la pose du relief, — en particulier le haut du corps droit et non rejeté en arrière —, elles ont toutes les qualités de nervosité et de vigueur qui lui manquent, et l'on n'en peut rien tirer pour la question de style.

quel nous croyons pouvoir le rattacher, a exercé à Thasos sa part d'influence, mais loin d'y dominer, il n'a fait que servir au développement de qualités originales que nous retrouvons aisément dans les trop rares spécimens qui nous restent de la sculpture thasienne.

Les sculptures thasiennes (1) me paraissent se rattacher naturellement à un groupe d'œuvres dont on a déjà signalé les caractères communs et qu'on a proposé de rattacher à Paros (2). Entre le groupe « parien » et le groupe thasien, il y a une parenté d'inspiration évidente. Dans la métropole comme dans la colonie, c'est la même fraîcheur de réalisme, le même effort intelligent et curieux pour se replacer en face de la nature, pour en rendre, avec simplicité et vérité, l'expression noble ou familière, la même indépendance enfin à l'égard des traditions et des routines d'école (3). Une œuvre encore primitive, telle que le relief du Louvre, laisse cependant percer dans les figures d'Hermès, d'Apollon et de la jeune femme placée à sa droite, ce travail persévérant et patient, qui se marque ici par des poses plus libres et plus gracieuses, par un agencement plus harmonieux des draperies. Quand Rayet, en étudiant ce relief, évoquait le nom de Mino da Fiesole, il faisait mieux qu'un rapprochement imprévu. Ce goût de la vie ne s'est retrouvé au même degré que chez les artistes du *Quattrocento* florentin, et, d'autre part, les sculptures thasiennes l'emportent sur les autres par une élé-

(1) Il est inutile de rappeler ici la théorie de Brunn sur l'école de la Grèce du Nord (*Sitzungsber. der Ak. der Wiss. zu München*, 1876, p. 315 sq.; 1877, p. 1 sq.; *Ath. Mitt.*, VIII, 1883, p. 81 sq.); cf. les articles de M. Heuzey, *BCH*, VIII, 1884, p. 331 sq., et l'*Exaltation de la Fleur*, *Journal des Savants*, 1868, p. 30 du tirage à part.

(2) Furtwängler, *Coll. Sabouroff*, *Introd.* p. 8 et p. 43, note 6; cf. *Archäologische Studien H. Brunn gewidmet*, p. 67 sq. Les principales de ces œuvres sont la stèle d'Alxénor de Naxos et celle de la collection Borgia, à Naples; la stèle Giustiniani, celle de l'Esquilin, la jeune fille aux colommes de Paros (Brocklesby-House); le relief de Ince-Blundell-hall (*Arch. Zeit.*, 1874, pl. V).

(3) Une analyse de détail m'entraînerait un peu loin. Cf. cependant le modelé des cuisses, et la manière dont elles se rattachent au buste, dans notre relief et dans celui d'Ince-Blundell-Hall.

gance plus fine, par une manière plus délicate et une exécution plus caressée. Nous touchons en effet au point où les deux groupes se distinguent. Les œuvres «pariennes», dans leur jeunesse vigoureuse, restent un peu rudes. Ces jeunes filles charmantes ont une grâce encore timide et maladroite. La draperie qui les enveloppe, traitée par larges masses, soigneusement étudiée, mais peu poussée dans le détail, donne à l'attitude du corps une sorte de mollesse. Il leur manque cette fleur, cette *grâce*, qui fait le charme incomparable des œuvres attiques, et dont nous retrouvons le parfum à Thasos. L'histoire de l'île, sa situation géographique montrent assez à quels maîtres les Thasiens ont pu demander ces qualités nouvelles. Par les artistes ioniens, ils purent connaître de bonne heure un nouveau genre de beauté, moins sévère, plus souriante et plus ornée. A ce contact, ce qu'il y avait encore de sécheresse et de lourdeur dans la sculpture «parienne» s'adoucit, s'alléga, tandis que les qualités natives de la race restaient inattaquées par la facilité brillante, mais un peu molle, des Asiatiques. Pour prendre un exemple précis, que l'on compare le traitement de la draperie dans le relief de Brocklesby-House et dans une œuvre purement ionienne, telle que les reliefs Ludovisi (1), à celui de notre stèle, et l'on verra comment le sculpteur thasien a su se tenir à égale distance du faire un peu sommaire de l'un et de l'exécution trop recherchée de l'autre. Aussi réaliste que le Parien, il a un sens plus raffiné de la beauté; aussi habile que l'Ionien, il sait s'arrêter au point où l'habileté devient de la virtuosité.

Si au lieu de s'être conservé en place, notre relief se fût retrouvé, sans état civil, au fond de quelque collection italienne ou anglaise, peu d'archéologues, je crois, auraient hésité à en faire honneur à un sculpteur athénien. Leur erreur en aurait été à peine une, si comme j'ai essayé de le montrer, il s'est produit à Thasos à la fin du VI^e et au commencement

(1) *Ant. Denkm.*, II, pl. 67; *Berm. Mitt.*, VII, 1892, p. 32 sq., et pl. II; *Gazette des Beaux-Arts*, 2^e période, XXXVII, p. 73; *Bull. comunale di Roma*, 1887, p. 267, pl. XV.

du V^e siècle, la même rencontre d'influences d'où est sorti l'art attique de la plus belle époque (1). La Thasos de notre relief nous apparaît ainsi comme une Attique du Nord. A cette même époque, un Thasien pouvait devenir à Athènes le chef de la plus grande école de peinture.

GUSTAVE MENDEL

BORNE DU TERRITOIRE CONTINENTAL DES DIEUX DE SAMOTHRACE

M. Papageorgiou de Mytilène, a publié (*Berl. phil. Wochenschrift*, 1901, n° 22, p. 699) l'inscription suivante provenant de Dédé Agatch :

ΟΡΟΣ | ΧΩΡΑΣ | ΙΕΡΑΣ | ΘΕΩΝ | ΤΩΝΕΝ | ΣΑΜΟΘΡΑΚΗ.

Si on compare cette inscription à celle que j'ai donnée (2) :

ΟΡΟΣ | ΙΕΡΑΣ | ΧΩΡΑΣ | ΘΕΩΝ | ΤΩΝΕΝ ΣΑΜΟ | ΘΡΑΚΗ
elle semble en différer 1° par le nombre des lignes, 2° par l'ordre des mots, 3° par la forme des lettres, 4° par le fait que M. Papageorgiou n'a pas mentionné ma publication.

Renseignements pris auprès de M. Aslanoglou, auquel M. Papageorgiou indiquait devoir sa copie, il s'agit d'un texte unique. Nous ne possédons pas, ainsi que je l'avais espéré, une troisième borne qui aurait sans doute rendu possible la délimitation du territoire continental des dieux de Samothrace.

M. Amédée Tacchella, commis principal de l'agence Fraissinet à Galata, qui habitait jadis à Dédé Agatch, a bien voulu me servir d'intermédiaire dans cette enquête. Je lui dois encore les renseignements suivants :

1° La pierre est maintenant au Musée Impérial Ottoman (*Inventaire, Marbres*, n° 1029).

2° Elle a été trouvée *exactement* au SO. du phare de Dédé Agatch, près du *tombeau du Dédé*, à 8 m. du bord de la mer et à 1^m50 de profondeur, dans le canal d'écoulement des eaux.

3° Ses dimensions seraient : h. 1^m 09, larg. 0^m 50, ép. 0^m 13, lettres 0^m 068 (*chiffres douteux*).

4° Les lettres ont la forme suivante :

ΟΡΟΣ | ΙΕΡΑΣ | ΧΩΡΑΣ | ΘΕΩΝ | ΤΩΝΕΝ | ΣΑΜΟ | ΘΡΑΚΗ

C'est en effet la forme qu'elles ont sur la copie prise sur place et conservée dans mon carnet de voyage. Les C au lieu de Σ? de ma publication sont une erreur.

GEORGES SEURE

[1] Le rapprochement est d'autant plus légitime qu'il existe de nombreuses ressemblances entre l'art insulaire et celui du Péloponnèse. Cf. l'article récent de M. Furtwängler, *Sitzungsber. der Ak. der Wiss. zu München*, 1899, p. 583.

[2] *BCH*, XXIV, p. 147-150.

INSCRIPTIONS D'ARABIE

I. Bornes milliaires de la route de Philadelphia (Amuran) vers le Nord.

Cette route a été partiellement suivie une première fois, mais non à loisir, par une caravane de religieux de Jérusalem; les inscriptions qu'ils ont relevées sont publiées dans la *Revue biblique internationale* (IV, 1895, p. 394-397), périodique trop peu consulté. C'est pour ce motif que je les reproduis ici, à côté de celles que j'ai rapportées moi-même, et non pour corriger le commentaire très satisfaisant du P. Germer-Durand. Ces milliaires seuls indiquent que le chemin près duquel ils se dressaient est une voie romaine; on ne voit ni trace de pavement, même en petits matériaux ni cette ligne de pierres, en bordure d'un des côtés, indication précieuse d'une ancienne route. Pourtant tous les «tells» avoisinants sont recouverts de ruines; sur l'un d'eux, les débris moins dispersés, où l'on reconnaît encore des murs, feraient croire qu'il y eut là un poste militaire. Au IV^e mille, le nouveau chemin passe à quelque distance de la voie antique, car cent pas plus haut, au flanc du coteau, j'ai retrouvé trois colonnes — la première très effritée et indéchiffrable, — qui avaient échappé aux regards de mes prédécesseurs. La route en question est distincte, quoique très proche, de celle de *Philadelphia* à *Gerasa* (Djerach), suivie par les mêmes voyageurs (*Revue biblique*, IV, 1895, p. 392-393; VIII, 1899, p. 35-38; mais les travaux de réfection y furent poussés parallèlement; les milliaires des deux voies portent de même les noms de Septime Sévère, Caracalla ou Julien.

La série ne commence qu'au troisième mille, avec un lambeau d'inscription: *Valerio* *nobil* *Val. Constanti*. *M. P.* III P.

Au cinquième, un fragment *Caes. M.*, qui peut se rapporter à Caracalla.

VI^e mille. — [*Imp. Caes. Marc. Aurelius Seve*]rus *Antoninus, Felix Aug. Parthicus Maximus Britanicus* (sic) *Maximus, pontifex maximus, trib. pot. XVI, imp. II, cos. III, desig. cos., per Furium Severianu[m] leg. Aug. . . . cos. desig. . . .* (a. 213 p. C).

Sur une autre borne, une partie de la titulature d'Hadrien :

Ca[esar divi Traiani] Par[thici fil.], divi [Nervae nepos, Traian[us Hadrianus] po[nt. max.]. . . .

J'ajouterai deux textes nouveaux :

IMPCAESARPH	<i>Imp. Caesar. P. H-</i>
ELVIUSPERTINAX	<i>elvius Pertinax</i>
AUG PRINCEPSSE	<i>Aug. princeps se-</i>
NATUSCOSIIPONT	<i>natus cos. II. pont-</i>
IFEXMAXIMVSTRI	<i>ifex maximus tri-</i>
BUNICIAEPOTESTATIS	<i>buniciae potestatis</i>
PPETCAESARHELPER	<i>p(at.) p(atr.) et Caesar Hel(vius) Per</i>
TINAX	<i>tinax [filius princeps]</i>
V	<i>iu]v[entutis]</i>
(a. 193 p. C.)	<i>[per P. Aelium Severianum Maximum</i> <i>leg. Aug. pr. pr.]</i>

C'est un nouvel exemple du titre de César donné au fils de Pertinax, bien que son père l'eût refusé pour lui, quand le sénat le lui décerna (*Vita Pert.*, 6 ; Dio Cass., LXXIII, 7. — Cf. les textes cités dans la *Prosop. imp. rom., s. v. Helvius Pertinax*). Si le nom du légat figurait réellement sur la pierre, ce ne peut être, Pertinax ayant régné à peine trois mois que Aelius Severianus, mentionné dans une autre inscription rapportée par M. Brünnow de son voyage de 1898 (*Zeitschr. d. deutsch. Palästina-Vereins*, 1899, inser. n° 59). Il était encore légat d'Arabie sous Septime Sévère, comme le montre un autre milliaire, publié par le P. Germer-Durand (*Rev. bibl.*, 1895, p. 395), et daté de 194. C'est donc qu'il ne prit pas parti pour Pescennius Niger, gouverneur de la province voisine de Syrie (1). Il n'est pas nommé par Hérodién dans

le récit des compétitions qui précédèrent l'avènement de Sévère. — Son père avait été légat de la même province sous Antonin le Pieux (*CIL*, III, 91).

& I M P & C A E S & M A R C
 AVRELIVS SEVERVS ANTONINVS
 PIVS FELIX *aug. parthicus*
 BRITANNICVS MAX PONTIFEX
 MAX TRIB. *pot. xvi(?) imp II*
 COS III *Desig(?)* &
 PER FVRIVM *Severianum leg.* (a. 213 p. C.)

VIII^e mille. — *Imp. Caes. M[arcus] Aurelius Severus [Antoninus] Pius Felix Aug. Parthicus M(ax.) Britannicus Maximus, po[ntifex] m[aximus, trib.] pot. & II & imp. IV..... o..... co..... per Furium Severianum [le]g. Aug. pr. pr. cos. des. Mil. VIII.*

S'il n'existe aucun estampage décisif, il convient d'élever des doutes sur l'exactitude de cette lecture. Les chiffres de la puissance tribunicienne et des salutations impériales sont, ainsi réunis, inadmissibles.

IX^e mille. — *Imp. Caes. Lu[cius] Septimius Severus Pertinax Aug., pont. [max], trib. potest & II & imp. IV o* (? peut-être une feuille de lierre mal gravée ou *D*) *cos. II, per Ael. Severianum & Maximum & IX Θ.*

Milliaire inédit :

IOYAIANOC
 ENIKHCENEY
 TYXWCTWKOC
 MW
 M Θ

'Ιουλιανός
 ἐνίκησεν εὐ-
 τυχῶς τῷ κοσ-
 μῳ.
 M. Θ.

Il n'y a pas de doute sur la traduction : *Julien a vaincu*,

(1) Nous ne sommes renseignés sur l'attitude des troupes d'Arabie que pour l'année 196, pendant laquelle, d'après Spartien (*Vita Severi*, 12), *legio Arabica defecisse ad Albinum nuntiata est*.

heureusement pour le monde ; ce qui rappelle la courte inscription d'Adraa: Εὐτυχῶς τῇ πόλ(ε)ι (Waddington, *Inscr. de Syrie*, 20709).

A partir de Macrin surtout (on en a quelques cas isolés pour Caracalla), les empereurs prennent très fréquemment le qualificatif *invictus* ; *victor* le remplace depuis Constantin I^{er}. Les divers milliaires d'Arabie — et de cette province seulement — au nom de Julien ajoutent le développement complet de l'acclamation ; elle n'est plus résumée en une seule épithète, elle devient une phrase entière dans la dédicace du milliaire : *Le seul Dieu Julien règne en vainqueur ; Auguste Julien, tu es né pour vaincre ; [tu as] l'éternité. Auguste Julien, etc. . . (1).*

X^e mille. — *feceru]nt per P. Iul. Geminium Marcianum leg. Aug. pr. pr. — X.*

Cette fin de texte est à rapprocher de plusieurs milliaires de la route voisine.

[*Imp. Cae*]sar [*L. Septimius S*]everus Pertin[ax] Aug. trib. etc. Réplique de l'inscription du IX^e mille.

Imp. & Caes. Marcus Aurelius Severus Antoninus Pius Felix Parthicus Max & Britannicus Maxim. & pontifex maximus, trib. & pot. & XII. . . . cos . . . per Fur[um Severianum] leg. Aug. [pr. pr. cos des.] Mil. X.

Le chiffre XII de la puissance tribunicienne doit être une erreur de lecture ou de gravure. Il nous reporte à 209: Sep-

(1) Ces formules diverses me semblent condamner l'interprétation d'Edmond Le Blant pour un milliaire de la voie de *Gerasa* à *Philadelphia* (*Rev. bibl.*, 1895, p. 393): Εἰς Θεός υἱ(ι)ῶν εἰς Ἰουλιανός ὁ Αὐγουστός: « Εἰς, dit-il, proclame en même temps l'unité, la majesté supérieure d'un dieu innomé, qui doit être Sérapis, et la grandeur incomparable de l'empereur Julien ». (750) *inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, XXXVI, 1898, p. 841. Je ne vois aucune raison de suppléer le nom de Sérapis, et la traduction du P. Germer-Durand est sûrement préférable. Le mot υἱ(ι)ῶν correspond à ἐνίκησεν du milliaire cité plus haut. Il s'agit du « dieu Julien », reconnu tel comme beaucoup de ses prédécesseurs, et dont la divinité est ici plus fortement exprimée, en raison de la réaction païenne marquée par son règne, à l'aide de la même formule qu'on employait pour désigner le Christ sur les pierres gravées (Le Blant, *ibid.*, n^{os} 313 et 314).

time Sévère vivait encore ; il n'est pas mentionné. Le même légat étant nommé, c'est probablement XVI qu'il faut restituer, conformément au protocole du VI^e mille.

Il serait intéressant de connaître les motifs de la réfection de la voie sous ces trois empereurs, si toutefois elle eut réellement lieu aussi sous Julien ; car, étant donnée la formule insolite où se lit son nom, on y pourrait voir une simple inscription honorifique, comme toutes celles de la même série où on le retrouve. En ce pays, où le marbre était rare et la population très mobile, il était tout simple d'utiliser les milliaires pour une dédicace à répéter tout le long de la route. L'époque du Julien est celle où l'on gratte les colonnes pour en effacer les inscriptions et les remplacer par des acclamations adressées aux nouveaux princes. Telle est l'invocation anonyme, mais concernant sans doute le même César, qui couvre trois colonnes : ΝΙΖΖΥ ΕΓΕΝΝΗΘΗΣ ΒΑΣΙΛΕΥ ΑΘΑΝΑΤΕ (*Rev. bibl.*, 1896, p. 605), et qui passerait difficilement pour une commémoration de travaux de voirie.

Avant Pertinax, il faut remonter de trente années pour voir ces régions ébranlées par des faits de guerre, sous L. Verus ; le différend de Niger et de Sévère est également un peu loin du règne de Caracalla, et la campagne de 198 eut lieu de l'autre côté de l'Euphrate.

Nous ignorons les dévastations qu'ont pu commettre les Sarracènes ; Julien dit seulement, dans son *Panégyrrique de Constance*, I, 20, que « les négociations de ce prince tournèrent contre ses ennemis les brigands arabes ».

Mais, à voir la périodicité avec laquelle se renouvellent les travaux de réfection ou d'entretien, on croira plutôt à une usure régulière provenant du simple passage des caravanes sur cette voie si fréquentée qui courait parallèlement au Jourdain, sur sa rive gauche, et dont le chemin de Philadelphie vers le Nord n'est qu'un tronçon.

II. Petits monuments divers

Haouran ; entre Taf 'as et Tell el 'Asch'ari, sur le bord du chemin con-

duisant de Tsil à El Mzerib, une demi-heure après le pont sur le Yarmouk. Hauteur des lettres env. 8 centimètres.

Λ Α Κ Ι	Σωσί-
ϸ Ω ϸ Ι	θιε, φιλ-
Β Ι Ε Φ Ι Α	όφιλ-
Ο Φ Ι Α	ε, χαϊ-
Ε Χ Α Ι	ρε.
Ρ Ε	

La première lettre est sans doute cette sigle **Λ** interprétée *λυκάβας*, et remplaçant *ἔτους* dans quelques inscriptions. L'année mentionnée doit être *ακτ'*, soit 321, d'après l'ère de Bostra, ou 427 après J. C.

Φιλόφιλος est une expression de la langue littéraire qui ne s'était pas encore rencontrée dans ces épitaphes d'Arabie.

Adraa (Der'at). — Sur une longue dalle couronnant un petit mur de clôture en pierre sèche, tout près de la ville. Hauteur des lettres env. 7 centimètres.

Ρ Ω Λ Α	
Ν Α	<i>Romana (fille ou femme) de Silanus,</i>
ϸ Ε Ι Λ Α	<i>(morte à) 28 ans.</i>
Ν Ο Υ	
Ε Τ Κ Η	

Les noms latins des personnages font tout l'intérêt de l'inscription.

Neue (Naoua). — Deux fragments, qui se raccordent, de la même pierre, servant de linteaux à des portes de maisons, dans le village.

+ ΕΚ ΠΡΟΣΦΟΡΣ ΕΥ	+ Ἐκ προσφορ(ᾶς) Σευ-
ΕΡΙΝΑCΑΝΝΙΑΝS	ερίνας Ἀννιανοῦ
ΝΩΝΡΑΓΔΙΛΟΥ	τῶν Παγδίου (?)
ΕΓΕΝΕΤΟ ΗΑΥΙC	ἐγένετο ἡ ἀψίς
ΤSΗΜΙCΦΕΡΙΟΥ	τοῦ ἡμισφείου
ΕΝ ΜΙSΝΙΩΕΝΕΤΙΥC	ἐν μῆ(νι) Ἰουνίῳ ἐν ἔτ(ε)ι υ'.

La date doit être indiquée suivant l'ère de Bostra: l'année 400 nous reporte au commencement du VI^e siècle.

La croix de la première ligne indique apparemment que l'abside en question faisait partie d'un édifice religieux, église ou chapelle. L'« hémisphère » ne serait autre chose que le chœur; les enfants de Ragdilos auraient fait les frais de la construction du mur en demi-cercle, qui délimitait le chœur.

L'orthographe *ἡμισφῆριον* (au lieu d' *ἡμισφαίριον*) s'explique par la date de l'inscription et le lieu où elle a été trouvée. Vu l'acception du mot, on ne peut rapprocher de cette inscription que le passage où Vitruve décrit les parties diverses d'un établissement de bains (*De Archit.* V, 10, *in fine*;: *mediumque lumen in hemisphaerio relinquatur ex coque clupeum catenis pendeat, per cuius reductiones et demissiones perficietur sudationis temperatura.*

VICTOR CHAPOT

Dédicace des Delphiens au dieu Pan. — Plaque de marbre blanc brisée à droite et à gauche (larg. inc. 0^m 77, ép. 0^m 40); l'inscription est gravée sur un bandeau plat, en légère saillie, haut. du bandeau 0^m 055, des lettres 0^m 0.8. — Trouvée en dehors de l'enceinte, au dessous du mur Hellénico et en face de l'exèdre d'Argos, n^o d'inv. 3995 — 41 Juillet 1896. Copie de M. Colin.

ΩΝΚΑΙΤΟΙ

ΠΡΥΤΑΝΙΕΣ ΠΑΝΙ

On trouvera dans le *Lexicon* de Roscher (*Pan*), p. 1365, les textes afférents au culte de Pan en Phocide. Certaines monnaies de Delphes portent l'image de ce dieu, et l'on a expliqué cette représentation par la terreur *panique* inspirée aux Gaulois lors de leur attaque sur Delphes. Notre dédicace indique qu'il existait un culte officiel de Pan, qui n'était peut-être pas lui-même sans rapport avec cet événement historique (1).

TH. H.

(1) Pausanias, X, 23, 7.

MONUMENTS FIGURÉS DE DELPHES

Les Caryatides du Trésor de Siphnos (1).

(Pl. V, VI, VII).

A peine introduit à Delphes par l'architecte du Trésor de Cnide (2), le type de la caryatide paraît y avoir eu tant de succès qu'il fut aussitôt imité. Nous avons en effet retrouvé, outre les figures qui soutenaient l'entablement de cet édifice, une, peut-être même deux paires de caryatides, qui furent exécutées presque à la même date dans le sanctuaire d'Apollon.

L'une des deux paires n'est représentée que par deux fragments de jambes serrées étroitement dans un chiton.

Invent. 3164. — 15 oct. 1895. — A la surface du sol. Dans la maison Combli, n° 134 du plan du village de Delphes (*BCH.* 1897, pl. XV) au dessus de la fontaine Cassotis et près du théâtre. Fragment d'une statue de femme de style archaïque, en marbre blanc de Paros, — haut. 0^m285, larg. en haut 0^m415. — Cuisses serrées dans un chiton tendu et ramassé en plis pressés du côté droit. En haut, à dr. et à g., en avant et en arrière, bouts des pans de l'himation.

Inv. 3376. — 20 Mars 1896. A la surface du sol, hors du mur occidental du péribole, auprès du mur du grand portique (3) attenant à l'enceinte. Même marbre, dimensions pareilles (haut. 0^m25, larg. 0^m42), même travail, même motif inversé. Cuisse droite serrée dans un chiton tendu qui était ramassé en plis serrés du côté gauche.

Les figures étaient grandeur-nature ; elles n'étaient pas appliquées sur un fond, comme les statues analogues, de même dimension et à peu près contemporaines, du fronton oriental

(1) Conférence faite à l'École française dans la séance de l'Institut de Correspondance hellénique du 4 Avril 1900.

(2) *BCH.* 1899, p. 617-635, pl. VI-VIII ; cf. B. Græf (réc.) *Bursian's Jahresb.*, 1901 (*Antike Plastik*, p. 28, n. 29).

(3) Voir le plan des ruines de Delphes, *BCH.* 1897, pl. XVII.

du temple d'Apollon; car le travail en est également achevé sur les deux faces; elles se faisaient pendant et répétaient le même geste, mais en l'alternant; debout, immobiles, elles tenaient rassemblées, l'une en la main droite et l'autre en la main gauche, la jupe et la queue d'un ample et long chiton ionien. L'attitude, l'opposition des mouvements, la réunion en paire conviennent à des caryatides; mais la taille est minime pour des figures monumentales; les restes trop insignifiants ne suffisent pas à autoriser une hypothèse sérieuse; nous n'avons aucun débris de polos, ni de chapiteau, qui aient pu y appartenir, et nous ne trouvons pas non plus d'édifice dont les dimensions restreintes s'accommodent de semblables piliers. Il paraît donc plus prudent de réserver son opinion, ou même d'écarter absolument la conjecture.

Tout autre est le cas d'une tête et de nombreux fragments qui ont été en partie recueillis avec ceux des caryatides de Cnide(1). Les uns et les autres étaient rapprochés et confondus dans la même couche de terre; tous appartenaient certainement à des caryatides. Malgré des différences de style et de technique, malgré l'inégalité des dimensions, les diverses statues étaient certainement contemporaines, et la première idée qui se présentait à l'esprit était de les attribuer à un seul et même monument(2), pour ne pas multiplier sans preuve décisive l'emploi d'un motif de décoration, somme toute assez rare, dans un espace très resserré et une période de temps très courte. L'étude des divers morceaux a montré qu'ils devaient être rapportés à deux paires distinctes de caryatides, et qu'ils avaient appartenu à deux trésors différents(3); les raisons de ce partage résulteront clairement des détails de la description qui sera donnée ci-dessous. D'autre part, les conditions de la découverte indiquent ou plutôt prouvent que les deux édifices étaient très rapprochés l'un de l'autre et qu'ils

(1) Sur la découverte des caryatides, *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1894, séance du 11 Mai, p. 206-8; *Journal officiel*, 16 Mai 1894, p. 2232; *BCH*, 1891, p. 449; 1894, p. 194-5; cf. Perrot, *Journal des Débats*, 1894, 13 Mai.

(2) *BCH*, 1895, p. 195.

(3) *BCH*, 1898, p. 586-593, en particulier p. 591.

étaient placés tous deux à la première boucle de la voie sacrée, que nous avons désignée par le nom de *Carrefour des Trésors*.

I. Description des fragments et reconstitution des figures.

1^o Invent. 1203. — 13 Avril 1894. (Pl. V). En contre-bas de l'Hellénico, à peu près vers l'angle S O. du mur d'enceinte, dans une construction de basse époque. Tête de femme surmontée d'un haut polos, haut. totale 0^m.66; du polos seul 0^m.25; diam. sup. du polos, 0^m.30. — Marbre de Paros. — Le cou est brisé à peu près à moitié de sa hauteur; manquent: le menton, enlevé par une balafre oblique; le nez, abattu au ras du visage; les mèches de cheveux qui tombaient à droite du cou, et les frisons — rapportés — qui encadraient le front, la partie inférieure des boutons d'oreille de chaque côté. — Éraflures aux lèvres, aux joues, aux paupières, aux sourcils, à la tempe gauche; à la moulure supérieure du polos, en avant et en arrière; dans les boucles de la chevelure par derrière, en bas et à gauche; au côté droit du cou. — Usure provenant des frottements ou de l'action de l'eau, répandue un peu partout, en particulier sur la face antérieure du polos. Le marbre a été noirci par un séjour prolongé dans une terre humide et grasse; l'épiderme, attaqué, laisse partout transparaître les paillettes du marbre, qui donnent à la figure un aspect rêche et grenu.

Le globe des yeux, les frisons disposés autour du front en deux étages, étaient faits de pièces rapportées. La sclérotique et la prunelle étaient d'émail ou d'une pierre de couleur; elles étaient enchassées dans l'orbite aujourd'hui vide; les mèches de cheveux, faites de tortillons de marbre munis à leur extrémité d'un petit tenon de marbre ou de métal, étaient collées au moyen d'un ciment qui subsiste encore en quelques endroits.

Des appliques de métal décoraient le diadème dont la tête est ceinte, les boutons d'oreille et la moulure antéro - inférieure du polos. La place en est marquée par les traces des petits clous qui les fixaient, savoir un à chaque pendant d'oreille; quatre disposés symétriquement deux à deux sur le diadème au dessus des tempes; cinq au bas du polos. La distribution indique des ornements séparés et non pas un placage continu. Le revers du diadème et du polos étaient lisses.

Le polos (pl. VII) est un cylindre légèrement évasé de bas en haut et cintré en son milieu, orné haut et bas de deux moulures, formant respectivement chaperon et socle: celle du haut, la plus saillante (0^m.023 sur le fond du cylindre), se compose de trois tores superposés, séparés l'un de l'autre par un simple filet, le premier beaucoup plus mince, les deux autres égaux entre eux et d'une épaisseur double, le support inférieur est formé d'un mince tore et d'un bandeau plat séparés par un simple filet. Sur les côtés du cylindre, deux baguettes rigides, fixées à la moulure supérieure et munies en bas d'une dent ou crochet qui mord sur la moulure inférieure, ressemblent à deux ressorts qui seraient destinés à tendre et raidir les parois.

Elles divisent la périphérie du cylindre en deux champs: le postérieur, lisse, l'antérieur, décoré d'un bas-relief. Le tableau, enfermé dans son cadre, ressemble à une métope arrondie, ou aux peintures décorant la panse des vases. La composition, rigoureusement symétrique, se compose d'un personnage central placé au milieu du champ et suivant l'axe du visage, et de huit autres figures distribuées quatre par quatre sur les côtés, savoir: Apollon citharède, dans le milieu, marchant vers la droite; derrière lui, quatre femmes qui le suivent; en avant, trois femmes qui s'avancent à sa rencontre avec Hermès; ce dieu, coiffé de la *κωνή*, tient d'une main un bâton noueux (pedum ou caducée), de l'autre une syrinx, dont il joue (1).

Au sommet du polos, au centre du cercle formé par la section du cylindre, existe un trou de scellement cylindrique, large de 0^m·07, profond de 0^m·05, pareil à celui qui existe à la même place sur le polos de la caryatide de Unide. C'est la mortaise où venait s'encastrent le tenon d'une pièce placée au dessus.

Je borne la description à ces détails matériels; pour ce qui est des particularités du type, de l'ajustement, de la technique et du style, l'étude en trouvera naturellement sa place, quand

(1) On reconnaît sans peine Apollon et Hermès, qui portent chacun leur instrument de musique favori, Apollon, la cithare, et Hermès, la flûte aux sept tuyaux (Preller-Robert, *Gr. Myth.*, Hermes, p. 371 suiv.). Celui-ci, en divinité champêtre, plutôt qu'en messager, tient un bâton noueux au lieu du caducée. Il serait difficile au contraire de dénommer les femmes qui les accompagnent, Apollon au nombre de quatre, et Hermès au nombre de trois. Les Nymphes (vase *Brit. Mus.*, II B, 230; Preller-Robert, *Gr. Myth.*, p. 399-407, n. 3), les Charites (bas-relief de Thasos. Rayet, *Monuments*, I, 21. Hermès *Χαρίτων ἡγεμών* cité par Benndorf, *A.Z.*, 1869, p. 58), se plaisent en la société d'Hermès; on y rencontre aussi les Heures: les unes et les autres sont généralement au nombre de trois. Apollon conduit le chœur des Nymphes (*νυμφηγέτης* à Thasos), des Muses (*μουσαγέτης*), des Moires (*μοιραγέτης*); les Heures et les Charites sont aussi de son cortège. On trouve, au nombre de 4, les Moires, sur le vase François, et une fois les Nymphes, en Élide (Pausan., VI, 22, 7). On voit aussi des divinités féminines groupées par quatre, sur le vase François et le vase de Sophilos, derrière Hermès. L'absence de tout attribut et l'effacement du relief rendent la détermination des personnages très malaisée, comme aussi l'interprétation de la scène; il semble pourtant que la figure placée en avant du groupe d'Hermès tiennne un bandeau destiné à couronner Apollon. Le motif aurait ainsi une grande ressemblance avec celui de l'autel de Thasos, où l'on voit auprès des deux dieux les Nymphes et les Charites. Il est commun sur les vases peints, qui réunissent souvent dans une composition analogue des déesses en plus ou moins grand nombre (Gerhard, *A. V.*, I, 23-25, 27, 28, 13, 14, 15, 16, 17, 29, 30, etc.).

je chercherai à déterminer la date et la provenance des statues. Je reviens donc à la description des autres fragments.

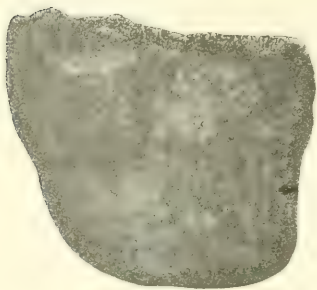


Fig. 1.

2^o Inv. 459. Année 1893. (Fig. 1). — Dans le voisinage et en contre-bas du Trésor des Athéniens. Partie inférieure d'un visage féminin — haut. 0^m 115 — comprenant le menton, la bouche, une partie de la joue droite, et la base du nez éraflé. Tout le côté gauche à partir de la commissure des lèvres et tout le haut au dessus des narines est perdu. Même marbre et altéré de la même manière que celui de la tête précédente;

mêmes dimensions; même facture archaïque, mêmes formes: carrure du menton, obliquité de la bouche, relevée aux extrémités, tension des lèvres déterminant une sorte de rire contraint; fossettes à la commissure des lèvres, gauchement coupées à leurs extrémités; modelé sec et heurté de la joue autour du nez et de la bouche.

Toutes ces ressemblances permettent de supposer l'existence d'une seconde tête pareille à celle que nous venons de décrire.

3^o Sans numéro d'invent. — Année 1897. Fragment triangulaire d'une pièce de décoration architectonique, intacte seulement à la face antérieure; larg. (en avant) 0^m 48; haut. 0^m 19; ép. 0^m 21. En coupe, le morceau offre à peu près le profil d'un chapiteau dorique d'ancien style, avec un haut abaque, une échine ronde, très aplatie et évasée; les deux parties égales l'une à l'autre, 0^m 095 - 0^m 097. L'échine n'est point lisse, mais côtelée et décorée de pétales arrondis en relief, qui vont s'amincissant depuis l'abaque jusques à la base. A la naissance des pétales viennent s'imbriquer sur eux, comme les sépales autour de la fleur, de courtes folioles plates et légèrement apointies à leur extrémité. Feuilles et pétales alternent de telle façon que la pointe des unes tombe dans la cannelure des autres, et que les bords des premières se joignent sur la partie renflée des seconds et suivant leur axe, indiqué par un trait gravé. L'échine affleure au bord de l'abaque, mais en un point seulement, comme une circonférence inscrite dans un carré; en effet pétales et feuilles sont disposés suivant les arcs de deux cercles concentriques et rayonnés d'un centre commun. Au dessous des feuilles le marbre, bien que brisé, se redresse insensiblement: cette très légère saillie semble indiquer soit une moulure, soit un listel.

Calculant la circonférence de l'échine d'après les arcs don-

nés, on obtient deux cercles, l'un extérieur de 0^m.62, l'autre intérieur de 0^m.35 de diamètre, qui donnent exactement la forme et les dimensions de la pièce d'architecture dont nous avons le fragment et démontrent que c'est bien un chapiteau.

Le marbre, bien qu'il ait conservé sa blancheur (1), ne diffère pas de celui de la tête au polos; le travail est archaïque comme celui de cette tête, et comme le galbe de l'échine; la forme renflée des pétales rappelle celle des palmettes d'ancien style ionien; le diamètre du cercle inférieur, base du chapiteau, est de 0^m.35. Le cercle supérieur du polos a un diamètre de 0^m.32. La différence donne juste l'espace nécessaire pour insérer la moulure de liaison indiquée par le bord inférieur du chapiteau.

Il semble donc qu'on soit autorisé à réunir, comme parties d'un même tout, la tête et le chapiteau, ainsi que nous avons fait dans le musée de Delphes et qu'on le voit dans la figure ci-jointe, qui reproduit une photographie de l'original (pl. VII).

Ainsi est reconstituée toute la partie supérieure et essentielle de la caryatide; les morceaux suivants, sans nous rendre la figure en entier, nous permettent au moins d'en imaginer le type, d'en apprécier le style et la facture.

4° — A. Sans numéro. Vieux fonds du musée antérieur à nos fouilles; provenance inconnue. — B. Inv. 1526. 14 Mai 1894. (Pl V). Carrefour des Trésors, à quelques mètres à l'ouest de la voie sacrée. — B. Quatre fragments raccordés ensemble de la partie inférieure d'une statue de femme plus grande que nature, de style archaïque, savoir: les cuisses, le jarret et le mollet gauches jusqu'à la cheville; haut. 1^m 15. — A. Poignet droit orné d'un bracelet, et main droite tenant un nœud d'étoffe. En haut, des deux côtés, pendent les extrémités inégales d'un himation; les jambes sont enveloppées et serrées dans le chiton. La main droite a saisi l'étoffe par la large bande qui en décore le milieu, et la ramène à la fois de gauche à droite et de bas en haut sur le côté droit. Le vêtement, ainsi tendu, relevé, et rassemblé dans la main, se plisse de stries divergentes; multipliées et rapprochées par la pression des doigts, elles s'élargissent en éventail, presque horizontales à la hauteur de la main, montant vers la taille, descendant vers le jarret, le mollet et la cheville. Les plis sont indiqués par des traits

(1) La couleur claire indique, dans la pl. VII, la partie originale du chapiteau; les parties restaurées ont été avec intention plus fortement teintées.

continus, bordés des deux côtés d'un bourrelet légèrement renflé. C'est par cet artifice, par cette ondulation régulièrement rythmée, comme les nervures d'une coquille, que le sculpteur, inhabile encore à rendre la nature, mais singulièrement ingénieux et élégant en ses procédés conventionnels, imite la tension floue encore de l'étoffe froissée. Le bracelet a la forme d'une tige de métal qui se termine par deux spirales opposées.

5° Inv. 4526. Avril 1894.—Inv. 3611. 25 Avril 1896 (A).—Inv. 4256. 10 Avril 1901 (B). Provenance: 4526, avec les autres pièces portant même numéro (cf. ci-dessus n° 4). — 3611, en dehors de l'enceinte, à quelques mètres de la porte orientale, (maison Triandi, n° 501 du plan). — 4256, sur le carrefour des Trésors, et au nord du trésor de Mégare, en face du rocher de la Sibylle.— Cinq fragments (A), en partie rajustés, de la partie inférieure d'une statue de femme, de même taille que la précédente et de travail identique, savoir: partie haute de la cuisse gauche, et partie moyenne de la cuisse droite qui ne se correspondent, ni ne se tiennent; les jambes droite et gauche, du mollet à la cheville, séparées des morceaux précédents par une assez grande lacune; une main gauche (B) tenant un nœuf d'étoffe, qui ne se recolle pas directement et exactement à la cassure du côté gauche, mais y peut être adaptée, grâce à l'interposition d'un peu de plâtre (1). L'attribution est justifiée par la ressemblance de cette main avec celle du n° 4, ornée d'un bracelet tout pareil.

La qualité, l'aspect, la couleur du marbre sont les mêmes dans toute la série des fragments 4 et 5; les statues ont été maltraitées de la même façon, débitées en morceaux, grossièrement équarries à la face postérieure, qui est toute ruinée, pour être plus facilement employées comme matériaux à bâtir; les débris en ont été trouvés ensemble et ils sont semblables. Les détails d'ajustement (bracelet, chiton relevé) sont les mêmes, avec cette différence que le retroussis de la robe et par suite la disposition des plis sont inverses, l'étoffe étant rassemblée à gauche et dans la main gauche, et pendant en un gros paquet de plis le long de la jambe gauche. La facture est identique, en particulier le rendu caractéristique des plis de l'étoffe.

Il est donc évident qu'il y avait deux statues, qui se répondaient en s'opposant, dans des attitudes semblables, mais inversées, comme faisaient les deux caryatides du trésor de Cnide.

Si l'on tient compte de l'unité de provenance, de la qua-

(1) La photographie d'après laquelle est faite la figure est antérieure à la découverte et au rapprochement de la main.

lité du marbre, du travail, de la dimension des fragments, de l'aptitude des figures au rôle de supports symétriques, on attribuera volontiers les deux paires de jambes reconstituées aux mêmes statues que les deux têtes décrites au n^o 1 et 2 et l'on désignera ces statues comme des caryatides. L'une des deux têtes est encore surmontée du coussinet qui la désigne pour cette fonction; l'autre lui est tellement pareille, dans ce qui en reste, que nous avons proposé de l'interpréter de même. L'hypothèse est justifiée et démontrée par l'existence de la double paire de jambes. Nous possédons maintenant les deux figures, à l'exception des pieds et du torse; on les imagine aisément sur le modèle des caryatides de Cnide, ou des statues féminines archaïques de l'Acropole.

II. Attribution des caryatides au trésor de Siphnos.

La confusion dans un même lieu et une même couche de terre des débris de quatre caryatides, nous portèrent d'abord à attribuer toutes ces statues à un seul édifice. La combinaison la plus simple paraissait la plus conforme à une prudente méthode. Nous plaçons donc volontiers toutes ces figures ensemble dans une sorte de tribune, analogue à celle de l'Érechtheion, sous un léger couronnement et baignées en pleine lumière; nous hésitions à les enfermer, deux à deux entre les barrières des antes, sous l'ombre d'un portique clos, à les écraser sous le poids d'un entablement et d'un fronton. Le travail du polos, ici décoré sur tout son pourtour, là sur sa face antérieure seulement, paraissait distinguer les figures d'angle visibles de tous les côtés et les figures intermédiaires qui ne présentaient qu'une face aux regards.

Mais deux raisons s'opposèrent au groupement des quatre statues : l'une toute matérielle, la différence de taille; l'autre, presque aussi indiscutable, bien qu'elle dépende davantage de l'appréciation et du sentiment, la différence de style.

Il suffit de rapprocher, comme on l'a fait dans la figure ci-dessous (fig. 2), les deux caryatides pour se persuader qu'elles

sont étrangères l'une à l'autre et qu'elles doivent être séparées. La hauteur, le diamètre, la forme, la mouluration du polos, la répartition du décor plastique, pour ne tenir compte que des détails matériels, qui se voient, se touchent, se mesurent, tout est différent. L'écart entre les deux pièces n'est pas

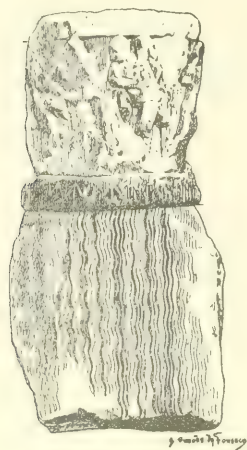


Fig. 2 a.

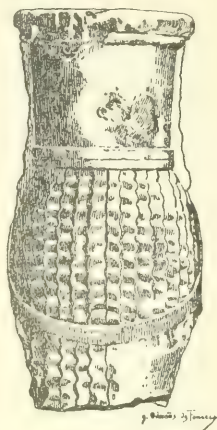


Fig. 2 b.

moindre de un cinquième. Les dimensions des deux têtes sont en rapport avec celles des coiffures ; celle (a) que nous avons attribuée à la caryatide de Cnide (1), bien que très maltraitée à droite et à gauche, est notablement plus large que la voisine (b), qui est intacte ; et, cassée à la hauteur du lobe de l'oreille, elle égale presque en hauteur l'autre, qui est conservée jusqu'à la nuque.

Que dire, si du polos nous passions au chapiteau qu'il soutient, et que nous missions en regard les mesures des abaques :

Caryatide de Cnide.

Caryatide n° II.

côté 0^m.645

0^m.62.

hauteur 0^m.09

0^m.09.

haut. 0^m.17

0^m.095

ou mieux encore les formes si disparates de l'échine et du calathos ?

(1) *BCH*, 1899 p. 619.

Il n'est point d'artifice qui permette de les apparier ; quant à les affecter à deux parties distinctes d'un seul monument, c'est une hypothèse plus critiquable encore que de les partager entre deux monuments, et la réduplication d'un même motif sous deux formes et à deux places différentes dans un seul édifice et tout petit, paraîtrait à bon droit une faute de méthode. On n'aurait pu l'admettre à la rigueur que dans les deux portiques opposés d'un temple amphiprostyle ; mais aucun des trésors ne présente cette forme et elle conviendrait mal au trésor de Cnide, dont la façade postérieure, élevée de plusieurs mètres au dessus de la chaussée, était nécessairement close et pleine ; le soubassement, qui est intact, en fait la preuve.

Une impossibilité aussi manifeste dispense de tout autre argument.

Le monument que décoraient nos caryatides doit être recherché au carrefour des Trésors, sur lequel et autour duquel elles ont été recueillies, dans le voisinage du trésor de Cnide, aux fragments duquel elles étaient mêlées ; il en était à peu près contemporain ; un peu plus petit que lui, par ailleurs il devait lui ressembler beaucoup, ayant en commun avec lui ce qu'il avait de plus typique, son portique à supports animés, et aussi un caractère d'ionisme prononcé.

Un trésor répond à toutes ces conditions, celui de Siphnos : si rapproché de celui de Cnide qu'on l'en distingue malaisément dans le texte de Pausanias (1), et qu'on ne sait si l'on doit le placer ou avant ou après. Il borde la voie sacrée et le carrefour des Trésors ; il fut bâti vers 525, c'est à dire peu de temps après le trésor de Cnide ; l'un et l'autre font un tel étalage de richesse qu'ils paraissent des monuments d'orgueil autant que de dévotion ; ils se ressemblent au point qu'on ait pu les dire tout pareils, ὅμοια.

La solution est indépendante du problème, encore discutable, de l'emplacement exact du trésor de Siphnos (2) : qu'il occupe l'espace intermédiaire entre le trésor de Cnide et celui de

(1) Pausanias, X, 11, 1-3, 5. Voir la discussion de ce texte, *BCH* 1896, p. 593.

(2) *BCH*, 1898, p. 586-593.

Thèbes, vis à vis de celui d'Athènes, ou le tournant de la voie sacrée en face et au nord du trésor de Cnide, les caryatides ne lui en appartiendront ni plus ni moins.

III. Remarques sur le style, la date, l'origine des caryatides de Siphnos.

Si l'on accepte l'attribution, le fait peut n'être point sans conséquence pour l'histoire de l'art. On se trouve en effet en possession de deux spécimens d'un même type, exécutés dans le même temps à Delphes pour le compte de deux villes, situées l'une en Asie-Mineure, l'autre dans une île de la mer Égée; il y aura donc lieu de les comparer avec attention, d'en noter et les ressemblances et les différences, graves ou légères, et de rechercher jusqu'à quel point les unes et les autres résultent ou de communes influences, ou de tendances propres à des écoles locales.

Les différences, ou pour mieux dire les contrastes, qu'on a relevés ci-dessus entre les caryatides de Cnide et celles de Siphnos sont purement extérieures et ne portent que sur les dimensions; si elles rendent impossible la juxtaposition des unes et des autres dans un même édifice, elles n'empêcheraient point que les deux œuvres fussent du même temps, du même pays, voire de la même main.

En fait, elles ont bien des traits communs: attitude générale: costume, coiffure, presque semblable de part et d'autre pour la disposition, et même en partie pour le rendu; détails de la parure (boucles d'oreilles, stéphané). Les procédés techniques sont semblables: appliques de métal fixées au moyen de clous ou de goujons, sur la partie antérieure de la stéphané, aux oreilles; pièces de rapport en marbre goujonnées et collées (mèches de cheveux au dessus du front); ajustage du polos et du chapiteau, au moyen d'un gros goujon cylindrique placé au centre: décoration, antérieure seulement, ici du polos et là du chapiteau.

Aucune de ces ressemblances, tout extérieures, ne saurait

d'ailleurs être tenue comme caractéristique d'une manière individuelle ou locale; elles dépendent du temps, de la mode, du rôle et de la place assignés aux figures. Tous les artistes de ce temps, dans le même cas, eussent obéi aux mêmes conditions.

Les différences n'ont point davantage, pour la plupart, une valeur diacritique. Que le globe oculaire soit taillé à même dans le marbre, ou travaillé à part en une matière différente et enchassé dans une orbite creuse, ce sont deux procédés que, dans le même pays, dans le même atelier, à une même date, on peut avoir et on a concurremment employés.

Les cheveux sont rendus dans la caryatide de Cnide uniformément au moyen de stries ondulées et parallèles, que l'on groupe trois par trois pour imiter les mèches indépendantes; sur la poitrine, une boucle se tortille en tire-bouchon. La caryatide de Siphnos, avec les mêmes stries onduleuses, admet plus de variété: tortillons, bandes plates semblables à des rubans d'étoffe ou de papier gaufrés et comme tuyautés, mèches pendantes, boucles frisées et tournées en fleurons. Il n'y a cependant rien en tout cela qui autorise à opposer les deux œuvres l'une à l'autre. Toutes les façons de traiter la chevelure, qu'elles nous offrent, séparément ou concurremment, sont procédés usuels et simultanés des maîtres archaïques. Les statues féminines de l'Acropole d'Athènes (1) et, à Delphes même, les figures décoratives du temple des Alcméonides (2), pour me borner à celles-là, fournissent autant d'exemples des unes que des autres.

Le rendu des étoffes est assujéti à des conventions analogues. Une étoffe, en se plissant, se relève et se creuse tour à tour, présente une alternance de saillies et de dépressions, de lumières et d'ombres. L'artiste novice n'aperçoit d'abord qu'une série

(1) Par exemple *Musées d'Athènes*: boucles tordues, III; stries ondulées, IX, X, XIV; rubans en zig-zag, VI; divers procédés réunis, II, III, V, VII, XIII,

(2) Elles seront prochainement publiées avec tous les morceaux conservés des deux frontons en tuf et en marbre.

de lignes dessinées par les plis, sans avoir égard au modelé; il les rend par de simples traits (1), des incisions gravées sur la surface unie du marbre, comme par les peintres sur la panse des vases. Plus tard, son œil perçoit et sa main s'exerce à rendre le libre jeu de l'étoffe dans sa souple et vivante complexité; mais il n'y arrive pas d'un seul coup: ou bien, frappé surtout par la saillie lumineuse du pli, il se contente de remplacer l'incision par une ligne en très léger relief, qui relève et ride la surface du marbre; ou bien, plus sensible au sillon d'ombre, il approfondit, élargit l'incision, en arrondit les bords comme ceux d'une espèce de cannelure. Le premier système est appliqué dans la caryatide de Cnide, le second dans celle de Siphnos.

Voilà une différence plus caractéristique, semble-t-il, et qui dérive de l'application de deux principes opposés. Ce serait une erreur sans doute d'y attacher trop d'importance: les deux façons alternent, presque avec égalité, dans la série des statues féminines de l'Acropole (2); elle se rencontrent auprès l'une de l'autre dans deux des figures du bas-relief de Thasos (3). Dans la caryatide même du trésor de Cnide (4), là où les plis, à leur extrémité supérieure, s'affinent et se multiplient en un espace resserré, il est difficile de dire, tant les saillies sont pressées, s'ils sont indiqués en creux ou en relief. Ce n'est donc pas une particularité exclusive qui puisse à soi seule servir comme de marque aux œuvres d'un atelier ou d'une région. Les plis sont indiqués en relief sur des sculptures ioniennes,

(1) Par exemple, bas-relief de Chrysapha, Collignon, *Sculpt. gr.* I, fig. 111; celui de Samothrace, *ibid.*, fig. 87. On commence même par la rigidité absolue d'une surface plane: xoana de Délos (*ibid.*, fig. 59, 63), d'Éleusis (*ibid.*, fig. 60), du Ptoion (*ibid.*, fig. 61, 62); statue de l'Acropole (*Musées d'Athènes* pl. X XI). Même *processus* pour l'indication de la musculature (Homolle, *de antiq. Dianæ simul. detraxis* p. 24, 33).

(2) *Musées d'Athènes*: plis en relief, pl. II, XI; — plis en creux, pl. III, V, VII, IX.

(3) Rayet, *Mon. de l'art ant.* I, pl. 20-21. — Comparer la seconde figure à droite de la porte (plis en creux) et celle qui suit Apollon en relief — même procédé pour le manteau d'Hermès).

(4) Comparer les larges plis du côté opposé à la main, et les mêmes plis serrés du côté et au dessus de la main.

telles que les caryatides et la frise du trésor de Cnide, la figure drapée de la colonne sculptée d'Éphèse(1); mais le procédé contraire prévaut dans la frise du monument de Xanthos(2), autre œuvre ionienne.

On commettrait toutefois une faute en n'ayant point égard à ces variétés de technique, surtout lorsque l'application en est aussi voulue, aussi constante que dans les caryatides de Siphnos ou dans tout l'ensemble des sculptures de Cnide, statues et bas-reliefs. Suivant le procédé, l'aspect de la figure et l'impression qu'elle produit, son caractère même est modifié.

La netteté, la précision géométrique des traits, qui ressemblent à des rayons divergeant d'un centre commun, la vigueur des fines lignes d'ombre, forment avec les insensibles ressauts du marbre, où s'accroche à peine la lumière et ne projettent presque point d'ombre, un saisissant contraste. Ce simple détail donne à l'une des statues une rondeur un peu molle, à l'autre une fermeté plutôt sèche; celle-ci paraît plus souple, mais non sans lourdeur, celle-là plus raide, mais aussi plus nerveuse. On peut dire que les deux artistes voient, sentent différemment la nature, et qu'ils ont une conception différente de la beauté: l'un aime les formes pleines, les contours adoucis, l'autre préfère les lignes vives arrêtées, eussent-elles quelque apparence de maigreur. Placés tous deux en face du problème difficile de représenter l'étoffe animée par le geste, assouplie aux formes du corps, tous deux s'en tirent par une convention, et il paraît au premier abord que celle de l'auteur de la caryatide de Cnide soit la plus libre: les fins plissements de la surface du marbre, la transparence sous le vêtement des muscles et des os, le travail diligent du marbre arrondi, luisant et poli, semblent une preuve à la fois d'observation et de maîtrise, une recherche délicate d'élégance. La caryatide de Siphnos est comme enfermée dans une gaine: plaquée étroitement sur les côtés extérieurs des jambes, l'étoffe tendue en laisse à peine deviner l'anatomie et la

(1) Collignon, *Sculpt. gr.*, I, fig. 83.

(2) Rayet *Mon. de l'art antique*, I, pl. 13-16.

musculature par des modelés sommaires; le marbre, strié par les hachures qui marquent les plis, se découpe en petits plans pressés et heurtés, au lieu de se développer en larges surfaces arrondies. On dirait enfin, autant que l'on peut se prononcer sur des fragments très maltraités, qu'une exécution moins poussée, moins habile peut-être ou moins curieuse d'un poli précieux, a laissé à l'épiderme du marbre quelque chose de plus brusque. La caryatide de Siphnos donne, au premier coup d'œil, l'impression d'une œuvre, plus contrainte, plus archaïque; cette impression n'est pas tout à fait juste, et ce serait faire tort à la statue que ne pas reconnaître ce qu'il y a de justesse dans l'analyse, d'adresse, d'élégance, de vérité même dans l'exécution de la draperie. Aucun des deux procédés employés par les sculpteurs primitifs dans le rendu des étoffes ne satisfait, par ce que chacun d'eux n'exprime du pli qu'un aspect, le relief ou le creux, la lumière ou l'ombre. Il faut alterner, opposer les formes et les effets, et en même temps les fondre par des passages et des demi-teintes. Eh bien! c'est ce que le sculpteur de cette caryatide a compris et cherché : gonflant par une mince rondeur les deux bords de chacune des incisions, creusant en cannelure l'intervalle qui les sépare, il imite, par une convention encore, mais plus variée, plus fidèle à la nature, la souplesse mouvante du vêtement, les sillons qui séparent les plis, les rondeurs qui les unissent; il multiplie par des ondulations répétées, inégales, les jeux de la lumière entre les lignes d'ombre. Il s'étudie aussi à varier la profondeur, la longueur et la largeur des plis, à les adapter aux formes du corps à les briser aux points de rencontre, à les diviser ou les réunir. On peut dire que le principe du rendu de la draperie est trouvé. Cet art que les sculpteurs grecs ont porté à une incomparable perfection est là en germe; il n'y a plus qu'à modeler largement au lieu de dessiner maigrement au trait, à soulever et à creuser les flots de l'étoffe, au lieu de les étaler pour ainsi dire à plat sur une surface à peine ondulée. Des figures comme le conducteur de char de l'Acropole (1)

(1) Collignon *Sculpt. gr.*, I, fig. 194.

ou la jeune femme de la stèle funéraire de l'Esquilin (1) montreraient, dans des reliefs archaïques encore, les progrès de cette manière. dont notre caryatide offre un premier et timide essai (2).

Je signalerai encore, pour en finir avec la draperie, cette autre différence que dans la caryatide de Cnide, elle s'applique exactement aux contours de la cuisse et des jambes, auxquelles elle paraît adhérer; que le vêtement de la caryatide de Siphnos, qui dessine aussi avec une fidélité plutôt exagérée les contours extérieurs, enveloppe le reste et laisse à peine paraître les mouvements du corps et les détails de l'anatomie. Là encore, on serait tenté d'attribuer au premier artiste plus de souci de la vérité, un coup d'œil plus pénétrant, un coup de ciseau plus souple; au second une raideur plus simpliste. En réalité, tous deux obéissent à une convention, et celle de l'adhérence absolue et constante de l'étoffe, même lorsque, tendue, elle ne peut point toucher les membres qu'elle moule pourtant, est sans doute plus artificielle que l'indication atténuée, ou la demi-dissimulation des formes. Et pour l'élégance, je doute que l'on doive préférer ce placage collant qui met les formes comme à nu, à ces plans fermes où elles s'enveloppent.

Donc, quelque part qu'on fasse aux inexpériences de la main d'œuvre, elles ne rendent pas, à beaucoup près, compte de toutes les particularités du style. Il suppose un parti-pris conscient de précision, de sobriété, d'élégance sévère: le sentiment dont il s'inspire, la méthode dont il est l'application s'opposent au sentiment et à la méthode du sculpteur du trésor de Cnide.

Si nous passons à l'étude du visage, la même opposition nous apparaîtra, et plus significative encore. Tout ce qui tient à la mode est semblable, à de légères variantes près; ce qui dépend des conventions de facture aussi; dans la construction

(1) *Bullet. Comunale di Roma*, 1883, pl. XIII-XIV.

(2) L'art de la draperie se développe dans la peinture par des progrès parallèles: le point de départ est de même la rigidité absolue des étoffes, et l'on arrive au même point par les mêmes étapes.

même de la tête, ce qui est caractère de race,—ampleur du menton, proportions du visage, angle facial—se répète; mais, encore une fois, c'est le sentiment, l'esprit qui diffère.

Et d'abord, un détail modifie tout l'équilibre du visage : la bouche, au lieu d'être horizontale, s'arque, les lèvres serrées, tendues, se relèvent aux extrémités; les yeux forment ensemble un angle et, parallèlement aux lèvres, se relèvent vers les tempes. Ce mouvement se communique à tous les muscles de la face agit sur le tissu souple des chairs, en modifie la forme et l'aspect, change la physionomie. La bouche, en se tirant, tend la peau sur le menton et sur les maxillaires, creuse des fossettes à la rencontre des joues qui se gonflent, souligne la saillie des pommettes en remontant la joue: l'obliquité des yeux exerce de même sur la peau une traction qui l'applique étroitement sur le front, les tempes et les côtés du visage. Il en résulte une impression de fermeté, peut-être de sécheresse sinon de maigreur, qui contraste avec la souplesse arrondie du visage de la caryatide de Cnide. L'un des artistes recherche plutôt la grâce sévère de formes serrées, tendues, l'autre est plus sensible au charme voluptueux des chairs épanouies. Le même penchant paraît se révéler jusque dans le poli plus ou moins poussé de l'épiderme.

L'effort n'est pas toujours également heureux : la bouche tendue, les lèvres que circonscrit une espèce de sillon, qui en exagère la saillie, les commissures qui ne se ferment point ni ne se fondent en la mollesse des joues, n'évitent pas toute apparence de grimace: les yeux à fleur de tête, pointus aux deux extrémités sans glande lacrimale, entourés d'une mince paupière, sous l'arête trop aiguë du sourcil, leur obliquité même, ne sont pas irréprochables; et en tout cela, la caryatide de Cnide témoigne peut-être de plus de souplesse et de fidélité à la nature. Mais par un contraste que nous avons déjà remarqué, la sévérité de la caryatide de Siphnos se concilie avec une élégance discrète, renfermée pour ainsi dire, plus lente à se révéler, mais plus pénétrante et pour ainsi dire plus distinguée. Le faire un peu sec et heurté n'est pas étranger au charme in-

genu de la figure: la sobre fermeté de la chair lui donnent un air de jeunesse et de santé; le dessin des lèvres et des yeux éclaire sa gravité d'un sourire de gaieté et d'intelligence.

L'examen comparatif du polos et du chapiteau, dont les deux têtes sont couronnées nous conduira, si je ne m'abuse, à des remarques et à des conclusions analogues: plus d'ampleur, plus d'éclat, de recherche de l'effet, un luxe surabondant de décoration, d'un côté; de l'autre, plus de mesure, de sévérité; un plus juste sentiment des rapports et des proportions quelque chose de plus discret, un main moins exercée peut-être, ou moins amoureuse du fini, mais une pensée réfléchie, une grande sincérité d'observation et une parfaite conscience dans l'exécution.

On trouvera l'image des deux polos à la pl. VIII du *Bulletin* de 1899 et à la pl. VII de celui-ci, je résume en deux mots les différences de forme et de facture, qui sont frappantes.

L'un des deux semble avoir été fait pour lui-même; l'autre est mieux subordonné à son rôle d'intermédiaire entre la lourde architrave et la figure dont il importe de dégager la personnalité et de soulager les forces. Le polos et plus encore le chapiteau du trésor de Cnide ont une telle hauteur que le poids en effraie pour la jeune fille qui les porte, et que l'équilibre en inquiète. L'œil est plus rassuré par les proportions plus modérées du polos de l'autre caryatide et par l'épaisseur réduite du chapiteau. L'échine raplatie, évasée, simplement côtelée, qui s'interpose comme un coussin entre le polos et l'abaque dont elle amortit la pesée, dont elle affermit l'assiette, paraît une invention beaucoup moins ambitieuse, mais beaucoup plus logique que cette haute corbeille campaniforme qui ne fait corps ni avec le polos, ni avec l'abaque, à la base étroite, aux formes contournées, d'un aspect lourd et aggravé encore par la sculpture en haut-relief qui en rompt les lignes et en épaisit la masse. L'un a vraiment le caractère d'une pièce d'architecture élégante, ornée, allégée, comme il sied au couronnement d'un support animé et féminin; l'autre semble trop un prétexte à décoration.

Comme dans le faire industriel de l'étoffe plissée nous avons reconnu un premier essai du rendu, élargi mais analogue, des belles draperies grecques, il semble que le couronnement de la caryatide de Siphnos prépare et annonce celui de la caryatide de l'Érechtheion. Certes il y faudra plus d'un progrès, diminuer l'abaque et le décorer, raffermir et redresser la courbe de l'échine, comme on a fait celle du chapiteau dorique du VI^e au V^e siècle, remplacer les godrons par des oves, et surtout supprimer le polos: mais déjà le polos a été réduit, et la forme comme le décor du futur chapiteau sont indiqués. Il n'y a guère plus loin de la caryatide de Siphnos à celle de l'Érechtheion, qu'à celle de Cnide. Dans la large campanule (1) de celle-ci, il semble qu'on reconnaisse une inspiration orientale, un modèle égyptien; c'est du chapiteau dorique que dérive le type du coussinet dont est surmontée la caryatide de Siphnos.

Les reliefs dont sont décorés les deux polos, méritent une particulière attention. par ce qu'ils nous révèlent des tendances des deux artistes. L'un couvre tout le pourtour du cylindre comme une frise; l'autre n'occupe que la partie antérieure, limité dans un cadre par deux listels latéraux comme une métope. L'un se détache sur le fond en saillies accusées par les arêtes vives des contours; l'autre s'y profile en silhouettes minces, et s'y relie par des bords adoucis et fondus. L'un s'impose à l'œil et le distrait; l'autre anime seulement la surface mais sans en altérer la solide rigidité, qui reste pour le regard l'impression dominante, comme il convient à un support. La composition est appropriée avec la même logique au rôle du polos: une figure au centre, pour marquer l'axe et accuser l'équilibre de la colonne; sur les côtés, quatre figures symétriques debout immobiles, ou dans l'attitude d'une mar-

(1) On ne peut nier qu'il existe une ressemblance entre ce chapiteau campaniforme et la moulure dont sont couronnées les bases de certains ex-voto de l'Acropole, telles celle de la statue d'Anténor (Collignon, *Sculpt. gr.* I, fig. 485) et une autre anonyme (*ibid.*, fig. 203). Mais le profil diffère et le développement de ces moulures est beaucoup moindre: c'est plutôt une gorge dorique.

che lente, qui répètent la verticale, sortes de piliers que couronne la moulure supérieure, et qui semblent, comme d'autres caryatides, s'en partager la charge. Au lieu de ces lignes simples, calmes, fermes, le polos de Cnide nous offre la complexité de formes tourmentées, de lignes entrecroisées, la confusion de plans superposés, de groupes animés, les gestes violents de satyres pris de vin, qui boivent, chantent, dansent, enlèvent des nymphes, et la fuite précipitée de femmes épouvantées.

Je ne me suis pas fait scrupule de prolonger cette étude, pour minutieuse qu'elle puisse paraître; la minutie n'en aura point été superflue, si tous les petits détails qu'elle nous a permis de relever, se groupant, se confirmant, se complétant et se précisant l'un l'autre, ont réussi, comme je le crois, dans leur ensemble, à donner une idée juste des deux caryatides que nous avons comparées, à déterminer les caractères de chacune d'elles, à distinguer le style et à opposer les tendances des deux œuvres.

Bien que le temps, les intempéries et les hommes aient fort peu épargné le trésor de Siphnos, quelques pauvres débris recueillis aux environs du carrefour des Trésors paraissent lui avoir appartenu. En voici les trop rares spécimens.

1° Un fragment du tympan d'un fronton sur lequel est sculpté en bas-relief assez saillant un lion bondissant et sous lui le corps d'un animal mince, allongé, de beaucoup plus petite taille, un cerf sans doute, qu'il a terrassé et se prépare à dévorer. Le sujet est banal dans la sculpture ionienne et dans tout l'art grec archaïque qui s'inspire des modèles ioniens; ce qui mérite notre attention, c'est l'emploi, procédé primitif, du bas-relief dans un fronton; c'est, quelque part que l'on doive faire au mauvais état du marbre, une facture d'une simplicité sommaire et d'une sécheresse encore rude (fig. 3, p. 602).

2° Figure de femme appliquée sur le tympan d'un fronton au moyen d'un goujon de marbre qui lui traversait la poitrine (fig. 4, p. 602).

3° Deux fragments de chéneau décorés, comme les larmiers

du trésor de Cnide, ou l'encadrement de sa porte, de palmettes, alternant avec des boutons de lotus entrouverts (fig. 5, p.603). L'identité du motif accuse les différences de la manière:

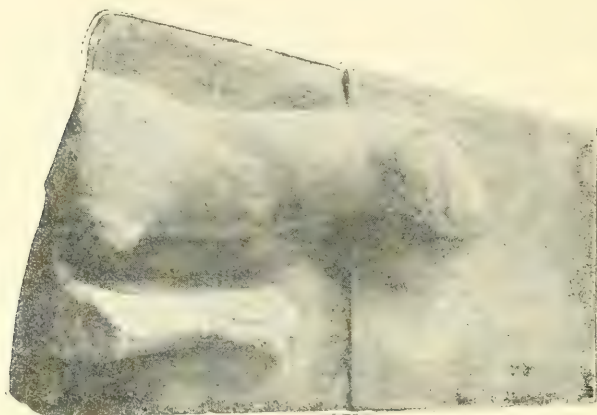


Fig. 3.

relief plus plat, contour plus sec, forme moins grasse, dessin très précis, mais raide et contraint.



Fig. 4.

4° Fragment d'une assise décorée à la base d'un chapelet de perles. L'ornement, au lieu de s'arrondir en perles bien rebondies comme dans le trésor de Cnide, ressemble plutôt à ces petits barrillets de pierre ou de verre, coupés carrément sur les côtés, très légèrement renflés en leur milieu, dont sont faits les colliers que l'on recueille souvent dans les tombeaux. Les pirouettes sont remplacées dans l'intervalle par des annelets. Le motif est moins plein, moins riche, moins coloré, et d'une exécution aussi moins finie (fig. 6, p. 603).

5° Fragment d'une plaque ayant appartenu à l'encadrement d'une porte; le

cadre est formé de trois listels et d'un chapelet de perles, même travail que celui du morceau précédent (fig. 6, p. 604).

6° Fragment d'une moulure décorée d'oves larges, plats, d'une exécution sèche, dont la forme rappelle les oves du chapiteau de la colonne de Naxos, [haut. 0^m.23, dont 0^m.15 pour les oves et 0.08 pour le bandeau qui les surmonte; ép. 0^m.45]. Cet ornement décorait peut-être le socle du trésor, comme de gros chapelets de perles celui du trésor de Cnide ou

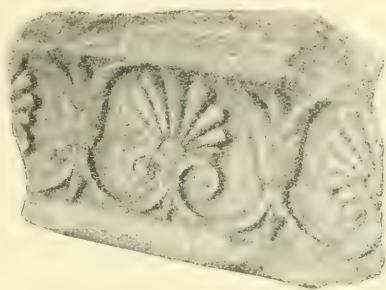


Fig. 5

un tore cannelé celui du trésor de Phocée (1). Le faire en est sec, la courbe raide et sans souplesse, le galbe moins plein et moins arrondi (fig. 7, p. 604).

On le voit, la décoration architecturale a les mêmes caractères que la sculpture: les deux édifices paraissent s'opposer comme les deux caryatides.

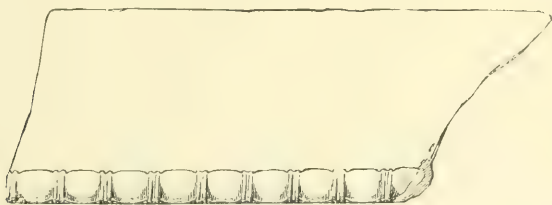


Fig. 5

Quelle est la portée de ces différences; quelles conclusions est-il permis d'en tirer, c'est ce qui nous reste à rechercher.

Il faut d'abord poser un fait qui ne paraît point contestable: l'une des deux caryatides, celle de Cnide, est une œuvre purement ionienne; l'autre, qu'elle soit ou non, comme nous l'avons

(1) *Revue de l'art antique et moderne*, 1901, p. 372 et fig. 10.

pensé, une imitation, une copie plus ou moins libre de la première, est très profondément pénétrée d'ionisme : j'ai indiqué l'identité du type lui-même, les ressemblances du costume,

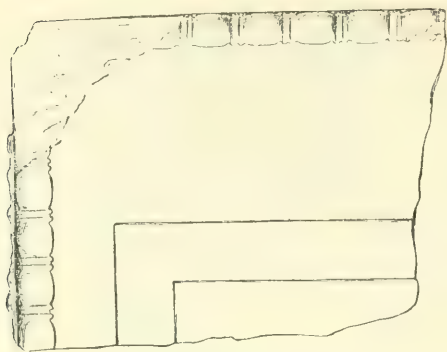


Fig. 6.

de la parure, de l'ajustement; même dans ce que la caryatide de Siphnos ne prend point de son modèle, comme par exemple l'échine côtelée du chapiteau, le motif de décoration rappelle un type de la Grèce orientale, la palmette ionique.

Il semble qu'on puisse affirmer avec autant d'assurance que certains éléments ne sont pas ioniens ou plutôt qu'ils sont anti-ioniens: c'est, par exemple, ce goût pour la précision serrée de lignes quasi géométriques; cette préférence pour la fermeté sobre des formes, ce sentiment de mesure, cet art de subordonner les détails à l'ensemble et d'adapter chaque chose

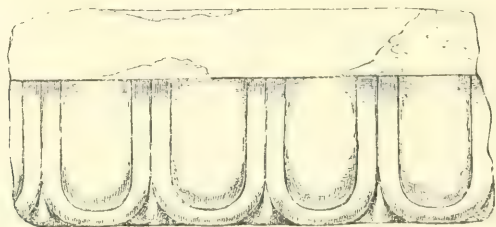


Fig. 7.

à la fin, cette acuité de vision dans l'analyse des formes, cette conscience d'un rendu sans afféterie, cette sévérité enfin dans l'élégance qui peut aller jusqu'à la sécheresse: tels nous ont paru du moins les caractères distinctifs de la caryatide de Siphnos.

On cherchera donc son auteur ailleurs que dans l'Asie-Mineure, soit dans les îles de la mer Égée, soit sur le continent grec.

Il n'y a point lieu, je pense, de demander une indication de provenance à la représentation figurée sur le polos. Même si le sujet s'expliquait par des légendes locales, cela ne suffirait pas pour qu'il servît de signature à un artiste; car les traditions dont l'auteur s'était inspiré avaient vraisemblablement plus de rapport avec la ville qui avait commandé la statue ou celle à qui elle était destinée qu'avec la patrie du sculpteur. Aussi bien l'interprétation n'est-elle ni rigoureuse, ni exclusive. Les deux personnages principaux, Apollon et Hermès, sont chez eux partout en Grèce et particulièrement à Delphes; quant à leurs suivantes, qu'on les appelle Nymphes, Charites, Muses ou Moires, elles n'avaient pas non plus une seule demeure; et Delphes est une de celles où elles se pouvaient complaire.

La composition de la scène, les silhouettes des personnages, leurs attitudes, leur costume, autant que le sujet lui-même, la disposition en métope, les types, le dessin, rappellent d'une manière frappante la manière des peintures à figures noires; mais dans de si étroites limites qu'on enferme les centres de production de cette céramique, elle répond à des habitudes d'art, à des procédés de dessin et de composition très généralement répandus.

C'est donc à la sculpture seule que nous emprunterons nos termes de comparaison. Quand je revins au Musée de l'Acropole après la découverte de la caryatide de Siphnos, je fus frappé de sa ressemblance avec une des plus originales, à coup sûr des plus attirantes sinon des plus belles, parmi les figures féminines archaïques; je ne la revois jamais sans que mon impression se renouvelle et se précise. La ressemblance est remarquable en effet (1), et les deux statues offrent mêmes caractères: obliquité des yeux et de la bouche, fossettes aux coins des lèvres, saillie des pommettes, expression aimable et

(1) *Musées d'Athènes*, pl. II-III; Collignon, *Sculpt. gr.* I, pl. I (en couleur).

intelligente du visage souriant; solide charpente, ovale allongé de la tête, sèche fermeté des chairs, sous cette réserve seulement que les derniers de ces traits communs sont plus accentués dans la figure de l'Acropole, plus anguleuse, plus longue et plus maigre, et qu'elle est aussi d'une exécution plus délicate et d'une grâce beaucoup plus raffinée.

La coiffure est identique, avec la frange compliquée de mèches frisées ramenées sur le front et tournées en fleurons, par dessus les bandeaux; et la chevelure est traitée de même, en rubans gaufrés ou en boucles tortillées comme un fil de métal. Pour décrire les étoffes, je devrais emprunter les termes appliqués à la caryatide; car le travail en est pareil. Il n'est pas jusqu'à l'incrustation des yeux qui n'ajoute une dernière ressemblance, tout extérieure et technique, mais bien faite pour compléter les autres. Je ne parle pas du costume, ni de la parure (stéphané, boutons d'oreilles etc.) qui ne variaient guère dans les statues de cette époque. M. Lechat (1) décrit ainsi la *κόρη* de l'Acropole :

« L'Ovale allongé de la tête, la maigreur du visage, le nez long, le menton pointu... l'air vivant de la physionomie lui donnent une marque si individuelle que l'on croit aisément avoir affaire à un portrait... Après ce caractère expressif de la physionomie, on remarquera surtout l'élégance raffinée et riche de la parure. Le travail des petites boucles de cheveux sur le front et des longues boucles en torsades tombant sur les épaules est une merveille de patience, de fragile finesse et de recherche... Jamais les menus plis du chiton ne furent indiqués en lignes plus finement burinées. Ainsi ces plis du chiton, sur la cuisse gauche, ne sont plus les simples raies, en relief ou en creux, que nous avons notées dans les statues précédentes; ce sont de véritables petites cannelures, dont les saillies intermédiaires sont divisées au milieu par un étroite rainure... Telles sont encore ces délicates hélices tracées d'une pointe aiguë sur les torsades de la chevelure... ».

Les ressemblances amènent des rencontres d'expressions qui ne sont pas indifférentes. Je ne suis pas cependant d'accord avec M. Lechat sur un point : toutes les louanges qu'il accorde à l'artiste sont corrigées par une réserve; il lui reproche un

(1) *BCH*, 1892 (XVI), p. 194-5.

zèle prodigue en peines inutiles, en enjolivements superflus, qui se complait, s'oublie, se perd dans le détail de la décoration et néglige l'étude de la réalité et l'effet d'ensemble. Je doute, pour ma part, que ce blâme soit tout à fait mérité par une des figures qui dans le musée « frappent le plus les regards »; cette puissance d'effet suppose une plus juste subordination des détails, un sentiment plus sévère de l'équilibre et de l'unité. En ce qui concerne la chevelure, je vois surtout une influence de la mode, soit dans les frisons ouvragés du front, soit dans les longues boucles en tire-bouchon qui sont aussi un ressouvenir de la technique du métal tordu et enroulé. Pour les plis, j'ai déjà insisté sur la finesse avec laquelle les plis de l'étoffe ont été analysés et l'industrie ingénieuse avec laquelle ils ont été rendus, comme aussi sur la persistance d'un procédé qui, par une série de transitions bien liées, permet de passer de cette manière encore mince, sèche et guindée, à la belle vérité des larges et souples draperies de l'époque classique.

On voudrait savoir à quel groupe rattacher cette statue, quelle origine lui attribuer. M. Lechat, très frappé — trop frappé à mon sens — du goût excessif de l'artiste pour la décoration de sa satisfaction paresseuse dans l'habileté technique, attribue l'œuvre à l'art ionien et de préférence à l'atelier de Chios, où ces habitudes de mollesse auraient prévalu. Sans méconnaître dans la caryatide tout ce qu'elle garde d'ionisme, j'ai relevé les traces d'influences différentes ou contraires; je ne pourrais que répéter, et presque dans les mêmes termes, les remarques déjà faites à propos d'une figure aussi apparentée à elle que la statue de l'Acropole. Il me semble, pour moi, que ce soit une de celles où l'influence ionienne est le plus tempérée par les qualités purement grecques, la discipline plus sévère et plus logique, l'esprit de finesse et de mesure, par la recherche du caractère intellectuel. Vient-elle des îles, est-elle attique, il est difficile de le dire? Eût-elle été faite à Athènes et par un Athénien, qu'elle pourrait encore garder l'em-

preinte des ateliers insulaires, car Athènes recut des îles, comme elle prit à l'Ionie.

La figure de l'Acropole n'est pas isolée; elle doit être rapprochée de celle qui est publiée dans les Musées d'Athènes sous les n^{os} VII-VIII, et par celle-ci elle se rattache au modèle de la pl. V. M. Lechat n'a pas manqué d'en relever les ressemblances (1).

Des détails d'ajustement: frange de frisons sur le front, boutons d'oreilles en larges disques; de facture: cheveux en rubans gaufrés, plis indiqués en creux, mais réduits à de simples incisions; mieux encore certains traits caractéristiques du visage: lèvres bridées et relevées entre deux fossettes, yeux obliques, joues dessinées par un pli de chair autour du nez et de la bouche, par un renflement sous la pommette; enfin et par dessus tout l'expression de la physionomie, son air souriant, créent entre les figures III-IV et VII-VIII des *Musées d'Athènes* une véritable affinité. Les quelques différences que l'on remarque chez celle-ci, un ovale un peu moins allongé, un visage moins maigre, un menton moins fin et anguleux, font d'elle comme le trait d'union entre la première et notre caryatide, chez qui ces mêmes traits sont aussi atténués.

Point n'est besoin, après M. Lechat, d'indiquer par quoi et dans quelle mesure la figure n^o V se rapproche ou s'éloigne de la statue n^o VII; elle est dans les mêmes rapports avec la caryatide qu'avec celle-ci, qui sert entre elles d'intermédiaire.

Si cette figure — qu'elle soit en fait plus ou moins ancienne — reproduit une forme antérieure du type, elle pourra nous éclairer sur ses origines. Or il me semble bien qu'il y ait lieu de la comparer à certaines figures d'Athènes dont les jambes sont emprisonnées dans un vêtement très serré, plutôt qu'aux paquets inorganiques de lourdes étoffes de la voie sacrée des Branchides et de chercher le modèle en Grèce plutôt qu'en Orient.

(1) Lechat, *BCH*, 1892, p. 179, 185

Toutefois l'afflux d'artistes de toute provenance qu'attira dans Athènes la richesse de la ville et sa gloire, la politique de ses chefs, l'espoir de grands travaux, rend particulièrement difficile le diagnostic des influences, et le départ des œuvres. Mieux vaut chercher dans des villes moins célèbres, moins riches, moins fréquentées des étrangers, des œuvres qui, ayant plus de chances d'être purement indigènes soient pour nos études moins décevantes.

A Délos, dans la série des figures de femmes drapées (1) datées du VI^e siècle et des débuts du V^e il en est une qui par des formes moins amples et moins rondes (cf. en particulier pl. VIII, IX), par une élégance précise et ferme, se distingue de toutes les autres comme par une véritable originalité; les plis s'indiquent en creux comme dans la caryatide de Siphnos (2), le faire est un peu sec et l'aspect un peu rêche, mais elle a je ne sais quelle verdeur juvénile, et quelle grâce sévère, elle laisse une impression de simplicité ingénieuse et délicate.

Les statues archaïques de Paros, dont M. Lœwy donne des croquis rapides et une description très étudiée, suivent le même principe dans le rendu des étoffes (3). Il n'est pas sans intérêt de citer les termes mêmes dont se sert M. Lœwy et qui sont parfois ceux que nous avons appliqués à la statue de Delphes :

« Das knapp anliegende Untergewand lässt zwei Arten von Faltung unterscheiden : die breite Mittelfalte vorn ... hat ihre volle plastische Modellierung; daran schliessen sich aber beiderseits eine Reihe flach eingearbeiteter Falten, die so aussehen wie wenn ein regelmässig in Falten gelegter gesteifter Leinenstoff durch einen senkrecht auf die Mitte jeder Falte ausgeübten Druck geplattet wird. Die so gebildeten schmalen, nur mässig convexen Faltenrücken trennen sich in scharfen Linien von der zwischen

(1) On les trouve réunies dans Homolle, *de antiq. Dianæ simul. deliacis*, pl. VI-IXb.

(2) Homolle, *ibid.*, p. 30, pl. VIIa VIIb; cf. BCH, 1879, pl. II-III, p. 108-110; Collignon, *Sculpt. gr.* fig. 71.

(3) *Arch. epigr. Mitth. aus Oester.*, XI, p. 156-9, fig. 4, 7, 8, 13, et la description, p. 158; cf. pl. VI, 2. Les plis sur le revers du vêtement et sur le devant à droite de la bande médiane (fig. 13), sont pareils à ceux de la caryatide.

je zwei Falten liegenden Einsenkung. Da Letztere nur wenig tiefer liegt und die Bugkanten der Falten mit eingetieften Linien begleitet, so erhält die ganze Oberfläche ein eigentümlich geriefeltes Aussehen v.

Ces œuvres semblent conçues et exécutées dans un même esprit que la caryatide; et M. Lœwy remarque fort justement que, dans cette île de marbre si féconde en artistes, elles peuvent à bon droit être considérées comme des productions indigènes.

A Siphnos, il est tout naturel de penser à un artiste insulaire, et parmi les insulaires de préférence à un Parien. Paros produit le meilleur des marbres statuaire et le plus recherché, presque le seul employé au VI^e siècle; elle a pour ainsi dire, par une nécessité naturelle, une école fort ancienne de sculpture. Rapprochée de Siphnos, cette île lui est de plus unie par des liens de parenté et des rapports de tout genre qu'atteste la communauté d'un alphabet particulier et bien caractérisé (1). L'art de Paros à l'époque primitive, semble se distinguer par la simplicité, une certaine raideur, un travail un peu rude (2). Les spécimens qui nous en restent, ceux de la sculpture thasienne — l'atelier de Thasos semble issu des ateliers pariens comme la population d'une colonie parienne —, ont la mesure, la précision élégante, la grâce sévère; eux non plus n'évitent pas toujours, ou même semblent aimer une certaine sécheresse. Le bas-relief du polos est presque comme un croquis, une première esquisse du charmant autel de Thasos (3: on voit des deux parts la rencontre d'Apollon et d'Hermès, accompagnés de Nymphes et de Charites, et le dieu couronné par ces déesses. Les ressemblances ne se bornent pas au sujet; la composition, une facture, là mince et un peu sèche, ici plus élégante mais toujours sévère, créent entre eux une parenté artistique.

Rappelons enfin qu'il existait à Delphes même au VI^e siècle une famille parienne, qui semble y avoir pratiqué héréditairement la sculpture du marbre: les fils de Charopinos se ré-

(1) *ICA*, 400-405 (Paros), 329 (Siphnos); cf. Thasos, 378-379.

(2) *Arch. ep. Mitth. aus Oester.*, XI, p. 15, pl. V, 1, 2.

(3) Collignon, *Sculpt. gr.* I, fig. 138-140; Rayet, *Monuments*, I, pl. XX-XXI.

clamaient fièrement de leur père (1) et ils avaient sans doute recueilli l'héritage de son talent avec celui de sa renommée.

Est-ce assez de toutes ces raisons pour nous permettre d'attribuer à un Parien la décoration plastique du trésor de Siphnos, non sans doute ; mais je crois bien que ce n'est pas une hypothèse trop hardie de chercher dans les Cyclades l'origine de la caryatide, monument de la piété et de la richesse des insulaires. Cette statue, ainsi rattachée à Paros, opposée à une œuvre ionienne, toute contemporaine, toute semblable par le motif et par sa fonction architectonique, la caryatide de Cnide, paraît faite pour montrer à la fois la dépendance de l'art insulaire par rapport à l'art grec d'Orient, et les tendances propres de la sculpture des îles, par lesquelles elle se rapproche de la sculpture de la Grèce continentale.

TH. HOMOLLE

Orientation des temples grecs

Delphes. Tégée. Délos.

When I had the pleasure of seeing you (2) at Athens in April last, I understood that you would be pleased to receive the results of my last observations at Delphi on the orientation of the great temple, which the weather had on a former occasion prevented my taking in a satisfactory manner.

I hope you are making satisfactory progress at Tegea, and with reference to that site, I add a measurement which I took astronomically of the wall of the church which was built near

(1) *BCH*, VI, p. 445; XX, p. 582 note 4. Cf. *BCH*, XXIV, p. 459-460, deux torsos de Delphes, qui semblent avoir les caractères propres au type masculin de la sculpture parienne. Leur rapport possible avec Charopinos.

(2) Lettre de M. Penrose à M. Homolle.

the site of the temple: to which I add some particulars of the grotto of Apollo at Delos, which I hope will be interesting to you.

As respects Delphi I found that the orientation of the axis was $227^{\circ}.8'$, or otherwise stated, amplitude $+42^{\circ}.52'E$, that is, when looking to the N.E its bearing was $42^{\circ}.52'$ from true East. This being so, there was no possibility of its receiving the sunrise on its Eastern axis, which was the usual condition in Greek temples; even if Parnassus had not stood in the way. But it could receive it on its Southern flank, not indeed squarely as at the Apollo temple at Bassæ; but very effectively at a good angle. I then took more particular notes of the openings between the mountains to the S.E, through which the sun would rise: of which I add a sketch in outline, taken from the middle of the temple.

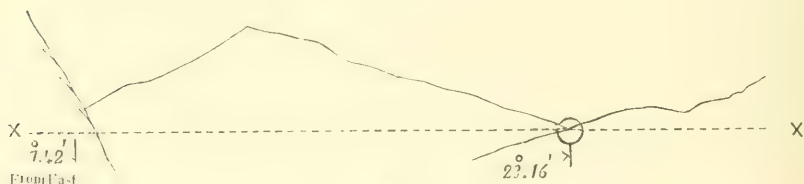


Fig. 1.

X . . . X Level of $2^{\circ} 6'$ above temple floor
The sun would be raised by refraction.

There are 2 such openings, one of them $7^{\circ}.42'$ from the true E., the other $23^{\circ}.16'$. If however the former had been used, the sun would have risen upon the place generally, and illuminated the surrounding hills, for a considerable time before its rays could reach the temple, but by the latter only for a very few minutes. It is therefore the latter which I have adopted, and find that it would have been favourably situated as respects the warning which would have been given by the heliacal setting of a bright star; namely ϵ Canis Majoris, which in point of brilliancy is placed halfway between the first and second magnitudes. The sun, on one of the days when it would rise at the assumed point, would enter the

sanctuary through the South-East flank of the temple; whilst the warning star would have been seen through the Western door, very near the axis of the temple and just above the neighbouring hill.

Subjoined are the elements of the orientation :

		Stellar Elements	Solar Elements	Canis Majoris Setting.
Orientation angle 227°.8'	A Amplitude of sun or star.	41° 54'	23°.16'	
	B Corresponding Altitudes	3.30	1.40	
	C Declination.....	—28.57	—16°.55	
	D Hour angles.....	3h.52 ^m	5h.58	
	E Depression of sun when star heliacal.....		40°	
F Right Ascension.....	5h. 4 ^m	14h.54 ^m		
G Approximate date.....	950.B.C.	NOV. 8	=	

It is not to be supposed that the date so determined will be that of the foundations which we now see, but of some earlier structure on the same lines.

It seems also highly probable that some still older foundation is indicated by the orientation of the inscribed wall of polygonal masonry which supports the terrace, which would have had about 4° less Northern amplitude for its Eastern axis, than the above mentioned. (viz + 38°.42' E). In this case however the sun could not have been combined with the same setting star as the later foundation, but they might have used the heliacal rising of Antares, 1st magnitude, about the year 1180 B. C.

The temple of Athena at Tegea.

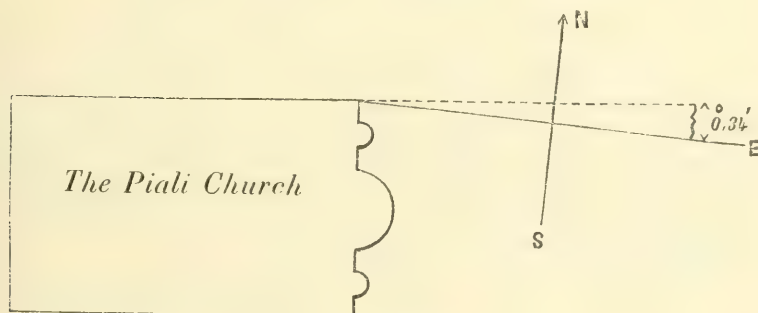


Fig. 2.

I found the N. wall of the church which occupies a site nearly East of the remains of the temple oriented $229^{\circ}.26'$, that is, having for its amplitude $+0^{\circ}34'$ E.

The Grotto on Mt Cynthos in Delos.

The only measurable lines in this grotto are: 1) the joint formed by the stones with which the roof is constructed, which gives a central axial line; and 2) the slab which forms the side of the entrance to the grotto, which I will call the doorjamb. There can be little doubt that the latter is of later construction than the former.

These two lines are not parallel, but form an angle between them of which the figure here given is a rough sketch.

The true East makes an angle with the former of $6^{\circ}.2'$, and with the latter of $12^{\circ}.24'$.

The former, combined with the sun and the star, α Libræ rising, points out the date of the formation of the grotto as 1550 B. C. and the latter as formed to give a guiding line

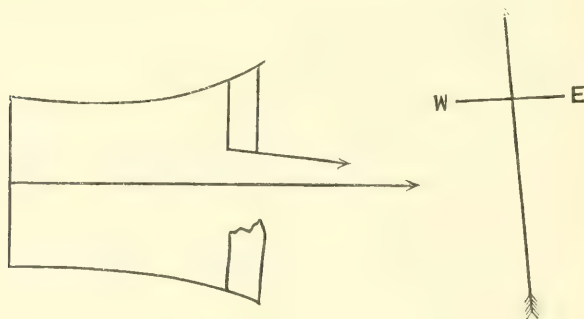


Fig. 3.

The amplitude of the central axial line is $-6^{\circ}.2'$ E.

That of the doorjamb $-12^{\circ}.24'$ E.

with the same star about 580 B. C. Our excursion did not remain long enough at Delos for me to obtain any other observations

Colebyfield Wimbledon, Oct. 31, 1900.

F. C. PENROSE

Inscription aus Tenos

Im Bulletin de correspondance hellénique VII, 1883, 247 fgde, hat B. Latichew ein Inschriftfragment veröffentlicht, das in Tenos gefunden und von dort nach Athen in das Nationalmuseum geschafft worden ist, aber gleichwol beim Herausgeber in den Verdacht kommt, aus Delos zu stammen. Dieser Verdacht, der sonst keiner ausführlichen Begründung bedürfte, da Delos als allgemeiner Steinbruch der Kykladen bekannt ist, lässt sich widerlegen — glücklicherweise füge ich hinzu, da man lieber dem inschriftenarmen Tenos einen so interessanten Text gönnen möchte als dem überreichen Delos, das deren schon genug besitzt. In Z 4 hat Latichew gelesen ΠΕΡΙΤΑΣΚΑΙΤΑΝ. Man erkennt aber deutlich auf dem Stein (den ich durch Herrn Wilhelms stetsbereite Freundlichkeit im Nationalmuseum wiedergefunden habe) und auf meinem Abklatsche ,ΦΙΤΡΙΤΑΣΚΑΙΤΑΝ//, also — τὸ ἱερόν (oder ναόν) τοῦ Ποσειδῶνος καὶ τᾶς Ἀμ.]φιτριτάς etc. Damit dürfte die Zugehörigkeit zu dem wichtigsten Heiligtum von Tenos erwiesen sein. Die von Latichew hervorgehobene Gleichartigkeit des Beschlusses mit den Urkunden fremder Staaten im Dionysosheiligtum von Tenos (und beim Artemistempel von Magnesia am Mäander) bleibt bestehen; wir lernen ja auch aus Tacitus, ab excessu III, 63, dass in der Senatsverhandlung vom J. 22 n. Chr., in der alle jene zahllosen Ansprüche auf Gewährung und Erhaltung des Asylrechts verhandelt wurden: 'Tenios eiusdem (= Apollinis) carmen referre quo sacrare Neptuni effigiem aedemque iussi sunt'.

F. HILLER VON GAERTRINGEN

Institut de Correspondance hellénique.

- 3 Janvier 1900 M. DEMARGNE: Fouilles en Crète. Itanos.—M. HOMOLLE, La fontaine Castalie: essai de restauration d'après les fouilles de 1899.
- 17 Janvier M. MENDEL: Bas-relief archaïque de Thasos représentant Aphrodite (1). — M. HOMOLLE: Inscriptions de Delphes contenant des prescriptions liturgiques.
- 31 Janvier M. DEMARGNE: Fouilles en Crète. L'acropole de Goulas. — M. HOMOLLE: Topographie du sanctuaire de Delphes depuis le carrefour des Trésors jusqu'au Grand autel.
- 21 Février M. MENDEL: Bas relief d'une porte antique de Thasos (2). — M. HOMOLLE: Topographie du sanctuaire de Delphes, depuis le Grand autel jusqu'à la Leshé et au théâtre (fin).
- 7 Mars M. CLON STÉPHANOS: Recherches sur l'ethnologie de la Grèce.— M. HOMOLLE: Quelques spécimens de l'architecture ionienne archaïque trouvés à Delphes.
- 21 Mars M. HOMOLLE: Lysippe et l'ex-voto de Daochos à Delphes (3).
- 4 Avril M. SEURE: Reconstitution d'un char trouvé à Philippopoli (4).—M. HOMOLLE: Les Caryatides dansantes de Delphes.

L'abondance des matières n'a permis de reproduire dans ce volume qu'une partie des études présentées à l'Institut de Correspondance hellénique; les autres ont déjà paru ou paraîtront ultérieurement; les notes donnent les renvois nécessaires.

Additions et Corrections

M. COUSIN, *Voyage en Carie*.— P. 24, l. 1; p. 33, note; p. 38, l. 3, et, à partir du bas de la page, l. 5, lire: *Kafoudja*, et non: Kaloudja.

P. 24, dernière ligne des petits caractères, lire: 2^h 1/2 *de route*, et non 3^h 1/2.

P. 26, l. 9; p. 27, l. 1 et 4, lire: Angin-Keui, et non Augin-Keui.

P. 29, ligne 3 d'en bas, lire: largeur maximum, 1^m 86.—Id., dernière ligne: le nom Γέρρας *sur deux lignes* (comme p. 30 en haut).

P. 31. Après la ligne 6, ajouter: 1^h 45 *Kemer-Beressi*, près d'une petite rivière, le Gurlen-tehaï, qui tombe dans le Tchinar-tehaï.— 4^h 15 *Seutechuk*, et non 4^h 5.

(1) *BCH*, XXIV (1900), p. 544 suiv., pl. XVI.

(2) *BCH*, XXIV (1900), p. 560 suiv., pl. XIV-XV.

(3) *BCH*, XXIII (1899), p. 421-485, pl. IX-XIII, XXIV-XXVI.

(4) *BCH*, XXV (1901), p. 156 et suiv.

P. 40. L'inscription ἐπὶ Σίμωνος est déjà publiée dans le *BCH*, XVIII, p. 543, mais moins complètement.

P. 41, 2^e alinéa; au lieu de Akindi-suyu-bachi, lire : Akkedini-souyoun-bachi.

P. 44, l. 12 d'en bas : *tombeau* et non *berceau*.

Deux lignes plus loin : Akardja, non Akandja.

P. 55, petits caractères, l. 1; p. 57, l. 18; cf. 58, l. 1, Yasir et non Jasir.

P. 55, inscription du milieu : ΕΡΓΩΛΥ et non ΑΥ. Et dans la même inscription manque le Υ de ΓΥΝΑΙΚΙ.

P. 57, l. 9 d'en bas au lieu de : pierre cassée, pierre carrée.

P. 59, dernière inscription de la page : ΑΡΙΞΤΟΜ et non ΑΡΙΞΤΟΝ. Restituer 'Αριστομ[έν]ης qui est conforme aux deux points de la lacune.

P. 61, à propos de la note, ΚΕ n'existe pas en effet sur mon carnet; mais, ce qui m'a trompé, c'est que la page d'en face a tracé peu à peu, quand le carnet était fermé, des lignes vagues où j'avais cru voir des lettres.

P. 65, 1^{ère} inscription, l. 2, à droite, restituer : [Σ]α[ο]ῦζος. J'aurai lu un Τ au lieu d'un Ξ.

Dans la même inscription, l. 4 à gauche, lire ΜΕΝ ΟC au lieu de ΜΕΝCΟ.

M. MENDEL, *Inscriptions de Thasos*. — P. 262, note 2. Reporter les mots « Die Inschriften des ionischen Dialects, *ibid.*, » de l'avant-dernière ligne à la ligne précédente, avant XXXIV. 1887.

P. 265, note 1, l. 1, après Hicks indique, au lieu de 441, lire : 411.

P. 266, ligne 14, dans le texte épigraphique, à la fin de la ligne, les deux lettres ⊗Α, très distinctes sur l'estampage, sont tombées par une erreur du graveur : l. 23, le renvoi à la note est (3), et non (4); l. 25, (4) et non (5).

P. 267, suppléer, en note : (1) *A M*, XVIII, 1893, p. 377.

P. 275, l. 18, au lieu de n° 16, lire : n° 17.

P. 281, l. 1, au lieu de *publie*, lire : *publiée*.

Inscriptions de Bithynie. — P. 361, l. 30, au lieu de Chr. d'Or., II, lire : I, p. 430.

P. 364, l. 3, au lieu de l'année de Cotta, lire : l'armée.

P. 376, l. 4, au lieu de Ο[ὶ μύσται Διονύσου], lire : [ο]ἱ μ. Δ.

P. 377, l. 7, au lieu de ΧΑΙ, lire : ΚΑΙ.

P. 379, au lieu de μνεύματος, lire : πνεύματος.

P. 381, l. 2 et 13, au lieu de ἀρετᾶς, lire : ἀρετᾶς.

P. 382, l. 8, au lieu de Δουσιμάχω, lire : Δουσιμάχῳ.

P. 386, l. 16-17, col. dr., au lieu de [καὶ τῶν] τέκνων, lire : [καὶ τοῖς] τέκν(οις).

P. 393-94, les nos 60 et 61 figurent au *CIL*, III, *Suppl.*, 6990, avec quelques variantes.

P. 394, l. 7, col. dr., au lieu de Callistae, lire : Caliste; l. 9, au lieu de Κλωδεις, lire : Κλωδίᾱ.

P. 397, l. 3, col. g., au lieu de ΚΗ, lire : ΚΕ.

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BOURGUET.—Inscriptions de Delphes: Les comptes du Conseil sous l'archontat de Dion, p. 124-146. Les comptes sous Caphis et sous Théon.— La chronologie delphique sous Alexandre, p. 463-509.

CHAPOT.—Inscriptions d'Arabie, p. 575-581.

COLIN.—Inscriptions de Delphes: Décrets amphictioniques en l'honneur des artistes dionysiaques d'Athènes, p. 82-123.

COLLIGNON — Torse de citharède du Musée du Louvre, p. 532-541.

COUSIN.—Voyage en Carie, p. 24-69; 329-347. Additions et corrections, p. 616-617.

DEMARGNE.—Monuments figurés et inscriptions de Crète, p. 222-246.— Fouilles de Crète: Itanos, Goulas, p. 616 (communications).

DRAGOMIS.—Notes épigraphiques: I. Un Hermès Στεφάντος en Crète, p. 524-530.—II. *BCH*, XXIV, 1900, p. 70-74, et note p. 176-177, p. 530-531.

DE RIDDER.—Bronzes du Musée National, p. 5-23.

HARRISON (Miss).—Ægis-Ἀγηνόων, p. 254-262.

HILLER v. GAERTRINGEN.—Inchrift aus Tenos, p. 615.

HOMOLLE.—Inscriptions de Delphes: Ex-voto de la confédération béotienne à Delphes. Pisis de Thespies, p. 170-178.—Monuments figurés de Delphes: La sculpture dans le Péloponnèse et les influences ionienne et crétoise. I. Le trésor de Cnide et Bathyclès de Magnésie, p. 427-445. II. Deux statues archaïques de l'école argienne, p. 445-462.—Les caryatides du trésor de Siphnos, p. 582-611.—Signature commune de Ménécratès et Sopatros à Delphes, p. 81.—Notes: sur une inscription de Delphes, p. 89, 107; sur Samothrace, p. 152-153, 156-158; sur une inscription de Méthana, p. 212; sur une inscription de Monastir, p. 252-3; sur une inscription de Rhodes, p. 253.—Dédicace des Delphiens au dieu Pan, p. 581.—Communications: La fontaine Castalie.—Inscriptions de Del-

phes contenant des prescriptions liturgiques.—Topographie du sanctuaire d'Apollon à Delphes. — Lysippe et l'ex-voto de Daochos. — Quelques spécimens archaïques de l'architecture ionienne de Delphes. — Les caryatides dansantes de Delphes. (Institut de Corresp. hellénique) p. 616.

LEGRAND.—Inscriptions de Trézène, p. 178-215.

MENDEL.—Inscriptions de Thasos, p. 263-284. — Inscriptions de Bithynie, p. 361-426.—Reliefs archaïques de Thasos, p. 554-574,—et communication, p. 616. — Additions et corrections, p. 617

MOWAT.—Inscription romaine, découverte par Louis Couve à Monastir, p. 247-253

PENROSE.—Orientation et date des temples de Delphes, Tégée, Délos, p. 611-614.

PERDRIZET.—Inscriptions d'Acraephie, p. 70-81. — Mélanges épigraphiques : Inscription de Tégée p. 285-288 : Inscriptions d'Antioche, p. 288-291 ; Inscription chrétienne de Dokimion, p. 291-299 ; Inscriptions de Philippi : Les Rosalies, p. 299-323. — Sept miroirs à relief du Musée National, p. 348-360. — Sur la stèle archaïque de Pharsale, p. 358-360. — Trois inscriptions latines de Roumélie, p. 542-552.

POTTIER.—Les sujets de genre dans les figurines archaïques de terre-cuite, p. 510-523.

REINACH (Th.).—Un nouveau proconsul d'Achaïe, p. 324-328.

SEURE.—Inscriptions de Thrace : Le territoire continental des Dieux de Samothrace. Inscriptions recueillies sur la côte thrace de la mer de Marmara, p. 147-169. — Bornes du territoire continental des Dieux de Samothrace, p. 574 — Reconstitution d'un char trouvé en Thrace (communication), p. 616.

STÉPHANOS (Clon).—Recherches sur l'ethnologie de la Grèce (communication) p. 616.

WILHELM.—Remarque sur deux inscriptions de Delphes, p. 216-221.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

I. — ARCHÉOLOGIE FIGURÉE

1° ARCHITECTURE : Orientation des temples grecs : Delphes, Tégée, Délos, p. 611-614. Débris du trésor de Siphnos, p. 601-602.

2° STATUES : Deux statues archaïques de l'école argienne, p. 445-462. Influences crétoises sur la sculpture dans le Péloponnèse, p. 459. Torse d'un Apollon citharède du musée du Louvre, p. 532. Caryatides du trésor de Siphnos à Delphes. Identification, description, p. 584-592. Comparaison avec les caryatides du trésor de Cnide, p. 592-601; comparaison avec les sculptures des îles, origine parienne, p. 601-611.

3° BAS-RELIEFS : Le trésor de Cnide et Bathyclès de Magnésie, p. 427-446. Reconstitution du trône de l'Apollon d'Amyclées, p. 428-443. Influences ioniennes p. 443. Reliefs archaïques de Thasos, p. 553; technique, p. 557, 560. Style parien et influences ioniennes, p. 570-574. Portes de la ville de Thasos, p. 560. Stèle d'Anactorion, technique, p. 558-560. Reliefs gravés sur les polos des caryatides de Cnide et de Siphnos à Delphes, p. 600-601. Stèle de Pharsale, interprétation, p. 358.

4° TERRES-CUITES : Sujets de genre dans les figurines de terre-cuite : laveuses, p. 518; cuisinières, p. 511; boulangères, p. 512, 513; musicien, p. 512; scribe, p. 512. Les idées funéraires et la coroplastie, p. 515. Influence de l'Égypte sur les sujets de genre, p. 520.

5° BRONZES ET MIROIRS : Série de petits bronzes du musée National, p. 1-23. Miroirs du musée National : Niké accroupie jouant aux osselets, Dionysos et Ariane, p. 352; Aphrodite et Éros, p. 353; Éros melléphèbe, p. 353; Aphrodite et Éros, p. 356; scène familière, p. 357.

6° SIGNATURES D'ARTISTES : Aristos d'Éphèse, p. 253. Ménécératès et Sopatros de Thèbes, p. 80. Képhisodote, fils de Praxitèle, p. 83. Sur Ménestratos, sculpteur athénien du IV^e siècle, p. 80-81.

7° TECHNOLOGIE : *νομίασις*, *ἔργαυσις*, p. 144.

II. — ÉPIGRAPHIE

1° PROVENANCE DES INSCRIPTIONS : Aciæphiæ, p. 70, 74, 80, 531; Antioche, p. 288; Argos, p. 325; Arabie : route de Philadelphia vers le Nord, p. 575-579; Taf-as, p. 580.

Bithynie, p. 366-426 : Achaga - keui, p. 414; Adana, p. 420; Agatchilar, p. 421; Ak-hissar, p. 395-397; Aklar, p. 414; Ark, p. 416; Arydjaklar, p. 408-409; Atjilar, p. 405-408; Boyalidja, p. 388; Bayat, p. 409; Bazar-keui, p. 380-383; Besbyeos, p. 374-375; Bey tehiflik, p. 376; Bodouroghlouban, p. 423; Boli, p. 418; Boulanyk, p. 418; Bourouzanlar, p. 421; Brousse, p. 366-373; Chahanlar, p. 409; Demir djiler, p. 421; Demir-harlar, p. 410; Déré-keui, p. 410-411; Djihan - keui, p. 383; Essir-keui, p. 411; Geivé, p. 397; Gødjéler, p. 409; Gøel - bazar, p. 402-405; Gøsetchanlar, p. 414; Hammanlar, p. 415; Isnik - Nicée, p. 389-393; Iénidjé, p. 420; Iéni-keui, p. 383-385; Kadja-viran, p. 402; Kapu kaya, p. 409; Kapylik-kaya, p. 400; Ké rémed, p. 385-388; Keuroglou-devrend, p. 423-427; Kios, p. 376-378; Kiresi-yaïla, p. 393-395; Kouyounlou, p. 413-414; Kourschounlou, p. 376; Koutchouk - Koumlar, p. 378; Lefké, p. 395; Maktoumlar, p. 415; Oldour, p. 419; Orendjik, p. 417; Paladari (Filadar), p. 373; Samat, p. 419; Saraï-keui, p. 422-423; Teheltikchi, p. 383; Tchengiler, 385.

Carie, p. 25-69; 329-347: Ak bouba p. 64; Almadjik, p. 39; Assar-keui, p. 51; Angin-keui, p. 26; Bayat, p. 332; Bedir-bey, p. 53-54; Bouyouk-Ala-Fahraddin-yaïla, p. 329-330; Déré-keui, p. 54; Djournal-djevez, p. 52; Durdurgar, p. 58; Giaour-bechik, p. 44; Giaour-ew, p. 28; Gumarochar, p. 55-57; Gunei, p. 58; Indjé-alilar (Énoanda), p. 338-345; Ioumouch, p. 57; Khaye-hissar, p. 59; Kizil-kaya, p. 44; Koutchouk-Ala-Fahraddin-yaïla, p. 67; Koutchouk-Alan, p. 60-63; Moumatlar, p. 335; Nebi keui, p. 33-38; Ovadjik, p. 66; Saghir, p. 60-63; Sédiler, p. 66; Suleyman-bey-tehiflik, p. 40; Tehaltillar, p. 337-338; Tehikinova, p. 337; Yazir, p. 58; Yuva, p. 65.

Crète : Critsa, p. 241, 530; Fortetza, p. 246; Hanos (Érimopolis), p. 246; Olous, p. 224-227, 235-237; Messéréli, p. 245; Viano, p. 246.

Delphes: p. 80-82, 94-98, 125, 136, 142, 463, 471-472, 488-489, 504-507, 581..

Macédoine : Alistrati, p. 317; Cavalla, p. 305-306, 313; Karakavak, p. 545; Névrocop, 548; Monastir, p. 247; Philippes, p. 599, 304-305, 341; Podgora, p. 305; Pravi, p. 307; Proussotchani, p. 307; Radolivos, p. 308; Reussilova, p. 312-313; Salonique, p. 242, 321.

Méthana, p. 207, 215.

Oropos, p. 178.

Thrace : Dédé-agatch, p. 147, 574; Énos, p. 168; Lysimachie (Gavak), p. 168; Panion (Panidon), p. 164-166; Périnthe (Érégli), p. 161; Péristasis (Charkeui), p. 166-167; Plagiari, p. 167; Sélymbria (Silivri), p. 159-161.

Tinos, p. 615.

Trézène, p. 179-206.

2° INSCRIPTIONS MÉTRIQUES : p. 71, 170, 179, 205, 206; 242=530, 266, 280, 292, 299, 324, 370, 371, 376, 380, 407.

3° INSCRIPTIONS LATINES : p. 68, 161, 192, 165, 167, 247, 310, 312, 335, 542, 545, 548, 575-577, 578.

4° INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES : p. 164, 291-292, 580.

5^o INSCRIPTIONS ARCHAÏQUES : p. 179. 264, 265, 266, 267, 268, 269.

6^o REMARQUES. Copies de décrets, p. 89, 232. Alphabet trézénien, p. 180; de Thasos, p. 264, 269. Remarques critiques sur l'inscription des technites, p. 216 et sv. Épitaphes de Syrie, p. 290. Stèle thrace à portraits de famille, p. 314.

III. GEOGRAPHIE, TOPOGRAPHIE, VOYAGES

BITHYNIE. Itinéraires, p. 363 (note).¹/₄ Cours du Gænek-sou, p. 399.

CARIE. Itinéraires de Kaloudja à Karkedjak, de Labranda à Berber-Khayvé, p. 20-40; du Kamis-tehaï au Balaman-tehaï p. 40-44; de Dalaman à Bedir-bey, p. 44-54; de Bedir-bey à Termessos de Pisidie, p. 334. Situation du temple d'Apollon Coliorgeus, p. 32. Tombeaux cariens, p. 26, 28, 30, 41, 44-49.

MACÉDOINE. Routes, p. 550-552.

THRACE. Nom, importance, position,³ histoire des villes de la côte thrace, p. 148-159, 574.

IV. PHILOGIE

1^o DIALECTES : Désinence *αυ* au génitif des noms propres en *α*; p. 31. Pluriel crétois *Ῥόδιος*, p. 228; *ἔτη*=*ἔ-ο*, p. 378.

2^o ONOMASTIQUE. Nom carien (?) *Γέργας*, p. 28. Noms thraces à Thasos, p. 278, 306, 309. Noms divers: *Βύρις*, p. 381; *Ἔσιων*, p. 181; *Κύφαρις*, p. 525; *Σίφας*, p. 525. Nom égyptien en Crète: *Θέζμουθις*, p. 246.

3^o LEXICOGRAPHIE. *Στασία, ἀνεπίδασία*, p. 193; *ἀπολύω*, p. 274; *μάχρα*, p. 289; *ζευγέων*=*regio*, p. 337; *λογχονόμος*?, p. 416; *φημοσύνα*, p. 525; *memoria*=*tombeau*, p. 542; *ἄρη*=*armée*, p. 81.

4^o REMARQUES. Éloge d'Athènes, p. 110. Vogue d'Euripide à l'époque hellénistique, p. 287.

V. HISTOIRE, INSTITUTIONS

Ex-voto de la confédération béotienne à Delphes, p. 171. Pisis de Thespie, p. 172-168. Antigone allié des Béotiens contre Cassandre, p. 172-174. Le *Βουδόχος*. *Ῥοῖνοποσιάρχης*, *Ῥώρολογιάρχης*; en Bithynie, p. 386, 387, 408.

Crète. Cosmes, p. 229. Villes alliées de Ptolémée Philadelphie, p. 229. Garnisons des Ptolémées, p. 239. Proxènes, p. 233.

Delphes. Chronologie delphique, p. 104, 483, 509. Chrysophorie, p. 120-1, 220. Hiéromnémon, p. 88, 98. *Ἰππάφεις*, p. 142. Technites athéniens à Delphes, p. 82, 115, 120.

Épitaphe d'un centurion prinipilaire, p. 248. *Equites cataphractarii pictavenenses*, p. 250. Gladiature dans les provinces orientales de l'empire romain, p. 274.

Dédicace à Marc Aurèle, p. 215. Procédure dans les décrets de Méthana, p. 213-214. Histoire d'Oponie, p. 172. Phosphorius, proconsul d'Achaïe, aïeul de l'orateur Synnaque (?), p. 228. *Δεκαδισταί* de Prusa, p. 367.

Tavernes à l'époque romaine, p. 546. Voyages sous l'Empire, p. 543.

Vainqueurs à Tégée, p. 287. Κοσμόπολις à Thasos, p. 273.

Procédure dans les décrets trézéniens, p. 185. *Modus vivendi* entre Trézène et une cité voisine (Mégare?), p. 191-199.

VI. MYTHOLOGIE, CULTES, JEUX

Temple d'Apollon Koliorgeus dépendant de Stratonicee, p. 31. Apollon Théarios, Épibatérios, Platanistios à Trézène, p. 203. Apollon Téménitas en Crète, p. 231.

Athéna Oléria (Crète), p. 246. Cultes d'Athéna, Déméter, Asklépios à Thasos, p. 268, 272.

Bacchus thrace, Διόνυσος Τασιδάστηνός, p. 316. Dionysos-Bothrys en Thrace, p. 317. Dieu cavalier thrace, p. 374. Diane de Philippos, p. 312.

Collèges des Prinophores et des Dryophores en Thrace, p. 323. Comptes des magistrats delphiens sous Dion, p. 125; sous Caphis et Théon, p. 463. Consécration des maisons, p. 527.

Zeus Sauveur en Béotie, p. 77. Temple de Zeus Labrandeus à Aksar, en Carie, p. 24-25. Zeus Crétagénès, p. 231. Zeus Αἰδαῖος en Bithynie, p. 389. Dédicace à Zeus ἀρχάγαθος πανυπέρτατος de l'aigle messager, p. 407.

Hermès Strophaios, p. 524. Héros Κλαῖκοφόρος à Trézène, p. 201.

Culte d'Isis à Méthana, p. 215. Culte d'Isis et de Sérapis en Asie-Mineure, p. 368. Jeux de Daphné en Syrie, p. 291. Kypharissis, sa légende, p. 243-245. Omphalos et gorgoneion, p. 244-245. 261. Origine du réseau de l'omphalos: ἀγρηνόν, p. 257.

La fête des Rosalies en Macédoine, p. 299, 404, 415. Son origine italienne, p. 320. Textes relatifs à ces fêtes, p. 404.

Territoire continental des dieux de Samothrace, p. 146-159.

Culte de Tyché à Trézène, p. 203. La Τύχη Πρωτογένης en Crète, p. 238. Tables à sacrifices (Trézène), p. 189. Tombeau phrygien (βωμός), p. 413. Inscriptions talismaniques contre l'envie et le mauvais œil, p. 292. Amour filial dans les inscriptions funéraires, 544.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PLANCHES HORS TEXTE

I-III	Miroirs à reliefs du Musée d'Athènes.
IV	Inscription de Delphes.
V	Caryatides du trésor de Siphnos. Partie inférieure du corps.
VI	Tête d'une des caryatides du trésor de Siphnos.
VII	Tête de la caryatide reconstituée. Détails du polos.
VIII	Inscription de Tégée.
IX-XI	Terres-cuites grecques du Musée du Louvre
XII	Torse archaïque de citharède du Musée du Louvre.
XIII	Bas-relief funéraire à inscription du Pangée.
XIV	Porte antique de la ville de Thasos décorée d'un bas-relief. — Vue d'ensemble.
XV	Stèle de la porte de Thasos.
XVI	Stèle votive de Thasos représentant Aphrodite.
XVII	Relief d'un miroir grec du Musée d'Athènes.
XVIII	«Apollon», sculpture agienne.
XIX-XXI	«Apollon»: face, profil et revers.

FIGURES DANS LE TEXTE

1-14	Bronzes du Musée National (14 fig.), p. 5-23.
15-16	L'ægis et l'ἄγχιον (2 fig.), p. 258-259.
17	Base de statue archaïque à Delphes, p. 447.
18-19	Torses archaïques du Musée de Delphes, p. 459, 460.
20-24	Figurines archaïques de terre cuite (5 fig.), p. 514-517.
25	Torse de citharède du Louvre, p. 536.
26-28	Schéma de la stèle d'Anaetorion (3 fig.), p. 559.
29	Bas du visage d'une des caryatides du trésor de Siphnos, p. 586.
30	Têtes comparées des caryatides de Cnide et de Siphnos, p. 590.
31	Fragment du fronton du trésor de Siphnos, p. 602.
32	Figure du fronton du trésor de Siphnos, p. 602.
33-36	Fragments d'architecture du trésor de Siphnos, p. 603-4.
37	Orientation du temple d'Apollon à Delphes, p. 612.
38	Orientation du temple d'Athéna à Tégée, p. 613.
39	Orientation de la grotte de Délos, p. 614.











Helioz, Djurdjula Pass

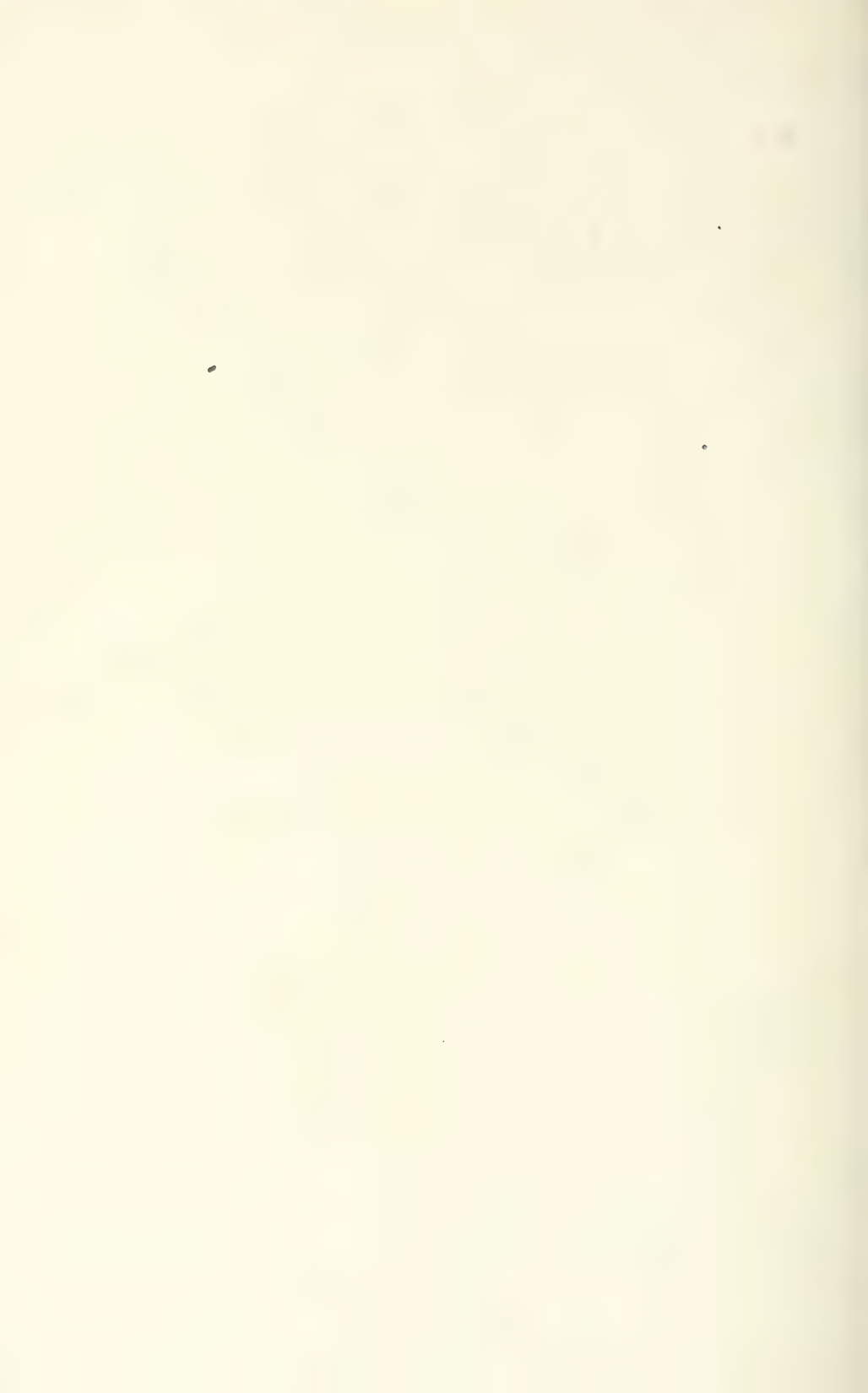
A

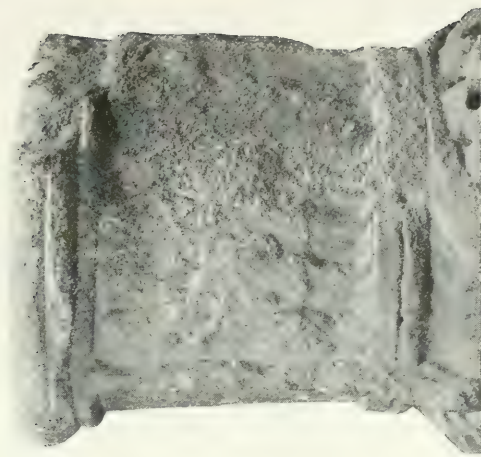
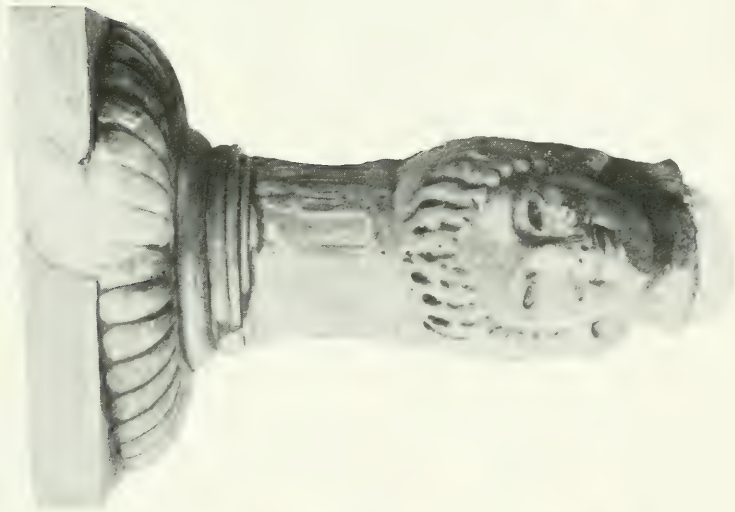


B.







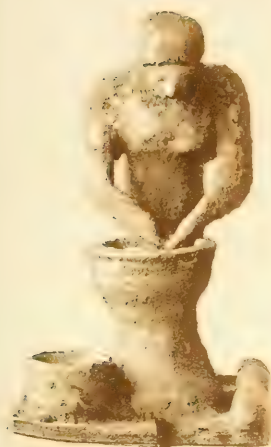




Inscription de Tégée



Heliog Dugardin Paris.



Holoy Dugardin Paris.



Plong. Dupardes Paris.



Heliogabalus, Rome



Bas-relief funéraire du Pangée.





Helen of Troy and Paris

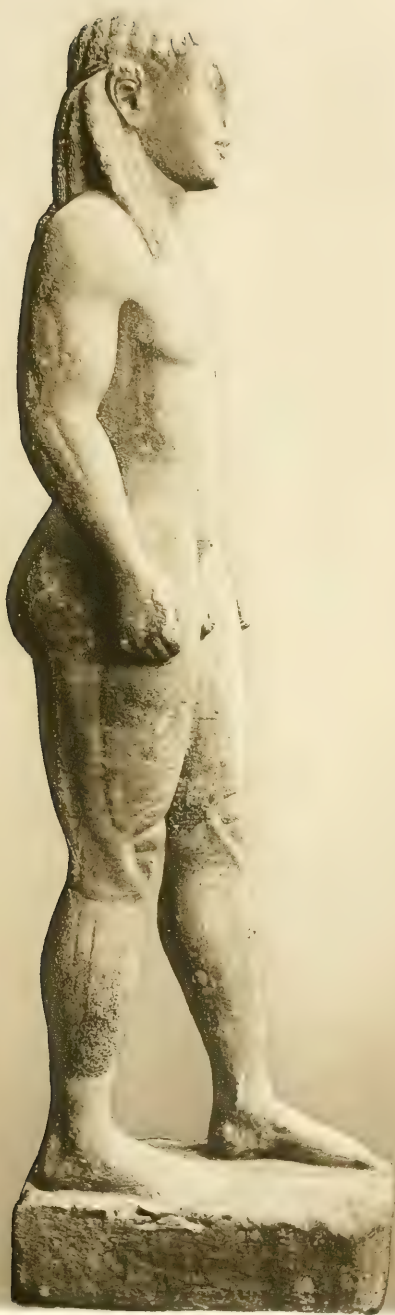








Horus, Temple of Edfu.





DF
10
B9
v.24

Bulletin de correspondance
hellénique

20

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
